


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



DICTIONNAIRE HISTORIQUE *PORTATIF* DES FEMMES *CÉLEBRES.*

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, au Palais & rue Dauphine.

M. DCC. LXIX.



DICTIONNAIRE
PORTATIF
DES
FEMMES CÉLEBRES





AACHA, femme du Roi David, dont il eut Absalon.

MAACHA, nommée aussi *Michaïa* étoit fille de ce même Absalon, & femme de Roboam, & fut mere d'Abias Roi de Juda.

MABILE DE RIEZ, dame Provençale. *Voye* RIEZ, (*Mabile de*)

MACAIRE, *ou* MACARIE, fille d'Hercule & de Déjanire, tient un rang illustre dans l'Histoire ancienne, parmi celles qui se sont dévouées pour le salut de leur patrie. Euristhée, Roi de Mycenes avoit entrepris de faire périr tous les enfants d'Hercule, après la mort de ce héros. Ceux-ci ne pouvant lui résister, se refugierent auprès de l'asyle que l'on appelloit l'*autel de la Miséricorde* à Athenes, & implorerent le secours de Thésée & de

Athéniens, qui prirent les armes pour leur défense. L'oracle qui fut consulté avant que de commencer la guerre, répondit que les Athéniens remporteroient la victoire, si quelqu'un des enfants du grand Hercule sacrifioit sa vie aux Dieux infernaux. Macarie n'hésita pas un instant; & s'estimant trop heureuse de pouvoir sauver ses concitoyens & sa famille aux dépens de sa vie, elle se rendit avec un courage héroïque au lieu du sacrifice, & mérita, dit-on, aux Athéniens le gain d'une bataille, dans laquelle Euristhée fut tué par Hyllus, fils d'Hercule, qui porta sa tête à Alcmene. Les Athéniens, pour immortaliser la mémoire d'une action si merveilleuse, firent des obseques magnifiques à leur illustre libératrice; ornerent son tombeau de fleurs & de couronnes; lui offrirent même des sacrifices, & donnerent le nom de *Macarie* à une fontaine près de Marathon.

MACCIA, Religieuse Italienne, dont Janus Nicius Erithræus, c'est-à-dire Jean-Victor Rossi, dit que l'on avoit quelques Lettres Latines, étoit fille de Sébastien Maccio, savant humaniste du commencement du dix-septieme siecle, lequel étoit de Castel-Durante, aujourd'hui Urbania, petite ville de la Romagne.

MACHÆTA, vieille femme de Macédoine. Elle plaidoit un jour elle-même sa cause devant Philippe, pere d'Alexandre le Grand; & ce Prince, qui étoit ivre & plongé dans le sommeil, n'ayant pas entendu un mot du plaidoyé, se réveilla quand il fut achevé, & prononça une sentence injuste contre Machæta. Cette femme, sans s'étonner, dit hautement: » j'en appelle...... A qui donc, reprit le » Roi ?..... J'en appelle, repliqua-t-elle, de Phi» lippe ivre & endormi, à Philippe à jeun & éveil» lé. « Disons, à la gloire de Philippe, qu'il ne blâma point cette hardiesse, & qu'il rendit justice à Machæta.

MACÉDONIA, (*Camille*) dame Sicilienne, q se rendit célebre au commencement du dix-septie

fiecle, par son courage & son intrépidité. Aya appris un jour que des ennemis particuliers de s frere avoient dressé des embuches à ce jeune homn pour le tuer lorsqu'il seroit sans défense, elle le suivi armée seulement d'une demi-pique, & n'eut p plutôt apperçu les assassins qu'elle vola généreu ment à leur rencontre. Elle fondit sur eux la piqu la main, & soutint leurs efforts autant de temps qu en fallut à son frere pour revenir de sa surprise & mettre en état de défense. Tous deux alors, anim par le danger, presserent si vivement leurs adversa res qu'ils les mirent en fuite. Camille eut to l'honneur de cette action, & son frere avoua pub quement qu'il lui devoit la vie.

Une autre fois voyant de loin un jeune homn désarmé qu'un soldat armé n'avoit pas honte d'a taquer en présence de plusieurs personnes, elle co rut aussi-tôt vers le lieu du combat, & se tourna vers ceux qui les regardoient : ,, Lâches, s'écri ,, t-elle, qui laissez dévorer par un tigre furieux ,, foible & tendre agneau, attendrez-vous qu'u ,, femme, à votre confusion, aille lui ravir sa proie ? Elle alloit en même-temps s'élancer sur le soldat, si l spectateurs, excités par les reproches de Camille, n se fussent hâtés de séparer les combattants. Cett illustre dame étoit d'une famille où le courage la valeur étoient héréditaires, & dont on pouvo dire avec Horace :

> .... *Nec imbellem feroces*
> *Progenerant aquilæ columbam.*

C'est-à-dire, avec du Bellay, qui paraphrase cett pensée :

> L'aigle dessous son aile
> N'éclost la colombelle.
> Les animaux peureux
> Des fiers lions ne naissent,
> Et les couards ne laissent
> Des enfants généreux.

MACRE, (*Sainte*) Vierge, confessa pul
ment Jesus-Christ, & souffrit le martyre à
bourg.

MACRINE, (*Sainte*) fille de Basile & d'E
lie, sœur de S. Basile & de S. Grégoire de N
fut ainsi appellée du nom de sa grand'mere *M*
Sa mere Emmélie prit un soin extrême de l'
dans la piété chrétienne, & recueillit de bonne
le fruit de ses travaux. Dès sa plus tendre je
Macrine étudia l'écriture sainte, & résolut dès-l
se former sur le divin modele dont la naissance
actions, prédites par les Patriarches & les Propl
& racontées par les Evangélistes, la toucherent
blement. Son pere avoit dessein de la marier à un
homme de condition qui la recherchoit, ma
mourut avant la célébration des noces. Macrine
l'obéissance seule avoit déterminée à ce mariage
la résolution de demeurer vierge, & continua d
ter sa mere Emmélie dans les soins de sa fai

Quand ses freres & ses sœurs furent pour
elle se retira avec sa mere dans un monastere qu
établirent sur une terre qui leur appartenoit da
Pont, près du fleuve Iris, & de la petite vill
bore, où S. Basile avoit établi un monastere d'
mes. Elles y vécurent quelque temps ensemble
l'exercice de toutes les vertus. Après la mort d
mélie, sainte Macrine y passa le reste de ses j
& y mourut, après avoir eu la consolation de
son frere S. Grégoire de Nysse, à la fin de no
bre, ou au commencement de décembre de l'an
Les Grecs font sa fête au 19 de juillet.

Macrine étoit savante dans l'intelligence d
criture, & consola Grégoire de Nysse sur la
de leur frere Basile. Elle lui dit des choses si e
lentes qu'il en composa un Dialogue intitul
l'Ame & de la Résurrection, où il l'introduisit
lant de ces points importants ; il ne la nomm
la maîtresse. Il écrivit sa Vie, dans une Epîtr
adressa à Olympe, solitaire. C'est la même

nous avons une belle traduction des Vies des P
du désert.

MADELEINE, (*sainte Marie-*) la premiere
saintes femmes à qui le Sauveur du monde app
en habit de jardinier après sa résurrection. Plusi
Docteurs ont distingué trois Madeleines, qui s
1° celle dont on vient de parler; 2° la sœu
Marthe & de Lazare; 3° la femme pécheresse: d
tres ont prétendu que ces trois personnes étoie
même. Sans entrer ici dans aucune discussion, il
fira de dire que S. Grégoire a été de ce dernier s
timent, & que l'église latine l'a suivi sur sa par
On ignore les actions, le temps & le lieu de la m
de sainte Marie-Madeleine, quoique les Provenç
assurent qu'elle a prêché l'évangile dans leur pay
& qu'ils ont même de ses reliques.

MADELEINE DE SAVOIE, Duchesse de Mo
morenci. Une ame ambitieuse est souvent capa
de vertus éclatantes; mais pour avoir les vertus
Madeleine de Savoie il faut être au-dessus de l'a
bition; & c'est-là le comble de la grandeur. S
pere, René de Savoie, légitimé Comte de Villa
& Gouverneur de Provence, étoit neveu de Louise
Savoie, mere de François I; sa mere s'appel
Anne, Comtesse de Tende, de la maison de Lasca
Aussi-tôt qu'elle fut en âge d'être mariée, le Roi
donna pour époux Anne de Montmorenci, son
vori, qui pour lors étoit Maréchal de France, a
un présent de cinquante mille livres, & la terre
la Fere en Tardenois, gros bourg de Cham
gne à six lieues de Soissons. Le mariage fut célé
au mois de janvier 1526, à S. Germain-en-Laye,
présence de toute la cour. Madeleine parut un p
nomene à toutes les femmes de ce pays-là. Jam
on n'avoit vu tant de fidélité, tant d'affection po
un mari. Tout ce qu'elle avoit de charmes étoit e
ployé pour lui plaire. Les vertus conjugales ex
toient alors de l'étonnement; mais que nous no
sommes bien perfectionnés! Aujourd'hui elles prête
au ridicule.

éteignit entiérement cette nombreuse famille. Madeleine eut aussi sept filles. L'ainée épousa le Vicomte de Turenne; la seconde, le Duc de la Tremouille; la troisieme, le Duc de Ventadour; la quatrieme, le Comte de Candale; les trois autres se consacrerent volontairement au service des autels; & toutes, soit dans le cloître, ou dans le monde, retracerent les vertus de leur mere, & furent des modeles de sagesse & de raison.

MADELEINE DE BAVIERE, fille de Guillaume V, Duc de Baviere, & de Renée de Lorraine, contribua beaucoup à la conversion de Wolfgang Guillaume, Comte Palatin du Rhin, & Duc de Neubourg, depuis Électeur Palatin, qui, pour épouser cette Princesse, abjura les erreurs de Luther. La cérémonie du mariage se fit le 11 de novembre 1613.

MADELEINE DE FRANCE, Reine d'Ecosse, née à S. Germain-en-Laye, le 10 d'août de l'an 1520, étoit fille du Roi François I, & de Claude de France, sa premiere femme. Jacques V, Roi d'Ecosse, un des Princes les mieux faits de son siecle, ayant entendu parler de la beauté, de la modestie, de la douceur & des autres vertus de la Princesse Madeleine, quitta son Royaume, & vint exprès en France pour la voir & la demander en mariage au Roi son pere. Ce fut au temps que l'Empereur Charles V descendit en Provence. Le généreux Roi d'Ecosse, se croyant obligé de signaler son amour pour sa maîtresse en secourant un Prince qui devoit être son beau-pere, vint trouver François I avec seize mille hommes levés dans ses Etats, & fit voir qu'il regardoit les ennemis de la France comme les siens propres.

La reconnoissance engagea François I à faire rendre au Roi d'Ecosse les plus grands honneurs, & le Parlement eut ordre d'aller en robes rouges audevant du Monarque étranger, quoique ce ne fût point la coutume. Jacques ayant fait son entrée à Paris le dernier jour de décembre 1536, la céré-

monie du mariage se fit le lendemain dans l'église de Notre-Dame, avec l'applaudissement de la noblesse de l'un & de l'autre Royaume. On fit à cette occasion des fêtes & des réjouissances extraordinaires. Les beaux esprits du temps s'exercerent à l'envi sur les louanges des nouveaux époux. On lit encore avec plaisir ces mauvais vers du Poëte Ronsard:

Le Roi d'Ecosse étoit à la fleur de ses ans,
Ses cheveux non tondus, comme fin or luisants,
Cordonnés & crêpés, flottants dessus sa face,
Et sur son corps de lait, lui donnoient bonne grac .
Son port étoit Royal, son regard vigoureux,
De vertus & d'honneur, & de guerre amoureux:
La douceur & la force illustroient son visage,
Si que Vénus & Mars en avoient fait partage.
Ce grand Prince François admirant l'étranger,
Qui Roi chez un grand Roi s'étoit venu loger,
Son sceptre abandonnant, sa couronne & son isle,
Pour le récompenser lui accorda sa fille,
La belle Madeleine, honneur de chasteté,
Une Grace en beauté, Junon en majesté.
Déjà ces deux grands Rois, l'un en robe Françaisse,
Et l'autre revêtu d'une mante Ecossoise,
Tous deux la messe ouïe, & repus du saint pain,
Les yeux levés au Ciel, & la main en la main,
S'étoient confédérés: les fleurs tomboient menues,
La publique alégresse erroit parmi les rues,
Les nefs, les galions, les caraçons pendoient
A l'ancre dans le Havre, & flottant attendoient
Ce Prince & son épouse, afin de la conduire.
A peine elle sautoit en terre du navire
Pour toucher son Ecosse & saluer le bord,
Quand, au lieu d'un Royaume, elle y trouva la mort.
Ni larmes du mari, ni beauté, ni jeunesse,
Ni vœu, ni oraison ne fléchit la rudesse
De la Parque, qu'on dit la fille de la nuit,
Que cette belle Reine, avant que porter fruit,
Ne mourût en sa fleur..........

Ce fut le 7 de juillet de la même année, peu de temps après être arrivée en Ecosse, que mourut cette jeune & belle Princesse.

MADELEINE, *ou* MARIE-MADELEINE DE PAZZI. *Voyez* PAZZI. (*Catherine de*)

MADELEINE DE FRANCE, cinquieme fille de Charles VII, dit *le Victorieux*, & de Marie d'Anjou, naquit le premier jour de décembre de l'an 1443, & fut élevée par la Reine sa mere, avec ses autres sœurs Radegonde de France, qui fut fiancée à Sigismond d'Autriche; Iolande, femme d'Amédée IX, Duc de Savoie, dit *le Bienheureux*; Catherine, Duchesse de Bourgogne, & Jeanne, Duchesse du Bourbonnois. » Quoique plus jeune que ses sœurs, elle les devança, » dit Hilarion de Coste, en perfections, en vertus » & en mérites; & les dons de grace & de nature » dont elle étoit enrichie méritoient le droit d'ainesse, » ayant dès ses jeunes ans acquis la réputation d'être » l'une des plus belles, des plus sages & des plus » vertueuses Princesses de l'Europe & de l'univers. «

Elle fut recherchée dès son enfance par tous les Princes de son temps. Ladislas, Roi de Hongrie, & fils d'Albert II d'Autriche, l'obtint de la Cour de France, & ne put jouir de son bonheur. Il mourut empoisonné, quelque temps après la cérémonie des fiançailles. Il se présenta plusieurs autres époux pour consoler Madeleine. Gaston de Foix, Prince de Viane, eut la préférence; c'étoit le fils de Gaston & d'Eléonore d'Aragon, héritiere du Royaume de Navarre. Le mariage fut conclu à Tours en 1461, & ne fut célébré qu'un an après la mort de Charles VII & du Prince de Viane, que la Reine d'Aragon sa belle-mere, & mere du fameux Ferdinand, empoisonna dans la quarante-unieme année de son âge. Cette union ne fut pas encore de longue durée; Gaston de Foix mourut en 1470, & laissa un garçon & une fille. Madeleine pleura sincérement la mort de son époux, & se donna toute entiere à l'éducation de ses enfants, qui lui en rappelloient l'image.

En 1479 Eléonore, Reine de Navarre, avant que d'expirer, déclara la Princesse de Viane régente du Royaume, & tutrice de François-Phæbus son petit-fils, qui n'avoit que douze ans, & qu'elle avoit mis sous la protection de Louis XI. Elle recommanda sur-tout à Madeleine de veiller sur Ferdinand & Isabelle, qui n'aspiroient qu'à la conquête de la Navarre, & de ne point marier ses enfants en Espagne. Madeleine, qui étoit alors dans le pays de Foix, commença par envoyer dans la Navarre le Cardinal de Foix pour réconcilier les Beaumont & les Grammont, maisons puissantes, dont Ferdinand fomentoit la discorde. Ce Prince envoya offrir au Prélat une armée pour rétablir, disoit-il, la paix dans le Royaume; mais l'on savoit que son intention n'étoit rien moins que pacifique; on le remercia de son offre. La Régente concilia les deux partis; mais le Comte de Beaumont ayant tué le Connétable Péralle, pour avoir rompu le mariage de Philippe, fils du Maréchal de Navarre, avec la fille du Comte, le feu des séditions se ralluma. Cependant le Cardinal, par son adresse, vint à bout de rétablir la paix. Madeleine saisit le moment favorable pour montrer son fils à toutes les Provinces, & défendit, sous peine de la vie, qu'on se servît du nom de Beaumont ou de Grammont comme d'un signal pour la guerre civile. C'est ainsi que, par sa fermeté, Madeleine maintint la paix dans le Royaume de son fils; mais il est des catastrophes terribles que toute la prudence humaine ne peut éviter.

La Régente, suivant les conseils d'Eléonore, refusa pour son fils l'Infante de Castille. Ferdinand fut indigné de ce refus. Le 29 de janvier 1483, le jeune Monarque, qui aimoit beaucoup la musique, ayant, après son dîner, pris une flûte, ne l'eut pas plutôt approchée de sa bouche qu'il se sentit frappé d'un poison si violent, que tous les secours des médecins ne purent l'empêcher de mourir au bout de deux heures, dans la seizieme année de son âge. Il dit, en

expirant, à sa mere & à ceux qui l'environnoient, ces belles paroles de Notre-Seigneur : » mon Royaume » n'est pas de ce monde ; ne vous affligez point de » ma mort ; car je m'en vais à mon pere. «

Quelque juste que fût la douleur de la Régente, elle fut obligée de la modérer pour avoir soin de sa fille Catherine, qui n'avoit que treize ans ; les états du Royaume la reconnurent pour Reine, & confirmerent la Régence à la Princesse de Viane. Après le couronnement de Catherine, Ferdinand osa lui proposer pour époux l'Infant qui étoit à sa troisieme année. Madeleine répondit que la Navarre avoit besoin d'un maître en état de gouverner ; mais les Navarrois s'écrierent qu'ils ne vouloient point d'alliance avec les meurtriers de leurs Rois. Ferdinand, pour se venger, gagna le Comte de Beaumont, entra dans la Navarre, & s'empara de plusieurs places.

D'un autre côté, Jean de Foix, Vicomte de Narbonne, répétoit, comme mâle, les Comtés de Foix & de Bigorre. Dans ces extrémités la Régente maria sa fille à Jean, fils d'Alain d'Albret, & petit-fils de Jean d'Albret, Maréchal de France, qui étoit puissamment riche, sur la fin de 1484. Ce mariage fut célébré, & la Princesse de Viane ne perdit rien de son autorité. Chérie de sa fille, de son beau-fils & de toute la nation, elle voyoit avec plaisir germer les fruits de l'éducation qu'elle avoit donnée à la jeune Reine. Tant qu'elle vécut le Royaume jouit d'une paix profonde ; mais après sa mort, les troubles recommencerent par les divisions des Beaumont & des Grammont. Elle mourut vers le milieu de l'année 1495, après une longue maladie, & fut inhumée dans l'église cathédrale de Pampelune, en la chapelle des Rois de Navarre.

MADELEINE, dite *du Saint Sacrement*, Religieuse Carmélite du voile blanc, naquit à Saint-Sever-Cap, petite ville de Gascogne, le 6 d'avril 1617. Le Journal des Savants du 23 de novembre 1711

nous fournit cet article, qui peut paroître intéressant à plusieurs personnes. Dès son enfance on vit briller en elle une piété qui servit de présage à la haute sainteté à laquelle elle devoit parvenir. Elle préféroit la priere aux amusements de son âge, & s'efforçoit même d'inspirer ses sentiments à ses compagnes. A mesure qu'elle crut, elle s'appliqua de plus en plus à la pratique des vertus. Recueillie en elle-même, ayant en horreur les plaisirs & les vanités du siecle, la croix & l'enfance du Sauveur faisoient toute son occupation.

Quand elle se fit Religieuse elle ne changea que d'habits & d'habitation. A l'âge de quinze ans elle fut conduite à Bordeaux & fut reçue au second couvent des Carmélites par madame de Marrein sa tante, supérieure de cette maison. Elle parut d'abord aussi instruite dans les pratiques de l'humilité & dans les maximes de la solide piété, que si elle avoit passé toute sa vie dans les exercices des maisons religieuses les plus réformées. Mais quoique sa ferveur allât toujours en augmentant, on jugea à propos de lui refuser le voile & de la renvoyer chez ses parents. La rougeur du visage de cette postulante fit juger qu'elle pourroit devenir infirme; on ferma les yeux à toutes ses excellentes qualités; cela seul suffit pour lui donner son congé.

Retournée dans le monde, elle y vécut dix ans comme si elle étoit encore dans le monastere. Incertaine pourtant si Dieu l'appelloit à l'état religieux, une proposition de mariage, qui ne déplaisoit pas à son pere, l'inquiéta. Mais ce trouble s'évanouit par un prodige. Ayant eu recours à la sainte Vierge & à S. Joseph, » elle entendit, suivant l'Auteur de sa Vie, au fond de son cœur une » voix très-distincte qui lui dit ces paroles : Tu » rentreras. « Cette révélation déterminoit non seulement son état futur, mais aussi la maison où elle devoit vivre; ainsi ce fut inutilement que

plusieurs autres maisons religieuses lui offrirent des places honorables. Le visiteur des Carmélites l'ayant fait rappeller, on la mit sans différer au nombre des novices converses. Elle fit éclater une joie immense lorsqu'il fut question d'achever de mourir au siecle par la profession. Dieu la combla de graces toutes singulieres.

L'Auteur s'étend sur une de ces faveurs » qu'on n'a » point encore remarquée dans les Vies des autres » saints........ Étant encore dans le monde, elle sen» toit une grande douceur toutes les fois qu'elle s'ap» prochoit de la sainte table, pour y recevoir l'Eu» charistie. Et cette douceur étoit, selon ce qu'elle » disoit, comme une fontaine d'une huile très-dou» ce, qui lui faisoit trouver mille saintes délices » dans l'usage du très-saint Sacrement........ Ce ne » fut point pour elle une faveur passagere ; elle » lui devint comme une grace habituelle & qu'el» le ne perdit jamais depuis le jour qu'elle la » reçut..... Cette onction abattoit en elle la pensée » de manger........ rendoit son corps & son ame » très-soumis aux volontés de son Créateur.... & » produisoit en elle un redoublement de force & » d'ardeur pour supporter les jeûnes, les veilles, » le travail de la cuisine, de l'infirmerie & du » réfectoire. «

Toute la vie de sœur Madeleine n'est qu'une suite de bienfaits de toutes sortes d'especes, qu'elle reçut, pour elle & pour les autres, de l'Enfant-Jesus. L'Auteur observe que, comme les autres saints ont eu un caractere particulier, la sœur Madeleine s'est distinguée aussi par sa dévotion envers l'Enfant-Jesus. Lorsqu'elle le consultoit, il lui faisoit au fond du cœur des réponses distinctes. Cette espece de miracles est assez extraordinaire pour en mettre ici des exemples.

» Une personne de la premiere qualité, qui » voyoit souvent la supérieure des Carmélites, étant » tombée malade, & se voyant en danger de

» mourir, fit prier sœur Madeleine de demander
» pour elle à l'Enfant-Jesus encore trois ans de vie,
» afin de pouvoir mettre ordre à des affaires qui
» avoient du rapport à son salut. La sainte sœur
» lui fit dire, après sa priere, que Dieu lui avoit
» accordé sa demande, & qu'elle vivroit encore
» dix ans, au lieu de trois qu'elle avoit deman-
» dés : cela est arrivé précisément selon sa pré-
» diction ; & l'accomplissement a fait voir à tous
» ceux qui en ont eu connoissance, que Madeleine
» ne parloit pas de son mouvement ; mais que le
» saint Esprit lui faisoit part de ses lumieres & lui
» découvroit l'avenir.

» Un Religieux mendiant fut accusé de suivre une
» doctrine nouvelle, & de soutenir des dogmes
» dangereux & contraires à la foi de l'église Ca-
» tholique. Cette accusation l'alloit rendre malheu-
» reux, parce qu'elle l'avoit déjà rendu suspect dans
» l'esprit de ses confreres & de ses Supérieurs,
» qui, par un faux zele, auroient poussé les choses
» jusqu'aux derniers excès. Ils prirent tous, d'un
» commun consentement, sœur Madeleine du saint
» Sacrement pour juge de leur différent & du soup-
» çon qu'ils avoient conçu peut-être trop légére-
» ment. La Supérieure des Carmélites ordonna donc
» à notre sainte de supplier l'Enfant-Jesus de vou-
» loir faire connoître la vérité, & de donner la paix
» à une communauté qui étoit menacée de se voir
» bientôt dans une très-fâcheuse discorde. Made-
» leine fit sa priere, & il lui fut dit fort distincte-
» ment que la foi & la doctrine du Religieux étoient
» orthodoxes. Mais comme elle n'entendoit point
» la signification de ce terme, elle ne savoit si
» l'Enfant-Jesus avoit absous l'accusé, ou si l'accu-
» sation étoit bien fondée. Elle répondit donc fort
» simplement que la doctrine de ce Religieux étoit
» une doctrine orthodoxe, & demanda ce que cela
» vouloit dire. Cette réponse arrêta tous les soup-
» çons, & mit à couvert de la persécution celui dont

» la foi n'étoit pas au gré de ses maîtres. «

Sœur Madeleine eut beaucoup à souffrir à l'occasion de sa dévotion à l'Enfant-Jesus. Parmi les personnes du dehors il y en avoit de très-autorisées, qui traitoient cette dévotion de *chimérique* & abusive. Dans le couvent même on étoit dans le doute. » La mere Anne ma tante, dit-elle » dans une lettre, n'a pu comprendre ma voie ; » elle a été quinze ans ma Prieure, & je la fais » souffrir toujours, dans la pensée qu'elle croit que » je suis trompée. Si cela est, je n'en sais rien..... » Mon esprit est insupportable à la mere Anne : quand » elle sait qu'on m'a employée à quelque chose, » ou que j'ai parlé à quelqu'un, elle dévore notre » mere, parce que, dit-elle, je n'ai ni esprit, ni » sens, ni jugement. «

Elle mourut âgée de quatre-vingt ans, & sa mort fut suivie de plusieurs merveilles. On trouve à la fin de cette Vie, écrite par le R. P. Dom Jean Martianay, deux petits écrits de la sœur Madeleine, l'un touchant les Vertus théologales ; & l'autre sur la Priere.

MADELGARDE *ou* MATHALGARDE, quatrieme concubine ou maîtresse de Charlemagne, fut mere de Rothilde ou Rotrude.

MADRINA, (*Contessa*) concubine de l'Arétin. *Voyez* ADRIA.

MAFALDE I, *&* MAFALDE II, Infantes c Portugal, étoient filles l'une & l'autre du Roi Sa che & de la Reine Doulce de Barcelone.

La premiere fut demandée en mariage, en 121 par le Comte Alvar de Lara, Régent de Cast pour le Roi Henri I, son frere. Le Roi Alphons l'accorda volontiers ; & le Comte Alvar revint a elle en Castille ; mais le mariage n'eut pas l Bérengere, Reine de Léon, sœur de Henri, dé prouvoit ce mariage, parce qu'il s'étoit traité son consentement, & parce que son frere étoit er trop jeune. Elle avoit pris ses mesures auprè Pape Innocent III, au nom de qui les Evêqu

Burgos & de Palence défendirent de passer outre à la célébration. L'Infante, obligée de retourner en Portugal, s'y fit Religieuse dans le monastere d'Arouca. Mariana, pour le plaisir d'embellir son histoire d'une fable, a dit sans preuves, que le mariage se fit réellement ; qu'il fut dissous, pour cause de parenté, par des Commissaires du Pape Innocent III, & que le Comte Alvar ayant ensuite offert à l'Infante-Reine de l'épouser, elle rejetta son offre avec une juste indignation. Le P. d'Orléans, médiocre abréviateur de Mariana son confrere, l'a fidelement copié. Mafalde I mourut dans son monastere d'Arouca, le premier de mai 1256, en odeur de sainteté, de même que ses sœurs Théreze, Reine de Léon, & l'Infante donna Sanche.

MAFALDE II, dont l'histoire vante, dans un âge extrêmement avancé, les grandes vertus, mourut le 2 de mai 1290.

MAGHEM, nourrice d'Akbar, troisieme Empereur des Mogols, en 1356. Akbar, à peine âgé de treize ans, passoit le temps à la chasse & à d'autres divertissements ; mais il ressentoit intérieurement du chagrin de voir que Beyram, Khan son Gouverneur, s'étoit rendu maître des affaires & avoit l'armée à sa dévotion. Il y a de l'apparence que cette jalousie secrette lui étoit inspirée par les flatteurs de cour, & sur-tout par sa nourrice, laquelle s'avisa d'une ruse pour l'affranchir de l'autorité de son Gouverneur. Un jour, ayant passé le Jemmena ou Jemmi, avec une grande suite, sous prétexte d'aller à la chasse, il se rendit à Koheb, d'où sa nourrice, qui le suivit à petites journées, le conduisit à Dehli, où depuis long-temps les Rois de l'Indoustan avoient coutume de prendre solemnellement possession du trône. Les Grands des provinces y ayant été convoqués, par les soins de Maghem, Akbar fut inauguré, & toute l'assemblée le reconnut pour Roi.

Quant à Beyram Khan, il n'eut pas plutôt appris

cette nouvelle qu'il se démit du ministere, & se retira dans le Guzerat avec sa famille. Un de ses esclaves l'assassina dans la route.

MAGNIA URBICA, Impératrice Romaine, qui n'est connue que par quelques médailles. On ne sait de quel Empereur elle étoit femme ; les uns lui donnent pour époux Maxence, d'autres Carin ou Numérien ; & plusieurs Marcus Aurelius Carus, pere de ces deux Princes.

MAHAUD, Comtesse de Boulogne & de Dammartin, fille unique héritiere de Renaud Comte de Dammartin, & d'Ide Comtesse de Boulogne. Ses grands biens la rendant un des plus grands partis du royaume, elle fut accordée en 1201 à Philippe de France, fils du Roi Philippe-Auguste, & le mariage fut célébré quinze ans après. Elle fit, en 1233, hommage au Roi S. Louis du Comté de Boulogne qu'elle avoit eu du chef de sa mere ; Philippe de France étant mort en 1235, dans un tournois qui se fit à Corbie, Mahaud prit la même année une seconde alliance avec Alfonse, depuis Roi de Portugal, III de ce nom, qui la répudia. Elle eut de son premier mari Jeanne de Boulogne, mariée, avant l'an 1241, à Gaucher de Châtillon, Seigneur de Montjai & de S. Aignan, & morte sans posterité, l'an 1251. Mahaud fonda l'hôpital de Boulogne, & mourut en 1260 ; d'autres disent en 1258.

MAHAUD DE CHATILLON, Comtesse de Valois, troisieme femme de Charles de France, Comte de Valois, & fille ainée de Gui de Châtillon, III du nom, Comte de S. Paul, & de Mari de Bretagne. Son mariage fut conclu à Poitier au mois de juin de l'an 1308. Elle eut un fi & trois filles, & mourut le 3 d'octobre de l'a 1358.

MAIMUNA, la douzieme femme de Mah met, l'Apôtre des Musulmans.

MAINE, (*Anne-Louise-Bénédictine de Bo*

bon, Duchesse du) petite-fille du grand Condé, Princesse de grand mérite & de beaucoup d'esprit, naquit le 8 de novembre 1676, & fut mariée, le 19 de mars 1692, à Louis-Auguste de Bourbon, légitimé de France, Duc du Maine. A milles vertus héréditaires qui la rendirent l'ornement & les délices de la cour de Louis XIV, & de celle de Louis XV, elle joignit un goût vif pour les sciences & pour les arts, qu'elle recueillit à Sceaux & qu'elle honora de sa protection, jusqu'à sa mort arrivée le 23 de janvier 1753, dans la soixante-seizieme année de son âge.

MAINTENON (*Françoise d'Aubigné, Marquise de*) est trop célebre dans notre histoire pour ne pas tenir une place distinguée dans un ouvrage consacré à la gloire de son sexe. Ses malheurs, ses vertus, sa fortune éclatante, l'usage qu'elle en fit, tout enfin doit intéresser le lecteur dans une personne de ce mérite. On prendra ce qui doit composer cet article dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire de madame de Maintenon*; c'est peut-être l'ouvrage le plus ingénieusement écrit que nous ayons; mais on écartera scrupuleusement ce qui s'y trouve de trop libre par rapport au gouvernement & à la religion.

Françoise d'Aubigné, petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, personnage non moins illustre par sa naissance & par son courage, que par sa fidélité pour ses Souverains, & ses talents littéraires, eut le malheur d'avoir pour pere le fils de cet Agrippa, Constans d'Aubigné, qu'une suite d'inconséquences dans la conduite, & même de crimes, réduisirent aux horreurs d'une prison qui parut ne devoir finir qu'avec sa vie. Jeanne de Cardillac, fille de Pierre de Cardillac, Seigneur de la Lane, & de Louise de Montalembert, mariée à Constans en 1627, méritoit sans doute un époux plus vertueux. Elle fit d'inutiles efforts pour obtenir son élargissement; tout ce qu'elle put gagner sur le Ministre, fut la permission

de s'enfermer au château Trompette avec ſon mari. Elle en eut ſucceſſivement deux fils ; Conſtans, qui ſe noya depuis à Murçai, & Charles, à qui la fortune de ſa ſœur fut d'une grande reſſource.

Madame d'Aubigné réduite à cet état où le plaiſir de l'hymen eſt le ſeul bien, & la fécondité un des plus grands maux, forcée à ſe priver de l'un par le danger de l'autre, partagée entre ce qu'elle devoit à ſon mari, & les ſuites funeſtes de ce devoir, réſiſtoit à ſes empreſſements, s'y abandonnoit par obéiſſance, s'y déroboit par crainte ; mais d'Aubigné fit ſi bien valoir ſes droits que ſa femme ſe trouva groſſe d'un troiſieme enfant. Pour être plus à portée des ſecours qu'elle eſpéroit des parents de ſon mari, madame d'Aubigné obtint qu'il ſeroit transféré dans les priſons de Niort ; & ce fut-là qu'elle accoucha, le 27 de novembre 1635, de Françoiſe d'Aubigné, depuis Marquiſe de Maintenon.

Madame de Villette vint rendre viſite à l'accouchée ; elle vit toutes les horreurs de l'indigence, ſon frere aliéné par ſon déſeſpoir, exténué par le manque d'aliments, un enfant couvert de haillons déjà ſenſible à ſa miſere, un autre encore au berceau, une fille de deux jours dont les vagiſſements ſembloient appeller la mort, une mere éplorée, qui préſentoit ſon ſein, tantôt à ſon mari, tantôt à ſa fille, ſans eſpoir de ſauver ni l'un ni l'autre : la miſere & la faim lui avoient fait perdre ſon lait, & elle n'avoit pu payer une nourrice. Madame de Villette fut attendrie ; elle emmena ces trois enfants au château de Murçai ; & la fille eut la même nourrice que la petite Villette, qui fut depuis madame de Saint-Hermine.

La tendreſſe maternelle ne permit pas à madame d'Aubigné de laiſſer long-temps ſa fille en des mains étrangeres ; elle la redemanda. Madame de Villette qui s'y étoit attachée ne la rendit qu'avec peine. D'Aubigné fut reconduit au château Trompette. Là fut élevée cette enfant, qui, après avoir éprouvé

toutes les rigueurs de la fortune, devoit en goûter toutes les faveurs.

Elle a dit souvent que sa mémoire lui rappelloit d'avoir joué avec la fille du Concierge qui étoit de son âge. Cette fille avoit un ménage d'argent, & lui reprochoit de n'être pas aussi riche qu'elle : » cela » est vrai, répondoit la petite Françoise ; mais je suis » demoiselle, & vous ne l'êtes pas. «

Enfin madame d'Aubigné obtint l'élargissement de son mari, à condition qu'il se feroit Catholique. D'Aubigné promit tout, oublia ses promesses ; & de peur d'être inquiété, il résolut de passer en Amérique. Il s'embarqua donc avec sa femme & deux de ses enfants.

Pendant ce voyage, Françoise eut une grande maladie, & fut à une telle extrêmité qu'elle ne donnoit plus aucun signe de vie. Sa mere la prend entre ses bras, pleure, gémit, & la réchauffe dans son sein. Fatigué de ses cris, le Baron d'Aubigné veut lui arracher l'enfant, dont la mort & la présence causent & irritent son désespoir. Un matelot va la jetter dans la mer ; le canon est prêt à tirer. Madame d'Aubigné demande qu'un dernier baiser lui soit du moins permis ; porte la main sur le cœur de sa fille, & soutient qu'elle n'est point morte. Depuis, madame de Maintenon racontant ce trait à Marly, l'Evêque de Metz, qui étoit présent, lui dit : » Madame, on ne revient pas de si loin pour peu » de chose. «

Elle n'échappa de ce péril que pour en essuyer un autre. A peine fut-elle revenue de sa maladie, que le bâtiment fut attaqué par un corsaire Anglois. Tandis que tout l'équipage étoit dans les plus vives alarmes, que d'Aubigné fondoit en pleurs, que sa femme faisoit au Ciel les prieres le plus ardentes, Françoise disoit à son frere : » tant mieux, » soyons pris, nous ne serons plus grondés par » notre mere. «

D'Aubigné s'établit à la Martinique, il y acquit

de vastes plantations. Ses premiers travaux furent si heureux, que sa femme étoit servie par vingt-quatre négresses. Elle revint en France, avec ses deux enfants, pour y poursuivre quelques procès & quelques débiteurs ; mais, en son absence, d'Aubigné joua & perdit tout son bien. Elle l'alla rejoindre, &, réduite désormais à vivre d'un petit emploi militaire qu'avoit obtenu son mari, elle donna tous ses soins à l'éducation de ses enfants.

Heureusement elle étoit assez pauvre pour les élever elle-même. Elle s'attacha particuliérement à sa fille, en qui elle découvroit plus de talents & plus de conformité avec son caractere. Son exemple étoit la meilleure leçon de vertu. Elle supportoit les revers avec courage, & les vices de son mari avec indulgence. Le feu prit à son habitation : voyant pleurer sa fille, elle lui en fit une vive réprimande, lui disant : » faut-il pleurer pour la perte » d'une maison ?.... C'est bien une maison que » je pleure, lui répondit-elle ! c'est ma poupée. «

Cette exellente mere lui faisoit lire les Vies de Plutarque ; livre le plus propre à inspirer la vertu & à former le jugement. Pour vaincre son extrême timidité, & pour l'habituer à réfléchir, elle l'obligeoit à rendre compte de ses lectures, & lui prescrivoit de petites compositions. La récompense de ce travail étoit la permission d'écrire à madame de Villette.

La petite fille écrivoit avec beaucoup de facilité, & apprit de bonne heure à faire les lettres des autres, parce que son frere, qui étoit paresseux, & qui n'avoit jamais eu d'activité que pour les plaisirs, la prioit de faire les siennes, tandis qu'il iroit cueillir des oranges.

En 1646, la mort du Baron d'Aubigné jetta cette malheureuse famille dans la derniere désolation. Sa veuve revint en France. Ses dettes n'étoient pas acquittées. Elle laissa sa fille en gage au principal de ses créanciers, dont la femme ne voulut point nourrir

cette petite teigneuse. Le Juge du lieu la prit chez lui par charité ; & voyant que la mere ne la retiroit point il l'envoya par le premier bâtiment à madame de Montalembert, qui gronda fort de ce qu'on lui apportoit un pareil bijou.

Madame de Villette, qu'Agrippa d'Aubigné appelloit son *unique*, eut pitié de tant de malheurs. Elle demanda à madame de Montalembert cette niece si rebutée, & l'instruisit dans la religion Calviniste. Madame de Neuillant, mere de la Maréchale de Navailles, & parente de madame d'Aubigné, sollicita un ordre de la Cour pour retirer Françoise des mains de madame de Villette, & n'oublia rien pour l'instruire dans la Religion Catholique. Mais toutes ses leçons aboutirent à lui montrer que Françoise avoit beaucoup d'entêtement, & auroit un jour beaucoup d'esprit.

Piquée d'une si longue résistance, madame de Neuillant crut qu'il valoit mieux l'humilier que raisonner avec elle. Les caresses furent retranchées ; les duretés succéderent à la douceur ; on la confondit avec les domestiques ; on la chargea des plus vils détails de la maison. » Je commandois dans la basse-» cour, a-t-elle souvent dit depuis ; c'est par ce » gouvernement que mon regne a commencé. «

Tantôt elle aidoit le cocher à panser les chevaux ; tantôt elle briguoit l'honneur de peigner les cheveux gras d'une grosse paysanne, sa gouvernante, qui avoit mis un tel prix à cette faveur qu'on pleuroit fort quand on en étoit privé. Tous les matins, un loup sur le visage, pour conserver le plus beau teint du monde, un chapeau de paille sur la tête, un panier dans la main, une gaule dans l'autre, Françoise alloit garder les dindons, avec ordre de ne toucher au panier où étoit le déjeûner qu'après avoir appris cinq quatrains de Pibrac.

Un jeune paysan osa l'aimer ; elle en avertit madame de Neuillant, qui craignit que sa parente, avec l'état & la candeur des bergeres, n'en eût

un jour la fragilité. Elle la mit au couvent des Ursulines de Niort, & madame de Villette consentit d'y payer sa pension ; ce qu'elle cessa de faire lorsqu'elle apprit que sa niece s'étoit convertie.

Les Ursulines la garderent quelque temps par charité. Enfin elles représenterent à madame d'Aubigné que leur maison ne pouvoit nourrir de pensionnaires qui ne payoient point, & la prierent de retirer sa fille, assez grande d'ailleurs pour être produite dans le monde. Françoise rougit de ce discours, qui s'imprima si bien dans sa mémoire qu'elle chercha toujours depuis à s'acquitter de ce qu'elle devoit à ces Religieuses, à qui ses bienfaits apprirent à ne pas mépriser dans les autres la pauvreté qu'elles estiment tant en elles. Racontant ce fait à S. Cyr : » Mes » enfants, ajoutoit-elle, faisons toujours le bien ; il » est rarement perdu devant les hommes, & jamais » devant Dieu. «

Madame de Neuillant, à la priere de madame d'Aubigné, voulut bien se charger de nouveau de Françoise ; elle la menoit dans ses sociétés ordinaires, se paroit en public de ses charmes naissants, &, dans le particulier, exerçoit sur elle toute la tyrannie des bienfaicteurs. Elle n'en parloit à ses amis que pour exciter leur pitié, & paroissoit blessée de ce que mademoiselle d'Aubigné n'excitoit que leur admiration. Tout ce qui étoit formé en elle étoit accompli ; tout ce qui ne faisoit que d'éclorre promettoit de l'être. Sa taille étoit comme sa raison, l'une & l'autre au-dessus de son âge.

Le Marquis de Chevreuse en devint amoureux : il fut éloigné. Madame de Neuillant la mit aux Ursulines de la rue S. Jacques, où mademoiselle d'Aubigné fit sa premiere communion. Elle gagna si bien par ses complaisances le cœur des Religieuses & des pensionnaires, qu'on put juger dès-lors à quel point elle auroit le talent de se faire aimer.

En ce temps-là il y avoit à Paris un Abbé plein

d'esprit, d'infirmités & d'enjouement; qu'on alloit voir d'abord comme une rareté, qu'on revenoit voir comme l'homme le plus amusant. Sa tête toujours penchée sur son estomac; ses jambes toujours pliées à cause d'un retirement de nerfs, lui donnoient à la lettre la forme d'un Z. Il écrivoit sur ses genoux ou sur deux bras de fer attachés à son fauteuil. Les désagréments de sa personne étoient rachetés par les qualités de son ame. Il avoit le cœur capable d'attachement; une imagination vive, qui lui peignoit tout en grotesque; beaucoup de patience dans ses maux. Pauvre sans chagrin, gai en dépit de la douleur, satyrique sans malice, paresseux sans négligence, colere sans ressentiment.

Tel étoit l'Abbé Scaron; il avoit projeté d'aller en Amérique avec Segrais & quelques beaux esprits; il espéroit que la chaleur du climat, la légéreté des aliments lui rendroient la santé.

Madame d'Aubigné alloit retourner en Poitou, lorsque madame de Neuillant, qui logeoit à la rue S. Louis dans le voisinage de Scaron, lui parla de deux personnes qui avoient été long-temps à la Martinique, & lui offrit de les lui amener. Mademoiselle d'Aubigné, qui avoit une robe trop courte, rougit en entrant, sentit qu'elle rougissoit, & pleura. Toute l'assemblée fut touchée des graces & de l'embarras de cette aimable enfant. Scaron même y fut sensible; cette visite de bienséance & de curiosité devint une liaison sérieuse. Madame d'Aubigné retourna sans peine dans une maison où elle pouvoit trouver des protecteurs. L'Abbé Scaron jura que l'air de Paris lui seroit fort sain tant que mademoiselle d'Aubigné y seroit; & tout ce qui composoit sa société fit mille offres de service à la mere, pour jouir plus long-temps de la présence de la fille.

Madame d'Aubigné, voyant que ses procès traînoient en longueur, les finit à l'amiable. Elle mou-

rut peu de temps après du chagrin que lui causa cette cession forcée des droits de ses enfants. Mademoiselle d'Aubigné s'enferma trois mois dans une petite chambre à Niort. Elle étoit fort timide; parloit très-peu; paroissoit penser toujours à ses malheurs, & savoit si peu qu'elle étoit belle, qu'elle disoit qu'elle changeroit volontiers de visage avec le premier qui passeroit dans la rue.

Son retour à Paris lui ôta son extrême timidité. Le Chevalier de Méré lui donna les premieres leçons du monde, avec la permission de madame de Neuillant, & la forma à ce qu'on appelloit alors *le bon air*, qui faisoit les précieux, & revenoit à notre bon ton, qui fait les frivoles. Il annonçoit dans toutes les sociétés son écoliere comme un prodige de sagesse & d'esprit. Mademoiselle d'Aubigné, encore enfant, eut toute la réputation d'une personne qui ne l'étoit pas, sous le nom *de la belle Indienne*.

Elle alloit souvent chez l'Abbé Scaron avec madame de Neuillant; elle y fit connoissance avec mademoiselle de l'Enclos, & rendit Villarceau infidele; mais il ne put obtenir un regard de la timide d'Aubigné. L'Abbé Scaron aspiroit lui-même à l'épouser: il avoit besoin d'une femme qui l'aimât, s'il recouvroit la santé, & qui le servît, s'il ne la recouvroit pas; enfin il étoit amoureux. Cependant il n'osoit hazarder des propositions dont le ridicule lui paroissoit plus certain que le succès. Heureusement il apprit que mademoiselle d'Aubigné avoit beaucoup à souffrir de madame de Neuillant. Il fut surpris de ce que l'orpheline n'avoit laissé entrevoir ses mécontentements par aucune plainte; & son amour s'accrut de son estime. Il lui offrit ou de payer sa dot dans un couvent, ou de l'épouser. Mademoiselle d'Aubigné lui répondit qu'elle accepteroit volontiers le parti qui la mettroit à portée de lui témoigner toute sa reconnoissance, afin que le bienfait fût utile à tous les deux, pourvu que madame de Neuillant y consentît. Scaron ob-

tint sans peine ce consentement. Quand on dressa le contrat, il dit qu'il reconnoissoit à l'accordée quatre louis de rente, deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une paire de belles mains & beaucoup d'esprit.

Ce mariage, quoique si mal assorti, étoit une fortune pour elle. La famille de Scaron étoit ancienne dans la robe, & illustrée par d'assez grandes alliances. Mais à l'âge où l'on aime à se dissiper, à se répandre, elle étoit assujettie à ne pas quitter son mari. Quand il se portoit mal, on étoit sa servante; quand il alloit mieux, sa compagnie; quand il étoit rétabli, son secrétaire ou son lecteur. C'est sans doute à cette premiere vie, mêlée de fatigues, de complaisances & d'étude, qu'elle dut les perfections de cet esprit actif, conciliant, éclairé, qui ne demandoit qu'à se développer.

Sa passion pour la gloire augmentoit tous les jours, & tous les jours étoit satisfaite. On avoit donné des louanges à sa beauté, à son esprit; on en donnoit à sa vertu. Sa réputation étoit si pure qu'un courtisan disoit: » Je ferois plutôt une pro» position impertinente à la Reine qu'à cette femme» là; « & mademoiselle de Scudéri dans son Jargon précieux: » L'air qu'on respire auprès d'elle semble » inspirer la vertu. «

Les infirmités de Scaron augmentoient: il n'avoit de sain que son ame; & les ressorts de cette ame s'affoiblissoient. Sa maladie devint si dangereuse que son corps, épuisé par de longues souffrances, n'y put résister; il rendit le dernier soupir au mois d'octobre 1660. Madame Scaron, veuve à vingt-cinq ans, le pleura comme si elle eût perdu quelque chose. Destinée à passer par tous les états, elle se vit exposée à toutes les horreurs de l'indigence; son mari n'avoit laissé que des plaisanteries & des dettes; ses amis ne l'abandonnerent point; elle usa de leurs offres avec modération. Madame Scaron recevoit des présents avec la recon-

noissance la plus vive, mais du même air dont on en fait.

Sa beauté étoit alors dans tout son éclat : elle avoit cette majesté que l'hymen semble lui donner, & cette fraîcheur qu'elle doit à la jeunesse & que la virginité lui conserve. Madame Scaron pouvoit dire comme Monime :

Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux.

Elle avoit une dignité infinie dans l'action, le sourire charmant, cet air noble & plein de grace, que les années ne lui purent ôter : ses yeux & son esprit étoient si bien d'accord que tout ce qu'elle disoit alloit droit au cœur.

Assez gaie, & assez sûre d'elle-même pour avoir dans les manieres cette liberté qui donne des espérances, elle avoit dans le caractere ce froid qui les éteint. Elle ne permettoit à ses plus anciens amis aucune de ces familiarités qui auroient nui au respect dont elle étoit affamée ; maxime qu'elle tenoit de sa mere, qui ne l'avoit embrassée que deux fois en sa vie, & lui avoit souvent dit que c'étoit une indécence d'embrasser même ses parents.

Elle avoit du penchant à la mélancolie, mais à une mélancolie qui, loin de lui donner de l'humeur, répandoit je ne sais quelle tendresse dans ses discours, & mettoit de l'intérêt dans ses manieres ; ses saillies mêmes étoient sensées, & son esprit si naturel qu'on auroit juré que ce n'étoit pas de l'esprit. C'étoit peu d'être une des plus aimables personnes de son temps ; elle vouloit être une femme extraordinaire, une femme forte.

Dans un voyage qu'elle fit en Poitou, avec plusieurs personnes, un homme de la compagnie fut attaqué de la petite-vérole. Madame Scaron ne se souvenoit pas de l'avoir eue : cependant, après avoir engagé la sœur du malade à la craindre, elle entra dans la chambre, le servit, & ne le quitta point.

qu'il ne fût rétabli. Quand on la remercia d'un si grand service, elle répondit : » Ce n'est ni l'amitié » ni la religion qui m'ont sollicitée pour vous ; c'est » d'abord un peu de pitié, & ensuite beaucoup » d'envie de faire une chose qui ne s'est jamais » faite. «

Dans le temps que l'émétique étoit regardé comme la derniere ressource de l'art, elle en prit en pleine santé ; alla faire une visite, & dit d'un air fort indifférent qu'elle venoit de prendre l'émétique ; on la renvoya bien vîte chez elle comme une folle. » Ce n'étoit pas, disoit-elle depuis, ce que je voulois ; je voulois qu'on dît : Voyez cette jolie femme ; elle a le courage d'un homme, & on ne le » dit pas. «

Les amis de Scaron crurent qu'il seroit possible de faire rétablir en faveur de sa veuve une pension dont il avoit joui trois ou quatre ans, en qualité de malade de la Reine, & qu'il avoit perdue à cause de la Mazarinade. On fit de vains efforts auprès du Cardinal ; & l'on ne songeoit plus à lui procurer un état solide, lorsque la Reine ayant prononcé par hazard le nom de Scaron, le Baron de la Garde saisit ce moment pour lui représenter que ce fameux malade, autrefois honoré de ses bienfaits, avoit laissé une veuve très-belle & très-digne de compassion, dont la vertu luttoit depuis longtemps contre l'adversité ; ce discours fut appuyé. De tous côtés on supplia la Reine de rétablir en sa faveur la pension que son mari avoit mérité de perdre par la licence de sa plume. Cette priere fut si pressante, & faite si à-propos, que la Reine demanda de combien étoit cette pension ? Elle n'étoit que de quinze cens livres ; quelqu'un répondit qu'elle étoit de deux mille : la Reine en ordonna le rétablissement, & lui en envoya sur le champ le premier quartier.

Ce bonheur ne fut pas de longue durée ; la Reine mere étant morte en 1666, madame Scaron perdit

sa pension. Il fallut présenter de nouveaux placets ; auxquels on n'eut aucun égard. Cependant la fortune sembla s'adoucir ; la Princesse de Nemours devint Reine de Portugal ; elle aimoit madame Scaron, & voulut la mener avec elle. Les conditions furent acceptées. Mais madame Scaron voulut, avant que de partir, être présentée à Madame de Montespan, qu'elle avoit connue à l'hôtel d'Albret, & qui jouissoit alors de la plus grande faveur à la cour.

Cette dame, aussi généreuse que sensible, résolut de rompre un voyage qui enlevoit à la France, dans la personne de madame Scaron, tant de beauté jointe à tant de vertu. Elle demanda un placet, & le présenta elle-même. » Quoi, s'écria le Roi, encore » la veuve Scaron !.... Sire, lui dit madame de Mon» tespan, il y a long-temps que vous ne devriez » plus en entendre parler ; & il est étonnant que » Votre Majesté n'ait pas encore écouté une femme » dont les ancêtres se sont ruinés au service des » vôtres. « La main qui présentoit le placet le rendit agréable ; la pension fut accordée.

Madame Scaron, craignant qu'on ne lui attribuât les penchants ou les foiblesses du grand monde parce qu'elle y vivoit, se jetta dans la dévotion. M. l'Abbé Gobelin, son directeur, proscrivoit les plaisirs les plus innocents ; vouloit une vie toujours mortifiée, & croyoit qu'il est plus sûr de détruire les passions que de les régler. Ces commencements furent pénibles ; l'Abbé faisoit sans cesse le procès à madame Scaron sur ses restes de goût pour le monde. On la désiroit par-tout ; & M. Gobelin vouloit qu'elle ne fût qu'à Dieu : par ses conseils elle se retira à la rue des Tournelles, d'où elle alloit souvent aux Filles bleues.

Elle fut tirée de sa retraite, pour vivre dans une autre plus pénible, par madame de Montespan, qui crut ne pouvoir mieux confier qu'à madame Scaron l'éducation des enfants qu'elle avoit eus du

Roi. On prétend que ce choix déplut à Louis, qui la regardoit comme une précieuse & un bel esprit. Il y souscrivit cependant ; les soins infatigables & la tendresse que prit la Gouvernante auprès des jeunes Princes, la lui firent insensiblement estimer. Le Duc du Maine, dont la naissance n'étoit presque plus un secret, contribua beaucoup à l'établir dans son esprit par une réponse faite à propos. Louis qui, comme tous les Bourbons, étoit un père fort tendre, ne dédaignoit pas de jouer avec son fils ; satisfait de son esprit, il ne put s'empêcher de lui dire qu'il étoit bien raisonnable : » comment ne le serois-je pas, répondit l'enfant ? je » suis élevé par la raison même. « Cette réponse valut à la Gouvernante cent mille francs.

Cependant le Roi ne goûtoit pas encore son caractere ; elle avoit souvent des démêlés avec madame de Montespan. Ces deux femmes, réconciliées aussi vîte que brouillées, ne pouvoient ni vivre ensemble ni se séparer. Le Roi excédé de ces divisions continuelles, dit enfin à madame de Montespan : » si elle vous déplaît, que ne la chassez-vous ? » N'êtes-vous pas la maîtresse ? « Madame de Montespan jugea qu'il étoit plus facile d'appaiser madame Scaron que de la remplacer. Mais elle lui fit entendre que le Roi l'avoit laissée maîtresse de sa vengeance. Madame Scaron, profondément blessée d'un mot qui la soumettoit à la tyrannie d'une autre, déclara nettement qu'elle vouloit se retirer. Ses amis la conjurerent de ne pas fuir la fortune qui la cherchoit. Madame de Montespan, alarmée de cette résolution, engagea l'hôtel d'Albret & l'hôtel de Richelieu à la retenir par les motifs les plus pressants ; tout fut inutile : le Roi l'avoit offensée, il fallut que le Roi l'appaisât.

Elle se rendit à ses instances, & promit de faire avec le Duc du Maine le voyage de Barege. L'estime des autres pour nous commence par celle qu'ils nous voient pour nous-mêmes. Le Roi respecta cette

femme, qui ne reconnoissoit d'autre Maître que lui; il ne redouta plus la conversation du *bel esprit*. Il la délivra du joug que lui imposoit madame de Montespan; il voulut qu'elle ne rendît compte qu'à lui de l'éducation des Princes; & dans ses entretiens il la trouva si aimable, qu'il revint entiérement de ses préventions.

Les soins de la Gouvernante pour le Duc du Maine redoubloient à mesure qu'elle approchoit du terme où il devoit sortir de ses mains. Le Roi étant entré chez son fils, la trouva seule avec le Duc, qui avoit la fievre, & qu'elle soutenoit d'une main; mademoiselle de Nantes, qu'elle berçoit de l'autre; & le Comte de Vexin, qui dormoit sur ses genoux: les femmes de service avoient succombé sous la fatigue. Madame Scaron avoit passé trois nuits auprès de ces enfants malades, & elle croyoit encore n'avoir rien fait. Le Roi lui envoya cent mille francs.

Les bienfaits que madame Scaron recevoit du Roi, la mirent en état de faire l'acquisition d'une terre belle & noble, nommée *Maintenon*, à dix lieues de Versailles; & le marché fut conclu pour deux cens cinquante mille livres, le 27 de décembre 1674; elle en prit le nom, que le Roi lui donna le premier, en présence de toute la cour; & depuis elle n'en porta jamais d'autre.

En 1679 madame de Maintenon fut nommée par le Roi seconde Dame d'atour de madame la Dauphine. Elle refusa en 1684 celle de Dame d'honneur, vacante par la mort de madame la Duchesse de Richelieu; & Louis lui fit honneur de ce refus en présence de toute la cour. Mais l'indifférence qu'elle avoit eue pour la charge de Dame d'honneur, elle ne l'eut pas pour la supériorité de l'assemblée de la charité. Elle avoit voué son crédit aux pauvres; & trop affamée de bonnes œuvres pour s'en fier à d'autres soins, elle craignoit toujours que tout ce qu'elle ne faisoit pas pour eux ne fût mal fait. Elle inspiroit au Roi sa piété; le bruit de sa charité

vola jusques dans les provinces : de tous côtés on recouroit à elle comme à l'asyle des malheureux.

Nous touchons à l'article de la vie de madame de Maintenon le plus glorieux pour elle, le plus curieux pour le public, & pour nous le plus difficile à faire connoître. Nous le passerions même sous silence, si nous ne trouvions ce qu'on va lire dans un livre imprimé cette année, *avec approbation & privilege du Roi*, sous ce titre : *l'Esprit des femmes célebres du siecle de Louis XIV & de celui de Louis XV jusqu'à présent.* Nous ne changerons rien aux expressions.

» Le plaisir de ce Prince (Louis XIV.) étoit de » se délasser avec elle (Madame de Maintenon) des » soucis de la royauté. Cette liaison intime, que » l'esprit & le goût avoient fait naître, parut sous » sa forme naturelle, après la mort de la Reine. » Dès ce moment, madame de Maintenon fut dans » la plus grande faveur ; le Roi venoit tous les jours » chez elle, & y travailloit avec ses Ministres, » pendant que madame de Maintenon s'occupoit ou » à la lecture ou à quelque ouvrage des mains. » Cependant Louis XIV, pour légitimer une liai- » son qui pouvoit paroître criminelle, l'épousa secret- » tement (en 1685) en présence de son confesseur » & de deux autres témoins ; elle avoit alors cin- » quante ans, & le Roi quarante-sept. Quoique ce » mariage fût couvert du voile du secret, on res- » pectoit en madame de Maintenon le choix du » Roi ; & la faveur où elle étoit montée rendoit » tous les courtisans aussi empressés à mériter » ses bonnes graces, que si elle eût eu le titre de » Reine. «

Madame de Maintenon avoit, en 1682, fait venir à Ruel, près de Paris, deux Religieuses Ursulines, errantes d'abord de clôtures en clôtures, & qui, dans la suite, pour remplir, même au milieu du monde, leur vœu d'instruction, n'avoient point cessé d'enseigner de jeunes filles dans les différentes villes,

qu'elles avoient parcourues. Montchevreuil, Anvers, Montmorency avoient été successivement témoins de leur zele & de leurs vertus. Elles furent chargées par madame de Maintenon d'élever plusieurs filles de famille qu'elle protégeoit ; mais ces enfants d'adoption s'étant multipliés jusqu'au nombre de soixante, elle fut obligée de leur donner des maîtresses, pour soulager d'une partie de leur travail madame de Brinon & madame de Saint-Pierre.

Elle alloit souvent à Ruel ; voyoit les progrès de l'éducation, & faisoit elle-même le catéchisme. Les premiers succès l'engagerent à rapprocher encore plus d'elle une école qui lui devenoit de jour en jour plus chere. Elle en parla à Louis XIV, qui, jaloux de participer à cette charité, donna Noisy, maison royale enfermée dans le parc de Versailles, & fit aussi-tôt travailler aux réparations. Le jour pour la translation fut fixé au lendemain de la Chandeleur. On sépara les filles en quatre classes, & on les distingua par la couleur du ruban dont leur coëffure étoit renouée. On observa qu'elles fussent à-peu-près de même taille : les plus grandes eurent le ruban bleu, les secondes le jaune, les troisiemes le verd, & les plus petites le rouge. Le ruban noir fut destiné à servir de récompense.

L'attachement de madame de Maintenon pour cette communauté donna à toutes les Dames de la cour une grande envie de la voir ; toutes y applaudirent. Le Roi s'y rendit avec tous les courtisans ; & les courtisans admirerent tout. Le bruit de cet établissement vola dans les provinces. Madame de Maintenon fut importunée de tous côtés. Elle étoit si pénétrée de la misere & de la noblesse des enfants qu'on lui présentoit, qu'après avoir vendu ses chevaux, ses habits, ses bijoux, elle mêloit ses larmes aux leurs, & leur disoit : » la Providence ne » vous abandonnera pas ; j'étois née aussi pauvre » & plus malheureuse que vous. «

Sa compassion la mit au-dessus de la loi qu'elle s'étoit faite de ne jamais rien demander au Roi. Elle épia tous les moments favorables, & sa sagesse en profita. Louis n'avoit besoin que de connoître le bien pour le faire avec magnificence. Il renchérit sur le projet de madame de Maintenon, & voulut d'abord une fondation de cinq cens Demoiselles. On se borna depuis à trois cens. Saint Cyr, qui est à une demi-lieue de la cour, fut choisi pour cet établissement; & l'on y acheta pour la somme de 91000 liv. la maison du Marquis de S. Brisson-Séguier.

Au mois de mai 1685, deux mille six cens ouvriers, dirigés par Mansard, furent employés aux bâtiments. Le Roi dota la maison de cinquante mille écus de rente, & lui donna, pour faire une partie de cette somme, la manse abbatiale de saint Denis, qui produisoit alors 114000 liv. Les Dames ne firent que des vœux simples; en 1694 on leur en fit faire d'absolus. Les Demoiselles furent habillées uniformément d'une étamine brune du Mans, le manteau & la jupe de même; l'été, un jupon de toile écrue; en hiver, un de ratine rouge; pour coëffure, un bonnet blanc piqué, avec plusieurs rangs de rézeau plissés par le devant, renoués de plusieurs nœuds de ruban de la couleur de la classe où elles sont.

Nous ne dirons rien du plan d'éducation, pour lequel madame de Maintenon employa tous ses soins & les lumieres des plus sages Prélats de son temps. On sait que Racine composa ses tragédies d'Esther & d'Athalie à la priere de cette fondatrice, qui les fit jouer à Saint Cyr avec l'admiration de toute la cour. On ne parlera pas non plus ici de la part qu'eut madame de Maintenon dans les affaires de l'Etat & de l'Eglise. Tant d'honneurs & de gloire étoient achetés par une contrainte & par un ennui presque continuel.

Le Roi, la voyant un jour abattue, lui dit: » eh! » quoi, Madame, vous êtes triste? « Depuis il ne la

surprit plus dans ses chagrins, elle lui portoit toujours un visage gai & content. » Je n'aspire, disoit-» elle, qu'à faire goûter Dieu au Roi ; s'il ne me » voyoit point un front serein, il n'aime point la » tristesse, il haïroit la dévotion. « Dès que le Roi sortoit de son appartement elle se jettoit sur son lit, & donnoit un libre cours à ses soupirs & à ses larmes.

» Je l'ai vue quelquefois, dit mademoiselle d'Au-» male, lasse, chagrine, inquiete, malade, pren-» dre l'air le plus riant & le ton le plus satisfait ; » divertir le Roi par mille inventions ; l'entretenir » seule quatre heures de suite sans répétitions, sans » bâillements, sans médisance. Quand il sortoit de » sa chambre, à dix heures du soir, & qu'on fermoit » son rideau, elle me disoit en soupirant : je n'ai » que le temps de vous dire que je n'en puis plus. » Après avoir eu le refus d'une bagatelle qu'elle » demandoit pour un de ses parents, elle me dit, » si je voulois me donner la peine de paroître un peu » fâchée, j'obtiendrois tout ce que je voudrois ; mais » mon personnage est de souffrir en paix : le Roi est » extrêmement doux : il me dit tous les jours que je » n'ai qu'à demander ; mais nos Princes ne savent » pas s'aviser de faire plaisir. Je l'ai vue plusieurs fois » prête à quitter la cour à force de soucis ; ah ! si je » pouvois quitter ce pays-ci ! Mais je n'en suis plus » la maîtresse : pourquoi, mon Dieu, pourquoi m'y » avez-vous attachée ? & cela, fondant en larmes, » enfermée seule avec moi, & jettant les hauts cris. » Que les hommes sont tyranniques, me disoit-elle » quelquefois ! Ils ne sont pas capables d'amitié : il » n'en est pas de meilleur que le Roi ; mais il faut » souffrir de tous, & Dieu le permet pour me déta-» cher du monde. Que seroit-ce de me voir adorée, » ou plutôt la place que j'occupe, si je n'avois quel-» que amertume ? Il faut être où je suis pour savoir » combien il est dur de vivre. «

Après la mort de Louis XIV, arrivée en 1715,

madame de Maintenon se retira à Saint Cyr, pour y finir ses jours. Son premier soin fut de se défaire de son train, quelque médiocre qu'il fût. Elle assembla ses domestiques, les remercia de l'avoir bien servie, leur distribua les restes de sa fortune passée, & les renvoya. Tout son revenu fut consacré au soulagement de quelques familles nobles : elle ne se réserva presque rien, & se refusa souvent le nécessaire, généreuse pour les autres, avare pour elle-même.

Les heures qu'elle donnoit à la priere couloient le plus rapidement. » Voulez-vous abréger le temps, » disoit-elle, passez-le avec Dieu ? « & quelquefois, » que les journées sont courtes, quand on » travaille pour lui ! « Elle en étoit sans cesse occupée. Tout le lui rendoit présent. » Je chantois de» vant elle, dit mademoiselle d'Aumale, un can» tique de Racine. Quand je fus à ces vers :

» O sagesse ! ta parole
» Fit éclore l'univers.

» elle parut dans l'admiration ; jetta quelques larmes » & me les fit répéter. «

Madame de Maintenon vécut près de quatre ans dans sa retraite chérie, occupée des exercices de la communauté, donnant elle-même l'exemple de l'obéissance, & continuant de répandre ses bienfaits sur l'indigent & le pauvre. Cependant son heure derniere approchoit. Le 14 d'avril 1719, un redoublement de fievre, accompagné de plusieurs signes de malignité, ôta toute espérance. On célébra la messe à minuit dans sa chambre ; elle y communia en Viatique. Voyant le Prêtre, le Médecin, madame de Glapion & mademoiselle d'Aumale autour de son lit, elle leur dit : » est-ce que je suis à » l'agonie ? « Elle mouroit dans cette douce paix qui est le témoignage & la récompense d'une vie innocente.

Le 15, elle tomba dans un assoupissement, duquel on ne la tiroit qu'en lui parlant de Dieu. On lui annonça l'Extrême-Onction sans détour. En ce moment, elle se réveilla, & dit qu'elle l'aimoit fort; elle vit tous les préparatifs de ce triste Sacrement, & dit aux dames qui fondoient en pleurs : » je vous » disois bien que j'en viendrois là ; n'y a-t-il rien à » préparer autour de mon lit ? « Pendant la cérémonie, elle répondoit à toutes ses prieres funebres. Son confesseur la pria de donner sa bénédiction à la communauté assemblée. » J'en suis indigne, ré» pondit-elle. « Il l'en pressa; elle obéit.

Monsieur le Duc de Noailles lui baisa la main, en lui demandant comment elle se trouvoit; elle répondit : » pas trop bien. Adieu, mon cher Duc : dans » quelques heures d'ici je vais apprendre bien des » choses. « Aussi-tôt elle retomba dans cette espece de léthargie; l'agonie suivit de près ; elle avoit l'air d'une personne qui dort tranquillement. Son visage, dit mademoiselle d'Aumale, paroissoit plus beau & plus respectable que jamais. Elle s'éteignit à cinq heures du soir, âgée de quatre-vingt-quatre ans.

L'épitaphe suivante, composée par M. l'Abbé de Vertot, revue par M. le Maréchal de Noailles, est sur une pierre de marbre, dans le chœur de l'église de S. Louis à S. Cyr.

Ci gît
Madame FRANÇOISE D'AUBIGNÉ, Marquise de MAINTENON;
Femme illustre, femme vraiment Chrétienne;
Cette femme forte que le sage chercha vainement dans son siecle,
Et qu'il nous eût proposée pour modele,
S'il eût vécu dans le nôtre.
Sa naissance fut très-noble.
On loua de bonne heure son esprit,
Et plus encore sa vertu.
La sagesse, la douceur, la modestie
Formerent son caractere, qui ne se démentit jamais.
Toujours égale dans les différentes situations de sa vie,
Mêmes principes, mêmes regles, mêmes vertus:
Fidelle dans les exercices de piété :
Tranquille au milieu des agitations de la cour :

Simple dans la grandeur:
Pauvre dans le centre des richesses:
Humble au comble des honneurs;
Révérée de Louis le Grand,
Environnée de sa gloire,
Autorisée par la plus intime confiance:
Dépositaire de ses graces.
Qui n'a jamais fait usage de son pouvoir que par sa bonté.
Une autre Esther dans la faveur;
Une seconde Judith dans l'oraison;
La mere des Pauvres;
L'asyle toujours sûr des malheureux.
Une vie si illustre a été terminée
Par une mort sainte
Et précieuse devant Dieu.
Son corps est resté dans cette sainte maison,
Dont elle avoit procuré l'établissement.
Et elle a laissé à l'univers l'exemple de ses vertus.
Décédée le 15 avril 1719,
Née le 28 novembre 1635.

Les Lettres de madame de Maintenon ont été imprimées en neuf volumes *in*-12, que le lecteur peut consulter.

MAKÉDA. Quelques Auteurs nomment ainsi la Reine de Saba. *Voyez* SABA.

MALABARES, (*Femmes*) dans les Indes orientales. Elles jouissent de plusieurs beaux privileges; entr'autres, suivant Dellon, d'avoir autant de maris qu'elles veulent. Le Capitaine Hamilton assure qu'elles ne peuvent avoir que douze maris à la fois; tandis que les hommes ne sont point bornés à un nombre fixe de femmes. Quoi qu'il en soit, lorsqu'une femme épouse son premier mari, on lui bâtit une maison, & il habite avec elle jusqu'à ce qu'elle en prenne un second, ou le nombre que la loi lui permet d'avoir. En ce cas là les maris s'accordent entr'eux à demeurer par-tout avec elle pendant dix jours, ou davantage. Chacun l'entretient pendant ce temps-là.

Ce qu'il y a de plus surprenant, & ce qui prouve

bien le pouvoir de la coutume, c'est que cette multiplicité de maris ne produit aucun désordre ; car si l'un voit les armes de l'autre à la porte de la femme, il attend tranquillement que la place soit vuide pour venir l'occuper. Ce qu'il y a de consolant pour les hommes, dans cette puissance usurpée des femmes, c'est que les promesses, qui sont l'unique lien des mariages, ne les engagent qu'autant qu'il leur plaît : aussi-tôt qu'ils sont dégoûtés les uns des autres, ils se séparent sans querelles & sans plaintes. Aussi ces mariages ne les obligent-ils pas à de grandes dépenses. Le présent ordinaire qu'un nouveau mari fait à sa femme, est une piece de toile blanche qu'elle emploie pour se couvrir. Pendant qu'ils sont ensemble, la femme sert de pourvoyeur au mari, & fait la cuisine pour lui. Elle a soin aussi de tenir ses habits & ses armes propres. Quand elle devient grosse, elle déclare qui est le pere de l'enfant ; & quand elle l'a élevé jusqu'à ce qu'il sache marcher ou parler, c'est à lui à en avoir soin.

C'est de ce droit que les femmes ont de prendre plusieurs maris & de les quitter quand il leur plaît, qu'est venue la coutume de ranger les enfants dans la tribu de leurs meres, parce qu'il est impossible d'en connoître le véritable pere. Aussi les enfants ne sont-ils pas regardés comme les plus proches héritiers, mais les neveux du côté des sœurs, & s'il n'y en a point, le plus proche parent du côté des grand'meres.

MALATESTA, (*Batista*) Duchesse d'Urbin. *Voyez* URBIN. (*Batista Malatesta*)

MALATESTE, (*Genevieve*) d'une des meilleures maisons d'Italie, vivoit au milieu du quatorzieme siecle. Elle étoit fille de Pandolfe Malateste, & fut mariée à Louis de gli Obizzi. Sa vertu la fit estimer & respecter des plus grands personnages de son temps. On recherchoit avec empressement sa conversation ; & ceux qui avoient cet honneur emportoient avec eux l'idée la plus avantageuse de son

esprit & de sa sagesse. Comme elle faisoit profession de la vertu la plus austere, elle la chérissoit dans les autres, & se plaisoit à la protéger. Elle haïssoit aussi beaucoup les méchants, & parmi ceux-ci, les flatteurs & les médisants avoient le plus de part à son aversion. Elle les traitoit comme tout le monde devroit faire, c'est-à-dire que, les regardant comme des pestes publiques, elle apportoit tous ses soins pour les éloigner de sa maison.

MALATESTE, (*Paule*) femme de François de Gonzague, premier Marquis de Mantoue en 1433, fut une dame très-illustre par sa vertu, par son savoir & par sa beauté. Elle passoit pour la plus belle personne de toute l'Italie, & néanmoins elle méprisoit tous les ornements du corps; & ne faisant point de dépenses en bijoux ni en parures, elle dépensoit beaucoup à bâtir ou à réparer des églises, à nourrir les pauvres, à marier de jeunes filles, &c. Elle inspira le même esprit à Cécile de Gonzague sa fille, & la porta à se faire Religieuse. *Voyez* GONZAGUE. (*Cécile de*)

MALEGUZZI, (*Véronique*) qui vécut plusieurs années après 1660, étoit de Reggio de Lombardie, & fille du Comte Gabriel Maleguzzi-Valery, Gentilhomme de cette ville, qui se fit connoître, vers la fin du seizieme siecle, par divers ouvrages, entr'autres par un poëme intitulé *la Pratique*. Le Guasco, qui parle de lui dans son Histoire littéraire de Reggio, n'a pas oublié sa fille. Il nous apprend qu'elle fut instruite à fond des sciences spéculatives & des arts libéraux. Elle soutint deux fois des theses publiques, dont elle dédia les premieres à Marguerite Farnese, Duchesse de Parme. Le Cardinal Charles Roffelt se fit un plaisir d'y argumenter contr'elle; & le Prince de Toscane lui fit l'honneur d'assister aux secondes, qu'elle avoit dédiées à la Reine de France. La poésie italienne ne lui fut point étrangere, comme on le voit par le prologue qu'elle mit à la tête de l'*Innocence reconnue*, ouvrage en

prose, qu'elle fit imprimer en 1660. S'étant ensuite faite Religieuse à Modene, dans le couvent de la Visitation, elle y mourut, après avoir, par une vie très-exemplaire, édifié toute la communauté durant plusieurs années.

MAL-ENFANT, (*Madame la Président de*) de Pamiers, en Languedoc, s'est fait quelque réputation dans le siecle dernier par ses vers & par ses lettres.

MALESPINA-SODERINI. (*La Marquise Fiammetta*) Voyez SODERINI.

MALESPINI, (*La Marquise de*) qui vivoit du temps de Charles II, Roi de Naples & Comte de Provence, étoit une des plus belles femmes d'alors. Une conduite réguliere & beaucoup d'esprit relevoient l'éclat de sa beauté. Albert de Sisteron, célebre Poëte Provençal, en devint amoureux, & composa pour elle ses plus agréables pieces de poésie. Son mérite & son amour toucherent la Marquise Malespini, qui conçut pour Albert une passion si forte, qu'elle le vouloit avoir continuellement auprès d'elle; mais enfin sa vertu s'alarmant de cette passion, elle écrivit à son amant de s'abstenir, du moins pour quelque temps, de lui donner des preuves de son amour, & de s'éloigner. Pour cet effet, elle lui fit remettre en secret des habits, des chevaux & de l'argent, présents que l'on avoit alors coutume de faire aux gens de mérite. Albert obéit, mais après avoir fait porter à la Marquise un Dialogue en vers entr'elle & lui, dans lequel il exprimoit tout le regret qu'il avoit de se séparer d'elle.

Le Moine des Isles d'or, cité par Jean de Nostredame, dit qu'Albert mourut de douleur à Tarascon, & qu'avant de mourir il mit ses poésies entre les mains de Pierre de Valieras, ou Valernas son ami, pour qu'il en fit présent à la Marquise; mais que Valieras, au lieu d'exécuter l'ordre de son ami, vendit ces poésies à Fabbre d'Uzez, Poëte lyrique, qui les rendit publiques comme étant de sa composi-

tion ; qu'elles furent reconnues par plusieurs gens de lettres ; que, sur la déposition de Valieras, le plagiaire fut pris, & soumis, suivant les loix des Empereurs, à la peine du bâton, pour s'être attribué les ouvrages d'un autre.

MALICHON, fille d'un Derviche nommé *Edebal*, qui eut l'adresse de la marier à Othman, premier Empereur de la famille Ottomane aujourd'hui régnante.

MALIPIERA, (*Olympie*) fille de Léonard Malipieri, noble Vénitien, mourut en 1559; & le Sansovino, qui parle d'elle dans sa Venise, sous l'an 1570, ignoroit apparemment l'année de sa mort. Elle se fit un nom par son talent pour la poésie. On trouve beaucoup de ses ouvrages dans les Recueils de poésies italiennes du dix-septieme siecle ; & Bulifon, Libraire de Naples, en a fait entrer plusieurs dans les *Rime di cinquanta Poëtesse*, (Poésies de cinquante dames.)

MALTHOISES, *ou* femmes de l'isle de Malthe. On sait qu'en 1565, Soliman II, Sultan des Turcs, alla mettre le siege devant la principale place de cette isle, & qu'il fut contraint de le lever par l'étonnante valeur des Chevaliers & de leur brave Grand-Maître Jean de la Valette-Parisot. Les hommes ne furent pas les seuls à s'exposer pour la défense de la patrie ; ils furent merveilleusement secondés dans plusieurs assauts par les femmes, qui, non-contentes de préparer le bitume, les eaux bouillantes, les cercles enflammés qu'on lançoit au milieu des ennemis, monterent encore en grand nombre sur la muraille, & jetterent elles-mêmes des pierres, des traits & d'autres machines, dont elles tuerent plusieurs centaines de Musulmans. *Voyez* RHODIENNES.

MALVASIA, (*Isabelle*) de Bologne, fleurissoit vers 1580. On fit cas de ses poésies italiennes ; & le Guasco parle d'elle avec éloge.

MAMÉE, (*Julie*) mere de l'Empereur Alexan-

dre Sévere. *Voyez* JULIE MAMÉE.

MAMÉE, *ou* MAMIE, Reine des Sarasins, étoit fort jeune quand elle fut mariée, & ne fut pas long-temps avec son mari, qui la laissa veuve de très-bonne heure. On ne connoît ni ses parents, ni sa patrie, & le nom de son mari n'est pas venu jusqu'à nous. C'étoit le Chef d'une horde de Sarasins établis en Egypte, auquel les Ecrivans Latins ont donné le titre de *Roi*, comme ils ont qualifié sa veuve de *Reine*.

Après la mort de son mari, Mamie, qui sans doute avoit déjà fait connoître son courage & sa sagesse, en gouverna les sujets, & prit elle-même le commandement des armées. Elle fit la guerre à l'empire Romain avec tant d'intelligence & de succès qu'elle en devint la terreur. Après plusieurs victoires, elle porta le fer & le feu dans la Palestine & dans différentes provinces limitrophes de l'Arabie, & força l'Empereur Valens à lui demander la paix.

Quoique Mahométane, elle estimoit & protégeoit les Chrétiens catholiques que cet Empereur Arien persécutoit, & faisoit cas sur-tout d'un saint Hermite appellé *Moïse*. Lucius, Evêque de Cour, qui, sans être Arien, favorisoit cette secte, étoit l'Ambassadeur envoyé par Valens pour traiter de la paix. Mamée exigea, pour condition préliminaire, qu'il sacrât Evêque l'Hermite Moïse pour les Chrétiens de ses états; & Lucius y consentit sans peine. Mais le saint Hermite, que Mamée fit venir, refusa de recevoir de Lucius l'imposition des mains, en lui disant: » O Lucius! tous les Catholiques détenus » dans des prisons, relégués dans les isles, ou con« damnés aux mines, déposent contre ta foi. Sache » donc que, si par ton crédit tous ceux qu'on a » condamnés injustement ne recouvrent pas la liber» té, tu ne passeras jamais sur moi les mains pour me » consacrer. « La Reine fit de la demande de Moïse une nouvelle condition préliminaire, sans laquelle elle refusa de faire la paix. Lucius promit de la con-

tenter. Il emmena Moïse avec lui. Son crédit obtint le rappel de tous les condamnés, & des Evêques par préférence; & Lucius, après avoir sacré Moïse, l'alla présenter à Mamée comme Evêque, & comme témoin non suspect de l'exécution de ce qu'elle avoit exigé. La paix se fit.

Mamée gouverna ses sujets avec beaucoup de sagesse, & répara, rebâtit & repeupla beaucoup de villes détruites, ou presque détruites pendant la guerre.

On n'a point de connoissance du temps & du genre de sa mort, ni de ses successeurs.

MAMULIA, courtisanne célebre à Rome, n'est peut-être connue que par Aulu-Gelle, qui dit qu'Hostilius Mancinus la mit en justice, parce que de nuit il avoit été frappé d'une pierre lancée du jardin de cette courtisanne.

MANCINI, (*Hortense*) Duchesse de Mazarin. *Voyez* MAZARIN.

MANDANE, mere du grand Cyrus. Ce titre seul la rend célebre. On dit qu'étant enceinte de ce Prince elle songea qu'elle inondoit toute la terre de son urine, & qu'une autre fois elle crut voir sortir de son sein une vigne qui couvroit la terre de ses rameaux. Les devins ne manquerent pas d'interpréter ces songes de la domination étendue de celui qui devoit naître d'elle. Cette Princesse épousa Cambyse, qui étoit Persan, & fut mere de Cyrus.

MANDINGUES, femmes Moresses du royaume de Mandingo, sur la côte occidentale d'Afrique. On dit qu'elles donnent quelquefois à tetter à leurs enfants par-dessus l'épaule, lorsqu'elles sont occupées à quelque ouvrage, & que c'est peut-être une des raisons qui fait que les Negres de ce pays ont le nez plus plat & les levres plus grosses que par-tout ailleurs. *Voyez* NÉGRESSES.

MANIBAN, (*Madame de*) femme d'un Président à mortier au Parlement de Toulouse, fut, au juge-

ment de M. de Vertron, aussi spirituelle que belle. M. de Visé, dans son Mercure de juillet 1686, a fait aussi l'éloge de cette Présidente.

MANTO, devineresse très-célebre dans l'antiquité historique & fabuleuse, étoit fille de Tirésias, illustre devin de Thebes, plus connu par la fable que par l'histoire.

Si l'on s'en rapporte au troisieme livre de la bibliotheque d'Apollodore, voici ce qu'il faut dire de Manto. Lorsque l'armée des sept chefs réunis pour obliger Ethéocle à rendre justice à Polinice son frere, assiégeoit Thebes, les Argiens, qui faisoient la partie la plus considérable de cette armée, firent vœu, si la ville étoit prise, de consacrer à Apollon ce qu'il y auroit de plus précieux dans le butin qu'ils feroient. Après le pillage de la ville, Manto fut du nombre des prisonniers échus aux Argiens. La réputation que son habileté dans son art lui donnoit, leur fit croire qu'elle étoit ce qu'ils pouvoient offrir de plus précieux en acquit de leur vœu. Manto fut envoyée à Delphes, pour y passer sa vie, comme Prêtresse, dans le temple d'Apollon. Mais il paroît qu'elle ne se crut pas obligée à la continence qu'on exigeoit des Prêtresses de ce temple. Elle eut un commerce de galanterie avec Alcméon, Généralissime de l'armée qui prit Thebes, & fut mere d'Amphilocus, & d'une fille appellée *Tisiphone*, qui fut renommée pour sa beauté.

Suivant Pausanias, qui parle, livre 7, d'après d'autres Auteurs, Manto fut conduite à Delphes avec d'autres prisonniers Thébains; mais un oracle leur ordonna d'aller quelque part fonder une colonie. Ils se transporterent à Claros, où Rhucius venoit d'en établir une. Informé par Manto de ce qui l'amenoit & ceux qui l'accompagnoient, il la prit pour femme; & de leur mariage naquit Mopsus, l'un des plus célebres devins de l'antiquité. Ce mariage cependant n'est rien moins que certain, puisque Strabon dit que

que Mopsus étoit fils d'Apollon & de Manto. Dans les anciens temps, pour déguiser le vice de la naissance illégitime de bâtards qui se rendoient illustres, on les disoit fils de quelque Divinité. C'est ainsi qu'on a fait passer l'Hercule Thébain pour fils de Jupiter; Linus, d'Apollon; Orphée, de Calliope; Remus & Romulus, de Mars. Pausanias dit encore que de son temps on voyoit à la porte d'un temple une pierre sur laquelle Manto s'asseyoit, & que l'on appelloit *le siege de Manto*.

Pomponius Méla, livre premier, chap. 17, dit que Manto fuyant les vainqueurs de Thèbes, bâtit le temple d'Apollon Clarien; & Mopsus, la ville de Colophon.

Virgile, vraisemblablement sur une vieille tradition populaire de son pays, fait venir Manto en Italie, lui donne pour amant, ou pour mari, Tuscus, & fait naître de leur commerce Ocnus, fondateur de la ville de Mantoue, à laquelle il donna ce nom pour honorer la mémoire de sa mere.

Diodore de Sicile, livre 5, chap. 6, dérange un peu ce qu'on vient de voir, en appellant Daphné la fille de Tirésias; mais il est d'accord avec Apollodore, en disant qu'elle fut envoyée à Delphes en accomplissement d'un vœu des Argiens. Il ajoute qu'elle s'y perfectionna dans la science de l'avenir; qu'elle écrivit un grand nombre d'oracles; qu'on la nommoit *sybille*, parce qu'elle étoit souvent remplie de l'esprit d'une Divinité qui lui dictoit les réponses qu'elle faisoit à ceux qui venoient en foule la consulter, & qu'on disoit qu'Homere avoit orné ses poésies de beaucoup de vers de cette prophétesse.

MARANE, (*Sainte*) & sainte Cyre, Anachoretes, natives de Bérée en Syrie, dans le cinquieme siecle, & l'une & l'autre issues d'une race fort illustre dans la province. Touchées d'un même désir de se consacrer à Dieu, ces pieuses filles se choi-

Comme elle étoit fort ſavante dans l'étude de l'écriture ſainte, elle ne quittoit jamais S. Jérôme qu'elle ne lui eût fait pluſieurs queſtions ſur les Livres ſaints. On la conſultoit de toutes parts comme un Docteur de l'égliſe, & ſes réponſes étoient toujours dictées par la prudence & par l'humilité. Cette ſainte veuve fut, autant qu'elle put, le fléau des Origéniſtes, & contribua beaucoup à leur condamnation. Elle mourut vers l'an 409, peu de temps après que Rome fut priſe par les Goths.

MARCELLE, fille d'Octavie, ſœur d'Auguſte & de Marcellus, fut femme d'Agrippa.

MARCELLINE, femme célebre par ſon effronterie, ſous le pontificat du Pape Anicet. Elle accrédita beaucoup à Rome les erreurs des Gnoſtiques, & ſe ſervit de ſon eſprit & de ſa beauté pour ſéduire les fideles par l'amour des voluptés, dont elle faiſoit les dogmes de ſa religion.

MARCELLINE, ſœur ainée de S. Ambroiſe. A peine ſortie de l'enfance, elle promit à Dieu de garder la virginité. Son pere Ambroiſe, Préfet du Prétoire des Gaules, étant mort, elle ſuivit ſa mere à Rome, & fut chargée de l'inſtruction de ſes freres Satyre & Ambroiſe. En 352 elle reçut des mains du Pape le voile ſacré dans l'égliſe de S. Pierre, & continua de demeurer à Rome dans ſa famille. Elle fit quelques voyages à Milan, pour aller voir ſon frere Ambroiſe, lorſqu'il fut Archevêque de cette ville. On ignore l'année de ſa mort, qui fut, ainſi que ſa vie, précieuſe devant Dieu & devant les hommes. L'égliſe Latine célebre ſa fête au 17 de juillet.

MARCHAND. (*Madame le*) Quoiqu'on ait d'elle une petite production connue ſous le titre de *Conte de Boca*; quoique même on prétende qu'elle a laiſſé pluſieurs manuſcrits, on peut dire qu'elle eſt moins célebre dans la littérature par ſes propres ouvrages que parce qu'elle étoit la fille de Joſeph-François Duché, Ecuyer, ſieur de Vancy, fils d'un

Secrétaire du Roi, & lui-même Secrétaire général des galeres de France. Il étoit de l'Académie des Belles-Lettres, & pensionnaire de Sa Majesté Louis XIV. Il donna d'abord à l'Opéra plusieurs pieces; mais il finit par des tragédies saintes qu'il composa pour S. Cyr, & qui furent jouées sur le théatre de la comédie française : telles furent *Jonathas*, *Absalon*, & *Debora*.

MARCHINE, (*Marthe*) Napolitaine, passa fort jeune à Rome, où, quoiqu'occupée du soin de nourrir sa famille en faisant des savonnettes, elle trouva le temps de se livrer à l'étude des sciences, pour lesquelles la nature sembloit l'avoir fait naître. Elle apprit sans peine la langue latine, la grecque & l'hébraïque, & cultiva même avec succès la poésie. Elle mourut âgée de quarante-six ans en 1646.

MARCIA OTACILIA SEVERA, Impératrice Romaine, femme de Philippe, lequel parvint à l'Empire par le meurtre de Gordien, l'an de J. C. 244. A une particularité près on ignore tout ce qui concerne la naissance, la vie & la mort de cette Princesse. Les médailles lui donnent un air noble, modeste, & quelque beauté. Philippe, ayant fait mourir Gordien aux extrêmités de la Perse, partit avec son épouse pour Antioche, après avoir pris toutes les précautions imaginables pour cacher son parricide. Mais la renommée avoit déjà divulgué ce qu'ils avoient tant d'intérêt de tenir secret. » Ils arriverent, dit M. de Serviez, dans cette ville sur » la fin du Carême; & comme il y avoit beaucoup » de Chrétiens, ils voulurent leur donner un témoignage de leur foi en allant à l'église pour y participer aux prieres qui s'y faisoient la nuit qui » précédoit la fête de Pâques. Babylas, Prélat célebre par son zele, par son courage & par son » éminente sainteté, gouvernoit alors l'église d'Antioche, & étoit parfaitement instruit de tout ce » qui s'étoit passé en Perse; & comme il n'étoit pas » homme à rien relâcher aux loix de l'église de leur

» sévérité, dans quelque occasion que ce pût être ;
» d'abord qu'il fut informé que l'Empereur & l'Im-
» pératrice alloient entrer dans l'église, il courut au-
» devant d'eux ; & les ayant trouvés près de la
» porte, bien loin de mollir à la vue des maîtres du
» monde, & d'écouter les conseils d'une timide po-
» litique, il arrêta Philippe & l'Impératrice ; & por-
» tant sa main sur l'estomac de l'Empereur, il lui
» représenta avec une modeste, mais généreuse li-
» berté, que ce n'étoit point dans le temple du Dieu
» de la sainteté qu'il devoit venir lever des mains
» dégouttantes encore du sang de son Empereur &
» de son bienfaicteur ; qu'après s'être souillé d'un si
» grand crime, il ne pouvoit assister aux sacrés mys-
» teres que lorsqu'il l'auroit expié en se mettant au
» rang des pénitents. Il ne dispensa point l'Impéra-
» trice de cette peine : son sexe, sa dignité, l'éclat
» qui environne l'autorité suprême ne parurent point
» au saint Evêque des raisons assez fortes pour élu-
» der en sa faveur les rigueurs de l'église.

» Otacilia eut assez de vertu pour faire en cette
» occasion un saint usage de sa grandeur. Elle soumit
» la majesté de l'Empire au joug de la religion, &
» montra l'exemple édifiant d'une Princesse confon-
» due parmi les femmes pénitentes, en donnant une
» preuve si touchante de la docilité de sa foi. Elle se
» soumit à tout ce que voulut exiger d'elle l'Evêque
» d'Antioche ; & l'Empereur, ayant aussi accepté la
» pénitence qui lui étoit imposée, fut mis au rang de
» ceux qui satisfaisoient pour leurs péchés. «

MARCIA PROBA, femme de Guithelind, Roi des anciens Bretons, avant la naissance de Jesus-Christ. On dit qu'ayant perdu son mari fort jeune, elle prit en main les rênes du gouvernement, & s'occupa à rendre ses peuples heureux par les loix sages qu'elle leur donna. Ces loix furent nommées de son nom *leges Marcianæ*, loix Marciennes. Gildas le Sage les traduisit en latin, & le Roi Alfrede en langue Saxonne.

MARCIE FURNILLE n'est connue dans l'histoire que pour avoir été la femme du meilleur Empereur qu'aient eu les Romains. Ce fut Tite, fils de Vespasien. L'amour de ce Prince pour Bérénice, Reine de Judée, lui fit répudier Marcie Furnille; & l'on ne voit pas qu'il l'ait reprise, après s'être séparé de cette Reine, pour se conformer aux loix Romaines.

MARCIENNE, (*Sainte*) Africaine, souffrit le martyre dans le temps de la persécution de Dioclétien, au commencement du quatrieme siecle. Elle vivoit dans la retraite à Césarée, où elle avoit fixé sa demeure. Un jour, emportée par son zele, s'étant rendue dans la place publique, elle abattit, à ce qu'on rapporte, la tête d'une statue de Diane. Aussi-tôt elle fut arrêtée par la populace, & conduite au Magistrat, qui la fit exposer aux bêtes féroces. L'église célebre sa fête, tantôt le 9 janvier, tantôt le 10 de juillet.

MARCOUEFVE, femme de Caribert, *ou* Chérébert, Roi de Paris. Mireflede sa sœur avoit partagé le trône & le lit de Chérébert; elle-même avoit fait vœu de virginité; ces obstacles n'arrêterent point le Monarque Français, que les charmes de Marcouefve avoient enflammé de la plus forte passion. Il l'épousa, malgré les remontrances de S. Germain, Evêque de Paris, qui les excommunia l'un & l'autre. La nouvelle Reine mourut peu de temps après, vers l'an 570.

MARESCOTTI (*Marguerite*) de Siene, vivoit en 1588, comme on l'apprend du Recueil de poésies que Felix Maldenti Téodoli fit imprimer cette même année à Ferrare. On est instruit de la patrie de cette demoiselle par un de ses Madrigaux, inséré dans *la Guirlande* de la Comtesse Angela Beccaria. Ce Madrigal est accompagné d'une Exposition, ou Commentaire d'Etienne Guazzo, compilateur de ce Recueil, lequel loue beaucoup la beauté, le mérite & les ouvrages de l'Auteur.

MARESCOTTI, (*Hyacinthe*) Romaine, tante du Cardinal de ce nom, étoit née en 1585 du Comte Marc-Antoine Marescotti, & d'Octavie Orsina, ou des Ursins. A l'âge de vingt ans elle prit le voile de religion dans le monastere de S. Bernardin, du tiers-ordre de S. François, à Viterbe. Elle y mourut en odeur de sainteté le 30 de janvier 1640, âgée de cinquante-quatre ans, & fut béatifiée en 1726.

MARESCOTTI. (*Maria-Setimia Tolomei-*) Voyez Tolomei-Marescotti.

MARGOT, célebre joueuse de paume, au rapport de Pasquier, qui dit qu'elle arriva l'an 1424 à Paris, & qu'elle jouoit à la paume de l'avant & de l'arriere-main mieux qu'aucun homme; ce qui étoit d'autant plus étonnant, ajoute M. de Saint Foix, qu'alors on jouoit seulement de la main nue, ou avec un gant double.

MARGUERITE, (*Sainte*) appellée *Marine* par les Grecs, étoit d'Antioche de Pisidie, dans l'Asie mineure. Quoique née de parents idolâtres, elle fut instruite dans la Religion Chrétienne par une femme à qui son pere, Prêtre des faux Dieux, confia son éducation. Il n'eut pas plutôt appris qu'elle avoit renoncé au paganisme qu'il la fit revenir auprès de lui, & mit tout en usage pour la faire changer de religion. Il la fit habiller en paysanne, l'envoya garder le bétail aux champs, & la traita de la maniere la plus humiliante. Ses efforts furent inutiles. La vertu de Marguerite eut bientôt à soutenir d'autres attaques. Olybrius, un des Généraux de l'Empereur Aurélien, vit notre jeune bergere & fut touché de ses attraits. Il la fit conduire à Antioche, & employa les promesses les plus flatteuses & les plus terribles menaces pour la rendre sensible à son amour. Voyant qu'il ne gagnoit rien sur son esprit, il la fit tourmenter cruellement en qualité de Chrétienne, & voulut l'obliger à sacrifier aux idoles. On dit que les prodiges qui s'opérerent pendant le

martyre de cette Sainte, engagerent Olybrius à précipiter sa mort. Il lui fit trancher la tête le 20 de juillet 275. On a de ses reliques en France. Quelques Auteurs cependant doutent de leur authenticité, comme de la vérité des actes de son martyre.

MARGUERITE DE PROVENCE, Reine de France, femme du plus saint de nos Rois, étoit fille de Raimond Bérenger, Comte de Provence & de Forcalquier, & de Béatrix, fille de Thomas, Comte de Savoie. Quoique cette Princesse ne joue pas ce qu'on appelle un grand rôle dans notre histoire, on ne sauroit disconvenir qu'elle n'ait été, comme femme de Louis IX, l'une des plus sages, des plus vertueuses, & des plus estimables de nos Reines. Sa douceur, sa charité, son zele pour la religion Chrétienne, son attachement au Roi son époux, & sur-tout une parfaite connoissance de ses devoirs; voilà les qualités que tous les Historiens lui attribuent; & pas un ne l'a taxée du plus léger défaut. Elle eût peut-être fait briller des talents supérieurs dans le maniement des affaires, si la Reine Blanche, mere de S. Louis, qui lui connoissoit sans doute beaucoup de capacité, n'eût fait agir tous les ressorts de sa politique pour l'empêcher de régner sur l'esprit du Monarque, comme elle régnoit sur son cœur. Joinville, Historien & ami particulier de Louis IX, nous donne une idée singuliere de la jalousie de la Reine-mere envers Marguerite. Voici comme il s'exprime, dans le style naïf de son temps:
„ Blanche ne vouloit pas souffrir que le Roi hantast
„ ny fust en la compagnie de sa femme, ains le dé-
„ fendoit à son pouvoir. Et quand le Roi chevau-
„ choit (voyageoit à cheval) aucunes fois par son
„ royaume, & qu'il avoit la Roine Blanche sa mere,
„ & la Roine Marguerite sa femme, la Roine Blanche
„ les faisoit séparer l'un de l'autre, & n'étoient jamais
„ logés ensemblement. Et advint un jour qu'eux
„ étant à Pointouise, le Roi étoit logé au-dessus du

„ logis de la Roine, ſa femme, & avoit inſtruit ſes
„ huiſſiers de telle ou telle façon, que quand il vou-
„ loit aller coucher avec la Roine ſa femme, & que
„ la Roine Blanche vouloit venir en la chambre du
„ Roi ou de la Roine, ils battoient les chiens à fin
„ de les faire crier; & quand le Roi l'entendoit, il
„ ſe muſſoit (cachoit) de ſa mere. Si trouva celui
„ jour la Roine Blanche, en la chambre de la Roine,
„ le Roi ſon mari qui l'étoit venu voir, parce qu'elle
„ étoit en grand péril de mort, à cauſe qu'elle s'é-
„ toit bleſſée d'un enfant qu'elle avoit eu, & le
„ trouva caché derriere la Roine, de peur qu'elle ne le
„ vît. Mais la Roine Blanche ſa mere l'apperçut bien,
„ & le vint prendre par la main, lui diſant: Venez
„ vous-en, car vous ne faites rien ici, & le fortit
„ hors la chambre. Quand la Roine vit que la Roine
„ Blanche ſéparoit ſon mari de ſa compagnie, elle
„ s'écria à haute voix: Hélas! ne me laiſſerez-vous
„ voir mon Seigneur ni en la vie ni à la mort! Et
„ ce diſant, elle ſe pâma, & cuidoit-on (penſoit-
„ on) qu'elle fût morte; & le Roi, qui ainſi le
„ croyoit, y retourna la voir ſubitement, & la fit
„ revenir de paméſon. «

La Reine Blanche à qui Louis déféroit en toutes choſes, n'eut pas d'ailleurs beaucoup de peine à tenir dans la dépendance la Reine ſa belle-fille. Cette Princeſſe, d'une humeur douce & toujours égale, n'avoit d'autre ambition que d'être aimée du Roi ſon époux; mais née ſenſible & tendre, elle pouvoit craindre que les jalouſes précautions de Blanche ne la fiſſent un jour ſortir des bornes de la modération. L'un & l'autre de ces motifs la déterminerent à ſuivre ſon époux dans ſon voyage d'outremer. Perſonne n'ignore la malheureuſe iſſue de cette premiere expédition, où S. Louis fut fait priſonnier avec toute ſa Cour.

La Reine Marguerite étoit alors à Damiette, ville que les Français avoient conquiſe ſur les Saraſins, & que ces derniers aſſiégeoient à leur tour; pour com-

ble d'infortune elle touchoit au terme de sa grossesse. Ce fut dans cette affreuse circonstance que Marguerite donna l'exemple du courage le plus héroïque dont l'histoire ancienne & moderne fasse mention. Depuis quelque temps elle faisoit coucher dans sa chambre un vieillard de quatre-vingt ans, chevalier aussi sage que brave. Se sentant près d'accoucher, elle fit sortir tous ceux qui l'accompagnoient, à l'exception de ce Seigneur. Aussi-tôt, se jettant à ses genoux, elle lui dit qu'elle étoit résolue de demeurer dans cette posture jusqu'à ce qu'il lui eût octroyé un don. Telle étoit la formule dont se servoient les dames pour demander une grace à leurs Chevaliers. Le vieillard surpris donna sa parole. » Seigneur Chevalier, lui dit alors la Reine, ce que » je vous demande, sur la foi que vous m'avez » donnée, c'est que si Damiette est prise par les » Sarasins, vous me coupiez la tête, & ne me » laissiez pas tomber vivante entre les mains des in- » fideles...... Oui, Madame, répondit le Che- » valier, vous serez obéie; j'y ai déjà pensé, & la » résolution en étoit prise. « De ce moment la Reine fut plus tranquille: elle accoucha d'un fils nommé *Jean*; & ce jour-là même, ayant appris que les Chrétiens de Damiette méditoient de rendre la place aux Sarasins, elle fit venir dans sa chambre les principaux d'entr'eux, & releva par un discours pathétique leur courage abattu.

S. Louis, ayant payé sa rançon, revint en France avec son épouse au mois de juillet 1254. Il en repartit au mois de juin 1270, pour son second voyage à la Terre-Sainte. On demandera pourquoi, la Reine mere étant morte, il ne confia pas la régence du royaume à Marguerite. C'est que cette Princesse, qui n'avoit aucune connoissance des affaires, lui parut sans doute peu propre à gouverner un Etat que les guerres étrangeres & domestiques pouvoient déchirer pendant son absence; & l'on ne voit pas d'ailleurs que Marguerite ait ambitionné cette char-

ge. S. Louis étant mort de la peste devant Tunis au mois d'août de la même année, notre pieuse Reine ne s'occupa plus que de fondations, de bonnes œuvres, & de la pratique des vertus chrétiennes. Elle mourut à Paris le 20 ou 21 de décembre 1295, au Couvent des Religieuses Cordelieres, dites de *sainte Claire*, qu'elle avoit fondées au fauxbourg S. Marcel, & fut inhumée à S. Denis, où l'on voit son épitaphe devant le grand Autel.

Du mariage de Marguerite naquirent onze enfants, six fils & cinq filles, dont l'aîné fut Philippe le Hardi, successeur de S. Louis.

MARGUERITE DE BOURGOGNE, petite-fille de S. Louis, n'hérita pas de la sagesse d'Agnès de France, sa mere, & de l'illustre Marguerite, son aïeule, dont on vient de parler. Elle fut mariée, fort jeune encore, à Louis de France, dit depuis *le Hutin*, fils de Philippe le Bel. Il paroît, par le témoignage d'Auteurs contemporains, que la galanterie étoit fort à la mode à la Cour de France, & que les dames la poussoient même jusqu'à la débauche. Il est du moins certain que Marguerite & Blanche de Bourgogne, femme de Charles, frere du Roi, furent convaincues d'adultere, & renfermées dans le Château-Gaillard d'Andely, où Louis fit étrangler sa femme avec un drap de lin en 1314.

MARGUERITE D'ÉCOSSE, fille aînée de Jacques Stuart, I du nom, Roi d'Ecosse. N'ayant encore que trois ans, en 1428, elle fut accordée à Louis, Dauphin de France, qui fut depuis le Roi Louis XI; & la célébration du mariage se fit huit ans après à Tours, moyennant une dispense d'âge que donna l'Archevêque de cette ville. Les Historiens Anglois, Français & Ecossois sont de sentiments différents sur le mérite & la beauté de Marguerite. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Dauphin n'eut pour elle que de l'indifférence & de la froideur. On peut juger de son goût pour les sciences, & de son estime pour les Savants, par l'honneur qu'elle fit, » dit l'Auteur des Anecdotes de nos Reines, au cé-

» lebre Alain Chartier, l'un des meilleurs poëtes, & » l'orateur le plus estimé de son temps.

» On disoit d'Alain, qu'il étoit l'esprit le plus » beau, & l'homme le plus laid de France. Cela » n'empêcha pas que Marguerite d'Ecosse, passant par » une salle où il s'étoit endormi, ne s'approchât de » lui & ne le baisât sur la bouche. Les dames de » sa suite parurent surprises qu'elle eût accordé une » faveur si distinguée à un homme si laid, & qui, » à leurs avis, le méritoit si peu. Elles ne purent » s'empêcher d'en faire quelques reproches à la Dau» phine : je n'ai pas baisé l'homme, leur réponditelle, mais j'ai seulement baisé la bouche d'où il est » sorti tant de belles choses. «

Marguerite d'Ecosse mourut sans enfants à Châlons-sur-Marne le 16 d'août 1444. On dit que ce fut de douleur des imputations calomnieuses que l'on avoit faites à sa vertu. Les larmes du Dauphin la justifierent assez, ajoute M. le Président Hénault.

MARGUERITE D'ANJOU, Reine d'Angleterre, née le 23 de mars 1429, étoit fille de René d'Anjou, Roi de Sicile, de Naples & de Jerusalem. Henri VI, Roi d'Angleterre, devint amoureux de cette Princesse, sur la seule vue de son portrait; & quoique Marguerite ne fût pas un parti fort avantageux, puisque son pere ne possédoit pas un pouce de terre dans les trois royaumes dont il avoit les titres, il résolut de partager son trône avec elle. Guillaume de la Poole, Comte de Suffolck, fut choisi pour conduire cette importante négociation : elle ne traîna pas en longueur. René, ébloui des avantages qu'il trouvoit dans cette alliance, ne fit pas attendre son consentement. Henri, aveuglé par sa passion, lui céda, pour avoir sa fille, le Duché d'Anjou & le Comté du Maine, provinces qui appartenoient alors à l'Angleterre. Les noces de la Princesse furent célébrées en 1444, à Nanci, avec toute la magnificence qui convenoit à une telle fête. Marguerite s'embarqua aussi-tôt après pour l'Angleterre;

elle y fut reçue avec autant d'acclamations & de marques de joie que si son mariage eût été fort avantageux à la nation. Des compagnies détachées de tous les corps du royaume vinrent au-devant d'elle jusqu'à la mer. Elle fut couronnée à Westminster le 30 de mai 1445.

Le premier projet de la nouvelle Reine fut d'attirer à elle toute l'autorité, & de perdre le Duc de Glocester, qui, sous un Roi aussi foible & aussi jeune que Henri, gouvernoit tout le royaume. L'entreprise n'étoit pas facile à exécuter : le Duc de Glocester étoit oncle du Roi, & avoit un grand ascendant sur son esprit ; il étoit adoré du peuple, chacun vantoit sa prudence & sa capacité : tant d'obstacles ne rebuterent point l'ambitieuse Marguerite : elle jetta avec adresse des soupçons dans l'esprit du Roi, lui représenta vivement combien il étoit honteux pour lui qu'un autre usurpât sous ses yeux son autorité, & ne lui laissât que le vain titre de *Roi*. Le foible Henri, piqué de ces reproches, se refroidit sensiblement pour son Ministre. La Reine s'appercevant des premiers progrès de son artifice, porta alors les derniers coups : elle fit accuser le Duc de Glocester de différents crimes ; on l'arrêta, & il fut conduit à la tour, où on le fit périr secrettement par la main d'un assassin.

Marguerite, délivrée d'un concurrent incommode, prit ouvertement l'administration des affaires : elle choisit pour l'aider dans cette fonction pénible le Comte de Suffolck qu'elle créa Duc : ce Seigneur, qui avoit été l'agent de son mariage, avoit toujours eu depuis sa plus intime confiance. On a prétendu même qu'il étoit amant de la Reine, & amant favorisé. Quoi qu'il en soit, le malheureux Suffolck ne jouit pas long-temps de la faveur de Marguerite. Il étoit haï du peuple, qui lui attribuoit la mort du Duc de Glocester : la chambre des communes porta contre lui un bill d'accusation qui contenoit dix articles, dont le moindre sembloit menacer sa tête. La Reine, se

voyant hors d'état de soutenir son Ministre contre des ennemis acharnés à sa perte, le fit embarquer secrettement pour la France ; mais il fut assassiné dans le trajet. Le Duc de Sommerset succéda à l'infortuné Suffolck, & rendit de grands services à Marguerite pendant les troubles qui déchirerent l'Angleterre sous ce regne.

Richard, Duc d'Yorck, avoit des droits réels sur la couronne d'Angleterre. Henri IV, grand-pere de Henri VI, ayant détrôné Richard II, son cousin-germain, qui mourut sans enfants, s'étoit emparé du trône au préjudice des descendants de Lionel, Duc de Clarence, qui formoient alors la branche aînée de la maison royale d'Angleterre. Le Duc d'Yorck représentoit Lionel, dont il étoit l'arriere-petit-fils & l'héritier. Ce Prince, ayant reçu de la Cour quelques nouveaux sujets de mécontentement, résolut de faire valoir ses droits. Pour sonder les dispositions du peuple à l'égard de la maison d'Yorck, il engagea un gentilhomme Irlandois, nommé *Cade*, à prendre le nom de *Mortimer*, Comte de la Marche, Prince de la maison d'Yorck, qui avoit perdu la tête à Londres sur un échafaud. Cade se chargea de ce rôle. Il se rendit dans la province de Kent, & persuada aux peuples crédules que la mort de Mortimer avoit été supposée : il se vit bientôt un nombreux parti, & il arbora la rose blanche ; ce signal fatal de la maison d'Yorck depuis sa premiere querelle avec la maison de Lancastre, qui avoit pris la rose rouge pour le sien. L'entreprise de Cade eut un succès plus grand qu'on n'avoit espéré : il battit les troupes qu'on lui opposa, & répandit l'épouvante jusqu'à la Cour. Le Roi se retira dans le château de Kenelwort ; & Cade, à qui rien ne résistoit, entra dans Londres. Le Roi, pour finir cette guerre honteuse, publia une amnistie dont l'effet fut surprenant. Cade se vit abandonné de tous ses gens dans l'espace d'une nuit ; sa tête fut mise à prix, & il fut tué par un gentilhomme de

Kent. Le Duc d'Yorc voyant, par cette premiere tentative, ce qu'il pouvoit espérer de l'affection des Anglois, ne perdit point de vue ses premiers desseins.

Quelque temps après la Reine accoucha d'un Prince qui fut nommé *Edouard*. Elle étoit mariée depuis neuf ans, sans aucune marque de fécondité : la santé du Roi qui s'affoiblissoit tous les jours, ne lui faisoit pas attendre une faveur que le Ciel lui avoit refusée dans les premieres années de son mariage; aussi la malignité publique n'épargna-t-elle pas sa vertu; & la familiarité qu'elle avoit avec le Duc de Sommerset ne fut point à l'abri des soupçons. Cependant la maladie du Roi augmentoit sensiblement : la Reine & Sommerset, par l'avis d'un Conseiller d'Etat, partisan secret du Duc d'Yorck, résolurent d'appeller ce Prince à la Cour, pour faire croire au public qu'on songeoit à corriger les désordres qui s'étoient glissés dans l'administration, & en même-temps pour se mettre en état d'éclairer ses démarches; mais à peine le Duc eut-il paru deux fois au Conseil, que, s'y rendant le maître absolu par l'adresse de ses amis, & par la sienne, il fit arrêter le Duc de Sommerset dans la chambre même de la Reine, & le fit conduire sur le champ à la Tour : ensuite, paroissant lui-même au Parlement pour y rendre compte d'une action si hardie, il en soutint la nécessité avec tant de force, qu'ayant entraîné toute l'assemblée dans ses intérêts, il se fit déclarer Protecteur du Royaume, & défenseur des libertés de l'Eglise & de l'Etat, pendant l'enfance du jeune Edouard, & jusqu'au temps où ce Prince seroit en état de se charger du gouvernement.

Un coup si imprévu consterna la Reine : elle délibéra si le plus sûr parti pour elle n'étoit pas de se retirer en France avec le Prince son fils; mais sa fermeté naturelle vint bientôt à son secours. Elle résolut de tout entreprendre pour soutenir ses droits & sauver son Ministre. D'abord elle feignit de se rendre aux

diſpoſitions du Parlement, qui l'éloignoit des affaires; elle parut ne s'occuper que du ſoin de la ſanté du Roi & de l'éducation de ſon fils. On ſe perſuada en Angleterre que, fatiguée des ſoins du gouvernement, elle avoit renoncé ſincérement aux affaires. Le Duc d'Yorck fut lui-même la dupe de ce ſtratagême; mais après avoir ſoutenu ce rôle auſſi long-temps qu'elle en eut beſoin pour arranger ſes projets, elle éclata tout d'un coup par une entrepriſe qui lui réuſſit pleinement.

Le Duc d'Yorck fut averti de ſe rendre à un conſeil extraordinaire que le Roi ſe trouvoit en état de tenir lui-même, & dans lequel il avoit à découvrir des réſolutions importantes pour le bien du Royaume. Le Duc ignoroit que le Roi ſe trouvoit beaucoup mieux : ſa ſurpriſe fut extrême lorſqu'il apperçut ſur ſon viſage des marques d'une ſanté qui paroiſſoit ſe rétablir. Le Roi, que ſon épouſe avoit inſtruit, dit à l'aſſemblée du conſeil, que l'autorité conférée au Duc par le Parlement, n'étant fondée que ſur l'impuiſſance où il s'étoit trouvé de gouverner lui-même ſes Etats, elle ceſſoit dans ce moment par le bonheur qu'il avoit eu de recouvrer ſa ſanté. Le Duc s'apperçut que ce n'étoit qu'un artifice pour mettre le gouvernement de l'Etat entre les mains de la Reine; mais il n'étoit pas alors en état de diſputer à ſon maître le droit de reprendre ſon autorité, & il fut forcé d'approuver par ſon ſilence cette étrange révolution.

Le premier effet de ce changement fut l'élargiſſement de Sommerſet, qui fut auſſi-tôt rappellé comme en triomphe. Le Duc d'Yorck comprit qu'auſſi long-temps que la Reine & le Duc de Sommerſet demeureroient maîtres de la perſonne du Roi, ils auroient ſur lui un grand avantage; il réſolut donc de prendre les armes. Il leva des troupes dans le pays de Galles, où il avoit beaucoup de partiſans, & ſe vit bientôt à la tête d'une armée nombreuſe. Sommerſet s'avança de ſon côté à la tête des troupes

Royales. La bataille se livra près de S. Albans. La valeur du Comte de Warwich, qui commandoit l'avant-garde du Duc d'Yorck, fit pencher la victoire de son côté. Sommerset, après avoir fait des prodiges de valeur, fut tué en combattant ; & le Roi, blessé d'un coup de fleche, se retira dans le château du malheureux Sommerset. Le Duc l'ayant fait investir, y fit entrer son armée victorieuse, se rendit maître de la personne du Roi & le conduisit à Londres.

Le Parlement, composé de ses créatures, déclara que le royaume avoit été mal gouverné par la Reine & par le Duc de Sommerset, & nomma le Duc d'Yorck Protecteur de l'Angleterre. Marguerite, retirée presque seule à Greenwick, se livroit toute entiere à sa douleur. Henri, fils du Duc de Sommerset tué à S. Albans, vint trouver cette Princesse. Il s'efforça de la consoler, & lui communiqua quelques projets qui pouvoient changer la face des affaires. La Reine prit courage, & ouvrit son ame à cette flatteuse espérance. Avec le secours de quelques potions cordiales, elle fit reprendre au Roi assez de force & de couleur pour se faire transporter au Parlement. Il y déclara, comme il avoit fait au conseil dans les mêmes circonstances, que le Ciel lui rendant la santé nécessaire pour s'acquitter des fonctions Royales, il reprenoit son autorité, & remercioit le Duc d'Yorck de s'être chargé du gouvernement pendant sa maladie. Ce coup de la politique de Marguerite déconcerta le Duc & ses partisans, qui se retirerent dans leurs terres.

La Reine triomphante entreprit alors un voyage avec le Roi dans différentes provinces du royaume, moins pour réveiller la fidélité des Anglois, en leur montrant leur Roi, que pour se concilier à elle-même le respect & l'amour des peuples, par ses manieres douces & insinuantes. Elle y réussit ; & l'on prétend même que, voulant profiter de la disposi-

tion favorable des peuples à son égard, elle essaya de persuader à son foible époux d'abdiquer la couronne, & de lui résigner tous ses droits jusqu'à la majorité du Prince Edouard. Mais Henri, quoique Roi en peinture, en voulut toujours conserver le titre.

Pendant que la Reine s'applaudissoit de la retraite de ses ennemis, il se formoit contre elle un terrible orage : le Comte de Salisbury, le Comte de Warwick, son fils, levent une armée dans la Province de Kent, toute dévouée aux intérêts de la maison d'Yorck. Ils déclarent, par un manifeste, qu'ils n'ont pris les armes que pour assurer la liberté & les privileges du peuple : ils ne nomment pas même le Duc d'Yorck, qui étoit alors en Irlande. Cet artifice leur attire une infinité de partisans ; & leur armée devient forte de quarante mille hommes. Ils se rendent à Londres, qui leur ouvre ses portes. La Reine marche contr'eux jusqu'à Northampton : le Comte de la Marche, fils du Duc d'Yorck, vient de son côté présenter la bataille à l'armée Royale. Le Comte de Warwick & Mylord Cobham avoient le titre de *ses Lieutenants-Généraux* ; mais Warwick étoit en effet le chef de l'armée. La bataille se livra le 19 de juillet 1460 : on combattit pendant cinq heures avec une égale furie de part & d'autre, lorsque le Lord Gray, qui commandoit un corps considérable de l'armée du Roi, se rangea tout-à-coup du côté des mécontents. Cette défection imprévue abattit le courage des troupes Royales, qui commencerent à lâcher pied. Le Duc de Buckingham, le Comte de Shreusbury, fils du fameux Talbot, & plusieurs autres Seigneurs, resterent sur le champ de bataille. La Reine prit la fuite, avec le jeune Prince de Galles & le Duc de Sommerset. Le Roi, qui n'avoit pas quitté sa tente, fut enlevé par le Comte de Warwick, & conduit à Londres.

Le Comte de Salisbury n'eut rien de plus pressé

que de dépêcher en Irlande pour inviter le Duc d'Yorck à venir prendre possession de la Couronne; mais le Duc étant arrivé à Londres ne trouva point le Parlement disposé à seconder ses désirs. Sans entreprendre de forcer les suffrages, il se contenta d'exposer aux deux Chambres les droits qu'il avoit à la Couronne. Après un mûr examen il fut réglé par un acte solemnel, que Henri demeureroit, pendant le reste de sa vie, en possession du Trône, & que le Duc lui succéderoit : ce Prince feignit d'être satisfait de ce tempérament.

Pendant qu'on ravissoit la Couronne à son fils, Marguerite étoit à Durham, avec une suite composée de huit personnes, qui étoient plutôt ses domestiques que ses conseillers. Elle avoit envoyé le Duc de Sommerset en France, pour y solliciter des secours. Elle étoit sans argent, sans armée, & presque sans espérance : dans cette situation déplorable elle reçut ordre de retourner à Londres. L'intérêt de sa gloire, sa tendresse pour son fils, sa haine pour ses ennemis se réveillerent alors dans son ame avec plus de vivacité que jamais, & lui firent entreprendre ce qu'elle n'auroit osé se promettre dans les plus beaux jours de sa prospérité. Elle quitta furtivement Durham, après avoir répandu le bruit qu'elle se disposoit à passer en France. Son dessein étoit de se rendre dans les terres des Lords Rooz & Clifford, qui l'un & l'autre avoient perdu leurs peres dans une des batailles précédentes : elle se promettoit de grands secours du juste ressentiment de ces deux Seigneurs, qui étoient puissants dans le Nord de l'Angleterre. Sa route fut longue & pénible; elle marchoit la nuit plus souvent que le jour, & manquoit quelquefois des choses les plus nécessaires.

Elle arriva un jour par hazard dans la maison d'un Officier à qui le Comte de la Marche avoit fait trancher la tête à Calais; elle trouva ses enfants ne respirants que la vengeance; & profitant

de cette ardeur, elle les chargea de rassembler tout ce qu'ils pourroient de monde, & de la venir joindre dans les terres du Lord Clifford. Ce Seigneur ne trompa point l'opinion de la Reine ; il se montra prêt à la secourir. Milord Rooz & le Comte de Devonshire témoignerent le même zele. Dans l'espace de huit jours la Reine se vit une petite troupe composée de deux mille cinq cens hommes : elle trouva le moyen d'enflammer leur courage, non par des récompenses (elle n'étoit pas en état d'en donner,) mais en leur promettant le pillage de toutes les terres du Duc d'Yorck & des Seigneurs de son parti, qui pourroient se rencontrer dans sa marche. Cette promesse produisit le plus grand effet, & lui attira de tous côtés une foule de soldats ; elle se trouva à la tête de vingt-cinq mille hommes, avec lesquels elle vint camper à Wakelfierd. Le Duc d'Yorck, secondé du Comte de Salisbury, alla à sa rencontre avec vingt mille hommes ; mais n'osant pas tenir la campagne, il se renferma dans le château de Sendal, en attendant que le Comte de la Marche son fils, qui faisoit des levées dans le pays de Galles, vînt à son secours. Toute sa prudence ne put tenir contre les défis insultants & les menaces injurieuses de la Reine, qui, pour l'attirer au combat, lui reprochoit sans cesse qu'un homme qui aspiroit à la couronne trembloit lâchement devant une femme. Il fut aussi la dupe d'un stratagême que la Reine employa pour l'engager à une action : elle posta quinze mille hommes derriere une colline qui les déroboit à la vue du château. Le Duc crut que les forces de la Reine étoient divisées, & ne voyant auprès d'elle qu'un corps de dix mille hommes, il se flatta d'avoir le temps de les tailler en pieces avant que le reste de l'armée pût les rejoindre ; mais à peine se fut-il avancé dans la plaine qu'il reconnut son imprudence : les quinze mille hommes postés derriere la colline se montrerent brusquement & accablerent

le Duc. Ce Prince perdit la vie en combattant comme un lion : le Lord Clifford, après la bataille, lui coupa la tête, la mit au bout d'une lance, & la présenta à la Reine, qui, par un rafinement de vengeance, voulut qu'elle demeurât exposée devant elle pendant le reste du jour, & la fit planter ensuite sur les murailles de la ville d'Yorck. Le Comte de Salisbury, qui avoit été fait prisonnier, après avoir assisté à ce funeste spectacle, eut la tête tranchée par l'ordre de la Reine.

Le Comte de Warwick, qui étoit resté à Londres pour garder le Roi, s'avança à la rencontre de Marguerite, & contraignit Henri de le suivre ; mais la Reine força le Comte à prendre la fuite & à lui abandonner le Roi, qui recouvra ainsi la liberté. Warwick joignit le Comte de la Marche, & conseilla à ce Prince d'aller droit à Londres, & de s'y faire couronner ; c'étoit le meilleur avis qu'il pût lui donner. Le Comte fut proclamé le jour suivant dans la ville de Londres, sous le nom d'Edouard IV, sans qu'aucun partisan de la maison de Lancastre osât élever la voix ; & la Reine, qui croyoit rentrer triomphante dans sa capitale, se vit replongée dans de nouveaux malheurs.

Edouard ne donna pas le temps à ses ennemis de se fortifier : il marcha vers Yorck où il apprit que Henri & Marguerite s'étoient rendus. Les deux armées se rencontrerent le dimanche des Rameaux dans la plaine de Tawnton, & se rangerent en bataille ; le combat dura depuis le matin jusqu'au soir, avec cette fureur & cet acharnement qui caractérisent les guerres civiles ; le carnage fut affreux : enfin la valeur du Comte de Warwick fixa la victoire de son côté. Les Historiens assurent que le nombre des morts fut d'environ quarante mille hommes. La Reine s'enfuit en Ecosse avec son époux. Après avoir songé quelque temps aux ressources qui lui restoient, elle forma la résolution d'aller demander du secours à la Cour de France ; & lorsqu'elle eut

pris les précautions néceſſaires pour la ſûreté de ſon époux, elle s'embarqua ſur un vaiſſeau que lui fournit un Négociant Français établi en Ecoſſe. Louis XI reçut très-bien cette Reine infortunée; mais il étoit trop occupé dans ſon propre royaume pour lui donner de grands ſecours: il lui permit ſeulement d'engager à ſon ſervice tous ceux qu'elle trouveroit diſpoſés à embraſſer ſes intérêts. Le Seigneur de la Varenne, Grand-Sénéchal de Normandie, Gentilhomme riche & galant, fut le champion que Marguerite choiſit. Avec cinq cens hommes qu'il lui fournit, elle s'embarqua, & fut pouſſée par les vents dans l'embouchure de la Twede, d'où elle ſe rendit aiſément à Berwick. Le Roi d'Ecoſſe lui permit de lever quelques troupes dans ſes Etats. Henri, oubliant ſon inſenſibilité naturelle, s'employa lui-même à former une armée, & s'avança juſqu'à Exham, où il s'arrêta pour raſſembler les ſecours qui lui arrivoient de tous côtés. Pendant que ſon armée travailloit à ſe retrancher dans ce poſte, le Marquis de Montaigu, un des Généraux d'Edouard, attaqua Henri dans ſes lignes, le força, tua la meilleure partie de ſes gens, & mit le reſte en fuite: le malheureux Monarque ſe ſauva en Ecoſſe.

Marguerite gagna à pied une forêt voiſine, avec le jeune Edouard ſon fils qu'elle tenoit par la main: elle y fut ſurpriſe par la nuit. On raconte que des voleurs la rencontrerent & la dépouillerent de ſes bijoux, ſeul reſte d'une ſi grande fortune. Pendant que les brigands ſe diſputoient entr'eux ſur le partage du butin, elle s'échappa avec ſon fils, & s'enfonça dans l'endroit le plus épais de la forêt. Lorſque le jeune Prince n'eut plus la force de marcher, elle le prit entre ſes bras & continua ſa route. Un autre voleur, qui étoit de la bande des premiers, & qui alloit les rejoindre, la rencontra & s'approcha d'elle l'épée haute. Marguerite, dans cette extrêmité, rappella tout ſon courage & préſenta le Prince

au voleur, en lui disant : » Mon ami, sauve le fils » de ton Roi. « Le nom de *Roi* pénétra de respect ce misérable ; il laissa tomber son épée & offrit à la Reine tous les services qu'il étoit en état de lui rendre. Elle proposa au voleur de se charger du jeune Prince qu'elle ne pouvoit plus soutenir, & de la conduire dans quelque asyle sûr. Le voleur la mena dans un village voisin, où il avoit sa maison & sa femme. Marguerite y demeura quelques jours, pendant lesquels elle s'informa secrétement des suites de la bataille d'Exham. Le Sénéchal de Normandie, le Duc d'Exester, Edmond, frere du Duc de Sommerset, joignirent la Reine dans sa retraite : la vue de ces fideles Seigneurs la consola un peu ; elle partit avec eux, & toujours guidée par le généreux voleur, elle arriva à Carlile, où elle trouva une barque qui la transporta à Kerkebridge. Elle se logea chez un Anglois nommé *Corck*, qui la reconnut & la trahit. Elle échappa à ce danger par la valeur du Sénéchal, & se rendit à Edimbourg, où elle apprit que son époux, étant sorti imprudemment de l'Ecosse, étoit tombé entre les mains de ses ennemis, & avoit été renfermé à la tour de Londres. Après avoir séjourné quelques jours à Edimbourg, elle se rendit pour la seconde fois à la Cour de France, auprès de Louis XI : c'est-là qu'elle trouva un secours auquel elle n'avoit pas lieu de s'attendre, & que lui procura l'imprudence d'Edouard.

Le Prince avoit envoyé le Comte de Warwick à la Cour de France, en qualité d'Ambassadeur, pour demander à Louis XI sa belle-sœur en mariage. La négociation étoit heureusement terminée, & Louis ayant donné son consentement, Warwick avoit dépêché à Londres pour communiquer le sujet de son ambassade à son maître, lorsqu'il apprit qu'Edouard, en son absence, s'étoit marié avec Elizabeth Woodwill, fille de Jacqueline de Luxembourg, Duchesse de Bedfort, & née de son second mariage avec Elizabeth Woodwil. Le Comte, irrité de se

voir ainsi joué par un Prince qu'il avoit placé sur le trône, ne songea plus, dès ce moment, qu'aux moyens de se venger d'un si cruel affront. Après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour assurer ses projets, il leva le masque & parut à la tête d'une armée. Edouard marcha promptement contre lui; mais le Comte le surprit dans son camp, & le fit prisonnier. Il confia la garde de ce Prince à l'Archevêque d'Yorck son frere; mais ce Prélat, soit par négligence, soit par trahison, laissa échapper son prisonnier. Edouard rentra dans Londres, avec l'acclamation de tout ce qu'il y avoit laissé de sujets fideles.

Marguerite, à qui les premiers succès du Comte de Warwick avoient fait espérer une heureuse révolution en faveur de son époux ou de son fils, vit s'évanouir tout-à-coup une si flatteuse idée; elle se refugia pour la troisieme fois en France. Elle rencontra à Dieppe le Comte de Warwick, qui avoit aussi pris le parti de se retirer dans ce royaume. L'entretien qu'elle eut avec ce Seigneur éteignit leurs mutuels ressentiments. Ils se lierent d'intérêts & d'amitié, & cimenterent cette liaison par le mariage du Prince de Galles avec Anne Newil fille du Comte. Warwick jusqu'alors n'avoit eu pour but que de placer sur le trône le Duc de Clarence, frere d'Edouard; mais depuis ce moment il se proposa de rétablir Henri. Louis XI lui fournit une flotte dont l'équipage étoit composé de quatre mille hommes. Avec ce secours Warwick vint aborder au port de Darmouth. Dès qu'il parut ses partisans accoururent vers lui de tous côtés : il se vit bientôt une armée de soixante mille hommes. Sans perdre de temps il fit proclamer Henri VI. Edouard alarmé à cette nouvelle, voyant la plupart de ses amis l'abandonner, n'osa tenir la campagne, & se renferma dans le château de Lins, situé sur le bord de la mer. Les soldats qui l'accompagnoient ne tarderent pas à se débander, & allerent se rendre dans

le camp de la Reine. Edouard s'embarqua pour la Hollande. Marguerite prit aussi-tôt le chemin de Londres, & reçut sur son passage les applaudissements de tous les peuples. Dès qu'elle fut arrivée, son premier soin fut d'aller à la tour annoncer à son mari le changement de sa fortune. Soit foiblesse, soit vertu, Henri sortit de la tour avec plus de regret qu'il n'y étoit entré. La Reine le fit monter à cheval & voulut qu'il traversât comme en triomphe la ville de Londres. Les malheurs qu'elle avoit éprouvés avoient rendu son ame sensible. Elle n'insulta point au malheur d'Elizabeth épouse d'Edouard; elle eut pour elle tous les égards dus à une Reine, & lui procura, dans l'asyle qu'elle choisit pour sa retraite, toutes les commodités qui peuvent rendre la vie agréable.

Marguerite sembloit mériter par sa modération de jouir plus long-temps de sa prospérité; mais la fortune avoit destiné cette Princesse pour être un exemple frappant de ses cruelles vicissitudes. Après tant de travaux & de dangers elle croyoit que le reste de sa vie couleroit dans le repos, lorsqu'un nouvel orage la repoussa du port où elle venoit d'aborder. Edouard reparut en Angleterre où il avoit un grand nombre d'amis. Le peuple en général étoit porté pour ce Prince, qui avoit toujours affecté des manieres affables & populaires : il n'eut qu'à se montrer pour avoir une armée. Il marcha vers Londres sans obstacle, & y fut reçu avec une joie universelle : il n'attendit pas que le Comte de Warwick le vînt attaquer dans la capitale; il marcha au-devant de lui, & le rencontra près de Barnet. La bataille se donna le 14 août 1471. Warwick la perdit avec la vie.

La perte d'un si grand homme ne découragea point les Seigneurs du parti de la Reine. Ils ranimerent son espérance & lui formerent une nouvelle armée. Edouard n'en eut pas plutôt reçu la nouvelle qu'il se mit à la tête de toutes ses troupes pour aca-

bler son ennemi avant qu'il fût devenu plus fort. Les troupes de la Reine, commandées par le Duc de Sommerset, furent taillées en pieces: le Duc & le Prince de Galles furent faits prisonniers. Ce jeune Prince, alors âgé de dix-huit ans, parut devant le vainqueur avec une noble fierté. Edouard lui ayant demandé ce qu'il étoit venu faire dans ses Etats, le Prince lui répondit avec une fermeté au-dessus de son âge, qu'il étoit venu pour se remettre en possession d'un bien qui lui appartenoit, & qui lui étoit ravi injustement. Edouard, déconcerté par cette réponse, lui donna un coup de son gantelet sur le visage. Il tourna ensuite le dos, & les Seigneurs qui étoient avec lui se jetterent sur le malheureux fils de Marguerite & le poignarderent.

On ne peut décrire quelle fut la douleur de cette mere infortunée lorsqu'elle apprit la mort cruelle d'un fils si tendrement aimé. Dans les premiers transports de son désespoir elle se répandit en invectives contre Edouard, qui penserent lui coûter la vie. Mais après bien des réflexions Edouard se contenta de la faire renfermer dans la tour de Londres, où elle demeura cinq ans. Elle obtint enfin sa liberté, à la sollicitation de Louis XI; mais elle l'acheta bien cher. En sortant de sa prison on l'obligea de renoncer à son douaire, à ses joyaux, à tout ce qu'elle pouvoit réclamer en qualité de Reine douairiere d'Angleterre. René son pere, pour engager Louis XI à solliciter sa liberté, avoit cédé à la France tous ses droits sur la Provence, sur l'Anjou & sur les Duchés de Lorraine & de Bar : ainsi Marguerite se trouva dépouillée dans le même instant, non-seulement de tout ce que le droit établi lui accordoit en Angleterre, mais encore de tous les avantages qu'elle pouvoit tirer de sa naissance, pour la succession de la maison d'Anjou, dont elle étoit l'unique héritiere. Elle se rendit à Aix, auprès de son pere; & jusqu'à la mort de ce Prince elle y vécut dans l'éloignement absolu de toutes sortes d'affaires. Après la

mort de René elle se retira au château de Dampierre en Anjou, appartenant à un vieux Gentilhomme nommé *Vignole*, qui avoit passé la plus grande partie de sa vie au service du Roi son pere. Ce fut-là qu'elle contracta une étroite liaison avec le Comte de Richemont, seul reste de la maison de Lancastre, qui résidoit à Vannes, sous la garde du Duc de Bretagne. Dans sa retraite elle fut comme le centre de toutes les intrigues qui se formerent contre Edouard, en faveur de ce jeune Prince. La mort lui envia le plaisir de voir sur le trône un Prince de la maison de Lancastre. » Son sang corrompu par tant » de noires agitations, devint comme un poison qui » infecta toutes les parties qu'il devoit nourrir; sa » peau sécha jusqu'à s'en aller en poussiere; son esto» mac se rétrécit; & ses yeux, aussi creux que s'ils » eussent été enfoncés avec violence, perdirent tout » le feu qui avoit servi si long-temps d'interprete aux » grands sentiments de son ame. " Elle expira enfin le 25 août 1482, au château de Dampierre.

On trouve dans les Historiens quelques traits qui concernent cette Princesse, qu'il est difficile de rapporter à quelque temps fixe de sa vie. On raconte que dans la haine qu'elle porta long-temps au Comte de Warwick, ne le connoissant pas assez pour l'estimer particuliérement, elle résolut de l'éprouver, & de voir si ce qu'on publioit de son mérite étoit vrai. Elle communiqua son dessein à quatre des plus braves Seigneurs de la cour, & fit dire au Comte que cinq Cavaliers, qui avoient quelques affaires à terminer avec lui, souhaitoient de le voir dans un lieu qu'elle lui marqua, & que, pour marque de leur bonne foi, ils lui laissoient la liberté de se faire accompagner de quatre amis. Le Comte, dont toute la passion étoit pour les aventures extraordinaires, ne manqua pas au rendez-vous. La Reine l'y attendoit armée de pied en cap, & accompagnée de ses quatre confidents. Elle poussa au Comte la visiere baissée; & le prenant seul à l'écart, elle lui avoua son sexe avec l'embarras touchant de la pudeur, & tâcha de lui

persuader, par son trouble, que son déguisement n'étoit qu'un artifice que l'amour lui avoit suggéré pour se procurer son entretien. Le Comte, naturellement fort galant, parut enchanté d'une telle aventure. Il lui proposa d'entrer dans un bois voisin pour s'y reposer. Elle y consentit; mais à peine le Comte fut-il entré dans le bois qu'il se vit investi par dix hommes à pied, que la Reine y avoit postés exprès. Elle poussa aussi-tôt son cheval; & se mettant derriere ses gens, elle les conjura d'une voix haute de la venger d'un téméraire. Warwick, étant à cheval, pouvoit aisément s'échapper par la fuite; mais trop courageux pour s'effrayer du nombre, il se disposoit à faire une vigoureuse défense, lorsque la Reine arrêta ses gens; & sans se découvrir: » allez, Comte, » lui dit-elle, vous êtes galant, vous êtes brave; » mais vous n'êtes pas prudent. «

MARGUERITE DE FRANCE, D'ORLÉANS *ou* DE VALOIS, Duchesse d'Alencon, puis Reine de Navarre, sœur de François I. *Voyez* VALOIS (*Marguerite de France ou de*).

MARGUERITE DE FRANCE *ou* de VALOIS, aussi Reine de Navarre, puis Reine de France, femme de Henri IV. *Voyez* VALOIS. (*Marguerite de France ou de*)

MARGUERITE D'ANJOU-SICILE, Comtesse de Valois. *Voy.* VALOIS. (*Marguerite d'Anjou-Sicile de*)

MARGUERITE DE FRANCE, Reine d'Angleterre, fille du Roi Louis VII, dit *le Jeune*, & femme en premieres noces de Henri le Jeune, dit *au-court-Mantel*, Roi d'Angleterre, après la mort duquel, en 1183, elle épousa Béla III, Roi de Hongrie. Demeurée veuve pour la seconde fois, elle fit le voyage de la Terre-sainte, & mourut dans ce pieux pélerinage en 1196.

MARGUERITE DE FRANCE, seconde femme d'Edouard I, Roi d'Angleterre, étoit fille de Philippe III, dit *le Hardi*. Elle honora le trône par sa piété. Sur la fin de sa vie elle envisagea la mort sans

la craindre, & fit préparer son tombeau dans l'église des Cordeliers à Londres. Elle mourut en 1317.

MARGUERITE DE FRANCE, Duchesse de Berry & de Savoie, Princesse de Piémont, fille du Roi François I, & de Claude de France, naquit à Saint Germain-en-Laye le 5 de juin 1523. Dès sa jeunesse, dit un de ses panégyristes, elle ne fit pas seulement profession de la dévotion & piété chrétienne, mais aussi elle acquit une grande connoissance des langues grecque & latine, & de toutes les sciences qu'elles nous ont données. Sa piété, son savoir, sa beauté, sa douceur & sa libéralité lui mériterent de son temps la plus grande réputation. Elle renonça de bonne heure aux vains amusements de son sexe, pour s'occuper de l'étude des belles-lettres & de la politique ; ce qui la rendit si chere au Roi son pere, qu'il ne voulut jamais accepter pour elle aucun parti qui l'éloignât de sa cour. Après la mort de ce Prince elle fut la mere des Savants & la protectrice des Poëtes, qui fleurissoient en grand nombre sous le regne de Henri II son frere. Ronsard, du Belloy, Jodele, Dorat & Beleau, ceux des Poëtes Français qui jouissoient alors de la plus grande considération, eurent beaucoup de part à l'estime & aux libéralités de cette Princesse. Aussi son nom fut-il célébré par toute l'Europe, & décoré des épithetes les plus glorieuses. Elle fut appellée par Ronsard *des neuf Muses la Muse, des Graces la Grace ;* par du Bellay, *des Muses la dixieme, des Graces la quatrieme, la Sœur des Charites, la Fleur des Marguerites, la Perle des Français ;* & par tous les Savants, *la Pallas de l'Europe.*

L'Université de Bourges, ville capitale de son Duché de Berry, ne fut jamais si florissante que sous sa domination. Elle y avoit attiré les plus habiles Jurisconsultes, non-seulement de France, mais de l'Europe. Elle fit la même chose à Turin, depuis qu'elle eut épousé Philibert, Duc de Savoie, auquel elle fut accordée par le traité de paix conclu à Châ-

teau-Cambresis l'an 1559, & mariée le 9 juillet de la même année.

» Les présents qu'elle fit aux Savants, dit Hilarion de Coste, lui réussirent mieux que ceux que » fit sa tante Marguerite, Reine de Navarre, (sœur » de François I.) la plupart des doctes auxquels » cette Reine *ausmôna* de ses biens ayant été infec- » tés des nouvelles erreurs ; mais ceux qui se res- » sentirent des faveurs & des libéralités de notre » Marguerite, furent les premiers qui entreprirent, » durant les premiers troubles des rebelles, la dé- » fense de l'église de Dieu contre les sectaires, » entr'autres Ronsard & Dorat, grands ennemis » des Ministres, qui firent crier leurs grenouilles li- » moneuses du lac de Geneve contre ces deux Poë- » tes si renommés par l'univers, appellants cettui-ci *le* » *Rat Limosin*, & cettui-là *les Ronses de Vendômois*; » mais ces Poëtes Calvinistes furent contraints de se » taire & se cacher dans leur lac bourbeux, au chant » de ces deux rossignols, qui répondirent solide- » ment à leurs invectives. «

Marguerite ne fut pas moins chérie du Duc Philibert son mari, qu'elle l'étoit de son frere. Jamais on ne vit une union si parfaite : ce qui plaisoit à l'un, étoit agréable à l'autre, & le Duc s'estimoit très-heureux de posséder une épouse si accomplie. La bienfaisance & la bonté de la Duchesse se signalerent envers ses nouveaux sujets, & la firent surnommer *la Libérale* & *la Mere des Peuples*. Elle accoucha d'un fils en 1562, & combla par cet heureux événement les vœux de son époux, & ceux de toute la Savoie.

Le Roi Henri III ayant passé par Turin à son retour de Pologne, la Duchesse, sa tante, le reçut avec la plus grande magnificence & toutes les marques de l'affection la plus tendre.

On dit que l'empressement qu'elle eut & les soins qu'elle se donna pour que le Roi de Pologne & ceux de sa suite fussent logés & traités convenable-

ment, lui causerent une pleurésie qui l'emporta dans peu de jours, le 14 de septembre 1574, dans sa cinquante-deuxieme année.

MARGUERITE DE FRANCE, Comtesse de Flandre, fille du Roi Philippe-le-Long, fut fiancée en 1317 à Louis II, Comte de Flandre, qui l'épousa trois ans après; sa vie fut un parfait modele de vertus chrétiennes. Elle mourut en 1382, âgée de soixante-douze ans.

MARGUERITE DE LORRAINE, Duchesse d'Alençon, fille de Ferri de Lorraine, Comte de Vaudemont, & d'Iolande d'Anjou, Duchesse de Lorraine & de Bar, naquit en 1463, & fut élevée à la cour de René, son aïeul maternel, Roi de Jerusalem, des deux Siciles & d'Aragon, qui lui donna les premieres leçons de vertu & de piété. Ce Prince étant mort, elle trouva la même tendresse & la même affection dans René Duc de Lorraine, son frere, qui lui fit épouser, en 1488, René de Valois ou d'Alençon, Duc d'Alençon, Comte du Perche, &c. dont elle eut un fils & deux filles. Demeurée veuve à trente ans, elle ne s'occupa désormais que de son salut & de l'éducation de ses enfants. Elle avoit eu dessein d'abord de prendre l'habit de Religieuse dans l'ordre de sainte Claire, qu'elle affectionnoit particuliérement; mais elle différa d'exécuter ce généreux projet, dans la seule vue de garantir elle-même ses enfants de la corruption & des dangers auxquels un âge trop tendre pouvoit les exposer.

Cette pieuse Princesse passoit la plus grande partie des jours à lire la Vie des Saints. C'étoit son livre favori: les exemples de constance & de fermeté dans les martyrs, de courage & de chasteté dans les Vierges, de désintéressement & de charité dans les autres, excitoient son admiration, & l'enflammoient du zele ardent de les imiter. Aussi ne vouloit-elle point que les Princesses ses filles lussent d'autres livres.

Ses exercices de piété n'étoient point capables de la distraire du soin de ses affaires & de la con-

duite de sa maison. Elle fut non-seulement conserver le bien de ses enfants, dont on vouloit lui ôter l'administration ; elle le fit valoir encore avec la plus sage économie, & vint à bout d'acquitter en peu de temps plus de cent mille écus de dettes, sans rien diminuer de la magnificence & de l'éclat de sa maison. Aussi prudente qu'économe, elle procura les plus beaux établissements à ses enfants : elle maria son fils à la sœur unique du Comte d'Angoulême, depuis François I ; sa fille ainée au Duc de Longueville, puis au Duc de Vendôme ; & la seconde à Guillaume Paléologue, Marquis de Montferrat, l'un des plus puissants Princes d'Italie.

Les dépenses excessives où l'engagerent ces illustres mariages ne diminuerent rien des abondantes aumônes qu'elle faisoit tous les jours. On la voyoit souvent dans les hôpitaux consoler les malades, servir les uns, panser les autres de ses propres mains, & donner à tous les secours qui leur étoient nécessaires. Elle se faisoit un devoir de retirer du vice des filles perdues, & de leur procurer des établissements honnêtes. Ses vassaux & autres sujets l'aimoient comme une tendre mere ; elle avoit soin de leur donner des Juges integrés, des Magistrats éclairés, & veilloit à leurs intérêts, comme aux siens propres.

Sa maison étoit une école de toutes les vertus ; les Intendants & Maîtres d'hôtel y passoient pour gens d'honneur & de probité ; les autres Officiers & domestiques, pour sobres & fideles ; & quant aux dames & demoiselles, c'étoient autant de miroirs de sagesse & de modestie. Après les avoir tous édifiés par ses vertus, & comblés de ses bienfaits, la Duchesse exécuta la résolution qu'elle avoit formée depuis long-temps, & prit l'habit du tiers-ordre de S. François d'Assise, au monastere d'Argentan, dans la cinquante-quatrieme année de son âge. Elle y mourut en odeur de sainteté le 2 de novembre 1521.

MARGUERITE D'AUTRICHE, Reine d'Espagne, à qui la France doit la mere d'un de ses plus grands Rois, étoit fille de Charles, Archiduc d'Autriche, & de Marie de Baviere. Elle naquit le 25 de décembre 1584. Philippe II, Roi d'Espagne en fit la demande en 1598, pour son fils, qui fut Philippe III & son successeur. La même année Marguerite s'étant mise en chemin, se rendit à Ferrare, où les cérémonies des épousailles furent célébrées le 15 de novembre par le Pape Clément VIII, qui venoit de réduire cette ville à l'obéissance du Saint-Siege. La nouvelle Reine fut reçue en Espagne au grand contentement de toute la nation, qu'elle édifia depuis par ses vertus & par ses bonnes œuvres. Elle fonda plusieurs monasteres à Madrid, à Valladolid & dans d'autres villes. Elle mourut le 13 d'octobre 1611, mere de sept enfants, quatre fils & trois filles. L'une de ces dernieres fut Anne-Maurice d'Autriche, mere de Louis XIV, dont on peut voir l'article.

MARGUERITE D'AUTRICHE, Duchesse de Savoie, fille unique de l'Empereur Maximilien I, tient un rang distingué parmi les Princesses de l'Europe, & parmi les savantes de son siecle. Elle naquit à Bruxelles le 10 de janvier 1480. L'Archiduchesse Marie de Bourgogne, sa mere, étant morte d'une chûte de cheval, à l'âge de vingt-six ans, la jeune Marguerite fut envoyée à la Cour de France, pour y être élevée par la Reine Charlotte de Savoie, femme de Louis XI. Dès-lors elle fut fiancée au Dauphin, qui fut depuis le Roi Charles VIII; mais ce Prince étant monté sur le trône en 1483, forma le projet d'une alliance plus utile aux intérêts de son Etat, & plus conforme à son inclination. Ce fut avec Anne de Bretagne, héritiere du Duché de ce nom. Il vint à bout de l'épouser en 1491, après avoir renvoyé la Princesse Marguerite, âgée de treize ans, à l'Archiduc Maximilien, son pere.

Au mois de fevrier 1497, Ferdinand & Isabelle, Rois de Castille & d'Aragon, firent demander Mar-

guerite pour Jean, leur fils unique ; & l'ayant obtenue, elle s'embarqua pour l'Espagne quelque temps après. Le vaisseau qui la portoit fut assailli d'une violente tempête près des côtes d'Angleterre ; & ce fut dans cette occasion, où sa vie étoit dans le plus grand danger, qu'elle composa son épitaphe en deux vers français que voici :

Cy gît Margot, la gente demoiselle,
Qu'eut deux maris, & si mourut pucelle.

Elle eut la présence d'esprit d'écrire ces deux vers & de se les attacher au bras avec ses joyaux enveloppés dans une toile cirée. Mais cette précaution fut inutile. Les vents s'étant appaisés, la flotte Espagnole fut contrainte de relâcher en Angleterre ; & trois semaines après, elle conduisit la Princesse en Galice. On fit à Burgos la célébration du mariage ; mais peu de temps après l'Infant dom Jean mourut à Salamanque, laissant sa nouvelle épouse presqu'aussi-tôt veuve que mariée, & grosse d'un fils qu'elle mit au monde avant terme.

De retour à Bruxelles, Marguerite y fut demandée en mariage par Philibert II, Duc de Savoie, qu'elle épousa sur la fin du mois de novembre 1501. Le Duc étant mort trois ans après, sa veuve se rendit à la Cour de l'Empereur son pere, qui l'établit Gouvernante des Pays-Bas pour son petit-fils Charles d'Autriche, neveu de Marguerite. Ce fut le 28 de mai 1507 qu'elle prit possession du gouvernement de ces belles provinces. Elle répondit parfaitement à l'idée avantageuse qu'on avoit conçue de ses talents & de sa prudence, & sut maintenir dans la paix & dans l'union les Etats qui lui furent confiés. Aussi pieuse chrétienne qu'habile politique, elle s'opposa par de sages Edits aux progrès de l'hérésie de Luther dans son gouvernement. Cette grande Princesse, fille & tante d'Empereurs, mourut à Malines le premier de décembre 1532, âgée de cinquante & un ans, & fut inhumée, suivant sa derniere

volonté, dans la belle église de Notre-Dame de Brou, qu'elle avoit fait bâtir près de Bourg-en-Bresse, & pour la construction de laquelle elle avoit dépensé deux cens mille écus. On voit dans cette église sa devise en ces termes : *Fortune, infortune, fors-une*, que les curieux expliquent diversement. Elle laissa divers ouvrages, tant en prose qu'en vers français, entr'autres *le Discours de ses infortunes & de sa vie*. Jean le Maire de Belges composa à sa louange un livre intitulé, *la Couronne marguaritique*.

MARGUERITE D'YORCK, Princesse du sang royal d'Angleterre, niece des Rois Edouard IV & Richard III, étoit fille de George, Duc de Clarence, frere de ces deux Monarques, qu'Édouard fit mourir dans une pipe de Malvoisie. Elle fut mariée à Richard Polus, ou Pool, cousin-germain du Roi Henri VII, & le rendit pere de quatre fils, dont un fut le Cardinal Regnaud Polus.

Henri VIII & la Reine Catherine d'Aragon, son épouse, connoissant le mérite & la vertu de Marguerite, la choisirent pour être gouvernante & dame d'honneur de leur fille unique Marie, Princesse de Galles. Elle s'acquitta très-bien de cet emploi, & prit soin d'inspirer de bonne heure à sa jeune éleve la crainte de Dieu, l'aversion pour le mal, & l'attachement aux bonnes mœurs & à la religion. Ces semences de vertus & de piété porterent dans la suite de dignes fruits, comme on peut le voir à l'article de MARIE, Reine d'Angleterre. Cependant Henri VIII, devenu amoureux d'Anne de Boulen, fit, pour l'épouser, un divorce honteux avec la Reine Catherine d'Aragon & l'église Romaine ; & ceux qui ne voulurent point approuver ses noces criminelles devinrent bientôt les objets de sa haine & de ses persécutions. De ce nombre fut la Princesse Marguerite, dont le fils, le Cardinal Polus, avoit osé reprocher à Henri ses débauches & son impiété. Ce Prince, à qui la mere n'étoit pas moins odieuse que le fils, parce qu'elle protégeoit autant qu'il étoit en

elle la religion opprimée, prit pour prétexte de la vengeance horrible qu'il méditoit, des lettres qu'elle reçut du Cardinal Polus alors à Rome, & l'accusa d'entretenir commerce avec les ennemis de l'Etat. Il lui fit trancher la tête sur un échafaud le 28 de mai 1541, sans égard pour sa naissance, ni pour son âge, qui étoit de soixante-dix ou soixante & onze ans.

MARGUERITE D'AUTRICHE, Duchesse de Florence, de Parme & de Plaisance, & Gouvernante des Pays-Bas, étoit fille naturelle de l'Empereur Charles-Quint, qui l'eut de la belle Marguerite Vangeste, demoiselle Flamande. Son éducation fut confiée d'abord à Marguerite, tante de Charles, & fille de l'Empereur Maximilien I, laquelle gouvernoit alors les Pays-Bas ; & ce fut auprès de cette Princesse qu'elle reçut les premieres impressions de la vertu. Marie, Reine de Hongrie, sœur de Charles V, ayant été appellée au gouvernement de la Flandre après la mort de Marguerite, eut aussi pour sa jeune niece les soins & la tendresse d'une mere. Elle lui inspira de bonne heure ses sentiments, ses goûts & ses inclinations.

Marguerite, dès l'âge de cinq ans, avoit été accordée au Duc de Florence, Alexandre de Médicis ; mais le mariage ne fut consommé que sept ans après, & les noces furent célébrées d'abord à Florence, puis à Naples, en présence de l'Empereur. Elle ne vécut que peu de temps avec son époux, de la fidélité duquel elle n'eut pas à se louer, & qui fut assassiné dans son lit en 1537. Côme de Médicis, successeur d'Alexandre, fit demander pour lui la main de Marguerite ; mais elle fut le prix des intrigues & de la politique du Pape Paul III, qui l'obtint pour Octave Farnèse, son neveu, quoiqu'il ne fût pas encore en âge. C'est ce qui fit dire en plaisantant à Marguerite, » que c'étoit son destin de » n'avoir point de rapport avec ses maris, parce » que, n'ayant que douze ans, on l'avoit mariée à

» un homme de vingt-sept, & que, lorsqu'elle étoit
» femme, on lui donnoit un enfant de treize ans
» pour mari. «

Octave ne plut pas d'abord à son épouse ; mais ayant fait le voyage d'Afrique avec son beau-pere, il revint, après deux ans d'absence, & fut reçu de Marguerite avec les témoignages de la plus vive tendresse. Pour comble de bonheur il fut fait dans ce même temps Duc de Parme & de Plaisance, & sa femme accoucha de deux enfants mâles à Rome.

En 1547 Pierre-Louis, Duc de Parme & de Plaisance, pere d'Octave, ayant été assassiné, & son fils voyant que les conjurés étoient appuyés par l'Empereur, son beau-pere, appella les Français à son secours, & se mit sous la protection de Henri II. L'Empereur fit la guerre à son gendre, lui prit Plaisance, & mit le siege devant Parme, où un Hérault alla de sa part prier Marguerite de sortir de la ville. Elle fit cette belle réponse : » j'honore l'Empereur comme mon pere, auquel j'ai
» toujours rendu toutes sortes de services ; je suis
» sa très-humble, très affectionnée & très-obéissante
» fille ; mais je suis encore plus obligée au Duc Oc-
» tave, mon mari, que le Ciel m'a donné pour su-
» périeur par ce Sacrement que l'Apôtre appelle
» grand en Jesus-Christ & en l'église ; c'est pourquoi
» je suis résolue de vivre & de mourir avec lui,
» & de courir les mêmes risques & fortune. « Cette réponse pleine de courage irrita d'abord l'Empereur ; mais le premier mouvement de sa colere étant appaisé, il trouva que Marguerite avoit raison, & la loua beaucoup en présence de toute sa Cour.

Charles-Quint, dégoûté du monde, remit au mois d'octobre 1555 tous ses Etats & Royaumes à son fils Philippe II. Quatre ans après, ce jeune Monarque ayant fait la paix avec la France, & épousé la fille ainée de Henri II, Elizabeth de France, quitta les Pays-Bas pour aller demeurer en Espagne ; mais avant de partir il fit venir sa sœur naturelle, Margue-

rite de Parme, & lui confia le gouvernement des provinces Belgiques. Elle occupa pendant ſept ans cette importante place, au grand contentement du Roi d'Eſpagne ; & malgré les troubles de religion dont la Flandre fut long-temps agitée, elle ſut, par un mêlange adroit de clémence & de rigueur, faire aimer & reſpecter ſa puiſſance. Mais la ſévérité du Duc d'Albe, envoyé par Philippe pour punir les rebelles, ayant pouſſé les choſes à l'extrêmité, Marguerite demanda d'être déchargée de la régence des Pays-Bas, & partit pour l'Italie au commencement de 1568. Les regrets des Flamands furent univerſels, ſur-tout lorſqu'ils eurent le temps de comparer l'adminiſtration douce, modérée, équitable de la Ducheſſe, avec celle du Duc d'Albe, qui fut dure, rigoureuſe & militaire.

Dom-Juan d'Autriche, qui fut Gouverneur des Pays-Bas après le Duc de Requeſens, lequel ſuccéda au Duc d'Albe, étant mort à Namur en 1578, Marguerite eut la conſolation de voir ſon fils Alexandre de Parme, choiſi par le Roi d'Eſpagne pour gouverner les Flamands. Elle mourut au royaume de Naples en 1586.

Cette Princeſſe avoit non-ſeulement un eſprit au-deſſus de ſon ſexe, ſon port & ſa démarche la rendoient encore plus ſemblable à un homme qu'à une femme. Elle étoit d'ailleurs ſi robuſte, que quand elle chaſſoit le cerf, elle avoit accoutumé de relayer autant de chevaux que les chaſſeurs les plus vigoureux, qui ſuccombent quelquefois dans ce pénible exercice. Elle avoit un peu de barbe au menton, & ſur la levre ſupérieure ; &, ce qui arrive rarement aux femmes, ſi elles ne ſont d'une complexion très-forte, elle étoit quelquefois tourmentée de la goutte.

MARGUERITE Paléologue, Ducheſſe de Mantoue, & Marquiſe de Montferrat, étoit fille de Guillaume, Marquis de Montferrat, de la race impériale des Paléologues, & fut l'une des plus

grandes beautés d'Italie. En 1532, étant dans l'âge où l'on marie les Princesses, on lui fit épouser Frédéric de Gonzague I, Duc de Mantoue, qui, pour l'amour d'elle, quitta d'abord & éloigna de sa maison une certaine Isabelle dont il étoit éperduement amoureux.

Sans entrer ici dans le détail des prétentions de divers Princes d'Italie sur le marquisat de Montferrat, il suffira de dire que l'Empereur Charles-Quint, au tribunal duquel cette affaire étoit discutée depuis trois ans, l'adjugea par un jugement solemnel, en 1536, à Frédéric Duc de Mantoue & à Marguerite Paléologue, sa femme, & leur en donna l'investiture.

Les Ecrivains Italiens ont beaucoup loué la beauté, le mérite & les vertus de cette Princesse, & l'ont appellée *la vraie Marguerite*, & *la Marguerite des Marguerites d'Italie*. Etant demeurée veuve après neuf ans de mariage, elle déclara qu'elle ne se remarieroit jamais, & borna tous ses soins au gouvernement de sa famille & de ses états. Ennemie jurée du crime & du vice, elle commença par faire chasser de ses terres les vagabonds & les libertins, & fit punir rigoureusement tous les malfaicteurs. Par son zele infatigable les tribunaux devinrent bientôt l'asyle de l'innocence, & son palais le refuge des pauvres & des malheureux. Elle protégeoit les uns dans leurs affaires, soulageoit les autres dans leurs besoins, & faisoit enfin régner par-tout l'abondance & la justice. Joseph Bétussi, dans ses Eloges des dames illustres, finit ainsi celui de notre illustre Princesse: » Voilà une partie des admirables » vertus qui ont tissu une immortelle couronne & » guirlande à cette magnanime Marguerite, & qui » l'ont rendue plus recommandable que les pre» mieres couronnes & diadêmes de la terre ne ren» dent les autres dames & Princesses, lesquelles, » pour la plupart, ont l'ambition & l'orgueil pour » mere, les vices pour freres & proches parents, la

la luxure pour miroir, & la vanité pour exemple. «
Antoine Possevin, Médecin de Mantoue, la loue aussi pour sa chasteté, sa prudence, sa charité & ses autres vertus. Elle mourut fort regrettée de ses sujets en 1565.

MARGUERITE, Reine de Danemarck, de Suede & de Norwege, étoit fille de Waldemar III, Roi de Danemarck. Elle fut mariée en 1363 avec Haquin, Roi de Norwege, dont elle eut un fils nommé *Olaüs*. Ce fils, après la mort de Waldemar, fut reconnu pour son successeur au royaume de Danemarck en 1376 ; & quatre ans après il hérita du royaume de Norwege, par la mort de son pere Haquin. Mais, comme il étoit fort jeune, sa tutelle & l'administration de ses Etats furent confiées à la Reine sa mere, qui s'acquitta de l'une & de l'autre charge avec autant d'habileté que de prudence. Olaüs étant mort en 1385, Marguerite fut reconnue Souveraine des royaumes de son fils, & continua de les gouverner avec l'applaudissement des peuples. Albert, Roi de Suede, ne voyant dans Marguerite qu'un voisin peu redoutable, lui déclara la guerre en 1388 ; mais elle tourna bientôt à sa honte. La Reine de Danemarck & de Norwege avoit eu l'adresse de se faire un parti puissant dans le royaume d'Albert ; & la plus grande partie des Suédois avoient déjà déféré la couronne à cette Princesse. Non-contente de ces manœuvres, elle mit une armée en campagne, & livra bataille au Roi de Suede, qu'elle vainquit & fit prisonnier. Elle le retint sept ans dans les fers, & ne lui rendit enfin sa liberté qu'à condition qu'il paieroit soixante mille marcs d'argent pour prix de sa rançon, & qu'il renonceroit à la couronne de Suede. Ce traité fut signé par Albert en 1395 ; & la même année Marguerite se fit reconnoître & couronner Reine de Suede. Elle s'associa peu de temps après son petit-neveu Eric, qui fut le dixieme de ce nom ; & l'an 1397 elle réunit la Suede aux royaumes de Danemarck & de

Norwege, par une loi fondamentale appellée l'*union de Calmar*, du nom de la ville où se tinrent les Etats généraux de Suede. Elle mourut de mort subite le 27 de novembre 1411, âgée de cinquante-neuf ans.

» Cette Reine, dit l'Auteur de l'Abrégé chronologique de l'histoire du Nord, étoit magnifique dans » ses plaisirs, grande dans ses projets, superbe dans » sa Cour. Elle égala, par la vivacité & l'étendue de » son génie, les plus fameux politiques. Le Roi Waldemar développant dans sa fille, encore jeune, la » fierté de son ame & les ressources de son esprit, » disoit que la nature s'étoit trompée en la formant, & qu'au lieu d'une femme elle avoit voulu » faire un Héros. «

MARGUERITE, Reine d'Ecosse, petite-fille d'Edmond II, Roi d'Angleterre, & fille d'Edouard, chassé de ses Etats par Canut, fut mariée par son grand-oncle, Edouard III, à Macolme III, Roi d'Ecosse, en 1070. Ce Prince, dont elle se fit aimer par sa douceur & par ses vertus, voulut partager avec elle les soins du gouvernement. Elle profita de son autorité pour rendre les peuples heureux par la diminution des taxes, & soulager l'indigence par ses bienfaits. Elle mourut en 1093, de douleur d'avoir perdu son époux & son fils Edouard. L'église a cru devoir la mettre au nombre des saints, & célebre sa fête le 10 de juin.

MARGUERITE DE HONGRIE, fille de Béla IV, Roi de Hongrie, & de la Reine Marie, l'un & l'autre recommandables par leur piété, naquit en 1243, & fut consacrée à Dieu dès sa naissance. A l'âge de trois ans & demi elle fut mise dans un monastere de Religieuses de S. Dominique, à Vesprin ; & n'ayant encore que douze ans, elle fit profession de virginité perpétuelle dans un monastere que le Roi & la Reine avoient fait bâtir exprès pour elle dans une isle du Danube, près de Bude. Les vertus de Marguerite lui mériterent l'admiration & les respects de toute la Hongrie. Elle mourut en odeur de sainteté

vers l'an 1271. Quoiqu'elle n'ait pas été canonisée, on a grande foi dans ses reliques, qui reposent à Presbourg, & les Hongrois l'invoquent aujourd'hui comme sainte.

MARGUERITE GORDONG, Comtesse de Sorbes, étoit fille du Marquis de Huntley, Prince allié de la maison royale d'Ecosse, & l'un des Seigneurs qui gouvernerent ce royaume sous la Reine Marie, après la mort du Roi Henri Stuart. Dès sa plus tendre jeunesse elle forma la résolution de garder sa virginité ; mais elle trouva des obstacles insurmontables dans sa famille ; & lorsqu'elle en parla pour la premiere fois à sa mere, elle en reçut un soufflet avec la réponse la plus dure. Marguerite, dont la piété n'étoit pas moins éclairée qu'ardente, prit le parti de l'obéissance. Elle fut mariée quelque temps après au Comte de Sorbes, d'une des meilleures maisons d'Ecosse, mais un des plus opiniâtres défenseurs du Calvinisme. Loin que ce mariage éteignît les anciennes inimitiés qui divisoient les deux familles, il ne fit que les rallumer avec plus de force, & la différence de religion ne tarda pas à rendre Marguerite un objet d'horreur pour son mari. Les injures, les outrages, les mauvais traitements exercerent long-temps la patience & la douceur de la Comtesse. Enfin, l'aversion du Comte étant montée à son comble, il la répudia pour prendre une autre femme dont le caractere fût plus compatible avec le sien.

Marguerite étoit enceinte de son second fils lorsqu'elle fut chassée. Elle retourna chez ses parents ; mais elle n'y fut pas long-temps tranquille. Le Comte de Sorbes, dont la haine s'étoit changée en fureur, cherchoit tous les moyens de faire périr sa femme. Ses projets tournerent toujours à sa honte, & les parents de la Comtesse déclarerent une guerre ouverte à ce cruel & barbare mari. Plusieurs années s'étant écoulées, Marguerite, dont le fils puîné s'étoit fait Capucin, quitta l'Ecosse, à sa priere, & l'alla

rejoindre en Brabant. Elle y vécut d'abord du travail de ses mains & d'aumônes, jusqu'à ce que le Roi Catholique, informé de ses vertus & de sa naissance, lui accorda une pension honnête. Elle mourut dans la ville d'Anvers en 1605, après avoir édifié les habitants par la pureté de ses mœurs & la sainteté de sa vie.

MARGUERITE DE RAVENNE, ainsi nommée du lieu où elle fit sa demeure ordinaire, étoit née à Russi, petite ville entre Faënza & Ravenne. Elle perdit la vue n'ayant que trois mois; & l'on assure que, dès sa plus tendre enfance, elle s'accoutuma aux plus grandes austérités. Les maladies dont elle fut accablée ensuite pendant quatorze ans, sa patience invincible dans les insultes qu'elle eut à souffrir, son empressement à gagner les ames à Jesus-Christ la rendirent enfin l'objet de la vénération du public. On lui demanda des avis de tous côtés; & Séraphin de Ferme, Chanoine régulier de saint Jean de Latran, voulut bien écrire ceux qu'elle lui dicta pour une société nommée *du bon Jesus*, où toutes sortes de personnes entrerent alors, & qui devint depuis une congrégation de Clercs réguliers. Rien n'est plus sage que ces avis; & à l'exception de ce qui concerne les austérités qui y sont marquées pour ceux & celles qui étoient entrés dans la société, il n'y a rien qui ne convienne parfaitement à tout Chrétien. Marguerite mourut le 23 de janvier 1505, étant âgée de soixante-trois ans; & à la requête de Frédéric II, Duc de Mantoue, le Pape Paul III fit informer en 1537 des miracles qui se faisoient à son tombeau; mais on ne suivit pas cette affaire : ce qui n'a pas empêché Ferrarius de lui donner le titre de *bienheureuse*, & de la placer dans le catalogue des saints d'Italie.

MARGUERITE, femme du Comte de Virboslas, Seigneur Polonois, s'acquit une sorte de célébrité que les personnes de son sexe n'envieront probablement jamais. En 1269, le 20 de janvier, elle ac-

coucha, dans Cracovie, capitale de la Pologne, de trente six enfants, tous en vie. On ne dit pas s'ils vécurent long-temps. L'article suivant offre quelque chose de plus prodigieux.

MARGUERITE, Comtesse de Hollande, fille & héritiere de Florent, Comte de Hollande, dans le treizieme siecle. On dit qu'ayant un jour refusé l'aumône à une femme qui portoit deux enfants jumeaux dans ses bras, & que l'ayant accusée d'avoir eu ces enfants de deux hommes, cette pauvre femme, indignée d'un reproche aussi outrageant qu'injuste, pria Dieu, pour justifier son innocence, de donner à la Comtesse, qui étoit grosse alors, autant d'enfants qu'il y avoit de jours dans l'année. On ajoute que cette priere fut exaucée, & que la Comtesse accoucha, le Dimanche des Rameaux, l'an 1276, de trois cens soixante & quatre enfants, tant garçons que filles, tous petits comme des poussins, lesquels eurent vie, & furent tous baptisés par Gui, d'autres disent par Othon, Evêque d'Utrecht, qui donna le nom de *Jean* aux garçons, & celui d'*Elizabeth* aux filles. Ces enfants moururent les uns après les autres, & la mere ensuite, à l'âge de quarante-deux ans, le Vendredi-saint de la même année. Elle fut enterrée avec eux à Loosduyne, dans l'église des Religieux de l'ordre de S. Bernard, à demi-lieue de la Haye en Hollande. On y garde encore les bassins dans lesquels on baptisa ces enfants ; & l'on y montre une épitaphe, qui, si elle n'a point été faite après coup, détaille & confirme ce qu'on vient de lire.

MARGUERITE DE SASSENAGE. *Voyez* SASSENAGE.

MARGUERITE, Comtesse de Comminges. *Voyez* COMMINGES.

MARGUERITE DE VENI D'ARBOUZE, dite *de sainte Gertrude*, Abbesse de Notre-Dame du Val-de-Grace, naquit le 15 d'août 1583, au château de Villemont en Auvergne, de parents illustres par

leur naissance & par leurs services. Son pere se nommoit *Gilbert de Veni d'Arbouze*, Chevalier, Seigneur de Villemont, Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi Henri III, &c. ; & sa mere, Jeanne de Pinac, fille de Pierre de Pinac, Lieutenant pour le Roi en Bourgogne. Une entiere obéissance à ses pere & mere, une grande douceur envers les domestiques, un goût décidé pour les lectures pieuses, donnerent de la jeune Marguerite les plus belles espérances. Ayant perdu son pere à l'âge de neuf ans, elle fut mise dans l'abbaye des Bénédictines de S. Pierre de Lyon, & s'y fortifia dans le désir qu'elle avoit de se consacrer un jour à Dieu.

Quelques années se passerent, au bout desquelles Marguerite tendant à une plus grande perfection, & voulant s'éloigner de sa famille, vint à Paris pour y choisir une maison religieuse plus réguliere que celle des Bénédictines de Lyon. L'abbaye royale de Montmartre, où l'illustre Marie de Beauvilliers avoit établi la réforme, lui parut convenir à ses pieux desseins. Elle y fit un second noviciat, & puis une seconde profession ; & ses vertus parurent bientôt avec tant d'éclat, que l'Abbesse de Montmartre l'établit Prieure du nouveau monastere de Notre-Dame de Grace ou de la Ville-l'Evêque, que deux pieuses Princesses, Catherine & Marguerite d'Orléans de Longueville, fonderent en ce temps-là. Ayant exercé la charge de Prieure à la Ville-l'Evêque, Marguerite retourna à Montmartre, d'où bientôt elle fut tirée, en 1618, pour être Abbesse de Notre-Dame du Val-de Grace, près de Bievre-le-Châtel, à trois lieues de Paris, au lieu dit *Val profond* ; (cette abbaye a depuis été transférée à Paris, au fauxbourg S. Jacques) Marguerite, accompagnée de la Reine Anne d'Autriche, & du Cardinal de Retz, alla prendre possession du Val-de-Grace, le 23 de mars 1619, & son premier soin fut d'y établir la réforme. Pour réussir plus efficacement, elle résolut de ne contraindre aucune Religieuse à la ré-

gularité qu'elle vouloit leur faire embrasser. Ses exhortations & ses exemples furent les seules voies qu'elle crut devoir employer. La plupart ne savoient seulement pas leur catéchisme ; elle les instruisit elle-même, & se prêtant adroitement d'abord à leurs foiblesses, elle leur fit aimer enfin un joug qu'elles avoient secoué depuis long-temps.

Lorsque la réforme lui parut suffisamment établie, elle sollicita auprès de Louis XIII le droit d'élection ; & l'ayant obtenu, cette humble & pieuse Religieuse se démit de son abbaye le 7 de janvier 1638, & fit voir qu'elle savoit aussi bien obéir que commander. Elle ne put cependant se dispenser d'accepter la charge de maîtresse des novices qui lui fut déférée d'un commun consentement. Au mois d'avril de la même année elle fut demandée par l'Evêque d'Auxerre, pour établir la réforme au Mont de Piété, couvent de Bénédictines à la Charité-sur-Loire. Ayant répondu parfaitement à l'idée avantageuse qu'on avoit d'elle, plusieurs autres monasteres voulurent aussi l'avoir, entr'autres l'abbaye de Charenton en Bourbonnois. Elle quitta cette abbaye au mois de juillet, & tomba malade au château de Sery, chez madame la Maréchale de Montigny, où elle mourut saintement le 16 d'août, le lendemain de l'Assomption. L'Auteur de sa Vie rapporte des miracles opérés par son intercession.

MARGUERITE & PONCIE, Religieuses Bénédictines à Marcigni, étoient nieces de Pierre le Vénérable, Abbé de Clugni. La médecine fut leur étude particuliere. Elles en employerent la connoissance à l'utilité de leur monastere & des pauvres ; c'étoit, au douzieme siecle, un usage commun que l'on fit quelque étude de la médecine dans les couvents de filles. On voit, dans les Lettres d'Abailard, que l'Infirmiere du Paraclet, dont Héloïse étoit Abbesse, étoit obligée de la savoir, pour être en état de pourvoir la maison des médicaments nécessaires, & qu'il falloit qu'elle, ou quelqu'autre Religieuse, fût

faigner, pour qu'on ne fût pas obligé de recourir aux Chirurgiens.

Marguerite & Poncie firent voir leur habileté dans une maladie qu'eut leur oncle.

MARGUERITE-MARIE ALACOQUE, née le 22 de juillet 1645, à Lauthecour, paroiffe de Véroure en Bourgogne, de Claude Alacoque, & de Philiberte Lamyn, fes pere & mere, n'eft pas moins célebre par la réputation de fes vertus & des graces fingulieres qu'elle reçut du Ciel, que pour avoir renouvellé & pour ainfi dire établi, dans le monde Chrétien, la pieufe dévotion au facré cœur de J. C., à laquelle une des plus belles villes de France, frappée d'une horrible contagion, croit être redevable de fon falut, & qui, en 1768, vient d'être l'objet du culte de quelques églifes de cette capitale.

Nous n'entrerons point dans le détail des actions & de la vie de cette pieufe fille ; ce qui nous meneroit fans doute trop loin. Il fuffira de dire ici que, dès l'âge de dix ans, elle avoit des extafes & des apparitions ; qu'elle fe dévoua dès-lors au fervice de la fainte Vierge, & qu'à treize ans elle paffoit fouvent les nuits dans la contemplation.

En 1671, étant âgée d'environ vingt-trois ans, elle entra au monaftere de la Vifitation de fainte Marie de Paray-le-Monial en Charolois. Elle fut admife au noviciat après trois mois d'épreuve, & fit profeffion le 6 de novembre 1672. Sans ceffe animée de l'Efprit de Dieu, embrafée de fon amour, & comblée de fes graces, elle fut un modele de fageffe, de foumiffion, de patience pendant près de vingt ans qu'elle vécut dans le cloître ; & après s'être vue long-temps l'objet des railleries, des critiques & des mépris mêmes de fes compagnes, elle emporta dans le tombeau leurs regrets, leur eftime & leur admiration. Elle mourut le 17 d'octobre 1690.

L'Auteur de fa Vie a recueilli quelques-uns de fes écrits, qui font, 1° un Cantique à l'honneur du faint Sacrement ;

Sacrement ; 2° un Acte de consécration au sacré cœur de Jesus-Christ ; 3° une Amende honorable au même ; 4° d'autres Actes & Prieres sur le même sujet ; 5° enfin des Lettres choisies à différentes personnes.

MARGUERITE DE POLASTRON. *Voyez* POLASTRON. (*Marguerite de*)

MARGUERITE MORUS. *Voyez* MORUS. (*Marguerite*)

MARIAH, Princesse des Arabes, que d'Herbelot dit être morte de faim au milieu de plusieurs joyaux d'un prix inestimable, tant étoit grande la famine qui désoloit ses Etats.

MARIAMNE, Reine de Judée, fille d'Alexandre, fils du Roi Aristobule, & d'Alexandra, dite *Salomé.* Sa beauté, sa mort, & les regrets de son mari ont immortalisé sa mémoire. Hérode le Grand l'avoit épousée l'an du monde 3997, trois ans avant la naissance de Jesus-Christ : s'étant absenté pendant quelque temps, il crut des rapports calomnieux qui lui furent faits par des ennemis de la Reine, & la fit mourir sans autre raison ; mais, désabusé bientôt après, & convaincu de la vertu de Mariamne, il la pleura sincérement, & fit, dit l'Historien Josephe, bâtir en son honneur une tour de marbre blanc de cinquante-cinq coudées de haut sur vingt de long, & autant de large.

MARIAMNE, autre Reine de Judée, & femme du même Hérode, dit *le Grand*, eut autant de beauté, mais moins de vertu que la précédente. Elle fut accusée d'avoir conspiré contre le Roi son époux, avec plusieurs personnes de la maison royale ; & son pere même, nommé *Simon*, grand sacrificateur, n'ayant pu se justifier entiérement, Hérode la chassa du palais.

MARIAMNE, fille du grand Agrippa, Roi des Juifs, étoit, ainsi que ses sœurs Bérénice & Drusille, d'une beauté surprenante ; mais elles furent toutes trois soupçonnées d'incontinence.

MARIAMNE, fille de Joseph, frere du grand Hérode, fut femme en premieres noces d'Hérode, Roi de Chalcide, frere du Roi Agrippa le Grand.

MARIANES, (*Femmes des Isles*) dans les Indes orientales. Quelques coutumes singulieres qui les concernent peuvent leur donner place dans cet ouvrage.

Elles ont toutes les graces de leur sexe dans leurs personnes & dans leurs manieres ; elles sont gaies, & aiment autant le plaisir & les divertissements que les femmes des pays les plus polis. Elles ont leurs assemblées comme les hommes, dans lesquelles elles récitent les vers de leurs Poëtes d'une façon qui leur est particuliere. Elles se mettent dix ou douze en rond, & chantent ensemble très-distinctement, & avec un agrément & une justesse qui plairoient en Europe. L'accord de leurs voix est admirable, & ne cede rien à la musique la mieux concertée.

Elles dansent avec de petites coquilles entre les doigts, qu'elles font jouer comme nos castagnettes. Elles animent leur chant avec une action si vive, & tant d'expression dans leurs gestes, qu'elles peuvent passer pour de fort bons pantomimes. Comme c'est par leur habileté dans ces exercices qu'elles se font admirer, elles s'en font une affaire capitale ; & c'est par l'habitude constante qu'elles atteignent cette étonnante perfection pour la conduite de la voix & l'adresse de leurs gestes.

C'est en vertu de ces talents qu'elles ont acquis un empire plus absolu qu'en aucun autre lieu du monde. Les hommes prennent, à la vérité, autant de femmes qu'ils jugent à propos, & n'ont pas d'autre frein que celui de la parenté ; mais c'est un privilege dont ils ne peuvent guere profiter, parce que leur travail suffit à peine à l'entretien d'une seule. Chaque homme est son propre maître, & ne dépend d'aucun autre ; mais, du moment qu'il se marie, il perd la plus grande partie de son autorité ; car la femme commande absolument dans la maison, &

dispose de tout : le mari dépend d'elle. S'il lui donne sujet de jalousie, elle est en droit de le punir de maniere à prévenir tout soupçon à l'avenir. S'il n'a pas pour elle toute la déférence qu'elle se croit en droit d'exiger ; si sa conduite n'est pas réglée, ou qu'il soit de mauvaise humeur, sa femme en informe toutes ses voisines, qui s'assemblent armées des lances de leurs maris, & viennent désoler & ruiner ses terres & sa maison ; & souvent il ne seroit pas en sûreté s'il tomboit entre les mains de ces furieuses. La femme a aussi la liberté, si elle est mécontente, de se retirer chez ses parents, qui sont bien aises d'avoir une occasion de piller leur voisin, sous prétexte de le punir. Si la femme est d'un caractere plus doux, elle quitte son mari, sans en donner d'autre raison sinon qu'elle est lasse de lui. Il peut aussi quitter sa femme, ou l'obliger à le quitter ; mais elle emporte alors ce qu'il a de meilleur, & ses enfants la suivent : de sorte qu'un mari, en lâchant un mot de travers, se voit en un moment sans femme, sans enfants & sans bien, & a le chagrin de les voir quelquefois passer chez son voisin dès le lendemain.

MARIE, la très-sainte Vierge, choisie entre toutes les créatures pour être la mere de Dieu. Nous ne croyons pas devoir nous étendre sur un sujet aussi respectable.

MARIE, sœur de Moïse & d'Aaron, née l'an 1578 avant Jesus-Christ. Après que les Israëlites eurent passé la mer Rouge, & que l'armée de Pharaon, qui les poursuivoit, eut été submergée, Marie se joignit aux femmes de sa nation, pour chanter un cantique en action de graces d'une faveur si signalée. Ayant eu depuis quelques démêlés avec Sephora, femme de son frere Moïse, elle vint à bout d'aigrir contre lui l'esprit de son autre frere Aaron ; mais Dieu, pour la punir de ses intrigues, la frappa de lepre ; & ce ne fut qu'à la priere de Moïse qu'il accorda sa guérison. Elle mourut âgée

d'environ 126 ans, l'an 2583 du monde; avant Jesus-Christ 1452.

MARIE DE CLÉOPHAS, l'une des saintes femmes dont il est parlé dans l'écriture, qui furent présentes à la mort & à la sépulture de Jesus-Christ, qui porterent des parfums pour embaumer son corps, & qui, trouvant le sepulcre ouvert, apprirent de la bouche des Anges qu'il étoit ressuscité.

MARIE, sœur de Lazare & de Marthe. *Voyez* MADELEINE. (*Marie-*)

MARIE, mere de Jean, surnommé *Marc*. Ce fut dans sa maison que se rendit S. Pierre, après être sorti de prison par le ministère d'un Ange.

MARIE, dame Chrétienne, que S. Paul salue dans son Epître aux Romains.

MARIE, (*sainte*) niece du saint solitaire Abraham, dans le IV siecle. Ayant perdu sa mere à l'âge de sept ans, elle fut mise par sa famille, entre les mains du solitaire Abraham, son oncle, qui la renferma dans une cellule à côté de la sienne, & prit soin de son éducation, en l'instruisant par une petite fenêtre de communication qui étoit entre les deux cellules.

Ils prioient & chantoient ensemble les louanges de Dieu, & menoient une vie très-sainte. Un hermite hypocrite s'étant familiarisé avec Marie, l'engagea à sortir de sa cellule, & la fit tomber dans le crime. Marie, confuse & désespérée de la faute qu'elle avoit faite, s'enfuit du pays, changea d'habit, & alla dans une ville où elle n'étoit point connue, continuant d'y vivre dans le désordre. Abraham fut deux ans sans savoir ce qu'elle étoit devenue. Ayant ensuite appris où elle étoit, & la vie qu'elle menoit, il s'habilla en cavalier, vint trouver l'hôte chez lequel logeoit sa niece, & soupa avec elle, sans qu'elle le reconnût; & étant entré dans sa chambre après souper, il se fit connoître à elle, & la ramena dans la cellule où il demeuroit, dans laquelle elle passa le reste de ses jours dans des œu-

vrés de pénitence. Elle survécut à son oncle cinq ans, & mourut à l'âge de quarante-cinq ans, ou environ. On fait mémoire d'elle au 29 d'octobre.

MARIE D'OIGNIEZ. *Voyez* OIGNIEZ (*Marie d'*) recluse aux Pays-bas.

MARIE ÉGYPTIENNE, (*sainte*) qu'on surnommoit la *Pécheresse*, & que le peuple de Paris appelle *la Jussienne*, étoit d'Egypte. On ignore de quel endroit & de quels parents elle étoit née. On assure qu'elle étoit douée d'une grande beauté, dont elle fit le plus mauvais usage. Dès l'âge de douze ans, elle s'échappa de la maison paternelle, pour aller se livrer, à Alexandrie, à tout ce que le tempérament le plus effréné lui commandoit. Elle exerça dans cette ville, pendant dix-sept ans, la profession de courtisanne.

Au bout de ce temps, il lui prit envie de suivre à Jerusalem une foule de gens que le désir d'adorer la vraie croix y conduisoit. Elle s'embarqua sur le même vaisseau, moins pour aller satisfaire une louable dévotion, que pour offrir ses services aux passagers. Elle continua quelque temps son train de vie à Jerusalem. L'envie lui prit enfin d'aller comme les autres adorer la croix du Sauveur; mais par trois fois, dit-on, une main invisible la repoussa du Temple. Quelques efforts qu'elle fit, elle n'y put jamais entrer. Elle sentit qu'elle en étoit indigne. Retirée dans un coin à l'écart, prosternée contre terre, répandant des larmes en abondance, & se frappant la poitrine, elle s'avoua pécheresse; implora la miséricorde de Dieu; promit de changer de vie, & fit vœu d'expier ses crimes par une pénitence continuelle. Elle s'offrit ensuite, en tremblant, à la porte du Temple. Elle y entra sans obstacle, & renouvella devant la croix de Jesus-Christ toutes les promesses qu'elle avoit faites à Dieu.

Sortie du Temple, elle acheta trois petits pains; courut au Jourdain; se fit passer de l'autre côté; s'enfonça dans le désert, & n'y vécut pendant dix-

ſept ans, en pleurant ſes péchés, que des trois pains qu'elle avoit apportés, & d'herbes ſauvages. Pour rendre l'hiſtoire de ſa pénitence plus merveilleuſe, on dit que durant les trente année qu'elle vécut encore, elle n'eut pour viande, pour boiſſon & pour vêtements que la parole de Dieu, comme ſi les herbes ſauvages qui l'avoient nourrie juſqu'alors, & l'eau de quelque fontaine, qui ſans doute avoit étanché ſa ſoif, n'euſſent pas pu continuer de lui rendre les mêmes ſervices. Elle fut quarante-ſix ans dans ce déſert, ſans y voir aucune perſonne humaine. Epurée par une longue & dure pénitence, elle déſira de participer aux Sacrements de l'égliſe; & l'on dit qu'un pieux Abbé qui s'appelloit *Zozime*, par l'inſpiration de Dieu, paſſa le Jourdain pour aller ſatisfaire le ſaint déſir que Marie avoit de recevoir le Corps de Jesus-Chriſt, & que, par une autre inſpiration, Marie s'avança vers le fleuve au-devant de Zozime; qu'elle eut la conſolation de recevoir l'Euchariſtie, & qu'elle pria l'Abbé de revenir l'année ſuivante, pour qu'elle pût jouir encore de la même grace. Que Zozime retourna l'année ſuivante, & que ne trouvant point la ſainte pénitente au même endroit que l'année précédente, il entra dans le déſert, où l'habitation de Marie lui fut indiquée miraculeuſement; qu'il la trouva morte, & qu'il lui donna la ſépulture; pieuſe fonction qui ne ſe fit pas ſans être accompagnée de merveilles.

On place la mort de Marie en 378; & l'égliſe Latine en fait la fête le premier de mars.

MARIE, autre péchereſſe pénitente, dont on raconte à-peu-près la même hiſtoire, vivoit ſous l'Empire de Juſtinien, & paſſa pluſieurs années dans les déſerts de la Paleſtine. Ayant été rencontrée par deux ſolitaires, elle leur apprit que lorſqu'elle s'étoit retirée dans ce déſert, elle y avoit apporté une cruche d'eau, avec une corbeille pleine de pois, & que cette proviſion n'étoit point encore diminuée; elle les pria de la venir voir l'année ſui-

vante ; & ces solitaires y étant retournés, la trouverent morte

MARIE, (*sainte*) esclave & martyre dans le III ou le IV siecle. Elle étoit chrétienne & servoit dans la maison d'un Officier appellé *Tertulle*, qui, pour l'obliger à renoncer sa religion, la fit fouetter cruellement, & puis enfermer dans une prison domestique, d'où elle fut transférée dans la prison publique, par ordre du Gouverneur. Celui-ci, l'ayant fait comparoître à son Tribunal, lui fit souffrir plusieurs tourments, & la laissa ensuite à la garde d'un soldat. Marie trouva le moyen de s'échapper ; elle se retira dans des rochers & y mourut.

MARIE, (*sainte*) surnommée *la Consolatrice*, étoit de Vérone, & née de parents nobles. Sa beauté fut cause qu'un grand nombre de jeunes gens considérables la demanderent en mariage ; mais peu flattée de leurs demandes, elle préféra l'état de vierge Chrétienne à celui de femme mariée. Ses vertus édifierent le monde, au milieu duquel elle vécut ; & son surnom lui vint de ce qu'elle fit une de ses principales œuvres de piété du soin de consoler les malades & les affligés.

MARIE (*sainte*) *&* sainte GARCIE, martyres, étoient sœurs de S. Bernard, surnommé *d'Alcyre*, du lieu de son martyre. Elles étoient nées Mahométanes, à Carlete, dans le royaume de Valence en Espagne, de pere & mere nobles.

Bernard, ayant de bonne heure pris connoissance du Christianisme, s'enfuit de la maison paternelle, se fit Chrétien, & prit l'habit monastique dans le monastere de Poblèse, de l'ordre de Citeaux. Après avoir passé quelques années dans le Cloître, en édifiant ses freres, le zele de la religion qu'il avoit embrassée, lui fit désirer d'aller travailler à convertir un frere & deux sœurs qu'il avoit. En ayant obtenu la permission de ses supérieurs, il retourna, pour quelque temps, dans sa patrie. Il ne put rien gagner sur son frere; mais ses instructions, rendues

plus pathétiques par la tendresse fraternelle, agirent si puissamment sur le cœur de ses sœurs, qu'elles demanderent & reçurent le baptême, où l'une prit le nom de *Marie*, & l'autre celui de *Garcie*. Leurs véritables noms sont inconnus. Bernard, pleinement convaincu que l'endurcissement de son frere étoit sans remede, & craignant que ses sœurs, quand il seroit reparti pour son monastere, ne fussent exposées à de trop fortes tentations, en restant avec cet infidele opiniâtre, leur conseilla de venir, dans les Etats des Chrétiens, professer librement leur religion. Elles y consentirent, & partirent secrettement avec lui. Leur frere ne fut pas plutôt instruit de leur fuite, qu'il en fut dans une fureur extrême. Il les poursuivit; & les ayant atteintes auprès d'Alcyre, il les immola tous trois à sa fureur le 22 d'août 1280.

L'église d'Espagne & l'ordre de Cîteaux les honorent comme martyrs, parce qu'ils furent tués en haine du Christianisme.

MARIE & THERMANTIS, Impératrices d'Occident, filles de Stilicon, furent mariées successivement à l'Empereur Honorius, quoiqu'elles ne fussent pas encore dans un âge nubile. C'est tout ce que l'on sait de ces Princesses.

MARIE, dame Juive, fille d'Eléazar, & fort riche. Voyant que l'armée des Romains ravageoit la Judée, elle vint, du pays au-delà du Jourdain, où elle avoit son établissement, s'enfermer, comme tant d'autres, dans Jerusalem. Cette ville étant assiégée, & la famine s'y étant mise, Marie fut d'abord dépouillée par les soldats de tout l'argent qu'elle avoit apporté de son pays. Ses joyaux, qu'elle avoit cachés, lui servirent pendant quelque temps de ressource pour se procurer de la nourriture, qui souvent lui étoit enlevée par les mêmes ravisseurs. Enfin, manquant de tout, tourmentée par la faim qui la dévoroit, & enflammée d'indignation contre la violence de ces barbares soldats, elle oublia les sentiments de la nature.

Elle avoit un enfant à la mamelle; elle le saisit avec fureur, & lui adressant la parole : » triste » fruit de mes entrailles, dit-elle, pour qui te ré» servé-je dans ce temps malheureux de guerre, de » famine & de tyrannie? Destiné à périr, ne vaut» il pas mieux que tu serves à soutenir la vie de ta » mere? « Elle le tue, le coupe en morçeaux, le fait rôtir, & en mange une partie, gardant le reste pour un autre repas. L'odeur de cet abominable mets la décela. Des soldats avides de proie, qui couroient par la ville, entrent subitement, & lui demandent avec menaces de quelle viande elle vient de se nourrir. Marie, que son crime accompli rendoit encore plus féroce, les écoute d'un air hardi, & leur montre ce qu'elle avoit mis à part : » c'est » mon enfant, leur dit-elle; mangez, je vous en ai » donné l'exemple. Êtes-vous plus délicats qu'une » femme, ou plus tendres qu'une mere? « Quelqu'endurcis que fussent ces scélérats par l'habitude des plus grands forfaits, ils demeurerent interdits, & s'enfuirent pleins d'effroi.

MARIE DE BRABANT, Reine de France, étoit fille de Henri, troisieme du nom, & sœur de Jean, Duc de Brabant. Le mérite & la beauté de cette Princesse la firent rechercher par Philippe le Hardi, Roi de France, qui l'épousa en secondes nôces, au bois de Vincennes, vers la fin du mois d'août de l'an 1274. Fille d'un des plus beaux esprits de son siecle, elle avoit hérité de ses talents pour la poésie; elle continua de les cultiver à la cour de France, où les sciences avoient commencé de fleurir sous S. Louis, pere de Philippe; & ses bienfaits attirerent de toutes parts un grand nombre de Poëtes. De ce nombre fut un Adenez le Roi, qu'on croit que Marie de Brabant aida beaucoup à la composition du Roman de Cléomades, son meilleur ouvrage.

On juge bien qu'avec tant de belles qualités, il ne fut pas difficile à la Reine de se faire aimer de son époux. Elle se rendit bientôt maîtresse de son

esprit au point qu'elle gouverna long-temps le royaume par elle-même, ou par ses créatures ; ce ne fut, il est vrai, qu'après s'être défait d'un concurrent redoutable, dans la personne de la Brosse, qui de barbier, c'est-à-dire alors de Chirurgien de Philippe, étoit monté jusqu'à la dignité de Chambellan & de premier Ministre. Elle l'accusa, dit-on, d'avoir empoisonné le Prince Louis, fils ainé du Roi : de son côté, la Brosse insinua que la Reine seule étoit coupable de ce crime. Louis, sans doute, mourut de sa mort naturelle ; mais comme la Reine & le Ministre ne s'aimoient point, ils purent saisir une occasion qui leur paroissoit favorable, de se perdre réciproquement dans l'esprit du Monarque. Quoi qu'il en soit, la faveur de Marie l'emporta, & la Brosse fut pendu au gibet public. Après la mort de Philippe, en 1285, la Reine vécut dans la retraite, & signala son veuvage par un grand nombre de pieuses fondations. Elle mourut le 10 ou 12 de janvier 1321, & fut enterrée aux Cordeliers de Paris. Elle laissa trois enfants qui furent, Louis, Comte d'Evreux, Marguerite de France, femme d'Edouard I, Roi d'Angleterre, & Blanche de France, mariée à Rodolphe, Duc d'Autriche, & depuis Roi de Bohême.

MARIE DE LUXEMBOURG, Reine de France, étoit fille ainée de l'Empereur Henri VII, & fut mariée en 1322 avec Charles le Bel, Roi de France, qui, mécontent de la Reine Blanche de Bourgogne, l'avoit répudiée. Marie de Luxembourg, joignant aux graces de la jeunesse les charmes de la beauté, paroissoit devoir consoler le Roi son époux de ses chagrins domestiques lorsqu'un accident la ravit pour toujours à ce Prince. Elle tomba, dit-on, de son charriot en allant à Montargis, & se blessa dangereusement ; ce qui lui fit faire une fausse couche dont elle mourut en 1324. *Voyez ci-après* deux autres MARIES DE LUXEMBOURG.

MARIE D'ANJOU, Reine de France, née le 14 d'octobre 1404, de Louis, second du nom, Roi de

Sicile, Duc d'Anjou, & d'Iolande d'Aragon, ses pere & mere, fut fiancée en 1413 à Charles, alors Comte de Ponthieu, depuis Charles VII, & mariée à ce Prince en 1422. Voici ce qu'en dit l'Historien Varillas : » elle étoit si accomplie pour ce qui re-» garde l'esprit & la vertu, qu'encore que la satyre » fût alors tellement en vogue, principalement à » l'égard des personnes du premier rang, qu'il étoit » presqu'impossible de l'éviter, il ne s'en trouve » néanmoins aucune contre Marie d'Anjou ; ce qui » montre qu'elle étoit exempte, non seulement des » défauts de la cour de Charles VII, mais encore » du soupçon qu'elle y eût part. « Lorsque Charles VII monta sur le trône, les Anglois inondoient la France ; & le découragement des peuples, joint à l'infidélité des Grands du royaume, favorisoit les armes de ces étrangers. Marie d'Anjou se servit du pouvoir que sa douceur & sa piété lui donnoient sur les esprits pour appaiser les murmures des mécontents, ranimer le courage abattu des uns, réveiller l'honneur & la vertu des autres, & rappeller à tous leurs devoirs & leurs serments.

Dans ces temps déplorables & trop funestes à la France, où Charles se contentoit de régner sur ses maîtresses, la Reine soutenoit seule l'Etat penchant vers sa ruine ; elle s'opposoit aux résolutions des Anglois, à celles mêmes de son époux dans ce qui concernoit les affaires de la Monarchie ; & ce fut elle principalement qui dissuada Charles VII du dessein qu'il avoit pris d'abandonner aux ennemis leurs conquêtes, pour se retirer dans le Dauphiné.

Tant de bonnes qualités & de mérites ne purent conserver à Marie d'Anjou que l'estime de son mari. Trop épris pour ses maîtresses, il leur donnoit tous ses soins & toutes ses complaisances, & ne parloit pas même à la Reine, qui supportoit ces disgraces avec patience. Jamais cependant Princesse n'eut plus d'occasions de se venger, & ne fut plus éloignée d'en profiter. Sollicitée tantôt par les An-

glois, tantôt par les Français rebelles, & souvent même par le Dauphin son fils, elle ne répondit à ces invitations que pour éclairer les démarches des ennemis, & gagner des sujets à son volage époux. Après la mort de ce Prince, elle continua de signaler son attachement & sa tendresse pour lui, par un grand nombre de pieuses fondations, entr'autres par celle de douze chapelles ardentes, dans chacune desquelles il y avoit douze Prêtres obligés de prier jour & nuit, sa vie durant, pour l'ame du feu Roi son Seigneur. Elle alloit tous les mois à S. Denis, & y faisoit célébrer un service à la même intention. Elle avoit fait à Bourges, où elle demeura longtemps, trois fondations, d'un hôpital pour les malades, d'un autre pour les voyageurs, & d'un collége pour les pauvres orphelins. Elle mourut, le 29 de novembre 1463, à l'Abbaye des Châtelliers en Poitou, d'où son corps fut apporté à S. Denis. Elle avoit eu de son mariage douze enfants, quatre fils & huit filles. Louis XI, l'ainé de ceux-là, fut le successeur de Charles VII.

MARIE D'ANGLETERRE, Reine de France, fille de Henri VII, & sœur de Henri VIII, Roi d'Angleterre, étoit née vers l'an 1499, & n'avoit guere que seize à dix-sept ans lorsque Louis XII, veuf alors de sa seconde femme, Anne de Bretagne, la fit demander en mariage en 1514. » Non-seulement, » dit l'Auteur des Anecdotes des Reines & Régentes » de France, Marie avoit tout le mérite de la jeu- » nesse en sa fleur; mais elle passoit encore pour la » personne la mieux faite & la plus belle de son » temps. Son caractere étoit doux, gai, plus vif que » ne l'est ordinairement celui des Anglois. Moins » ambitieuse que tendre, & sensible à l'amour, elle » étoit déjà éprise d'une forte inclination pour un » jeune Seigneur Anglois, qui réparoit, autant que » cela se peut, la disproportion de sa naissance avec » le rang de la Princesse, par la faveur où il étoit » auprès du Roi, & les services de son pere. C'étoit » Charles Brandon, fait Duc de Suffolck. « Ce Duc

à qui Marie avoit été promise, eut permission de la suivre à la cour de France, & d'y résider en qualité d'Ambassadeur.

Le Comte d'Angoulême, qui fut depuis François I, Prince jeune & bien fait, devint amoureux de la jeune Reine; mais Grignaux, ancien Chevalier d'honneur d'Anne de Bretagne, ayant un jour vu le Comte plus paré qu'à son ordinaire, & su de lui qu'il méditoit la conquête de la Reine : » Donnez-vous-en » bien de garde, Monseigneur, lui dit-il en fronçant » le sourcil; Pasques-Dieu, (c'étoit son serment) » vous vous jouez à vous donner un maître; il ne » faut qu'un accident pour que vous restiez Comte » d'Angoulême toute votre vie....... Le Comte sentit la sagesse de ce conseil, & le suivit........ » Louis XII, dit M. le Président Hénault, avoit cin- » quante-trois ans quand il épousa la Princesse Ma- » rie, & étoit d'une santé fort délicate. Il oublia » son âge auprès d'elle, & y trouva la mort au » bout de deux mois & demi de mariage. Le bon » Roi, à cause de sa femme, avoit changé de tout » sa maniere de vivre; car où il souloit dîner à huit » heures, il convenoit qu'il dînât à midi; où il sou- » loit se coucher à six heures du soir, souvent se » couchoit à minuit. « Hist. de Bayard.)

Marie, après la mort de Louis XII, repassa en Angleterre, où elle épousa le Duc de Suffolck, & se fit nommer *la Reine-Duchesse*. Elle eut plusieurs enfants de ce second mariage, & mourut le 23 de juin 1533, âgée de trente-sept ans.

MARIE STUART, Reine de France. *Voyez* STUART. (*Marie*)

MARIE DE MÉDICIS, Reine de France. *Voyez* MÉDICIS. (*Marie de*)

MARIE-THÉREZE D'AUTRICHE, Reine de France, niece d'Anne d'Autriche, mere de Louis XIV, & fille unique de Philippe IV, Roi d'Espagne, naquit le 10 de septembre 1638. C'étoit quant à l'extérieur, le portrait fidele de la Reine-mere sa tante; des yeux parfaitement beaux, un teint éblouissant, & sur toute sa per-

sonne une douceur engageante, qui charmoit les plus insensibles. Lorsqu'elle eut atteint sa vingt-deuxieme année, l'Empereur la demanda en mariage, & ne fut pas accepté. Dès l'année 1658. la France l'avoit désirée pour son jeune Monarque. Cette union procuroit la paix aux deux royaumes ; mais Philippe IV étoit retenu par des considérations importantes. Pour le déterminer le Cardinal Mazarin eut recours à sa politique. Il parla de marier Louis XIV avec Marguerite, Princesse de Savoie. A cette nouvelle le Duc & Madame Royale son épouse accoururent à Lyon & présenterent leur fille au Roi, qui en parut très-satisfait. Pendant cette entrevue le Comte de Pimentel arriva à Lyon *incognito*, & offrit de la part de son maître la paix & la main de l'Infante. Le Duc de Savoie se voyant joué, partit deux jours après son arrivée. Etant sur les frontieres, il se retourna du côté du royaume, & lui dit : » adieu, » France pour jamais, je te quitte sans regret. « La jeune Princesse pleura de dépit. Mazarin, pour la consoler, & appaiser Madame Royale, lui donna un écrit signé du Roi, que, si Sa Majesté n'épousoit pas l'Infante, il épouseroit la Princesse Marguerite.

La cour revint à Paris ; Mazarin & dom Louis de Haro, Ministre d'Espagne, eurent plusieurs conférences dans l'isle des Faisans. On y traita des intérêts du Prince de Condé, qui s'étoit retiré en Espagne depuis 1654, & des renonciations de Marie-Thérèze à la couronne d'Espagne. Toutes ces difficultés étant levées, le Duc de Grammont fut chargé d'aller faire la demande de la Princesse. Il arriva à Madrid le 17 octobre 1659, à la tête de quarante Gentilshommes, & au galop. Après vingt-quatre conférences le traité de paix fut conclu & signé le 7 novembre 1659. Les cérémonies du mariage furent remises au printemps de l'année suivante, à cause de la foible santé de Philippe. Le Roi passa du Comtat-Venaissin, où il étoit allé, en Languedoc ; & de Montpellier à S. Jean-de-Luz.

Le Roi d'Espagne vint avec l'Infante jusqu'à S. Sébastien. » Sur les quatre heures du jeudi vingt-sep-
» tieme de mai, dit Montreuil dans ses Lettres, jour
» de la Fête-Dieu, M.... apporta une lettre du Roi de
» France à l'Infante; elle lui fit beaucoup de com-
» pliments pour la Reine de France, mere du Roi; &
» comme M.... lui demanda une & deux fois si
» elle ne vouloit rien lui dire pour dire au Roi, elle
» lui répondit : hé! mon Dieu! vous avez grand
» tort! Ne vous ai-je pas dit trois fois que vous di-
» siez à la Reine ma tante que je meurs d'envie
» de la voir? Allez, dites cela seulement. Toute
» la cour trouva ce compliment là si fin, & si spi-
» rituel qu'on eût pu soupçonner (quelque esprit
» qu'ait l'Infante,) si le porteur eût été M. le Ma-
» réchal de Clairembault, dont l'esprit étoit con-
» nu, qui lui auroit fait dire cela. Mais pour
» M.... on le connoît, & on sait bien qu'il est
» trop homme d'honneur, & qu'il n'est point homme
» à l'avoir inventé. «

Le jeudi 3 de juin le mariage fut célébré à Fontarabie, par le Patriarche des Indes, en qualité de Grand-Aumônier d'Espagne. Dom-Louis de Haro épousa l'Infante pour le Roi de France, comme fondé sur sa procuration. Après la cérémonie, l'Infante dîna publiquement, ce qu'on n'avoit pas encore vu : le soir il y eut bal paré à S. Jean-de-Luz, où le Roi Philippe dansa. Le lendemain la Reine-mere, accompagnée de Monsieur, frere du Roi, arriva à l'isle de la Conférence. Quelques moments après, la jeune Reine s'y rendit avec le Roi son pere, & se jetta aux pieds de la Reine sa tante, qui l'embrassa plusieurs fois. Louis XIV vint ensuite; mais il ôta son ordre, de peur d'être connu; & demeurant à la porte de la Conférence, il passa sa tête entre les épaules de Dom-Louis de Haro & de M. le Cardinal. Le premier le reconnut, & en avertit l'Infante d'un coup d'œil. Mais comme il étoit *incognito*, personne ne le salua; & le dimanche 6 juin,

les deux Rois, dans une entrevue, jurerent la paix, & la signerent. Le lendemain l'Infante se jetta trois fois aux genoux de son pere, qu'elle baigna de ses larmes, & lui fit ses adieux. Louis XIV s'excusant au Roi d'Espagne de la peine que ce mariage lui avoit donnée, en le faisant venir de Madrid : » je se» rois venu à pied, répondit Philippe, s'il eût été né» cessaire. « Toute la cour de France fit son entrée à S. Jean-de-Luz d'une maniere si brillante qu'on avoit dépensé plus de deux millions en broderie. Le Cardinal dit finement : » Ce n'est qu'un million » pour les courtisans, & un million pour les Mar» chands. « Il vouloit dire que la plus grande partie de cette dépense ne seroit pas acquittée. Montreuil dit aussi, en imitant Rabelais : » tel s'est mon» tré si mauvais ménager que de deux moulins, il » n'a fait qu'un habit. « Le mercredi 9 de juin le Roi épousa l'Infante à S. Jean-de Luz, & l'Evêque de Bayonne bénit le mariage. Après la cérémonie on jetta au peuple *les pieces d'alégresse ;* c'est ce que nos anciens Historiens appelloient autrefois *faire largesse*. C'étoient des médailles d'or & d'argent, sur lesquelles étoient représentés d'un côté les portraits du Roi & de la Reine, de l'autre la ville de S. Jean-de-Luz, sur laquelle tomboit une pluie d'or, avec cette légende : *non lætior alter*. M. de Sainte Palaye nous apprend, dans ses Mémoires sur l'ancienne Chevalerie, » que dans toutes les fêtes » que donnoient les Souverains, ou même les simples » Chevaliers assez grands Seigneurs pour *tenir cour*, » il étoit d'usage de faire largesse ; & les assistants » même le demandoient en criant : *largesse* ou *no*» *blesse*, qui étoient pour lors synonymes. «

De S. Jean-de-Luz, la cour partit pour Vincennes, le 14 de juin, & le Roi ordonna qu'on le logeât toujours avec la Reine : » quelque étroit que le » logis pût être, fût-ce dans un village. " On resta à Vincennes jusqu'au 26 d'août, pour donner ordre à la capitale de préparer l'entrée. Elle fut d'une

magnificence extraordinaire. Le Roi & la Reine assis sur un trône élevé à l'entrée du fauxbourg S. Antoine, qu'on appelle encore *le Trône*, reçurent les complimen̄ts des Compagnies souveraines; après quoi la Cour se mit en marche. Le Roi monté sur un cheval d'Espagne bai-brun, & la Reine dans une superbe caleche découverte, en forme de char, jouirent des acclamations du peuple; témoignage sincere de la tendresse de la nation.

Personne ne triompha davantage que le Cardinal. La paix étoit son ouvrage; il voyoit avec complaisance que le jeune Monarque n'aimoit que le plaisir; il avoit eu soin d'écarter de lui tous ceux qui auroient pu l'instruire. Le Roi ne savoit que danser, tirer des armes & monter à cheval, & plusieurs auguroient, en voyant ses penchants & sa timidité, qu'il ne seroit pas un fameux Monarque. Mazarin avoit plus de pénétration. Il dit » que le Roi trom-» peroit bien du monde, & qu'il y avoit dans » Louis XIV de quoi faire quatre Rois & un hon-» nête homme. «

Le Roi avoit aimé madame de Beauvais, quoique bien plus âgée que lui. Olympe Mancini, qui fut depuis Comtesse de Soissons, parut sur les rangs. Marie sa sœur, qui fut mariée au Connétable de Colonne, lui succéda. Henriette d'Angleterre, qui venoit d'épouser Monsieur, frere du Roi, offrit à Louis une conquête plus piquante. La Reine-mere s'alarma d'un attachement si criminel. Monsieur s'en plaignit, & le Roi, pour les appaiser, offrit son cœur à mademoiselle de la Valliere, fille d'honneur de la Duchesse d'Orléans. La Reine voulut se plaindre; on ne l'écouta pas. Elle fit quelqu'éclat, on lui ordonna de se taire. Cette malheureuse Princesse perdit un puissant soutien dans la Reine-mere sa tante, qui mourut en 1666, & pour laquelle le Roi avoit toujours témoigné le plus grand respect. Philippe IV, son pere, mourut quelque temps après, & sa mort fut le signal de la guerre entre la France

& l'Eſpagne, au ſujet des Pays-Bas, qui apparte-noient à la Reine par la mort de ſes deux freres, nés du ſecond lit de Philippe. Cette guerre ne fut pas longue, mais le Roi ne fut pas moins coupable envers ſon épouſe. Il s'attacha à la Princeſſe de Monaco, fille du Maréchal de Grammont, & enſuite à la Marquiſe de Monteſpan, fille du Duc de Mortemar : cette derniere intrigue fut la plus éclatante, & celle qui chagrina le plus la Reine. Elle ſe vit obligée de dévorer ſa douleur ; & lorſqu'on lui préſenta mademoiſelle de Blois & le Comte de Touloufe, les derniers enfants que le Roi avoit eus de madame de Monteſpan, elle les careſſa, & dit les larmes aux yeux : » Madame de Richelieu me diſoit » toujours qu'elle répondoit de tout ce qui ſe paſſoit. » Voilà les fruits de ce cautionnement ! «

De madame de Monteſpan le Roi paſſa pour quelque temps à mademoiſelle de Fontange, & s'attacha pour toujours à la Marquiſe de Maintenon. La Reine, qui aimoit véritablement ſon époux, ne put réſiſter à ce coup ſenſible ; elle mourut dans la quarante-cinquieme année de ſon âge, après une maladie de trois jours. Le Roi ne put ſe rappeller, ſans rougir, une tendreſſe ſi mal récompenſée. Il lui parla eſpagnol dans ſes derniers moments ; cette marque d'amitié parut la conſoler ; elle témoigna qu'elle mouroit contente. Le Roi, en apprenant ſa mort, dit publiquement, » qu'elle ne lui avoit jamais » donné d'autre déplaiſir que celui qu'elle lui cau-» ſoit par ſa mort. « Ses Confeſſeurs ont dit que le Roi étoit le ſeul homme auquel elle eût jamais penſé ; & qu'interrogée par l'un d'eux ſi elle n'avoit point arrêté ſes idées ſur quelque perſonne de la Cour d'Eſpagne : elle avoit répondu : » Eh ! com-» ment y aurois-je penſé ? il n'y avoit de Roi que » mon pere. «

Marie n'eut point de qualités brillantes ; mais elle avoit toutes les vertus néceſſaires pour faire une épouſe accomplie. Ennemie du faſte & des intri-

gues, elle ne se mêla jamais du gouvernement, & ne s'occupa que du soin de servir Dieu & de plaire au Roi. La bonté de son caractere, la solidité de son esprit & sa modestie lui mériterent l'estime & l'amitié de son époux ; mais ces sentiments ne suffisoient pas à sa tendresse : elle en gémit & dissimula ses chagrins avec la plus grande discrétion. Tel est l'avis unanime de tous les Historiens qui ont parlé de cette Princesse. Elle fut mere de trois Princes ; Louis, Dauphin de France, Philippe, Duc d'Anjou, & Louis-François, second Duc d'Anjou ; elle donna aussi la naissance à trois Princesses ; Anne-Elizabeth de France, Marie-Anne de France, & Marie-Théreze.

MARIE LEZINSKA, Reine de France & de Navarre, dont la France pleure encore actuellement la perte, étoit fille de feu Stanislas, Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, & de feue Marie Opalinska. Elle étoit née le 23 de juin 1703, & avoit épousé le 5 de septembre 1725 LOUIS XV, Roi de France, aujourd'hui régnant. Une mort qui s'est fait craindre long-temps, vient de priver ce Monarque d'une compagne douce & fidelle ; la Famille royale, d'un modele des vertus chrétiennes ; les pauvres & les orphelins, d'une mere tendre & compatissante ; la religion enfin, d'un de ses plus fermes appuis. Le 24e jour de juin de l'année 1768 a été le dernier de sa vie & le premier de nos regrets.

MARIE D'AUTRICHE, Impératrice, fille de Charles-Quint & d'Isabelle de Portugal, naquit en 1528, & fut mariée en 1548 à Maximilien d'Autriche, fils de Ferdinand I, frere de Charles-Quint. L'histoire la loue de sa tendresse pour son époux & de sa piété. Elle mourut en 1603 mere de quinze enfants, neuf fils & six filles, au monastere des Religieuses de sainte Claire à Madrid.

MARIE D'ARAGON, femme, d'autres disent concubine de l'Empereur Othon III, est fameuse par

ses débauches. Semblable à la femme de Putiphar ; elle voulut engager un jeune Comte à répondre à ses désirs ; mais n'en ayant essuyé que des refus, elle l'accusa du crime dont elle étoit coupable, & l'Empereur, la croyant sur sa parole, fit trancher la tête au jeune Seigneur. A quelque temps de-là, la Comtesse, à qui seule son malheureux époux avoit voulu confier en mourant le secret de cette aventure, alla se présenter à l'Empereur Othon, dans une assemblée solemnelle des Etats d'Italie, qu'il tenoit près de Plaisance, & lui demanda justice du meurtrier de son mari. Othon ne balança pas à la lui promettre, au cas qu'elle représentât le coupable. Alors cette courageuse veuve lui montrant la tête du Comte, qu'elle prit d'un de ses gens qui la tenoit cachée sous son manteau : » C'est vous-même, » Seigneur, dit-elle, qui êtes ce meurtrier, qui avez » fait mourir injustement le Comte mon mari ; ce » que je suis prête de prouver par l'épreuve du feu, » en tenant un fer chaud entre mes mains. « C'étoit-là, dans ces temps demi barbares, une des manieres de connoître la vérité ou la fausseté d'une accusation. L'Empereur consentit à ce que proposoit la Comtesse ; & sur le champ on apporta dans un grand brasier un fer que la veuve prit dans ses mains lorsqu'il fut tout rouge, & qu'elle tint quelque temps sans se brûler. Puis se tournant vers Othon, elle eut la hardiesse de lui demander sa propre tête, conformément à l'arrêt qu'il venoit de rendre. L'Empereur épouvanté demanda des délais, & s'avoua coupable sur la foi du fer rouge. Il composa néanmoins avec la Comtesse, qui se contenta de la mort de Marie d'Aragon, & qu'Othon fit brûler en 998.

MARIE I, Reine d'Angleterre, fille de Henri VIII, & de Catherine d'Espagne, née le 18 de fevrier 1515, fut d'abord destinée par son pere à lui succéder ; mais ce Prince, après son mariage avec Anne de Boulen, la priva de ses droits à la couronne, & lui substitua Elizabeth. Cependant il ordonna par

son testament, qu'Edouard, qu'il avoit eu de Jeanne Seymour, lui succéderoit le premier, ensuite la Princesse Marie, & puis Elizabeth.

Edouard étant mort au mois de juillet 1553, Dudley, Comte de Warwick & Duc de Northumberland, vouloit assurer la couronne à son fils Giffort, auquel il fit épouser Jeanne de Suffolck, petite-niece de Henri VIII; & son premier soin fut de se saisir de la Tour de Londres, de convoquer les principaux de la Noblesse, & de faire proclamer Reine Jeanne de Suffolck. Il avoit aussi tenté de se saisir de la personne de la Reine Marie; mais cette Princesse avoit quitté la capitale, & s'étoit fait déclarer Reine d'Angleterre dans son château de Framingham. La justice de sa cause entraîna presque tout le royaume. En moins de dix jours elle se vit à la tête de trente mille hommes, qu'elle conduisit contre les rebelles. Les troupes qu'ils avoient levées les abandonnerent. On arrêta les Ducs de Northumberland & de Suffolck, aussi-bien que Jeanne & son mari. Tous quatre eurent la tête tranchée avec leurs principaux partisans; & Marie demeura en possession du trône. Elle travailla avec un zele infatigable à rétablir la religion Catholique en Angleterre, & elle en vint heureusement à bout. En 1554 elle épousa Philippe, fils de Charles-Quint, à qui cet Empereur donna l'année suivante le royaume d'Espagne. Ce mariage ne l'ayant pas empêchée de gouverner ses Etats, comme elle avoit fait jusqu'alors, avec autant d'autorité que de prudence, elle mourut sans enfants en 1558, au grand contentement des hérétiques, qui se rétablirent sous le regne suivant.

MARIE II, Reine d'Angleterre, fille aînée de Jacques II, Roi d'Angleterre, née le 10 de mai 1662, fut mariée, à l'âge de seize ans, à Guillaume-Henri de Nassau, Prince d'Orange, & passa peu de temps après en Hollande. En 1689 elle fut appellée au trône d'Angleterre, vacant par la fuite de Jacques III, & partagea l'autorité suprême avec le Roi son

calomnie ; douce, pieuse, charitable, elle fut un modele pour son mari, dont les bonnes œuvres ne se bornerent pas au Portugal, ce Monarque étant un des principaux fondateurs & bienfaicteurs du college de Montaigu dans l'Université de Paris. Animé du même zele que son illustre épouse, il fit porter la foi de Jesus-Christ aux Indes & dans l'Ethiopie, & fonda plusieurs églises & hôpitaux à Lisbonne & dans d'autres villes de ses Etats. Dieu récompensa les vertus de Marie & d'Emmanuel par une nombreuse famille, ayant eu dix enfants, sept fils & trois filles. Marie de Castille mourut des suites de sa derniere couche en 1517, âgée de trente-cinq ans, & fut extrêmement regrettée du Roi son mari.

MARIE D'AUTRICHE, Reine de Hongrie & de Bohême, née à Bruxelles le 13 de septembre 1543, étoit fille de Philippe, Archiduc d'Autriche & Roi d'Espagne, & sœur des Empereurs Charles-Quint & Ferdinand I ; elle fut mariée en 1521 à Louis Jagellon, Roi de Hongrie, qui périt en 1526 à la bataille de Mohats, où les Hongrois furent vaincus par Soliman II, Empereur des Turcs. La douleur que ressentit de cette mort l'illustre Marie la fit résoudre à ne jamais se remarier ; & malgré les partis avantageux qui se présenterent, elle demeura veuve toute sa vie. L'Empereur Charles-Quint, son frere, l'établit en 1531 Gouvernante des Pays-Bas ; & pendant vingt-quatre ans qu'elle régenta ces provinces, elle s'acquit beaucoup de gloire & de réputation. Sa prudence & sa douceur la rendirent extrêmement chere aux Flamands. Elle avoit toutes les inclinations guerrieres, aimoit passionnément la chasse, & se plaisoit à faire de grandes dépenses pour l'entretien des armées & les fortifications des places frontieres. Elle se voyoit plus volontiers à la tête des troupes qu'au milieu d'une Cour nombreuse & magnifique.

En 1552, tandis que l'Empereur Charles-Quint assiégeoit Metz, elle fit une diversion puissante en

Picardie ;

Picardie ; brûla Noyon, Nesle, Chaunes, Roie & Folembray, maison royale bâtie par François I, & ruina plus de sept ou huit cens villages. Henri II, effrayé de ces ravages, accourut au secours de ses provinces. Il fut bientôt en état d'user de représailles, mit tout à feu & à sang dans le Brabant, dans le Hainaut & dans le Cambresis, & prit Mariembourg que la Régente avoit fait bâtir.

Au mois d'octobre 1556, Marie d'Autriche remit à son frere Charles-Quint le gouvernement des Pays-Bas. Ce Prince s'étant démis lui-même de l'empire, elle le suivit en Espagne, au grand regret des Flamands, & mourut trois semaines après son frere, le 18 d'octobre 1558, comme elle se préparoit à repasser en Flandre.

MARIE-ISABELLE, Reine de Hongrie, sœur de Sigismond-Auguste, Roi de Pologne, mariée en 1539 à Jean Zapolski, Vaivode de Transilvanie, élu Roi de Hongrie en concurrence de Ferdinand d'Autriche, frere de l'Empereur Charles-Quint. Cette Princesse en 1540 étant demeurée veuve dans le même mois qu'elle accoucha de Jean son fils, & ne doutant point que Ferdinand n'envahît toute la Hongrie, envoya demander des secours à Soliman II, Sultan des Turcs, & se mit, elle & son fils, sous la protection de la Porte. Cette démarche arracha la Hongrie des mains des Allemands ; mais ce fut pour être la proie des Turcs, qui s'emparerent de Bude l'année suivante, & s'en mirent en possession. Isabelle fut reléguée avec son fils en Transilvanie, dont on lui donna le titre de *Régente*. Elle céda depuis cette principauté à Ferdinand ; mais les Transilvains, opprimés par les Allemands, négocierent sous main en 1556 avec la Reine Isabelle son retour en Transilvanie. Elle quitta Cassovie, où elle s'étoit retirée auprès de Sigismond-Auguste son frere, & fut reçue de ses anciens sujets avec tous les témoignages de l'alégresse la plus vive Elle conserva l'autorité souveraine, sans en faire part à son

fils, jusqu'à l'année 1558, qu'elle mourut au mois de septembre.

MARIE DE CHASTILLON, Reine de Naples & de Sicile, l'une des plus habiles & des plus courageuses Princesses de son siecle, étoit fille de Charles de Chastillon, dit *de Blois*, & fut mariée le 9 de juillet 1360 à Louis de France, Duc d'Anjou, Comte de Provence & du Maine, qui fut depuis Roi de Jerusalem, de Naples & de Sicile. Lorsqu'en 1384 elle eut perdu son époux, elle se chargea du gouvernement de la Sicile pendant la minorité de son fils, & se conduisit avec une prudence & une sagesse consommées. Dans le cours d'une longue guerre qu'il lui fallut soutenir contre Ladislas ou Lancelot, fils de Charles de Duras, qui prétendoit à la couronne de Sicile, elle se donna les plus grands mouvements pour fixer l'humeur légere des Siciliens, & les gouverna avec beaucoup de douceur & de modération. Malgré les dépenses prodigieuses qu'elle fut obligée de faire, & cela sans fouler ses peuples, on trouva dans ses coffres, lorsqu'elle mourut en 1404, deux cens mille écus d'or, qu'elle avoit mis à part pour payer la rançon de son fils, au cas qu'il fût fait prisonnier.

MARIE DE BOURGOGNE, fille de Charles le Téméraire, Duc de Bourgogne, hérita de tous les Etats de son pere, tué au siege de Nanci en 1477, & devint par-là le plus riche parti de l'Europe. Louis XI, qui pouvoit & devoit en profiter pour le Dauphin Charles son fils, ne voulut point l'accepter; & par le mariage de Marie avec Maximilien, fils de l'Empereur Frédéric, les Pays-Bas passerent à la maison d'Autriche. Marie de Bourgogne se fit aimer de ses peuples, qu'elle gouverna avec beaucoup de douceur. Elle mourut d'une chûte de cheval en 1482.

MARIE DE FRANCE, Comtesse de Champagne, de Blois & de Chartres, doit avoir place parmi les héroïnes de l'amour maternel. Fille ainée de notre

Roi Louis VII, elle fut mariée à Henri I, Comte Palatin de Champagne, & mourut en 1198, âgée de près de soixante-neuf ans, du chagrin que lui causa la mort de son fils Henri II, Comte de Champagne, & Roi de Jerusalem, qui s'étoit tué l'année précédente, en tombant d'une fenêtre au château d'Acre en Palestine.

MARIE-ADÉLAÏDE DE SAVOIE, Dauphine, fille aînée de Victor-Amédée, II du nom, Duc de Savoie, & d'Anne-Marie d'Orléans, épousa, l'an 1697, Louis de France, Duc de Bourgogne, qui fut depuis Dauphin. Cette Princesse étoit douce, spirituelle, aimable. Elle avoit, dit un Auteur moderne, des vertus à l'âge où c'est beaucoup d'en promettre. Le jour de son mariage, excédée de compliments, elle répondit à un courtisan : » Ce que » vous dites-là est la plus belle chose du monde ; » mais heureusement on ne se marie pas tous les » jours. « Elle mourut à Versailles le 12 de fevrier 1712, six jours avant le Dauphin son mari. Ces jeunes époux, à qui la France est redevable du Roi qui la gouverne aujourd'hui, furent portés sur un même char à S. Denis, suivis des gémissements & des regrets de tous les Français.

MARIE-CHRISTINE-VICTOIRE DE BAVIERE, Dauphine, fille de Ferdinand-Marie, Electeur de Baviere, née à Munich le 28 de novembre 1660, mariée le 7 de mars 1680, à Louis Dauphin, fils du Roi Louis XIV, fut une Princesse de beaucoup de mérite. Elle mourut à Versailles le 20 d'avril 1690.

MARIE DE BOURBON, Duchesse d'Orléans, femme de Gaston-Jean-Baptiste de France, Duc d'Orléans, dernier des trois fils du Roi Henri IV, & frere unique du Roi Louis le Juste, naquit au château de Gaillon en Normandie le 15 d'octobre 1605. Elle étoit fille unique de Henri de Bourbon, Duc de Montpensier, & de Henriette-Catherine, Duchesse de Joyeuse, héritiere de cette illustre maison. Dès sa tendre jeunesse elle s'adonna aux saints

exercices de la piété chrétienne, par les soins de son illustre mere. Ayant été mariée le 6 d'août 1626, elle continua, comme elle avoit fait jusqu'alors, de répandre d'abondantes aumônes sur les pauvres, & de faire un grand nombre de fondations & d'autres œuvres pieuses. Elle mourut en couches le 4 de juin 1627, n'étant encore que dans sa vingt-deuxieme année, & fut sensiblement regrettée du Roi Louis XIII, & du Duc d'Orléans son mari.

MARIE DE LUXEMBOURG, Duchesse de Mercœur & de Penthievre, Princesse de Martigues, célebre par ses vertus, & sur-tout par sa piété & sa libéralité, étoit fille & unique héritiere de François-Sébastien de Luxembourg, Prince de Martigues, & de Marie, fille de Jean de Beaucaire. Elle naquit le 15 de fevrier 1562 au château de Lamballe, & fut mariée en 1575 avec Philippe-Emmanuel, Duc de Mercœur, le fléau des Musulmans, dont elle eut trois enfants, deux fils & une fille, qu'elle éleva dans la pratique des vertus. Modeste sans orgueil, libérale sans ostentation, Marie de Luxembourg fit le bien pour le bien même. Elle répandit ses bienfaits à pleines mains sur l'indigent & le pauvre; dota plusieurs pauvres maisons religieuses, & passa toute sa vie dans le travail & dans les exercices de piété. S'étant retirée dans son château d'Anet, pendant la maladie contagieuse dont Paris fut affligé l'an 1623, elle y tomba malade, & mourut au mois de septembre de la même année. Son corps fut apporté l'année suivante dans l'église des filles de la Passion, où il fut inhumé près de celui de la Reine Louise de Lorraine, sa belle-sœur. On y voit son épitaphe.

MARIE DE LUXEMBOURG, Comtesse de Vendôme, étoit fille de Pierre de Luxembourg, II du nom, Comte de S. Paul, &c, & de Marie de Savoie, sa femme. Louis, Claude & Antoine ses freres, & Françoise sa sœur, étant morts jeunes, elle fut, à treize ans, unique héritiere de la maison de Luxembourg, & fut mariée en premieres noces à

Jacques de Savoie, son oncle maternel, qui la laissa veuve quelque temps après, n'ayant eu qu'une fille de ce mariage. Marie épousa en secondes noces François de Bourbon, Comte de Vendôme, dont elle eut six enfants, quatre fils & deux filles. Elle étoit fort jeune encore lorsqu'elle resta veuve de ce Prince. Mais renonçant alors à toute alliance, elle ne s'occupa qu'à bien élever ses enfants, dont elle fut nommée tutrice. Elle fut l'une des plus sages & des plus vertueuses Princesses de son siecle, & mérita, pour sa grande charité, d'être appellée *la mere & la nourrice des Pauvres & des gens d'église*. Elle passa cinquante & un ans dans une chaste & sainte viduité ; ce qui la rendit recommandable, non-seulement parmi les Français, mais aussi parmi les étrangers. Elle mourut le premier jour d'avril 1646, en son château de la Fere en Picardie.

MARIE-MADELEINE DE LA TRINITÉ, fondatrice des Religieuses de Notre-Dame de la Miséricorde, conjointement avec le P. Yvan, Prêtre de l'Oratoire, étoit fille d'un soldat nommé *Armand Martin*, & naquit à Aix en Provence le 3 de juin 1616. Son pere étant mort à la guerre lorsqu'elle n'avoit encore que dix ans, elle fut élevée avec beaucoup de soin par sa mere Marguerite Caritas, qui vivoit d'un petit négoce. A l'âge de quinze ans elle fut demandée en mariage, & pressée par sa mere d'accepter le parti qui paroissoit avantageux ; elle demanda du temps pour consulter Dieu, puis déclara dans l'assemblée de ses parents qu'elle n'avoit nulle volonté de s'engager jamais dans le mariage. En 1630 elle se retira à Pertuis avec madame de Saint-Marc, veuve d'un Conseiller d'Aix, pour se garantir de la maladie contagieuse qui faisoit alors de grands ravages dans cette derniere ville. Elle accompagna cette dame à Tarascon, & courut dans le voyage deux grands dangers. Quand elle en eut été délivrée, & qu'elle fut arrivée à Tarascon, elle alla tous les jours qu'elle y demeura en rendre

graces à Dieu dans l'église souterreine de sainte Marthe, fort fréquentée à cause des reliques qui y sont exposées à la vénération du peuple, & que l'on croit être de cette sainte.

Quand elle fut de retour à Aix, elle se mit sous la conduite du P. Yvan, qui composa pour elle un livre intitulé *Conduite à la perfection chrétienne*. Elle lui demanda permission de faire vœu de continence perpétuelle, & lui témoigna depuis quelque dessein d'entrer dans le monastere des Capucines de Marseille. Le P. Yvan lui déclara que Dieu la destinoit à un autre emploi; & un Capucin consulté là-dessus répondit la même chose. On dit qu'elle connut dans la priere que cet emploi étoit la fondation d'un nouvel ordre; & dans une maladie qu'elle eut en 1632 elle prit la résolution de fonder un ordre, qui fut appellé l'*ordre de la Miséricorde*, où l'on recevoit sans dot les filles de qualité qui n'avoient pas de bien pour entrer dans les autres religions. Quand elle proposa ce dessein au P. Yvan il le jugea impossible; néanmoins il entreprit de travailler à son établissement; & pour cet effet il acheta dans Aix une maison pour loger les pauvres filles de l'ordre qu'il vouloit fonder. Madeleine quitta la maison de sa mere pour aller demeurer dans celle que le P. Yvan avoit préparée. La demoiselle de Bontems y envoya des meubles, & pourvut à la subsistance des filles, auxquelles elle fit depuis donation de tout son bien. Le nombre de ces filles s'étant accru, le P. Yvan acheta des jardins où il pût loger plus commodément sa communauté. Le 13 d'août 1637 la premiere pierre du nouveau bâtiment fut posée; mais il éprouva plusieurs contradictions de la part de M. Bretel, Archevêque d'Aix, qui ne pouvoit digérer le projet d'un nouvel ordre, ni de recevoir des filles sans dot. Cependant M. Sforza, Archevêque d'Avignon, approuva l'institut: le Comte d'Alais, Gouverneur de la Provence, obtint du Roi de France les lettres nécessaires pour

cet établissement ; & l'Archevêque reçut enfin la bulle, & permit aux filles de prendre l'habit de Religieuses, & au P. Yvan de les confesser & de les conduire. La cérémonie de leur vêture se fit le 13 de juin 1639.

La mere Madeleine, qui avoit été la premiere Supérieure, se démit de sa Charge, pour aller établir à Marseille une maison du même ordre. Elle y arriva avec trois de ses sœurs le 13 de fevrier 1643, & y fut fort considérée par M. Gault, Evêque de la ville, qui la visita presque tous les jours pendant quatre mois. Quelques années après elle établit une autre maison de son ordre à Avignon, & une autre encore à Paris, où elle arriva le 3 de janvier 1649. Cette ville étoit alors pleine de troubles. Malgré les malheurs publics, la cherté des vivres, la rareté de l'argent, la disette de toutes choses, elle y acheta une maison, & obtint des lettres pour y établir un monastere. Le P. Yvan en eut tant de joie qu'il voulut l'aller visiter ; mais il étoit si fort accablé d'années & de maladies qu'il y mourut dans la sacristie le 8 octobre 1653. Le P. Léon, Carme réformé, fit son oraison funebre, qui fut imprimée, aussi-bien que les Lettres du P. Yvan. M. Gondon, Docteur en théologie, composa sa Vie sur les Mémoires fournis par la mere Madeleine.

La Reine Anne d'Autriche, qui avoit entendu l'oraison funebre du P. Yvan, conçut une haute estime de la mere Madeleine, & l'assura de sa protection. Les affaires de son ordre l'obligerent de faire un voyage en Provence, & d'y visiter les monasteres d'Aix, de Marseille & d'Avignon. Avant que de retourner à Paris, elle souhaita de voir les reliques de la Madeleine sa patrone, que l'on croit faussement être à S. Maximin, & de passer delà à sainte Baume. On dit que notre Religieuse, de retour à Paris, prédit à la Reine-mere la paix des Pyrénées, le mariage du Roi Louis XIV, & la naissance du Dauphin.

Quelque désir que des personnes de la premiere qualité de la Cour eussent de la retenir, elle les quitta pour aller établir dans la ville d'Arles une nouvelle maison de son ordre. Au mois de mai 1665 elle en fonda une autre à Salon, ville du diocese d'Arles, & y demeura quelques années. La mere Marie des Anges, Professe de Paris, en fut la premiere Supérieure. Elle eut ordre du Confesseur de la maison de mettre l'obéissance de la mere Madeleine à l'épreuve, & de n'en pas laisser échapper l'occasion. Au mois de juin suivant elle retourna à Paris, où, consultée par la Reine-mere sur l'état de sa maladie, elle lui déclara qu'elle étoit très-dangereuse. En 1666 elle partit pour Rome, où l'on avoit demandé des Religieuses de l'Ordre de la Miséricorde; mais avant qu'elle y fut arrivée, elle fut rappellée à Paris pour appaiser le trouble excité par le Directeur. Elle y reçut de séveres réprimandes, & y vit élever une autre Supérieure. Le prétexte de la persécution qu'elle souffrit fut qu'elle avoit fait de trop grandes acquisitions, & reçu trop de pauvres filles. Lassée de ces contradictions, elle résolut de se retirer, & se rendit à Avignon en 1670. Elle avoit dessein d'en partir pour aller à Rome, où son nom étoit connu, & où quelques personnes souhaitoient voir établir un monastere de l'Ordre de la Miséricorde, qu'une grande dame avoit promis de faire bâtir à ses dépens.

Quand elle arriva à Avignon elle parut si foible qu'il fut aisé de juger qu'elle ne seroit jamais en état d'entreprendre le voyage de Rome. On reconnut bientôt après qu'elle étoit hydropique. Le 12 de fevrier 1678 elle demanda le Viatique, & à quatre heures du soir l'Extrême-Onction. Trois jours avant sa mort elle dicta une lettre circulaire à tous les monasteres de son Ordre, & y recommanda surtout le quatrieme vœu, qui consiste à recevoir des filles de qualité qui n'ont point de dot, & elle demanda qu'une pauvre fille de qualité fût reçue en

chaque monastere pour y tenir sa place : ce qui fut religieusement observé. Quoiqu'elle eût souffert de violentes douleurs & de cruelles incisions, elle expira doucement le 20 de fevrier. Quatorze jours après son décès on lui fit un service solemnel, auquel assisterent le Vice-Légat d'Avignon, & toute la Noblesse. Le P. Marc-Antoine du Roi, de la congrégation de la Doctrine-Chrétienne, prononça son oraison funebre, qui fut ensuite imprimée.

MARIE DE L'INCARNATION. *Voyez* ACARIE.

MARIE DE L'INCARNATION, différente de la précédente, se nommoit *Marie Guyert ;* elle naquit à Tours le 18 d'octobre 1599. Son pere étoit un Marchand de soie ; sa mere étoit d'une très-bonne famille. Elle épousa par obéissance un homme de même condition que son pere, nommé *Martin*, & en eut un fils qui s'est rendu illustre dans la congrégation des Bénédictins de S. Maur, sous le nom de *D. Claude Martin.* Elle demeura veuve à l'âge de dix-neuf ans ; & à l'âge de trente-deux elle entra chez les Ursulines de Tours. Comme dès sa plus tendre enfance elle avoit été élevée à un don d'oraison très-sublime, soutenue d'une austérité de vie qui a peu d'exemples, & de toutes les vertus qui peuvent convenir aux personnes de son sexe, elle étoit déjà maîtresse dans la vie spirituelle lorsqu'elle entra au noviciat. Aussi ne tarda-t on pas, après sa profession, à la charger du soin d'instruire les novices. Elle s'acquitta de cet emploi avec un succès qui répondoit à l'attente qu'on en avoit : elle peupla sa maison de saintes. Ce fut dans ces temps-là, & pour l'instruction de ces jeunes éleves qui lui étoient confiées, qu'elle composa l'*Ecole chrétienne*, qui est un des meilleurs cathéchismes que nous ayons en notre langue. Appellée ensuite par des voies extraordinaires à la conversion des filles sauvages du Canada, elle passa à Quebec en 1639, pour y établir un couvent de son Ordre, qu'elle a solidement établi, gouverné long-temps avec une

grande sagesse, soutenu dans des temps fâcheux d'une maniere presque miraculeuse, & auquel elle a laissé des constitutions conformes au pays, qui marquent une prudence toute divine, & une expérience consommée. Elle mourut en odeur de sainteté le dernier jour d'avril 1672. Outre l'Ecole chrétienne, nous avons encore d'elle un volume de ses Retraites & de ses Lettres, *in-4°*. Sa Vie, écrite par elle-même, a été imprimée, avec des additions, par le P. D. Claude Martin, son fils. Tous ses écrits sont remplis de cette onction sainte & de cette sublimité de pensées qu'on ne trouve que dans les saints. Elle a mérité les éloges des plus grands hommes de son siecle.

MARIE DE SEGNÈS, une *sainte* femme du diocese de Liege. Née dans l'opulence, elle méprisa dès son enfance, pour l'amour de Jesus-Christ, tout ce que l'on a coutume d'aimer dans cet état. A douze ans elle fut, contre son gré, mariée par ses parents avec un homme considérable, qui s'appelloit *Jean*. La rigueur de sa pénitence étonna son mari, qui, touché par ses pieux discours & persuadé de sa sainteté, consentit, au bout de quelque temps, à garder la continence, ainsi qu'elle le souhaitoit, & se livra tout entier à la pratique des bonnes œuvres. Ils se consacrerent principalement tous deux à servir les lépreux.

MARIE DE SOCOS, que l'Espagne révere comme sainte, & qui mourut en 1260, étoit de l'Ordre de la Merci. » Frere *Jean Interian d'Ayala*, » Religieux du même Ordre, dit Ferreras, tome 3 » de la traduction, pag. 240, a décrit avec beau» coup de soin & d'éloquence ses vertus admirables » & ses miracles. « On invoque sainte Marie de Socos comme patrone des Navigateurs.

MARIE DE POUZZOL, ainsi surnommée parce qu'elle étoit d'une honnête famille de la ville de ce nom dans le royaume de Naples, se rendit célebre par son courage & par ses talents pour la guerre.

Elle vivoit du temps du célebre Pétrarque, qui parle d'elle en plus d'un endroit. Elle étoit grande, bien faite, de très-bonne mine, & d'une force extraordinaire.

Dès l'enfance elle témoigna du dégoût pour les occupations de son sexe. Au lieu d'aiguilles, de fil, de laine, de quenouille, de fuseaux, elle aimoit à manier des arcs, des fleches, des dards, des piques, des épées, des boucliers, des casques. Dès que l'âge le lui permit elle s'occupa de travaux pénibles, d'exercices violents, & par prédilection d'exercices militaires. Elle accoutuma son corps à souffrir la faim, la soif, le chaud, le froid, les veilles. Elle mangeoit très-peu, ne buvoit jamais de vin, & dormoit le plus souvent à terre, la tête appuyée sur un bouclier. Ce fut par-là qu'elle acquit cette force dont on étoit surpris, & la faculté de ne jamais se lasser, quelques fatigues qu'elle eût à supporter.

Malgré son goût décidé pour la guerre, elle ne prit jamais les armes que pour la défense de sa patrie, ou pour celle de son honneur, ou de celui de ses parents & de ses amis. Elle se distingua dans beaucoup de combats, non-seulement par son courage, mais encore par d'autres talents. Elle savoit conduire une troupe qu'elle animoit par son exemple; elle marchoit toujours la premiere aux ennemis, & ne se retiroit que la derniere, conservant toujours sa troupe ou ce qu'il en restoit en bon ordre. Chargée de quelques coups de main, elle savoit dans le besoin joindre la ruse au courage; & son esprit, fertile en ressources, imaginoit des stratagêmes, par lesquels elle assuroit le succès de son expédition. Elle combattoit également bien, soit à pied, soit à cheval.

Comme elle avoit le cœur naturellement droit, elle n'employoit ses armes pour venger ses injures particulieres ou celles de ses parents & ses amis, qu'après s'être convaincue par un examen sévere que sa vengeance étoit juste.

La réputation qu'elle s'acquit par ses exploits attiroit continuellement des étrangers à Pouzzol pour la voir. Quelques gens de guerre même y vinrent pour mesurer leurs forces avec elle. Pétrarque raconte que, se promenant un jour dans cette ville avec un de ses amis, elle passa près d'eux, & les salua. Elle étoit armée de toutes pieces, & la visiere de son casque étoit baissée; ce qui fut cause que Pétrarque ne la reconnut pas d'abord; mais en la regardant marcher, il vit à quelques mouvements que c'étoit une femme. Il monta sur le champ avec quelques amis sur le bâtiment le plus élevé de la ville, & la vit combattre successivement contre plusieurs braves gens, & les mettre tous hors de combat. On dit qu'elle sortit toujours victorieuse de ces sortes de combats d'honneur.

Le même Pétrarque dit encore qu'ayant été lui rendre visite, il la vit sans armes, & que lui parlant de sa force singuliere, il la pria, en sa présence, de vouloir en faire quelque essai. Sur le champ elle prit une barre de fer qu'elle jetta très-loin sans presque faire aucun effort; elle jetta de même tout de suite une très-grosse pierre.

Ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est que, passant sa vie au milieu des gens de guerre & dans la licence des camps, elle conserva sa virginité, comme on le reconnut après sa mort; ce qui convainquit de calomnie les autres femmes qui s'étoient égayées aux dépens de son honneur.

Elle mourut en Héroïne d'une blessure au bas-ventre, qu'elle reçut dans une bataille où son courage & sa conduite s'étoient plus signalés que jamais.

MARIE Diaz d'Aza & Haro, Infante de Castille, étoit fille de Lope ou Loup Diaz d'Aza & Haro, Gentilhomme Castillan, d'illustre & très-ancienne maison, que Sanche IV, Roi de Castille, en reconnoissance de ce qu'il avoit contribué beaucoup à le mettre sur le trône, créa Comte en 1287; titre

qui n'étoit pas alors en usage dans ce royaume pour les Gentilhommes, parce que les premiers Souverains de Castille n'en avoient pas porté d'autre. Dans le même temps il le chargea de l'administration générale de ses finances; nomma son frere Diegue Diaz Commandant général de la frontiere d'Andalousie, & fit épouser Marie Diaz à son frere, l'Infant dom Jean, veuf d'une Princesse de Montferrat. Tant de faveurs firent du Comte Lope Diaz un sujet des plus insolents & des plus séditieux qu'il y eut jamais.

En 1288 l'Infant dom Jean & son beau-pere Lope Diaz s'étant révoltés contre Sanche IV, eurent avec ce Roi une entrevue à Alfaro. Dans la conférence, Lope portant l'insolence à son dernier point, osa tirer l'épée contre son Souverain; & sa tête fut sur le champ abattue d'un coup de sabre par un des Gardes du Roi. L'Infant fut arrêté & renfermé dans un château; la veuve de Lope Diaz, avec son fils Diegue Lopez & sa fille Marie, femme de l'Infant, se retira d'abord en Navarre, & puis en Aragon, où Diegue Diaz, frere de Lope, ne tarda pas à la joindre. Ils inquiéterent long-temps la Castille par une guerre souvent interrompue, & qui fut enfin suivie de la liberté de l'Infant Jean. Ce Prince fut tué en 1305, dans une bataille contre les Maures de Grenade.

MARIE DE LA PRESENTATION, (*Jeanne*) ou JEANNE DE CAMBRY, savante Française. *Voyez* CAMBRY.

MARIE. (*donna*) On rapporte qu'en 1683, Sambaji, Roi de Viaspour, dans les Indes orientales, prit pied dans l'isle de Goa, & qu'ayant élevé quelques batteries contre la ville, il l'auroit fort maltraitée, si, dans une sortie qu'on fit, une héroïne Portugaise n'avoit forcé une redoute des ennemis, qu'elle tailla tous en pieces; ce qui jetta une si grande terreur parmi les soldats du Rajah, qu'ils aban-

donnerent leurs postes & prirent la fuite. Cette dame, qui s'appelloit *donna Marie*, eut toujours depuis ce bel exploit la paie de Capitaine ; & ce n'étoit pas son coup d'essai. Un Gentilhomme qui lui avoit promis de l'épouser, l'ayant quittée, & étant passé aux Indes en qualité de Capitaine, pour se dérober à son ressentiment, elle l'y suivit déguisée en homme ; & l'ayant trouvé elle le défia à l'épée & au pistolet. Mais il prit prudemment le parti d'accommoder l'affaire, en l'épousant, plutôt que de s'exposer aux risques d'un combat qui ne pouvoit qu'avoir des suites fâcheuses pour lui, quelle qu'en eût été l'issue.

MARIE-THÉREZE ERARD. *Voyez* ERARD.

MARIE-MADELEINE. (*sainte*) *Voyez* MADELEINE.

MARIE DE BEAUVILLIERS, Abbesse de Montmartre. *Voyez* BEAUVILLIERS.

MARIE DE BRAME. *Voyez* BRAME.

MARIE DE CLEVES. *Voyez* CLEVES.

MARIE DE ROMIEU. *Voyez* ROMIEU.

MARIE TOUCHET. *Voyez* TOUCHET.

MARIE DE BATARNAY. *Voyez* BATARNAY.

MARIE & FRANÇOISE DE LUCENA. *Voyez* LUCENA.

MARIETTA TINTORELLA *Voyez* TINTORET.

MARILLAC, (*Louise de*) Religieuse de Poissy, dont on a une Traduction des Pseaumes pénitentiaux, imprimée en 1621, & dédiée à Jeanne de Gondi, sa Prieure, mourut en 1629.

MARILLAC, (*Louise de*) fondatrice des filles de la Charité. *Voyez* GRAS. (*le*)

MARINE, (*sainte*) Vierge solitaire de Bithynie. Son pere nommé *Eugene*, épris d'un violent amour de la solitude, la laissa fort jeune encore dans sa famille, & se retira dans un monastere. Il n'y fut pas long-temps que l'inquiétude du sort de sa fille lui causa les plus vifs regrets. Il demanda la permission à son Abbé de faire venir un enfant qu'il

voit; & l'ayant obtenue il alla chercher sa fille, nommée alors *Marie*, lui fit prendre un habit de garçon; lui recommanda le secret de son sexe jusqu'à sa mort, & l'emmena dans son monastere, où elle fut reçue au nombre des freres, sous le nom de *frere Marin*. Elle y survécut à son pere. On dit qu'étant accusée par la fille de l'hôte où elle alloit avec les autres freres querir les provisions pour la maison, d'avoir abusé d'elle, Marie aima mieux se charger de cette faute que de déceler son sexe. Elle fut mise en pénitence, se chargea de l'enfant, quand il fut venu au monde, & demeura à la porte du monastere, exposée aux injures de l'air, vivant d'aumônes. Au bout de deux ans l'Abbé lui permit de rentrer dans le monastere, à condition que, pour expier sa faute, elle balaieroit tous les jours la maison, & serviroit les freres. Un travail si pénible, joint au jeûne & aux autres austérités, la firent bientôt mourir. Après sa mort, on reconnut ce qu'elle étoit; & l'Abbé eut beaucoup de douleur de l'avoir traitée si durement. Au lieu de lui laisser son nom de *Marie*, on a fait mémoire d'elle dans les Martyrologes, sous le nom de *Marine*.

MARINELLI, (*Lucrece*) Vénitienne, qui fleurissoit au commencement du dix-septieme siecle, avoit beaucoup d'esprit & d'érudition. On a d'elle un ouvrage intitulé, *la Colombe sacrée*; & deux Vies, l'une de la sainte Vierge, l'autre de S. François. Elle a fait aussi les Arguments en vers de tous les chants des *Larmes de S. Pierre*, grand poëme épique de Louis Tansillo. Ils se trouvent dans l'édition de ce poëme imprimée à Venise en 1606, *in*-4°, chez Barezzo Barezzi; & dans les suivantes, avec des Allégories en prose, qu'elle a faites aussi sur chacun des mêmes chants. Mais le plus célebre de ses ouvrages parut à Venise, *in*-4°, en 1601, sous ce titre, *la Nobiltà e l'Excellenza dell Donne, con diffetti e mancamenti de gli Huomini*; c'est-à-dire

La Noblesse & l'excellence des Femmes, avec les défauts & les fautes des hommes. La demoiselle de Gournay, cette fille adoptive de Montaigne, s'étoit contentée de faire un petit livre *de l'Egalité des hommes & des femmes.* La savante Vénitienne prétend prouver que son sexe est supérieur au nôtre. Je ne sais si cette these avoit été soutenue par d'autres avant elle ; mais elle le fut depuis par divers Auteurs Italiens & Français. Il suffira d'en indiquer ici deux de notre nation. L'un qui ne s'est fait connoître que par ces lettres initiales *L. S. D. L. L.* fit paroître, en 1644, à Paris *in-8°*, *la Femme généreuse, qui montre que son sexe est plus noble, meilleur politique, plus savant, plus vertueux, & plus économe que celui des hommes.* L'autre est la demoiselle Jaquette Guillaume, qui mit au jour à Paris en 1665 *les Dames illustres, où, par bonnes & fortes raisons, il se prouve que le sexe feminin surpasse en toute sorte de genres le sexe masculin.* Les raisons de cet ouvrage & de tous ceux qui défendent la même cause n'ont pas été trouvées fort convaincantes ; & pour revenir à celui de Lucrece Marinelli, il ne s'attira point le suffrage d'Anne-Marie Schurman, cette Hollandoise non moins savante qu'ingénieuse. Elle dit, à la page 85 de ses Opuscules, » que bien loin qu'elle » croie que de pareilles prétentions conviennent à » la modestie que les filles doivent avoir, ou du » moins à sa propre pudeur naturelle, elle ne peut » pas lire sans quelque chagrin le livre, d'ailleurs » très-estimable, de Lucrece Marinelli. « Disons, en finissant, qu'on peut conclure qu'au temps où mademoiselle Schurman écrivoit ce qu'on vient de voir, notre Vénitienne étoit fille. On ne trouve pas qu'elle ait été mariée.

MARINIANA, Impératrice Romaine, ne nous est connue que par le malheur qu'elle eut d'être faite prisonniere de guerre avec Valérien son époux, par Sapor, Roi des Perses. Elle reçut tant d'outrages

& de mauvais traitements à la cour de ce Prince qu'elle en mourut de douleur.

MARIONI (*Aquilina*) de Gubbio, versifioit en Italien vers 1440. On la loue principalement d'avoir eu le jugement bon, & d'avoir porté dans l'étude des lettres une grande sagacité. Don Bonaventure Tondi, Moine Olivétain, en fait l'éloge dans son *Esemplare di gloria*, (Modele de gloire.) C'est le titre modeste qu'il donne à ses Fastes de Gubio.

MAROZIE, dame Romaine, fille de Théodore, femme de méchante vie, est renommée dans l'Histoire ecclésiastique du dixieme siecle, par son imprudence, par ses crimes, & par les maux qu'elle fit à l'église. Sa beauté & son esprit lui gagnoient les cœurs des plus nobles entre les Romains, qu'elle employoit pour faire réussir ses desseins ambitieux & criminels. Elle se rendit maîtresse du château Saint-Ange, qui appartenoit à Adelbert, Marquis de Toscane, dont elle avoit eu un fils nommé *Albéric;* & après la mort du même Adelbert elle épousa son fils nommé *Gui*. Cette méchante femme destituoit les Papes à sa fantaisie; car elle fit déposer Jean X, fit mourir en prison Léon VI, & plaça en 931 sur le siege pontifical Jean XI, qu'elle avoit eu de Serge III. Ne diroit-on pas, comme le remarque le Cardinal Baronius, que Dieu n'avoit plus soin de l'église? Cependant on ne vit personne en ce siecle s'en séparer, ou par schisme, ou par hérésie. Divers Auteurs parlent avec horreur de Marozie, qui se maria, selon quelques-uns, une troisieme fois à Hugues, beau-frere de Gui. Ce Hugues donna un soufflet à Albéric, fils de Marozie, qui assembla ses amis en 933, le chassa de Rome, & mit le faux Pape Jean XI en prison avec sa mere.

MAROTTE BEAUPRÉ. *Voyez* BEAUPRÉ.

MARPÉE tuée par Hercule dans la sortie que firent les Amazones lorsqu'il assiégeoit Thémiscire pour avoir la ceinture de leur Reine. *Voyez* ANTIO-

PE, Reine des Amazones.

MARPÉSIE, Reine des Amazones. *Voyez* LAMPÉTO & MARPÉSIE.

MARQUET, (*Anne de*) Religieuse de Poissi, savoit le grec & le latin, & joignoit à cette connoissance beaucoup de talents pour la poésie. On a d'elle un Recueil de pieces fugitives dont plusieurs ont été admirées de Ronsard, & quelques-unes même n'ont point paru indignes du dernier siecle. Anne de Marquet vivoit au milieu du seizieme siecle, & composa des Sonnets & des Devises pour l'assemblée tenue à Poissi en 1561.

MARSEILLE D'ALTOVITI, savante Française. *Voyez* ALTOVITI.

MARTHE, (*Sainte*) sœur de Marie & de Lazare, nous est connue par l'évangile, qui rend un témoignage honorable de sa foi; ce qui lui mérita de la part du Sauveur du monde la résurrection de son frere. Elle mourut probablement en Béthanie, sa patrie, quoiqu'il ait plu aux Provençaux de la faire descendre chez eux, avec Lazare & Marie.

MARTIA, femme de Caton d'Utique, lequel l'ayant cédée à son ami Hortensius, pour qu'il en pût avoir des enfants, la reprit après, la mort de ce Romain. Comme elle étoit riche alors, on ne manqua pas de soupçonner Caton d'avarice.

MARTIA, vierge Vestale, qui fut punie de mort, avec Licinia & une autre de ses compagnes, pour son incontinence.

MARTIA EUPHEMIA, (*Flavia Ælia*) femme de l'Empereur Justin I. *Voyez* LUPICINE.

MARTIA, fille de Caton d'Utique, & sœur cadette de Porcie, femme de Marcus Brutus, n'eut pas l'occasion de donner les mêmes preuves de courage que sa sœur, & ne fit peut-être pas une aussi grande étude de la philosophie; mais elle s'immortalisa par son grand sens & par la bonté de son cœur. Elle fut mariée, devint veuve, & refusa

de se remarier. On lui demanda ce qui l'empêchoit de contracter un second mariage : » C'est, dit-elle, » que je ne trouve point d'homme qui me recher» che plutôt moi-même que mon bien. « Cette réponse ne fait pas moins l'éloge du mari qu'elle avoit eu, que celui de la délicatesse de son cœur. Elle avoit aimé tendrement son mari, qu'elle ne cessa point de regretter & de pleurer; & quand, surpris de lui voir sans cesse répandre des larmes, quelqu'un lui demanda, » quand elles cesseroient de » couler? Avec ma vie, répondit-elle. «

MARTIANE, (*Sainte*) vierge, osa renverser un matin dans la place publique de Césarée une statue, objet de l'adoration du peuple. Elle fut, en punition de cette sainte audace, exposée aux bêtes dans l'amphithéatre. Un lion ne la toucha point. Un taureau indompté la priva d'un œil. Un léopard consomma son martyre, en la déchirant en pieces.

MARTIN. (*Madame de Saint-*) *Voyez* SAINT-MARTIN.

MARTINE, Impératrice Romaine, niece & seconde femme de l'Empereur Héraclius. Possédée du désir de dominer elle fit proclamer en sa place Héracléonas, qu'elle avoit eu d'Héraclius, & fit empoisonner, après trois mois de regne, Constantin, fils d'Héraclius & d'Eudoxe, & s'empara du gouvernement de l'Etat; mais environ six mois après, Héracléonas fut déposé, & Constant, son cousin, fut élevé à l'Empire. Le Sénat condamna Martine à avoir la langue coupée, de peur qu'elle n'excitât les peuples par des discours séditieux; fit couper le nez à son fils Héracléonas, & les envoya tous deux en exil.

MARTINOZZI, (*Anne-Marie*) Princesse de Conti. *Voyez* ANNE-MARIE, &c.

MARULLE, jeune fille de la ville de Coccin ou Cochino, dans l'isle de Lemnos ou Stalimene. Les Turcs, au temps de Mahomet II, avoient fait

une descente dans l'Isle, conduits par le Bacha Soliman, & s'étoient attachés à Coccin la capitale. L'attaque & la défense furent vives de part & d'autre; enfin les Turcs gagnerent une porte; & le combat devenant plus opiniâtre en cet endroit, le Gouverneur qui y étoit accouru y perdit la vie les armes à la main. Il avoit une fille, dit le P. le Moine dans sa Galerie des Femmes fortes, appellée *Marulle*, qui étoit alors sur la muraille, avec d'autres femmes préparées à bien recevoir l'ennemi, & à faire pour leur honneur & leur religion plus que ne demandoit leur sexe. Cette courageuse fille, qui avoit les yeux & le cœur au combat, & l'accompagnoit de ses gestes & de ses mouvements, quoique blessée du coup qui avoit tué son pere, ne fut pas pourtant abattue avec lui. Elle descend de la muraille, pénetre, au travers du fer & du feu, jusqu'au corps de son pere, releve son épée & son bouclier; & comme si elle eût pris en même temps son courage & sa force, elle se présente à ceux des ennemis qui paroissoient les plus pressants, & qui étoient les plus avancés. Elle repousse les uns & terrasse les autres; elle combat avec tant de hardiesse & de bonheur, secondée de l'élite de la garnison, qu'elle les mene battant jusqu'à leurs galeres, & les force de se rembarquer. Le lendemain le Général de la flotte Vénitienne, croyant arriver au combat, ne se trouva qu'à la fête. Le peuple paré & les Magistrats en habit de cérémonie, sortirent au-devant de lui, conduisant en triomphe leur libératrice. Il la fit venir en présence de l'armée rangée sur le rivage, & après avoir fait son éloge, il ordonna que chaque soldat lui fit un présent, & lui offrit de prendre pour mari celui de ses Capitaines qui lui plairoit le plus, avec promesse de la faire adopter par la république. Marulle, non moins spirituelle que courageuse, lui répondit » que la différence étoit grande » entre les vertus de campagne & les vertus de » ménage; que d'un excellent Capitaine il se pouvoit

» faire un fort mauvais pere de famille, & que le ma-
» riage n'étant pas une milice, le hazard seroit trop
» grand, & l'élection trop téméraire, de choisir un
» mari sous les armes, & le prendre dans un champ
» de bataille. «

MASQUIERE, (*Françoise*) Parisienne, qui mourut en 1728, étoit fille d'un Maître d'Hôtel du Roi, & eut beaucoup de goût & de facilité pour la poésie; ce qui la mit en relation avec plusieurs personnes d'un mérite distingué. On trouve dans ses vers de l'imagination, de la délicatesse & de l'agrément. On estime sur-tout sa Description de la Galerie de S. Cloud; l'Origine du Luth; son Ode sur le Martyre, qui est imprimée avec une Elégie de sa façon dans le Nouveau Choix de Poésies, imprimé à la Haye en 1715. On a fait pour elle cette épitaphe :

C'est ici le tombeau de la sage MASQUIERE,
Pour elle au Rois des Roi, passant, fais ta priere.
Son esprit, éclairé d'une docte clarté,
Fut rempli de solidité.
Ses vers furent ornés d'une noble élégance;
Et l'on vit ses vertus, ses talents, sa science
Couronnés par la piété.

MASSIA, Vierge chrétienne. *Voyez* MAXIE.

MASSIMI (*La Marquise Pétronille Paolini-*) vivoit en 1730. Elle étoit femme du Marquis François Massimi, & faisoit son principal séjour à Rome. C'est une des Muses de l'Académie des Arcades. Elle y portoit le nom de *Fidalma Parthénide*. On trouve de ses poésies dans les Recueils de Lucques, de Bologne, & l'Arcadie. Le Corsignani parle très-avantageusement d'elle dans ses Hommes illustres des Marses, ou du Comté de Marsi. Muratori, dans le second tome de son Traité de la poésie vulgaire, rapporte un sonnet moral de cette dame, qu'il examine, & dont il juge favorablement. Ce sonnet nous paroît en

effet très-bon pour les pensées. Il ne nous appartient pas de juger de la versification & du langage.

MATHALGARDE. *Voyez* MADELGARDE.

MATHILDE, appellée vulgairement *sainte Mathaud*, Impératrice, mere de l'Empereur Othon, & aïeule maternelle de Huges Capet. Après la mort de l'Empereur Henri dit *l'Oiseleur*, son époux, elle fut maltraitée par ses fils, qui l'obligerent de se retirer de la cour. Mais Othon, fils & successeur de Henri, l'ayant rappellée, elle l'assista de ses conseils dans le gouvernement de l'Empire, & continua les exercices de piété qu'elle avoit pratiqués jusqu'alors. Elle fonda quantité de monasteres & d'hôpitaux, & mourut en 968.

MATHILDE, (*La Comtesse*) célebre par sa piété, par son courage, & plus encore par la cession qu'elle fit de tous ses biens au saint Siege, étoit fille de Boniface, Marquis de Toscane, & de Béatrix de Lorraine. Elle fut fiancée à Godefroi surnommé *le Bossu*, fils de Godefroi le Barbu, Duc de la basse Lorraine; mais le mariage n'ayant jamais été consommé, elle épousa Guelfe ou Welf, dit *le Jeune*, Duc de Baviere, en 1089.

On dit que la Comtesse avoit de la répugnance pour ce mariage; que le Pape Urbain lui conseilla de l'achever, & qu'elle n'obéit qu'à condition de vivre en continence avec son époux. Cette Princesse avoit un grand zele pour tout ce qui regardoit le saint Siege, dont elle prit courageusement la défense contre l'Empereur Henri IV. On la vit souvent à la tête d'une armée s'opposer à ce Prince, lequel ayant fait créer anti-Pape son Chancelier Guibert, entretint long-temps le schisme dans l'église. Elle donna diverses batailles contre le même Empereur, & s'acquit beaucoup de réputation par son courage & par sa prudence. Les ennemis des souverains pontifes l'ont accusée d'avoir eu des liaisons trop étroites avec le Pape Grégoire VII; mais cette

accusation n'a point de fondement, & la plupart des Historiens l'ont réfutée dans leurs écrits. La Comtesse fit une donation solemnelle de ses biens au saint Siege, & mourut le vingt-quatre de juillet de l'an 1115, âgée de soixante-seize ans. Donizon, Prêtre, a écrit sa Vie en vers héroïques.

Le judicieux Auteur de l'Abrégé chronologique de l'Histoire d'Italie s'est fort étendu dans son ouvrage sur tout ce qui concerne la Comtesse Mathilde. En conciliant ou réfutant comme il fait tous les Historiens, il a su débrouiller un point d'Histoire jusqu'à présent fort obscur, & percer le nuage épais dont l'adroite politique de la cour de Rome s'est de tout temps enveloppée.

MATRAINI, (*Claire Cantarini-*) d'une famille noble de Lucques, figure parmi les meilleurs poëtes du seizieme siecle. Elle vivoit encore en 1562. C'est par ses ouvrages, & sur-tout par ses poésies, qu'on la connoît. Elle étoit bien au fait de la philosophie Platonique, & de la morale, & n'étoit pas sans connoissance de la théologie spéculative. Les idées Platoniques, bien rendues dans ses vers, ne pouvoient pas manquer de la faire extrêmement estimer en Italie; mais ce n'est pas, comme poëte lyrique, son seul mérite. On trouve par-tout dans ses poésies un tour agréable & fin, des pensées vives & lumineuses, un style pur, soutenu, plein de force & d'élégance. On lit une grande partie de ses poésies dans les *Rime di diversi signori Napolitani, e d'altri*, (Poésies de divers Auteurs Napolitains & d'autres,) que Giolito fit paroître à Venise en 1566. Les mêmes poésies sont imprimées à part; & d'autres, en assez grand nombre, sont jointes à ses Lettres, qui furent imprimées à Lucques en 1595. C'est dans ses Lettres qu'elle paroît instruite de l'Histoire sainte & des matieres théologiques. On avoit imprimé d'elle en 1581, dans la même ville, des Méditations chrétiennes, qui sont entre-mêlées de très-beaux morceaux de poésie; & le volume est terminé par une

excellente Ode qu'elle adresse à Dieu. Cette savante & pieuse dame est encore Auteur d'une Vie de la sainte Vierge, dans laquelle elle a fait entrer plusieurs sortes de poésies & sur-tout des Madrigaux très-bien faits. On trouve d'autres poésies d'elle dans différents Recueils. Une de ses Lettres, adressée à Frédéric Matraini, son fils, est un tissu de leçons utiles pour les mœurs & pour la conduite. Elle fut généralement estimée des Savants & des beaux esprits de son temps, & fut en commerce de lettres avec Benoît Varchi, Annibal Tosco, Louis Doménichi, André Lori, Jean-Batiste Giraldi, & Louis Dolce.

MATHIEU, (*Marguerite*) Toulousaine, laquelle étant devenue enceinte en 1652, demeura pendant vingt ans dans ce même état de grossesse, & mourut en 1678. On trouva dans son corps un enfant mort, mais non corrompu.

MAUPIN, (*La*) Actrice de l'Opéra, morte sur la fin de 1707, âgée de trente-trois ans, célebre par sa voix, un des plus beaux bas-dessus qu'on eut entendu jusqu'alors. Nous reprenons ce que nous en avons dit ailleurs. Cette fille, élevée dans les exercices d'une Académie, avoit un goût décidé pour les armes. Elle s'habilloit souvent en homme pour se divertir, ou pour se venger. Un Acteur de l'Opéra, nommé *Dumesnil*, l'ayant insultée, elle l'attendit un soir, vêtue en cavalier, dans la Place des Victoires, & voulut lui faire mettre l'épée à la main. Sur son refus elle lui donna des coups de canne, & lui prit sa montre & sa tabatiere. Dumesnil s'avisa le lendemain de conter son aventure à l'Opéra; mais il la déguisa entiérement. Il dit que trois voleurs étoient tombés sur lui; qu'il s'étoit défendu contr'eux pendant quelque temps; mais que, malgré sa résistance, ils avoient emporté sa montre & sa tabatiere. » Tu mens impudemment, lui » dit la Maupin qui l'écoutoit; tu n'as été attaqué » que par une seule personne; & cette personne, c'est

» c'est moi : en voici la preuve. « Elle tira en même temps la montre & la tabatiere qu'elle lui rendit, en le traitant de lâche & de poltron. Dumesnil ne s'arrêta pas à contester, & se retira prudemment.

Voici un autre trait de cette Actrice. Elle s'étoit déguisée en homme, selon sa coutume, pour aller à un bal que donnoit, au Palais-Royal, Monsieur, frere unique du Roi. Ayant tenu des propos indécents à une jeune dame, trois amis de cette dame, voulant punir cette insolence, tirerent à part le feint Cavalier, & le firent descendre dans la place. La Maupin ne se fit pas prier pour sortir. Elle mit l'épée à la main, & blessa ses trois adversaires. Après cet exploit elle rentra tranquillement dans le bal, & se fit connoître à Monsieur, qui lui obtint sa grace.

MAUVIA, Reine des Sarasins, célebre par son courage & par ses exploits dans le quatrieme siecle. Elle désola la Palestine & l'Arabie. Après plusieurs combats, elle fit en 372 alliance avec l'Empereur Valens, à condition qu'il feroit sacrer Evêque & lui enverroit un saint moine appellé *Moïse*, qui demeuroit sur les frontieres d'Egypte & de la Palestine, pour instruire ses peuples, qui venoient d'embrasser avec elle la foi catholique. Moïse n'ayant voulu être sacré que par des Evêques orthodoxes, l'Empereur, qui étoit Arien, fut obligé d'y consentir pour le bien de la paix; & depuis, la Reine Mauvia fit la guerre aux Goths en faveur de l'Empire.

MAURIENNE. (*Adélaïde de*) *Voyez* ADÉLAÏDE DE MAURIENNE.

MAXENCE, *ou* MAIXENCE, (*Sainte*) Vierge en Beauvoisis, passe pour une éleve de S. Patrice, Apôtre d'Irlande. On en fait la fête, en France, au 20 de novembre.

MAXIE, *ou* MASSIA, du territoire de Forli dans la Romagne, consacra volontairement à Dieu sa virginité, sans prendre d'engagement dans aucun ordre religieux; se sanctifia par la pratique de toutes

les vertus chrétiennes, & mourut de la mort des justes, au bourg de Caglioli, lieu de sa résidence.

MAXIMILLE & PRISCILLE, disciples de l'hérétique Montan dans le deuxieme siecle. Elles enseignerent publiquement leurs erreurs. On dit que poussées par l'esprit malin, elles se pendirent l'une & l'autre.

MAYOLLE, (*Sainte*) savante Française. *Voyez* SAINTE MAYOLLE.

MAZARIN. (*Hortense Mancini, Duchesse de*) Il ne suffit pas qu'une femme soit vertueuse à ses yeux, il faut qu'elle le paroisse à ceux du public. Hortense, avec un esprit accompli, une beauté parfaite, & une fortune immense, étoit sage & fidelle à son mari; mais sa conduite, quoiqu'irréprochable pour les mœurs, parut irréguliere : le préjugé fut contr'elle, & devint l'origine de tous les malheurs de sa vie.

Elle étoit fille de Michel-Laurent Mancini, fils de Paul Mancini, Baron Romain, & de Jéronime Mazarin, sœur du Cardinal de ce nom. De toutes les nieces de ce Prélat, Hortense étoit la plus chérie; voici le portrait qu'en fait l'Abbé de S. Réal, Auteur des Mémoires de la Duchesse de Mazarin.

» C'est une de ces beautés Romaines, qui ne ressemblent point à des poupées, comme la plus grande » partie des nôtres de France, & dans qui la nature » toute pure triomphe avec majesté de tout l'artifice » des coquettes. La couleur de ses yeux n'a point de » nom; ce n'est ni bleu, ni gris, ni tout-à-fait noir, » mais un mêlange de tous les trois, qui n'a » que ce que chacun a de plus beau, la douceur » des bleus, la gaieté des gris, & sur-tout le feu » des noirs; mais ce qu'ils ont de plus merveilleux, c'est qu'il n'y en a point au monde de si » doux & de si enjoués pour l'ordinaire, enfin » de si propres à donner de l'amour. Il n'y en a » point de si sérieux, de si séveres & de si sensés » quand elle est dans quelque application d'esprit,

» Ils sont si vifs & si riants, que quand elle s'atta-
» che à regarder fixement, ce qui ne lui arrive
» guere, on croit en être éclairé jusqu'au fond de
» l'ame, & on désespere de pouvoir rien lui ca-
» cher. Ils sont grands, bien fendus, & à fleur
» de tête, pleins de feu & d'esprit; mais avec
» toutes ces beautés, ils n'ont rien de languissant
» ni de passionné, comme si elle n'étoit née que
» pour être aimée, & non pas pour aimer.
» Lorsque madame de Sévigné vouloit donner
» une idée de deux beaux yeux, elle disoit: ce sont
» les yeux de madame de Mazarin. Sa bouche n'est
» ni grande, ni de la derniere petitesse; mais tous les
» mouvements en sont pleins de charmes; & les
» grimaces les plus étrangeres ont une grace inexpri-
» mable, quand elle contrefait ceux qui les font.
» Son rire attendriroit les plus durs, & charmeroit
» les plus cuisants soucis; il lui change presque en-
» tiérement l'air du visage, qu'elle a naturellement
» assez froid & fier; & il y répand une certaine
» teinture de douceur & de bonté qui rassure
» les ames que sa beauté avoit d'abord alarmées,
» & leur inspire cette joie inquiete qui est la
» plus prochaine disposition à la tendresse...... Son
» nez, qui est assurément des mieux faits, & de la
» plus juste grandeur, donne un certain air fin,
» noble & élevé à toute sa physionomie, qui plaît
» infiniment. Elle a le son de la voix si touchant,
» qu'on ne sauroit l'entendre parler sans émotion.
» Son teint a un éclat si naturel, si vif & si doux
» que je ne pense pas que personne se soit jamais avi-
» sé, en la regardant, de trouver à redire qu'il
» ne soit pas de la derniere blancheur. Ses che-
» veux sont d'un noir luisant qui n'a rien de rude.
» A voir le beau tour qu'ils prennent naturellement,
» & comme ils se tiennent d'eux-mêmes, quand elle
» les a tout-à-fait abattus, pour peu qu'on eût l'ame
» poétique, on diroit qu'ils se jouent à plaisir, tout
» enflés & glorieux de couvrir une tête si belle.

» C'est le plus beau tour de visage que la peinture
» ait jamais imaginé. A force de se négliger, sa
» taille, quoique la mieux prise & la mieux formée
» qu'on puisse voir, n'est plus fine en comparaison
» de ce qu'elle a été; je dis en comparaison, car
» beaucoup d'autres seroient déliées de ce qu'elle
» est grosse : cela fait qu'elle ne paroît pas si
» haute qu'elle est, quoiqu'en effet elle soit aussi
» grande qu'une femme puisse l'être sans être ridi-
» cule. On la voit, quinze jours de suite, coëffée
» d'autant de différentes manieres, sans pouvoir
» dire laquelle lui va le mieux; celles qui défont
» toutes les autres femmes la parent; & celles qui
» ne conviennent jamais à une même tête font éga-
» lement bien sur la sienne. Il en est de ses habil-
» lements comme de sa coëffure. Il faut la voir en-
» veloppée dans une robe de chambre pour en ju-
» ger; & c'est en cette seule personne qu'on peut
» dire véritablement que l'art le plus délicat, le
» mieux entendu & le mieux caché ne sauroit éga-
» ler la nature. Une grande marque que la pro-
» preté, qui coûte tant de soins aux autres fem-
» mes, lui est naturelle, c'est qu'elle ne porte ja-
» mais d'odeurs, quoiqu'elle les aime beaucoup.
» J'avois oublié de vous parler de sa gorge, de
» ses bras & de ses mains; mais qu'il vous suffise
» que tout cela paroît fait pour le visage; & si l'on
» peut juger de ce qu'on ne voit pas, son mari
» est assurément le plus malheureux de tous les
» hommes, après avoir été le plus heureux. «

S. Evremont, qui la regardoit comme une di-
vinité, la peint ainsi: » ses dents sa bouche, ses
» levres, & toutes les graces qui l'environnent, se
» trouvent assez confondues parmi les grandes & les
» diverses beautés de son visage; mais si on les com-
» pare à ces belles bouches qui font le charme des
» personnes qu'on admire le plus, elles défont tout;
» elles effacent tout ce qui peut s'imaginer..... Pour
» lui trouver quelques défauts, je la veux voir dans

» sa chambre, au milieu de ses chiens, de ses gue-
» nons, de ses oiseaux, & je m'attends que le dé-
» sordre de sa coëffure & de ses habits lui fera per-
» dre l'éclat de cette beauté qui nous étonnoit à
» la cour; mais c'est-là qu'elle est cent fois plus ai-
» mable; c'est-là qu'un charme plus naturel donne du
» dégoût pour tout art, pour toute industrie; c'est-
» là que la liberté de son esprit & de son hu-
» meur n'en laisse à personne qui la voie. Je cher-
» che à m'attirer des outrages qui m'irritent; je cho-
» que à dessein toutes ses opinions; j'excite sa co-
» lere dans la dispute: je me fais faire des injusti-
» ces au jeu.... Que me sert toute cette industrie
» d'injustice si recherchée? Ses mauvais traitements
» plaisent au lieu d'irriter; & ses injures, plus char-
» mantes que ne seroient les caresses des autres,
» sont autant de chaînes qui me lient à ses volon-
» tés. Je la veux voir sérieuse, pensant la trouver
» moins agréable; je la vois plus libre, espérant
» de la trouver indiscrette; sérieuse, elle fait esti-
» mer son bon sens; enjouée, elle fait aimer son en-
» jouement. Elle sait autant qu'un homme peut
» savoir, & cache sa science avec toute la discré-
» tion que doit avoir une femme retenue. Elle a
» des connoissances acquises, qui ne sentent en
» rien l'étude qu'elle a employée pour les acquérir:
» elle a des imaginations heureuses, aussi éloignée
» d'un art affecté qui nous déplaît, que d'un natu-
» rel outré qui nous blesse..... Passez du visage à
» l'esprit, des qualités de l'esprit à celles de l'ame,
» vous trouverez que tout vous attire, tout vous
» attache, tout vous lie, & que rien ne sauroit
» vous dégager. On se défend des autres par la rai-
» son; c'est la raison qui nous livre & qui nous
» assujettit à son pouvoir..... Ce que je trouve de
» plus extraodinaire dans madame de Mazarin,
» c'est qu'elle inspire de nouveaux désirs; que dans
» l'habitude d'un commerce continuel elle fait sen-
» tir toutes les tendresses & les douceurs d'une paf-

» sion naissante ; c'est la seule femme pour qui on » puisse être éternellement constant, & avec la» quelle on se donne à toute heure le plaisir de » l'inconstance. «

L'on sait que mademoiselle Hortense avoit une sœur ainée, que Louïs XIV, plus charmé de son esprit que de sa beauté, avoit eu dessein d'épouser. Quoiqu'elle fût la cadette, le Cardinal Mazarin la choisit pour porter son nom, & la proposa successivement en mariage à MM. de Turenne, de Candale & de la Feuillade. Le premier marqua très-peu d'empressement, le second mourut, & le troisieme vint à se brouiller avec le Cardinal. Charles II, qui fut dans la suite Roi d'Angleterre, se mit au nombre des prétendants ; mais alors il ne possédoit pas un pouce de terre. Comment l'accepter ? On ne l'écouta pas davantage après la mort de Cromwel. Mais lorsqu'il fut rétabli sur le trône de ses ancêtres, le Cardinal se repentit de sa faute, & proposa en vain sa niece au nouveau Roi, qui le punit de son ambition par un refus constant & opiniâtre. Le Duc de la Meilleraye se présenta pour lui succéder. Il aimoit tellement Hortense qu'il disoit à la Duchesse d'Aiguillon, que pourvu qu'il l'épousât il ne se soucioit pas de mourir trois mois après. » Le succès » a passé ses souhaits, dit Hortense dans la suite : » il m'a épousée & n'est point mort, Dieu merci. « Le Cardinal s'opposa d'abord à cette union, & offrit l'ainée nommée *Olympe* au Duc de la Meilleraye, qui la refusa. Le Cardinal fut si piqué de ce refus, qu'il dit plusieurs fois qu'il donneroit plutôt la cadette à un valet que de la donner à ce Seigneur. Le Duc, à cette nouvelle, porta son hommage à Olympe, dans l'espérance qu'elle pourroit lui plaire. Olympe informée du mépris qu'il avoit marqué pour elle, mit en jeu tout ce qu'elle avoit de plus séduisant, & vint à bout de l'enflammer. Il avoit dit plus d'une fois qu'il ne vouloit se marier que pour faire son salut, & qu'il le feroit plus aisément s'il pou-

voit aimer celle qu'il vouloit épouser. Lorsqu'il vint à la conclusion, Olympe lui dit nettement qu'elle s'étoit moquée de lui, en lui témoignant quelques dispositions à la tendresse, & qu'elle le haïssoit trop pour qu'il eût la liberté de faire son salut avec elle. Le Duc confus, & craignant de recevoir le même traitement de la part d'Hortense, pria l'Evêque de Fréjus de parler pour lui au Cardinal, & lui promit cinquante mille écus. Le Cardinal se rendit aux instances de l'Evêque; les prétendants furent congédiés. On leur préféra, dit l'Abbé de Choisi, le Duc de la Meilleraye, qui certainement ne les effaçoit pas. Sommé de remplir sa promesse, il répondit qu'il avoit consulté des Docteurs qui lui avoient dit que ce seroit commettre une simonie que de donner de l'argent pour un mariage, parce que ce seroit acheter un Sacrement. Le 28 de fevrier 1661 le contrat de mariage fut conclu, & l'on convint de part & d'autre que le Duc de la Meilleraye prendroit le nom de *Mazarin*, & seroit institué, conjointement avec sa future épouse, légataire universel du Cardinal Mazarin. Il étoit marqué dans le testament de ce Prélat, que si madame de Mazarin mouroit avant son mari, il continueroit la jouissance de tous ses biens, & que si elle lui survivoit elle n'auroit que l'usufruit de six cens mille livres. Ce mariage fut célébré, & le Duc de la Meilleraye se vit le maître d'une femme de quinze ans, la plus belle & la plus riche héritiere de l'Europe. Le Cardinal son oncle mourut avant la fin de la même année, & lui laissa vingt millions: » mais l'ame de son mari, » dit l'Abbé de Choisi, n'étoit pas faite pour porter » un si grand poids d'honneur & de richesses. « Une dévotion ridicule & mal-entendue acheva de lui affoiblir l'esprit; il alla lui-même dans sa galerie casser à coups de marteau des statues antiques d'un prix inestimable. » C'est ma conscience, répondit-il à M. » Colbert, qui vint lui demander de la part du Roi le » motif d'une pareille folie. Mais, Monsieur, reprit Col-

» bert, pourquoi avoir dans votre chambre cette ta-
» pisserie de Mars & de Vénus? ...... Ah! Monsieur,
» s'écria le Duc, ce sont des tapisseries des maisons
» de la Porte. «

Le trait suivant fera mieux connoître son jugement. Il assembla un jour tous ses domestiques, prit leurs noms, les mit dans un chapeau; & dans un autre il mit sur autant de morceaux de papier chaque emploi des domestiques, & leur fit un long discours pour leur prouver qu'il falloit s'en rapporter à la volonté de Dieu, qui la feroit connoître par la voie du sort. Après une formule de prieres un enfant tira les morceaux de papier, & le sort déclara marmiton un écuyer, & maître d'hôtel un palefrenier.

Il pressoit un jour M. de Clermont, Evêque de Noyon, de lui donner sa bénédiction. Le Prélat s'en excusa, parce qu'il étoit en habit de campagne; mais impatienté de le voir à genoux à la portiere de son carrosse: » Eh bien! Monsieur, lui cria-t-il,
» puisque vous le désirez tant, je vous donne ma
» compassion. « Avec un pareil caractere, comment pouvoit-il faire le bonheur d'une femme aimable? Cependant, au commencement de son mariage, tout le monde étoit persuadé de la solidité de cette union.

Le Maréchal de Clairembaut prévit seul qu'elle seroit peu durable, & lorsque le Cardinal fut attaqué de la maladie qui l'emporta, le Maréchal s'écria:
» c'est un homme mort; il a marié sa niece au Duc
» de la Meilleraye: la tête est attaquée; c'est un
» homme mort. « Devenu jaloux, le Duc de la Meilleraye ne voulut point souffrir que sa femme restât à Paris. Il la fit voyager avec lui en Alsace, en Bretagne, & dans plusieurs autres provinces; &, sans aucun ménagement pour son état (elle étoit alors enceinte) il lui fit faire deux cens lieues, sans lui permettre de s'arrêter. Il semble qu'il étudioit tout ce qui pouvoit le rendre odieux & insupportable. La porte de son hôtel étoit fermée pour tous

les amis & toutes les connoissances de sa femme; & si-tôt qu'un domestique avoit le malheur de plaire à sa maîtresse, il étoit renvoyé sans appel. Il s'occupa ensuite à la contrarier dans ses fantaisies les plus innocentes, & lui défendit les parures, les spectacles & les promenades. Pour toute compagnie il lui donna » une cabale bigote, dit-elle elle-même, » qui avoit une attention infatigable pour donner » un tour criminel à toutes ses actions, & perdre » de réputation une jeune femme simple, & dont » le procédé peu circonspect donnoit tous les jours » de nouvelles matieres de triomphe à ses enne-» mis. « La division éclata parmi les deux époux, par des reproches réciproques sur leurs dissipations. La Duchesse, avec tant de biens, ne se croyoit pas obligée de ménager. Son mari, en l'épousant, lui avoit donné un grand cabinet, dans lequel il y avoit dix mille pistoles en or; la Duchesse en donna une bonne partie à ses freres, à ses sœurs, » qui n'a-» voient pas même, dit-elle, besoin de m'en deman-» der; car ils avoient la clef quand ils vouloient. Un » jour que nous n'avions pas de meilleur passe-» temps, ma sœur & moi, nous jettâmes plus de » trois cens louis par les fenêtres du Palais-Maza-» rin, pour avoir le plaisir de faire battre un » peuple de valets qui étoit dans la cour. Cette pro-» fusion avança la mort du Cardinal; il mourut huit » jours après, continue-t-elle, & me laissa la plus » riche héritiere & la plus malheureuse femme de » la Chrétienté.... Si M. de Mazarin s'étoit con-» tenté de m'accabler de tristesse & de douleur, » d'exposer ma santé & ma vie à ses caprices les » plus déraisonnables, & de me faire enfin passer » mes beaux jours dans une servitude sans exemple, » puisque le Ciel me l'avoit donné pour maître, je » me serois contentée de gémir & de m'en plain-» dre à mes amis. Mais quand je vis que, par ses » dissipations incroyables, mon fils, qui devoit être » le plus riche Gentilhomme de France, couroit

» risque de se trouver le plus pauvre, il fallut céder » à la force du sang. « L'animosité paroît un peu dans ce discours ; mais ce qu'il y a de réel, c'est que le Duc de Mazarin, par un faux zele, fit de grandes dissipations. Conduit par une troupe de bigots intéressés, il se laissa persuader que les biens du Cardinal n'étoient pas légitimement acquis, & qu'il ne pouvoit en jouir en conscience. Il vendit de ses plus beaux meubles pour plus de trois millions, brisa pour cinquante mille écus de statues & de tableaux, & enleva les pierreries de sa femme, qui valoient des sommes immenses, comme un ornement inutile & dangereux. » C'étoit tout ce qui me restoit, « dit la Duchesse. Elle courut aussi-tôt chez le Duc de Nevers, son frere, & la Duchesse de Bouillon sa sœur, pour les avertir de cet enlevement. On parla de réconciliation ; mais le Duc ayant voulu mener sa femme en Alsace, dont il étoit Gouverneur, elle se refugia chez sa sœur Olympe, alors Comtesse de Soissons. La Cour ne lui étoit pas favorable ; on en parloit au Roi, comme d'une femme trop belle pour être sage. Cependant elle obtint de ne point aller en Alsace, & les grosses pierreries furent remises entre les mains de M. Colbert, qui avoit été Intendant de la maison du Cardinal. Elle resta quelque temps dans l'abbaye de Chelles, dont sa tante étoit Abbesse, & se retira avec Madame de Courcelles chez les filles de sainte Marie de la rue S. Antoine. Toutes deux se plaisoient à faire des niches aux pauvres Religieuses ; lorsqu'elles étoient endormies, elles remplissoient d'encre les bénitiers, & faisoient courir dans les dortoirs de petits chiens, en criant comme si elles alloient à la chasse. Ces amusements enfantins ne sont pas faits pour une femme voluptueuse ; & l'on peut les regarder comme une preuve de l'innocente gaieté de la Duchesse.

Le Roi lui permit enfin de plaider contre son mari, qui, pour l'en empêcher, résolut de l'enlever. Informée de ce projet, la Duchesse retourna à Chelles,

& vit arriver son mari avec une nombreuse escorte. Comme elle avoit obtenu de sa tante toutes les clefs du couvent, elle fut elle-même le recevoir au parloir. Le Duc lui dit qu'il vouloit parler à l'Abbesse : » Je suis » Abbesse & Portiere, repliqua-t-elle ; on ne peut » entrer ici que par mon moyen. « Le Duc se retira confus, & menaça de revenir l'arracher du couvent. A cette nouvelle, le Comte de Soissons, le Duc de Bouillon, ses sœurs & plusieurs autres Seigneurs vinrent au secours de la Duchesse. Elle les prit d'abord pour l'escorte de son mari, & se sauva par le tour. Bientôt elle fut détrompée, & apprit avec le plus grand plaisir que la troisieme Chambre des Enquêtes, qui étoit » composée, comme elle dit, de jeunes » gens fort raisonnables, « avoit prononcé que la Duchesse iroit demeurer au palais Mazarin, & son mari, comme Grand-Maître d'Artillerie, à l'arsenal ; qu'il donneroit à son épouse 20000 livres de provision, & qu'elle produiroit les preuves de dissipation.

Le Duc de son côté fit porter l'affaire à la Grand-Chambre. Le Roi consentit à être médiateur ; & l'on convint de part & d'autre que M. le Duc reviendroit loger au palais-Mazarin, que la Duchesse choisiroit elle-même son monde, excepté un Ecuyer qui lui seroit donné par M. Colbert ; que chacun demeureroit dans son appartement ; qu'elle ne seroit pas obligée de le suivre dans ses voyages, & que pour la séparation des biens on s'en rapporteroit à la décision des Ministres.

Cette paix apparente ne dura pas long-temps ; la Duchesse ayant fait élever un théatre dans son appartement pour donner la comédie à quelques personnes de la Cour, le Duc le fit abattre, comme un divertissement trop profane pour un jour de fête. La Duchesse le punissoit bien de toutes les mortifications qu'il lui faisoit essuyer ; elle ne mangeoit ni ne couchoit jamais avec lui, & il en étoit fort amoureux, » parce que l'écrit, dit-elle, n'en » parloit pas, & que ne pouvant compter sur la

» paix ; je ne voulois pas aller au Parlement
» étant grosse. « Le Duc, ennuyé de ce genre de vie, courut chez le Roi pour le prier de lui rendre sa parole. » Je n'y consentis, dit la Duchesse,
» qu'à condition que le Roi ne se mêleroit jamais
» de nos affaires, ni pour ni conrre. Sa Majesté
» eut la bonté de me le promettre, & m'a tou-
» jours tenu depuis parole. «

Le Duc voyant que sa femme triomphoit de sa foiblesse, ne s'occupa qu'à noircir sa réputation à la ville & à la Cour. Dans ce temps un valet de chambre de la Duchesse mit l'épée à la main pour venger sa maîtresse d'une injure prononcée en sa présence. Ce zele fut interprété malignement ; & la Duchesse apprit avec frayeur que les vieillards de la Grand-Chambre alloient lui ordonner de retourner avec son mari. Cette nouvelle la saisit au point que, sans réfléchir aux discours que sa conduite alloit occasionner, elle se déguise en homme, emmene avec elle une femme sous le même habit ; & suivie de deux domestiques, elle quitte sa maison la nuit du 13 au 14 de juin 1667. Le Duc de Nevers & le Chevalier de Rohan l'accompagnerent jusqu'à la Porte S. Antoine, où elle trouva un relais qui la conduisit sur le chemin d'Italie. Elle y arriva dans peu de temps chez sa sœur ainée, qui avoit épousé le Connétable Colonne. A la nouvelle de son évasion le Duc de Mazarin courut éveiller le Roi, & le pria de faire courir après sa femme. Le public, qui se rappella que, pour faire une remontrance au Roi, au sujet de madame de la Valliere, le Duc avoit dit à Sa Majesté qu'il avoit eu une révélation pendant la maladie de la jeune Reine, fit faire au Roi cette réponse :

Mazarin, triste, pâle, & le cœur interdit,
Ma pauvre femme, hélas! qu'est-elle devenue ?
La chose, dit le Roi, vous est-elle inconnue ?
L'Ange qui vous dit tout, ne vous l'a-t-il pas dit ?

Le Duc, contre tout avis, eut recours à la voie de la justice, fit donner des décrets de prise de corps contre tous les domestiques de sa femme, & d'ajournement personnel contre le Duc de Nevers & le Chevalier de Rohan. La Duchesse, quoique persuadée d'avoir pour elle tous les gens raisonnables, ne se dissimuloit pas les inconvénients de son évasion. » Tandis qu'on ne s'occupoit que de moi à » la Cour, dit-elle, je courois une étrange car- » riere ; & j'avoue que, si j'en avois prévu toutes » les suites, j'aurois plutôt choisi de passer ma vie » entre quatre murailles, & de la finir par le fer » & par le poison, que d'exposer ma réputation » aux médisances inévitables à toute femme de mon » âge & de ma qualité qui est éloignée de son » mari. Quoique je n'eusse pas assez d'expérience » pour en prévoir les suites, ni ceux qui étoient » de mon secret, je ne laissai pas de rendre de » grands combats contre moi même avant que de » me déterminer ; & la peine que j'eus à le faire, » si on la pouvoit savoir, feroit comprendre com- » bien pressante étoit la nécessité de prendre le » funeste parti que je pris. Je fus si troublée en » partant qu'il fallut revenir de la Porte S. An- » toine prendre la cassette de mon argent & de mes » pierreries que j'avois oubliée. Il est vrai que » je ne songeois pas seulement que l'argent pût » jamais manquer ; mais l'expérience m'a appris » que c'est la premiere chose qui manque, sur-tout » aux gens qui, pour en avoir toujours eu de reste, » n'en ont jamais connu le prix. J'avois pourtant » laissé les clefs de mon appartement à mon frere, » pour se servir de ma vaisselle d'argent, & de » plusieurs autres meubles & nipes de prix ; mais » il usa d'une si grande diligence que le Duc de Ma- » zarin le prévint, à telles enseignes qu'il en ven- » dit quelque temps après à madame de la Valliere » pour cent mille francs. «

Après bien du fracas le Duc abandonna le pro-

cès, afin, diſoit-il, de ſe ménager une réconciliation avec ſa femme, mais réellement parce qu'il manquoit de preuves. La Ducheſſe, après avoir demeuré quelque temps avec ſa ſœur, ſe retira à Rome dans un couvent, qu'elle quitta bientôt, lorſque le Duc de Nevers vint la chercher. Le Cardinal Mancini, ſon oncle, conſentit volontiers à ſon départ; mais la vieille Abbeſſe du couvent, qui étoit ſa tante, en mourut de chagrin. Elle paſſa plus de ſix mois dans ſon voyage, & fut bien reçue par tous les Seigneurs d'Italie, mais ſur-tout par les curieux & les antiquaires, qui auroient lapidé volontiers ſon mari quand ils apprirent le déſaſtre des pauvres ſtatues du palais-Mazarin. Le Duc avoit obtenu un Arrêt du Parlement qui lui permettoit de faire arrêter ſa femme dans tel endroit que ce fût; & il avoit envoyé Polaſtron, Capitaine de ſes Gardes, pour prêter main-forte aux Commiſſaires de la Grand-Chambre. Lorſqu'il apprit que la Ducheſſe étoit à Nevers, il aſſembla toutes les prévôtés des environs; mais la préſence du Duc de Nevers l'empêcha d'éclater. Enfin il fut obligé de céder aux inſtances de M. Colbert, & de ſigner un appointement. La Ducheſſe reprit alors ſon chemin & ſe retira chez madame Colbert; mais ſon mari obtint du Roi qu'elle iroit demeurer chez madame de Monteſpan. Sa Majeſté dit à la Ducheſſe que ſa conduite lui avoit lié les mains, mais qu'elle étoit maîtreſſe de retourner en Italie, avec vingt-quatre mille francs de penſion. Il lui donna pour réfléchir vingt-quatre heures; mais il lui conſeilla en même temps de reſter à la cour, » dont elle pourroit faire les délices. Vous ne ſuivrez M. de Mazarin dans aucun voyage; il n'aura » rien à voir ſur vos domeſtiques; & même ſi ſes » careſſes vous ſont odieuſes, vous ne ſerez pas » obligée de les ſouffrir d'abord. « Malgré toute la bienveillance du Roi, & les conſeils de madame de Monteſpan & de madame Colbert, elle réſolut de

quitter la France. M. de Lauzun, indigné d'un projet si peu raisonnable, s'écria : » Hé ! Madame, » que ferez-vous avec vingt-quatre mille francs ? » Vous les mangerez au premier cabaret, & vous » reviendrez toute honteuse en demander d'autres, » qu'on ne vous donnera pas. « L'antipathie quelle avoit pour son mari l'emporta sur les plus sages considérations. En 1669 elle se mit en voyage, accompagnée de madame de Bellinzani, d'un Exempt & de deux Gardes du corps, que le Roi lui avoit donné pour la conduire. » Une affaire impertinente « apprit son arrivée dans Rome. Le Comte de Marsan voulut se battre pour elle avec Grillon. La Duchesse ne resta pas long-temps dans cette ville. Sa sœur la Connétable, ne pouvant s'accommoder d'un mari Italien, résolut de repasser en France, malgré toutes les remontrances de la Duchesse, qui ne devoit pas s'attendre à plus de docilité qu'elle n'en avoit témoigné elle-même à ses plus intimes amis. » La » même étoile, dit-elle, qui m'avoit conduite en » Italie, poussoit ma sœur en France. Comme » je ne me souciois de Rome qu'à cause d'elle, je » n'hésitai pas à la suivre ; je lui représentai seule» ment que je serois obligée de la quitter aussi-tôt » que nous serions en France. « Pendant l'absence du Connétable Colonne les deux sœurs se déguiserent; &, sans réfléchir aux dangers qu'elles pouvoient courir, elles s'embarquerent à Civita-Vecchia. » Heureusement, dit la Duchesse, que nous tom» bâmes entre les mains d'un pilote également ha» bile & homme de bien ; car tout autre nous au» roit jettées dans la mer, après nous avoir volées ; » car il vit bien que nous n'étions pas des gueu» ses : il nous le disoit lui-même ; & ses bateliers » nous demandoient si nous avions tué le Pape. « Elles débarquerent à Ciota en Provence ; allerent à cheval à Marseille, où le Roi leur envoya un passe-port, & de-là passerent à Aix, où elles demeu-

rerent un mois. Madame de Grignan, fille de l'illustre madame de Sévigné, leur envoya des chemises: » Car, leur dit-elle, vous voyagez en vraies héroïnes » de roman, avec force pierreries, & point de linge » blanc. « Après avoir séjourné quelque temps en Provence, la Duchesse apprit que Polastron s'avançoit pour l'arrêter, & disoit pour prétexte qu'il venoit complimenter la Connétable. A cette nouvelle elle quitta sa sœur, se retira à Viviers, gagna Turin, & la rejoignit à Grenoble, où le Duc de Lesdiguieres lui promit sûreté. Polastron, trompé par ce long détour, manqua son coup. Le Duc de Nevers vint chercher ses deux sœurs à Grenoble, & les conduisit à Lyon, où elles acheterent l'Histoire de leurs aventures d'un colporteur qui ne les connoissoit pas. La Connétable vint à Paris, & finit par se jetter dans un couvent à Madrid. La Duchesse se rappellant qu'elle avoit été bien reçue du Duc de Savoie, dans son voyage d'Italie, se retira dans ses Etats, & vécut trois ans à Chambery, dont elle fut le principal ornement; mais la mort du Duc de Savoie, arrivée le 12 de juin 1675, lui fit changer de retraite. Elle résolut de passer en Angleterre, où la Duchesse d'Yorck, sa parente, l'appelloit; mais pour déguiser sa route elle alla en Espagne, » & traversa, dit S. Evremont, des Nations » sauvages & des Nations armées. « Après bien des fatigues elle débarqua en Angleterre au mois de décembre, résolue de n'en jamais sortir. Le Roi d'Angleterre lui donna une pension annuelle de cinquante-huit mille livres, comme redevable de trois cens mille écus à la succession du Cardinal Mazarin. Tout ce qu'il y avoit d'illustre dans le royaume se rassembloit chez la Duchesse; & Morin, en 1682, ayant apporté la bassette, choisit, pour tailler, la maison de madame de Mazarin, qui aimoit ce jeu passionnément. S. Evremont, relégué en Angleterre à cause de quelques réflexions faites sur le

Traité des Pyrénées, fit connoissance avec la Duchesse, & devint son admirateur le plus zélé. Le Roi d'Angleterre ne put voir impunément tant de charmes : il en devint amoureux ; mais le Prince de Monaco, qui étoit à sa cour, parut le préféré ; & le Roi pour se venger supprima pour quelque temps la pension qu'il avoit accordée. Le Duc d'Yorck, son successeur, la conserva à la Duchesse, comme une parente de la Reine son épouse ; & le Prince d'Orange, qui le détrôna, s'opposa au Parlement, qui vouloit qu'on la fit sortir du royaume, & lui donna deux mille livres sterling de pension.

En 1687, la Duchesse de Bouillon passa en Angleterre, pour lui rendre visite & l'informer de ce qui se tramoit en France contr'elle. Le Duc de Mazarin, dont la maxime étoit » de plaider toute sa » vie & de ne s'accommoder jamais, « la fit longtemps solliciter de revenir chez lui. Voyant qu'on ne l'écoutoit point, il présenta requête au Grand-Conseil, pour la faire déclarer déchue de sa dot, & privée de ses conventions ; ordonner qu'elle revînt en France, ou permettre à son mari de la reprendre par-tout où il la trouveroit. Il prit pour Avocat Erard, qui ne ménagea pas la Duchesse ; mais Sachot lui répondit vivement. Elle fit elle-même une réponse, dans laquelle elle ridiculisa son mari avec des traits si violents que S. Evremont voulut les ôter. » Mais, disoit-elle, il n'y a » qu'une peinture fort vive des irrégularités de mon » mari qui puisse me justifier dans le public. « Nous ne parlerons point des pieuses momeries qu'il inventoit tous les jours, & dont la Duchesse fait un si long détail.

En 1689 un arrêt du Conseil ordonna que la Duchesse se retireroit, dans trois mois, chez les Filles de sainte Marie, & six mois après chez son mari. La Duchesse répondit qu'elle ne pouvoit quitter l'Angleterre sans avoir payé ses dettes ; & il fut arrêté

qu'elle en donneroit l'état, pour être présenté à son mari. Mais le Duc ne voulut pas même acquitter les dettes légitimes; & sa femme resta en Angleterre jusqu'en 1695, que le Prince Philippe, son neveu, tua en duel le Baron Banier, qu'elle aimoit beaucoup. Cet événement lui causa tant de chagrin, qu'elle voulut suivre le conseil qu'on lui donnoit de se retirer à Madrid dans le couvent de sa sœur. Mais S. Evremont lui ayant représenté que ce conseil lui étoit donné par les créatures de son mari, elle changea bientôt de résolution.

En 1698 elle fut attaquée d'une maladie qui fit trembler tous ses amis; elle en revint heureusement, & dit à S. Evremont qu'elle voudroit bien savoir ce qu'on auroit pu dire d'elle après sa mort. L'ingénieux Auteur travailla aussi-tôt à son oraison funebre, & finit ainsi l'exorde:

» Pleurez, messieurs, n'attendant pas à regretter
» un bien perdu; donnez à vos pleurs la funeste
» pensée qu'il le faudra perdre. Pleurez, pleurez:
» quiconque attend un malheur certain peut déjà
» se dire malheureux. Hortense mourra, cette mer-
» veille du monde mourra un jour; l'idée d'un
» si grand mal mérite vos larmes. «

Vous y viendrez à ce triste passage;
Hortense, hélas! vous y viendrez un jour,
Et perdrez-là ce beau visage
Qu'on ne vit jamais sans amour.

Il finit ainsi: » Ce temps viendra; ne pût-il jamais
» venir ce temps malheureux, où l'on pourra dire de
» cette merveille:

Elle est poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ses loix
Egales & nécessaires!
Rien ne l'en a su parer;
Apprenez, ames vulgaires,
A mourir sans murmurer.

Cinq années après son oraison funebre elle mourut à Chelsey le 2 de juillet 1699, à l'âge de 53 ans, après en avoir passé trente dans une terre étrangere. Elle quitta sans regret une vie que ses chagrins lui avoient rendue incommode. Après sa mort, M. de S. Evremont écrivit au Marquis de Canaples : » je ne puis quitter l'Angleterre ; la plus forte » raison, c'est que le peu de biens que j'ai ne pour» roit pas passer la mer avec moi ; il me seroit comme » impossible de le tirer d'ici. C'est presque rien ; mais » je vis de ce rien là. Madame de Mazarin m'a dû » jusqu'à huit cens livres sterling ; elle me devoit » encore quatre cens guinées quand elle est morte : » assurément elle disposoit de ce que j'avois plus » que moi-même. Les extrêmités où elle s'est » trouvée sont inconcevables ; je voudrois avoir » donné ce qui me reste, & qu'elle vécût ; vous » perdez une de vos meilleures amies. Vous ne » sauriez croire combien elle a été regrettée du pu» blic & des particuliers ; elle a eu tant d'indiffé» rence pour la vie qu'on auroit cru qu'elle n'étoit pas » fâchée de la perdre. Les Anglois, qui surpassent tou» tes les nations à mourir, la doivent regarder avec » jalousie. La Duchesse attribua tous ses malheurs au » peu de reconnoissance qu'elle eut pour le Cardi» nal son oncle. C'est une chose remarquable, dit» elle, qu'un homme de ce mérite, après avoir tra» vaillé toute sa vie pour élever & enrichir sa fa» mille, n'en ait reçu que des marques d'aversion, » même après sa mort. Si on savoit comme il nous » traitoit en toutes choses, on ne seroit pas moins » surpris..... Pour mon particulier, la fortune a » pris soin de punir mon ingratitude par les mal» heurs dont ma vie a été une suite continuelle de» puis cette mort. A la premiere nouvelle que » nous eûmes, mon frere & ma sœur, pour tout » regret, se dirent l'un à l'autre : Dieu merci il » est crevé. A dire vrai, je n'en étois guere plus » affligée. «

Le Duc de Mazarin survécut long-temps à sa femme, & ne mourut qu'en 1713, le 9 de novembre, âgé de quatre-vingt-neuf ans. Cet homme si attentif à priver sa femme des dépenses superflues, employa des sommes immenses pour faire transporter son corps d'Angleterre & l'inhumer en France. Pour avoir une idée marquée de son caractere, il faut dire avec S. Evremont, „ que sans ce mariage si funeste aux intéressés, il eût mené une „ vie heureuse à la Trappe, ou en quelqu'autre so- „ ciété sainte & retirée. " Mais les faux dévots surprirent sa bonne foi, & l'exposerent aux risées de tous les gens raisonnables.

MAZEL, femme d'esprit du dernier siecle, dont on trouve dans la Pendore de M. de Vertron un Madrigal en l'honneur du Roi.

MECTHILDE, (*La mere*) Religieuse Bénédictine, institutrice de l'Adoration perpétuelle du saint Sacrement. Cette Religieuse se nommoit dans le monde *Catherine de Bar.* Elle étoit née à S. Dié en Lorraine en 1615. Elle fit profession religieuse à dix-sept ans, dans un couvent d'Annonciades à Bruyeres, dont elle fut Supérieure deux ans après. Les guerres l'ayant obligée de sortir de ce monastere, elle se retira chez les Bénédictines de Rambervilliers; & quelque temps après elle embrassa leur institut. On lui donna dans ce nouvel état le nom de *Mere Mecthilde.* Les malheurs des guerres la tirerent encore de Rambervilliers; & étant venue à Paris, avec ses Religieuses, en 1653, on leur établit un couvent dans la rue Cassette, au fauxbourg S. Germain, dont la Reine, mere du Roi Louis XIV, se déclara fondatrice. C'est-là que la Mere Mecthilde établit l'Adoration perpétuelle du saint Sacrement, qui consiste en ce qu'il y a nuit & jour une Religieuse à genoux, la corde au col, au pied d'un poteau où est un cierge allumé au milieu du chœur, en état & posture de victime, pour réparer tous les outrages qui se font à Jesus-Christ dans l'Eucharis-

tie, & que le saint Sacrement est exposé tous les jeudis dans leur église. Cette dévotion s'est communiquée jusqu'à onze couvents, où cet institut s'observe, & qui sont comme une espece de congrégation. La mere Mecthilde, qui avoit été continuée toute sa vie Prieure de ce monastere de la rue Cassette, par une élection triennale, y mourut le 6 d'avril 1698.

MÉDÉE, fameuse empoisonneuse, & magicienne, étoit, selon la fable, fille d'Æeta, Roi de Colchos. Elle aida Jason à enlever la toison d'or, ou le trésor de son pere, & suivit ce héros, qu'elle rendit pere de deux enfants. Jason ayant épousé depuis Creuse, fille du Roi de Corinthe, Médée, pour se venger, fit présent à sa rivale d'une robe empoisonnée, dont la contagion se communiqua promptement au Roi de Corinthe, & le fit périr avec sa fille. On ajoute que, comme Jason la poursuivoit, elle massacra sous ses yeux deux enfants qu'elle avoit eus de ce Prince, & s'enfuit à travers les airs, sur un char traîné par des dragons ailés. Ce qu'on peut conclure de cette fable, c'est que Médée étoit une méchante femme.

MÉDICIS, (*Catherine de*) Reine de France, étoit fille de Madeleine de la Tour, Comtesse de Boulogne, en qui finit la maison d'Auvergne, & de Laurent de Médicis Duc d'Urbin, dont elle étoit héritiere. Elle naquit à Florence le 15 d'avril 1519. Voyons comme Varillas nous dépeint cette Princesse: » Elle avoit, dit-il, la taille admirable; » & la majesté de son visage n'en diminuoit pas la » douceur. Elle surpassoit les autres dames de son » siecle par la blancheur du teint, & par la vivacité de ses yeux; & quoiqu'elle changeât souvent » d'habits, toutes sortes de parures lui séoient si bien » qu'on ne pouvoit discerner celle qui lui étoit la » plus avantageuse. Le beau tour de ses jambes lui » faisoit prendre plaisir à porter des bas de soie » bien tirés (desquels l'usage s'étoit introduit de » son temps,) & ce fut pour les montrer qu'elle in-

» venta la mode de mettre une jambe sur le pom-
» meau de la selle en allant sur des haquenées, (au
» lieu d'aller, comme on disoit alors, à la plan-
» chette.) Elle inventoit de temps en temps des mo-
» des également galantes & superbes ; & comme
» on ne vit jamais un si grand nombre de belles
» dames qu'elle en eut à sa suite, on ne les vit ja-
» mais plus brillantes. Il sembloit que la nature eût
» pris plaisir à lui donner toutes les vertus & tous
» les vices de ses ancêtres. Elle avoit l'attachement
» de Côme le Vieux pour les richesses ; mais elle
» ne les ménageoit pas mieux que Pierre I, fils de
» Côme son trisaïeul. Elle étoit magnifique au-
» delà de ce qu'on avoit vu dans les siecles précé-
» dents, comme Laurent son bisaïeul, & n'étoit pas
» moins raffinée en politique ; mais elle n'avoit ni la
» droiture de ses intentions, ni sa libéralité pour les
» beaux esprits. Son ambition ne cédoit point à celle
» de Pierre II son aïeul ; &, pour régner, elle ne met-
» toit pas plus de différence que lui entre les moyens
» légitimes & ceux qui sont défendus. Les divertis-
» sements avoient des charmes pour elle ; mais elle
» ne les aimoit, à l'exemple de Laurent, son pere,
» qu'à proportion de la dépense dont ils étoient
» accompagnés. «

Dès qu'elle eut atteint quatorze ans, le Pape Clément VII, son grand-oncle, lui fit épouser Henri, Duc d'Orléans, second fils de France, & le mariage se fit à Marseille le 28 d'octobre 1533, en présence du Pape & de François I. La beauté de Catherine la rendit bientôt un des plus beaux ornements de la Cour de France ; cependant il ne paroît pas qu'elle fût tendrement chérie de son époux, pour qui Diane de Poitiers avoit seule des charmes : soit froideur de la part de Henri, soit toute autre raison, elle ne donna, jusqu'à vingt-quatre ans, aucune marque de fécondité. Le médecin de François I déclara qu'elle n'auroit jamais d'enfants ; il ne faisoit pas attention que l'incontinence du mari étoit

la seule cause de la stérilité de la Princesse. Ce projet de répudiation n'étoit pas d'ailleurs aisé à exécuter : la cour de Rome étoit pour Catherine ; & le Roi même l'aimoit beaucoup, parce qu'elle flattoit son goût & son caractere. Au lieu de l'entretenir de bagatelles, elle avoit grand soin de faire tomber la conversation sur la guerre & les affaires d'état, dont le Roi aimoit beaucoup à parler, même devant les dames. François I, charmé de cette complaisance, & tout étonné de la justesse & de la précision de ses raisonnements, disoit qu'elle n'étoit née que pour commander. Alloit-il à la promenade, elle se mettoit à la tête des dames, montée sur une haquenée, selon la coutume. Cette complaisance lui coûtoit peu, parce qu'elle servoit son amour-propre. Le Roi aimoit la chasse avec passion ; Catherine étudia si bien cet exercice qu'elle y devint infatigable. On admiroit la vigueur & l'habileté avec laquelle elle broussoit les forêts ; & sous les regnes de son beau-pere & de son mari cet éloge fit sa seule réputation.

La dissimulation étoit son caractere distinctif ; lorsqu'elle parut à la cour, Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois, régnoit sur le cœur de Henri. Chatherine, dit le P. Dauiel, souffrit cette faveur avec une patience dont une Italienne seule est capable. Elle redoubla d'empressements auprès de son époux, employa les plus tendres caresses, & l'obligea d'avouer qu'il ne se trouvoit jamais si bien dans un autre lit que dans celui de sa femme. La cour fut long-temps partagée entre les factions de Diane & de la Duchesse d'Estampes, maîtresse du Roi. Catherine eut la prudence de ne pas se déclarer ; elle ménagea si bien les deux partis, qu'elle se conserva l'amitié de deux ennemies irréconciliables. Après la mort de François I elle fut couronnée à S. Denis le 12 de juin 1540, par le Cardinal de Bourbon, Archevêque de Sens ; mais elle n'eut que le titre de *Reine* ; la Duchesse de Valentinois

eut toute la faveur de Henri II, & le Connétable de Montmorenci fut déchargé du ministere. Catherine, quoique dévorée d'ambition, ne fit aucune plainte; elle se réjouit avec tous les courtisans de la gloire de sa rivale, & borna tous ses soins à l'éducation de ses enfants, qu'elle avoit enfin obtenus du Ciel. Henri, malgré ses infidélités, ne pouvoit refuser son estime à une conduite si sage: tous les jours, après son dîner, il alloit passer deux heures chez elle; & lorsqu'il partit pour la Lorraine, en 1552, il la fit nommer Régente du royaume.

Henri II, en 1559, mourut dans un tournoi, de l'éclat d'une lance qui se brisa entre les mains du Comte de Montgommeri. Ce fut alors que Catherine leva le masque, & se montra telle qu'elle étoit; mais les Guise, les Montmorenci, & les Princes du sang étoient des barrieres insurmontables qui s'opposoient à son ambition. Ne pouvant abattre d'un seul coup ces trois partis, elle se dévoua au plus fort, qui tenoit pour les Guise, résolue de le quitter, & même de le combattre, lorsqu'elle pourroit se passer de lui. Elle eut la prudence de ne pas se venger de la Duchesse de Valentinois; c'étoit gagner par-là tous les courtisans qui devoient leur fortune à cette favorite. Pour affoiblir le parti des Princes, elle donna au Duc de Montpensier une partie des biens de la maison de Bourbon, & se l'attacha par ce moyen. Elle mit encore dans ses intérêts le Prince de la Roche-sur-Yon, en faisant son épouse sa Premiere Dame d'honneur. Le Connétable de Montmorenci avoit donné à Henri II de dangereux soupçons sur la chasteté de la Reine; on lui marqua du mécontentement; il resta seul de son parti. On promit au Roi de Navarre d'obliger les Espagnols à lui rendre ses Etats; mais cette promesse n'étoit que pour l'amuser; car, dans le même temps, Catherine s'abaissoit jusqu'à demander à Philippe II sa protection pour elle & pour la France: elle craignoit que la cour ne la renvoyât comme étrangere:

étrangere. Malgré la protection du Roi d'Espagne, les Calvinistes, en 1560, prouverent dans un Mémoire public, qu'une femme ne pouvoit prendre aucune part dans le gouvernement, sans violer les anciennes loix de l'Etat. Cependant elle n'étoit pas leur ennemie. On prétend qu'elle n'avoit que les dehors de Catholique, & que ses plus grands confidents étoient les plus zélés Calvinistes; que pendant la vie de son mari, ennemi déclaré des novateurs, elle consoloit les victimes de leur religion, & ne se cachoit pas pour chanter les pseaumes de Marot. Tous les Protestants la croyoient de leur religion; mais elle dissimuloit toujours par maxime d'Etat. Cette conduite la rendoit suspecte aux deux partis; & lorsque les Calvinistes firent éclater la conjuration d'Amboise, ils l'eussent aussi peu ménagée que les Guise. Ces Seigneurs s'emparerent de toute l'autorité. Catherine, pour l'attirer à elle, & régner plus sûrement sur l'esprit du Roi son fils, le mena de Paris à S. Germain. Ces précautions furent inutiles; François II avoit épousé Marie Stuart, niece des Guise, & l'aimoit passionnément. Comment pouvoit-il refuser quelque chose à ses oncles? Déjà le Prince de Condé & le Roi de Navarre étoient dans les fers; le premier étoit condamné à mort; & l'on n'attendoit qu'une occasion favorable pour faire le procès à son frere. Catherine versa des larmes sur le malheur de ces Princes, ou plutôt sur l'autorité qui s'échappoit de ses mains, & dont il ne lui restoit qu'une ombre.

Le Roi tomba malade, & mourut à Orléans le 5 de décembre 1560, âgé de seize ans & dix mois, après un regne de dix-huit mois. Cette mort fit renaître l'espérance dans le cœur de la Reine. Le Cardinal de Lorraine voulut la presser de faire exécuter l'Arrêt porté contre les Princes; mais elle suivit le conseil du Chancelier de l'Hôpital, son confident, & dit au Roi de Navarre que, loin d'attenter à sa vie, elle lui donneroit la lieutenance générale de

l'État, s'il vouloit lui céder la régence. Les Princes promirent tout pour avoir leur liberté, & la régence fut adjugée à Catherine & confirmée par l'assemblée des États qui se tenoient à Orléans. Les Montmorenci, les Châtillon, les Calvinistes, & les plus éclairés Catholiques reprocherent au Roi de Navarre sa foiblesse; mais la Reine avoit une émissaire plus puissante qu'eux tous sur l'esprit du Prince; c'étoit la Duchesse de Montpensier, sa maîtresse.

Le Prince de Condé, son frere, plus fier & plus ambitieux, n'avoit pas oublié son emprisonnement. Il reparut à la cour en 1561; on le reçut avec beaucoup d'amitié; on le réconcilia avec les Guise, & l'on annulla tout ce qui s'étoit passé sous le regne précédent; mais toutes ces caresses n'étoient que de vaines démonstrations. Les Guise faisoient tous les jours de nouvelles injures aux deux freres, & se faisoient porter chez eux les clefs de la maison du Roi: c'étoit un droit qui appartenoit au Lieutenant-Général. Le Roi de Navarre, encouragé par la présence de son frere, se plaignit amérement; menaça de quitter la cour, & de faire ôter la régence à la Reine par les Etats provinciaux. Tous les Princes de la maison de Bourbon & toute la Noblesse se rangerent de son côté. Catherine effrayée eut recours aux prieres pour appaiser les Princes, qui ne voulurent rien entendre. Elle prit l'avis de son conseil. Le Cardinal de Tournon lui dit que le Roi ayant dix ans, elle devoit l'instruire, & faire ordonner de sa part au Connétable de ne point quitter sa personne. Le Connétable obéit, & retint par sa soumission tous les mécontents. La Reine, apprenant que les députés provinciaux de l'Isle de France parloient de réformer l'Etat, & de nommer un Régent, se réconcilia avec le Roi de Navarre, par l'entremise du Connétable, & promit de ne rien faire sans son consentement. Elle travailla dès-lors à les brouiller tous deux, en réconciliant le Connétable avec les Guise: elle réussit; mais un ex-

près de précaution dévoila ses desseins.

Montluc, Evêque de Valence, le plus habile négociateur de son temps, & le plus intime confident de la Reine, eut ordre de prêcher à la cour, & de gagner le Roi de Navarre. Il s'en acquitta avec le plus grand zele ; cria beaucoup contre le Pontife Romain & favorisa les Calvinistes. Le Connétable l'entendit, & soupçonna que la Reine étoit en liaison avec le Roi de Navarre. D'abord il se crut perdu, & voulut se réconcilier avec les Princes & ses neveux les Châtillon ; mais il falloit faire la premiere démarche, & sa fierté auroit trop souffert. Pour la ménager, & se fortifier en même temps contre ses ennemis, il s'unit étroitement avec le Duc de Guise & le Maréchal de S. André. Ce triumvirat fit serment, le jour de Pâques, de défendre sa religion & sa fortune. Catherine pâlit à cette nouvelle, mais ne perdit point courage. Pour distraire l'animosité de ses ennemis, elle se rendit à Reims, & fit sacrer le jeune Prince. A peine cette cérémonie fut-elle achevée que les Calvinistes demanderent un édit qui leur donnât le pouvoir d'exercer librement leur religion ; la Reine l'accorda, malgré les remontrances du Parlement ; les triumvirs s'y opposerent ; le Roi tint son lit de justice le 13 de juillet, & révoqua l'édit.

Catherine ne témoigna pas le moindre mécontentement ; elle eut même lieu de se réjouir de la faute du Cardinal de Lorraine, qui demanda le colloque de Poissy. Ce Prélat se flattoit de convaincre les Calvinistes par son éloquence, & les Calvinistes publioient déjà la conversion du Prélat. Le Cardinal de Tournon, plus sage que son collegue, voulut s'y opposer. Le Pape même, Pie IV, interposa son autorité ; mais la Reine, pour gagner du temps, & satisfaire également les deux partis, fixa le colloque au 10 d'août. Les Etats généraux rassemblés à Pontoise lui contestoient la régence : Catherine fit de nouvelles promesses à l'Amiral de Châtillon & au Cardinal de Lorraine,

qui lui gagnerent les suffrages, l'un des députés Calvinistes, & l'autre des députés du Clergé. Par cette adresse elle concilioit deux ennemis toujours opposés, & les faisoit servir à ses desseins.

Au temps marqué, l'on tint la conférence, & l'on disputa beaucoup de part & d'autre. Les deux partis se crurent victorieux; mais le Cardinal de Lorraine eut toute la honte de la défaite. Ce colloque, qui fut aussi avantageux aux Calvinistes que nuisible à la Religion Catholique, affermit Catherine dans la résolution où elle étoit de dissimuler toute sa vie. Jamais elle ne se déclara ouvertement pour aucun parti: le plus dominant étoit en apparence le plus favorisé; mais en secret, elle soutenoit le plus foible. Cette politique la rendoit médiatrice & maîtresse de l'un & de l'autre.

Les cours de Rome & d'Espagne furent très-irritées de la conférence de Poissy. Pour appaiser la premiere, Catherine lui promit d'empêcher le Concile nationnal, à condition que l'on continueroit le Concile de Trente. Ce Concile, suspendu depuis longtemps, avoit été convoqué par Paul III en 1545. Jules III le continua en 1551, & le Cardinal Borromée, neveu de Pie IV, le fit terminer en 1563. Les Calvinistes, furieux de ce qu'on leur ôtoit le Concile nationnal, s'assemblerent publiquement, contre la défense de l'édit de juillet, & ne garderent plus de mesures. La Reine fut obligée de convoquer pour le 16 de janvier tous les grands du Royaume à S. Germain, & de donner en faveur des Calvinistes un édit qui révolta tous les Catholiques. Le Parlement ne l'enregistra qu'après trois jussions; & le triumvirat fut très-mécontent. Le massacre de Vassi, commis peut-être innocemment par le Duc de Guise, fournit aux Calvinistes une occasion pour éclater: le Prince de Condé se mit à leur tête, & demanda justice à la Régente. Les triumvirs mirent dans leurs intérêts le Roi de Navarre, & parlerent de le nommer Régent du Royaume. Catherine alors, ne sachant

plus quel ressort employer, voulut, dit-on, se défaire secretement du Duc de Guise; mais il évita le piege. Elle chercha ensuite à détacher du triumvirat le Maréchal de S. André, qui loin d'embrasser son parti, prouva qu'il falloit se défaire d'elle, & fit entrevoir la facilité de l'exécution. Le Duc de Guise, plus modéré, proposa d'enlever le Roi, & d'enfermer sa mere. Cet avis prévalut, & l'on se préparoit à l'exécuter; mais la Reine, qui avoit tout entendu par le moyen d'une sarbacane qu'elle avoit placée dans la chambre où ils s'étoient assemblés & qui répondoit dans la sienne, implora la protection du Prince de Condé pour elle & pour ses enfants, & courut s'enfermer dans le château de Melun. Le Roi de Navarre l'y suivit avec le Prévôt des Marchands. On la contraignit de rendre les armes aux bourgeois, pour empêcher le Prince de Condé de surprendre Paris, & d'ôter au Maréchal de Montmorenci, un de ses confidens, le gouvernement de cette Capitale. De Melun elle se retira à Fontaine-Bleau. Les triumvirs la suivirent; & pour prévenir le Prince de Condé, qui s'approchoit de la cour, le Roi de Navarre déclara au jeune Prince que le devoir de sa charge l'obligeoit de conduire sur le champ Sa Majesté à Paris. Le Roi se tourna vers sa mere, qui n'osa rien répondre. Ce silence lui dicta ce qu'il avoit à faire. Il partit, mais en versant des larmes de dépit, qui annonçoient déjà la punition d'une pareille violence.

Catherine, voyant les Calvinistes plus foibles, se déclara pour les triumvirs; mais elle eut soin de les occuper, en laissant prendre au Prince de Condé quelques places du royaume. Le Prince alla plus loin qu'elle ne désiroit, & s'empara d'Orléans. Les triumvirs furieux vouloient reléguer Catherine dans sa maison de Chenonceaux; mais aussi-tôt que l'on parla de paix, ils la chargerent de leurs intérêts. Les conférences qu'on tint à ce sujet n'ayant fait qu'aigrir les esprits, on commença les hostilités de

part & d'autre; & l'on se signala à l'envi par des cruautés inouies. Catherine étoit dans la plus grande inquiétude. Elle en sortit bientôt. Les triumvirs confierent la garde de la Normandie à Matignon. Ils ignoroient que ce Gentilhomme étoit dévoué aux intérêts de la Reine, & que c'étoit lui fournir un asyle, si elle venoit à quitter leur parti. Catherine ne se contenta pas de cette retraite, elle voulut s'en réserver une autre; & par cet excès de prévoyance elle viola les loix fondamentales de l'Etat, sacrifia les intérêts de ses enfants, & fournit de nouvelles armes au parti Calviniste. Le Duc de Savoie avoit épousé une fille de France : il pouvoit retirer Catherine chez lui, sans se brouiller avec les autres Puissances. Pour se ménager sa protection elle lui fit rendre toutes les places retenues par le traité de Château-Cambresis, sous prétexte qu'on ne pouvoit les garder, & qu'elles tomberoient au pouvoir des Calvinistes. Les triumvirs, flattés de ce qu'elle leur abandonnoit les troupes Françaises restées en Piémont, consentirent à tout ce qu'elle voulut. Ils ne prévoyoient pas qu'ils s'attiroient par-là l'indignation du parti qu'on appella depuis *politique*, & qu'on les accuseroit de préférer leur avantage aux intérês de leur Prince & de leur patrie.

Orléans & Rouen étoient au pouvoir des Calvinistes. Le Duc de Guise voulut assiéger cette derniere ville, parce que, disoit-il, elle pouvoit être secourue plus aisément par les Anglois. Le sentiment commun & le meilleur étoit de marcher vers Orléans, qui servoit de refuge à tout le parti Calviniste; mais le Duc de Guise aimoit les difficultés. Il mena la cour à ce siege : le Roi de Navarre y fut blessé le 15 d'octobre 1562, étant à la tranchée, & mourut de sa blessure le 17 de novembre suivant à Andeli. Catherine parut affligée de cette mort; mais ce qui causoit son chagrin, c'est que le Prince de Condé devenoit, par la mort de son frere, premier Prince du sang, & pouvoit faire

valoir ses droits sur la régence. Rouen fut emporté d'assaut ; & le Roi & sa mere y firent leur entrée par la breche. Pour affoiblir les Calvinistes Catherine accorda une amnistie pour tous ceux qui mettroient bas les armes, & mit dans ses intérêts une grande partie de la noblesse. Pour comble de bonheur, elle gagna, le 19 de décembre, à Dreux, sur les Calvinistes, une victoire complette, qui la défit de la plupart de ses ennemis. Le Maréchal de S. André mourut sur le champ de bataille. Le Prince de Condé fut son prisonnier, & le Connétable de Montmorenci tomba dans les mains des Calvinistes. Il lui restoit un ennemi terrible dans la personne du Duc de Guise ; mais Poltrot, Gentilhomme Protestant, l'assassina devant Orléans au mois de fevrier 1563.

La Reine, craignant qu'on ne la soupçonnât d'avoir conduit la main du meurtrier, se transporta dans le camp d'Orléans, le fit interroger dans la chambre même du Duc de Guise, en présence de sa famille & des grands du royaume. Elle marqua beaucoup de douleur pendant les dépositions du coupable ; mais pouvoit-elle s'affliger sincérement d'une mort qui étoit l'époque du commencement de son regne ? Délivrée d'un rival dangereux, elle fit éclater les grands talents qu'elle avoit reçus de la nature pour le gouvernement. Mais comme elle préféra toujours son avantage au bien de l'Etat, ses talents même furent pernicieux. Assez éclairée pour remédier aux abus généraux, elle ne fut pas assez généreuse pour les détruire. Elle n'employoit ses lumieres que pour son intérêt particulier, & sacrifioit tout au désir de régner. L'ambition occupoit toute son ame. Agée de quarante-deux ans, elle étoit à l'abri de toute autre passion. On l'a accusée d'avoir aimé le Vidame de Chartres, mort à la Bastille en 1562, & un Gentilhomme Breton nommé *Nescouet* : rien de si faux. Il est vrai qu'elle aima les plaisirs ; mais elle ne s'en servoit que comme de filets pour surprendre ses

ennemis, & distraire leur animosité. » En quelque
» endroit qu'elle allât, dit Mézerai, elle traînoit tou-
» jours avec elle tout l'attirail des plus voluptueux
» divertissements, & particuliérement une centaine
» des plus belles femmes de la cour, qui menoient
» en lesse deux fois autant de courtisans. Il falloit,
» dit Montluc, que dans le plus grand embarras de
» la guerre & des affaires, le bal marchât toujours:
» le son des violons n'étoit point étouffé par celui
» des trompettes; le même équipage traînoit les
» machines des ballets & les machines de guerre:
» dans un même lieu, on voyoit les combats où les
» Français s'égorgeoient, & les carrousels où les
» dames se divertissoient. «

Catherine détacha mademoiselle Rouet, sa fille d'honneur, contre le Roi de Navarre, & la belle de Limeuil, aussi sa fille d'honneur, contre le Prince de Condé. Elle savoit par leur moyen tous les secrets des deux Princes; mais elle les récompensa mal de leurs services; car mademoiselle de Limeuil étant devenue grosse, elle la chassa de la cour. Quoique toutes ces femmes fussent peut-être les plus belles de l'Europe, la Reine brilloit encore au milieu d'elles, & faisoit plus de conquêtes elle seule que toutes ses nymphes. Elle inspira de l'amour au Duc de Nemours, Vidame de Chartres, au Baron de la Roche & de Lignerolles, au Prince de Condé même, & au Duc de Guise. Aux graces de sa personne elle joignoit des qualités brillantes, dont elle fit presque toujours un mauvais usage. Politique jusqu'à la fourberie, elle ne connoissoit de vertu que ce qui flattoit son ambition: infidelle aux Calvinistes comme aux Catholiques, elle n'avoit d'autre religion que celle qui la maintenoit sur le Trône. Dans le temps qu'on donna la bataille de Dreux, croyant qu'elle étoit perdue par les Catholiques, elle dit tranquillement à ses femmes: » Eh bien! nous » prierons Dieu en français. « On lui rend justice sur la pénétration de son esprit & la solidité de son ju-

gement. Personne ne savoit aussi bien qu'elle dresser une dépêche dans les affaires de l'Etat, & jamais aucune femme ne garda mieux un secret. C'est à sa dissimulation que l'on doit cette politique qui fait cacher aux Ambassadeurs ordinaires le secret des choses les plus importantes dont ils sont chargés. Dans ce temps Marguerite, Reine de Navarre, s'étoit fait la plus grande réputation par ses Contes faits à plaisir. Catherine, toujours envieuse de la gloire d'autrui, en composa un grand nombre; mais les ayant comparés à ceux de sa rivale, elle eut la bonne foi d'avouer son infériorité.

Cependant la ville d'Orléans étoit aux abois: par la prise de cette ville la Reine recouvroit le Connétable de Montmorenci, qui étoit au pouvoir de la Princesse de Condé; cette Princesse elle-même tomboit dans les mains de Catherine. Mais la Reine, qui désiroit la paix, la proposa au Prince de Condé, son prisonnier, qui l'accepta sans hésiter. Il obtint à la cour le rang dû à sa naissance, & l'on n'oublia rien pour lui faire abandonner le parti Calviniste. La Reine, quoique maîtresse absolue, ne faisoit rien sans son avis; on le combloit de caresses: cependant comme elle n'étoit pas sûre de ses sentiments, elle différa toujours de lui donner la lieutenance-générale de l'Etat, sous prétexte qu'il falloit faire oublier au peuple qu'il avoit porté les armes contre son Souverain.

L'animosité des deux partis n'étoit pas encore éteinte. La maison de Guise accusoit l'Amiral de Châtillon d'avoir été le conseiller de Poltrot, & demandoit hautement vengeance. Catherine évoqua l'affaire au Conseil; & par sa prudence elle réunit les Catholiques & les Protestants pour recouvrer le Havre-de-Grace, que les derniers avoient livré aux Anglois. Pendant le siege elle approcha jusqu'à Fécamp, & conclut une paix avantageuse avec la Reine Elizabeth, qui lui rendit toutes les places dont elle s'étoit emparée pendant la guerre civile. Cette paix fut

tant d'honneur à Catherine, que plusieurs abandonnerent les triumvirs pour entrer dans son parti. Personne ne lui disputoit le pouvoir souverain. Le Cardinal de Lorraine étoit au Concile de Trente: il est vrai qu'à son retour il pouvoit rallier tous les amis de sa maison, & s'emparer du gouvernement; mais pour lui ôter toute espérance, elle fit choix, pour la garde de son fils, d'un régiment d'infanterie, nommé depuis le régiment des *Gardes-françaises*. Le Chancelier de l'Hôpital, qui craignoit le triumvirat, s'étoit retiré de la cour; on le rappella. Il signala son retour par un conseil important qu'il donna à la Reine: c'étoit de faire déclarer le Roi majeur, quoiqu'il eût à peine atteint sa quatorzieme année. La Reine craignoit quelques obstacles de la part du Parlement de Paris: on s'adressa au Parlement de Rouen, qui, flatté de l'honneur que la cour lui faisoit, consentit à tout ce qu'on voulut.

Au commencement de l'année 1564 la Reine fit démolir le palais des Tournelles, qui lui rappelloit la mort funeste du Roi son époux; le fit raser jusqu'aux fondements, pour empêcher d'en élever un autre sur ses ruines, & fit construire le magnifique palais des Tuileries. La publication du Concile de Trente avoit excité plusieurs différents: Catherine, après les avoir calmés, entreprit la visite du royaume. On commença par la ville de Sens; de-là on alla à Troyes, ensuite à Bayonne, où Catherine eut une entrevue avec la Reine d'Espagne sa fille. Les Français se distinguerent en cette occasion par des dépenses excessives en tournois, en festins, en bals, spectacles & mascarades. Catherine, occupée des affaires de l'Etat, ne donnoit rien à ses plaisirs. Elle avoit fait construire en 1565, tout près de l'évêché où elle logeoit avec le Roi, un palais pour la Reine d'Espagne, qui communiquoit à son appartement par une grande galerie. Elle s'y rendoit secrettement toutes les nuits, pour conférer avec le Duc d'Albe, qui avoit accompagné la Reine sa fille. Les

Huguenots, irrités de ce qu'on leur cachoit le résultat de ces conférences, publierent que les deux Reines avoient conclu une ligue pour détruire la nouvelle religion, & se mirent sous les armes. On prétend même qu'elles arrêterent dès-lors le massacre de la S. Barthelemi. Catherine voulut en vain les dissuader. Dans l'assemblée de Moulins, qui se tint au mois de janvier de l'année 1566, elle leur accorda plusieurs privileges. Mais ils crurent que c'étoit un piege, & pour l'éviter ils eurent l'audace de se déterminer à enlever le Roi, lorsqu'il seroit dans la ville de Meaux. La résolution fut si secrette que Catherine n'en sut rien. Le hazard, qui la servoit souvent aussi bien que sa prudence, la favorisa encore dans cette occasion.

Elle avoit irrité contr'elle le Prince de Condé, en différant toujours, sous de nouveaux prétextes, de lui donner la lieutenance générale de l'Etat. Lorsque les Espagnols parurent en armes sur les frontieres de la France pour veiller sur les Pays-Bas, le Prince demanda vivement la charge qu'on lui avoit promise. C'étoit, disoit-il, pour tenir le Royaume en sûreté contre les moindres entreprises. La Reine feignit de l'approuver, & leva six mille Suisses. Forcée enfin de se déclarer, elle espéroit que le Connétable s'opposeroit à la création d'une charge qui détruisoit la sienne; mais le Connétable eut la foiblesse d'y consentir. Catherine, voyant ce ressort rompu, en fit jouer un autre. Elle représenta au Duc d'Anjou que la place de premier homme de l'Etat appartenoit à un frere du Roi. Ce jeune Prince, âgé de seize ans, ne demandoit qu'à se signaler. Il trouva le soir même le Prince de Condé qui soupoit avec la Reine, dans la salle abbatiale de saint Germain-des-Prés, & lui dit avec hauteur, que s'il osoit lui disputer une place qui lui appartenoit, il l'abaisseroit à proportion du vol qu'il vouloit prendre. Le Prince furieux sortit de la cour, prit les armes, & publia que le Duc d'Albe n'étoit armé que

pour exécuter les projets de la Reine contre les Calvinistes.

Dans ce temps un nommé *Simon Dumai*, pour éviter le supplice auquel il étoit condamné, déposa què l'Amiral de Châtillon lui avoit offert de l'argent pour tuer la Reine ; mais Catherine méprisa la calomnie, & n'eut aucun soupçon contre l'Amiral. Ce Seigneur proposa au Prince de Condé d'enlever le Roi, qui étoit à Monceaux, fort mal accompagné. Catherine, informée que l'on projetoit quelque mauvais dessein contre la cour, sema par-tout ses émissaires, & envoya chez l'Amiral. On le trouva dans son jardin, occupé à émonder les branches des arbres. Catherine se rassura ; mais le 28 de septembre, on vint l'avertir qu'on avoit vu deux mille hommes sur le chemin de Rosoi. Le Conseil s'assembla : le Connétable vouloit que le Roi allât se renfermer dans la ville de Meaux ; mais le Duc de Nemours lui représenta que la ville pouvoit être forcée avant que d'être secourue. Il n'étoit pas plus sûr de se retirer. La Reine avoit avec elle quatre cens dames, dont l'attirail causoit le plus grand embarras ; heureusement on vit arriver les six mille Suisses. Le Duc de Nemours fit partir la cour au milieu de la nuit, & disposa si bien la marche qu'on avoit déjà fait quatre lieues à la pointe du jour. On eût dit que ce voyage n'étoit qu'une promenade ; les Suisses chantoient, & juroient de conduire le Roi à Paris, tant qu'un des leurs auroit des bras. Les Calvinistes s'opposerent à leur passage : les Suisses se l'ouvrirent l'épée à la main. Le Prince de Condé ne pouvant entamer par le front ce bataillon redoutable, voulut l'enfoncer par la queue ; le Connétable, qui doutoit du succès de l'événement, trompa les Calvinistes : il fit prendre les devants au Roi & à la Reine, sous l'escorte de deux cens chevaux ; & leurs Majestés arriverent heureusement à Paris sur les quatre heures du soir, sans avoir rien mangé de la journée. Le Prince de Condé ayant su l'artifice se re-

fra, & courut vers Paris, qu'il espéroit prendre par la famine.

Catherine eut recours à la négociation. Le Prince vouloit qu'on tînt les Etats-généraux ; que la noblesse Calviniste reprît son rang à la cour, & que le peuple fût déchargé des impôts. Tous ces articles étoient dressés contre la Reine. Ne pouvant fournir aux dépenses extraordinaires par les voies usitées, elle avoit tendu les bras à tous ceux qui lui trouvoient des moyens d'avoir de l'argent. Les partisans Italiens avoient sur-tout des droits à sa faveur ; pour ravoir leur argent ils accabloient le peuple d'impôts ; & lorsque quelqu'un osoit se plaindre, Catherine répondoit : » Dieu soit béni de tout ; » mais il faut trouver de quoi vivre. « Les Etats avoient parlé de lui ôter la régence, & Catherine ne craignoit rien tant qu'une assemblée. Pour l'empêcher, elle eut recours à la ruse. Elle fit sommer les Calvinistes de déclarer qui étoient ceux qui n'avoient pris les armes que pour la réforme de l'Etat & par le motif de religion, afin qu'en accordant aux derniers ce qu'ils demandoient, ils eussent à mettre bas les armes, sinon qu'elle les traiteroit, avec les premiers, comme rebelles. Les Calvinistes déconcertés crierent tous qu'ils ne s'étoient armés que pour la religion ; la Reine leur ayant accordé une conférence à la Chapelle ; ils demanderent une liberté de conscience sans restriction. Mais le Connétable, trop zélé Catholique, rompit la conférence, & fit évanouir toute espérance de paix. Au mois de décembre 1567 les deux partis se livrerent bataille dans la plaine de S. Denis, & s'attribuerent tous deux la victoire. Cette journée n'eut d'avantages que pour la Reine, qu'elle délivra du Connétable de Montmorenci, dernier des triumvirs. On prétend qu'elle donna beaucoup de larmes à sa mort ; mais ces larmes étoient suspectes : le Connétable étoit le seul qui pût inspirer au Roi le désir de sortir de tutelle, & de régner par lui-même. Catherine pouvoit-elle pleurer un homme qui sans doute lui auroit ôté le pou-

voir souverain qu'elle chérissoit plus que sa vie ?

Après la mort du seul chef des Catholiques, la Reine craignant que son fils ne prît les rênes de l'Etat, lui opposa son frere, & lui dit que, pour prévenir les concurrents, & frustrer l'espoir du Prince de Condé, il falloit donner au Duc d'Anjou l'emploi de Connétable. Le jeune Roi, qui commençoit à se connoître, répondit avec coiere, qu'il étoit assez fort pour porter son épée, & qu'il ne lui convenoit pas de lui offrir son cadet pour commander à sa place. Etonnée de ce discours si peu respectueux, Catherine répondit modestement qu'elle n'avoit pas dessein de mettre le Duc d'Anjou à la tête des armées, mais seulement de lui donner un vain titre : » D'ailleurs, » ajouta-t-elle, Sa Majesté est toujours le maître ab» solu. « Catherine ne perdit rien à ce refus : elle demanda pour le Duc d'Anjou la lieutenance-générale, & l'obtint, en prouvant au Roi qu'il y avoit beaucoup de différence entre cette charge & celle de Connétable, quoique le Duc de Guise, Lieutenant-Général, eût été pour le moins aussi puissant que le Connétable de Montmorenci. On donna pour conseil au Duc d'Anjou deux Généraux des plus expérimentés, Cossé & Biron ; mais lorsqu'il en fallut venir à une bataille, Catherine trembla pour les jours de son cher fils, & voulut négocier à Châlons. Les Calvinistes, fiers de cette démarche, faisoient des propositions insolentes. Le Cardinal de Châtillon, qui, depuis son mariage, avoit pris le nom de *Comte de Beauvais*, oublia les bienfaits dont la Reine l'avoit comblé, & ne changea rien à ces propositions. Cependant, aussi-tôt que les Allemands furent répandus dans la France, les Calvinistes éviterent la bataille, & formerent avec leur secours le siege de Chartres. Catherine négocia de nouveau à Vincennes, sans pouvoir rien obtenir ; mais les Allemands s'étant mutinés parce qu'on ne les payoit pas, les Calvinistes abandonnerent le siege, & consentirent à la négociation. La Reine se chargea du paiement,

& renvoya les Allemands dans leur pays. Ce traité conclu à Longjumeau le 27 de mars 1568, ne fut pas observé pendant trois mois. Le Maréchal de Cossé, par ordre de la Cour, extermina tous les Calvinistes qu'il trouva armés sur la frontiere de Picardie, & que l'on accusoit de favoriser les rebelles des Pays-Bas. Les Calvinistes se vengeoient à leur tour par des meurtres sans nombre. Le Chancelier de l'Hôpital voulut éteindre ce feu; mais Catherine, qui se plaisoit à le nourrir, traita de criminelle l'intention du Chancelier, & ne s'occupa qu'à le rendre suspect, en répétant sans cesse le proverbe commun: » Dieu nous garde de la messe du Chancelier. « Elle disoit au Roi, que toute sa famille étoit Calviniste, & qu'il n'affectoit d'être Catholique que pour se conserver les sceaux. Le hazard favorisa cette accusation.

La Reine avoit demandé au Pape Pie V une bulle pour pouvoir aliéner une partie des biens ecclésiastiques: le Chancelier s'opposa à sa réception, & prouva que les conditions que la Cour de Rome exigeoit seroient plus de tort à l'Etat que la somme ne lui seroit avantageuse. Catherine fit croire à son fils que le Chancelier, tout Calviniste dans le fond, vouloit mettre la division entre le Pape & Sa Majesté; & le Ministre, voyant ses conseils méprisés, prévint l'orage, & quitta la cour. Les sceaux furent donnés à Morvilliers, égal en probité, mais bien inférieur en lumieres au Chancelier de l'Hôpital. Catherine, maîtresse absolue dans le conseil, fit recommencer la guerre, & chargea Tavannes d'enlever le Prince de Condé & l'Amiral de Châtillon. Tavannes refusa la commission, & la Reine ne fut pas moins servie à son gré. Le Prince de Condé fut tué à la bataille de Jarnac, gagnée par le Duc d'Anjou le 13 de mars 1569. On croyoit que la mort de ce Prince avoit abattu le parti Calviniste; mais Coligni parut; il remporta un avantage considérable au combat de la Roche-Abeille, & traversa la France en vainqueur.

La Reine, effrayée de ce nouvel ennemi, se rendit en Limosin, auprès du Duc d'Anjou, pour empêcher la jonction des Allemands avec l'Amiral; mais loin de réussir elle apprit avec douleur que les Catholiques venoient d'être battus une seconde fois, au mois de juin. N'espérant plus vaincre l'Amiral, elle chercha du moins à l'affoiblir, & fit faire une diversion dans la principauté de Béarn. Comme les meilleures troupes des Calvinistes étoient de Gascogne, elle s'attendoit qu'ils voleroient au secours de la Reine de Navarre; mais cette Princesse, préférant l'intérêt de son parti à son avantage particulier, leur défendit de quitter l'Amiral. Les Gascons alloient de toutes parts offrir leurs services à l'Amiral, lequel, après avoir formé dix-huit enseignes d'infanterie, se prépara au siege de Poitiers. La Reine, pour conserver cette place importante, & se défaire d'un ennemi si terrible, résolut de l'empoisonner. Il étoit seul tout l'espoir des Calvinistes. D'Andelot son frere venoit de mourir. Catherine gagna le Blanc, valet de chambre de l'Amiral, qui lui révéloit tous les secrets de son maître, & lui promit une fortune brillante, s'il vouloit la seconder dans ses desseins. Mais le traître, avant que de consommer son crime, fut découvert & pendu.

L'Amiral, craignant de mourir par la main d'un assassin, leva le siege de Poitiers, & présenta la bataille au Duc d'Anjou, à Moncontour, le 3 d'octobre 1569. Le jeune Prince, à seize ans, vainquit le meilleur Capitaine de son temps; mais il ne sut pas profiter de sa victoire; & au lieu de poursuivre son ennemi, il s'empara de S. Jean-d'Angely. Les Calvinistes vaincus dans quatre batailles, trouvoient toujours de nouvelles ressources en Allemagne. D'un autre côté, le Roi, jaloux de la gloire de son frere, vouloit absolument commander son armée. Catherine craignant avec raison qu'il ne hazardât imprudemment une bataille, & prévoyant sa perte, s'il étoit vaincu, proposa la paix à des

conditions avantageuses pour les Calvinistes, & honorables pour son fils. Cette paix, surnommée *la Mal-assise*, ou *la Boiteuse*, parce qu'elle avoit été conclue, en 1570, par Biron, qui étoit boiteux, & de Mesmes, Seigneur de Mal-Assise, endormit les chefs des Calvinistes. Pour les rassurer davantage, on ne parloit à la cour que de divertissements, de tournois & de mascarades. Il est vrai que les liaisons de la Reine avec le jeune Duc de Guise devoient ouvrir les yeux à l'Amiral; mais ce grand homme, incapable de perfidie, ne la soupçonnoit point dans les autres; & les marques de confiance & d'amitié que lui prodigua la Reine pendant plus de dix-huit mois, acheverent de l'endormir.

Catherine, malgré toute sa pénétration, fut la dupe de la Reine Elizabeth, qui feignit de vouloir épouser le Duc d'Anjou; mais elle se dédommagea, en mariant Madame, sœur du Roi, au fils de la Reine de Navarre, qui fut depuis Henri IV. Ce fut alors qu'elle résolut de se défaire de tous ses ennemis. L'Amiral, regardant ce mariage comme le nœud de la paix, parut à la cour, où il avoit eu la prudence de ne point venir jusqu'alors. Pour mieux l'aveugler la Reine publia que son fils avoit dessein de porter la guerre dans les Pays-Bas. Cette nouvelle pouvoit soulever l'Espagne; mais on l'instruisit de la feinte. La mort de Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, pensa faire échouer le projet sanguinaire de Catherine. Jeanne étoit venue joindre la cour à Blois, pour dresser les articles du mariage de son fils: on lui rendit les plus grands honneurs; & Catherine, en la comblant de caresses, se faisoit un plaisir de l'accabler de toute sa gloire. Jeanne, sensible à cette mortification, & ne pouvant souffrir une cour si corrompue, partit pour Paris, sous prétexte des préparatifs pour les nôces; elle y arriva le 5 de juin, tomba malade le même jour, & mourut cinq jours après. Les Calvinistes s'écrierent aussi-tôt que Catherine l'avoit fait empoisonner, par le moyen

d'une paire de gants qu'elle lui avoit fait vendre par un Parfumeur Italien. La Reine, pour dissiper cette calomnie, ordonna qu'on ouvrît le cadavre, & fut justifiée par le rapport des Médecins.

Cependant les Calvinistes disoient tous » qu'ils » avoient mauvaise opinion d'un mariage qu'ils » voyoient éclairé d'une torche funebre, « & conjuroient l'Amiral de veiller sur eux & sur lui; mais Coligni, persuadé qu'on alloit commencer la guerre avec l'Espagne, répondoit toujours qu'il aimeroit mieux être traîné sur la claie, que de causer une quatrieme guerre civile. Il ne s'agissoit plus que d'achever le mariage. Le Pape fit difficulté d'unir un Prince Protestant avec une Princesse Catholique; mais ce Pontife mourut: son successeur fut plus favorable à Catherine; & la cérémonie du mariage fut achevée le 22 d'août, dans l'église de Notre-Dame. Ce fut au milieu des divertissements & des plaisirs de cette fête, que l'Amiral de Coligni fut assassiné. Sa mort fut le signal de ce massacre horrible, que la Reine projetoit depuis trois mois, & qui fut exécuté le 25 d'août 1572, jour de S. Barthelemi.

Le dessein de Catherine étoit d'exterminer le parti des Coligni, des Guise & des Montmorenci. On a encore les lettres que cette Princesse écrivoit à plusieurs Gouverneurs de province, à qui elle recommandoit de ne les ouvrir que le 24 d'août. » Mais, dit Mézerai, l'amorce ne prit pas feu comme » elle l'avoit imaginé. « Le Duc de Guise, qu'elle avoit mis à la tête des bourreaux, ne courut aucun danger. Catherine irritée de se voir échapper sa proie, rejetta sur lui l'horreur de cette catastrophe. Pour se consoler, elle se fit apporter la tête de l'Amiral, & jouit à loisir de ce spectacle. Quelques jours après, elle mena son fils à la Greve, pour y voir exécuter Briquemant, vieillard de soixante-dix ans, & Cavagnes, Maître des Requêtes, accusés d'avoir été de complot avec l'Amiral dans une conspiration contre la cour. Les Protestants qui purent échapper

au carnage se refugierent à la Rochelle: il fallut les assiéger ; mais l'élection du Duc d'Anjou au trône de Pologne demanda d'autres soins, & délivra la cour d'un siege aussi douteux que pénible.

Cette élection étoit l'ouvrage de Montluc, ou plutôt de Catherine : elle lui causa la joie la plus vive. Mais lorsqu'il fallut se séparer d'un fils qu'elle aimoit plus que Charles IX, parce qu'il avoit plus de soumission & plus de complaisance pour elle, les larmes coulerent de ses yeux. Dans la suite on interpréta malignement ces marques de tristesse ; & l'on n'attribua la mort de Charles IX qu'au désir impatient que témoignoit Catherine de voir régner en France le nouveau Roi de Pologne. En 1574 elle reconduisit le Duc d'Anjou jusqu'à Blamont en Lorraine ; & dans une longue conférence elle l'instruisit de la conduite qu'il devoit tenir, si le Roi son frere succomboit à la maladie dont il avoit de fréquentes attaques.

Pendant l'absence de Catherine les Montmorenci chercherent à gagner le Duc d'Alençon, frere du Roi ; & lorsqu'elle parut à la cour le jeune Prince demanda hautement la lieutenance-générale du royaume. Catherine, craignant pour son autorité, se lia d'intérêt avec le Cardinal & le Duc de Guise, & promit de faire donner la lieutenance de l'Etat à Charles, Duc de Lorraine. Pour se les attacher davantage, & leur inspirer sa haine contre les Montmorenci, elle publia que le Maréchal de ce nom avoit ordonné à Ventabien, son ancien domestique, d'assassiner le Duc de Guise. Elle redit la même chose au Roi ; mais elle ajouta que c'étoit par le conseil du Duc d'Alençon. La vérité étoit que le Duc de Guise, irrité que Ventabien eût osé lui parler contre sa défense, avoit tiré l'épée dans le château de S. Germain pour l'en punir. Charles IX crut sa mere, & mortifia le Duc d'Alençon, qui projeta de s'évader de la cour. Le Roi de Navarre, & plusieurs autres grands lui avoient promis de le mettre à la tête des Calvinistes, & de

le placer sur le trône après la mort du Roi. Mais Catherine, par ses artifices, vint à bout d'arracher le secret au Duc d'Alençon même. Son premier soin fut de publier qu'il se tramoit une conjuration contre le Roi son fils : elle le fit partir pour Vincennes ; & l'on défendit au Roi de Navarre & au Duc d'Alençon de sortir du château. Dans le même temps on arrêta les Maréchaux de Montmorenci & de Cossé, qui furent enfermés à la Bastille. Ces précautions sauverent la France de la domination du Duc d'Alençon, dont le regne eût été des plus funestes. Charles IX mourut le 30 de mai. On accusa faussement Catherine de l'avoir empoisonné : cette calomnie fut si générale que, sous le regne de Louis XIII, lorsque Bassompierre lui dit que Charles IX s'étoit rompu une veine du poumon en donnant du cor, le Roi lui répondit qu'il n'étoit mort que parce qu'il s'étoit attiré la colere de sa mere, & que certainement il eût vécu plus long-temps s'il n'avoit pas eu la bonne foi de venir auprès d'elle, à la persuasion du Maréchal de Retz, créature de Catherine.

Cette Princesse, revêtue de toute l'autorité royale, donnoit toute sa faveur au Duc de Guise, tandis que les Calvinistes demandoient pour Régent le Duc d'Alençon, & publioient contr'elle une foule d'écrits diffamatoires. Montgommeri en fut la victime. Il avoit été la cause innocente de la mort de Henri II, & Catherine lui avoit juré une haine éternelle. Le désespoir le jetta dans le parti Calviniste ; & il eut le malheur d'être pris en défendant S. Lo contre Matignon, chef de l'Armée royale. Matignon lui avoit promis la vie sauve ; mais Catherine, pour venger la mort de son mari, & se venger en même-temps sur lui des injures des Huguenots, le fit décapiter. Après cette exécution elle alla jusqu'à Lyon au-devant du Roi de Pologne, accompagnée du Duc d'Alençon & du Roi de Navarre. Mais avant que de voir son fils, elle lui envoya à Turin le Duc de Guise, pour le prévenir contre les Montmorenci. Il arriva

enfin à Lyon le 6 de septembre 1574. Ce n'étoit plus ce Héros dont tant de victoires avoient illustré la tendre jeunesse. Une dévotion pusillanime avoit énervé toutes les facultés de son ame. La Reine le vit avec plaisir dans cet état, qui la rendoit absolue. Ce fut alors qu'elle fit résoudre la guerre contre les Protestants; & sans examiner quel pouvoit en être le succès, elle ne songea qu'à éloigner les Guise de la cour. La présence même du Roi l'incommodoit. Pour s'en défaire elle l'envoya à Avignon, pour voir si sa présence n'exciteroit pas quelques mouvements dans le Languedoc, où Montmorenci-Damville s'étoit retranché. Le Roi partit de Lyon, le 16 de septembre, avec le Cardinal de Lorraine, & se rendit méprisable par l'indécence de ses pieuses momeries. Ce voyage fut absolument inutile à l'Etat; mais il débarrassa la Reine du Cardinal de Lorraine, qui la gênoit depuis long-temps dans le conseil.

Le Roi fut sacré le 13 de fevrier 1575; & le surlendemain il épousa Louise de Lorraine, parente du Duc de Guise. Ce Seigneur espéroit que ce mariage alloit lui donner toute l'autorité; mais Catherine, qui le craignoit déjà, eut l'adresse de semer quelque jalousie entre les nouveaux époux. Elle employa ses émissaires pour brouiller le Roi de Navarre avec le Duc d'Alençon; mais ils reconnurent l'artifice, & le Duc d'Alençon se retira à Dreux le 15 de septembre. Catherine, résolue de réconcilier le Roi avec son frere, alla trouver le Duc en Touraine, fit sortir de la Bastille les Maréchaux de Montmorenci & de Cossé, amis du Prince, & les employa dans cette négociation. Tout le mois d'octobre & la moitié de celui de novembre se passerent en conférences; & la Reine ne put obtenir qu'une treve de six mois, qui fut bientôt rompue. Le 3 de fevrier 1576 le Roi de Navarre sortit aussi de la cour; & le Prince de Condé ayant amené trente-cinq mille hommes d'élite au Duc d'Alençon, la cour étoit menacée de la plus cruelle guerre, lorsque la discorde

se mit entre les chefs des ennemis, & sauva Catherine. Dès que le Roi de Navarre avoit paru, les troupes n'avoient plus voulu reconnoître le Duc d'Alençon; & sa mere ayant saisi ce moment favorable pour négocier avec lui, les autres confédérés consentirent aussi à une négociation. La conférence se tint au mois de mai. Catherine accorda tout ce qu'on voulut, bien résolue de ne tenir que ce qui lui seroit avantageux. Ce fut-là le quatrieme édit de pacification, qui fut aussi inutile que les précédents. Cependant, pour fixer le Duc d'Alençon auprès du Roi, on lui donna le duché d'Anjou. Le Prince de Condé & le Roi de Navarre, voyant qu'on leur manquoit de parole, s'étoient retirés dans la Guienne. Catherine forma le dessein de les brouiller ensemble; mais elle désespéra de les tromper une seconde fois.

Dans le même temps une nouvelle faction s'éleva sous le nom de *Ligue*. La Reine, qui ne pouvoit garder de neutralité, se déclara pour ce parti, qui fut approuvé aux Etats de Blois. Catherine s'y rendit le 17 de novembre, & le Roi en fit l'ouverture le 6 de décembre. Néanmoins, pour faire croire aux Protestants qu'elle désapprouvoit la Ligue, elle parloit tantôt pour la religion Catholique, tantôt en faveur des Calvinistes. Pendant trois mois elle garda cette conduite incertaine. Enfin au mois de mars les Etats finirent par la révocation de l'édit de paix. La Reine n'osa pas leur demander d'argent pour la guerre qu'on alloit entreprendre, dans la crainte de réveiller leur désir pour la réformation de l'Etat. La Maréchale de Damville & Montluc, Evêque de Valence, la dédommagerent amplement en rompant l'union des mal-contents, ou du Maréchal de Damville avec les Protestants du Languedoc. Montluc mourut après ce grand service, & emporta les regrets de la Reine, qui devoit à ses conseils la plus grande partie de son pouvoir.

Cependant la guerre n'étoit pas avantageuse à la

tour. Le Prince de Condé, de son côté, qui voyoit sa division parmi les siens, consentit à un accommodement. Catherine reprit alors le dessein qu'elle avoit eu d'aller en Guienne, pour tâcher de ramener à la cour le Roi de Navarre. Elle partit au mois d'octobre, sous prétexte de rendre à ce Prince la Reine Marguerite sa femme, qu'elle avoit retenue jusqu'alors auprès d'elle. Le Roi de Navarre alla les recevoir à la Réolle, & donna ordre à Turenne de découvrir le mystere du voyage. Catherine eut recours à ses femmes, qui semerent la division dans la cour du Roi de Navarre, & gagnerent à la Reine plusieurs serviteurs de ce Prince. Turenne devint amoureux de la demoiselle de Lavergne, & lui découvrit tous les secrets du Roi. Le Roi lui-même fut épris des charmes des demoiselles de Fosseuse & d'Agelle ; mais il ne se relâcha en rien de ses prétentions ; & dans les nouvelles conférences qu'il eut à Nerac au mois de fevrier 1579 avec Catherine, il obtint pour les Protestants de nouvelles places de sûreté. Cependant le Maréchal de Bellegarde avoit chassé Birague du gouvernement de Saluces. Catherine, pour arrêter cette rebellion, passa de Guienne en Languedoc, de-là en Dauphiné, & envoya le Marquis de Curton au Maréchal, pour l'attirer auprès d'elle. L'éloquence de cet Ambassadeur fut inutile, & la Reine fut réduite à demander permission au Duc de Savoie pour aller chercher le Maréchal dans ses Etats. Le Duc s'avança jusqu'à Grenoble, & la conduisit à Montrével en Bresse. Mais loin de punir le Maréchal elle le confirma dans son gouvernement, dans la crainte qu'il n'en fit don au Duc de Savoie. Au mois d'octobre elle revint à Paris ; pendant son voyage le Maréchal mourut, & on le crut empoisonné. Ce soupçon parut avoir quelque fondement, lorsqu'on considéra les grands avantages que cette mort procuroit à la Reine.

Henri III se rendoit de jour en jour odieux & méprisable par ses profusions & ses complaisances pour ses mignons. La léthargie du fils prouvoit le besoin qu'on avoit de la mere. C'est ainsi que Catherine tiroit toujours son profit des désordres de l'Etat. Elle semoit la discorde parmi les grands : ces divisions la rendoient nécessaire ; & lorsqu'elle ne pouvoit exciter de querelles dans le royaume, elle faisoit sentir aux étrangers le trouble & l'agitation qui la tourmentoient sans cesse. On lui avoit prédit qu'elle verroit régner ses quatre fils. Comme elle croyoit de bonne foi aux principes de l'astrologie judiciaire, elle travailla à l'accomplissement de la prédiction. M. de Thou dit qu'elle avoit déjà envoyé auprès du Sultan Selim l'Evêque d'Acqs, qui étoit M. de Noailles, pour lui demander le royaume d'Alger, auquel on devoit joindre la Sardaigne. Quoi qu'il en soit, en 1580 Catherine, du consentement du Roi, voulut profiter des troubles des Pays-Bas, & engager les habitants à reconnoître le Duc d'Anjou pour leur Souverain ; mais elle manqua de troupes pour seconder leurs efforts, & la tentative fut inutile. La révolution du Portugal réveilla l'espoir de Catherine. Elle avoit les plus grands droits sur cette couronne. Alphonse III, forcé par Sancho de quitter le trône, s'étoit retiré dans la maison de Bologne, & avoit épousé Mathilde. Mais le Roi de Castille lui ayant promis de le rétablir, s'il vouloit épouser sa fille, il quitta la Princesse Mathilde, dont il avoit des enfants, & donna sa main à la Princesse de Castille. La cour de Rome fulmina, mais en vain ; les enfants de ce second mariage succéderent au trône. Sébastien, le dernier des légitimes, étant mort, & n'ayant laissé d'héritier que le Cardinal Henri son oncle, âgé de soixante-sept ans, Catherine, héritiere par sa mere de la maison de Bologne, déclara ses droits, & employa pour les soutenir l'éloquent Abbé d'Elbene. Mais Philippe II, Roi d'Espagne, fit valoir plus éloquemment ses prétentions ; la force lui

lui donna raison. Dom Antoine Prieur de Crato, l'un des prétendants, avoit déjà perdu contre lui deux batailles; on avoit monté sa tête à quatre-vingt mille écus; & les Portugais, loin de le déceler, l'avoient dérobé, pendant huit mois, à la fureur de Philippe. Il s'étoit refugié en France, & avoit cédé tous ses droits à Catherine. Cette Princesse eut la générosité de le soutenir. En 1581 elle équipa une flotte de cinquante-huit vaisseaux pour le conduire aux isles Terceres, qui n'appartenoient pas encore aux Espagnols. Strozzi, cousin de la Reine, eut le commandement de la flotte, & remporta quelqu'avantage; mais il négligea de s'emparer du château, & laissa aux Espagnols le temps de débarquer sans péril. Cette imprudence lui fit perdre la bataille & la vie. Le Comte de Brissac, son Lieutenant, voyant que la bataille alloit se perdre, détacha dix-huit vaisseaux pour se sauver en France. Catherine, indignée de cette lâcheté, commanda au Procureur-Général de lui faire son procès; mais le Duc de Guise, prévoyant qu'il lui seroit utile pour la journée des barricades, le sauva du supplice. Dom Antoine, ne recevant aucun secours, revint en France en 1582, & y mourut en 1595.

Le Duc d'Anjou avoit formé une entreprise contre Anvers, qu'il fut obligé d'abandonner, faute de secours. Il se retira à Calais, plein de ressentiment contre le Roi. Le chagrin & le dépit le conduisirent au tombeau vers le milieu de l'année 1584. Après sa mort, la Reine ne cacha plus la haine qu'elle portoit aux Princes du sang, & sur-tout au Roi de Navarre. L'Abbé le Laboureur donne pour raison de cette haine, » que le Roi de Navarre étant pri- » sonnier avec le Duc d'Alençon, ils comploterent » ensemble d'étrangler de leurs mains Catherine, » lorsqu'elle viendroit dans leur chambre. Quoiqu'ils » n'exécuterent pas cette résolution, Catherine en » fut irritée au dernier point lorsqu'elle l'apprit, » parce que le Roi de Navarre ne put s'en taire. «

Elle se ligua avec le Duc de Guise, mais bien résolue de ne travailler que pour elle & pour son fils. Le Duc, de son côté, ne vouloit employer Catherine que pour la faire servir elle-même aux projets ambitieux qu'il fit éclater dans la suite. Toutes les semaines, ils avoient ensemble des conférences secrettes, dont tous les deux se promettoient en particulier le plus grand avantage. Le soin de la Reine fut de maintenir les trois factions dans un juste équilibre : il eût été très-facile au Roi d'opprimer la Ligue dans sa naissance ; mais Catherine la protégea, & si elle permit qu'on la combattît, ce fut pour lui faire entendre, par le traité de Nemours, qu'elle étoit maîtresse de son sort.

Cependant les Ducs de Joyeuse & d'Epernon, tous deux favoris du Roi, tous deux ennemis de Catherine, ne s'occupoient qu'à traverser ses desseins. Ils auroient bien voulu qu'elle n'approchât jamais Henri III. D'Epernon conseilla à ce Prince d'augmenter sa garde de quarante-cinq Gentilshommes, pour se mettre en sûreté contre la Ligue & interdire sa présence à tous les partisans du Duc de Guise. La Reine vit son dessein, & s'en plaignit à son fils. Henri la rassura ; mais il n'exécuta pas moins le conseil du favori. Catherine se vengea sur l'Etat, en fomentant les troubles. En 1585, elle obtint du Pape Sixte V une Bulle qui excommunioit le Roi de Navarre, & le déclaroit incapable de succéder à la couronne. Les affaires de ce Prince étoient en mauvais état ; il s'étoit vu sur le point de perdre S. Jean-d'Angely & la Rochelle, les seules villes qui restoient aux Calvinistes ; & le Duc de Mayenne l'auroit forcé d'abandonner ce parti, ou d'aller joindre le Prince de Condé, qui s'étoit refugié en Angleterre ; mais Matignon, créature de Catherine, eut ordre de s'opposer au dessein du Duc de Mayenne, & de ménager le Roi de Navarre. La Reine fit plus : lorsqu'elle apprit que le Prince de Condé avoit reçu du secours des An-

glois, & que les Allemands, à sa priere, étoient près de fondre sur la France, elle rechercha le Roi de Navarre, & lui demanda une entrevue dans le château de S. Brix, près de Cognac. Le Roi s'y trouva avec le Prince de Condé, le Vicomte de Turenne & les autres chefs des Calvinistes; mais cette conférence n'aboutit à rien. Catherine désespérée, revint à Paris, & se rendit à Saint-Germain, où les Ambassadeurs des Protestants d'Allemagne parlerent au Roi avec la plus grande fierté. Henri III étoit furieux. Catherine implora la protection du Duc de Guise, qui promit de s'opposer aux Allemands. Ce fut alors que les *Seize* firent trembler la cour. Le Duc de Mayenne, loin de les favoriser, demanda la permission au Roi de se retirer dans son gouvernement de Bourgogne. La Reine, surprise & enchantée de cette démarche, dit au Duc: » Quoi! mon cousin, vous quittez donc nos bons » Ligueurs! « Elle se flattoit de détruire aisément les Seize lorsque le Duc de Mayenne ne seroit plus à leur tête; mais elle se flattoit vainement. Les Allemands gagnerent la bataille de Coutras. Catherine y perdit un ennemi dans la personne du Duc de Joyeuse; mais d'Epernon restoit encore. Henri I, Prince de Condé, fut empoisonné à S. Jean-d'Angely; cette mort délivra encore Catherine d'un ennemi redoutable. Le Roi, quoique vaincu, renvoya les Allemands dans leur pays; & la Reine trouva le secret de leur interdire l'entrée de la France. Le Duc de Bouillon, qui leur avoit donné passage par Sedan, étant mort sans enfants, sa succession fut disputée par sa sœur & le Comte de Maulevrier, son oncle. En attendant la décision du différent, on conseilloit à Henri III de mettre les places en sequestre entre ses mains; mais la Reine, qui vouloit marier le Marquis de Pons, son petit-fils, avec l'héritiere de Sedan, conseilla au Roi de se contenter de l'office de médiateur.

Les Seize continuoient leurs violences, & faisoient

tous les jours mille insultes aux favoris du Roi. Le Duc d'Epernon, indigné de leur audace, conseilla au Roi de se saisir des chefs ; cette démarche auroit épargné bien des maux à l'Etat. Henri III se contenta d'envoyer dire au Duc de Guise de ne point paroître à Paris. Bellievre mit la lettre à la poste ; mais le Roi n'ayant pas même le moyen de payer un courrier, la lettre n'arriva pas. Le Duc de Guise partit pour Paris, & alla descendre aux Filles Repenties, où la Reine étoit logée. Catherine, alarmée de cette visite imprévue, obtint de son fils la permission de lui présenter le Duc de Guise ; elle se fit porter en chaise chez le Roi, & le Duc la suivit à pied, non par respect, mais pour jouir à son aise de l'admiration & des éloges de la foule Parisienne.

Catherine entra dans la chambre de la Reine, sa belle-fille, où le Roi se rendit seul. A sa démarche elle soupçonna que le Duc de Guise étoit en danger ; mais le Roi, qui attendoit une occasion plus favorable pour immoler sa victime, le laissa sortir, & dissipa dans un instant les justes craintes de sa mere. Après son dîner il se rendit à l'hôtel de cette Princesse, & la trouva qui se promenoit avec le Duc de Guise dans son jardin : il les entretint tous deux pendant trois quarts d'heure. Il attendoit apparemment le commencement de l'affreuse catastrophe qu'il avoit imaginée ; mais Saint-Paul, s'étant apperçu qu'on vouloit fermer la porte du jardin, mit sa canne entre la serrure & la muraille, entra dans le jardin avec un homme aussi déterminé que lui, en jurant » qu'on ne joueroit pas sans lui la » tragédie. « Le Duc de Guise se vengea de la cour par les barricades. La Reine, sachant que le Roi étoit en danger dans le Louvre, courut à l'hôtel du Duc de Guise : les barricades l'arrêterent ; elle ordonna, elle pria ; mais inutilement : on lui permit par grace de se faire porter dans sa chaise. Elle fut effrayée

lorsqu'elle trouva les portes de l'hôtel ouvertes. Le Duc de Guise se promenoit tranquillement, & Henri III trembloit au milieu du Louvre. Le Duc accabla Catherine de toute sa puissance : il lui parla fiérement, & rendit d'un mot le calme à la capitale. Catherine revint encore le supplier de faire désarmer les bourgeois, & de se rendre auprès de son fils. Ne pouvant rien obtenir, elle dépêcha au Roi le Secrétaire Pinart, pour l'exhorter à sortir de Paris. A cette nouvelle le Duc de Guise dit à la Reine brusquement : » Madame, vous m'amusez & » vous me perdez. « Catherine feignit d'ignorer la fuite de son fils, & se refugia promptement dans le Louvre. Là elle apprit que le Roi en partant lui avoit laissé tout pouvoir, & que le Parlement avoit promis de lui obéir. Du Harlai lui donna bientôt des marques de soumission. Le Duc de Guise lui ayant ordonné de tenir séance à l'ordinaire, ce premier Président lui repartit : » la Reine commande au nom » du Roi ; c'est d'elle seule que je prendrai ordre. «

Le départ du Roi avoit attristé les Parisiens : la fierté de cette réponse déconcerta le Duc de Guise. Il s'empressa de demander la paix, mais en vainqueur ; & les Parisiens, dans une requête respectueuse, promirent de faire oublier le passé, si le Roi revenoit dans sa capitale. Dans un traité du 21 de juillet le Roi accorda tout ce que le Duc demandoit ; exila le Duc d'Epernon ; renvoya le Chevalier Chiverni, Villeroi, Pinart, Bellievre, Brulart, & d'O, Surintendant des Finances ; mais en secret il formoit le dessein de punir ce sujet téméraire, & de régner seul sans le secours de Catherine.

Cette Princesse, malgré sa pénétration, ne put découvrir le secret de son fils, qu'elle ne pouvoit croire capable de dissimulation. Elle mena le Duc de Guise à Chartres, pour y saluer le Roi, & envoya au-devant de lui le Duc de Nevers & le Ma-

réchal de Biron. Le Duc de Guise, aveuglé par les caresses du Prince, se rendit aux Etats de Blois au mois d'août. Il eut l'imprudence de dire à Sanci qu'il ne songeoit à s'emparer du trône qu'après la mort de Sa Majesté. Sanci rapporta ce discours à Henri III, qui, pour assurer la couronne au Roi de Navarre, fit assassiner le Duc de Guise le 25 de décembre. Catherine étoit logée immédiatement au-dessous de la chambre où l'exécution s'étoit faite : une goutte violente la retenoit au lit ; mais frappée par le bruit des meurtriers, elle vouloit en sortir. Dans le moment le Roi entra dans sa chambre, & lui dit, » Madame, je suis Roi d'aujourd'hui ; je » n'ai plus de compagnon, puisque le Duc de Guise » ne vit plus........ Je souhaite, lui répondit la Reine, » que vous vous trouviez bien de l'action que vous » venez de commettre ; mais vous ne pouvez, je » crois, vous en flatter. « Elle lui demanda s'il se croyoit en sûreté contre les Ligueurs ? » Oui, Ma» dame ; ne vous mettez en peine de rien. « La froideur avec laquelle il la quitta lui fit comprendre alors le sens des paroles qu'il lui avoit dites trois jours auparavant, lorsqu'elle le pressoit d'accorder au Duc de Guise les gardes qu'il demandoit : » Madame, ré» pondit-il, dans trois jours cela sera fini. «

Catherine effrayée se transporta chez le Cardinal de Bourbon, à qui l'on avoit donné des gardes. Ce Prélat, en la voyant, se mit à pleurer, en lui disant : » ah ! Madame, ce sont de vos faits ; » ce sont de vos tours ; vous nous faites tous mou» rir. « Elle voulut lui protester qu'elle n'avoit eu aucune part à tout ce qui s'étoit passé ; mais voyant que le Prélat n'en vouloit rien croire, elle s'abandonna au plus violent chagrin. » Je n'en puis plus, » s'écria-t-elle ; il faut que je me remette au lit. « Ce fut alors que, le passé & l'avenir se présentant à ses yeux sous les couleurs les plus affreuses, elle fut saisie d'une fievre violente qui termina

ses jours le 5 janvier 1579, à l'âge de soixante-dix ans. Avant de mourir elle protesta qu'elle n'avoit jamais professé que la religion catholique. Le Roi l'étant allée voir, elle lui conseilla d'établir dans son royaume une liberté entiere de religion. » Henri III, dit Varillas, couvrit le peu de regret » qu'il avoit de sa mort par les magnifiques funé» railles qu'il lui fit faire, & par le soin qu'il prit » de demeurer plusieurs jours dans une chambre » parée de noir, & seulement éclairée par des » flambeaux, sans se laisser voir que par ses do» mestiques..... On cessa de parler de la Reine, dit » M. de Thou, dès qu'elle fut morte, ou plutôt » on ne parla plus que du mal qu'elle avoit fait. «

Il est certain que personne ne fut plus illustre que Catherine par ses crimes & par ses vertus. Ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est son mépris pour les injures & les calomnies : elle ne voulut jamais souffrir que l'on recherchât l'auteur de l'infame libelle intitulé *la Catherine*. Voici ce que dit Varillas dans l'avertissement qui précede son Histoire de Henri II. » J'ai appris dans les conférences de MM. Dupuis, » qu'elle eut la curiosité de se faire lire cette sa» tyre pendant qu'on la coëffoit, & qu'elle en » critiqua tous les articles, l'un après l'autre; qu'elle » avoua de bonne foi une partie des fautes qu'on » lui reprochoit, & qu'elle accusa les autres de faus» seté ; qu'elle ajouta quelquefois, par une naïveté » dont les dames Italiennes sont peu capables, que, » si ses ennemis eussent été mieux informés de la » vérité, ils auroient rendu leur satyre plus curieuse » sans comparaison, en exposant dans toute leur » étendue les défauts qu'ils ne lui reprochoient » qu'à demi, & que pour comble de sincérité elle » exposa nettement les choses qu'ils auroient dû dire » contr'elle pour la dépeindre aussi méchante » qu'ils vouloient qu'elle fût. «

MM. Dupuis ajoutent que les femmes de la Reine, pour ne pas oublier ce qu'elle leur avoit dit,

l'écrivirent auffi-tôt après, & qu'il en reftoit encore des Mémoires dans les cabinets des curieux. Catherine protégea & cultiva les beaux arts ; mais fon goût pour l'aftrologie judiciaire inonda la France d'aftrologues, de devins & de difeurs de bonne aventure. C'eft elle qui, dans l'emplacement de l'hôtel de Soiffons, fit conftruire ce monument d'aftronomie que l'on voit encore de nos jours. Elle ne faifoit jamais rien fans confulter un Aftrologue ; & lorfqu'elle demanda où elle mourroit, on lui répondit *à S. Germain*. Depuis ce temps, elle évita avec grand foin de fe trouver dans tous les lieux de ce nom ; mais le hazard voulut que la prédiction fût accomplie ; car elle mourut entre les bras d'un Prédicateur du Roi, nommé *S. Germain*. Le Parlement de Paris confirma en 1606 le teftament de Catherine en faveur de Marguerite, fa fille, fon unique héritiere : fes biens confiftoient dans les Comtés d'Auvergne, de Lauraguais, le Veronès, &c. & d'autres terres dont le revenu montoit à cent vingt mille livres ; fomme prodigieufe pour ce temps-là. Après la mort de Henri III on rendit à cette Princeffe la dot de fa mere, qui étoit de deux cens mille ducats.

Catherine s'étoit fait bâtir un magnifique maufolée à S. Denis, pour elle, fon mari & fes enfants ; & cependant on l'avoit enterrée dans un tombeau très-fimple, qui fe voit encore aujourd'hui dans l'églife de Blois. La Ducheffe d'Angoulême, pour remplir l'intention de cette Princeffe, fit tranfporter fon corps en 1609, & le fit mettre à côté du Roi fon mari.

MÉDICIS, (*Marie de*) Reine de France. Après la mort de Gabrielle d'Eftrées, Marguerite de Valois confentit au divorce avec fon mari ; & le Roi Henri IV, pour mériter à plus jufte titre le furnom glorieux de *Reftaurateur de la France*, fongea à fe donner un fucceffeur légitime, qui perpétuât à

ses sujets le bonheur qu'il leur avoit procuré. Il ne s'agissoit plus que de choisir une femme digne de partager son Trône. » Je voudrois, disoit-il à Sully, » son Ministre & son ami, trouver dans cette femme, » beauté, pudicité, complaisance, habileté, fé- » condité, éminence & grands biens; mais, mon » ami, je crois que cette femme n'est ni encore » née, ni prête à naître.............. L'Infante d'Es- » pagne, (*Isabeau, fille de Philippe II*) quelque » vieille & laide qu'elle puisse être, me convien- » droit assez, pourvu qu'avec elle j'épousasse les » Pays-Bas. Je ne pense point aux Princesses d'Al- » lemagne, parce qu'une Reine de cette nation là » (*Isabeau de Baviere, femme de Charles VI*,) a » failli de tout ruiner en France. Les sœurs du » Prince Maurice sont Huguenotes; & cela me met- » troit mal à Rome, & auprès des Catholiques zé- » lés. (*On appelloit ainsi ceux qui se sentoient » encore du levain de la Ligue.*) Le Duc de Flo- » rence, Ferdinand, a aussi une niece que l'on » dit être assez belle; mais elle est de la maison de » la Reine Catherine, qui a fait bien du mal à la » France, & plus encore à moi en particulier. » J'appréhende cette alliance pour moi, pour les » miens, pour l'Etat. Au dedans du royaume, » ma niece de Guise (*Louise-Marguerite de Lor- » raine, qui épousa depuis François de Bourbon, » Prince de Conti*,) est de bonne maison, belle, » grande, bien faite, un peu coquette, mais douce, » vive, spirituelle, amusante : elle me plairoit » beaucoup; mais je craindrois sa passion pour » l'agrandissement de ses freres & celui de sa mai- » son. L'aînée de la maison de Mayenne, quoi- » que noire, ne me déplairoit pas non plus; mais » elle est trop jeune. Il y a une fille de la maison » de Luxembourg, une dans celle de Guémené; » ma cousine Catherine de Rohan; mais elle est » huguenote, & les autres ne me plaisent pas. «

Cependant il falloit se déterminer ; son choix tomba précisément sur celle qu'il craignoit d'épouser. Gabrielle d'Estrées en avoit quelque pressentiment. Regardant un jour le portrait de l'Infante Isabelle, & celui de Marie de Médicis, elle dit » qu'elle ne craignoit » pas l'Espagnole, mais qu'elle auroit peur de la » Florentine. «

Marie, niece de Ferdinand de Médicis, Grand-Duc de Florence, & fille de François de Médicis, dernier Duc, & de Jeanne d'Autriche, étoit née le 26 d'avril 1575. Elle avoit vingt-quatre ans, & le Roi en avoit quarante-sept. Elle étoit belle & bien faite ; avoit le cœur généreux & l'esprit délicat ; mais ces qualités étoient balancées par de grands défauts. Presomptueuse, fiere, opiniâtre & vindicative, elle n'avoit jamais connu cette douceur & cette complaisance que le Roi demandoit dans le mariage. Cependant le traité fut arrêté à Florence le 25 avril 1600, par Brulart de Silleri, & Alincourt, Marquis de Villeroi. Le Grand-Duc Ferdinand donna pour dot à sa niece six cens mille écus, & les quittances de toutes celles que le Roi lui devoit, sans compter les meubles & les pierreries dont il lui fit présent. Le Roi, de son côté, lui assura un douaire de deux cens mille écus. Après la signature des articles le Duc rendit à sa niece tous les honneurs dus à une Reine de France, & dépensa soixante mille écus dans un seul ballet. Alincourt partit aussi-tôt de Florence pour apporter au Roi le traité de mariage & le portrait de la Reine. Frontenac fut envoyé en même temps auprès de Marie, pour lui servir de premier maître-d'hôtel, lui présenter la premiere lettre du Roi, & donner au Grand-Duc le portrait de Sa Majesté. Marie profita du temps où le Roi étoit occupé en Savoie pour apprendre le français. Au mois de décembre le Roi se préparant à partir de Lyon pour aller à Grenoble, envoya à Florence Bellegarde, son grand Ecuyer, pour remettre sa procuration au Grand-Duc & épouser Marie en son

tion. La cérémonie se fit avec le plus grand éclat dans la grande église de Florence ; le Cardinal Aldobrandin, Légat du Pape, reçut les paroles de présent. Le 13 d'octobre, Marie fit ses adieux ; & le 17 elle s'embarqua à Livourne avec dix-sept galeres. On n'avoit rien vu jusques-là de si magnifique que cet appareil. Dans toutes les villes où elle passa on lui rendit les plus grands honneurs. On peut voir la description de ce voyage dans le Jésuite *Valadier*. Marie arrivée à Lyon, attendit le Roi pendant huit jours. Il arriva dans cette ville le 9 de décembre ; & pour voir la Princesse sans en être connu, il se mêla dans la foule à son souper. Le soir il entra dans sa chambre ; & le mariage fut consommé le même jour. » Et bien que le mariage fût parfait, dit Pierre Mathieu dans son Histoire de Henri IV, le Roi l'ayant ratifié par procureur, & par paroles de présent, & qu'il ne fût nécessaire d'y ajouter autre solemnité, il voulut néanmoins que son peuple eût sa part de cette publique réjouissance, ordonnant la cérémonie pour le dimanche ensuivant, qui fut célébrée devant le grand Autel de l'église de S. Jean de Lyon, où la bénédiction nuptiale fut donnée aux épousés par le Légat. «

La Reine partit pour Paris & arriva dans cette capitale au mois de mars 1601 ; & le jeudi 27 de septembre elle accoucha du Dauphin Louis, c'est-à-dire neuf mois & dix-huit jours après la consommation du mariage. La joie fut universelle ; on n'avoit point eu de Dauphin depuis François II. Le Roi fut si charmé qu'il courut seul à l'église remercier Dieu, & perdit son chapeau dans la foule.

Marie, devenue plus chere au Roi & à la France, pouvoit faire le bonheur de l'un & de l'autre ; mais sa jalousie, & la haine qu'elle portoit aux maîtresses de son époux, & en particulier à la Marquise de Verneuil, furent la source de mille chagrins do-

mestiques. Il est vrai que cette favorite ne laissoit échapper aucune occasion de montrer à sa rivale l'ascendant qu'elle avoit sur l'esprit du Roi. Il arriva un accident qui les anima de plus en plus l'une contre l'autre, & qui pensa coûter bien cher à l'Etat. Le Roi étant allé à S. Germain avec la Reine, la Princesse de Conti & le Duc de Montpensier, le carrosse qui les portoit versa en passant le bac de Neuilli, qui étoit où l'on a depuis construit un pont de bois. Le Roi & le Duc de Montpensier se sauverent en sautant par-dessus la portiere ; mais la Reine & la Princesse de Conti penserent se noyer. La Châtaigneraie se jetta dans l'eau & en retira la Reine par les cheveux. La Marquise de Verneuil dit au Roi quelque temps après, » qu'elle avoit été fort alar» mée de cet accident, & que si elle y eût été » présente, en le voyant sauvé, elle auroit crié » de bon cœur, la Reine boit. « Ce bon mot fut trouvé très-mauvais par la Reine : elle s'en plaignit si souvent à son époux, que le Roi, qui couchoit ordinairement avec elle, étoit quelquefois obligé de se lever pour se soustraire à ses reproches & à sa mauvaise humeur. C'étoit à chaque instant de nouvelles tracasseries. L'Auteur de l'Histoire de la mere & du fils dit » qu'il avoit ap» pris du Duc de Sulli qu'il ne les avoit jamais » vu huit jours sans querelle ; qu'une fois entr'au» tres la colere de la Reine la poussa jusqu'à lever » le bras, que le Duc de Sulli rabattit avec moins » de respect qu'il n'eût désiré, & si rudement » qu'elle disoit l'avoir frappée, quoiqu'elle se louât » de son procédé, reconnoissant que sa prévoyance » n'avoit pas été inutile. « J'ai aussi appris, ajoute le même Auteur, que le Roi outré de ses mauvaises humeurs, ayant été contraint de la quitter à Paris & de s'en aller à Fontaine-Bleau, il lui envoya dire que si elle ne vouloit pas changer de conduite, il seroit contraint de la renvoyer à Flo-

Rence, avec tout ce qu'elle en avoit amené. » Je » serai obligé, disoit-il aussi quelquefois, de la » prier de vivre séparée dans une de ses maisons. « Lorsque la Reine témoignoit quelque envie de se raccommoder, le Prince oublioit tous ses caprices, & disoit à ses courtisans, » que si elle n'eût » point été sa femme, il eût donné tout son bien » pour l'avoir pour maîtresse. « Leonora Galigaï, confidente de Marie, vint à bout de réunir cette Princesse avec la Marquise de Verneuil. Ce coup d'adresse lui mérita un mariage avantageux avec Concini, Italien, favori de la Reine.

Le 13 de mai Marie parvint au comble de ses vœux : elle fut couronnée à S. Denis, & sacrée par le Cardinal de Joyeuse. La cérémonie fut magnifique. Le Roi, considérant Marie dans tout son éclat, dit ,, qu'il n'avoit jamais rien vu de si beau ,, que la Reine sa femme. " On observa que la couronne qu'elle portoit chancela sur sa tête ; & cela fit dire ,, que son autorité seroit attaquée, ,, mais qu'elle l'affermiroit par son courage & sa ,, vigilance. « Le Roi parut ce jour-là d'une gaieté charmante : il revint avec la Reine à Paris, qui leur préparoit une entrée superbe pour le dimanche 16 de mai 1610 ; & il fut assassiné le 10 du même mois. La mort de ce grand Prince avoit été annoncée, dit-on, par beaucoup de présages, dont plusieurs paroissoient très-naturels. La Reine étant couchée auprès de lui, se réveilla toute en larmes. Le Roi lui ayant demandé le sujet de sa douleur, elle lui dit qu'elle avoit rêvé qu'elle le voyoit assassiner. Henri répondit ,, que songes étoient men- ,, songes, & qu'il ne falloit pas s'y arrêter. " Cette Princesse, cinq ou six jours avant son couronnement, alla voir à S. Denis les préparatifs de cette cérémonie. En entrant dans l'église elle eut le cœur si serré que ses pleurs coulerent malgré elle. On ajoute que le Roi voulant aller à l'arsenal,

sortit de la chambre de la Reine, & y revint par trois fois pour lui dire adieu : „ Vous ne pouvez „ sortir d'ici, lui dit la Reine; demeurez-y, je vous „ en supplie; vous parlerez demain à M. de Sully. "

Malgré toutes ces marques de frayeur, la douleur de la Reine ne fut pas aussi vive que celle des bons citoyens. Deux heures après la mort du Roi, son premier soin fut de se faire déclarer Régente; & dès le lendemain elle se rendit au Parlement, qui se tenoit aux Augustins, à cause du cérémonial de l'entrée, & fit confirmer par le Roi, âgé de dix ans, l'arrêt du Parlement qui lui donnoit la régence & la tutelle. Toute sa conduite fut une marque du peu de regret qu'elle avoit du Roi. Sully & tous les fideles serviteurs furent disgraciés; Concini, qui n'avoit jamais mis l'épée à la main, fut fait Marquis d'Ancre & Maréchal de France. Il vouloit voir, disoit-il lui-même, jusqu'où la fortune d'un particulier pouvoit aller.

Le feu Roi, disposé à se mettre à la tête de ses troupes, & à donner la régence à Marie, lui avoit conseillé de se déterminer difficilement pour le choix des Ministres, & de conserver, autant qu'il se pourroit, ceux qui étoient en place; de ne point admettre d'étrangers au maniement des affaires; de ménager l'autorité des Parlements, sans leur donner lieu de prétendre séparément au titre de *tuteurs des Rois*; d'empêcher autant qu'elle pourroit l'accroissement des Jésuites, toujours prêts à se déclarer pour Rome contre la France; de ne pas trop avancer les grands aux dépens du bien de l'Etat & de l'autorité royale; de ne pas donner lieu aux Huguenots de commencer une guerre qu'elle ne pourroit pas terminer; enfin, s'il y avoit des alliances à faire avec l'Espagne, de ne pas en faire une avec l'héritier présomptif de la Couronne de France.

Ces sages avis, qui méritoient d'être suivis comme des loix, furent négligés; & l'on prit un systême de gouvernement tout opposé. Qu'arriva-t-il? ce que

le Roi lui avoit prédit lorsqu'elle témoignoit du chagrin de ce qu'il l'appelloit *madame la Régente*. » Vous avez raison de craindre ce titre, lui dit-il, » car la fin de ma vie sera le commencement de » vos peines. Vous avez pleuré de ce que je fouet- » tois votre fils avec un peu de févérité; mais quel- » que jour vous pleurerez beaucoup plus du mal » qu'il aura, ou de celui que vous aurez vous-même. » Mes maîtresses vous ont déplu; mais difficilement » éviterez-vous d'être un jour maltraitée par celles » qui posséderont votre esprit. D'une chose puis-je » vous assurer; c'est qu'étant de l'humeur dont je » vous connois, & prévoyant celle de votre fils, » vous entiere, pour ne pas dire têtue, Madame; » & lui opiniâtre, vous aurez assurément maille à » partie ensemble. «

Cette prophétie fut accomplie. Il s'éleva trois partis dans l'Etat, celui du Roi, des Princes mécontents & des Huguenots. Louis XIII, devenu majeur, ne put souffrir l'insolence du Marquis Concini; il ordonna au Baron de Vitri de l'arrêter. Celui-ci alla plus loin que sa commission; il le tua dans le Louvre même le 24 d'avril 1617. On trouva dans ses poches dix-neuf cens quatre-vingt-cinq mille livres en papier. Il avoit quatre cens vingt mille livres sur les monts de piété ou banque d'Italie. Marie, apprenant sa mort, s'écria: „ j'ai régné sept ans; je „ n'attends plus qu'une couronne au ciel.... « Et Louis XIII dit aussi-tôt: » enfin me voilà Roi. « Elle abandonna inhumainement sa chere Léonora. Quelqu'un lui demandant comment on pourroit l'informer de la mort de son mari: » j'ai bien autre chose à quoi » penser. Si on ne peut lui apprendre cette nouvelle, „ qu'on la lui chante. « Elle répondit à ceux qui la conjuroient de protéger la veuve de Concini: „ je „ suis assez embarrassée de moi seule; qu'on ne me „ parle point de ces gens-là. Je les ai avertis du „ malheur où ils se sont précipités. Que ne suivoient- „ ils mes avis? Léonora accusée de Judaïsme, d'avoir

„ facrifié un coq, fuivant le rit Judaïque, de magie
„ & de fortilege, & d'avoir enforcelé la Reine, fut
„ condamnée à avoir la tête coupée, fon corps &
„ fa tête jettés au feu. " Elle montra jufqu'à la fin un courage héroïque. Lorfque les Juges lui demanderent quels moyens elle avoit employés pour enchanter l'efprit de la Reine, elle répondit : „ qu'elle n'a-
„ voit employé que le pouvoir ordinaire & naturel
„ qu'a un efprit fupérieur fur un génie médiocre. " En allant au fupplice, elle regarda fixement la multitude prodigieufe qui la fuivoit, & s'écria : „ que
„ de monde affemblé pour voir périr une malheu-
„ reufe ! "

Après cette cataftrophe, la Reine-mere fe retira à Blois, de-là à Angoulême, & enfin au Pont de Cé, où elle prit les armes contre fon fils ; mais elle fut obligée de fe foumettre. Le Duc de Luynes, favori du Roi, & qui avoit autant de pouvoir que le Maréchal d'Ancre en avoit eu fous la Reine, s'oppofa toujours à la réconciliation de la mere & du fils ; mais enfin cette réunion fut l'ouvrage du génie de Richelieu. Marie fuivit le Roi fon fils à Paris ; fit ôter la furintendance des finances à Schomberg, pour la donner au Marquis de la Vieuville ; éloigna le Chancelier de Sillery, & Puifieux fon fils, & parut dans tout l'éclat d'une Reine-mere. Cependant elle ne put voir fans jaloufie les progrès de Richelieu, à qui elle avoit fait donner elle-même le chapeau de Cardinal, & forma des cabales contre lui. Richelieu, pour les diffiper, fit réfoudre le Roi à aller en perfonne fecourir le Duc de Mantoue, & à déclarer la Reine régente, en 1629. Marie ne changea pas de deffein ; elle réfolut de perdre le Miniftre. Louis promit à fa mere de l'exiler ; mais elle eut l'imprudence de laiffer aller le Roi à Verfailles le jour de S. Martin 1630, qu'on appella *la journée des dupes* ; & le Cardinal, qui s'étoit rendu néceffaire, obtint plus que jamais toute la faveur du Monarque, qui voulut même le réconcilier avec fa mere. Elle refufa

tout accommodement. Le Roi parut si fâché de son obstination qu'il la laissa à Compiegne, sous la garde du Maréchal d'Estrées, & revint seul à Paris au mois de mars 1631. Elle sortit de sa prison le 18 de juillet, sur les dix heures du soir, accompagnée du seul la Marure, Lieutenant de ses Gardes, & se retira, le 20 du même mois, à Avesnes en Hainaut. Le Marquis de Crevecœur, qui en étoit gouverneur, la reçut, & dépêcha le Baron de Guépé à Bruxelles, pour avertir l'Archiduchesse Isabelle de l'arrivée de la Reine. Isabelle lui rendit à Mons les plus grands honneurs, lui offrit l'entiere disposition des Pays-Bas Catholiques, & la conduisit à Bruxelles. Mais Richelieu la poursuivoit en tous lieux; il saisit son douaire & ses biens de France; & bientôt ses finances épuisées la réduisirent au rang d'une Princesse d'Italie. Des Pays-Bas elle passa en Hollande, & de-là en Angleterre; par-tout elle reçut des honneurs, & peu ou point de secours. » Marie, dit un moderne, lassée de tout le monde, » qu'elle avoit elle-même lassé, cherche un endroit » dans l'univers pour y faire son séjour, & ne le » trouve pas. « Le Cardinal la fait sortir de Londres, lui ferme la Hollande, l'Espagne, & l'oblige de se retirer à Cologne, où elle vécut dix mois dans la derniere indigence. Pendant l'hiver de l'année 1642 elle fut attaquée d'une espece d'hydropisie; & vers la fin de juin, elle tomba dans une fievre ardente, qui remplit ses jambes de taches noires. On lui fit quelques incisions qui la soulagerent un peu; mais la fievre redoubla, & l'emporta le 3 de juillet, cinq mois avant la mort du Cardinal de Richelieu, & neuf avant celle de Louis XIII. Ce Prince retournoit de Tarascon, où il avoit été voir le Cardinal malade. Lorsqu'il apprit la mort de sa mere, il en marqua la douleur la plus vive; & son Ministre, qui, malgré sa persécution contre Marie, avoit toujours protesté de son respect pour elle, lui fit célébrer un service dans l'Eglise de Tarascon. On ap-

porta son corps en France, & on l'inhuma dans l'église de S. Denis.

Marie de Médicis mérita une grande partie de ses malheurs; mais ils ne doivent pas nous faire oublier ses bonnes qualités. Elle protégea les arts, honora de sa bienveillance le Cavalier Marin, donna une pension de cinq cens écus à Malherbe, & fit bâtir le palais du Luxembourg. La Brosse (*a*) en donna les desseins, & Rubens fut chargé d'embellir une galerie de ce château. Marie témoigna sa piété par plusieurs fondations: telles sont celles de deux hôpitaux pour les malades, au fauxbourg S. Germain; d'un autre à Chaillot, pour les enfants orphelins, & celle des Filles du Calvaire, près du Luxembourg.

MEGALOSTRATE, Poëtesse Grecque, vers l'an 672 avant Jesus-Christ. On n'a point de vers de sa façon; mais on en a qui furent composés contr'elle. En tout temps le mérite a eu des ennemis.

MEGARE, femme d'Hercule, qui l'eut pour récompense du secours qu'il donna à Créon, Roi des Thébains, pere de cette Princesse. Elle fut fidelle à son époux, & cependant elle reçut la mort de sa main; il s'agit ici de l'Hercule furieux, c'est-à-dire d'un grand fou.

MEGISTO, femme de Timoléon, citoyen de l'Elide dans la Grece, & louée par Plutarque pour sa fermeté héroïque. Aristotime s'étant emparé de l'Elide, avec le secours du Roi Antigonus, exerçoit une tyrannie horrible sur ses nouveaux sujets: lassés de ses cruautés, ils conjurerent enfin sa perte, & s'emparerent d'une forte place de l'Elide, nommée *Amimone*. Aristotime crut pouvoir les faire rentrer dans le devoir en intimidant leurs femmes, qu'ils n'avoient pu emmener avec eux; mais une d'en-

(*a*) Il est auteur de l'aqueduc d'Arcueil, du beau temple de Charenton, démoli en 1685, au grand regret des artistes, &, suivant M. de Voltaire, du portail de S. Gervais de Paris.

tr'elles, méprisant les menaces du tyran, lui répondit avec tant de courage & de fierté, qu'elle le transporta de fureur. Il ordonna sur le champ qu'on lui amenât le fils de Megisto, pour le massacrer sous les yeux de sa mere : cette courageuse dame le voyant qui jouoit avec les autres enfants, l'appella elle-même par son nom, & continua d'irriter Aristotime par ses mépris. Le tyran furieux alloit la percer de son épée, si l'un des courtisans, qui étoit un des conjurés, ne l'en eût empêché, en lui représentant, qu'il se couvriroit d'une honte éternelle par le meurtre d'une femme. *Voyez* MIRO.

MÉLANIE, dame Romaine, d'une des plus anciennes maisons de Rome, & qui se rendit célebre dans le quatrieme siecle par ses vertus & par sa piété. S'étant convertie à la foi chrétienne, elle fit un voyage en Egypte, pour y visiter les saints solitaires, & un autre en Palestine, où elle demeura vingt-cinq ans. Elle employa ses biens à secourir & protéger les Catholiques, persécutés par l'Empereur Valens. Elle mourut après le siege de Rome par Alaric Roi des Goths, c'est-à-dire après 410.

MELANIE, petite-fille de la précédente, fut mariée fort jeune à Pinien fils de Sévere, qui avoit été Gouverneur de Rome. Fidelle imitatrice des vertus de son aïeule, elle résolut d'aller la trouver en Palestine ; & Pinien son époux l'accompagna dans ce voyage. Ils étoient animés l'un & l'autre d'un même esprit de dévotion ; ils trouverent l'ancienne Mélanie en Italie, où elle étoit venue à leur rencontre. Après la mort de cette dame, ils passerent en Afrique, pour voir S. Augustin, & finirent par se fixer à Jerusalem. Pinien mourut dans une communauté de Religieux, & Mélanie termina sa vie dans une cellule qu'elle s'étoit choisie sur le mont des Oliviers, où elle établit un monastere. Elle vivoit encore en 436, puisque cette année elle fit le voyage de Constantinople, pour convertir son oncle Volusien.

MELISSA, fille de Melisseus, Roi de Crete, laquelle, avec sa sœur Amalthée, nourrit le Jupiter de la Fable, de miel & de lait de chevre. Les Poëtes n'ont pas manqué de la transformer en abeille, & son nom (μέλισσα) ne signifie autre chose dans la langue grecque, qu'une mouche à miel. Ils ont aussi changé sa sœur en chevre. On croit que Melissa fut la premiere qui trouva l'art de préparer le miel.

MELISSA, femme de Périandre, tyran de Corinthe, & l'un des sept sages de la Grece, n'eut d'autre mérite qu'une beauté peu commune, s'il est vrai, comme Pithænetus cité par Bayle le rapporte, que Périandre en devint amoureux en la voyant verser à boire à des ouvriers. Diogene-Laërce dit, au contraire, qu'elle étoit d'une naissance illustre, & fille de Proclès, tyran d'Epidaure. Quoi qu'il en soit, elle est encore célebre par sa fin tragique, ayant été tuée à coups de pieds par son époux lorsqu'elle étoit enceinte.

MELSONS. (*Charlotte le Camus de*) *Voyez* CAMUS.

MENALIPPE, sœur d'Antiope, Reine des Amazones. *Voyez* AMAZONES.

MENG, Impératrice de la Chine. Kin-Tsong, son époux, étoit monté sur le trône en 1126. Peu de temps après, les Tartares entrerent dans la province de Honan, & passerent sans obstacle le Wangho ou fleuve jaune. Ils allerent droit à la ville impériale, s'en rendirent maîtres, la mirent au pillage, & emmenerent l'Empereur prisonnier avec les Reines. Les Tartares laisserent l'Impératrice Meng, parce qu'elle leur dit qu'elle avoit été répudiée & qu'elle ne se mêloit d'aucune affaire; ce fut ce qui sauva l'empire. Par sa sagesse & par sa conduite, elle fit mettre sur le trône Kao-Tsong, neuvieme fils de Hoei-Tsong qu'il avoit eu de l'Impératrice répudiée.

MENON (*mademoiselle*) a fait imprimer en 1758 à

in-12, *l'Assemblée de Cythere*, traduite de l'Italien d'Algarotti.

MERANIE. (*Agnès de*) *Voyez* AGNÈS DE MERANIE.

MERCATRUDE. *Voyez* MARCATRUDE.

MERIAN, (*Marie-Sibylle*) fille de Mathieu Merian, Graveur & Libraire à Francfort, naquit dans cette ville le 2 d'avril 1647. Son goût pour le pinceau se fit connoître dès l'âge le plus tendre; elle s'y livra toute entiere, & fit en peu de temps de rapides progrès. Elle étudia principalement la partie des insectes, & en a fait imprimer un Traité fort intéressant.

Une curiosité bien louable, & bien rare dans un artiste, lui fit entreprendre en 1698 le voyage des Indes occidentales; &, pendant deux mois de séjour qu'elle fit à Surinam, elle peignit d'après nature tous les insectes qu'elle put découvrir. En 1705 elle fit part au public de ses découvertes. L'un & l'autre ouvrage de mademoiselle Merian se trouvent sous le titre général d'*Histoire des Insectes de l'Europe & de l'Amérique*.

MERICI. (*Angele*) *Voyez* ANGELE MERICI.

MEROB *ou* MEROBÉE, fille ainée de Saül, Roi d'Israël, qui la promit en mariage à celui qui tueroit Goliath. David triompha de ce géant; mais il ne put engager Saül à lui tenir sa parole.

MESSALINE, (*Valerie*) Impératrice, femme de Claude, étoit fille de Valerius Messala Barbatus, Noble Romain, & de Lepida, qui fut accusée d'un commerce incestueux avec son frere Domitius Ænobarbus. Elle fut la cinquieme femme de Claude son cousin. Voici le portrait que fait M. de Serviez de cette Impératrice: » elle avoit reçu de la na» ture un penchant si violent pour la galanterie, » qu'il lui étoit bien difficile de se contenir dans » les légitimes bornes du mariage, trop étroites » pour un cœur embrasé de mille convoitises. Elle » avoit assez de beauté & assez de crédit pour

» cun appas, voulut donner à sa lubricité des vo-
» luptés monstrueuses, & pour cela elle fit dresser
» exprès dans le Palais une chambre, qui devint
» un gouffre affreux, où la pudeur des plus consi-
» dérables dames de Rome alla faire un triste &
» déplorable naufrage, & elle fit mettre sur la porte
» de cet infame lieu le nom de la plus fameuse
» courtisanne de Rome, sous le nom de laquelle
» elle étoit la premiere à se livrer, toutes les nuits,
» à tout le monde, tirant un gain honteux de ses
» crimes, exigeant brutalement le prix des faveurs
» qu'elle accordoit si facilement, & ne se retirant
» que quand le jour la chassoit, lassée de se don-
» ner au crime, sans avoir assouvi ses désirs bru-
» taux. «

Croiroit-on qu'elle porta plus loin encore l'impudence, & qu'elle osa se marier publiquement, du vivant de Claude, avec C. Silius, Sénateur Romain? Rien n'est plus avéré que ce fait, & le stupide Empereur fut le seul qui l'ignora. On crut devoir enfin l'en avertir : il fit mourir Silius ; & il eût peut-être fait grace à Messaline, si Narcisse, son Ministre & son affranchi, n'eût envoyé aux jardins de Lucullus, où cette Impératrice s'étoit retirée, des soldats qui la massacrerent l'an de J. C. 48.

METELLA, (*Cæcilia*) dame Romaine, mere du célebre Lucullus, qui vainquit Mithridate. Plutarque ne fait point l'éloge de sa vertu.

METELLA, (*Cæcilia*) niece de la précédente, femme d'abord de M. Æmilius Scaurus, & en secondes noces du célebre Dictateur Sylla, dont elle eut deux enfants. Les Athéniens, assiégés par Sylla, firent de grandes médisances de la vertu de cette dame ; mais ils en furent cruellement punis.

MÉTRA, fille d'Erisichthon, Thessalien, très-célebre dans les écrits des Poëtes. On dit qu'elle se vendoit à tout le monde, & faisoit commerce de ses charmes, pour soulager son pere affligé d'une faim prodigieuse. Comme les monnoies d'or & d'ar-

gent

gent n'étoient pas encore en usage, Metra prenoit de ses amants un mouton, un bœuf, un cheval, ou tel autre animal : ce qui donna lieu aux Poëtes de feindre qu'elle se transformoit en tous ces animaux pour nourrir son pere. Ovide, dans ses Métamorphoses, lui donne successivement la figure d'agneau, de vache, de jument, &c. Il dit qu'Erisichthon la vendoit, mais qu'elle reprenoit son premier état, dès qu'elle avoit été achetée.

MICCA, fille de Philodeme, citoyen de l'Elide. Aristotime, qui s'étoit emparé de ce pays avec le secours d'Antigonus, avoit confié le soin de sa personne & de ses Etats à des soldats étrangers, qui se livroient aux plus grands excès, & rendoient de plus en plus le tyran odieux. Plutarque, dans la *Nouvelle Traduction de divers morceaux choisis de ses Œuvres*, rapporte un exemple bien frappant de la cruauté de ces barbares.

» Lucius, un des Capitaines du tyran, ayant su » que Philodeme étoit pere d'une très-belle fille » nommée *Micca*, lui fit dire insolemment qu'il eût » à la lui envoyer dans sa maison ; non qu'il eût » aucun sentiment de tendresse pour cette jeune » personne ; mais il se faisoit d'avance un barbare » plaisir de la déshonorer.

» Les parents de cette vertueuse fille, prévoyant » qu'ils seroient obligés de faire de force ce qui leur » étoit commandé, voulurent engager Micca à se » soumettre à l'ordre qu'ils venoient de recevoir ; » mais s'étant jettée à leurs pieds, elle les conjura » instamment de souffrir qu'il lui fût permis de s'ar- » racher la vie en leur présence, & de ne la pas » contraindre de s'exposer au péril d'être honteuse- » ment déshonorée par un barbare.

» Cependant Lucius, pressé par les désirs de sa » brutale passion, & irrité de ce que les ordres » qu'il avoit donnés n'étoient pas assez prompte- » ment exécutés, sort brusquement de table après » avoir bu copieusement ; &, tout écumant de co-

» lere, il se rend dans la maison de Philodeme ; &
» là, ayant trouvé la vertueuse Micca, qui avoit la
» tête entre les genoux de son pere, il lui ordonne
» impérieusement de le suivre ; & sur ce qu'elle
» refuse de lui obéir, il lui déchire sa robe, & la
» fouette cruellement. Un si barbare traitement ne
» fut pas capable d'arracher le moindre mot de
» plainte à celle qui le souffroit. Mais ses parents, dé-
» sespérés de ce que leurs prieres & leurs larmes ne
» pouvoient attendrir le cœur de ce barbare, com-
» mencerent à pousser les hauts cris, implorant le
» secours des Dieux & des hommes, & se plaignant
» amérement de l'outrage sanglant qu'on leur fai-
» soit ; mais leurs cris ne servirent qu'à accroître la
» fureur de ce brutal Officier ; & la malheureuse
» Micca, qui n'avoit pas encore changé de posture,
» fut inhumainement tuée entre les genoux de son
» pere. «

MICHOL, fille de Saül, qui la fit épouser à David l'an 1063 avant Jesus-Christ, pour le récompenser de sa valeur. Michol sauva son mari de la fureur du Roi d'Israël, en le faisant descendre la nuit par la fenêtre de sa chambre, & mettant dans son lit une statue qu'elle revêtit des habits de David. Mais Saül, irrité de cette raillerie, lui donna un autre époux avec lequel elle demeura jusqu'à la mort du Roi son pere.

MIGALOSTRATE. *Voyez* MÉGALOSTRATE.

MILLET. (*Marie*) Cette héroïne villageoise nous rappelle l'histoire de Lucrece, mais avec des circonstances moins équivoques, & des couleurs plus favorables à sa vertu. Marie Millet étoit fille d'un bon laboureur nommé *Jean Millet*, qu'on regardoit comme le *coq* du village de Bécourt en Picardie. Henri III régnoit alors ; mais ce n'étoit plus le vainqueur de Jarnac & de Moncontour. Livré à une honteuse mollesse, il abandonnoit à ses mignons le soin de son royaume. Le désordre & la licence tenoient lieu de discipline, & le soldat,

qui devoit être l'appui du trône, étoit devenu pour Valois l'ennemi le plus dangereux. Malgré les guerres civiles qui déchiroient la France, l'on cherchoit une couronne pour le Duc d'Alençon, frere du Roi. Les Flamands ayant demandé du secours contre les Espagnols, on saisit l'occasion favorable, & l'on fit espérer au Prince la souveraineté des Pays-Bas; mais l'entreprise n'eut aucun succès. Colombelle vaincu fut obligé de retourner en France, & de confier à Dupont les débris de sa défaite. Ce Capitaine, arrivé en Picardie, s'arrêta dans le village de Bécourt, avec une partie de sa troupe, & envoya le reste dans les environs. La maison de Millet étoit la plus honnête du village. Dupont y prit logement, & mit à contribution la cave & la basse-cour. Le bon paysan supportoit avec patience toutes les brutalités de son hôte, & sa fille, qui n'avoit que seize ans, servoit les soldats avec une attention extrême, croyant que sa complaisance épargneroit quelques jurements à son pere. Mais ces soins officieux firent une impression bien différente: cette grace innocente qu'elle savoit donner à toutes ses actions, enflamma le Capitaine déjà frappé de sa beauté. Il préluda par des promesses assaisonnées de brusques flatteries; l'un & l'autre moyen furent inutiles. Dupont s'adressa au pere; & après un long récit de ses exploits, il lui dit: » Mon ami, la beauté, la sa-
» gesse de votre fille ainée peuvent faire mon bon-
» heur; ainsi, si vous voulez me faire la faveur de
» me la donner pour femme, je vous donne assu-
» rance que vous, les vôtres serez ennoblis, &
» de rendre cette chere fille une des plus heureuses
» femmes qui soient sur la terre: je désire au plutôt
» lui faire changer ses gros habits de bure & la re-
» vêtir de soie, & lui donner un état, qui ne
» lui fera jamais regretter celui qu'elle quitte; vous
» l'aimez trop pour apporter obstacle à sa for-
» tune. «

Millet apperçut le piege, & sans le faire soupçonner, il répondit modestement: » Monsieur, mon » état me rend indigne de l'honneur que vous vou» lez me faire; vous êtes Gentilhomme de bonne » maison, élevé dans les grandes charges, accou» tumé à voir d'autres gens; pour ce, il me semble » qu'il n'est bien séant que je vous donne ma fille, » qui n'est qu'une chétive villageoise, issue de très» bas lieu. Je la garde pour quelqu'un qui sera de » ma condition, lequel n'aura pas honte de me » reconnoître pour son beau-pere, & que je pour» rai sans crainte appeller mon gendre. «

Le Capitaine, furieux de ce que Millet refusoit l'honneur qu'il vouloit bien lui faire, lui jetta une assiette au visage, & jura d'employer la violence pour jouir de sa fille. Ce jurement fut un signal pour les soldats, qui se saisirent de la jeune Millet. Vainement elle embrassoit les genoux du Capitaine, pour le conjurer de défendre sa pudeur; sa douleur ajoutoit à sa beauté & fournissoit de nouvelles armes à son ennemi. Dupont appaisa sa brutale ardeur, & abandonna la victime à tous ses soldats. Après cette horrible prostitution, on la fit asseoir demi-nue à table auprès du Capitaine. Marie, les yeux baissés, ne répondoit à leurs sales discours, qu'en implorant la vengeance du Ciel. Au moment où le Capitaine détournoit la tête pour donner des ordres à un soldat, Marie saisit un couteau, l'enfonça dans le cœur de son ennemi, & l'étendit mort sur la place. Elle courut aussi-tôt vers ses parents, leur apprit son malheur & sa vengeance, & leur conseilla de prendre promptement la fuite. Les soldats, revenus de leur étonnement, la cherchoient de tous côtés. Marie, pour faciliter la fuite de ses parents, se livra elle-même. Alors ces misérables, après lui avoir fait essuyer mille outrages, la lierent à un arbre, & la firent mourir à coups d'arquebuse. Pendant son supplice, Marie prit le Ciel à témoin de n'avoir jamais donné le moin-

tre consentement à leur infame passion, & le pria de lui pardonner la mort de son ennemi. Son malheureux pere sortit de sa retraite, lorsque la nuit fut venue, assembla plus de deux mille hommes dans tout le voisinage, & leur raconta, avec l'éloquence du désespoir, le malheur de sa chere fille. La cause devint aussi-tôt générale: les femmes conjuroient leurs maris de punir ces ravisseurs, & les jeunes filles leur apportoient des armes pour venger leur compagne. On surprit les soldats dans l'ivresse, & les paysans les assommerent. Trois autres compagnies qui logeoient dans les villages voisins furent égorgées; elle n'avoient aucune part au crime, mais il suffisoit d'appartenir à Dupont pour être coupable. Revenons à Marie. Que de vertus dans cette jeune fille! Son courage égale sa beauté: sa piété filiale & son amour pour la chasteté la rendent digne de l'admiration de tous les siecles.

MILTON, (*Les trois filles de*) fameux Poëte Anglois, auteur du *Paradis perdu*. Elles eurent beaucoup de part à l'ouvrage de leur pere; car, comme il étoit aveugle, elles lui lisoient le syriaque, le chaldéen, l'arabe, & toutes les langues étrangeres dont il avoit besoin pour le composer.

MINERVINE, femme, &, selon d'autres, concubine de l'Empereur Constantin le Grand.

MINUTIA, Vestale à Rome, dont la coquetterie décela les mauvaises mœurs. Comme elle avoit un soin extrême de sa parure, on la soupçonna d'avoir un amant, & l'on ne se trompa point; car ayant été accusée devant le tribunal des Pontifes, par une esclave, elle fut convaincue, & enterrée toute vive, suivant la coutume, l'an avant Jesus-Christ 337.

MIRAMION, (*Marie Bonneau, dame de*) fille de Jacques Bonneau, Seigneur de Rubelle & d'Yvri, femme renommée pour sa piété, dans le XVIIe siecle, naquit à Paris le 2 de novembre 1629. Elle n'a-

voit que neuf ans quand elle perdit sa mere, & dès ce temps-là elle savoit se mortifier. Lorsque madame Bonneau, sa tante, la menoit au bal, elle y portoit une chaîne de fer; à la comédie, elle fermoit les yeux. Mais, remarque l'Auteur de sa Vie, quand sa tante rioit, elle se tournoit de son côté, & rioit aussi, comme si elle avoit eu attention au spectacle. Elle accompagna sa tante dans un voyage de Forges, où cette dame alloit prendre les eaux. » On sait assez, dit l'Auteur, combien sont dange- » reux pour l'innocence tous ces lieux où se rassem- » blent de divers endroits du royaume une multi- » tude de gens oisifs, occupés uniquement du soin » de leur santé; qui, sous les apparences d'une com- » plexion foible, cachent souvent des passions très- » fortes; qui se sont une regle d'être éternellement » ensemble, une loi de ne penser à rien de sérieux, » une nécessité de laisser presque tout exercice de » religion, un devoir de s'amuser, &, par une oc- » casion sûre & comme infaillible, de se relâcher » & de se perdre. Combien en a-t-on vu qui ont » fait là-dessus une funeste expérience; qui sont re- » venus de ces voyages fort différents de ce qu'ils » y étoient allés, & qui, en cherchant la santé du » corps, ont malheureusement perdu la vie de » l'ame? Ce fut-là pourtant, ajoute-t-il, que ma- » demoiselle de Rubelle conserva, non-seulement » la bienséance & la régularité convenables à sa » vertu, mais encore toute la fidélité qu'elle gar- » doit ailleurs à ses devoirs de piété. «

Au mois de mars 1645, elle épousa Jean-Jacques de Beauharnois, Seigneur de Miramion, Conseiller au Parlement de Paris, qui mourut six mois après ce mariage, & qui laissa sa femme grosse de quatre mois & demi, à l'âge de seize ans. Le 7 de mars 1646, elle accoucha d'une fille, après un travail de quarante-six heures. Elle eut la petite-vérole peu de temps après. Ce fut alors, dit l'Auteur,

qu'elle éprouva ce que les jeunes personnes regardent comme la plus sensible de toutes les afflictions. Elle étoit belle ; ses yeux furent en danger : on craignoit même pour sa vie ; mais rien ne l'ébranla : la mort, la laideur, l'aveuglement prochain ne furent pas capables de la troubler.

En 1648 elle fut enlevée ; &, disent les Auteurs du Journal des Savants, de qui nous empruntons cet article, nous nous étendrons d'autant plus volontiers sur cet événement singulier, qu'on sera peut-être bien aise de confronter le récit qu'en fait notre Auteur avec ce qu'en dit M. de Bussy dans ses Mémoires, & avec ce qu'on en lit dans les Mémoires attribués à M. d'Artagnan. Le 9 d'août de l'année que nous venons de marquer, madame de Miramion partit à sept heures du matin d'Issy, avec madame de Miramion, sa belle-mere, pour aller faire ses dévotions au Mont-Valérien. Elles avoient dans leur carrosse un écuyer d'un âge avancé, & deux demoiselles. A un quart lieue du Mont-Valérien, vingt hommes à cheval les arrêterent, deux s'approcherent du carrosse pour abaisser les mantelets. Madame de Miramion les chargea avec son sac d'heures : ils mirent l'épée à la main, pour couper les courroies qui tenoient les mantelets ; elle voulut leur arracher leurs épées, & se mit les mains tout en sang. Cependant les autres cavaliers atteloient au carrosse des chevaux frais. Madame de Miramion eut d'abord recours à Dieu, & se mit ensuite à crier de toutes ses forces à tous les passants, qu'elle étoit madame de Miramion ; qu'on l'enlevoit ; qu'ils allassent à Paris avertir sa famille. Le carrosse alloit fort vîte, & fut bientôt dans la forêt de Livry. Là, elle tenta inutilement de se sauver au travers des ronces qui lui déchirerent le visage. On fit mettre pied à terre à madame de Miramion la mere, à sa demoiselle & à son écuyer. Le carrosse repartit : grand nombre de relais se trouverent sur la route. Elle fut

conduite en peu de temps à Launay, château qui est à trois lieues de Sens, & qui appartenoit à Hugues de Bussy-Rabutin, Grand-Prieur de France. Dès que le carrosse fut entré dans la cour, on en ôta les chevaux ; mais madame de Miramion n'en voulut point descendre, résolue d'y passer la nuit. Un Chevalier de Malte s'approcha de la portiere, & la pria d'entrer dans la maison. Elle n'en voulut rien faire, & lui demanda avec fermeté si c'étoit lui qui la faisoit enlever. » Non, Madame, lui répondit-il fort » respectueusement ; c'est M. le Comte de Bussy-» Rabutin, qui nous a assurés que c'étoit de votre » consentement..... Ce qu'il vous a dit est faux, » s'écria-t-elle, & vous verrez si j'y consens. « Le Chevalier, par son air noble & doux, & par ses discours obligeants, inspira de la confiance à madame de Miramion. Elle entra dans une salle basse, où elle trouva deux pistolets chargés dont elle se saisit pour se faire porter respect. On lui apporta à manger, qu'elle refusa avec hauteur, disant qu'elle vouloit la mort ou la liberté. Il vint plusieurs personnes l'une après l'autre, tantôt la menacer de toutes sortes de violences, tantôt lui faire les offres les plus avantageuses pour l'engager à épouser M. de Bussy. Il n'avoit point encore paru ; sa surprise étoit grande, on l'avoit trompé lui-même ; on l'avoit assuré plusieurs fois qu'un esprit doux consentiroit à tout : » on m'a-» voit dit que c'étoit un mouton, disoit-il, & je la » trouve un lion. « Il se montra enfin ; & dès qu'elle le vit : » je jure, s'écria-t-elle, je jure devant le Dieu » vivant, mon Créateur & le vôtre, que je ne vous » épouserai jamais. « L'effort qu'elle fit en prononçant ces paroles, acheva de lui ôter ce qui lui restoit de forces : elle tomba presque évanouie. Il y avoit, selon l'Auteur, plus de quarante heures, &, selon elle, plus de trente-six heures qu'elle n'avoit mangé ; ce qui fit craindre à M. de Bussy qu'elle ne mourût. Cette crainte, les nouvelles qui lui arrivoient à tous moments que plus de six cens hommes armés

étoient prêts à sortir de la ville de Sens pour venir l'assiéger, & la fermeté de madame de Miramion, le firent enfin résoudre à la rendre à elle-même. Il l'en assura avec serment, pour lui faire prendre quelque nourriture : „ quand les chevaux seront à mon carrosse, lui répondit-elle, & que je serai dedans, je mangerai. " Les chevaux furent mis, & sans se faire presser davantage, elle avala deux œufs frais. Le carrosse sortit du château, & prit le chemin de Sens, où elle tomba dans une très-dangereuse maladie. Elle poursuivit en Justice M. de Bussy pendant deux ans : » Et puis, dit-elle, je lui ai pardonné en vue de » Dieu. « Sa famille la pressa extrêmement de se remarier. „ Je fus un peu tentée de le faire, dit-elle, » crainte d'être encore enlevée ; j'avois bien de la » peine à prendre mon parti ; je ne pouvois me ré» soudre ; je pris un directeur. " Dieu lui apprit d'une maniere extraordinaire à quoi elle devoit se déterminer ; voici comme elle raconte elle-même ce miracle.

» En 1649, la nuit du 18 au 19 de janvier, entre » deux & trois heures du matin, étant en retraite » chez mademoiselle le Gras, il me sembla qu'on » me donnoit un coup sur l'épaule assez fort. Je me » réveillai, disant : je m'en vais, croyant que c'étoit » une sœur qui m'étoit venue éveiller. En ouvrant les » yeux, je vis une grande lumiere dans mon lit, » comme auroit fait le soleil. Je fus fort surprise, » croyant qu'il étoit fort tard ; j'entendis une voix » qui dit au fond de mon cœur : ne t'étonne point, » c'est moi qui suis ton Seigneur & ton Maître. Ne » cherche plus ma volonté, & n'en sois plus en » peine ; je t'assure que je te veux toute entiere sans » partage ; ton cœur n'est pas trop grand pour moi ; » je veux que tu sois toute à moi ; que tu ne t'occupes que pour moi : je serai ton époux, & toi » mon épouse ; engage-toi à l'être...... Je me jettai » à genoux sur le lit ; j'adorai Dieu & sa miséri» corde...... Je fus consolée & fortifiée ; je me sentis

» prête à faire vœu de chasteté. Il me sembla qu'on
» me répondoit : attends ; dis à celui qui te conduit
» ces que je te dis, & obéis ; mais dis tout ce qui
» s'est passé : je promis de le dire ; aussi-tôt la lu-
» miere se passa, dont je fus fort surprise, parce que
» je croyois qu'il étoit grand jour ; & comme j'étois
» toute pleine de cette pensée, je me levai pour remer-
» cier Dieu, & faire mon oraison ; trois heures son-
» nerent ; cette oraison ne fut qu'une action de gra-
» ces. Je me recouchai ; mais je ne pus dormir. Le
» lendemain j'étois dans un grand froid pour Dieu,
» ayant peine à croire ce qui s'étoit passé la nuit :
» j'avois peine à me résoudre de le dire ; je ne laissai
» pas de le déclarer à mon directeur, qui ne douta
» pas que ce ne fût Dieu. Il me fit écrire ce qui
» s'étoit passé : il consulta M. Vincent, & il fut con-
» clu que je ferois vœu de chasteté ; ce que je fis
» le 2 de fevrier suivant. «

Elle se dévoua donc toute entiere au service de Dieu ; & sa vie ne fut dans la suite qu'un enchaînement de grandes entreprises pour le salut du prochain. Elle a eu part à presque toutes les bonnes œuvres éclatantes qui se sont faites de son temps. Elle a contribué, & de ses soins & de son argent, à soutenir les anciens établissements pieux, & en a formé un assez grand nombre de nouveaux.

Ayant remarqué dans l'Hôtel-Dieu que les Prêtres y étoient confondus avec les autres malades, elle fit établir une salle particuliere pour eux. En 1660 elle retira chez elle vingt-huit pauvres Religieuses des frontieres de Picardie, & les nourrit plus de six mois à ses dépens. On doit à son zele & à ses libéralités le Refuge & la maison de sainte Pélagie. En 1661 elle fonda une communauté de douze filles, qu'elle unit ensuite à la communauté de sainte Génevieve. Ces deux communautés n'en faisant plus qu'une, elle en fut élue Supérieure. Les principaux devoirs des filles de sainte Génevieve sont d'enseigner gratuitement les filles,

de former les Maîtresses d'école pour la campagne, d'assister les malades, de panser les blessés, de visiter les pauvres de la paroisse, de faire des ornements pour les églises de la campagne, & d'élever chrétiennement des pensionnaires. Elles font l'oraison deux fois par jour, récitent ensemble le petit office de la sainte Vierge, fréquentent leur paroisse & y reçoivent les Sacrements. Madame de Miramion leur donna d'abord soixante mille francs pour fonder douze places, souhaitant qu'à mérite égal les filles de qualité fussent préférées; mais à condition de conserver toujours le même institut, donnant toute la fondation à l'hôpital-général, en cas que les filles voulussent un jour se cloîtrer. En 1673 elle alla passer deux mois à Melun, pendant la maladie contagieuse, & y mena avec elle des Chirurgiens & des Sœurs Grises. Ses soins, ses exhortations & son argent ne furent point épargnés dans cette occasion. Elle avoit attention à tous les malades, & principalement aux Officiers des troupes: » Ils exposent tous les jours leur vie pour nous, disoit-» elle aux Sœurs Grises; travaillez, mes Sœurs, à la » conserver, nous y avons toutes intérêt. «

Cinq ans après, en rentrant un jour chez elle, elle entendit sur le port de la Tournelle des filles qui parloient avec fort peu de modestie, & qui jouoient avec des garçons d'une maniere à faire tout craindre. L'idée du crime prochain & le scandale public la frapperent: elle en fit appeller quelques-unes, & leur demanda ce qu'elles faisoient toute la journée. Elle connut par leurs réponses, que l'inutilité & le manque d'éducation les pourroient jetter dans le désordre. Elle leur proposa de travailler & de gagner leur vie. Elles accepterent le parti. Elle fit louer une chambre, & ensuite une maison voisine, & y établit des maîtresses pour les instruire. La même année madame de Miramion fut élue Directrice des Filles de la Providence, desquelles elle a eu soin jusqu'à sa mort. A la priere de

M. l'Evêque d'Angers, elle fit en 1680 un voyage à la Fleche, & y remit la paix dans une communauté de filles, pleine, dit l'Auteur, d'un zele indiscret & mal réglé.

Voyant en 1685, que le P. le Valois faisoit faire des retraites publiques dans la maison du noviciat des Jésuites, elle se sentit tout-à-coup pressée d'exercer, s'il se pouvoit, dans la sienne, la même charité pour les femmes, de quelque qualité qu'elles fussent, riches ou pauvres. Docile à cette inspiration, elle mit aussi-tôt la main à l'œuvre, & vint à bout d'une infinité de difficultés qui se présenterent. En 1687 elle soutint l'hôpital-général, & y mit le bon ordre pendant trois mois qu'elle y demeura; mais ce fut en 1694, année où Dieu sembla vouloir affliger la France par la famine & par les maladies, qu'elle redoubla son zele pour les pauvres. Elle fut cause qu'on fit venir une quantité prodigieuse de riz, que le Roi donnoit, ou qui se vendoit à fort bon marché. Elle étoit continuellement à l'Hôtel-Dieu, où il y avoit près de six mille malades; & voyant jusqu'à douze personnes dans un même lit, elle engagea M. de Harlai, Premier Président, à faire ouvrir l'hôpital S. Louis. Elle prépara cette maison: on y transporta un grand nombre de malades; & les autres furent soulagés. De deux jours l'un elle faisoit faire chez elle six mille potages pour les pauvres honteux de sa paroisse.

L'année suivante elle trouva le moyen de nourrir pendant deux ans sept cens filles de l'hôpital-général. Elle a établi, en différents temps, dans les provinces, plus de cent écoles pour l'instruction de la jeunesse, & a fait faire à ses dépens dans les villages plus de deux cens missions.

Madame de Miramion avoit de grandes vues pour la sanctification des Prêtres. » Elle étoit con» tristée, dit l'Auteur, d'en voir quelques-uns, ou» bliant la sainteté de leur caractere, s'abandonner » aux vices du peuple, & charger le crime par le

„ scandale. Elle proposoit d'établir une maison où
„ l'on renfermât ceux que les avertissements n'au-
„ roient pas été capables de corriger, afin que l'exem-
„ ple de leur punition retînt les autres dans le devoir.
„ Elle voulut en établir une autre pour recevoir ceux
„ qui viendroient à Paris solliciter leurs affaires, afin
„ qu'ils fussent logés & nourris à bon marché, &
„ tous ensemble, sans être mêlés dans les auberges
„ avec des gens de profession différente, & dont les
„ mauvais exemples sont capables de les pervertir.
„ Enfin elle proposoit de fonder une maison pour
„ les Ecclésiastiques que l'âge & le travail ont mis
„ hors d'état de rendre service à l'église, étant
„ plus que juste de soulager la vieillesse de ceux qui
„ ont épuisé leurs forces en travaillant à la vigne du
„ Seigneur. Ces vues étoient grandes & dignes d'elle.
„ Dieu les a inspirées depuis à M. le Cardinal de
„ Noailles, Archevêque de Paris, qui en a déjà exé-
„ cuté une partie. "

Quoique madame de Miramion s'occupât ainsi de ce qui regardoit le prochain, elle n'en étoit pas moins attentive à sa propre perfection. Diverses infirmités exercerent sa patience. Elle eut un cancer au sein depuis l'âge de vingt-six ans jusqu'à sa mort, & pendant seize ans elle fut incommodée d'un vomissement, dont elle fut guérie d'une maniere miraculeuse. M. Feret, son directeur, lui avoit prédit ce miracle deux ans avant que de mourir. „ Il mou-
„ rut, dit notre Auteur, le 16 de janvier 1677. Elle le
„ fit ouvrir; & comme elle tenoit son cœur entre
„ ses mains, elle lui demanda (elle le croyoit de-
„ vant Dieu) de prier le Seigneur d'accomplir sa
„ volonté en elle. Le jour même elle fut guérie
„ de son vomissement. "

Madame de Miramion s'appliqua sur-tout à bien élever sa fille. Elle la mit dès l'âge de sept ans & demi aux Filles de la Visitation de la rue S. Antoine.
„ Elle songea à lui apprendre de bonne heure tout
„ ce qu'une chrétienne doit savoir. Mademoiselle

„ de Miramion sortoit trois fois la semaine. Elle ap-
„ prenoit à danser, non pas pour s'en servir dans
„ ces assemblées où la vertu n'est pas fort en sûreté,
„ mais seulement pour avoir bonne grace. Elle crut
„ pourtant pouvoir la mener au bal une seule fois,
„ pour lui faire voir ce que c'étoit, & lui inspirer
„ le mépris & le dégoût d'un divertissement si fri-
„ vole & si dangereux. " Mademoiselle de Miramion fut mariée, à l'âge de quatorze ans, à M. de Nesmond, Maître des Requêtes, reçu en survivance de la charge de Président à mortier; & les pauvres reçurent en cette occasion mille louis d'or.

La derniere maladie de madame de Miramion commença le 19 de mars 1696. Son mal & les remedes la firent beaucoup souffrir. M. Helvétius dit, quatre jours avant sa mort, qu'elle n'en pouvoit pas revenir, & ne voulut lui donner aucun remede. M. Carrette hazarda les siens, qui furent inutiles. En prenant le quinquina elle dit: „ avant-hier l'émé-
„ tique, hier les saignées, aujourd'hui le quinquina;
„ ils font ce qu'ils peuvent. " Elle eut toujours l'esprit très-présent. Une Sœur d'une communauté de Paris, qu'elle aimoit fort, étant entrée dans sa chambre, lui dit sans préambule: „ Madame, notre com-
„ munauté voudroit bien avoir votre cœur, quand
„ vous serez morte. " Elle sourit à la proposition, dit notre Auteur, & lui répondit en montrant les Sœurs de sa propre maison: „ mon cœur est à mes filles. " Elle mourut, ou, comme on parle ici, le moment de la séparation éternelle arriva pour elle le 24 de mars, à midi & demi. Ses paupieres s'abaisserent d'elles-mêmes, remarque-t-on, sa bouche demeura fermée; & au milieu de la pâleur de la mort il se répandit sur son visage une sérénité qui sembloit répondre de son bonheur éternel. Son testament est rempli de marques de sa piété & de sa charité. En le finissant elle donne à sa fille une preuve très-singuliere de confiance & d'amitié: „ je renonce à
„ tous autres testaments & dernieres volontés, dit-

„ elle, désirant que ce soit celui-ci qui ait lieu ; & „ je me rapporte de toutes choses à ma chere fille, „ ma volonté étant la sienne ; je sais qu'elle m'aime. „ Fait à Coubron, &c. «

MIRANDE, (*Silvie Pic de la*) Comtesse de la Rochefoucauld. *Voyez* ROCHEFOUCAULD.

MIRANDE, (*Fulvie Pic de la*) Comtesse de Randan. *Voyez* RANDAN.

MIRAUMONT (*Madame de*) se distingua, dit-on, pendant les troubles de la Ligue sous Henri III, par son courage & son intrépidité. Elle étoit toujours à cheval, suivie de soixante Gentilshommes.

MIRO & sa sœur, filles d'Aristotime, dont on a parlé aux articles MEGISTO & MICCA. Ce tyran ayant enfin, pour prix de ses cruautés, reçu la mort de la main des conjurés, dont Hellanicus étoit le chef, tout le peuple de la ville d'Elide courut en foule piller le palais, massacra la femme d'Aristotime, & entraîna de force ses deux filles, pour les déshonorer & les faire expirer sous les verges. Elles eussent essuyé le plus indigne traitement, si Mégisto & quelques autres dames de la ville ne fussent promptement venues à leur secours. Ces dames obtinrent avec peine que les filles du tyran seroient ramenées dans leur maison, & qu'on leur laisseroit la liberté de choisir le genre de mort qui leur paroîtroit le moins odieux.

„ L'ainée, appellée *Miro*, dit le nouveau tra„ ducteur de divers morceaux choisis de Plutarque, „ ayant détaché sa ceinture dont elle fit un nœud „ coulant, & se l'étant mise au col, baisa tendre„ ment sa sœur, la priant d'examiner comme elle „ alloit s'y prendre pour s'ôter la vie : afin, dit-elle, „ ma sœur, qu'il ne nous échappe rien en mourant qui „ démente la noblesse du sang d'où nous sortons.

„ Mais la cadette conjura instamment son ainée, „ qu'il lui fût permis de mourir la premiere ; & en „ même-temps elle se saisit de la ceinture qui étoit „ entre les mains de sa sœur. Vous savez, ma chere

„ sœur, lui dit Miro, que je vous ai toujours accordé
„ volontiers tout ce que vous avez désiré de moi ;
„ quoique la douleur de vous voir mourir doive
„ m'être plus sensible que la mort même à laquelle
„ je me prépare, je ne vous refuserai pas cette der-
„ niere grace que vous me demandez..... Et ayant
„ achevé de parler elle enseigna elle-même à sa
„ sœur comme elle devoit s'y prendre pour s'é-
„ trangler; & lorsqu'elle eut rendu l'esprit, elle eut
„ l'attention de la couvrir modestement; & s'étant
„ ensuite passé autour du col le même cordon qui
„ venoit de servir à sa sœur, elle pria instamment
„ Mégisto de ne pas souffrir qu'après sa mort son
„ corps demeurât exposé à quelque insulte. «

MIROFLEDE, sœur de Marcouefve, l'une & l'autre femmes ou concubines de Chérébert, Roi de France. *Voyez* MARCOUEFVE.

MIRTILLE, dame Grecque, enseigna, dit-on, la poésie à Pindare, le plus célebre des Poëtes lyriques.

MODESTE DU PUIS. *Voyez* DU PUIS.

MŒSA. (*Julia*) *Voyez* JULIA MŒSA.

MOLZA, (*Tarquinia*) dame de Modene, petite-fille de François Molza, l'un des premiers Poëtes du seizieme siecle, avoit un mérite si distingué, tant pour l'esprit que pour la vertu, que la ville de Rome la gratifia du droit de bourgeoisie Romaine; ce qui étoit alors sans exemple. Elle savoit le latin, le grec & l'hébreu. Tous les grands hommes de son temps lui adressoient leurs ouvrages pour les examiner. De ce nombre furent le *Tasse* & le *Guarini*, ces vives lumieres de la poésie italienne.

MONCHEVREUIL, (*Madame de*) Abbesse de l'abbaye royale de S. Antoine à Paris, est mise, par M. de Vertron, au nombre des femmes savantes de son siecle.

MONDONVILLE, (*Jeanne de Juliard de*) Languedocienne, & d'une des meilleures familles de la province, a fait beaucoup de bruit dans le milieu du

dix-feptieme fiecle, par les efforts qu'elle fit pour établir une nouvelle congrégation de filles, & par les contradictions fans nombre qu'elle éprouva. Demeurée veuve à la fleur de fon âge, elle raffembla chez elle plufieurs femmes & filles nouvellement converties, & leur procura toutes fortes de fecours fpirituels & temporels. Elle prit enfuite en penfion de jeunes filles de toute condition, qu'elle formoit au travail & à la vertu. Son zele & fa charité faifant de jour en jour de plus grands progrès, elle diftribua fes compagnes dans différents quartiers de la ville de Touloufe; leur loua des chambres, & les établit maîtreffes des jeunes filles qu'on s'empreffoit de leur confier. M. de Mondonville fe laiffa perfuader de perpétuer ces écoles en fondant une congrégation des Filles de l'Enfance. En 1662 on en dreffa les conftitutions, qui furent approuvées par le Pape Alexandre VII, autorifées en 1663 par un Arrêt du Parlement de Touloufe, & par des lettres patentes de Sa Majefté. Cependant cet établiffement dura peu. Madame de Mondonville étant venue à Paris, fur la nouvelle qu'elle eut de ce qu'on vouloit faire contre fon inftitut, fut exilée en 1686 dans le couvent des Hofpitalieres de Coutances, où elle mourut en 1704. La même année de fon exil les Filles de l'Enfance furent fupprimées, & les lettres-patentes révoquées.

MONGLAT, (*Anne-Victoire de Clermont-*) Abbeffe & réformatrice de l'abbaye royale de Notre-Dame du Val-de-Gif, au diocefe de Paris, s'eft rendue célebre par fa vertu, par fon zele & par l'auftérité de fa pénitence. Née en 1647 de François de Clermont, Seigneur de Monglat, Commandeur des ordres, & Grand-Maître de la garderobe du Roi, & d'Elizabeth de Cheverni, fes pere & mere, elle fut confiée dès l'âge de deux ans aux foins de madame la Comteffe d'Aumont, fa tante maternelle, qui s'étoit retirée dans l'abbaye de Port-Royal. Jamais plus heureufes difpofitions ne furent plus foi-

gneusement cultivées. A peine sortie de l'enfance, la jeune de Monglat faisoit des progrès dans l'étude de la langue latine & de la poésie, dans la géographie, & dans l'Histoire sacrée & profane. Elle perdit sa tante à l'âge de douze ans, & fut elle-même, peu de temps après, attaquée d'un rhumatisme violent, suivi d'une contraction de nerfs, dont elle demeura toute sa vie incommodée. N'ayant que quatorze ans, elle fut admise à faire profession; mais des ordres supérieurs obligerent de la rendre à ses parents. Elle se retira presque aussi-tôt auprès de madame de Cheverni sa tante, qui étoit alors Prieure dans l'abbaye du Val-de-Gif, & se soumit à tous les exercices du cloître. M. de Monglat, son pere, l'en ayant fait sortir malgré elle, ne put jamais la faire consentir à rester dans le monde. Il la laissa rentrer dans son couvent, & elle y prit l'habit en 1666. Sa tante, qui fut Abbesse du Val-de-Gif, trois ans après, se démit en sa faveur de son abbaye en 1676; & ce fut dans cette place que madame de Monglat fit briller les vertus éminentes dont elle étoit ornée. Sa ferveur & son amour pour la pénitence parurent prendre dès-lors de nouvelles forces. On assure qu'elle ne voulut avoir personne à son service, dans le temps même de ses maladies; qu'elle ne voulut jamais avoir de feu dans sa chambre, & qu'elle passa plus de dix ans sans s'en approcher. Elle jeûnoit très-austerement, & poussoit en tout la mortification presqu'à l'excès, par rapport à sa complexion des plus délicates. Non moins zélée pour la sanctification de sa communauté que pour la sienne propre, elle vint à bout, par ses soins infatigables, d'établir & de faire embrasser l'étroite observance de la regle de S. Benoît. Elle se démit en 1686 de son abbaye, & mourut le 30 de septembre 1701, dans la cinquante-cinquieme année de son âge.

MONGOMMERI. (*Elizabeth*) *Voyez* VIEUVILLE. (*La*)

MONICAULT, (*Mademoiselle*) que l'Auteur des *Etrennes aux Dames* dit s'être fait connoître au théatre français vers 1720. Nous ne trouvons, dans le Dictionnaire des Théatres, qu'un Monicault, qui fut Consul de France à Pétersbourg & à Dantzick, & qui donna au théatre Italien, en 1724, la Comédie du *Dédain affecté*.

MONIME, femme de Mithridate, Roi de Pont. L'éloge qu'a fait de cette Princesse le Jésuite le Moine, dans *sa Galerie des Femmes fortes*, paroîtra curieux à quelques lecteurs. » Monime, dit-il, naquit dans une condition privée ; & avant que sa mauvaise fortune lui eût mis le diadême sur la tête, elle avoit été couronnée de la nature. Le titre & les forces de sa royauté étoient dans son esprit & sur son visage ; mais c'étoit une royauté sans crainte & sans soupçons, une royauté exempte de conspiration & de révoltes. Quoique désarmée, & délicate de son sexe & de sa complexion, elle fut plus ferme que les murailles de Milet, assiégée par Mithridate. Elle fut plus forte que les troupes de Mithridate qui assiégeoient Milet ; & après que la fortune de sa patrie fut vaincue, elle vainquit le victorieux. Milet fut prise de force ; Monime ne le put être ni de force ni par composition ; & parmi les ruines d'une ville saccagée, elle demeura toute seule sans défenses, & imprenable. Mithridate, qui ne se pouvoit croire victorieux s'il ne la possédoit, la fit attaquer avec quinze mille écus : une pareille batterie eût défait quatre légions, & fait breche aux trois plus fortes citadelles de l'Asie. Monime n'en fut pas seulement ébranlée. Cette généreuse obstination acheva de vaincre l'assaillant, & lui persuada que sa couronne n'étoit pas trop large pour un si grand cœur, ni trop éclatante pour une si belle tête. Il quitta les poursuites illégitimes, & rechercha Monime en mariage. Elle y consentit, moins de sa propre ambition que de celle de ses parents, & plutôt pour relever sa patrie abattue que pour monter sur

le Trône. Aussi n'y trouva-t-elle que des clous dorés & des chaînes parfumées, qui lui firent un supplice éclatant, & un magnifique esclavage.

» Quelque temps après, Mithridate vaincu par les Romains, & résolu à la mort, lui fit porter sa derniere volonté, par laquelle il lui ordonnoit de l'aller attendre en l'autre monde, avec assurance qu'il y seroit incontinent après elle. Cette généreuse femme accepta ce barbare testament avec moins d'émotion qu'elle n'avoit consenti au contrat de son mariage; & sans aller plus loin chercher de quoi l'exécuter, pour braver la fortune, qui d'un palais lui avoit fait une prison, & d'un trône une roue; elle voulut se faire un cordeau de son diadême. Le bandeau qui étoit fait pour tourmenter l'esprit, & non pas pour tuer le corps, s'étant rompu entre ses mains, elle tendit la gorge à l'épée de l'eunuque qui lui avoit apporté cette nouvelle; & son ame sortit victorieuse de la fortune, de la mort, & de Mithridate même, qui lui avoit fait plus de mal que la mort, ni que la fortune. «

MONIQUE, (*sainte*) mere de S. Augustin; née de parents Chrétiens l'an 332, fut mariée à un Payen nommé *Patrice*, bourgeois de Tagaste en Numidie. Elle le convertit bientôt à la foi de Jesus-Christ, & le rendit pere de trois enfants, deux fils & une fille, qu'elle éleva dans les principes de la religion chrétienne. Mais sa douleur fut extrême lorsqu'elle vit l'ainé, qui fut S. Augustin, se livrer tout entier aux plaisirs du siecle, & faire profession des erreurs des Manichéens. Ses larmes & ses prieres obtinrent enfin du Ciel la conversion de ce cher fils. Elle voulut le suivre en Afrique; mais elle mourut à Ostie en 387. L'église en fait la fête le 4 de mai.

MONLAUR, (*Elizabeth de*) Présidente de Dreuillet. *Voyez* DREUILLET.

MONOMOTAPA, (*femmes du*) grand empire d'Afrique. La nouvelle Histoire universelle nous ap-

prend » qu'outre les diverses provinces & les royau-
» mes tributaires du Monomotapa, on parle d'un quar-
» tier ou province assignée par l'Empereur à un corps
» de femmes guerrieres, semblables aux anciennes
» Amazones, & qui suivent les mêmes coutumes.
» On dit qu'elles sont établies dans un royaume à
» part, sur les confins de ceux de Damot & de Go-
» rago, qui sont de l'empire d'Abyssinie. Quelques-
» uns ajoutent que les Empereurs du Monomotapa
» les préferent à la guerre à leurs troupes réglées.
» On raconte nombre d'autres merveilles de ces
» Amazones, de leurs coutumes, de leur façon de
» combattre, de la maniere dont elles blessent ou
» tuent leurs ennemis en feignant de fuir, mais
» dont nous ne voudrions pas être garants, sans
» prétendre aussi contester l'existence de ces vail-
» lantes guerrieres, en démentant le témoignage de
» tant d'Auteurs, à d'autres égards, dignes de foi.

» Quand l'Empereur du Monomotapa se met en
» campagne contre quelque ennemi du dehors ou
» du dedans, les femmes font partie de l'armée,
» aussi-bien que de sa garde. Elles sont habillées &
» armées comme les hommes; leurs armes sont l'arc
» & la fleche, la javeline, le sabre, le coutelas &
» le poignard : quelques-unes ont aussi des haches
» fort tranchantes & légeres; elles manient leurs
» armes avec beaucoup d'adresse, parce qu'on les
» y forme dès leur enfance, & qu'on les exerce fré-
» quemment. Quand l'Empereur campe, elles bâtis-
» sent pour lui une maison de bois, où il faut qu'on
» entretienne toujours du feu allumé, de peur qu'il
» n'y ait quelque charme caché sous la cendre. Il mene
» avec lui celles de ses femmes qu'il juge à propos; &
» outre sa garde d'Amazones, il a toujours avec lui
» deux cens gros chiens, comme les gardes les plus
» fideles & les moins sujets à être corrompus. «

MONTAUSIER. (*Julie d'Angennes, Marquise de Rambouillet, Duchesse de*) Voyez RAMBOUILLET.

MONTBRUN, (*Mademoiselle de*) du Dau-

phiné, petite-fille d'Alexandre Dupuy, Marquis de S. André-Montbrun, est mise, par l'Auteur de la Nouvelle Pandore, au rang des femmes savantes de la France.

MONTENAI, (*Georgette de*) recommandable par son esprit & par sa beauté, étoit de la religion Prétendue-Réformée, & l'une des filles d'honneur de Jeanne d'Albret, Reine de Navarre. Elle composa cent Emblêmes ou Devises expliquées par huitains, qu'elle dédia à la même Reine, & qui furent imprimées en 1571, avec des figures.

MONTESPAN, (*Françoise-Athénaïs de Mortemar, Marquise de*) que ses foiblesses, d'excellentes qualités de cœur & d'esprit & une beauté des plus touchantes ont rendue célebre dans le siecle dernier. M. de la Beaumelle a fait de cette dame le portrait suivant, qui, pour paroître flatteur, n'en est pas moins conforme à la vérité. » Lorsqu'elle parut » à la cour, dit-il, elle effaça tout ce qui y avoit » paru avant elle. Tous les dons de la nature ré» pandus avec profusion, une négligence naturelle, » qui donnoit des charmes à ses paroles, à ses moin» dres mouvements, en faisoient la beauté la plus » réguliere & la plus sensuelle. Les agréments de la » figure & de l'esprit sembloient être héréditaires » dans la famille de Mortemar. De quelque côté » qu'on l'envisageât, on ne trouvoit que beauté, » esprit, érudition. Paroles & regards, tout étoit » grace dans madame de Montespan. La Marquise » de Thiange, sa sœur ainée, avoit tous les talents » & tous les attraits. L'Abbesse de Fontevrault, sa » cadette, eût paru belle si elle n'avoit eu des sœurs. (*Voyez* ROCHECHOUART.) ... Vivonne leur frere » avoit tant d'esprit dans le commerce, qu'on le » soupçonnoit d'en faire dans le cabinet. La Mar» quise de Castres, sa fille, ne dégénéra point. Leur » tour d'esprit étoit le même & leur étoit particu» lier. On l'appelloit *l'esprit de Mortemar*. C'étoit » de la finesse & de la naïveté, sur un fond de

» plaisanterie vive & décente, en expressions d'une
» élégante simplicité, & négligées, quoique choi-
» sies. «

Françoise-Athénaïs mariée en 1663 à Henri-Louis de Gondrin de Pardaillan, Marquis de Montespan, &c. fut aimée de Louis XIV en 1666. Elle se maintint quinze ans dans la plus haute faveur, sans presque aucun effort. Avec moins d'emportement, & plus de souplesse, elle eût régné beaucoup plus long-temps. En 1709, âgée de soixante-six ans, elle trouva la mort aux eaux de Bourbon, où elle étoit allée chercher la santé. On a dit de cette dame qu'elle eut mille qualités & pas une vertu, mille défauts & pas un vice.

MONTFERRAT, (*Anne d'Alençon, Marquise de*) célebre par ses vertus & par sa piété, naquit au mois d'octobre 1492. Elle étoit fille de René, Duc d'Alençon, & de Marguerite de Lorraine ; & fut mariée en 1508 à Guillaume Paléologue, VIII du nom, Marquis de Montferrat, dont elle demeura veuve en 1518. Le P. Hilarion de Coste fait un bel éloge de cette Princesse. » Lorsqu'elle
» savoit, dit-il, que quelque homme de savoir
» étoit réduit à l'étroit, faute de moyens, elle l'ai-
» doit fort charitablement de ses deniers. Elle n'a-
» voit pas de plus grand contentement que d'oc-
» cuper son esprit à la lecture des bons livres ; &
» ce fut-là qu'elle puisa ces cinq principales ver-
» tus qui l'ont rendue recommandable, la dévotion,
» la modestie, la chasteté, la discrétion & la cha-
» rité. Elle s'acquitta du gouvernement du marqui-
» sat de Montferrat avec une telle dextérité qu'elle
» sut obliger tous ses amis & humilier ses ennemis,
» je veux dire ses voisins, qui regardoient de mauvais
» œil sa bonne & sage conduite, & envioient son
» bonheur & sa prospérité. Elle vivoit avec ses su-
» jets comme leur mere & leur sœur ; aussi ils s'es-
» timoient bien heureux d'avoir une si bonne maî-
» tresse, laquelle étoit la dame non-seulement de

» leurs biens, mais aussi de leurs cœurs & affec-
» tions, lesquels n'avoient plus grande passion que
» de lui plaire & témoigner par leur fidélité l'es-
» time qu'ils faisoient de sa vertu & de son mérite. «

MONTFERRAT. (*Marguerite Paléologue, Duchesse de Mantoue, & Marquise de*) Voyez MARGUERITE.

MONTFORT. (*Bertrade de*) Voyez BERTRADE DE, &c.

MONTLUC. (*Renée de Clermont d'Amboise, femme de Jean de*) Voyez BALAGNI.

MONTMIRAIL. (*Françoise-Marguerite de Silly, Dame de*) Voyez SILLY.

MONTMORENCI, (*Charlotte-Marguerite de*) Princesse de Condé, étoit fille de Henri, I du nom, Duc de Montmorenci, Maréchal & Connétable de France, plus connu sous le nom de *Damville*, & de Louise de Budos, sa seconde femme. Elle naquit le 11 de mai 1594. Sa beauté croissant avec l'âge, elle fut un des plus beaux ornements de la cour de Henri IV. Voici comme Malherbe, le pere de notre poésie, parle de cette Princesse:

A quelles roses ne fait honte
De son teint la vive fraîcheur?
Quelle neige a tant de blancheur
Que sa gorge ne la surmonte?
Et quelle flamme luit aux cieux
Claire & nette comme ses yeux?
Soit que de ses douces merveilles
Sa parole enchante les sens,
Soit que sa voix de ses accents
Frappe les cœurs & les oreilles,
A qui ne fait-elle avouer
Qu'on ne peut assez la louer?

Le Connétable de Montmorenci avoit dessein de marier sa fille au Maréchal de Bassompierre, comme celui-ci l'assure dans ses mémoires; mais Henri IV,

sur le cœur duquel les charmes de mademoiselle de Montmorenci avoient fait une tendre impression, empêcha ce mariage. Il envoya chercher un jour Bassompierre, & lui proposa mademoiselle d'Aumale. » Eh quoi, SIRE, dit le Maréchal, voulez-» vous me donner deux femmes, & les termes où » j'en suis avec mademoiselle de Montmorenci? ..... » Ah! repliqua le Roi en soupirant, Bassompierre, » je veux te parler en ami. Je suis devenu non-seu-» lement amoureux, mais furieux & outré de ma-» demoiselle de Montmorenci (ce sont les termes » de Bassompierre.) si tu l'épouses & qu'elle t'aime, » je te haïrois; si elle m'aime, tu me haïrois. Il » vaut mieux que cela ne soit point cause de rom-» pre notre bonne intelligence; car je t'aime d'af-» fection & d'inclination. Je suis résolu de la marier » à mon neveu le Prince de Condé, & de la tenir » près de ma famille. Ce sera la consolation & l'en-» tretien de la vieillesse où je vais désormais entrer. » Je donnerai à mon neveu, qui aime mieux mille » fois la chasse que les dames, cent mille livres par » an pour passer son temps, & je ne veux autre » grace d'elle que son affection, sans rien préten-» dre davantage. «

Mademoiselle de Montmorenci fut donc mariée au Prince de Condé Henri de Bourbon, II du nom, dans les premiers jours de mars 1609; & comme il connoissoit la passion du Roi, son premier soin fut d'éloigner sa femme de la cour. Il reçut ordre de la faire revenir; mais le Prince feignant d'obéir, alla chercher sa femme à Muret, & prit avec elle la route de la Flandre. Henri IV n'eut pas plutôt reçu la nouvelle de cette fuite, qu'il exhala son chagrin en plaintes & en menaces. Il fit courir après M. le Prince; mais il étoit déjà sur les terres d'Espagne. Il alla de Bruxelles à Milan, & ne revint en France que l'année suivante, après l'assassinat de Henri IV.

Madame la Princesse de Condé vécut avec son époux dans l'union la plus parfaite. Elle en donna une

preuve éclatante lorsqu'en 1617, n'ayant pu obtenir l'élargissement du Prince qui étoit renfermé à la Bastille, elle demanda comme une grace la permission d'aller s'enfermer avec lui : ce qu'elle fit aussi-tôt ; & pendant plus de deux ans que dura la détention de son époux, elle fut son conseil & sa consolation.

Aussi tendre sœur que fidelle épouse, elle se donna les plus grands mouvements pour obtenir la grace du Maréchal de Montmorenci, son frere, qui fut décapité à Toulouse en 1633. Elle alla même jusqu'à se jetter aux genoux de Richelieu, qui se jetta lui-même aux genoux de la Princesse, mais qui n'en fut pas moins inflexible. On dit qu'après la mort du Cardinal, se trouvant dans le chœur de la Sorbonne, où est le mausolée de ce Ministre, elle dit en le regardant : *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus ;* c'est-à-dire : *Seigneur, si vous aviez été où vous êtes, mon frere ne seroit pas mort.* Ces paroles sont une heureuse application de celles que l'écriture sainte met dans la bouche de Marthe, sœur de Lazare, lorsqu'elle annonce à Jesus-Christ la mort de son frere.

Madame la Princesse de Condé resta veuve en 1646, & mourut en 1650. Elle fut mere de Louis de Bourbon, II du nom, dit *le Grand Condé ;* d'Armand de Bourbon, Prince de Conti ; & d'Anne-Genevieve de Bourbon, dont on peut voir l'article.

MONTMORENCI. (*Diane légitimée de France, Duchesse de*) Voyez DIANE.

MONTMORENCI. (*Madeleine de Savoie ; Duchesse de*) Voyez MADELEINE DE SAVOIE.

MONTMORT (*Mademoiselle de*) a fait, au rapport de M. de Vertron, plusieurs ouvrages ingénieux, savoir des Dialogues ; une Comédie en prose intitulée, *Héraclite & Démocrite ;* & un roman sous le titre de *Relation de l'isle de Bornéo.* Elle s'expliquoit aussi facilement en italien qu'en français.

MONTPENSIER, (*Mademoiselle de*) plus connue sous le nom seul de *Mademoiselle*, étoit fille de

Gaston, Duc d'Orléans, frere de Louis XIII, & de Marie de Bourbon-Montpensier ; elle naquit à Paris en 1627. Jamais Princesse du sang ne joua en France un plus grand rôle. L'armée du Roi assiégeant Paris en 1652, pendant les troubles de la Fronde, elle eut la hardiesse de faire tirer le canon de la Bastille, & la contraignit de se retirer. Le Cardinal Mazarin, qui savoit qu'elle ambitionnoit pour époux une tête couronnée, dit à cette occasion, dans son mauvais français : *elle a toué son mari* ; & ce politique habile eut soin de vérifier lui-même sa prédiction. A l'âge de quarante-cinq ans, elle s'abaissa jusqu'à vouloir épouser le Comte de Lauzun, & le Roi lui donna son consentement.

En décembre 1670 le mariage fut déclaré. » Mademoiselle & Lauzun, dit un Auteur moderne, » reçurent les compliments de toute la France. La » Princesse donna vingt-deux millions à son amant. » Le contrat fut dressé. Lauzun, au lieu de conclure, » s'amuse à représenter un jour le Duc de Montpensier. Trois jours après, la Reine, Monsieur, le Prince de Condé, représenterent au Roi l'injure que cette alliance faisoit à la Famille royale. Ils lui dirent » qu'on répandoit dans le public que ce mariage » étonnant étoit son ouvrage, & qu'on l'accusoit de » sacrifier sa cousine à son favori. Le Roi manda » M. de Lauzun & mademoiselle de Montpensier, » & au lieu de signer leur contrat, comme il l'avoit promis, il leur défendit de passer outre. « Cependant Mademoiselle épousa M. de Lauzun en secret. Il fut peu de temps après envoyé prisonnier à Pignerol, pour s'être emporté contre madame de Montespan, & ne sortit de sa prison qu'au bout de dix ans. Mademoiselle eut alors la liberté de vivre avec son mari, qui la fit repentir, par ses mauvais procédés, de l'honneur qu'elle lui avoit fait. Cette Princesse mourut en 1693. Elle a laissé des mémoires curieux, & fort délicatement écrits ; un Recueil de Lettres à madame de Motteville ; les Mœurs de

Mademoiselle & du Comte de Lauzun ; un Recueil de portraits, & deux romans très-jolis, intitulés, l'un *la Relation de l'Isle imaginaire ;* l'autre, *la Princesse de Paphlagonie.*

MONTPENSIER. (*Anne de Bourbon, Comtesse de,*) *Voyez* ANNE DE BOURBON.

MONT-SINAÏ. (*Sainte Catherine du*) *Voyez* CATHERINE. (*sainte*)

MORATA (*Fulvia*) de Ferrare, étoit, dit l'Auteur de la Défense du beau sexe, naturellement éloquente, comme la plupart des femmes ; & parloit de tout sur le champ, avec une facilité peu commune. Elle avoit de plus un goût décidé pour l'étude ; & la connoissance du grec & du latin, jointe à ses dispositions naturelles, la rendit l'admiration de tous les connoisseurs de son temps.

MOREL, (*Camille, Lucrece & Diane*) trois sœurs nées à Paris dans le seizieme siecle, d'Antoinette de Loyne, illustre par sa science. *Voyez* LOYNE.

Elles savoient le grec & le latin, & composerent de beaux vers dans l'une & dans l'autre de ces langues. Camille étoit la plus savante. Elle possédoit encore parfaitement l'italien & l'espagnol. Elle donna au public divers poëmes ; & l'on admira, entr'autres pieces, une épigramme en grec qu'elle fit sur la mort de son pere.

MORELLE, (*Julienne*) Religieuse de l'ordre de saint Dominique, à sainte Praxede d'Avignon, étoit de Barcelone, & vivoit dans le dix-septieme siecle. Elle se rendit très-célebre par son érudition. Dès l'âge de douze ans, ce qui paroîtra prodigieux, elle soutint à Lyon des theses de philosophie, qu'elle dédia à Marguerite d'Autriche Reine d'Espagne. On dit qu'elle savoit jusqu'à quatorze langues, & qu'outre la philosophie, elle possédoit encore très-bien la jurisprudence & la musique. Elle fit profession dans l'ordre de S. Dominique en 1610, & mourut en 1653.

MORET (*Jacqueline de Bueil, Comtesse de*)

dut, en partie, sa faveur auprès de Henri IV, aux brouilleries de ce Prince avec Henriette de Balzac, Marquise de Verneuil. Elle étoit d'une illustre noblesse & d'une beauté peu commune. Ayant été trop tôt maîtresse de ses actions, par la mort de ses pere & mere en 1596, elle opposa peu de résistance aux attaques qu'on ne manqua pas de faire à sa vertu; & le Roi, mécontent de sa maîtresse, parut s'attacher à la jeune de Bueil. Il la fit Comtesse de Moret sur la fin de 1604; mais comme elle comptoit peu sur la constance du Monarque, elle donna des espérances au Prince de Joinville, fils du Duc de Guise, tué à Blois. Ce commerce fut découvert, & Henri IV en fut dans une extrême colere. Il exila le Prince; & peu de temps après il quitta tout-à-fait la Comtesse. Cependant en 1608 il légitima Antoine de Bourbon, Comte de Moret, qui, trop semblable à son pere, aussi généreux, aussi brave, périt en 1632 à la bataille de Castelnaudari, en s'exposant le premier au feu des ennemis. Quant à la Comtesse, Henri IV l'avoit mariée à un certain Chanvalon; elle fit casser son mariage, pour cause d'impuissance; & après la mort du Roi, elle épousa René du Bec, dit *le Marquis de Vardes*.

MORIGIA, (*Catherine*) célebre par les malheurs de sa famille, & par sa vie pieuse & solitaire, naquit à Palenza, bourg situé sur le Lac majeur dans le Milanez. Elle perdit, fort jeune encore, son pere & sa mere, & onze de ses freres & sœurs, par la peste qui ravagea sa patrie en 1437. Une dame fort charitable prit soin de son éducation, & l'instruisit à la pratique des vertus chrétiennes; mais cette dame étant morte peu de temps après, Catherine voulut se faire Religieuse. Ayant trouvé des obstacles à ce pieux dessein, elle se retira sur le mont Varaise, avec quelques autres filles, & y vécut dans la retraite; mais la contagion lui enleva toutes ses compagnes, & elle gagna la cime de la montagne,

où elle demeura ſeule pendant deux ans. Ce ne fut qu'en 1454 qu'une pieuſe fille vint partager ſa ſolitude. Pluſieurs autres ſe joignirent à elles ; & l'an 1474 on les obligea de ſe choiſir une des regles approuvées ; ce qu'elles firent, & leur hermitage fut changé en monaſtere quatre ans après. Catherine en fut la premiere Supérieure, & y mourut le 6 d'avril 1478. On dit que ſon corps ſe voit entier & ſans corruption dans l'égliſe des Religieuſes du mont Varaiſe.

MORNAI DE VILLARCEAUX ; (*Madeleine de*) Abbeſſe du Val-de-Gif, au dioceſe de Paris, & réformatrice de cette abbaye, s'eſt rendue célebre par ſa piété, par ſa prudence & par ſa régularité. Elle étoit fille de Louis de Mornai, Seigneur de Villarceaux ; & n'étant âgée que de quatorze ans elle prit l'habit de Religieuſe au monaſtere du Val-de-Gif en 1610. Elle fit profeſſion deux ans après, & en 1614 elle fut nommée coadjutrice de madame de Montenai, ſa couſine. Elle commença dès-lors à travailler au bien ſpirituel & temporel de la maiſon, & elle le fit avec ſuccès. Par ſa douceur & par ſes exemples elle ramena les Religieuſes à l'obſervation d'un grand nombre de regles qui depuis long-temps n'étoient plus en vigueur. Le bruit de ſes vertus ſe répandit bientôt au dehors, & M. l'Archevêque de Paris l'envoya à l'abbaye de Malnoue pour y rétablir l'ordre & la paix ; ce qu'elle fit au grand contentement des Religieuſes & de l'Abbeſſe. En 1629 elle fut nommée à l'abbaye du Gif par la mort de madame de Montenai ; & ſans changer de conduite elle fut, pendant neuf ans, le ſoutien & l'édification de cette maiſon. Un grand nombre d'infirmités exercerent ſa patience. Elle mourut en 1638, âgée de quarante-trois ans.

MORNAI, (*Marie de*) demoiſelle de Buhy, fille de Pierre de Mornai, ſeigneur de Buhy, non moins illuſtre que la précédente par ſes vertus & par ſa piété, le fut beaucoup plus par ſon eſprit & par

ses talents. Elle naquit à Paris en 1616; & dès sa tendre enfance on vit éclorre en elle les plus heureuses dispositions, qui furent cultivées avec soin. A l'âge où les personnes de sa condition ne savent que broder & que lire, elle entendoit les langues latine, italienne & espagnole, & les parloit passablement bien : elle étudioit en même temps la philosophie, l'histoire & la géographie ; de sorte qu'elle passoit dans sa famille, & dans tout Paris, pour un prodige de science & d'esprit. Sa sœur ainée s'étant retirée au Val-de-Grace, où elle fit profession, M. & madame de Mornai tournerent toutes leurs espérances vers la cadette, & la produisirent à l'envi dans le grand monde. Elle en fit bientôt les délices & l'admiration. Mais, touchée intérieurement du désir de se consacrer à Dieu comme avoit fait sa sœur, elle trouvoit insipides les conversations les plus amusantes & les divertissements les plus agréables. Lorsqu'on l'obligeoit de faire des visites, elle les abrégeoit le plus qu'elle pouvoit, & couroit s'enfermer dans les églises ou dans les hôpitaux. Elle avoit perdu son pere à vingt ans ; madame sa mere s'opiniâtroit à l'établir, & vouloit qu'elle donnât à sa parure & à ses plaisirs le temps qu'elle employoit en lectures pieuses & en d'autres bonnes œuvres. Mademoiselle de Mornai, pour se soustraire à cette espece de tyrannie, se retira chez les Filles de sainte Marie de la rue S. Antoine ; & il ne fallut rien moins que les ordres de M. l'Archevêque pour la faire retourner chez sa mere. Mais, ne voulant plus être exposée aux sollicitations de madame de Mornai, elle fit vœu de chasteté au milieu du siecle, & fut fidelle à l'observer. Il est certain qu'elle fut par-là plus utile au monde en l'édifiant, en l'instruisant, en le convertissant, qu'elle n'eût été dans le cloître. Toutes sortes de personnes alloient la consulter, soit pour s'arracher aux attraits pernicieux du vice, soit pour avancer dans le chemin du salut. Elle encourageoit les uns, elle affermissoit les autres ; elle étoit chérie

& respectée de tous. Ses parents seuls voyoient de mauvais œil que la religion leur enlevât un trésor si précieux. Ils la persécuterent en vain. Mademoiselle de Mornai supporta leurs mauvais traitements avec patience. Elle mourut en odeur de sainteté le 11 d'avril 1664, à Buhy, d'où son corps fut porté à l'abbaye du Trésor, ordre de Cîteaux, qui reconnoît pour fondateurs les ancêtres de cette pieuse demoiselle. On dit qu'il s'est opéré plusieurs miracles par son intercession.

MORUS, (*Marguerite*) Angloise, fille de Thomas Morus, Chancelier d'Angleterre, qui fut, dit le P. le Moine, une des premieres & des plus nobles victimes immolées à Anne de Boulen, & au schisme qui étoit né de son infortuné mariage. De toute la famille de Morus, dit le même Auteur, il n'y eut que cette femme savante & courageuse qui ne plia point sous le temps, ni ne s'inclina sous l'intérêt. Formée par les soins de ce sage Magistrat, elle avoit hérité de sa science & de ses vertus. Elle avoit une grande connoissance des belles-lettres & des langues, tant savantes que modernes. Lorsque le Roi Henri VIII eut fait mettre son pere en prison, pour l'obliger à renoncer à sa religion, elle demanda la permission de lui parler, & feignit, pour l'obtenir, de vouloir lui persuader d'obéir au Roi; mais lorsqu'elle fut dans la tour, elle ne songea qu'à soutenir la constance & la foi de ce vénérable vieillard, qui fut décapité l'an 1535. Marguerite fit enterrer son corps, & acheta de l'Exécuteur de la justice sa tête qu'on avoit plantée sur le pont de Londres. Le zele & le courage de cette généreuse fille furent cause qu'on la fit arrêter; mais elle répondit à ses juges avec tant de fermeté, » qu'ils jugerent plus à propos de la renvoyer que de donner » une seconde victoire à Morus, & de multiplier les » martyrs & les couronnes dans sa famille. «

MOTHE-GUYON. (*Jeanne-Marie Bouviere de la*) *Voyez* GUYON.

MOTTEVILLE, (*Françoise Bertaut, dame de*) dont les Mémoires sont fort estimés, naquit vers l'an 1615 de Pierre Bertaut, Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, & de Louise de Bessin de Mathonville, ses pere & mere. Elle étoit niece de Jean Bertaut, Evêque de Séez, premier Aumônier de la Reine Marie de Médicis, & connu par ses poésies. Ce qui suit est tiré d'un Eloge de madame de Motteville envoyé à MM. les Auteurs du Journal des Savants, par madame le Vayer, Supérieure de sainte Marie de Chaillot.

Madame Bertaut qui, ayant été en Italie & en Espagne, parloit ces deux langues comme la sienne, fut honorée de l'amitié & de la confiance de la Reine-mere Anne d'Autriche. Mademoiselle sa fille ayant appris ces mêmes langues en même temps que la française; étant bien faite, aimable, polie, & d'un esprit tout-à-fait agréable, eut bientôt le bonheur de plaire à la Reine; mais quoiqu'elle fût encore fort jeune, elle se trouva enveloppée dans la disgrace qui exila toutes les favorites d'Anne d'Autriche. Elle se retira en Normandie, avec madame sa mere, qui lui fit épouser le Président de Motteville, Magistrat riche & distingué dans la province. Elle demeura veuve deux ans après son mariage. Le Cardinal de Richelieu, qui l'avoit fait exiler, étant mort peu de temps devant le Roi Louis XIII, si-tôt que la Reine fut Régente, Sa Majesté rappella madame de Motteville auprès d'elle. On lui a souvent oui dire qu'elle ressentit une joie extraordinaire lorsque revenant à la cour, qui se trouvoit dans un plus grand lustre que jamais, elle se vit aux pieds de son auguste Maîtresse, laquelle étoit aimée, respectée de toute la France, & qui avoit pour elle les mêmes bontés qu'autrefois. Elle ne pouvoit se lasser d'admirer la piété avec laquelle, dans le calme des premieres années de sa régence, aussi-bien que dans le trouble des dernieres, cette grande Reine se soutenoit également dans tous les devoirs de la re-

ligion. Une vertu si extraordinaire fut pour madame de Motteville un motif très-puissant pour se soutenir elle-même au milieu de tout ce que le monde a de plus séduisant, & pour conserver les sentiments de l'humilité chrétienne, qui l'empêcha d'écouter les propositions des personnes de la premiere qualité, qui la recherchoient autant pour son mérite personnel que par la considération de sa faveur.

Comme le plus grand attachement de madame de Motteville étoit celui qu'elle avoit pour la Reine, & qu'elle écrivoit avec beaucoup de facilité, elle entreprit l'Histoire de la vie de cette auguste Princesse, & s'appliqua à remarquer fort réguliérement ce qui se passoit tous les jours de plus considérable, & particuliérement ce qu'elle apprenoit dans les entretiens familiers où Sa Majesté avoit la bonté de l'admettre avec peu de personnes. Malgré le plaisir que madame de Motteville prenoit à cet ouvrage, elle ne laissoit pas de penser qu'une vie retirée est beaucoup plus utile pour le salut, qu'elle considéroit comme la plus grande de toutes les affaires. Le courage avec lequel mademoiselle Bertaut, sa sœur cadette, la quitta, malgré le tendre attachement qu'elle avoit pour sa sœur ainée, & se rendit Religieuse dans le monastere de la Visitation de sainte Marie, à Paris, l'affermit dans le grand dessein de se procurer à elle-même une retraite qui fût plus favorable au juste mouvement de sa piété; & Dieu lui en fit naître l'occasion par l'établissement d'un nouveau monastere de la Visitation à Chaillot, où elle eut beaucoup de part.

La Reine d'Angleterre, Henriette-Marie de France, étoit alors à Paris, plongée dans la douleur de la mort funeste du Roi Charles I, son mari, & du triste état de la Maison royale, les Princes ses enfants destinés pour le trône étant auprès d'elle comme de simples particuliers.

Madame de Motteville, qui connoissoit les pieuses inclinations de cette Princesse affligée, lui cher-

choit par-tout un ſéjour où elle pût ſe conſoler auprès de Dieu de toutes ſes diſgraces. Elle lui inſpira de faire une nouvelle fondation de Filles de ſainte Marie dans quelque belle maiſon. Sa Majeſté goûta d'abord cette propoſition, ſi convenable à ſon état préſent, & s'affermit davantage dans ce deſſein, par la retraite de quelques jours qu'elle fit au premier monaſtere de la Viſitation à Paris, ayant été parfaitement édifiée de tout ce qu'elle avoit remarqué de vertu & de régularité dans cette communauté.

La Reine d'Angleterre confia ſon deſſein aux très-honorées Meres Hélene-Angelique Lhuillier, & Louiſe-Angélique de la Fayette, qu'elle trouva parfaitement diſpoſées à la ſeconder. Madame de Motteville n'oublia rien de ſon côté pour y contribuer, & ſe ſervit pour cela du crédit que lui donnoient les bontés de la Reine Régente; enſorte que bientôt après ce projet s'exécuta; & elle eut la joie de voir ſa chere ſœur, encore novice, du nombre de celles qui furent deſtinées à la nouvelle fondation, & la premiere profeſſe de cette communauté naiſſante. La Mere Hélene-Angelique Lhuillier, & les Sœurs qui eurent le bonheur de la commencer avec elle, voulurent reconnoître les grands ſervices que leur avoit rendus madame de Motteville, par la qualité de Bienfaictrice ſéculiere, que ſa générosité ne lui fit accepter qu'en donnant une ſomme d'argent, avec une penſion viagere qu'elle a toujours payée exactement.

La pieuſe Préſidente ſe vit, par cette fondation, jouiſſant du bonheur qu'elle avoit déſiré, qui étoit de pouvoir ſe retirer de temps en temps du commerce du grand monde, afin de penſer à ſon ſalut avec plus de tranquillité.

L'honneur que madame de Motteville a eu d'entrer dans la confiance des trois Reines peut beaucoup contribuer à ſon éloge. Jamais elle ne s'oublia de ce qu'elle devoit à Leurs Majeſtés. Inviolable dans

son secret, très-prudente en toute sa conduite; elle sut toujours se ménager leur confiance. Mais après la mort de la Reine-mere Anne d'Autriche, qui possédoit si légitimement les plus tendres inclinations de son cœur; & dont la perte lui fut infiniment sensible, elle résolut de consacrer ce qui lui restoit de vie & les talents de son esprit à la recherche des vérités éternelles renfermées dans les saintes écritures; à quoi elle s'appliqua si fortement, qu'en se fortifiant dans les vérités chrétiennes, par les Traités qu'elle en a écrits pour sa propre satisfaction, elle épuisa les forces de son esprit & de sa mémoire, & perdit jusqu'au souvenir de tout ce qu'elle avoit vu autrefois dans le monde.

La derniere maladie de madame de Motteville fut une fievre qui dura cinq jours, pendant lesquels elle employa ce qu'elle avoit de connoissance à faire les actes requis à ce dernier passage. Elle reçut ses Sacrements avec piété; & la mort, qui lui avoit fait autrefois tant de peur, ne l'effraya plus quand elle s'en vit proche, la regardant comme un moyen de s'unir à Dieu, en qui elle avoit cru & espéré, & qu'elle aimoit de tout son cœur. Elle quitta ce monde dans ces saintes dispositions, laissant ses amis affligés de sa perte, & sur-tout la communauté de Chaillot, qui l'aimoit & l'honoroit parfaitement, & qui n'eut pas la consolation de lui rendre d'autres devoirs que ceux de ses prieres & de ses suffrages, cette pieuse dame étant décédée dans sa maison à Paris. Elle étoit âgée de soixante-quatorze ans. On conservera toujours à Chaillot très-précieusement sa mémoire.

MOUGNE, (*Roberte*) savante Françaife de la Religion Prétendue-Réformée, fit imprimer en 1616 un livre intitulé, *le Cabinet de la veuve Chrétienne, contenant Prieres & Méditations sur divers sujets de l'Ecriture sainte*. Elle étoit veuve depuis vingt-six ans.

MOUSSART, (*Madame*) l'une des femmes

d'esprit à qui M. de Vertron donne place dans un Catalogue à la fin de sa Nouvelle Pandore. Elle vivoit sur la fin du siecle dernier. On a de ses poésies galantes dans les Mercures.

MOWISSA BEGUM, Princesse Mogole. Son mari Kassem-Khan ayant été dépouillé du gouvernement d'Agra par l'Empereur Jehan-Ghir, elle en eut tant de ressentiment qu'elle s'engagea dans un parti de rebelles, & les aida de ses conseils & de ses richesses, quoiqu'elle fût belle-sœur du Monarque Indien.

MUCIE, troisieme femme du grand Pompée, & fille de Quintus Mutius Scévola. Tandis que son mari remportoit de nombreuses victoires sur Mithridate, le plus redoutable ennemi de la République, Mucie, fiere de ses charmes, enchaînoit les plus illustres Romains, & couvroit son mari de honte. Il apprit ces excès sans paroître beaucoup ému: néanmoins il la répudia; & l'intérêt ne l'empêcha pas de s'unir avec César, amant déclaré de Mucie.

MULKI CADUN, favorite de la Sultane Kiosem, aïeule de Mahomet IV, Sultan des Turcs, étoit, dit-on, une jeune femme hardie, qui gouvernoit tout l'Empire Ottoman; sa tyrannie souleva les Grands & les troupes au commencement du regne de ce Prince. La Sultane fut massacrée, comme on peut le voir dans l'Abrégé chronologique de l'Histoire Ottomane, & sa favorite fut enveloppée dans sa disgrace.

MURAT, (*Henriette-Julie de Castelnau, Comtesse de*) étoit fille du Marquis de Castelnau, Gouverneur de Brest, & Mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie. Sa mere étoit fille du Comte de Daugnon, Maréchal de France. Elle fut mariée au Comte de Murat, Colonel d'infanterie, & Brigadier des armées du Roi. Née avec beaucoup d'esprit & de vivacité, mais avec trop de penchant pour le plaisir, elle donna quelquefois dans des égarements que sa naissance ne servit qu'à rendre plus publics. L'Abbé Lenglet du Frenoi dit, en parlant de cette Comtesse

dans sa Bibliotheque des Romains, qu'elle étoit connue dans le monde galant & remuant. Ses intrigues sans doute furent ce qui la fit exiler à Auch, par le feu Roi, après la mort de son mari. Quoi qu'il en soit, on a de madame de Murat plusieurs ouvrages ingénieux, & des Mémoires de sa Vie, qu'elle a composés elle-même. Mais il n'est pas bien certain qu'on puisse ajouter beaucoup de foi à ces derniers, le goût de l'Auteur pour les aventures romanesques ayant pu influer sur les siennes propres. Outre ces Mémoires, elle a fait imprimer un petit Roman, écrit avec autant de chaleur que de légéreté, lequel a pour titre les *Effets de la Jalousie*. C'est la funeste aventure de la Comtesse de Châteaubriant, qui fut aimée de François I, & mise à mort par son mari. Les *Lutins du château de Kernosi*, autre Roman fort récréatif, sont aussi du même Auteur, ainsi que les *Histoires sublimes & allégoriques*, les *Nouveaux contes de Fées*, le *Voyage de campagne*, inséré dans les Œuvres de madame Durand, & *le Comte de Dunois, ou Mademoiselle d'Alençon*, ouvrage attribué aussi faussement à madame de Villedieu.

MUSNIER, (*Anne*) femme célebre dans notre Histoire. Voici ce qu'en dit M. de Saint-Foix dans ses Essais historiques. » Je ne connois point de titre » d'ennoblissement plus flatteur & plus beau que celui que produisirent à la réformation (*de la Noblesse*) » les descendants d'Anne Musnier. Trois hommes, » dans une allée du jardin du Comte de Champagne, s'entretenoient du complot qu'ils avoient fait » de l'assassiner; Anne Musnier, cachée derriere un » arbre, avoit entendu une partie de leur conversation. Voyant qu'ils sortoient, emportée par l'horreur d'un attentat contre son Prince, ou craignant » de n'avoir pas le temps d'avertir, elle cria de l'autre bout de l'allée, en leur faisant signe qu'elle » vouloit leur parler : un d'eux s'avança; elle le fit » tomber à ses pieds d'un coup de couteau de cuisine, se défendit contre les deux autres, & reçut

» plusieurs blessures. Il vint du monde ; on trouva » sur ces scélérats des indices de leur conspiration : » ils l'avouerent dans les tortures, & furent écarte- » lés. Anne Musnier, Gerard de Langres, son mari, » & leurs descendants furent ennoblis. «

MUSSASA, femme Congoise, ou du royaume de Congo en Afrique. Son pere Dongy, chef de tribu, étant mort vers le commencement du dix-septieme siecle, elle prit le commandement de ses troupes. Elevée dès son enfance au milieu du sang & du carnage, elle leur donna des preuves si évidentes de son courage, de son intrépidité, & de son humeur cruelle & sanguinaire, qu'elles lui obéirent avec plaisir, & marcherent sous sa conduite aux entreprises les plus périlleuses. Elle étoit toujours la premiere dans la mêlée, & la derniere à se retirer. Elle affectoit de paroître constamment vêtue & armée en homme. Les inclinations guerrieres qu'elle remarqua dans sa fille, l'engagerent à l'habillier de la même façon, & à s'en faire suivre partout pour la former au même genre de vie. *Voyez* TEMBAM-DUMBA.

MYCALE, savante Thessalienne, dont Plutarque fait mention, avoit quelque connoissance de l'astronomie. Lorsqu'il devoit arriver une éclipse de lune, elle se faisoit un divertissement de tromper ses compagnes, & leur faisoit croire que la lune paroissoit ou disparoissoit selon son bon plaisir.

MYRO, femme savante, dont Athénée fait l'éloge, florissoit vers l'an 260 avant Jesus Christ. Elle étoit de Bysance, femme du Grammairien Andromachus. Elle excelloit à faire des vers élégiaques.

MYRRHA, que les Poëtes font fille de Cyniras, Roi de Chypre, & qu'ils disent être devenue amoureuse de son pere. Ils ajoutent qu'elle acheva son crime par l'adresse de sa nourrice, tandis que Cyniras dormoit ; qu'elle s'enfuit en Arabie, où elle accoucha d'Adonis, & qu'elle fut métamorphosée en l'arbre qui porte la myrrhe.



NAAMA, fille de Lamech. On la dit inventrice de l'art de faire des étoffes tissues.

NANTILDE, *ou* NANCHILDE, *ou* NANCHELDE, Reine de France, femme de Dagobert I, qui l'épousa après son divorce avec Gomatrude. On a prétendu faussement qu'il la tira d'un couvent. En 634, quelques années après son mariage, elle fut mere de Clovis II, ce qui causa beaucoup de joie à Dagobert. Ce Prince, usé de débauches, se sentant près de sa fin, se fit en 638 porter à S. Denis, dont il étoit le fondateur; & là, dans une assemblée générale des grands de la nation, il établit Nantilde Régente & tutrice de son fils Clovis, conjointement avec Ega, Maire du Palais. L'Histoire ne nous donne pas une grande idée du génie de cette Princesse, qui mourut en 642, & fut inhumée à S. Denis, auprès de son époux.

NAUSICAA, fille d'Alcinoüs, Roi des Phéaciens, dans l'isle de Corcyre, nous est connue par le Poëte Homere, qui dit, liv. 6 de son Odyssée, qu'elle accueillit Ulysse, qu'un naufrage avoit jetté sur la côte de l'isle; qu'elle lui fit donner des habits, & le servit auprès du Roi son pere.

NAVARRE. (*Agnès de*) *Voyez* AGNÈS DE NAVARRE.

NAVARRE, (*Blanche de*) Reine de France. *Voyez* BLANCHE DE NAVARRE.

NEGHESTA-AZEL. L'Ecriture sainte appelle ainsi la Reine de Saba. *Voyez* SABA.

NÉGRESSES, femmes des habitants des pays intérieurs de la côte occidentale d'Afrique. Dans ces pays, suivant la nouvelle Histoire universelle, les femmes sont chargées de tous les travaux pénibles. Non-seulement elles ont tous les soins du ménage; mais elles

cultivent la terre, sement, plantent & moissonnent; en un mot, elles font tout ce qui est du département des hommes en d'autres pays. Ceci tient plus aux usages qu'au mérite personnel des femmes. Il n'en est pas de même de ce qui suit.

Elles sont très-fécondes, & accouchent avec une facilité surprenante; & elles sont si courageuses, que non-seulement elles ne crient point au plus fort de leurs douleurs, mais ne laissent pas échapper la moindre plainte, le plus petit soupir. Il est rare, à moins qu'elles ne soient très-jeunes, qu'elles aient besoin du secours des autres femmes. Dès qu'elles sont accouchées elles se lavent avec leur enfant pendant assez long-temps, ensuite elles l'enveloppent; & peu après la mere commence à le porter sur le dos, & se met au travail comme s'il ne s'étoit rien passé.

La tendresse des meres pour leurs enfants est excessive; elles en ont un soin extraordinaire jusqu'à ce qu'ils marchent seuls.

Dans les pays les plus sauvages les femmes ont beaucoup plus de vanité dans leurs habits que les hommes; & c'est ce qu'on voit encore ici. Elles ont toutes sortes de parures d'or, de corail & d'ivoire, qu'elles arrangent avec bien plus d'art & de variété que les hommes. Il n'est aucune partie du corps qui ne soit parée. La tête, la ceinture, les bras, les jambes sont surchargés du poids de tout cet attirail. La vanité leur fait mépriser la commodité; elles aiment mieux paroître aimables, que d'être à leur aise, & parées, que d'être fraîches & naturelles. Avant l'arrivée des Portugais & des Hollandois les femmes n'avoient aucune idée de parure; hommes & femmes étoient nuds jusqu'à l'âge de maturité. Mais s'étant apperçus que cela déplaisoit aux Européens, elles prirent le goût des ajustements, & passerent d'une extrêmité à l'autre; car il n'y a rien qui porte à des excès peu naturels que le trop ardent désir de plaire.

NEGRI, (*Virginie de*) dite *Angelique-Paule-Antoinette*, Religieuse aux Angeliques de S. Paul converti, à Milan, de laquelle le P. Hilarion de Coste fait un long & magnifique éloge, vivoit au milieu du seizieme siecle. Son pere, nommé *Lazare de Negri*, professoit les humanités à Milan. Elle prit les trois noms qu'on vient de voir à son entrée en religion; le premier, parce que les Religieuses du couvent de S. Paul converti, aussi-bien qu'un autre du même ordre, à Crémone, ont, par un privilege spécial du saint Siege, le droit d'être toutes nommées *Angeliques*; le second, pour sa grande dévotion envers l'Apôtre S. Paul; enfin le nom d'*Antoinette* pour la même raison. Nous n'entrerons point dans le détail de ses actions. Il paroît qu'elle étoit fort éloquente, puisqu'elle parcouroit les villes & les campagnes, prêchant & convertissant les pécheurs : elle écrivoit à ceux qu'elle ne pouvoit visiter; & ses lettres, qu'on a recueillies, sont très-édifiantes. Parmi ceux que ses exhortations toucherent efficacement, on compte le Marquis du Guast, (en italien *del Vasto*,) Gouverneur du Milanez pour l'Empereur Charles-Quint. Elle l'assista dans ses derniers moments, & le prépara à une meilleure vie. Quelque grande que fût la vénération qu'on avoit à Milan pour la mere Angelique-Paule-Antoinette, elle ne fut pas si générale que plusieurs ne la regardassent comme une visionnaire, & ne tournassent en ridicule ses pieuses courses dans les villages circonvoisins. On alla même jusqu'à la faire renfermer chez les Filles de sainte Claire, où elle fut détenue pendant trois ans. » Mais, » dit son panégyriste, son innocence, sa bonne vie, » sa simplicité, son humilité, ses autres vertus & » ses belles qualités furent reconnues, comme j'ai » déjà remarqué, par l'Archevêque de Lanciano, » Commissaire (*ad hoc*) du saint Siege. « Elle mourut le 4 d'avril 1555. On lui attribue des miracles.

NEMOURS, (*Anne d'Est*, ou *de Ferrare*, *Duchesse de Guise & de*) *Voyez* ANNE d'EST.

NEMOURS, (*Marie de Longueville*, *Duchesse de*) Comtesse Souveraine de Neufchâtel. Cette Princesse, née en 1625, est moins célebre encore par sa naissance, qui étoit des plus illustres, que par la sagesse & la prudence qu'elle fit voir dans un temps où les premiers personnages de l'Etat parurent en manquer. Au milieu des troubles de la minorité de Louis XIV, son pere, M. de Longueville, se trouvant entraîné dans le parti des Princes du sang, elle ne s'occupa que des moyens de concilier les esprits; & dans cette vue, elle fit une étude particuliere des divers intérêts des Frondeurs & des courtisans. Elle eut l'adresse de ramener enfin M. de Longueville à son devoir; & sa vertu fut également connue & respectée de la cour & de la ville.

Personne sans doute n'étoit plus capable que madame la Duchesse de Nemours, de faire connoître au public les différents ressorts que firent jouer dans ces temps malheureux la politique du Cardinal Mazarin, l'ambition des Princes, & la haine du Parlement contre le Ministre. C'est ce qu'elle a fait dans des mémoires composés par elle-même, qui peuvent passer pour un morceau des plus intéressants de notre Histoire.

NÉOBULE, fille de Lycambe, Thébain. On peut juger de son mérite par le violent dépit qu'eut Archiloque de n'avoir pu l'obtenir de son pere en mariage. Il se vengea en Poëte, & ses vers furent si piquants, que Lycambe se pendit de désespoir.

NEVERS. (*Anne de Bourbon*, *Duchesse de*) *Voyez* ANNE DE BOURBON, &c.

NEVEU, (*Madeleine*) savante française de Poitiers. *Voyez* ROCHES. (*Madeleine Neveu* & *Catherine Frandonet*, *sa fille*, *dames des*)

NEVILL, (*Milady*) fille de Richard Nevill, Comte de Salisbury, & sœur du fameux Comte de

Warwick. » C'est, dit M. l'Abbé Prévost, en par» lant de cette dame, un mélange bizarre des ver» tus & des vices qui paroissoient le moins faits pour » être réunis ; toute la noblesse, la droiture & la » générosité d'un sang illustre, avec le déréglement » d'inclinations & la corruption de mœurs qui ren» dent une femme méprisable dans les conditions » les plus communes. «

Myladi Nevill étoit, par sa beauté, l'admiration de toute l'Angleterre. Elle avoit eu plusieurs amants illustres, entr'autres le Duc de Glocester, oncle du Roi Henri VI, & Régent du royaume, qui l'avoit demandée en mariage, & qui, la veille de ses noces, l'ayant surprise dans un rendez-vous avec le Duc de Sommerset, avoit poignardé cette amante infidelle. Mais non-seulement sa vengeance ne fut point satisfaite, il en fut dans la suite lui-même la victime ; car Myladi Nevill ne perdit point la vie du coup qui l'avoit frappée ; & depuis, l'accusation qu'elle intenta contre le Duc de Glocester fut en partie cause de sa disgrace & de la mort de ce Ministre.

Toujours aussi volage que belle, elle quitta le Duc de Sommerset dès qu'elle ne vit plus en lui qu'un vengeur, & s'attacha au Duc d'Yorck, qui l'aima sans beaucoup l'estimer. Elle eut encore d'autres intrigues, & continua de jouer un grand rôle dans les affaires & les brouilleries de la Grande-Bretagne.

NHAY CANOTOO. Cham-Baypa, son époux, Roi de Martavan, dans la presqu'isle au-delà du Gange, ayant été dépouillé de ses Etats en 1544 par le Roi de Pégu, Para Mandara ; cette Princesse, avec ses filles & les dames de sa suite, furent conduites sur une colline voisine, où le vainqueur avoit fait élever vingt-un gibets. A ce funeste spectacle, la Reine expira de douleur sur les genoux d'une des dames. Elles furent toutes pendues par les pieds. Le Roi prisonnier, & cinquante des principaux Sei-

gneurs de sa cour, furent jettés dans la mer.

NICARETE, *ou* NICERATE, (*sainte*) vierge de Constantinople, dont l'Eglise fait mémoire au 27 de décembre, étoit d'une illustre famille de Nicomédie. Elle alla s'établir à Constantinople, & fit beaucoup de biens dans cette capitale de l'empire d'Orient. Sa principale occupation étoit de servir & de soulager les pauvres. Aussi modeste que charitable, elle refusa le rang de Diaconesse qu'on lui offrit. C'étoit alors une dignité dans l'église pour les personnes du sexe. En 404, lorsque S. Jean-Chrysostome fut déposé, elle refusa de communiquer avec Arsace qu'on lui avoit substitué ; mais étant sortie de Constantinople avec plusieurs autres vierges, elle alla finir ses jours dans la solitude.

NICAULIS, Reine d'Egypte & d'Ethiopie, que l'Historien Josephe prétend être la Reine de Saba dont parle l'Ecriture sainte. *Voyez* SABA. (*la Reine de*)

NICÉE, seconde fille d'Antipater, & femme de Perdiccas, un des Généraux d'Alexandre le Grand.

NICOLE ETIENNE. *Voyez* ETIENNE.

NICOPOLIS, riche courtisanne de Rome, qui se prit d'amour pour Sylla, Dictateur, c'est-à-dire Chef Souverain de la république, & l'institua son héritier.

NICOSTRATE, aussi nommée *Carmenta*. Voy. ce nom.

NIGRIS. (*Paule-Antoinette de*) *Voyez* NEGRI.

NILHISDALE. (*Myladi*) Après l'entreprise malheureuse du Roi Jacques pour remonter sur le trône d'Angleterre, les Seigneurs Anglois qui avoient embrassé son parti, furent exécutés le 16 de mars 1716. Le Lord Nilhisdale devoit subir le même sort ; mais il se sauva par la tendresse ingénieuse de son épouse. On avoit permis aux femmes de voir leurs maris la veille de leur mort pour leur faire les derniers adieux ; Myladi Nilhisdale entre dans la tour, appuyée sur deux femmes de chambre, un mouchoir devant les yeux, & dans l'attitude d'une femme désolée. Lorsqu'elle fut dans la prison, elle engagea

le Lord, qui étoit de même taille qu'elle, de changer d'habits, & de sortir dans la même attitude qu'elle avoit en entrant. Elle ajouta que son carrosse le conduiroit au bord de la Tamise, où il trouveroit un bateau qui le meneroit sur un navire prêt à faire voile pour la France. Le stratagême s'exécuta heureusement. Mylord Nilhisdale disparut, & arriva à trois heures du matin à Calais. En mettant pied à terre il fit un saut, en s'écriant: » Vive Jesus, » me voilà sauvé. « Ce transport le décela. Mais il n'étoit plus au pouvoir de ses ennemis. Le lendemain matin on envoya un Ministre pour préparer le prisonnier à la mort. Ce Ministre fut étrangement surpris de trouver une femme au lieu d'un homme. La nouvelle s'en répandit dans le moment. Le Lieutenant de la tour consulta la Cour pour savoir ce qu'il devoit faire de madame Nilhisdale: il reçut ordre de la mettre en liberté, & elle alla rejoindre son mari en France.

NINON LENCLOS. *Voyez* LENCLOS.

NITOCRIS, Reine de Babylone, illustre par son courage & par sa capacité dans le gouvernement du royaume d'Assyrie. Les ennemis s'avançant vers sa capitale, elle fit détourner le cours de l'Euphrate, pour les empêcher d'entrer dans la ville en s'abandonnant à l'impétuosité de ce fleuve. Elle fit bâtir aussi un pont superbe sur l'Euphrate, quoiqu'on eût cru jusqu'alors ce projet impossible, à cause de la rapidité des eaux. On rapporte encore de cette Princesse qu'elle fit élever son tombeau sur la principale porte de la ville, avec une inscription qui promettoit de grands trésors à celui qui l'ouvriroit. Hérodote nous assure que Darius l'ayant fait ouvrir long-temps après, n'y trouva que ces mots: » Si tu n'eusses été » insatiable d'argent, tu n'eusses pas violé la sépul- » ture des morts. «

NITOCRIS, Reine d'Egypte & d'Ethiopie, régna, dit-on, avec plus de gloire qu'aucun des Rois d'Egypte, ses prédécesseurs. On lui fait honneur

d'avoir élevé une de ces fameuses pyramides qui faisoient autrefois l'ornement de ce royaume.

NOÉMI, veuve d'Élimélech, dont parle l'Ecriture sainte, fut une fort belle femme, comme son nom le signifie en hébreu. Le tendre attachement qu'eut pour elle la jeune Ruth, sa belle-fille, est un témoignage de la bonté de son cœur.

NOGARET (*Catherine de*) de la Vallette, Comtesse de Bouchage, fut une des plus pieuses & des plus dévotes dames de son temps. Elle étoit fille de Jean de Nogaret, Seigneur de la Vallette, & de Jeanne de S. Lary, sa femme, sœur de M. de Bellegarde, Maréchal de France. On lui donna pour époux Henri de Joyeuse, Comte de Bouchage, qui se fit Capucin après la mort de sa femme. La douceur, la sagesse, la piété formerent les nœuds de cette union. La Comtesse sut se concilier non-seulement la tendresse de son mari, mais encore le respect & l'attachement de tous ceux qui l'approchoient. La Reine Louise de Lorraine avoit pour elle une affection particuliere; mais quelque crédit qu'elle eût à la Cour, on la voyoit le plus souvent dans les églises & dans les hôpitaux. Elle se faisoit un devoir de consoler les affligés, de soulager les pauvres, de protéger l'innocence & la vertu. Le Ciel, enviant sans doute à la terre un si précieux trésor, l'enleva de ce monde à la fleur de ses ans, dans sa vingt-deuxieme année, le 12 d'août 1587. Son corps fut inhumé dans l'église des Cordeliers de cette capitale, derriere le grand autel.

NOGAROLES, (*Les*) dames Véronoises. Entre plusieurs femmes célebres qu'a produites la ville de Vérone, les Historiens font mention de cinq dames d'une noble & très-ancienne famille, dans laquelle la science & la vertu paroissoient avoir été héréditaires. La premiere de ces dames florissoit dans le quinzieme siecle, & s'appelloit *Antoinette Nogarole*. Sa beauté, son esprit & son savoir lui firent une grande réputation. Elle fut mariée à Sal-

vatico Bonacolti, petit-fils de Passarin, Seigneur de Mantoue.

La seconde Savante du nom de *Nogarole*, & fille, à ce qu'on croit, de la précedente, s'appelloit *Angele* ou *Angélique.* Aussi belle & non moins spirituelle que sa mere, elle fit l'admiration de toute l'Italie. La nature avoit pris plaisir à orner son ame de toutes les vertus, & son corps de toutes les graces. Modeste, douce, complaisante, elle fut un miroir de chasteté conjugale, & un modele pour toutes celles de son sexe. Elle avoit une connoissance de presque tous les arts ; l'on croyoit, en l'entendant parler, qu'elle avoit lu tous les livres. Elle s'adonna sur-tout à l'étude de l'Ecriture sainte, dont elle expliqua les mysteres en beaux vers, suivant le témoignage de Joseph Bétussi, & de César Capaccio, écrivans Italiens.

Isotta Nogarole, demoiselle Véronoise, & de la même maison, surpassoit en éloquence les plus grands orateurs d'Italie, peut-être même de toute l'Europe. Les harangues qu'elle prononça devant les Papes Nicolas V & Pie II, & sur-tout au concile de Mantoue, font voir que ce n'est pas sans raison qu'on l'a regardée comme un puits & un trésor de science. Elle savoit les langues, la philosophie, la théologie ; &, dit l'Auteur de la Défense du beau Sexe, nous ne pouvons que regretter la perte de cinq cens soixante-six Lettres manuscrites sur différens sujets, qui étoient sorties de sa plume, & qu'un Auteur moderne assure avoir vues dans la bibliotheque de M. de Thou.

Cette Isotta eut deux sœurs appellées *Génevieve* & *Laure*, qui se distinguerent aussi par leur science & par la pratique des vertus chrétiennes ; Génevieve fut mariée à Brunoro de Gambara, & vécut avec lui dans la plus parfaite union ; Laure épousa Nicolas Téono, Sénateur Vénitien, & suivit en tout les traces de ses sœurs.

François-Augustin della Chiesa, Evêque de Saluces,

luces, dans son Traité des Dames savantes, parle encore d'une *Julie Nogarole*, Religieuse à sainte Claire de Vérone, très-illustre par son savoir en philosophie & dans la sainte écriture, & par la sainteté de sa vie : elle vivoit en 1490. Le même Prélat fait aussi l'éloge d'une *Luce de Nogarole* qui vivoit en 1550, & étoit en grande réputation pour ses vertus, pour son savoir & pour ses écrits.

Enfin Sansovino, dans son Livre des Maisons nobles d'Italie, fait mention honorable de *Nostra Nogarole*, dame de Vérone, alliée à celle de Martinengue de Bresce, qu'il dit avoir été illustre par son esprit & par la connoissance parfaite qu'elle avoit des belles-lettres.

NONIA CELSA, Impératrice Romaine, femme de Macrin, étoit, à ce qu'on croit, de la famille des Celses, célebres Jurisconsultes. Les satyres & les libelles du temps ne l'ont pas plus ménagée que son époux ; & l'on peut en conclure que si Macrin fut détesté pour sa brutale sévérité, Nonia s'attira les justes mépris des Romains par ses galanteries. L'histoire ne nous apprend point ce qu'elle devint après la mort de l'Empereur, qui fut assassiné l'an de Jesus-Christ 218.

NOUR-MHAL. *Voyez* NUR-JEHAN.

NOUVELLON, (*mademoiselle de*) sœur cadette de mademoiselle L'héritier, nous est connue par ce madrigal de M. de Vertron :

> Pour ton bel esprit tu mérites,
> Comme ta sœur DE VILLANDON,
> D'être l'une des favorites
> Des doctes Sœurs & d'Apollon.

NOVELLA. (*André-Calderini*) *Voyez* ANDRÉ-CALDERINI.

NOYER. (*du*) *Voyez* DU NOYER.

NUNILLON & ALODIE, (*saintes*) vierges Chrétiennes, filles d'un Mahométan, & d'une mere

Catholique, en Espagne, souffrirent le martyre pour la foi de Jesus-Christ vers le milieu du neuvieme siecle.

NUR-JEHAN, femme de Jehan-Ghir, quatrieme Empereur de l'Indoustan, étoit fille d'un Officier Persan qui passa dans le Mogol à dessein de faire fortune. Sa beauté lui gagna d'abord le cœur de Jehan-Ghir, & son mérite lui assura toute sa tendresse. Elle savoit l'arabe, l'indien, le persan, & joignoit à ces connoissances un génie vaste & capable de gouverner un royaume. L'Empereur la consultoit en tout, & partageoit même avec elle l'autorité souveraine; mais Nur-Jehan ambitionnoit quelque chose de plus. A force de caresses, dit-on, elle obtint de Jehan-Ghir de régner un jour entier en sa place. Comme elle méditoit depuis long-temps ce dessein, elle avoit fait des amas prodigieux d'or & d'argent dans toutes les villes où l'on bat monnoie, & fait distribuer de nouveaux coins pour marquer les pieces. Les seuls maîtres des monnoies étoient dans sa confidence. A peine l'Empereur, dans une assemblée des Grands, eut-il déclaré Nur-Jehan seule Souveraine pendant vingt-quatre heures, qu'elle envoya des courriers dans toutes les villes considérables, avec ordre de battre en son nom les roupies d'or & d'argent jusqu'à la somme de deux millons. (La roupie d'or vaut environ 21 liv. de France, & la roupie d'argent trente-sols.) La chose fut si promptement exécutée que, dans la ville ou résidoit Nur-Jehan, deux heures après être montée sur le trône, elle fit jetter au peuple une grande quantité de ces nouvelles pieces, qui eurent cours pendant le regne de Jehan-Ghir.

Ce Prince ayant été fait prisonnier en 1625, avec toute sa cour, par Mohabet Khan, un de ses sujets, la Reine, Princesse pleine de courage & de résolution, se donna les plus grands mouvements pour délivrer son mari. Ennemie jurée de Mohabet, elle lui suscita par-tout des ennemis. C'étoit elle, en partie,

qui, l'ayant mis mal dans l'esprit de l'Empereur, l'avoit forcé de prendre les armes. Les troupes qu'elle leva de toutes parts la mirent en état de se faire craindre. Par ses conseils & par son adresse Jehan-Ghir s'échappa des mains du vainqueur. La Reine, qui brûloit du désir de se venger, ne négligea rien pour perdre Mohabet. Elle envoya contre lui plusieurs armées. Mais la mort de Jehan-Ghir, arrivée en 1627, la mit dans l'impuissance d'exécuter ses projets, Schah-Jehan, troisieme fils de l'Empereur, auprès de qui Mohabet s'étoit refugié, étant monté sur le trône avec le secours de ce Général.





OBIZZI, (*Lucrece d'Egli Orologgi, femme de Pie-Enée, Marquis d'Egli-*) dans le Padouan, vivoit au milieu du dix-feptieme fiecle. Une conformité de noms, de vertus & de malheurs, l'a fait comparer à l'ancienne Lucrece. Elle étoit parfaitement belle. Un Gentilhomme de la ville en devint amoureux; & profitant de l'abfence du Marquis, il s'introduifit un jour dans fa chambre; elle étoit encore au lit avec fon fils Ferdinand, âgé de cinq ans. Il prit l'enfant dans fes bras & le tranfporta dans une chambre voifine; enfuite, revenant au lit de la Marquife, il employa les careffes les plus flatteufes, & les menaces les plus terribles pour la faire condefcendre à fa paffion. Rien ne fut capable de l'ébranler. Le Gentilhomme furieux la poignarda. Mais quelques précautions qu'il eût prifes pour n'être point apperçu des voifins, ni de ceux de la maifon, on eut contre lui des indices. On l'arrêta. On l'appliqua plufieurs fois à la queftion ordinaire & extraordinaire; il la foutint toujours fans rien avouer. Ainfi l'on fe contenta de le retenir en prifon pendant quinze ans. Peu de jours après qu'il en fut forti, le jeune Marquis d'Obizzi vengea la mort de fa mere, en le tuant d'un coup de piftolet.

OCELLINE, (*Livie*) feconde femme de Galba, Sénateur Romain, qui fut le pere de l'Empereur Servius Sulpicius Galba, doit être louée pour fa tendreffe envers fon époux; car quoiqu'il fût boffu & contrefait, elle lui demeura inviolablement attachée.

OCTACILIA. (*Marcia*) *Voyez* MARCIA OCTACILIA.

OCTAVIE, fœur d'Augufte, & petite-niece de

Jules-César, se fit admirer des Romains & de toute la terre, par ses vertus & par son attachement à un mari volage & indigne d'elle. Ce fut le triumvir Marc-Antoine. Elle avoit été mariée en premieres noces à Claudius Marcellus, dont elle eut le jeune Marcellus, à qui Auguste fit épouser sa fille Julie, & qui mourut à la fleur de son âge. Elle eut plusieurs enfants de Marc-Antoine, & mourut fort regrettée, l'an 11 de Jesus-Christ.

OCTAVIE, Impératrice Romaine, étoit fille de l'impudique Messaline, & de l'imbécille Claude, son époux. Cependant ce fut une Princesse aussi sage que belle, aussi spirituelle qu'aimable. Au milieu d'une cour corrompue elle se distingua par sa modestie, par sa douceur, par sa bienfaisance. Personne, en un mot, ne mérita plus qu'elle de jouir d'un sort heureux; mais personne ne fut jamais plus à plaindre. On la fiança fort jeune à L. Silanus; mais la vertu de ce Romain ayant excité la haine d'Agrippine, mere de Néron, que Claude, son oncle, venoit d'épouser, elle le fit accuser de plusieurs crimes, le dépouilla de ses emplois, & le força de se donner la mort. Le dessein de cette Impératrice étoit de donner Octavie en mariage à son fils, qu'elle approchoit par-là du trône; & Claude qui l'aimoit la laissa faire ce qu'elle voulut, au préjudice de son propre fils Britannicus, frere d'Octavie. Il adopta peu de temps après ce même Néron, qui fut son successeur immédiat. On sent assez combien Octavie eut à souffrir avec un mari tel que ce Prince, que toutes les histoires nous représentent comme un monstre. Il commença par la répudier, sous prétexte de stérilité; puis, à l'instigation de Poppée, il la relégua dans la Campanie; enfin il l'obligea de se faire ouvrir les veines, après un second exil, & toujours par complaisance pour la cruelle Poppée, qui l'avoit accusée d'adultere.

ODEAU, (*Françoise*) Religieuse de Poissy, près de Paris, vivoit au milieu du seizieme siecle. On

peut la mettre au rang des femmes ſavantes de la France, ayant traduit du latin en français des Sermons & des Méditations de S. Bernard, Abbé de Clairvaux, qu'elle a dédiés à madame Jeanne de Gondi, ſa Prieure.

ODETTE DE CHAMP-DIVERS, ſurnommée *la Petite-Reine*, eſt la ſeule des maîtreſſes du malheureux Charles VI que nous connoiſſions. Elle » étoit » fille d'un marchand de chevaux, dit l'Auteur des » Anecdotes de nos Reines. Le Roi, qui la vit, la » trouva à ſon gré. Il étoit alors tombé dans les » malheurs de la démence ; & comme on cherchoit » à la cour moins à le guérir qu'à l'amuſer dans ſa » maladie, la Reine fut la premiere à lui procurer » cette jeune perſonne, en qui les agréments de » l'eſprit accompagnoient la beauté. Ce qui détermina la Reine à cette complaiſance fut, dit-on, » que le Roi, dans les accès de ſa folie, alloit quelquefois juſqu'à la frapper. Mais pour ſa jeune » maîtreſſe, il l'aimoit, & avoit pour elle cette » crainte que ceux qui ſont dans l'état où il étoit » conçoivent ordinairement pour quelque perſonne » en particulier. Un des effets de la démence de » ce malheureux Prince, lorſqu'il en étoit attaqué, » étoit de refuſer de changer de linge, & de s'obſtiner à garder la même chemiſe ou les mêmes » draps, quelque ſales qu'ils fuſſent. La petite Reine » le menaçoit de ſon indifférence ou de ſa haine. » Dans la crainte de n'en être plus aimé, ou de ne » la plus voir, il devenoit docile, & faiſoit ce qu'on » exigeoit de lui. Il en étoit de même pour le boire » ou le manger, & pour toutes les autres choſes » qui pouvoient contribuer à ſa ſanté, & qu'il refuſoit de faire ſi ſa maîtreſſe ne l'y obligeoit. Elle » calmoit ſes humeurs, elle adouciſſoit ſon ſang, » & ſoulageoit ainſi ſes maux par ſes charmes, ſa » beauté & ſa complaiſance. «

ODILE, (*ſainte*) ou OTHILE, floriſſoit au commencement du VIIIe ſiecle. Elle étoit fille d'Athic,

Duc d'Alſace, & niece, par ſa mere, de S. Leger d'Autun. Son pere voulut la faire périr, parce qu'elle étoit née aveugle ; mais elle fut élevée ſecrettement par les ſoins de ſa mere dans le monaſtere de la Baume, près de Beſançon. Odile recouvra la vue en recevant le baptême, & crut alors pouvoir ſe préſenter au Duc Athic ; mais ce barbare maltraita ſi fort le frere d'Odile qui la lui préſentoit, que le jeune Prince en mourut. Athic parut s'adoucir par cet accident : il reçut ſa fille avec bonté, & lui fit préſent de ſa maiſon d'Hodembourg, dont elle fit un monaſtere, où elle vécut & mourut ſaintement.

OFEIRAH, Amazone Arabe. *Voyez* ARABES.

OGINE, *ou* OGIVE, Reine de France, fille d'Edouard I, Roi des Anglois, & troiſieme femme de Charles le Simple, dont elle eut en 920 Louis ſurnommé d'*Outremer*, étoit une Princeſſe d'un grand mérite & d'un génie ſupérieur. Après la captivité du Roi ſon époux en 922, elle chercha une retraite à la cour d'Adelſtan, ſon frere, emmenant avec elle le Prince Louis, & fit, dit-on, tous ſes efforts pour obtenir du Comte de Vermandois la liberté de Charles. M. le Préſident Hénault, parlant de cette Reine, dit » qu'après avoir marqué un grand cou-
» rage dans preſque tout le cours de ſa vie, elle
» finit par ſe remarier par amour, après la mort de
» ſon mari, avec Herbert, Comte de Troyes, ſe-
» cond fils d'Herbert, Comte de Vermandois, qui
» avoit tenu ſon mari priſonnier les ſept dernieres
» années de ſa vie. «

OGNA SANCHA, Comteſſe de Caſtille, que l'amour rendit coupable & malheureuſe, vivoit vers l'an 990 de Jeſus-Chriſt. Après la mort de ſon époux elle voulut ſe marier à un Prince Maure qu'elle aimoit ; & craignant que ſon fils le Comte Sanche Garcia ne s'oppoſât à ſon deſſein, elle réſolut de l'empoiſonner. Garcias en fut averti. Un jour on lui préſenta à table une coupe empoiſon-

née ; mais il pria ſa mere de boire la premiere. Cette Princeſſe ſe voyant découverte avala le poiſon ſans héſiter, & mourut peu de temps après. On dit que c'eſt de-là que vient la coutume en Caſtille de faire boire les femmes les premieres.

OLYMPIAS, Reine de Macédoine, femme de Philippe, & ſœur d'Alexandre le Grand, ne donna point, du vivant de ſon mari, une idée avantageuſe de ſa vertu, puiſque ce Prince la répudia pour épouſer Cléopatre. Il ſe peut faire que ſon humeur altiere & impérieuſe eût été la ſeule cauſe de ſa diſgrace. Quoi qu'il en ſoit, elle fut une Princeſſe de mérite, qui gouverna ſagement la Macédoine pendant l'abſence de ſon frere. Elle donna ſouvent des chagrins à ce Prince ; & après ſa mort elle fit maſſacrer ſon frere Aridée, & la plupart des Grands du royaume. Elle n'eut pas elle-même un meilleur ſort, Caſſander l'ayant fait mourir l'an 316 avant Jeſus-Chriſt.

OLYMPIAS, *ou* OLYMPIADE, dont l'Egliſe Grecque fait mémoire au 25 de juillet, étoit fille du Comte Séleucus, l'un des premiers Seigneurs de la cour de l'Empereur Théodoſe. Elle fut mariée en 384 à Nébridius, qui fut Préfet de Conſtantinople en 386, & dont elle demeura veuve peu de temps après. Elle renonça dès-lors aux plaiſirs & aux vanités du ſiecle ; & quoique l'Empereur lui offrît pluſieurs riches partis, elle ne voulut en accepter aucun. Elle parvint à la dignité de Diaconeſſe de l'Egliſe de Conſtantinople, & conſacra ſes biens au ſoulagement des pauvres.

OMM-HABIBA, la neuvieme femme du faux prophête Mahomet.

OMM-SALVA, la ſeptieme femme du même impoſteur ; quelques-uns diſent qu'elle étoit ſa couſine-germaine.

OMPHALE, Reine de Lydie, qu'Hercule, ce fleau des monſtres, ce Héros redoutable, aima ſi paſſionnément, qu'oubliant le ſoin de ſa gloire, il

quitta sa massue pour prendre la quenouille & filer aux genoux d'Omphale.

OPPIA, aussi nommée *Pompilia*, Vestale Romaine, qui fut convaincue d'un commerce criminel, & enterrée toute vive, selon la coutume.

OPPORTUNE, (*sainte*) Abbesse de Montreuil, au diocese de Séez, vivoit dans le huitieme siecle. Quoique d'une famille des plus nobles du pays, elle renonça de bonne heure à tous les plaisirs & aux espérances les plus flatteuses pour se consacrer à Dieu dans le monastere de Montreuil, dont elle fut élue Supérieure, & qu'elle édifia par ses vertus. Elle mourut vers l'an 770.

ORAISON, (*Marthe d'*) Baronne d'Allemagne, & Vicomtesse de Salerne, n'est pas moins illustre par sa naissance que par sa piété. Elle naquit au château de Cadenet, sur la Durance, en 1592, & fut mariée fort jeune à Alexandre du Mas, Baron d'Allemagne, qui fit l'an 1612 un fameux & terrible duel contre Annibal de Forbin, Seigneur de la Roque, où les combattants n'avoient pour toutes armes que chacun un couteau, avec lequel, après s'être lié le bras gauche l'un contre l'autre, ils se tuerent tous deux sur les remparts de la ville d'Aix. Depuis ce funeste accident Marthe d'Oraison se livra toute entiere aux exercices de la vie dévote : elle assista les pauvres de ses biens, & fit plusieurs belles fondations ; celle entr'autres d'un couvent de Capucines, à Marseille, où elle prit l'habit de religion. Elle fut obligée depuis de le quitter. Elle vint à Paris, où sa piété s'exerça d'une maniere éclatante dans les hôpitaux, & sur-tout à l'Hôtel-Dieu. Elle y mourut en odeur de sainteté le 30 de mai 1627.

ORBIANA. (*Barbia*) *Voyez* BARBIA ORBIANA.

ORESTILLE. (*Livie*) *Voyez* LIVIE ORESTILLE.

ORITHIE, Reine des Amazones. *Voyez* AMAZONES.

ORLÉANS, (*Antoinette d'*) Marquise de Belle-Isle. *Voyez* BELLE-ISLE.

ORLÉANS, (*Anne-Marie-Louise d'*) Souveraine de Dombes. *Voyez* MONTPENSIER.

ORLÉANS, (*Marguerite d'*) *ou* de Valois. *Voyez* VALOIS. (*Marguerite d'Orléans, ou de*)

ORLÉANS. (*la Pucelle d'*) *Voyez* PUCELLE D'ORLÉANS.

ORVAL, (*Anne-Eléonore de Béthune d'*) Abbesse de Notre-Dame du Val-de-Gif, au diocese de Paris, mérite un rang distingué parmi les personnes illustres de son sexe, tant pour ses vertus éminentes, que pour ses talents, & les ouvrages qu'elle a composés. Elevée dès son enfance dans l'Abbaye de Royal-Lieu, près de Compiegne, elle y prit le goût de la vie religieuse, qu'elle embrassa dans sa seizieme année. Elle continua d'être le modele & l'édification des dames de l'Abbaye de Royal-Lieu jusqu'à ce que madame de Clermont-Monglat, Abbesse du Val-de-Gif, instruite des perfections d'Eléonore d'Orval, jetta les yeux sur elle pour la remplacer. Louis XIV ayant accepté la démission de l'Abbesse, nomma, conformément à ses intentions, madame d'Orval, alors âgée de vingt-neuf ans; & elle prit possession au commencement de 1687. Madame de Monglat, pendant quinze ans qu'elle vécut encore, n'eut qu'à se louer des talents de la nouvelle Abbesse & de son zele pour la réforme qu'elle avoit établie. Le gouvernement du monastere n'occupoit pas tellement tout le temps de madame d'Orval, qu'elle ne trouvât souvent le loisir de vaquer à l'étude & à la méditation. Elle composa trois différents ouvrages intitulés, le premier, *Réflexions sur les Evangiles*; le second, l'*Idée de la perfection chrétienne & religieuse pour une retraite de dix jours*; & le troisieme, *les Réglements de l'Abbaye du Gif, avec des Réflexions*. Elle mourut le 28 de novembre 1733, agée de soixante-seize ans.

OSANNA, (*la bienheureuse*) fort révérée à Mantoue pour sa sainteté, dit-on, & pour ses miracles.

OSEMBRAI. (*madame la Présidente d'*) M. de Vertron en parle dans sa Pandore, & dit que M. le Duc de Saint-Aignan, qui ne se trompoit jamais dans ses jugements, a fait des vers à sa louange.

OSTON, (*Anne*) jeune & belle veuve d'un Chevalier Anglois, vivoit sous le regne d'Elizabeth. Pour se soustraire à la persécution que cette Reine faisoit aux Catholiques, elle quitta l'Angleterre, & se retira à Rome, où le Pape Sixte V la reçut favorablement, & la logea même chez sa sœur donna Camilla. Les ennemis de ce Pontife ne manquerent pas de publier qu'il en avoit fait sa maîtresse ; d'autres ont cru qu'elle l'étoit du Cardinal de Mantalte, neveu de Sixte-Quint.

OTACILIA. (*Marcia*) *Voyez* MARCIA, *&c.*

OUDEAU. (*Françoise*) *Voyez* ODEAU.

OUVRIER, (*mademoiselle d'*) connue par son esprit dans le dernier siecle, a fait imprimer à Toulouse des Poésies qui lui ont mérité quelque réputation.





PAD

PADILLE, (*Marie de*) maîtresse de Pierre le Cruel, Roi de Castille, fut, sans contredit, une personne de mérite, quoique peu vertueuse. Elle étoit élevée chez la femme de dom Alfonse d'Albuquerque, Premier Ministre, lorsque Pierre, en 1352, la vit & fut touché de sa beauté. Ce Prince étoit fiancé dès-lors avec Blanche de Bourbon, fille de Pierre I, Duc de Bourbon; & l'on ne parloit à sa cour que de la beauté, des vertus & de la naissance de cette Princesse, sœur de la belle-fille du Roi de France. Rien ne fut capable d'arrêter Pierre. Il se livra sans réserve à sa nouvelle passion, & Padille prit bientôt un tel empire sur son cœur qu'il fallut toute l'autorité de la Reine sa mere, & toute la faveur d'Albuquerque pour le disposer à consommer son mariage. » Les nôces, dit le P. le » Moine, ne furent pas célébrées; elles furent pré- » cipitées tumultuairement & en silence, sans ap- » pareil & sans pompe. Ce fut plutôt une fête fu- » nebre qu'une fête de réjouissance; & si le Prince » violenté n'y porta que du chagrin & de l'aver- » sion, la Princesse infortunée y assista avec l'es- » prit en deuil, & la contenance d'une victime » destinée à la mort. «

Pierre se fit une extrême violence pour rester seulement deux jours avec la Reine: il courut le troisieme se consoler, dans les bras de sa maîtresse, des chagrins que cette alliance lui causoit. Marie de Padille redoubla ses caresses & ses soins pour s'attacher son amant; ce qui a fait dire à plusieurs Historiens qu'elle avoit usé de sortilege. Mais elle n'employa d'autres charmes que ceux qu'elle avoit

reçus de la nature, & ils ne furent que trop puissants. Elle engagea Pierre à maltraiter la Reine sa femme, pour la forcer à quitter la Castille; mais, comme les crimes ne coûtoient rien à ce Monarque, il aima mieux la faire empoisonner. Ainsi périt une illustre & vertueuse Reine l'an 1361, à peine âgée de vingt-cinq ans. Marie de Padille ne lui survécut guere, & le Ciel ne permit pas qu'elle recueillît le fruit de sa méchanceté.

PADILLE, (*Louise de*) savante Espagnole, & Comtesse d'Aranda, vivoit au dix-septieme siecle. Elle n'est point connue par ses ouvrages, mais bien par les éloges qu'ont faits de son esprit les Ecrivains Espagnols, entr'autres Jean de Lastanosa, qui l'appelle le *Phénix de son siecle*.

PAGE, (*Marie-Anne le*) dame du Boccage. *Voyez* BOCCAGE.

PALAVICINE, (*Camille*) Marquise de Palavicin, est renommée dans les écrits des Italiens, pour ses vertus & pour sa piété. Octavius, Marquis de Palavicin, son pere, la maria fort jeune à César Palavicin son parent, avec lequel elle ne vécut que dix-huit mois. Après sa mort elle épousa Jerôme, ou Robert, aussi Marquis de Palavicin, & ce mariage fut un modele de la plus heureuse union. L'éloge qu'en fait le P. Hilarion est d'autant plus flatteur, qu'il est moins susceptible d'application. » Leur correspondance, dit-il, étoit telle » qu'un même oui, un même non sortoit en pareil » instant de leurs bouches: semblables à deux luths » & à deux harpes de même accord, le toucher de » l'une étoit le raisonnement de l'autre; & la Mar- » quise Camille, digne femme du Marquis, ainsi » que l'écho, ne parloit qu'après son mari, & selon » son mari. «

PALAVICINE, (*Argentine*) parente de la précédente, vivoit probablement avant elle. L'Auteur cité ci-dessus dit qu'elle étoit femme de Gui de Rangon, ou Rangoni, qui servit la France & Venise

au commencement du seizieme siecle. Elle aima les lettres, & protégea les Savants.

PAMPHILE, savante Egyptienne, sous l'empire de Néron, étoit femme de Socratide, qui lui inspira le goût des belles-lettres, & cultiva ses bonnes dispositions. Elle composa une Histoire mêlée, divisée en trente-trois livres, & plusieurs autres Traités.

PANA, l'une des concubines de Chingu, Empereur de la Chine, avoit autant d'esprit que de beauté & de sagesse. L'Empereur l'aimoit beaucoup plus que ses autres compagnes; &, pour lui donner une marque particuliere de sa tendresse, il voulut qu'elle vînt loger dans son palais; mais elle refusa cette grace avec une modestie toute particuliere. » Quoique celles de mon sexe, lui dit-elle, soient » élevées dans l'ignorance, j'ai appris, en jettant » les yeux sur d'anciennes peintures, que les bons » Princes n'ont proche de leurs personnes que d'ha» biles & de prudents Ministres, & que les méchants » au contraire ne sont environnés que de femmes » qui les entretiennent dans leurs déréglements. » Pourquoi veux-tu donner le chagrin à l'Impéra» trice de me voir logée dans ton palais, & te » rendre indigne du rang que tu tiens par ce té» moignage de mépris pour elle? Je t'aime avec » trop de passion pour ne pas ménager ton repos » & ta gloire; & bien loin de me reprocher une » action si honteuse pour toi, je te conjure de n'ai» mer que la gloire, & de l'acquérir par la pra» tique de la vertu. Demeure seul avec l'Impéra» trice; elle est ta premiere & ta légitime femme, » & souffre que je ne sois toujours que ton esclave » & la sienne. « L'Historien ajoute que Chingu, malgré sa foiblesse, admira de si généreux sentiments, & que l'Impératrice, charmée de la modestie de cette fille, lui en témoigna sa reconnoissance.

PANDORE, femme admirable, selon la fable & les Poëtes. Tous les Dieux de l'Olympe s'étoient

fait un plaisir de l'embellir à l'envi des dons les plus précieux ; mais Jupiter, pour punir les hommes, lui fit présent d'une boîte d'où sortirent depuis tous les maux & toutes les maladies.

PANTHÉE, femme d'Abradate, Roi de la Susiane, peut passer pour un modele parfait de la tendresse conjugale. Ayant été faite prisonniere dans un combat que Cyrus livra contre les Babyloniens, elle fut traitée par le vainqueur avec tous les égards dus à son rang ; & sur le récit qu'on fit à ce Prince de sa beauté, il refusa même de la voir. Après avoir passé quelque temps dans le camp de Cyrus, Panthée écrivit à son époux de la venir trouver. Abradate se rendit aussi-tôt au camp des Perses avec deux mille chevaux. On le conduisit d'abord à la tente de Panthée, qui lui raconta, non sans verser beaucoup de larmes, avec quelle bonté & quelle sagesse le généreux vainqueur l'avoit traitée. » Eh ! comment, s'écria Abradate, » pourrai-je reconnoître un tel service ?....... En » vous conduisant à son égard, lui dit Panthée, » comme il a fait au mien. « Il alla sur le champ trouver Cyrus ; & baisant la main de son bienfaicteur, l'assura qu'il trouveroit désormais en lui l'ami le plus sûr & l'allié le plus fidele. Il se présenta bientôt une occasion d'accomplir ses promesses.

Cyrus, se disposant à attaquer Crésus, Roi de Lydie, confia à Abradate le commandement des chariots Persans armés de faulx. Abradate se préparoit au combat, & étoit sur le point de mettre sa cuirasse, qui n'étoit que de lin piqué, selon la mode de son pays, lorsque Panthée vint lui présenter un casque d'or, des brassarts & des brasselets d'or, avec une cotte d'armes de sa hauteur, plissée par en bas, & un grand panache de couleur de pourpre. Elle avoit fait préparer toute cette armure à l'insu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise. Malgré les efforts qu'elle faisoit elle ne put, en le revêtant de cette

armure, s'empêcher de répandre quelques larmes ; mais, quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main que de ne pas se signaler d'une maniere digne de leur naissance & des bienfaits de Cyrus. „ Souviens-„ toi, cher époux, lui dit-elle, que j'ai été sa pri-„ sonniere, & comme telle destinée pour lui ; & „ que cependant il m'a gardée comme il auroit „ gardé la femme de son propre frere. C'est à toi „ à reconnoître aujourd'hui une telle grace . . . . . „ O Jupiter ! s'écria Abradate en levant les yeux „ vers le Ciel, fais que je paroisse en cette occa-„ sion digne mari de Panthée, & digne ami d'un „ si généreux bienfaicteur ! " Cela dit, il monta sur son char. Panthée ne pouvant plus l'embrasser, voulut encore baiser le char où il étoit ; & après l'avoir suivi des yeux le plus loin qu'il lui fut possible, elle se retira. Abradate fut tué dans le combat, après avoir fait des prodiges de valeur. On s'imagine aisément quelle fut la désolation de Panthée, quand on lui annonça la mort de ce cher époux. Elle fit porter son corps sur le bord du Pactole, & appuyant sa tête sur ses genoux, elle resta fixée sur ce triste objet, & abymée dans sa douleur. Cyrus accourut vers elle, & mêlant ses larmes à celles de cette épouse infortunée, il fit ce qu'il put pour la consoler, & donna des ordres pour rendre au mort des honneurs extraordinaires ; mais à peine se fut-il retiré, que Panthée succombant à sa douleur, se perça le sein d'un poignard, & tomba morte sur son mari. On leur éleva dans le lieu même un tombeau commun.

PAO-TSE, *ou* PAO-SUA, concubine, puis femme de Yeu-Vang, Empereur de la Chine, 781 ans avant J. C.

L'amour que Yeu-Vang conçut pour cette femme l'aveugla à un tel point qu'il répudia l'Impératrice, & déshérita son légitime héritier, fils de cette Princesse. Le jeune Prince se retira avec sa mere à la

cour de son oncle, qui avoit une principauté dans la province de Chensi. L'Empereur, tout occupé de sa passion pour Pao-tse, qui étoit naturellement mélancolique, eut recours, pour la divertir, à toutes sortes de moyens, qui, s'ils n'étoient pas tous également injustes, étoient au moins ridicules & indignes de lui. Il y en eut un en particulier qui lui coûta la couronne & la vie.

Il faisoit alors la guerre aux Tartares occidentaux, & il avoit donné ordre aux soldats, qu'aussi-tôt qu'ils appercevroient des feux allumés, ils prissent incontinent les armes & se rendissent auprès de sa personne. Ce signal, qui ne devoit se donner que dans le cas de nécessité, lui parut propre à divertir sa maîtresse : il le faisoit souvent donner sans autre raison que de la faire rire de l'empressement des soldats à se rendre auprès de l'Empereur, & ensuite de la honte & de la surprise où ils étoient de s'être donnés tant de mouvements inutiles. Pendant qu'il l'amusoit par ce bizarre & dangereux divertissement, il envoya ordre à son frere de lui ramener son fils qui s'étoit refugié auprès de lui. Ce Prince refusa d'obéir jusqu'à ce que le jeune Prince fût déclaré légitime héritier de l'empire; & Yeu-Vang déclara la guerre à son frere. Comme celui-ci n'étoit pas en état de résister aux forces de l'Empereur, il se joignit aux Tartares, & vint pendant la nuit attaquer le camp impérial. On alluma promptement des feux; mais les soldats, qui avoient été trompés si souvent par ce signal, en firent peu de cas, & le regarderent comme un jeu dont on vouloit, à l'ordinaire, divertir Pao-tse. Le camp fut forcé, & l'Empereur tué, après avoir régné onze ans. Le sort de sa maîtresse ne dut pas être des plus heureux, quoiqu'il n'en soit pas fait mention dans l'histoire.

PARISATIS, femme de Darius-Ochus, Roi de Perse, & mere d'Artaxerxès-Mnémon, son successeur, & de Cyrus, surnommé *le Jeune*. Un ca-

ractere vindicatif, & une cruauté raffinée la rendirent célebre. Elle avoit une tendresse particuliere pour Cyrus, le plus jeune de ses fils. Ce Prince, qui s'étoit révolté contre son frere Artaxerxès, ayant été tué dans un combat vers l'an 401 avant Jesus-Christ, Parisatis ne cessa de le pleurer que lorsqu'elle l'eut vengé de tous ceux qui avoient eu part à sa mort.

Voici le stratagême qu'elle employa pour punir Mésabate, Eunuque du Roi, qui, par l'ordre de son maître, avoit coupé la tête & la main de Cyrus. Cet Eunuque ne dépendoit point d'elle, & ne donnoit d'ailleurs aucune prise sur lui : il lui fallut donc user d'adresse pour pouvoir contenter sa vengeance. Elle avoit coutume de jouer aux dés mille dariques ; le Roi joua : elle se laissa perdre, & paya les mille dariques comptant. Mais, feignant d'être affligée de cette perte, elle le pressa de lui donner sa revanche, & le pria de vouloir bien jouer un Eunuque. Le Roi, qui ne se doutoit point de sa malice, y consentit : ils convinrent que chacun d'eux excepteroit de son côté cinq de ses Eunuques les plus fideles ; que celui qui gagneroit auroit le choix de tous les autres, & que le perdant seroit tenu de le livrer. Ces conditions faites, ils se mettent à jouer. La Reine apporte à ce jeu toute son application, & y emploie tout ce qu'elle a de science & d'adresse : favorisée d'ailleurs par le dé, elle gagne, & choisit Mésabate ; car il n'étoit pas du nombre des exceptés. Dès qu'elle l'eut entre les mains, avant que le Roi pût entrer dans aucun soupçon de la vengeance qu'elle méditoit, elle le livra aux exécuteurs, & leur commanda de l'écorcher tout vif ; de le coucher ensuite tout de travers sur trois croix dressées à deux pieds de distance l'une de l'autre, & d'étendre sa peau à part sur des pieux dressés tout auprès ; ce qui fut exécuté. Quand le Roi le sut il en fut très-fâché & entra dans une furieuse colere contr'elle ;

mais elle n'en fit que rire, & lui dit en plaisantant : „ Vraiment je vous trouve merveilleux de vous „ fâcher pour un méchant eunuque décrépit ; & „ moi qui ai perdu mille dariques, que j'ai fort bien „ payées, je ne dis mot, je suis contente. «.

Cette Princesse conservoit depuis long-temps dans son cœur une haine violente contre la Reine Statira, femme d'Artaxerxès. Elle sentoit bien que le crédit qu'elle avoit auprès du Roi son fils n'étoit que l'effet du respect & de la considération qu'il avoit pour elle, comme pour sa mere ; au lieu que celui de Statira étoit fondé sur l'amour & sur la confiance, qui rendoient ce crédit bien plus sûr. De quoi n'est point capable la jalousie d'une femme ambitieuse ? Parisatis résolut de se défaire, à quelque prix que ce fût, d'une rivale si redoutable. Pour parvenir plus sûrement à ses fins, elle feignit de se réconcilier avec sa belle-fille, & lui donna toutes les marques extérieures d'une sincere amitié & d'une vraie confiance. Les deux Reines paroissant donc avoir oublié leurs anciens soupçons, vivoient bien ensemble, se voyoient souvent, & mangeoient l'une chez l'autre. Mais, comme elles connoissoient toutes deux le fond qu'il faut faire sur les amitiés & les caresses de la cour, sur-tout parmi les femmes, elles n'étoient point dupes de part ni d'autre ; & les mêmes craintes subsistant toujours, elles se tenoient sur leurs gardes, & ne mangeoient pas des mêmes viandes ni des mêmes morceaux. Croiroit-on qu'il fût possible de tromper une vigilance si attentive & si précautionnée? Parisatis, un jour qu'elle donnoit à manger à sa belle-fille, prit sur la table un oiseau fort rare qu'on y avoit servi, le partagea par le milieu, en donna la moitié à Statira, & mangea l'autre. Statira, bientôt après, sentit de vives douleurs, & étant sortie de table mourut dans des convulsions horribles, après avoir inspiré au Roi de violents soupçons contre sa mere, dont il connoissoit d'ailleurs la cruauté

& l'eſprit implacable & vindicatif. Il fit une exacte recherche du crime : tous les domeſtiques & les officiers de ſa mere furent arrêtés & appliqués à la queſtion. Gygis, femme de chambre de Pariſatis, & la confidente de tous ſes ſecrets, avoua tout. Elle avoit fait frotter de poiſon un côté du couteau : ainſi Pariſatis ayant coupé l'oiſeau en deux parts, mit promptement le côté ſain dans ſa bouche, & donna à Statira le côté empoiſonné. Artaxerxès ſe contenta de confiner ſa mere à Babylone, où elle demanda de ſe retirer, & lui dit que tant qu'elle y ſeroit, il n'y mettroit jamais le pied.

PARRE, (*Catherine*) ſixieme femme de Henri VIII, Roi d'Angleterre, qui l'épouſa peu de temps après avoir fait mourir Catherine Howard ſoupçonnée d'adultere. » Ce Prince, dit le traduc- » teur de Gregorio Léti, ne pouvant vivre ſans » femme, jetta les yeux ſur Catherine Parre, veuve » du Baron de Latimer, & ſœur de Guillaume Parre, » Comte d'Eſſex. Et quoique ce fût une grande for- » tune pour la veuve d'un ſimple Baron, d'épouſer » un Roi, cependant, après avoir fait réflexion à » la fin tragique de pluſieurs femmes de Henri, » craignant de tomber dans de ſemblables malheurs, » elle dit au Roi *qu'elle aimoit mieux être ſa concubine* » *que ſa femme*. Cela n'empêcha pourtant pas qu'il » ne l'épousât, & qu'il ne la fit couronner au mois » de juillet ſuivant 1543. " Ce fut un bonheur pour elle que Henri mourut en 1546 ; car on aſſure qu'il avoit deſſein de lui faire ſon procès comme à une hérétique. Elle ſe remaria avec Thomas de Seymour en 1547, & mourut la même année.

PARTHENAI, (*Anne de*) fille de Jean de Parthenai-l'Archevêque, morte en 1631. Quoiqu'elle n'ait point laiſſé d'ouvrages, elle n'en eſt pas moins connue dans la république des lettres pour ſa ſcience & pour la protection qu'elle accorda aux Savants. Poſſédant parfaitement les langues grecque & latine, elle s'occupoit encore beaucoup de théo-

logie; mais cette derniere étude la précipita dans les erreurs de Calvin. On s'imagine ſans doute qu'une femme auſſi profondément ſavante étoit d'un commerce peu agréable dans la ſociété; rien ne feroit plus mal fondé que cette opinion. Anne de Parthenai faiſoit les délices des bonnes compagnies par ſon eſprit, qu'elle avoit fort délicat; par ſon goût pour la muſique, & ſur-tout par une voix charmante. Elle avoit épouſé Antoine de Pons, Comte de Marennes. On ignore l'année de ſa mort.

PARTHENAI, (*Catherine de*) niece de la précédente, fille unique & héritiere de Jean de Parthenai-l'Archevêque, Seigneur de Soubiſe, & d'Antoinette Bouchard d'Aubeterre, marcha ſur les traces de ſon illuſtre tante, & ſe diſtingua dans la poéſie françaiſe. Née en 1554, elle épouſa le Baron du Pont-Quellenec en 1568, puis en 1575 René, Vicomte de Rohan, dont elle eut le fameux Duc de Rohan, chef des Calviniſtes ſous Louis XIII, le Duc de Soubiſe, & trois filles. Elle avoit infiniment d'eſprit, & compoſa, ſelon la Croix-du-Maine, pluſieurs tragédies & comédies françaiſes qui n'ont pas été imprimées, à l'exception pourtant de la tragédie d'*Holoferne*, qui fut jouée à la Rochelle en 1574. On lui attribue encore pluſieurs élégies, une traduction des préceptes d'Iſocrate, &c.

Catherine étant demeurée priſonniere de guerre au ſiege de la Rochelle en 1628, fut enfermée au château de Niort, & mourut au Parc en Poitou le 26 d'octobre 1631, âgée de ſoixante-dix-ſept ans.

PARYSATIS. *Voyez* PARISATIS.

PASCAL, (*Françoiſe*) native de Lyon. Elle donna au théatre de cette ville en 1657 une tragédie intitulée *Endymion*, & en 1664 une comédie en un acte, qui a pour titre le *Vieillard amoureux*. Cette piece eſt en vers de huit ſyllabes, & fut faite à l'occaſion d'une hiſtoire arrivée à Lyon.

PASCAL, (*Jacqueline*) ſœur du célebre Blaiſe

Pascal, née à Clermont en Auvergne en 1625; fit voir, ainsi que son illustre frere, un esprit prématuré, capable des plus grandes choses. A douze ans elle faisoit des vers français, dignes de nos meilleurs Poëtes; n'étant âgée au plus que de quinze ans, elle remporta le prix de poésie à Caen, sur la Conception de la sainte Vierge. En 1652, elle entra au monastere de Port-Royal des Champs, & y fit profession l'année suivante. Elle mourut en 1661, dans sa trente-sixieme année.

PASSEFILON; (*la*) nom d'une Lyonnoise qui fut aimée de Louis XI.

PATIN, (*Madeleine Hommets*) & ses deux filles, *Charlote-Catherine*, & *Gabrielle-Charlote*, de Paris, occupent un rang distingué parmi les femmes savantes de France & d'Italie. Madeleine, fille & femme de fameux Médecins Français, composa plusieurs ouvrages de piété. Charlote fit imprimer à Padoue un *in-folio* plein de figures, dont le titre est: *Tabellæ selectæ ac explicatæ à Carolâ Catharinâ Patinâ, Parisinâ, Academicâ;* c'est-à-dire *Tableaux choisis & expliqués par Charlote-Catherine Patin, Parisienne, Académicienne* (de Padoue.) Gabrielle-Charlote est auteur d'une Dissertation Latine sur le Phénix; d'un Panégyrique de Louis XIV, prononcé en 1685 dans l'Académie de Padoue, & de plusieurs autres Discours. Ces illustres Parisiennes fixerent leur résidence à Padoue, & furent toutes trois de l'Académie des *Ricovrati* de cette ville.

PAULA. (*Julia Cornelia*) *Voyez* JULIA CORNELIA PAULA.

PAULE, dame Romaine, de l'illustre famille des Scipion & des Paul-Emile, après la mort de Toxore son époux, s'enferma dans le monastere de Bethléem, sous la conduite de S. Jerôme, & s'y appliqua particuliérément à l'étude de l'Ecriture Sainte: pour l'entendre plus aisément, elle apprit la langue hébraïque, dans laquelle elle se rendit très-

habile : elle mourut dans ſon monaſtere, âgée de cinquante-ſix ans.

PAULINE, dame Romaine, célebre par ſa vertu & par ſa beauté. Un jeune homme nommé *Mundus*, qui l'aimoit éperdument, ne pouvant venir à bout de la ſéduire, eut recours à une des affranchies de ſon pere, nommée *Ida*. Cette femme corrompit quelques Prêtres d'Iſis, qui firent ſavoir à Pauline que le Dieu Anubis déſiroit paſſer une nuit avec elle. Pauline, ſenſible à l'honneur que le Dieu lui faiſoit, ſe rendit au lieu marqué : Mundus, ſous le nom d'Anubis, lui en fit les honneurs. Quelque temps après, l'indiſcret Mundus avoua à Pauline la ſupercherie. Cette femme déſeſpérée demanda vengeance à ſon mari. Celui-ci porta ſes plaintes à l'Empereur Tibere, qui fit pendre Ida & les Prêtres d'Iſis ; exila Mundus, fit renverſer le temple de la Déeſſe, & jetter ſa ſtatue dans le Tibre.

PAULINE, femme de Séneque le Philoſophe, ne voulant pas ſurvivre à ſon époux, ſe fit couper les veines avec ce grand homme ; mais Néron lui fit porter un prompt ſecours, & l'empêcha d'exécuter ſon deſſein. Elle vécut encore quelques années, portant ſur ſon viſage pâle & décoloré une preuve glorieuſe de ſa tendreſſe pour ſon époux.

PAULINE. (*Lollie*) *Voyez* LOLLIA PAULINA.

PAZZI, (*Marie-Madeleine de*) Carmélite à Florence, où elle naquit le 3 d'avril 1566, eſt célebre par ſes vertus, entr'autres par ſa piété, par ſon innocence & par le courage ſingulier avec lequel elle réſiſta aux plus fortes tentations. Peu de jours avant ſa mort, en 1626, elle dit ces belles paroles : » Je pars de ce monde, ſans avoir jamais pu comprendre comment il eſt poſſible » qu'une créature puiſſe conſentir à offenſer Dieu, » & commettre un ſeul péché mortel contre ſon » Créateur. «

PÉLAGIE (*ſainte*) étoit une célebre comé-

dienne de la ville d'Antioche, au cinquieme siecle. Un sermon de Nonnus, Evêque d'Héliopolis, la convertit. Elle se fit baptiser, & se retira, déguisée en homme, sur la montagne des oliviers, près de Jerusalem. Elle y vécut sous le nom de *Pélage*, dans la plus austere pénitence : on ne reconnut son sexe qu'après sa mort.

PÉLAGIE, (*sainte*) Vierge & martyre, naquit à Antioche dans le quatrieme siecle, pendant la persécution de Maximin. Le Magistrat de la ville en étant devenu amoureux, envoya des satellites avec ordre de la lui amener, sous prétexte qu'elle étoit chrétienne, mais en effet pour lui ravir son honneur. Pélagie, étant sortie de sa maison, feignit d'y avoir oublié quelque chose ; elle y rentra, monta sur le toît, & de-là se précipita sur le pavé.

PELERIN, (*Catherine*) dame de Capoue, fut, » de son temps, dit Hilarion de Coste, le miroir de » la pudicité & de la beauté ; si savante & si sage » que, par la bonté de son jugement, elle expliquoit & connoissoit parfaitement tout ce que l'esprit le plus excellent pouvoit comprendre ; mais » elle se plaisoit plus en la poésie italienne qu'en » toute autre chose. «

PÉNÉLOPE, femme d'Ulysse, Roi d'Ithaque, nous est représentée par les Poëtes comme un modele de constance & de chasteté. Elle étoit très-belle : un grand nombre d'amants lui faisoient assidument leur cour ; & voyant qu'Ulysse ne revenoit point, plusieurs années même après le siege de Troye, ils faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour persuader à Pénélope qu'il étoit mort, & la prioient de choisir un d'entr'eux pour époux. Rien ne fut capable de lui faire violer la foi conjugale. Tout ce qu'ils obtinrent par leurs importunités, ce fut une promesse de se décider lorsqu'une toile à laquelle elle travailloit seroit achevée, supposé qu'elle n'eût aucunes nouvelles d'Ulysse ; mais elle avoit

soin de défaire la nuit ce qu'elle faisoit le jour ; d'où est venu le proverbe, *la toile de Pénélope*, pour signifier un ouvrage qui ne s'acheve point. Par cet artifice la Princesse amusa ses soupirants, & son mari, qui ne revint qu'après vingt ans d'absence, la trouva chaste & fidelle.

PENTADIE, (*sainte*) veuve, Diaconesse de l'église de Constantinople. Son attachement pour S. Jean Chrysostôme lui attira de violentes persécutions, qui lui donnerent lieu de faire éclater sa patience.

PENTHÉSILÉE, Reine des Amazones, se distingua par sa valeur au siege de Troye. Pline lui attribue l'invention de la hache d'armes.

PEREZ, (*donna Juana Coëllo, femme d'Antoine*) & donna GREGORIA, & donna LUISA leurs filles, se distinguerent toutes trois par leur esprit. On sait qu'Antoine, ou Antonio Perez, étoit Ministre & Secrétaire d'Etat de Philippe II, Roi d'Espagne, & qu'il fut disgracié subitement, après avoir joui de la plus grande faveur. Sa femme, dit Amelot de la Houssaye, fut un des ornements de son sexe & de son siecle.

Leur fille ainée, nommée *donna Gregoria*, avoit tant d'esprit, que son pere, charmé de ses lettres, lui écrivit un jour en ces termes : » ma fille, » ne croyez pas parler à Cicéron, ni à quelqu'un » de ces anciens orateurs Grecs : accommodez- » vous à ma portée, & popularisez votre style, » (*humillad stylo*) attendu que ma plume vole » bas, & que je ne sais point d'autre langage que » celui du vulgaire ; & personne ne doit trouver » étrange qu'un pere d'esprit grossier ait engendré » une fille qui ait l'esprit si délié, tandis que l'on » voit des Papes engendrés par des bergers. « (Il faisoit allusion à la naissance du Pape Sixte V.) Donna Gregoria mourut en 1602 au mois d'août.

Antoine Perez avoit une autre fille appellée *donna Luisa*, qui égaloit bien sa sœur en cou-

rage, si elle ne l'égaloit pas en esprit. En voici un bel échantillon, tiré des premieres Lettres espagnoles de cet infortuné Secrétaire. Un jour, donna Luisa, détenue prisonniere à Madrid avec sa mere & ses freres, ayant été attaquée d'un violent mal de dents, fut portée par une servante qui avoit la liberté d'aller & de venir, chez un Médecin voisin, pour savoir ce qu'il falloit faire à ce mal. Le concierge & les guichetiers ne firent aucune difficulté de laisser passer la demoiselle, qui n'avoit pas encore six ans. Le Président de Castille, Rodrigo Variquez, de longue main ennemi & persécuteur du pere, en fut averti par ses espions. Il fit enfermer cette pauvre innocente dans une chambre particuliere, comme une insigne criminelle d'Etat, sans vouloir permettre que personne y entrât pour lui tenir compagnie, non pas même pour lui faire son lit & la coucher; & cette rigueur dura plusieurs jours, sans que la prisonniere fit un seul cri, ni dit un seul mot qui montrât de l'impatience; au contraire, lorsque ses petits freres venoient frapper à la porte de sa chambre, & lui demandoient: „ ma sœur, que faites-vous là? Ne vous ennuyez-„ vous point dans cette prison séparée, où l'on „ vous tient comme si vous étiez la plus méchante „ créature du monde?" Elle leur répondoit en folâtrant: „ allez, vous n'êtes tous que des enfants, „ & moi je suis un homme, on me garde comme „ l'on feroit Drak." Ces paroles, ajoute Perez, n'étoient pas d'une petite fille, ni d'un homme, ni même d'un géant enchaîné; car en cet état les plus résolus ont peur. Qui avoit appris le nom du corsaire Drak à un enfant de six ans, & à dire ces paroles si à propos? L'esprit de Dieu, qui suggere tout ce qu'il faut dire en ces rencontres; *& revelat ea parvulis.*

PERIAKONKONNA, fille de Tahmas I, Roi de Perse, mort en 1575.

Cette Princesse, dit Herbert, étoit d'un courage mâle ; l'on pourroit ajouter, & d'un naturel sanguinaire. A peine Schah-Tahmas eut-il rendu le dernier soupir que le Prince Haïdar, le plus jeune de ses fils, s'empara du palais, & se mit la couronne sur la tête. Periakonkonna, qui s'étoit déjà déclarée pour les intérêts des ainés, craignant que Haïdar n'en vînt à des violences qui l'empêcheroient de conserver la couronne à Ismaël, ne voulut point s'opposer ouvertement aux prétentions de ce jeune ambitieux ; mais elle prit ses mesures, & le fit assassiner.

Ismaël étant monté sur le trône, le déshonora par ses cruautés, & par le massacre de presque tous ses parents. Periakonkonna, ne se trouvant pas en sûreté pour sa vie, ne fit point difficulté d'attenter sur celle d'Ismaël. Cette Princesse & quatre Seigneurs déguisés en femmes entrerent un soir dans son appartement, comme en mascarade, & l'étranglerent avec un cordon de soie.

On eut beaucoup de peine à faire accepter la couronne à Mohammed, l'ainé des fils de Tahmas, qui, parce qu'il étoit aveugle, l'avoit déjà refusée plusieurs fois. Mais considérant qu'il exposeroit sa personne & le royaume s'il souffroit qu'elle tombât en des mains étrangeres, il se rendit aux vœux de la nation. Ce ne fut pourtant qu'à condition qu'on lui apporteroit la tête de Periakonkonna, qui avoit déjà trempé ses mains dans le sang de deux de ses freres, & qui étoit en possession de disposer du royaume ; ce qui fut exécuté sans délai l'an 1578.

PERIBÉE, fille d'Alcathoüs, Roi de Mégare, fut mere du célebre Ajax.

PERNETTE DU GUILLET. *Voyez* GUILLET.

PERPÉTUE, (*sainte*) & sainte FÉLICITÉ, souffrirent le martyre en Afrique, pendant la persécution de Sévere, en 203 ou 205.

PERSIDE, femme pieuse d'Iconium, vendit tous ses biens, & se consacra au service des pauvres chrétiens, prisonniers à Rome pendant la persécution de Néron.

PESQUAIRE, (*Victoire Colonne, Marquise de*) d'une des plus illustres maisons d'Italie, s'est rendue recommandable, dans le seizieme siecle, par son courage, par son savoir & par sa fidélité envers son mari. Fille de Fabrice Colonne, Seigneur Romain, elle fut mariée à Ferdinand-François d'Avalos, Marquis de Pesquaire, l'un des plus fameux Capitaines de son siecle. On peut dire que jamais dame ne fut plus célébrée par les Poëtes & les Historiens que le fut l'illustre Victoire. Augustin Niphus, Paul Jove, le Président de Thou, Mathieu Toscan, Joseph Bétussi, Louis Jacob, & quantité d'autres Auteurs lui ont, à l'envi, prodigué leurs éloges. Elle excelloit en toutes sortes de sciences, sur-tout dans la poésie ; &, ce qui lui fait beaucoup d'honneur, c'est qu'elle consacra sa plume à décrire les exploits du Marquis son époux.

Après la victoire de Pavie, à laquelle ce héros eut beaucoup de part, le Pape Clément VII & les Princes d'Italie lui firent offrir le royaume de Naples, qu'ils vouloient soustraire à la tyrannie de Charles-Quint; mais la généreuse Marquise fit voir à son mari le danger auquel il s'exposeroit en acceptant une offre aussi glorieuse, & le retint dans les bornes de la modération & de la prudence. Cette sage & savante héroïne ne voulut jamais, après la mort du Marquis, qu'elle perdit à la fleur de son âge, accepter aucun des partis avantageux qui lui furent présentés; mais elle répondit à ceux qui la recherchoient, » que son mari vivoit en» core, & vivroit toujours dans son cœur. « En effet, elle ne cessa point de le pleurer, de le louer, de le célébrer dans ses écrits ; ce fut ce qui la fit comparer, ou plutôt préférer à Porcie,

femme de Brutus, par Jean-Thomas Musconio, Poëte contemporain, dans les vers suivants.

Non vivam sine te, mi Brute, exterrita dixit
Porcia, & ardentes sorbuit ore faces;
Te, Davale, extincto, dixit Victoria, vivam,
Perpetuò mæstos sic dolitura dies.
Utraque Romana est; sed in hoc Victoria victrix:
Perpetuò hæc luctus sustinet; illa semel.

Pierre du Ryer les a traduits ainsi; nous les rapporterons en faveur de ceux qui n'entendent point le latin:

Je ne puis vivre sans te voir,
Mon cher Brute, disoit Porcie;
Alors, suivant son désespoir,
Par des charbons ardents, elle éteignit sa vie.

Mais sans toi, mon cher d'Avalos,
Victoire a dit: Je saurai vivre,
Pour pleurer toujours sur tes os,
Sans que d'un si grand deuil le trépas me délivre.

Rome les donna toutes deux
Pour disputer pareille gloire;
Mais, dans un combat si fameux,
La constante Victoire emporte la victoire.

L'une a craint un trop long tourment,
L'autre en a signalé son zele;
L'une n'a souffert qu'un moment,
Et Victoire a rendu sa victoire immortelle.

La Marquise de Pesquaire se retira, sur la fin de sa vie, dans le monastere de sainte Marie à Milan, où elle mourut vers l'an 1541.

PETIT, (*Anne-Marguerite*) *dite* Madame DU NOYER. *Voyez* DU NOYER.

PETRONILLE. (*sainte*) On la croit fille de S. Pierre, mais sans fondement.

PEYEU, femme de Timur, ou Chingtſong, Empereur de la grande Tartarie & de la Chine. Cette Princeſſe ne ſe diſtingua que par l'oppoſition qu'elle voulut apporter en 1307 au couronnement d'Hayshan, de la famille de Genghizkan, & qui fut malgré elle le ſucceſſeur de Timur, mort ſans poſtérité. Sa mort fut le fruit de ſes intrigues.

PHÆBÉ, Diaconeſſe de l'égliſe de Corinthe, célebre par ſa charité, que S. Paul appelle ſa ſœur dans ſon Epître aux Romains.

PHEDIME, fille d'Otanès, Seigneur Perſan, & femme de Smerdis, Roi de Perſe. Ce fut elle qui découvrit la fourberie de Spendabates, qui ſe faiſoit paſſer pour Smerdis, auquel il reſſembloit parfaitement.

PHEDRE, Princeſſe célebre dans les écrits des Poëtes, étoit fille de Minos, Roi de Crete. Elle épouſa Théſée, Roi d'Athenes, & devint éperdument amoureuſe de ſon fils Hyppolite. Indignée de la réſiſtance que ce Prince oppoſoit à ſes déſirs, elle l'accuſa auprès de ſon pere d'avoir voulu lui faire violence. Le crédule Théſée exila ſon fils, & pria Neptune de le venger : ce Dieu envoya un monſtre marin au-devant d'Hyppolite qui étoit alors ſur ſon char : ſes chevaux, effrayés de cette vue, le renverſerent, & le mirent en pieces. Phedre déſeſpérée ſe donna la mort.

PHELISE, *ou* FELICE RENARD, une des maîtreſſes de Louis XI, qui en eut une fille mariée en 1460 à Charles de Sillons.

PHÉMONOÉ, premiere Prêtreſſe du temple de Delphes. On la fait inventrice des Vers héroïques.

PHÉNENNA, l'une des deux femmes d'Elcana, pere du Prophete Samuel.

PHILIBERTE DE FLEURS. *Voyez* FLEURS.

PHILIPPE-DUC, demoiſelle Piémontoiſe, & l'une des maîtreſſes de Henri II. Elle fut mere de Diane légitimée de France.

PHILIPPE CATENOISE, *ou* de CATANE, de la-

vandiere devint nourrice d'un des enfants de Robert le Sage. Lorſque Jeanne, petite-fille de Robert, fut parvenue à la couronne, Philippe eut toute la confiance de cette Princeſſe. Ayant remarqué qu'elle avoit de l'averſion pour André de Hongrie ſon époux, elle étrangla ce Prince de ſes propres mains en 1345; mais elle expia ce crime par une mort cruelle.

PHILLA, fille d'Antipater, Gouverneur de Macédoine, apprenant que Démétrius ſon époux avoit perdu ſes États, s'empoiſonna de déſeſpoir.

PHILOMELE, fille de Pandion, Roi d'Athenes. Térée, époux de ſa ſœur Progné, la viola, lui coupa la langue, & l'enferma dans une priſon. Philomele traça avec ſon ſang ſur une toile l'outrage qu'elle avoit reçu, & envoya à ſa ſœur cette lettre d'une eſpece nouvelle. Progné attendit, pour ſe venger, la fête des Orgyes. Alors elle ſe déguiſa en Bacchante, & accompagnée de pluſieurs autres femmes, elle alla délivrer Philomele, & l'emmena dans ſon palais. Les deux ſœurs, pour ſe venger de Térée, égorgerent ſon fils Itys, & lui firent ſervir dans un repas les membres de cet enfant. Lorſque Térée en eut mangé, Progné lui en préſenta la tête : ce Prince furieux pourſuivit ſa femme l'épée à la main; mais la fable dit qu'il fut changé en épervier, Progné en hirondelle, & Philomele en roſſignol.

PHILONOMIE, fille de Nyctinus & d'Arcadie, quoique Nymphe de la chaſte Diane, ſe laiſſa ſéduire par le Dieu Mars, ſelon la fable.

PHILONONE, autrement *Polybée*, femme de Cygnus, & amoureuſe de Tenus, ſon beau-fils, renouvella à ſon égard le crime de Phédre.

PHILOTIS, eſclave Romaine, conſeilla au Sénat de l'envoyer, avec d'autres eſclaves, dans le camp des Fidénates, revêtues d'habits de citoyennes. Si-tôt qu'elle y fut arrivée elle engagea les Fidénates à boire, & donna lieu, par ſon

exemple, à toutes les autres esclaves d'enivrer les soldats & tous les Officiers de l'armée ; lorsqu'elle les vit plongés dans le sommeil, elle donna le signal à l'armée Romaine, qui vint fondre sur celle des Fidénates, & qui la défit entiérement. Le Sénat, par reconnoissance pour Philotis, accorda la liberté à toutes ses compagnes, leur permit de porter l'habit des citoyennes, & institua une fête en mémoire de cet événement.

PHILOZOÉ, femme de Tlépolème. Après la mort de son époux, tué au siege de Troye, elle institua en son honneur des jeux, dans lesquels des enfants luttoient ensemble : les vainqueurs recevoient une couronne de peuplier blanc.

PHILUMENE, femme visionnaire & fanatique, favorite d'Apelles, Marcionite.

PHILUMENE, fille de Calythyche, donna sa vie pour celle d'Aristide son frere de lait.

PHRYNÉ, courtisanne célebre de l'ancienne Grece, & qui vivoit vers l'an 328 avant l'ere chrétienne, gagea un jour avec quelques jeunes gens qu'elle triompheroit de la continence du Philosophe Xénocrates. Le soir, lorsqu'il eut bien bu, elle se mit au lit avec lui ; & employa, pour le mettre en humeur, les caresses les plus efficaces. Mais ce fut en vain : le Philosophe resta froid comme un marbre. Le lendemain, les jeunes gens lui demanderent le prix de la gageure, se moquant du peu de pouvoir de ses charmes : » Je ne vous dois rien, leur répondit » Phryné ; j'ai gagé avec vous que j'échaufferois un » homme, & non une statue. «

Le fameux Sculpteur Praxiteles étoit amoureux de la courtisanne Phryné. Cette femme, pour prix de ses faveurs, lui demanda son plus bel ouvrage. Praxiteles le lui promit ; mais Phryné s'apperçut qu'il la trompoit, & qu'il ne vouloit pas lui dire quel étoit celui qu'il estimoit le plus de tous ses ouvrages. Pour le savoir elle eut recours à cet artifice.

Elle posta un esclave, qui vint dire à Praxiteles que le feu avoit pris dans sa maison, & que la plupart de ses ouvrages étoient déjà consumés. Praxiteles épouvanté lui demanda si le Satyre & le Cupidon avoient échappé aux flammes ; alors Phryné éclatant de rire, lui dit : » Rassurez-vous, c'est une » fausse alarme, « & lui demanda ensuite sa statue de Cupidon.

Phryné, étant à un festin avec plusieurs femmes extrêmement fardées, leur joua un tour assez fin. Il y avoit un jeu usité dans le festin, où chacun étoit obligé de faire ce que faisoit un des convives. Le tour de Phryné étant venu, elle mit deux fois la main dans de l'eau, & s'en frotta les joues : tous les autres furent contraints d'en faire autant. L'eau produisit sur les visages fardés l'effet qu'on peut croire, & Phryné, qui n'avoit point besoin du secours de l'art pour paroître belle, put jouir à son aise de l'embarras & de la confusion de sa compagnie.

Phryné, dans sa vieillesse, avoit encore des amants, ce qui faisoit dire : » D'un vin fameux & » excellent on achete encore la lie. «

PHUA, & SEPHORA, Sages-femmes chez les Hébreux, célebres par leur désobéissance au Roi Pharaon, qui leur avoit ordonné de tuer tous les enfants mâles des Israëlites lorsqu'elles accoucheroient leurs femmes.

PHYA, femme Athénienne, d'une grandeur extraordinaire. Les partisans de Pisistrate, voulant rétablir son autorité à Athenes, l'habillerent en Minerve, la mirent sur un char avec Pisistrate, & firent accroire au peuple que c'étoit la Déesse elle-même qui ramenoit Pisistrate dans la ville.

PHYLIS, fille de Lycurgue, Roi de Thrace, reçut à sa cour Démophoon, fils de Thésée, qui revenoit de la guerre de Troye, & lui accorda les dernieres faveurs, à condition qu'il reviendroit pour l'épouser dès qu'il auroit terminé les affaires qui l'ap-

pelloient dans sa patrie ; mais voyant qu'il tardoit trop long-temps, elle le crut infidele, & se pendit de désespoir.

PIE, *ou* Pia, (*Béatrix*) dame de Ferrare, est louée par le P. Hilarion, d'après Joseph Bétussi, pour sa modestie, pour sa bonté, pour sa science & pour sa parfaite obéissance à son mari, qui fut Gaspard des Obizzes, ou, comme disent les Italiens, *de gli Obizzi.*

PIENNE, (*Jeanne de Halluin, demoiselle de*) fille d'honneur de Catherine de Médicis, & maîtresse de François de Montmorenci, fils ainé du Connétable. Il lui donna secrettement une promesse de mariage ; mais son pere, qui avoit sur lui d'autres vues, employa l'autorité du Roi Henri II pour faire enfermer dans un couvent la demoiselle de Pienne : le Roi à ce sujet publia un Edit qui déclaroit nuls tous les mariages clandestins.

PIÉRIDES, filles de Piérus, Prince Macédonien. La Fable dit qu'elles oserent défier les Muses, qui, pour punir leur témérité, les changerent en pies, oiseaux, comme on sait, très-bavards.

PIETRO della Valle, *en Français* Pierre de la Vallée, (*Maani Gioërida, femme du célebre voyageur*) savoit au moins douze sortes de langues, ce qui, joint à une haute réputation de science & de vertu, lui mérita les honneurs les plus distingués: après sa mort on lui dressa à Rome un riche catafalque. Il étoit environné de douze figures symboliques, qui représentoient ses vertus. Les Académiciens de Rome firent tant de vers à sa louange qu'on en a recueilli un volume entier.

PIPARA, maîtresse de l'Empereur Galien.

PISAN, (*Christine de*) fille de Thomas, naquit à Venise, & fut amenée à Paris par son pere à l'âge de cinq ans. Elle reçut une éducation savante à la cour de Charles. Son pere lui donna pour époux un jeune homme nommé *Castel*, dont la science étoit l'unique bien. Christine étant devenue veuve se ren-

ferma dans son cabinet, & s'appliqua toute entiere à la littérature. En 1599 elle s'adonna à la composition; ses poésies lui attirerent l'estime & les bienfaits de plusieurs Princes de son temps. Elle a laissé un grand nombre d'ouvrages, tant en prose qu'en vers.

PISCICELLA, (*Camille*) dame Napolitaine, fille de César Piscicelli, d'une des plus nobles maisons de Naples, vécut dans le monde comme dans un monastere, avec cette différence qu'elle fut la consolation de sa famille, l'exemple de ses concitoyennes, & les délices de son mari, nommé *César Sersale*. Elle rompit pourtant à la fin tant de nœuds chéris, & prit le voile de Religieuse au monastere de la sainte Trinité.

PISCOPIA CORNARA. *Voyez* CORNARO.

PISSELEU. (*Anne de*) *Voyez* ETAMPES.

PITA, (*Marie*) Héroïne Espagnole, dont parle le P. Feijoo dans son Eloge des Femmes. Les Anglois assiégeoient la Corogne, en 1589. » Marie, » dit le traducteur, voyant les ennemis déjà logés » sur la breche, & la garnison prête à capituler, re» procha aux Espagnols leur timidité avec une élo» quence véhémente, quoique vulgaire; arracha » l'épée & la rondache des mains d'un soldat, & » courut toute embrasée de courage à la breche, » criant que quiconque avoit de l'honneur n'avoit qu'à » la suivre. De ce feu martial il sauta dans le cœur » des soldats & des habitants des étincelles qui pri» rent à la poudre de la gloire. Ainsi les uns & les au» tres s'empresserent tous à l'envi de repousser l'en» nemi, & le chargerent avec tant d'intrépidité qu'a» près lui avoir tué quinze cens hommes, ils le for» cerent de lever le siege. Philippe II récompensa » la valeur de Pita, en lui donnant, pour le reste » de ses jours, le rang & la paie d'Enseigne en » place: & Philippe III a perpétué dans sa famille » le rang & la paie d'Enseigne réformé. «

PLACIDE, fille de Théodose le Grand, fut pri-

fonniere, & ensuite épouse d'Ataulfe, Roi des Goths & successeur d'Alaric. Après la mort d'Ataulfe, Honorius, son frere, la remaria au Patrice Constance, dont elle eut Valentinien III. Cette Princesse mourut en 450. Une médaille qui nous est restée d'elle la représente portant le nom de Jesus-Christ sur le bras droit, & sur la tête une couronne qui lui est apportée du Ciel.

PLACIDIE, fille de l'Empereur Valentinien III, & d'Eudoxie, épousa Huneric, fils de Genseric, Roi des Vandales.

PLACILLE, une des filles de l'Empereur Arcadius, très-illustre par sa piété, finit ses jours dans une maison de vierges, où elle s'étoit consacrée à Dieu avec ses sœurs.

PLANCINE, dame Romaine, empoisonna Germanicus, de concert avec Pison son époux : son crime demeura long-temps impuni ; mais enfin, vers l'an 33 de Jesus-Christ, il s'éleva contr'elle une foule d'accusateurs qui la forcerent à se donner elle-même la mort.

PLATBUISSON, (*Madame de*) que M. de Vertron nous fait connoître par ce Madrigal :

> Peut-on avoir plus de mérite,
> Plus de prudence & de conduite,
> Plus de rime & plus de raison
> Qu'en a l'illustre Plat-Buisson ?

PLAUTICA, (*Urgulanilla*) premiere femme de l'Empereur Claude.

PLECTRUDE, femme de Pépin d'Héristel, c'est-à-dire le Forestier, Duc & Prince des Français, étoit Française de nation, & fille d'Hugobert. Elle nous est connue par son ambition & par sa piété. Pépin, son époux, avoit régné souverainement sous le titre de *Maire du Palais;* & par conséquent elle avoit joui de tous les honneurs dûs aux Reines. Ce ne fut pas sans peine qu'elle s'en vit dépouillée

après la mort de Pépin. Charles Martel, fils de ce Prince & d'Alpaïde, une de ses concubines, ayant hérité de son pouvoir, elle fit agir tous les ressorts de sa politique pour perdre un rival redoutable, & se flatta de pouvoir élever sur ses ruines Thibaut, fils de Grimoald qu'elle avoit eu de Pépin. Peu s'en fallut qu'elle ne réussît. Elle étoit maîtresse des trésors de Pépin : elle vint à bout de faire arrêter Charles Martel, & de le faire enfermer. Aussi-tôt elle fit déclarer Maire du Palais son petit-fils Thibaut, alors âgé de six à sept ans ; mais elle trouva de fortes oppositions à ses desseins ambitieux dans les Neustriens, qui s'étoient rangés auprès de Dagobert II, Roi titulaire des trois royaumes de Neustrie, de Bourgogne & d'Austrasie. Elle mit en campagne une armée formidable, qui fut défaite près de Compiegne. Rainfroi, l'un des Seigneurs Neustriens qui s'étoient le plus signalés dans la bataille, fut créé Maire du Palais, & poursuivit les Austrasiens vaincus.

Cependant Charles Martel s'échappa de sa prison ; & la mort de Dagobert laissa le trône à Chilpéric-Daniel, fils de Chilpéric II, qu'on tira du monastere de Chelles où il avoit été élevé. Rainfroi continua de régner sous son nom ; mais les affaires prirent bientôt une nouvelle face. Les Neustriens étoient entrés en Austrasie, & poursuivoient avec chaleur les avantages que leur avoit procurés leur derniere victoire, lorsque Plectrude, réduite aux dernieres extrêmités, envoya proposer à Chilpéric de les partager avec lui, s'il consentoit à s'éloigner. Un Prince tel que Chilpéric n'étoit pas difficile à gagner ; mais on ne comprend pas comment Rainfroi, son Ministre, lui permit de faire cet accommodement. Quoi qu'il en soit, Plectrude fit part de ses trésors aux Royalistes, qui se retirerent chargés de butin.

Charles Martel, à la tête d'un corps de troupes, observoit ces divers mouvements : il saisit l'occasion favorable qui se présentoit, & fondit avec impétuosité

sur l'armée royale. Après l'avoir harcelée quelque temps, il la mit en déroute à la journée de Vurciac, le 21 de mars 717, & dès-lors tout plia sous ses loix. Une nouvelle victoire le rendit maître des trois royaumes. Plectrude se jetta dans la dévotion, son unique ressource, & finit ses jours à Cologne, dans un monastere de Religieuses qu'elle avoit fondé.

PLISSON, (*mademoiselle*) de Chartres, est auteur d'une Ode sur la naissance du Duc de Bourgogne, & de Stances sur la naissance de M. le Duc d'Aquitaine, en 1753.

PLOTINE, femme de l'Empereur Trajan, illustre par sa modestie & par sa bonté, protesta au peuple, en entrant la premiere fois dans le Palais Impérial, qu'elle y entroit telle qu'elle souhaitoit d'en sortir. Après sa mort l'Empereur Adrien lui fit bâtir un temple à Nîmes, dont on voit encore les restes.

PO, (*Thérese de*) savante Napolitaine de ce siecle, dont on voit plusieurs belles pieces dans le cabinet de madame la Marquise de Villéna, autrefois Vice-Reine de Naples.

POISSON, (*Madeleine*) dame de Gomez. *Voyez* GOMEZ.

POITIERS. (*Diane de*) *Voyez* VALENTINOIS.

POITIERS, (*Agnès de*) Reine d'Aragon. *Voyez* AGNÈS DE POITIERS.

POLAILLON, (*Marie Lumagne, veuve de François*) Résident de France à Raguse, illustre par sa piété, a établi dans Paris plusieurs communautés de saintes filles, entr'autres les *Filles de la Providence*. Elle mourut en 1657.

POLASTRON, (*Marguerite de*) fondatrice de la congrégation de Notre-Dame des Feuillantines. Il en est fait mention dans un Catalogue du P. Pierre de Sainte Marie, Général des Feuillants, parmi les personnes de son ordre illustres en sainteté. » Il » n'y a pas eu, dit-il, peu de Religieuses de cette » congrégation des Feuillants qui aient paru en sain-

» teté, entre lesquelles celle qui a gouverné la pre-
» miere en qualité de Prieure, qu'on nommoit *Mar-*
» *guerite de Polastron*, & qui étoit veuve d'Anne
» de Dimpatal, Seigneur de Marguestaud, dame
» d'une singuliere piété & sagesse, qui, ayant atteint
» l'âge de cinquante-huit ans, a gardé cette vie très-
» rigoureuse & très-austere jusqu'à la fin de ses jours. «

POLIXÈNE, fille de Priam & d'Hécube, fut égorgée par la main de Pyrrhus sur le tombeau d'Achille.

POLIXO, Prêtresse d'Apollon dans l'isle de Lemnos, nourrice d'Hypsipyle, porta les femmes de Lemnos à tuer leurs maris, qui revenoient de Thrace avec d'autres femmes : elle n'excepta qu'Hypsipyle de ce meurtre.

POLIXO D'ARGOS, la fable dit qu'elle fit pendre à un arbre Hélene, femme de Ménélas, pour venger la mort de son époux Tlépoleme, tué au siege de Troye.

POLICRETE, fille de Samos, fut prise par Diognete, Général des Milésiens. Voyant un jour le peuple de Milet plongé dans le vin & dans le sommeil, elle en avertit ses compatriotes par une lettre écrite sur des tablettes de plomb, renfermées dans un pâté : les Samiens accoururent & égorgerent sans peine leurs ennemis. Diognete fut épargné à la priere de Policrete.

POLLA, (*Argentaria*) femme du Poëte Lucain, cultiva elle-même la poésie avec succès, & corrigea la Pharsale après la mort de son époux.

POLOGNE, (*Anne de*) Reine de Pologne. *Voyez* ANNE DE POLOGNE.

POLOGNE, (*Anne de*) Duchesse de Poméranie. *Voyez* ANNE DE POLOGNE.

POLOGNE, (*Catherine de*) Reine de Suede. *Voyez* CATHERINE DE POLOGNE.

POLOGNE, (*Elizabeth de*) Reine de Hongrie. *Voyez* ELIZABETH DE POLOGNE.

POMPEIA, fille de Q. Pompée, femme de

Jules-César, qui la répudia parce qu'elle étoit soupçonnée d'un commerce adultere avec Clodius.

POMPEIA PLOTINA. *Voyez* PLOTINE.

POMPONIA GRÆCINA, dame Romaine d'un très-grand mérite, fut liée d'une étroite amitié avec Julie, fille de Drusus, & niece de l'Empereur Claude : cette Princesse, dont les vertus & la beauté faisoient ombrage à l'impudique Messaline, ayant été mise à mort par ses ordres, Pomponia, femme de Plautius, en conçut un chagrin qui ne finit qu'avec sa vie. » Elle la passa, dit M. de Serviez, pendant » quarante années, dans le deuil & dans la tristesse, » nourrissant sa mélancolie dans la solitude, éloi» gnée de tous les plaisirs & de tous les divertisse» ments, même les plus innocents. « Modele d'amitié bien admirable, & bien rare parmi les femmes !

POMPOSE, vierge & martyre d'Espagne, naquit à Cordoue, & eut la tête tranchée dans cette ville, pour la défense de la foi, le 19 de septembre 833.

PONIATOVIA, (*Christine*) fille de Julien Poniatovius, Noble Polonois, fameux par ses visions, mourut en 1644.

PONS. (*Antoinette de*) *Voyez* GUERCHEVILLE.

PONTIA, dame Romaine, fut assassinée par Octavius, Tribun du peuple, son amant, qu'elle avoit trahi.

POPPÉE, dame Romaine, mere de la fameuse Sabine Poppée, Impératrice, fut célebre par une beauté extraordinaire, & par ses galanteries. Elle avoit pour amant un certain Mnester, un des plus fameux danseurs de son temps, & jouissoit tranquillement de ce commerce, lorsque l'Impératrice Messaline s'avisa de prendre de l'amour pour Mnester, & regarda Poppée comme sa rivale. Elle résolut de s'en défaire ; & comme les fameux jardins de Lucullus, alors possédés par Valérius Asiaticus, Sénateur de distinction, excitoient depuis long-

temps sa cupidité, elle fit servir un même prétexte pour le double crime qu'elle vouloit commettre ; ce fut d'accuser Asiaticus d'un adultere infame avec Poppée. Celle-ci se donna la mort, effrayée par les menaces de Messaline ; Asiaticus obtint la liberté de se faire ouvrir les veines, quoiqu'il se fût très-bien justifié devant l'imbécille Claude.

POPPÉE, (*Sabine*) Impératrice Romaine, fille de la précédente, & de T. Ollius, qui avoit été Questeur, ne dut pas être élevée dans une école de vertu. Plus belle que sa mere, elle porta beaucoup plus loin le libertinage, & fit une fortune plus brillante. Elle épousa Rufus Crispinus, Sénateur Romain; & ce mariage eut d'autant plus de charmes pour elle qu'il alloit servir de voile à son incontinence. En effet le nombre de ses amants augmenta tout-à-coup ; & l'on distingua bientôt parmi ceux-ci le jeune Othon, favori de l'Empereur Néron. Poppée, dont l'ambition étoit flattée par une conquête de cette importance, se dégoûta de Crispinus, & s'en fit séparer juridiquement pour épouser Othon. Il est probable que ce Romain ne fut, dans cette circonstance, que le prête-nom de l'Empereur, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Néron avoit vu Poppée, & l'aimoit. Néron conservoit encore alors les dehors de la vertu : il craignoit sa mere Agrippine, qu'il fit depuis massacrer ; il écoutoit les leçons de Burrhus & de Séneque, qu'il fit aussi mourir dans la suite. Il trouva dans Othon un favori complaisant, qui voulut bien épouser Poppée, mais qui ne put s'empêcher de l'aimer. Néron s'en apperçut, & lui donna le gouvernement de Lusitanie, où ce Romain, né vertueux, ne tarda pas à faire oublier la vie qu'il avoit menée à la cour, par sa modération, par sa sagesse, par une conduite enfin irréprochable, qui lui mérita l'Empire.

Cependant Poppée employoit tous ses charmes & tout son esprit à retenir Néron dans ses chaînes. Son premier soin fut de lui rendre odieuses les Im-

pératrices Agrippine & Octavie, sa mere & son épouse. Elle ne réussit que trop; & la premiere ayant été mise à mort, Octavie fut répudiée & envoyée en exil. Poppée alors monta sur le trône. Il est vrai qu'elle se vit presqu'en même temps à la veille d'en être chassée; car le peuple Romain, indigné du traitement injurieux qu'on faisoit à la fille de Claude, parut vouloir se révolter, & demanda hautement le rappel d'Octavie. Néron fut obligé d'y consentir. Le peuple en témoigna sa joie par mille démonstrations; redressa les statues d'Octavie, & renversa celles de Poppée. Cette Impératrice conçut dès-lors le projet de se défaire d'une rivale trop vertueuse & trop aimée. Elle la peignit aux yeux de Néron avec les couleurs les plus noires, & n'eut pas de peine à lui faire prononcer l'arrêt de sa mort. Rien ne s'opposant plus à sa faveur, elle s'étudia uniquement à la conserver. Elle se baignoit tous les jours dans du lait d'ânesse, pour entretenir la fraîcheur de son teint, & faisoit d'excessives dépenses en folies de ce genre. S. Paul, étant à Rome, fit de vains efforts pour la convertir à la foi chrétienne. Elle fut enfin la victime de la brutalité de Néron, qui, piqué d'une raillerie qu'elle lui faisoit sur son adresse à conduire un char, la tua d'un coup de pied, lorsqu'elle étoit enceinte.

PORCIE, fille de Caton d'Utique, & femme de Brutus, digne d'un tel pere & d'un tel époux. Dans le temps que Brutus se préparoit à tuer César, Porcie se fit elle-même une blessure assez profonde, & voyant son époux alarmé: » j'ai voulu » vous montrer, dit-elle, avec quel courage je sau» rai me donner la mort, si votre projet ne réussit pas. « Lorsqu'elle apprit la défaite & la mort de Brutus, voyant que ses parents lui avoient ôté toutes sortes d'armes, elle avala des charbons ardents l'an 42 avant Jesus-Christ.

PORRETE (*Marguerite*) fut brûlée vive, en 1210, pour avoir soutenu avec opiniâtreté la doctrine du Quiétisme.

PORTUGAISES. (*Courtisannes*) » D. Vincent » Baçallar y Sanna, dans ses Mémoires pour servir » à l'Histoire d'Espagne sous le regne de Philippe V, » dit M. de Saint-Foix, rapporte que les Portugais » s'étant déclarés pour l'Archiduc, & étant venus » camper aux environs de Madrid, les courtisannes » de cette ville résolurent entr'elles de marquer leur » zele pour Philippe V, & qu'en conséquence celles » qui étoient les plus sûres de leur mauvaise santé » se parfumoient, & qu'en moins de trois semaines » il y eut plus de six mille hommes de cette armée » ennemie dans les hôpitaux, où la plupart mou- » rurent. «

PORTUGAL, (*Catherine de*) Duchesse de Bragance. *Voyez* CATHERINE DE PORTUGAL.

PORTUGAL, (*Catherine de*) Reine d'Angleterre. *Voyez* CATHERINE DE PORTUGAL.

PORTUGAL, (*Eléonor de*) Impératrice. *Voyez* ELÉONOR DE PORTUGAL.

PORTUGAL, (*Elizabeth de*) Impératrice & Reine d'Espagne. *Voyez* ELIZABETH DE PORTUGAL.

PORTUGAL, (*Béatrix de*) Duchesse de Savoie. *Voyez* BÉATRIX DE PORTUGAL.

POTAMIENNE, (*sainte*) vierge & martyre d'Alexandrie dans le troisieme siecle, fille de Marcelle, étoit esclave. Son maître n'ayant pu la faire consentir à sa passion brutale, la livra, comme Chrétienne, au Préfet d'Egypte, qui la fit mourir.

POTAR DULU, (*Marie-Thereze*) Parisienne, fille de M. Potar, Secrétaire du Roi du grand college, s'est distinguée par plusieurs petits ouvrages en vers, imprimés dans les Mercures, entr'autres, par cette Ode Anacréontique qu'elle fit à l'âge de dix-sept ans :

SONGE.

A l'ombre d'un myrte assise,
Je m'endormis l'autre jour :
Quel sommeil ! quelle surprise !
Je vis en songe l'Amour.

Qu'il me paroissoit aimable!
Mon cœur en fut enchanté;
Il n'avoit de redoutable
Que son nom & sa beauté.

Les zéphirs, de leurs haleines,
Agitoient ses beaux cheveux;
Il me les offroit pour chaînes,
Si je brûlois de ses feux.

Sa main droite étoit armée
D'une lyre & d'un carquois:
Vois, dit-il, ta destinée;
Choisis; chante, ou suis mes loix.

Prends ma lyre, & dans les ames
Fais brûler mes feux vainqueurs;
Sauve-toi par-là des flammes
Dont je brûle tous les cœurs.

Je fus long-temps incertaine;
Mais cédant à son désir,
Je pris la lyre avec peine,
Et dis, avec un soupir:

S'il étoit sous ton empire
Un mortel semblable à toi;
Je briserois cette lyre:
Elle exige trop de moi.

S'il faut qu'un jour je te chante,
Le temps n'en est pas venu;
Faut-il donc, pour qu'on te vante,
Ne t'avoir jamais connu?

Reprends ton présent funeste,
Laisse-moi, lui dis-je encor;
Mais vers la route céleste
Il avoit pris son essor.

Ainsi, fatale victime
De ses dangereux bienfaits,
Je le chante quand je rime,
Sans savoir ce que je fais.

Bergeres, craignez vos songes,
Quand vos sens en sont flattés;
L'Amour des plus doux mensonges
Fait de tristes vérités.

POZZO. (*Modesta*) *Voyez* DU PUIS.

PRAT. (*Anne & Philippine du*) *Voyez* DU PRAT.

PRAXEDE, fille de S. Pudent, Sénateur Romain, vivoit, à ce que l'on croit, du temps du Pape Pie I.

PRAXILLE, célebre par son talent pour la poésie lyrique, vivoit sous la LXXIIe Olympiade vers l'an 492 avant Jesus-Christ.

PRAXITÉE. *Voyez* ATHÉNIENNES.

PRÉ. (*mademoiselle du*) *Voyez* DU PRÉ.

PRÉMONTVAL, (*Marie-Anne-Victoire Pigeon d'Osangis de*) née à Paris en 1724, Lectrice de la Princesse de Prusse, femme du Prince Henri, frere du Roi, est connue par un ouvrage intitulé: *le Méchaniste Philosophe, Mémoire concernant la Vie de Jean Pigeon.* M. de Prémontval, son mari, célebre Mathématicien, a donné plusieurs excellents ouvrages au public.

PRINCE (*madame le*) de Beaumont. *Voyez* BEAUMONT.

PRINGIS, (*madame de*) savante Française du siecle dernier, a fait *les Caracteres des Femmes; Junie, ou les Sentiments des Romains*, & d'autres petits Romans. Elle est encore auteur de plusieurs discours à la gloire de Louis XIV.

PRISCILLE, Disciple de l'hérétique Montan, mourut avant l'an 211.

PRISCILLE, dame Romaine, bâtit un cimetiere pour la sépulture des Martyrs, vers l'an 306.

PROBA. (*Marcia*) *Voyez* MARCIA PROBA.

PROCLA. (*Julia*) *Voyez* JULIA PROCLA.

PROTEGÉNIE & PANDORE, filles d'Erecthée, Roi d'Athenes, mirent fin, selon la fable, à la guerre de Béotie qui désoloit toute l'Attique, en se dévouant volontairement à la mort.

PROVENCE, (*Béatrix de*) *Voyez* BÉATRIX DE PROVENCE.

PUBLIE, (*sainte*) après la mort de son époux, établit une communauté de Religieuses dans Antioche. Lorsque Julien l'Apostat, pendant son séjour en cette ville, passoit devant ce couvent, les Religieuses affectoient de chanter les versets des pseaumes où le Prophete déclame contre les idoles. Julien leur ordonna de se taire ; mais n'étant point obéi, il fit venir l'Abbesse, & la fit cruellement souffletter en sa présence.

PUCELLE D'ORLÉANS, (*Jeanne d'Arc, ou du Lys, connue sous le nom de*) naquit à Domremy, hameau de la paroisse de Gréaux, sur la Meuse, près de Vaucouleurs. Son pere se nommoit *Jacques d'Arc*, & sa mere *Isabelle Romé*. Elle eut une éducation proportionnée à sa condition & à la fortune médiocre de ses parents. On ne sait presque rien de ses premieres années, parce que Jeanne n'étoit point destinée par son état à jouer un grand rôle dans le monde. Elle quitta fort jeune ses parents pour aller en quelque façon chercher fortune. Dénuée d'expérience, elle se mit servante d'hôtellerie, ignorant que ces lieux sont presque toujours funestes à la pudeur. Mais dans cet emploi critique Jeanne sut conserver sa vertu. Comme elle avoit dès-lors une fermeté & un courage au-dessus de son sexe, elle se chargea du soin de mener boire les chevaux ; elle prenoit plaisir à les monter, à les pousser & à les fatiguer. Cet exercice fut son académie ; & elle s'y perfectionna tellement que lorsqu'elle parut à l'armée, il n'y avoit point de Gendarme qui maniât un cheval avec plus d'adresse. Jeanne étoit fort belle. Les exercices violents aux-

quels elle se plaisoit lui donnerent encore cet air de santé & de fraîcheur qui anime la beauté.

Avec tant de mérite il n'étoit pas possible que Jeanne n'eût un amant. Celui qui la recherchoit, & que l'histoire ne nomme pas, prit en sa faveur quelqu'apparence de retour ; & sur quelques paroles qu'il interpréta à son gré, il fit assigner Jeanne à l'Officialité de Toul, pour qu'elle eût à l'épouser. Jeanne y comparut, & répondit avec tant de modestie & de bon sens que son amant fut débouté de sa prétention. Après un tel éclat il voulut encore continuer ses poursuites auprès de Jeanne ; mais elle ne l'écouta pas ; & pour se débarrasser de lui, elle se retira chez son pere. Ce fut pendant cette retraite qu'elle se disposa à sa mission. Dans l'hôtellerie où elle avoit demeuré, elle s'étoit instruite de l'état du royaume. C'est dans ces sortes de lieux que se débitent toutes les nouvelles. Jeanne se regarda comme une fille que le Ciel destinoit pour arracher la France aux Anglois. On ne peut douter que son imagination ne se soit abandonnée aux impressions d'une dévotion extatique. Elle avoua dans la suite avoir eu plusieurs visions. Son pere, à force d'entendre dire à sa fille qu'elle vouloit aller au secours du Roi, fut fort persuadé d'avoir vu en dormant des soldats qui emmenoient Jeanne.

Elle eut occasion d'aller avec son oncle & sa tante chez Baudricourt, Gouverneur de Vaucouleurs, avec qui ils avoient une affaire, & lui dit : » Capitaine » messire, sachez que Dieu depuis un temps en çà » m'a plusieurs fois fait savoir & commandé que » j'allasse devant le gentil Dauphin qui doit être & » est vrai Roi de France, & qu'il me baillât des » Gendarmes, & que je leverois le siege d'Or» léans. « Baudricourt la regarda comme une folle, & ne lui répondit qu'avec mépris. Longpont, vieux Gentilhomme qu'elle alla trouver, voyant en elle beaucoup de bon sens, ne la rebuta pas si fort. Les affaires de Charles VII étoient si désespérées que,

quoique le bras d'une fille de dix-ſept ans ne pût être d'un grand ſecours, il n'étoit pas à mépriſer. Il ne reſtoit plus au Roi que la ville d'Orléans, qui étoit vivement aſſiégée par les Anglois. L'arrivée d'une jeune fille qu'on pouvoit regarder comme envoyée du Ciel ſuffiſoit pour rendre le courage aux aſſiégés. Longpont repréſenta tous ces motifs au Gouverneur de Vaucouleurs. Jeanne revint quelques jours après, lui dit: » au nom de Dieu, vous mettez » trop de temps à m'envoyer: aujourd'hui le gentil » Dauphin a eu, aſſez près d'Orléans, un aſſez grand » dommage. « Baudricourt ayant appris que les Français avoient en effet été repouſſés avec perte, en attaquant un convoi de harengs que conduiſoit le Duc de Bedfort, ne fit plus aucune difficulté, & réſolut de l'envoyer au Roi. Il lui donna des armes & un cheval qu'elle monta avec tant d'adreſſe & d'habileté, que cela ſeul eût ſuffi pour en impoſer au peuple. Il lui donna deux Gentilshommes pour l'eſcorter juſqu'à Tours, & fit prévenir le Roi.

Elle parut devant ce Monarque habillée en guerrier, & le reconnut au milieu de ſes courtiſans, quoiqu'il fût déguiſé; elle lui dit: » Gentil Roi, c'eſt » à vous que je veux parler. « Elle l'aſſura qu'elle étoit envoyée de Dieu pour le ſecourir & pour délivrer Orléans. Après avoir pris les précautions néceſſaires pour n'être point dupe, le Roi réſolut de l'envoyer au ſecours d'Orléans, & lui fit faire ſon équipage de guerre. Pendant ce temps-là la Reine de Sicile, pour être aſſurée de ſa ſageſſe, la mit entre les mains des matrones. Le témoignage qu'elles rendirent, après un ſcrupuleux examen, lui valut le nom de *Pucelle*, qu'elle a conſervé dans l'hiſtoire.

Jeanne parut devant toute la cour armée de pied en cap. Ce nouvel équipage ne l'embarraſſa point. Elle portoit ſon harnois, & montoit ſon cheval avec autant de grace & d'aiſance que ceux qui n'avoient jamais eu d'autres occupations. On la conduiſit à Blois, où l'armée s'aſſembloit pour ſecourir Orléans, &

& on lui donna pour surveillant Dolon, vieux Chevalier qui ne pouvoit donner aucun ombrage à sa vertu. Jeanne voulut avoir une épée qui étoit depuis plus d'un siecle dans le tombeau d'un Chevalier, derriere l'autel de sainte Catherine de Fierbois. Elle prétendit qu'elle avoit appris, par révélation, que ce ne pouvoit être qu'avec cette épée fatale qu'elle pouvoit chasser les Anglois. Le premier usage qu'elle en fit fut de chasser des filles de mauvaise vie qui suivoient l'armée; mais dans la chaleur de l'action, cette épée merveilleuse qui étoit à demi-rongée par la rouille, se rompit entre ses mains. Elle se fit faire une banniere semée de fleurs de lys. Dieu y étoit représenté sortant d'un nuage, tenant son globe à la main. Son casque étoit orné d'un panache blanc; son cheval étoit de la même couleur. Elle effaçoit par sa bonne mine tous les cavaliers de l'armée.

Le 29 d'avril Jeanne parut à la vue d'Orléans avec douze mille hommes. Les Anglois furent si indignés qu'on envoyât une fille pour les combattre, qu'ils firent mettre en prison le hérault d'armes qui vint à eux de sa part. Le Comte de Dunois, qui commandoit dans Orléans, fit une sortie avec toutes ses troupes pour faciliter l'entrée du secours dans la place. Les Français, persuadés que Jeanne étoit envoyée du Ciel, sentirent renaitre leur courage, & combattirent avec tant d'ardeur, que la Pucelle passa sur le ventre aux Anglois, & entra dans la ville avec son convoi: elle y fut reçue comme un ange libérateur; toutes les rues furent tendues de tapisseries. Le lendemain, elle se reposa, & se prépara à l'attaque du fort S. Loup, qu'elle emporta l'épée à la main, ainsi que le boulevard S. Jean, & celui des Augustins. Six jours après elle sortit avec le Comte de Dunois, pour favoriser l'entrée d'un nouveau convoi que Saint-Severe conduisoit, & qui entra heureusement dans la ville. Bientôt après on donna un nouvel assaut pour chasser les Anglois de

leurs forts. La Pucelle fut blessée au pied ; ce qui ne l'empêcha pas d'agir. L'assaut dura toute la journée ; & les Anglois ne furent forcés que parce que les munitions leur manquerent. Jeanne y reçut une seconde blessure beaucoup plus considérable. Elle fut atteinte à la gorge d'un coup de fleche, qui fit craindre pour sa vie, parce que le sang en sortoit à gros bouillons. La Pucelle, pour rassurer les spectateurs leur dit : « C'est de la gloire & non du sang, » qui coule de cette plaie. «

Le siege d'Orléans fut levé le 8 de mai 1329. La Pucelle vint apporter au Roi cette heureuse nouvelle, & lui dit qu'il falloit songer à aller à Rheims pour s'y faire sacrer. Cela n'étoit pas facile à exécuter ; les Anglois étoient maîtres de toutes les places par où il falloit passer. Mais tous ces obstacles ne rebuterent point la courageuse Jeanne. Le Connétable de Richemont, voyant que les Français commençoient à se relever, songea à se tourner de leur côté ; on envoya Jeanne devant lui. Le Connétable, ignorant dans quelle intention elle venoit, lui dit : « Je ne sais qui vous êtes, ni de par qui » vous êtes envoyée. Si c'est de par Dieu, je ne » vous crains point ; il connoît mon intention, ainsi » que la vôtre : si vous êtes de par le diable, en» core moins, & faites du mieux ou du pire que » vous pourrez. » Elle le rassura, & bientôt après elle alla faire avec lui le siege de Gergeau qui fut pris ainsi que Meun. Elle remporta un avantage considérable contre le Duc de Bedfort, à Patay en Beausse, le 28 de juin. Voici comme les Anglois parlerent de cet événement. : « Cela est arrivé, en partie, par » la confiance que les ennemis ont eue en une femme » née du limon de l'enfer & disciple de Satan, qu'ils » appellent *la Pucelle*, laquelle s'est servie d'en» chantemens & de sortileges. «

Après ce succès, la Pucelle s'empara successivement d'Auxerre, de Troyes, de Châlons, & ouvrit ainsi au Roi le chemin de Rheims. Cette ville ou-

vit ses portes dès qu'il parut, & le lendemain, 17 de juillet, il fut sacré. Jeanne assista à cette cérémonie en habit de guerre, & portant l'étendard royal. Lorsque le Roi fut sacré, elle se jetta à ses genoux, pleurant de joie, & lui dit : » Enfin, gentil » Roi, or est exécuté le plaisir de Dieu qui vouloit » que vinssiez à Rheims recevoir votre digne sacre, » en montrant que vous êtes vrai Roi. « Pour témoigner sa reconnoissance, le Roi fit frapper une médaille en son honneur. D'un côté on voyoit son portrait, & de l'autre une main portant une épée, avec ces mots pour légende : *consilio confirmata Dei ;* soutenue par le secours du Ciel.

Le Roi fut de Rheims à Crépi, & à Senlis ; & après s'être emparé de S. Denis & de Lagni, il mit le siege devant Paris. On força les barrieres de la porte S. Honoré. La Pucelle, animée par le succès, voulut tenter de passer le fossé ; mais elle reçut une blessure à la cuisse. A peine s'en apperçut-elle, tant son ardeur étoit grande ; elle vouloit continuer de combattre ; mais le Duc d'Alençon voyant le sang qu'elle perdoit, la ramena au quartier malgré elle. Faute de vivres le Roi fut obligé de lever le siege ; ce qui fit triompher les envieux de la Pucelle : elle voulut alors se retirer, sa mission étant finie ; mais on la retint. Le Roi l'ennoblit avec toute sa famille, c'est-àdire son pere, sa mere & ses trois freres, & toute leur postérité, tant en ligne masculine que féminine. On leur donna pour armoiries un écu d'azur à deux fleurs-de-lys d'or, une épée d'argent à la garde dorée, la pointe en haut ferue en une couronne d'or qu'elle soutient. On changea le nom d'*Arc* en celui de *Lys*. La ville de Domremy, où elle avoit pris naissance, fut exemptée de toutes tailles, aides & subsides à perpétuité.

Ces honneurs furent bientôt suivis du plus funeste accident. Les Anglois assiégeoient Compiegne, avec le Duc de Bourgogne, en 1430 : la Pucelle s'y rendit avec Poton de Saintrailles, le 25 de mai, & malgré

les ennemis entra dans la ville. Dès le jour même elle fit une sortie, à la tête de cent hommes, au-delà du pont, & donna sur le quartier de Jean de Luxembourg. Après un assez long combat elle poussa deux fois l'ennemi jusqu'au quartier de Bourgogne. Mais voyant venir un renfort contr'elle, elle songea à se retirer. Il étoit un peu tard d'y penser; elle fut bientôt investie avec tous ses gens : cependant, après avoir fait des prodiges de valeur, elle parvint à dégager sa troupe, qui rentra heureusement dans la ville. Jeanne demeura à la queue pour favoriser la retraite, & ne voulut rentrer que la derniere; mais lorsqu'elle se présentoit à la porte elle la trouva fermée. Elle retourna vers les ennemis; & quoique seule, elle les chargea avec un courage digne d'un meilleur sort. Elle ne s'attendoit guere qu'on vînt à son secours; car en sortant de la place, soit qu'elle eût vu ou entendu quelque chose, elle s'étoit écriée : » Je » suis trahie. « Pendant qu'elle combattoit en désespérée, son cheval fut renversé, & elle fut obligée de se rendre à Lyonnet, bâtard de Vendôme, qui la remit à Jean de Luxembourg. Ce Seigneur, oubliant le respect qu'un guerrier doit à la valeur, la vendit dix mille livres aux Anglois. Dès qu'elle fut prisonniere on ne songea plus à cette Héroïne; le Roi ne fit aucune démarche pour la ravoir : il avoit entre ses mains des prisonniers Anglois de la premiere condition; il ne proposa néanmoins aucun échange. Les services importants de Jeanne étoient-ils déjà oubliés!

A la nouvelle de la prise de la Pucelle d'Orléans, les Anglois firent des réjouissances aussi grandes que s'ils avoient conquis toute la France. Elle fut conduite à Rouen, pour qu'on lui fît son procès. Le Duc de Bedfort mit d'abord sa prisonniere entre les mains de sa femme, qui tâcha de la faire passer pour une fille débauchée; elle la visita elle-même avec des matrones; mais malgré leur maligne curiosité, elles ne purent trouver ce qu'elles cherchoient; & elles furent forcées de rendre témoignage à sa sa-

geſſe. On lui chercha d'autres crimes ; on la fit paſſer pour ſorciere & pour hérétique. L'Evêque de Beauvais demanda au jeune Roi d'Angleterre, qui ſe trouvoit pour lors à Rouen, qu'elle lui fût livrée pour la juger, ayant été priſe dans ſon dioceſe, & étant notoirement ſuſpecte du crime d'héréſie & de magie. Le Siege de Rouen étant vacant, le Roi d'Angleterre conſentit que l'Evêque de Beauvais fût Juge ; il prit le titre d'*Inquiſiteur de la foi*. Guillaume Stivel fut nommé *Promoteur*. Ce fut lui qui l'accuſa devant l'Evêque d'être ſorciere, devinereſſe, fauſſe prophéteſſe ; d'avoir fait pacte avec les eſprits malins ; d'avoir troublé le repos commun avec ſcandale ; d'avoir oublié la bienſéance due à ſon ſexe, & d'être au moins ſuſpecte d'héréſie. Voilà le ſommaire du procès.

Il étoit facile à la Pucelle de ſe juſtifier ; mais ſes défenſes furent inutiles ; elle étoit condamnée avant qu'elle eût parlé. Auſſi ſongea-t-elle à ſe procurer la liberté par d'autres moyens. Elle eut le courage de ſauter du haut de la tour de Beaurevoir où elle étoit enfermée. Cette chûte devoit la tuer ; elle ne fit que l'étourdir. Le bruit qu'elle fit en tombant avertit la ſentinelle, & elle fut repriſe. On donna à ſon évaſion une face nouvelle ; on dit qu'elle avoit voulu ſe tuer, & on l'accuſa du crime de ſuicide : lorſqu'on lui parla des affaires de la Cour de France, elle ne voulut jamais répondre, diſant qu'elle ne devoit point d'obéiſſance à ſon Evêque lorſqu'il lui demandoit des choſes qui intéreſſoient les ſecrets de ſon Roi. Enfin, ſur les prétendus crimes ci-deſſus énoncés, on la condamna à être brulée vive. Suivant les concluſions du Promoteur, & l'avis des Evêques de Beauvais, de Coutances & de Liſieux, du Chapitre de Notre-Dame, de ſeize Licenciés & de onze Avocats de Rouen, qui opinerent à cet inique Jugement, le 24 de mai 1431, on la livra au bras ſéculier pour exécuter la Sentence : on l'expoſa d'abord ſur un échafaud aux huées du peuple ; enſuite

on la prêcha & catéchisa. Elle dit qu'elle croyoit tout ce que l'église propose à croire. On lui fit quitter ses habits d'homme, ce qu'elle avoit constamment refusé ; après quoi on la renferma dans une cage de fer, en attendant l'exécution ; & ce fut là qu'elle se prépara à la mort en vraie chrétienne. Enfin on la conduisit à la Place-aux-Veaux. La vue du bûcher dressé sur un échafaud ne fut pas capable de la troubler ; elle y monta avec le même courage qu'elle avoit fait voir lorsqu'elle alloit à l'assaut ; elle s'y assit tranquillement, & on la lia à un poteau. Elle ne dit rien autre chose que ces paroles : *Dieu soit béni.* A peine eut-on mis le feu au bûcher, qu'elle fut étouffée. Lorsque son corps fut consumé, on jetta ses cendres au vent.

Telle fut la fin de cette fille merveilleuse, dont le supplice sera à jamais un sujet de honte pour les Anglois. Sa mere en 1454, demanda la révision du procès ; & le Pape Nicolas V en donna la commission à l'Evêque de Paris, qui trouva fort aisément les preuves justificatives qui démontroient clairement que Jeanne n'avoit jamais donné lieu au moindre soupcon sur sa foi, ses mœurs & sa conduite : en conséquence sa mémoire fut solemnellement réhabilitée. On lui érigea en plusieurs endroits des monuments glorieux, entr'autres à Rouen, & la place même où l'on avoit prétendu la couvrir d'ignominie devint le théatre de sa gloire. Ce monument ayant été ruiné par le temps, les Magistrats lui en ont substitué un autre plus magnifique, & d'un meilleur goût. La famille de Jeanne subsistoit encore, il y a quelques années, en Anjou & en Bretagne ; mais le dernier mâle est mort en 1760. A la requête du Procureur-Général, en 1614, on ôta à cette famille sa plus belle prérogative, qui consistoit en ce que les femmes, indépendamment de la condition de leurs maris, ennoblissoient leurs enfants. L'illustre Rollin a regardé la privation de ce droit comme une chose qui mérite les regrets d'un bon citoyen. On voit encore au-

jourd'hui à Orléans une croix que les bourgeois firent élever sur le pont, au pied de laquelle sont représentés Charles VII, & la Pucelle, armés de pied en cap.

PUISMIROL DE S. MARTIN, (*mademoiselle*) Languedocienne. Elle a fait beaucoup de vers, sur la fin du dernier siecle, temps où elle vivoit. On a cru devoir les recueillir dans un volume imprimé à Toulouse.

PULCHÉRIE, fille de l'Empereur Arcadius, partagea la puissance impériale avec son frere Théodose le Jeune. Après sa mort, quoiqu'âgée de cinquante ans, elle épousa un vieil Officier nommé *Marcien*, & mourut six ans après en 444.

PUTASHÉLI, femme de Tutémur, ou Ven-Tsong, Empereur de la grande Tartarie & de la Chine.

Cette Princesse eut peu de part aux affaires pendant la vie de son époux; mais après sa mort, c'est-à-dire en 1332, elle s'empara de tout le gouvernement. Elle fit d'abord proclamer le Prince Ilinchipin, âgé de sept ans, qui mourut au bout de quelques mois. Elle n'eut pas moins de crédit pour élever à l'empire Touhan-Témur, neveu de Tutémur, lequel donna tout pouvoir à l'Impératrice Putashéli, & lui conféra le titre d'*Impératrice grand-mere*. Il résolut cependant dès-lors de s'en défaire.

Au mois de juin 1341 l'Empereur fit publier par toutes les provinces un manifeste, dans lequel il exposoit tout ce que l'Empereur Tutémur & l'Impératrice Putashéli avoient fait contre Hoshila, son frere. Il se plaignoit amérement de ce qu'on l'avoit relégué sans qu'il fût coupable de rien, & de ce qu'on avoit voulu le faire passer pour le fils d'un autre que de Hoshila. Il ôta ensuite à Putashéli le titre d'*Impératrice grand'mere*, & l'exila. Elle mourut bientôt après.

PYTHIAS, fille d'Aristote. On lui attribue quelques sentences qui font voir qu'elle étoit digne d'avoir eu pour pere un si grand homme.

PYTHONISSE, fameuse courtisanne d'Athenes.



QUI

QUENTIN, (*madame de Saint-*) *Voyez* SAINT-QUENTIN.

QUIQUERAN, (*Clermonde de*) Provençale native d'Arles, » étoit, dit Jean de Nostredame, » une belle femme, tant accomplie & reluisante en- » tre les dames du pays, qu'elle ne recevoit compa- » raison aucune, non pas seulement en beauté, » mais en sens & bonté. « Hugues de Santcyre, célebre troubadour, fit pour elle plusieurs belles chansons provençales.

QUITILLI DE LA MIRANDE, (*Lucrece*) demoiselle Italienne, se distingua dans l'art de la peinture au commencement du seizieme siecle. Elle composa quelques histoires fort estimées des Peintres.





RABUTIN, (*Marie de*) dame de Chantal, &c. *Voyez* SÉVIGNÉ.

RACHEL, fille de Laban. Jacob, pour l'obtenir, servit son pere pendant sept ans; ce terme expiré, Laban trompa Jacob, & mit dans son lit Lia, sœur ainée de Rachel; Jacob se plaignit en vain. Laban exigea encore de lui sept années de service pour Rachel: l'amoureux Jacob se soumit à cette condition, & ne crut pas trop acheter l'aimable Rachel, par quatorze ans de travaux.

Cette épouse chérie, après six ans de stérilité, lui donna deux fils, Joseph & Benjamin, qui hériterent de la tendresse que Jacob avoit eue pour leur mere. Rachel mourut en accouchant de Benjamin.

RADEGONDE, (*sainte*) Reine de France, quatrieme femme de Clotaire I, dit *le Vieux*, étoit fille de Berthaire, Roi de Thuringe, qui fut dépouillé de ses Etats, & privé de la vie par son frere Hermenfroi, lequel éprouva le même sort de la part de Thierry, Roi d'Austrasie, & de Clotaire, Roi de Soissons, ligués ensemble. Cette Princesse n'avoit que sept à huit ans, lorsqu'elle échut en partage à Clotaire, qui l'épousa quoiqu'elle eut à peine atteint sa quinzieme année, c'est-à-dire en 538. Mais soit que la mésintelligence se mît entre ces deux époux, soit que Radegonde préférât les saintes austérités du cloître aux douceurs de la royauté, trois ans après son mariage, elle quitta brusquement la cour, & alla prier saint Médard, Evêque de Noyon, de lui donner le voile; ce qu'il fit avec quelque scrupule, parce que la Reine agissoit sans le consentement de son mari. Le zele

la porta bientôt après à visiter le tombeau de saint Martin à Tours, accompagnée d'une jeune fille nommée *Agnès*, qu'on a cru faussement être sa sœur. S'étant fixée enfin à Poitiers, elle y fonda une abbaye sous le titre de *sainte Croix*, où elle vécut dans l'exercice des vertus monastiques : non moins lettrée que pieuse, elle entretint un commerce de lettres avec Fortunat, le premier Poëte de son temps. Elle mourut en 587 ou 590.

RAGNETRUDE, concubine de Dagobert I, avec le titre de *Reine*, fut aimée de ce Prince dans un voyage qu'il fit en Austrasie, vers 629. Il en eut un fils nommé *Sigebert*, qui fut saint Sigebert, Roi d'Austrasie, & chef de la troisieme branche de nos Rois.

RAHAB tenoit une hôtellerie dans Jéricho. Les espions que Josué envoya dans cette ville logerent chez elle. Le Roi de Jéricho en étant instruit lui envoya ordre de livrer ces deux hommes : Rahab les fit cacher, & répondit aux envoyés du Roi, que ces étrangers s'en étoient allés. Josué pour reconnoître ce service épargna Rahab & sa famille dans le carnage universel qu'il fit faire des habitants de Jéricho.

RAMBOUILLET, (*Julie d'Angennes, Marquise de*) Duchesse de Montausier.

Le nom de *Rambouillet* sera toujours cher aux gens de lettres. On ne peut trop souvent le consacrer dans les ouvrages qu'on présente au public. Voici ce que l'Auteur de la vie de M. le Duc de Montausier nous apprend de l'illustre Duchesse qui fait le sujet de cet article. » Le Marquis de Salles » (qui fut depuis le Duc de Montausier) fut un des » plus fideles adorateurs de madame & de made- » moiselle de Rambouillet. Le terme d'adorateurs » ne semblera pas trop fort à quiconque sait le res- » pect & la vénération que s'attiroient la mere & » la fille, moins par l'élevation de leur rang, que par » la grandeur de leurs vertus. L'une & l'autre étoient

» regardées universellement, non-seulement comme
» des femmes d'un mérite rare, mais comme des
» espeçes de divinités mortelles; & l'hôtel de Ram-
» bouillet étoit, pour ainsi dire, le sanctuaire où
» l'on alloit leur payer un tribut d'hommages, dont
» on s'acquittoit d'autant plus volontiers, qu'elles
» croyoient moins en être dignes. Une foule de
» gens choisis, tous estimables par la science,
» l'esprit, la politesse & la probité, formoient autour
» de ces deux héroïnes une cour égale à celle des
» Rois. Des personnes de tout rang, de tout âge,
» de tout sexe, de tout pays s'empressoient à la
» grossir : les Princes & les Princesses même ne dé-
» daignoient pas d'y paroître ; & y être admis, étoit
» pour les conditions médiocres un titre qui les re-
» levoit. Les grands y venoient chercher cette no-
» ble simplicité & cette liberté honnête, qui sem-
» blent être bannies des palais des Rois. Les Savants
» y trouvoient ce goût exquis & délicat qui fait
» tout le prix de la science, & sans lequel la science
» n'offre rien que de rebutant. Les dames y ap-
» prenoient que leur sexe ne doit point les éloigner
» de la belle littérature. Les jeunes gens s'y for-
» moient à ces manieres aimables, qui, sans rien
» sentir de la contrainte, ne passent jamais les bor-
» nes de la plus exacte pudeur. Les étrangers y ad-
» miroient cette vivacité, cette aisance, cette dé-
» licatesse si naturelle aux Français, jointe à une
» sagesse, à une modestie, à une candeur dignes des
» premiers temps. Tous y accouroient comme à une
» école de vertu; & si tous n'en sortoient pas plus
» vertueux, tous au moins ne pouvoient disconve-
» nir que la vertu s'y faisoit voir avec ses atraits
» les plus touchants. «

Après cette peinture aussi fidelle qu'ingénieuse, le même Auteur ajoute : « M. de Salles étoit un
» cadet avec un bien modique ; & mademoiselle
» de Rambouillet avoit pour le mariage une aver-
» sion naturelle, qu'elle justifioit agréablement en

à leur naiſſance. Plein d'eſtime pour cette illuſtre Comteſſe, Henri III la choiſit entre pluſieurs autres pour être dame d'honneur de la Reine Louiſe, ſa femme ; & dans cette place importante elle fut le modele & l'admiration des dames de la cour. En 1589 elle obtint permiſſion de ſe retirer dans ſes terres. La vie qu'elle y mena juſqu'à ſa mort fut un tiſſu de bonnes œuvres, qui lui mériterent les regrets de toute l'Auvergne. Elle mourut le 14 de ſeptembre 1607.

RAVENNE. (*Marguerite de*) *Voyez* MARGUERITE DE RAVENNE.

RAZILLY, (*Marie de*) iſſue d'une famille diſtinguée dans la Touraine, s'acquit une grande réputation par ſes poéſies, & eut part aux bienfaits de Louis XIV, qui lui accorda une penſion de deux mille livres. Elle mourut à Paris le 26 de fevrier 1704, âgée de quatre-vingt-trois ans.

REBECCA, femme d'Iſaac, mere de Jacob & d'Eſaü.

REBECCA, fille du Rabin Meïr Tiktner, célebre par ſa ſcience.

REGINE *ou* REINE, nom propre ou honorifique d'une concubine de Charlemagne, qu'il aima beaucoup, & qui le fit pere de pluſieurs enfants, entr'autres de Hugues, dit l'*Abbé*, Chancelier de Louis le Débonnaire ; de Dreux, Evêque de Metz, mort en 853.

REINELDE, *ou* RENELLE, (*ſainte*) vierge & martyre, au pays de Cleves, dans le ſeptieme ſiecle, fille du Comte Wilgered, & de ſainte Amalberge, fut maſſacrée par les Huns dans l'égliſe de Zancht en Flandre l'an 680.

RENARD. (*Pheliſe*) *Voyez* PHELISE RENARD.

RENÉE DE FRANCE, fille de Louis XII, & d'Anne de Bretagne, née à Blois le 25 d'octobre 1510, femme d'Hercule d'Eſt, II du nom, Duc de Ferrare : cette Princeſſe diſtinguée par ſon eſprit & par ſon ſavoir, adopta les erreurs de Calvin

Brantôme dit à ce sujet que » se ressentant peut-» être des méchants tours que les Papes Jules & » Léon avoient faits au Roi son pere en tant de » sortes, elle renia leur puissance, ne pouvant faire » pis, étant femme. » Elle mourut au château de Montargis le 12 de juin 1575, âgée de soixante-cinq ans. Clément Marot fut son Secretaire.

RENÉE DE LORRAINE, Duchesse de Baviere, fille ainée de François, Duc de Lorraine, dit *le Sage*, & de Christine de Danemarck, se distingua entre toutes les Princesses de son temps par sa sagesse & par sa piété. Elle fut mariée en 1568 à Guillaume, Prince, puis Duc des deux Bavieres, V du nom, qu'elle rendit pere de dix enfants. Elle mourut dans les exercices de la vie dévote le 25 de mai 1602, très-regrettée de son mari & de toute sa famille.

RENÉE DE RIEUX. *Voyez* RIEUX.

RESPHA, concubine de Saül, Roi d'Israël. David, son successeur, ayant livré aux Gabaonites les deux fils qu'elle avoit eus de ce Prince, avec cinq autres enfants de Michol, fille de Saül, pour être crucifiés, afin d'appaiser la colere de Dieu, Respha étendit un cilice sur une grande pierre, & s'y tint jour & nuit, depuis le commencement de la moisson jusqu'aux pluies de l'automne, pour empêcher les bêtes sauvages & les oiseaux du ciel de déchirer les cadavres de ses enfants.

RHÉA SYLVIA, fille de Numitor, Roi d'Albe, fut mere de Romulus & de Remus, malgré les soins d'Amulius, son oncle, qui l'avoit fait renfermer parmi les Vestales, pour qu'elle n'eût point d'enfants.

RHODÉ, fille Juive, qui la premiere annonça aux fideles de Jerusalem que S. Pierre étoit sorti miraculeusement de prison.

RHODIENNES. (*les*) Soliman II, Empereur des Turcs, ayant mis le siege devant Rhodes, capitale de l'isle de ce nom, qui fut prise en 1522, les dames de la ville & les paysannes des environs

se distinguerent par leur courage & par leur résolution. Non-seulement elles préparoient les huiles, les eaux bouillantes & les feux d'artifice destinés à lancer sur leurs ennemis ; plusieurs s'avancerent encore sur la breche, & secoururent de leurs bras les intrépides Chevaliers.

Une entr'autres, maîtresse du Gouverneur d'un des forts de Rhodes, ayant su qu'il venoit d'être tué à l'assaut, s'avança sur la muraille, tenant deux jeunes enfants qu'elle avoit eus du Chevalier ; & là, par un zele plus que barbare, après avoir fait sur eux le signe de la croix, & les avoir embrassés, elle leur coupa la gorge & les jetta tout sanglants dans les flammes ; puis, courant à l'endroit où son amant avoit perdu la vie, elle se saisit de sa cotte d'armes & de son épée, & s'élança comme un éclair au milieu des Turcs, qui la percerent de coups.

RHODOPE, fille de Thrace, d'abord esclave avec Esope, ensuite coutisanne, amassa dans ce dernier métier de si grandes richesses qu'elle fut en état de faire élever une des fameuses pyramides d'Egypte.

RIBERA, (*Catherine*) dame Espagnole, de la maison des Ducs d'Alcala, a écrit plusieurs vers en sa langue.

RICART, (*mademoiselle*) vivoit à la fin du siecle dernier. Elle n'est connue que par une piece de vers de sa façon, adressée à la Reine d'Espagne.

RICCI, (*Catherine de*) de l'illustre maison de ce nom, qui a donné des Evêques & des Cardinaux à l'église, née à Florence le 2 d'avril 1522, Religieuse du tiers-ordre de S. Dominique, célebre par sa sainteté & par ses miracles, mourut le 3 de fevrier 1589.

RICCOBONI, (*Helene Baletti*) Ferraroise, connue ci-devant au théatre Italien, sous le nom de *Flaminia*, est auteur d'une *Lettre critique sur la Traduction de la Jerusalem délivrée*, &c ; du *Nau-*

frage, comédie; & d'*Abdilly*, Roi de Grenade, comédie.

RICCOBONI, (*Marie Laboras de Mezieres, femme de François*) fils de la précédente, retirée du théatre italien en 1761, a composé les scenes françaises du *Prince de Salerne*, & grand nombre d'autres ouvrages fort ingénieux.

RICHARDE, seconde femme de Charles le Gros *ou* le Gras, troisieme fils de Louis le Germanique, frere de notre Roi Louis le Begue, & lui-même Empereur & Roi de Germanie, après la mort de son frere Carloman. Elle fut mariée en 877; & dix ans après, Charles l'accusa d'adultere avec Luitgard, Evêque de Verceil & son premier Ministre. Il la fit comparoître dans une diete ou assemblée des Etats, & protesta publiquement de son déshonneur, en assurant qu'il n'avoit eu, comme époux, aucun commerce avec l'Impératrice. Richarde confirma ce dernier point; & quant à l'autre, elle offrit d'en prouver la fausseté par l'épreuve de l'eau bouillante ou du fer chaud, comme c'étoit la coutume de ces temps d'ignorance. Il ne paroît pas que sa proposition ait été acceptée. On prononça le divorce, & elle se retira dans un monastere près de Strasbourg, où elle mourut en 911. On fait que l'Empereur son époux éprouva depuis le sort le plus funeste, & fut réduit à manquer de pain. Il étoit plus fait pour le cloître que pour le trône.

RICHEBOURG. (*madame la Grange de*) On attribue à cette dame deux comédies intitulées *le Caprice de l'Amour*, & *la Dupe de soi-même*, imprimées en 1732. On la fait encore auteur de mauvaises Traductions de quelques mauvais Romans espagnols, qui sont *les Aventures de Flore & Blanchefleur*, *Persile & Sigismonde*; *les Aventures de dom Ramire de Roxas*, & *de donna Léonor de Mendoce*, & quelques autres.

RICHILDE, Reine de France, seconde femme de

Charles le Chauve, étoit une Princesse d'une beauté rare & d'un mérite extraordinaire. Charles, pour l'épouser, vouloit répudier Ermentrude, sa premiere femme; il en fut empêché par la crainte qu'il eut du Pape & des Ecclésiastiques, qui commençoient alors à se rendre redoutables aux Souverains. Richilde se contenta du titre de *favorite* jusqu'à la mort de la Reine. Elle épousa son amant en 870, & fut couronnée Impératrice. Elle eut l'administration des affaires en France pendant l'expédition de Charles en Italie. Ce Prince étant mort en 877 empoisonné par un Médecin Juif, Richilde, qui s'étoit fait voir jusqu'alors sage & vertueuse, ne paroît pas s'être comportée de même pendant son veuvage. Si l'on en croit Foulques, Archevêque de Rheims, » le » diable étoit par-tout où elle alloit; on ne voyoit » à sa suite que dissentions, emportements, incen- » dies, pillages, meurtres, libertinage, & toute es- » pece d'excès. « Ses liaisons avec son frere Boson la firent même soupçonner d'avoir trempé dans la conjuration qui fit périr l'Empereur son mari. L'année de la mort de Richilde est incertaine.

RICTRUDE, (*sainte*) veuve, Abbesse de Marchiennes en Flandre, sous le regne de Clovis II, morte le 12 de mai 688.

RIEUX, (*Renée de*) connue à la cour de Henri III sous le nom de *la belle de Châteauneuf*, étoit fille de Jean de Rieux, d'une illustre maison de Bretagne, & fut, à l'âge de quatorze ans, mise auprès de Catherine de Médicis, en qualité de fille d'honneur. Charles IX étoit alors sur le trône. Le Duc d'Anjou, son frere, qui fut depuis Henri III, ne put voir mademoiselle de Châteauneuf, sans être violemment épris de ses charmes. Il employa la muse de Desportes pour exprimer sa passion. La fille d'honneur y répondit par la même voie; & ce commerce de galanterie valut au Poëte trente mille livres de rente. Voici l'une des pieces de Desportes qui contribua le plus à sa fortune. C'est le portrait

de mademoiselle de Rieux, dans la bouche du Duc d'Anjou :

SONNET.

Beaux nœuds crespés & blonds, nonchalamment épars,
Dont le vainqueur des Dieux s'emprisonne & se lie :
Front de marbre vivant, table claire & polie,
Où les petites Amours vont aiguiser leurs dards ;

Epais monceau de neige, aveuglant les regards,
Pour qui de tout objet mon œil se défallie :
Et toi, guerriere main, de ma prise embellie,
Qui peut, nue, acquérir la victoire de Mars ;

Yeux, pleurant à la fois tant d'aise & de martyre ;
Souris, par qui l'Amour entretient son empire ;
Voix, dont le son demeure au cœur si longuement ;

Esprit, par qui le fer de notre âge se dore,
Beautés, graces, discours, qui m'allez transformant,
Las, connoissez vous point comme je vous adore ?

Mademoiselle de Rieux se maria depuis assez malheureusement ; elle » tua virilement de sa pro» pre main, dit Brântôme, Antinotti Florentin, qu'elle » avoit épousé par amourette, & qu'elle surprit couché » avec une autre. « Elle prit une seconde alliance avec Philippe Altoviti, Baron de Castellane, déterminé ligueur, & ennemi particulier de Henri d'Angouleme, Grand-Prieur de France & Gouverneur de Provence, qui le poignarda lui-même en 1586. On ignore l'année de la mort de sa veuve.

RIGONTE, fille du Roi Chilpéric I, & de Frédegonde, n'est connue dans l'histoire que par ses déréglements.

RIOS, (*Françoise de los*) demoiselle Espagnole, n'étoit âgée que de douze ans lorsqu'elle traduisit du latin en espagnol la Vie de la bienheureuse Angele de Foligni, publiée en 1618.

ROCHECHOUART, (*Marie-Madeleine-Gabrielle de*) fille de Gabriël de Rochechouart, Duc de Mortemart, Pair de France, Abbesse de Fontevrault, a fait la gloire de son sexe & l'ornement de son siecle, par l'étendue de ses connoissances & la pénétration de son esprit. On a dit que de l'assemblage des talents & des qualités qu'elle possédoit on eût pu former les plus grands hommes de son siecle. Elle mourut à Fontevrault le 15 d'août 1704, âgée de cinquante-neuf ans.

ROCHEFORT, (*Luciane*, ou *Lucienne de*) fille de Gui le Rouge, Comte de Rochefort, Grand-Sénéchal de France, fut mariée à l'âge de dix ans, en 1104, avec Louis, fils de Philippe I, Roi de France, qui fut depuis Louis VI, dit *le Gros*. Mais le mariage n'ayant pas été consommé, ce Prince le fit casser en 1107, au concile de Troyes, pour cause de parenté.

ROCHEFOUCAULD, (*Sylvie Pic de la Mirande, Comtesse de la*) sœur de la Comtesse de Randan, dont on a vu l'article ci-dessus, épousa François, Prince de Marsillac, nommé *Comte de la Rochefoucauld*, & mourut en couches de son fils François IV du nom, Comte de la Rochefoucauld. Elle fut très-regrettée de son mari, & mérita de l'être par sa douceur, par sa modestie & par sa piété. Protectrice des gens de lettres, & femme elle-même de beaucoup d'esprit, elle fut célébrée dans leurs écrits. Joachim du Bellai fit son épitaphe.

ROCHE-GUILHEM, (*Mademoiselle de la*) ne nous est connue que par les jolis Romans qu'elle a donnés au public. Elle vivoit à la fin du siecle dernier & au commencement de celui-ci. Un de ses meilleurs ouvrages est l'*Histoire des Favorites*, où l'on regrette que le faux soit mêlé souvent avec le vrai. Il en est de même de ses autres productions, dont voici les titres : *dernieres Œuvres de mademoiselle de la Roche-Guilhem, contenant plusieurs Histoires galantes*; les *Aventures Grenadines*; *Ario-*

viste, Roman héroïque dans le goût de ceux de mademoiselle de Scuderi. On ignore l'année de la mort de mademoiselle de la Roche-Guilhem. Ses ouvrages vivront encore long-temps ; si le style en devient suranné, les sujets en seront toujours nouveaux & agréables.

ROCHES, (*Madeleine Neveu*, & *Catherine Frandonet sa fille*, *dames des*) à Poitiers, se sont rendues célebres dans le seizieme siecle, par leur esprit & par leur savoir. Turnebe, Auteur contemporain, & du même pays, a mêlé sa voix à celles de presque tous les Poëtes du temps, pour chanter ces illustres Savantes. Voici comme il s'exprime :

C'est à bon droit que l'on peut croire
Que Poitiers est le vrai séjour
Des doctes filles de mémoire.
Si quelqu'un ne le croit, qu'il voie
Ces deux *Roches* qui jusqu'aux Cieux
Elevent leur chef sourcilleux,
Qui comme deux astres flamboie.

Qu'il oye l'harmonieux chant
De leurs poésies divines,
Et il connoîtra à l'instant
Que les Muses sont Poitevines ;
Il verra que les vers chantés
Des Muses qui Poitiers habitent
Plus que ceux-là des Grecs méritent
Etre par-dessus tous vantés.

Il connoîtra que cette troupe
De deux muses vaut beaucoup mieux
Que celle qui loge en la croupe
De ce mont qui se fend en deux.
Que doncques plus on ne s'étonne
Si l'on te chante volontiers,
Puisque dans les murs de Poitiers
Les muses logent en personne.

Thomas Morus, traduisit du latin en Anglois une piece de son aïeul sur la Passion, & du grec aussi en anglois l'Histoire ecclésiastique d'Eusebe.

ROQUE-MONTROUSSE, (*Madame de*) savante du siecle dernier, possédoit la philosophie, la géométrie, les belles-lettres, la langue latine. Elle traduisit plusieurs Odes d'Horace en vers français; & l'on trouve de ses poésies dans la Pandore de M. de Vertron.

ROSARE. (*Elizabeth de*) *Voyez* ROSERES.

ROSE, (*sainte*) fille de Gaspard Florez, née à Lima, au Pérou. Le coloris de son teint lui fit donner le nom de *Rose*. En 1606 elle entra dans le tiers-ordre de saint Dominique, & y vécut saintement jusqu'à sa mort, arrivée le 24 d'août 1617.

ROSEMONDE, fille de Guinimond, Roi des Gépides, épousa Alboin, Roi des Lombards, quoiqu'il fût le meurtrier de son pere. Alboin ayant voulu contraindre son épouse à boire dans le crâne de son pere, Rosemonde indignée résolut d'ôter la vie à ce barbare; elle pria Pérédée, Seigneur Lombard, de l'aider dans l'exécution de ce dessein. Voyant qu'il n'y vouloit pas consentir, elle se mit secretement dans le lit d'une des femmes de Pérédée, une nuit qu'il la devoit venir voir. Lorsque Pérédée en eut usé avec elle comme avec sa femme, Rosemonde se fit connoître, & lui déclara qu'après ce qui s'étoit passé, il falloit qu'il perdît Alboin, ou qu'Alboin le perdît. Pérédée, déterminé par ce motif, exécuta le meurtre. Rosemonde s'enfuit à Ravenne avec Helmige, son Ecuyer, qu'elle épousa. L'Exarque Longin lui ayant promis de l'épouser, si elle se défaisoit d'Helmige, Rosemonde ne balança pas: lorsque son époux sortoit elle lui présenta un breuvage empoisonné, dont l'effet fut très-prompt. Helmige, sentant les premieres atteintes du poison, & soupçonnant son épouse, la força de boire le poison qui étoit resté dans le vase; ainsi Rosemonde

accompagna malgré elle l'époux dont elle avoit voulu se délivrer, vers l'an 572.

ROSERES, (*Isabelle de Joie*, ou *de*) dame Espagnole qui, selon ce que rapporte François-Augustin della Chiesa, prêchoit dans l'église cathédrale de Barcelone avec l'admiration de tout le monde. Etant allée à Rome sous le pontificat du Pape Paul III, elle y convertit plusieurs Juifs, par ses prédications, & les assista même par d'abondantes aumônes.

ROSSAN, (*Marie de*) Marquise de Gange. La beauté, les richesses, & la vertu même, loin de faire des heureux, conduisent souvent au malheur. L'exemple de cette vérité est terrible. Marie de Rossan, nommée pendant sa jeunesse *mademoiselle de Château-Blanc*, naquit en 1637. Elle étoit fille du sieur de Rossan, & de la demoiselle de Joanis, qui devoit hériter de cinq cens mille livres de son pere Joanis, Seigneur de Nocheres. A l'âge de treize ans, elle fut mariée au Marquis de Castellane, petit-fils du Duc de Villars. Ces deux époux étoient au comble du bonheur; rien n'égaloit la beauté de la Marquise, que la douceur de son caractere, & la solidité de son jugement. Ce trésor étoit trop précieux pour être renfermé dans l'enceinte d'une famille; il parut à la cour, & enleva tous les suffrages. Le Roi lui marquoit son estime en dansant avec elle dans les ballets; & les courtisans ne la nommoient que *la belle Provençale*. La Reine de Suede assura qu'elle n'avoit jamais vu de figure si parfaite dans tous ses voyages. Un de ses contemporains fait ainsi son portrait.

» Son teint, animé par le plus beau rouge, étoit
» d'une blancheur extraordinaire; ce qui paroissoit
» d'autant mieux que ses cheveux étoient extrême-
» ment noirs : ils tomboient avec tant de graces
» sur son beau sein d'albâtre, qu'on ne pouvoit la
» voir sans admirer cette nuance & ce bel accord
» de la nature. Son visage rond étoit relevé par

» l'embonpoint, par la vivacité des traits, & par » la convenance de toutes ses parties. Ses yeux » grands, bien fendus, noirs comme le geai, faisoient, avec sa jolie bouche & ses belles dents, » une impression dont il étoit difficile de se préserver. » Comme le nez, par sa seule disposition, suffit pour » tout gâter dans le plus beau visage, on peut bien » penser que la Marquise ayant le plus gracieux, » le plus charmant qu'on pût trouver, il ne servoit » qu'à relever la majesté de tous ses traits ; ses » bras, ses mains, sa taille, sa démarche, son » maintien ne laissoient rien à désirer pour avoir » la plus agréable image d'une belle personne. « Son portrait est le chef-d'œuvre de Mignard.

Le public ne put s'imaginer que la Marquise ne possédoit tant de qualités que pour son époux : on lui supposa des intrigues secrettes ; & sa vertu fut regardée comme le voile qu'elle employoit pour les couvrir. La mort du Marquis désabusa ces crédules calomniateurs ; il périt dans un naufrage ; & Marie, veuve à l'âge de dix-neuf ans, se retira chez madame d'Ampus sa belle-mere. Ses adorateurs n'attendoient que la fin de son deuil pour lui renouveller leurs hommages : la jeune veuve, pour se dérober à leurs importunités, se retira à Avignon, sa patrie, & s'enferma dans un couvent. Le sieur de Lanide, Marquis de Gange, Gouverneur de Saint-André, la poursuivit dans sa retraite, & fut assez heureux pour la dégoûter du cloître. Il passoit pour le plus bel homme de la cour. Il plut à Marie dès la premiere entrevue, & le mariage fut conclu en 1658 ; mais leur union fut de bien peu de durée. Le Marquis, sous un bel extérieur, cachoit l'ame la plus noire. Comme amant il eut l'art de se contrefaire ; mais comme mari il se dédommagea d'une contrainte aussi pénible, & dévoila bientôt son affreux caractere. Il éclata d'abord par la jalousie : les éloges les plus innocents le mettoient en fureur ; & dès qu'on nommoit sa femme il la croyoit infidelle.

Ce fut-là le moindre des malheurs qui accablerent la Marquise. L'Abbé & le Chevalier de Gange, ses beaux freres, en devinrent amoureux. Le premier, homme violent & souple, vertueux & criminel, furieux & compatissant selon les circonstances, gouvernoit entiérement l'esprit du Chevalier docile par foiblesse, & même celui du Marquis, auquel il s'étoit rendu nécessaire par son économie dans l'administration de ses biens. Son premier soin fut d'appaiser la jalousie, en donnant beaucoup d'éloges à la vertu de sa femme. Le Marquis persuadé rendit à sa femme sa premiere tendresse; & l'Abbé ne tarda pas à se faire un mérite auprès d'elle de ce changement. Son éloquence fut inutile, & ses soins parurent trop intéressés. » Si vous avez appris à » m'aimer, lui dit la Marquise, il faut apprendre » à m'estimer; sachez que rien ne peut me déter- » miner à faire naufrage; & si j'étois capable d'une » pareille foiblesse, vous seriez le dernier homme » pour qui je l'aurois. «

Le Chevalier, dont le caractere étoit plus doux, étoit traité moins durement; mais la Marquise n'avoit pour lui qu'un sentiment fraternel. L'Abbé se méprit à ces témoignages d'amitié, & les prit pour de l'amour : le Chevalier le crut aussi; mais lorsqu'il s'expliqua, il reçut la même réponse. Alors l'Abbé s'unit avec son frere, & tous les deux se promirent un mutuel secours dans la défaite de la Marquise. Ces deux amants se voyant rebutés, passerent d'un amour violent à une haine déclarée. L'Abbé traita la vertu de la Marquise d'hypocrisie, & fabriqua mille anecdotes à son déshonneur. Le Marquis, toujours porté à mal penser de sa femme, crut facilement tout ce que l'Abbé en disoit; & l'Abbé triomphant représentoit à la Marquise qu'il avoit sa réputation dans les mains, & qu'il ne tenoit qu'à lui de la flétrir, ou de la rétablir. Mais loin de réussir, il ne parut qu'un monstre aux yeux de la Marquise, qui ne déguisa point l'horreur qu'il lui

inspiroit. L'Abbé furieux mit de l'arsenic, au lieu de sucre, dans une crême qu'elle devoit manger. Elle en fut légérement incommodée, parce que le lait émousse les acides du poison. Cependant le public, informé de cet accident, raisonna diversement, & personne n'en soupçonna l'auteur. La Marquise elle-même parut tranquille; & son aïeul maternel étant mort, elle recueillit une succession considérable, qui lui rendit pour un temps les bonnes graces de son époux.

Lorsque les chaleurs furent passées, le Marquis proposa d'aller à Gange pendant l'automne. Sa malheureuse épouse y consentit; & comme si elle eût pressenti sa triste destinée, elle fit son testament avant son départ, & institua pour héritiere sa mere, à condition qu'elle appelleroit à sa succession, ou son petit-fils, qui n'avoit alors que six ans, ou sa fille, qui n'en avoit que cinq. En même temps elle fit une déclaration par laquelle elle reconnut, devant les Magistrats d'Avignon, qu'elle désavouoit tout testament qui seroit postérieur à celui-là. Ces deux actes ne furent pas long-temps secrets; & son mari, persuadé qu'elle haïssoit sa famille, dissimula cependant son chagrin, & confia à l'Abbé le soin de sa vengeance. La Marquise fit célébrer dans plusieurs endroits le saint Sacrifice pour obtenir la grace de ne pas mourir sans Sacrements; & après avoir fait ses adieux à toutes ses connoissances, elle partit pour Gange, & fut reçue par sa belle-mere, dont elle n'auroit jamais dû se séparer. Les premiers jours se passerent en fêtes: il sembloit qu'on eût oublié de part & d'autre tous les sujets de mécontentement; mais l'indigne Abbé méditoit, sous un visage riant, le complot le plus affreux. Le Marquis ne voulut pas en être le témoin, il se retira à Avignon: & madame d'Ampus, sentant l'hiver s'approcher, quitta sa chere fille, & se retira à Montpellier, où elle faisoit sa résidence. L'Abbé, maître absolu de la maison, ne s'annonça plus sous le titre

d'amant. Pour mieux venir à bout de son dessein, il affecta de bonnes intentions; & pour avoir la paix il conseilla à la Marquise de révoquer le testament. Elle le fit avec la meilleure foi du monde, & en fit un autre en faveur de son mari, mais la protestation devant les Magistrats ne fut point révoquée.

Le 17 de mai 1667 la Marquise voulut se purger. L'Abbé prépara lui-même la médecine; mais elle la trouva si épaisse & si noire qu'elle la fit jetter, & se servit de pilules qu'elle avoit. L'Abbé fut très-surpris de voir que sa médecine avoit produit un effet salutaire. Furieux, il détrempe dans de l'eau-forte de l'arsenic & du sublimé, & paroît devant la Marquise, tenant ce breuvage d'une main & un pistolet de l'autre. Le Chevalier entre aussi l'épée à la main, & l'Abbé, lançant un regard affreux: » madame, s'écrie-t-il, il faut mourir, » choisissez: voici le fer, le feu & le poison. « En vain cette belle innocente eut recours aux larmes: » & vous aussi, dit-elle au Chevalier, qu'elle croyoit » moins barbare, vous demandez ma mort!.... C'en » est fait, madame, répondit-il; il faut prendre » votre parti, ou nous le prendrons pour vous. « En même temps on lui mit le pistolet sous la gorge. La Marquise leva les yeux au Ciel, & avala le poison; mais le Chevalier s'étant apperçu que la matiere s'étoit précipitée au fond du verre, en fit une pâte avec un poinçon d'argent, & dit à la Marquise, » allons, madame, il faut avaler le goupillon. « Elle le prit, mais le laissa dans sa bouche; & s'étant enfonçée dans son lit, elle l'y rejetta sans qu'ils s'en apperçussent. Ensuite elle les conjura d'avoir pitié de son ame, & de lui envoyer un confesseur. Les deux scélérats se retirerent; fermerent la porte sur eux, & allerent chercher un Prêtre aussi barbare qu'eux, qui étoit à leur service depuis vingt-cinq ans. A peine furent-ils sortis que la Marquise s'habilla; & sans être effrayée du pé-

ril, elle gagna une fenêtre qui donnoit sur la basse-cour du château, & qui avoit vingt-deux pieds de hauteur. Pendant qu'elle préparoit ses draps pour faciliter sa descente, le Prêtre arriva, & la Marquise se jetta par la fenêtre; mais le Prêtre l'ayant retenue par le bout de sa jupe, & cette jupe, qui n'étoit que de taffetas, lui étant restée dans les mains, elle tomba heureusement sur ses pieds, qu'elle écorcha parce qu'ils étoient nuds. Le Prêtre voyant la victime échappée, courut à une fenêtre par où elle alloit passer, & fit tomber une grosse cruche d'eau pour l'écraser. La Marquise étoit assise au bas de cette fenêtre, & se provoquoit à vomir, en mettant dans son gosier la tresse de ses cheveux. La cruche tomba à ses pieds; la peur qu'elle lui causa, jointe au violent mouvement de sa chûte, lui fit aisément rejetter la plus grande partie du poison. Un Sanglier domestique l'avala & en mourut. Après avoir repris ses sens, la Marquise chercha un asyle, & voyant un palefrenier: » Mon ami, lui cria-t-elle, » ouvre-moi l'écurie; je suis empoisonnée, sauve-moi » la vie. « Le palefrenier vole à son secours, la prend entre ses bras, & la confie à des femmes. Cependant le Chevalier & l'Abbé la cherchoient de tous côtés: la Marquise à cette nouvelle prit la fuite, & les deux freres crioient à la populace que leur sœur étoit folle; que sa maladie étoit causée par des vapeurs de matrice. Ils la joignirent à trois cens pas du château, auprès d'une maison appartenante au sieur Duprat. Le Chevalier l'y fit entrer; & comme le peuple s'attroupoit à la porte, l'Abbé resta en dehors, &, le pistolet à la main, menaça de casser la tête au premier qui approcheroit, ne voulant pas, ajoutoit-il, que sa sœur se donnât en spectacle dans sa folie. Le sieur Duprat n'étoit point chez lui, & sa femme n'osoit la secourir, tant le Chevalier paroissoit terrible. Heureusement la dame Brunel avoit sur elle une boîte d'orviétan, & la Marquise

en mangea plusieurs morceaux secrettement, pendant que le Chevalier se promenoit dans la chambre. Cependant le peu de poison qui lui restoit dans le corps lui brûloit les entrailles ; il étoit si corrosif, que quelques gouttes avoient déjà noirci son sein. Elle demanda de l'eau ; mais le Chevalier, qui ne vouloit pas qu'on la secourût, lui cassa le verre entre les dents, & s'écria qu'il étoit plus que suffisant pour avoir soin de sa sœur. La compagnie se retira aussi-tôt. Sa beauté, son innocence, ses larmes ne purent attendrir le Chevalier furieux de la voir lutter si long-temps contre la mort : il lui donna deux coups d'épée dans le sein. Cette malheureuse victime se traîne jusqu'à la porte, &, d'une voix éteinte, appelle du secours. La rage de son ennemi redouble ; il lui porte cinq coups, & laisse dans son épaule le tronçon de son épée. Les demoiselles qui étoient dans la chambre voisine, accoururent aux cris de la Marquise ; & la voyant toute ensanglantée, elles voulurent déchirer son cruel ennemi. Le Chevalier prit la fuite, & cria à son frere : » Retirons-nous, Abbé, » l'affaire est faite. « L'Abbé voyant qu'on appelloit par la fenêtre un Chirurgien, monte dans la chambre le pistolet à la main pour achever la Marquise ; mais la dame Brunel détourna le coup, en lui frappant le bras : il se servît alors du pommeau pour écarter la foule ; sa valeur fut inutile. Toutes les femmes se jetterent sur lui avec une fureur inouie, & le jetterent hors de la maison.

Il étoit alors neuf heures du soir. Une des dames, femme d'un Ministre, & experte dans la chirurgie, étancha les plaies, & trouva qu'aucun des coups n'étoit mortel ; mais il falloit retirer de l'épaule le tronçon d'épée : » Ne craignez rien, dit la Marquise, » appuyez votre genou contre l'épaule ; j'ai encore » la force de souffrir cette opération. « Pendant ce temps les Consuls de Gange vinrent lui offrir main-forte, & toute la noblesse des environs se rendit

auprès d'elle. Le Baron de Treſſan pourſuivit les aſſaſſins ; ils s'étoient déjà embarqués proche d'Agde, & ne craignoient plus la Juſtice.

Cependant le Marquis fut fort étonné quand il apprit que ſes freres avoient fait tant d'éclat pour le débarraſſer de ſa femme. Il blâma leur imprudence, & ſe rendit à Gange, mais ſi lentement qu'on le ſoupçonna d'avoir part au complot. La Marquiſe l reçe ut avec la plus tendre effuſion, imputant ſon malheur à l'abſence de ce cher époux. Le Marquis affecta quelques marques de douleur ; mais il ſe trahit lorſqu'il la pria de révoquer ſa proteſtation contre tout teſtament poſtérieur à celui qu'elle avoit fait dans Avignon, parce que le Vice-Légat avoit refuſé d'enregiſtrer le dernier. Ce fut alors qu'elle s'apperçut de toute la barbarie de ſon époux : auſſi répondit-elle avec fermeté, que ſa ſituation demandoit d'autres ſoins, & qu'elle laiſſoit toutes choſes dans l'état actuel. Madame de Roſſan ſa mere, ne pouvant ſouffrir la vûe du Marquis, quitta ſa fille, trois jours après ſon arrivée; & la Marquiſe demanda à être tranſportée à Montpellier, où demeuroit ſa mere, ſous le prétexte d'être plus à propos ſecourue : mais ſon état demandoit du repos ; l'on ne ſongea qu'à guérir ſes bleſſures, ſans penſer au poiſon. Son embonpoint & l'éclat de ſes couleurs tromperent les plus habiles ; mais la violence des douleurs lui fit connoître que bientôt elle ne ſouffriroit plus. Elle reçut les Sacrements ; & après avoir conjuré ſon fils de laiſſer le ſoin de ſa vengeance à Dieu & à la Juſtice, elle expira ſur les quatre heures du ſoir le 5 de juin 1667, après dix-neuf jours de maladie. On ouvrit ſon corps auſſi-tôt après ſa mort ; la ſeule impreſſion du poiſon lui avoit brûlé les entrailles, & noirci tout le cerveau.

Cette horrible aventure ayant été divulguée, le Parlement de Toulouſe avoit député le ſieur de Catelan, Conſeiller, pour ſe tranſporter à Gange & y interroger la Marquiſe. Sur ſes dépoſitions M. de Ca-

telan décréta le Marquis & le fit arrêter ; mais on ne put trouver contre lui que des ſoupçons. Le Marquis ſe défendit en habile homme ; le public l'avoit déclaré coupable : il fut donc condamné à être dégradé de nobleſſe, à perdre tous ſes biens, & à être banni pour toujours de ſa patrie. L'indigne Prêtre fut jetté dans les galeres pour toute ſa vie. La Marquiſe craignoit tant ſa cruauté, que lorſqu'il lui préſenta l'Euchariſtie elle la crut empoiſonnée, & l'obligea de la partager avec elle. Cette crainte ſera peut-être blâmée par une piété ſévere ; mais elle eſt excuſée par la nature. L'Abbé & le Chevalier furent condamnés à être rompus vifs. Madame du Noyer, dans ſes Lettres, l. 1, dit avoir vu depuis à Avignon le Marquis ; mais que ſon fils le dénonça & l'obligea de ſortir du royaume. Il ſe retira à Veniſe, avec le Chevalier ſon frere ; & tous les deux furent tués dans Candie, dont les Turcs s'emparerent en 1669, après un ſiege de vingt-cinq ans.

L'Abbé ſe refugia en Hollande, & fut précepteur du jeune Comte de Lippe, Souverain de Viane, près d'Utrecht, ſous le nom *de la Martelliere*. Soit remords, ſoit ambition, il ſe comporta ſi ſagement, & inſpira à ſon éleve une morale ſi pure qu'il devint bientôt l'ami intime de la maiſon, & eut le bonheur de plaire à une jeune demoiſelle de la famille. Malgré ſon mérite la Comteſſe empêcha ce mariage ; elle penſoit que les plus rares vertus n'égaloient jamais la naiſſance. L'Abbé crut lever cet obſtacle en découvrant la ſienne ; mais au nom d'*Abbé de Gange* toute la maiſon ſe crut empoiſonnée : » Gange eſt chez moi, crioit elle ; & je vis encore ! « On le mit à la porte ſur le champ, & on le chaſſa de toute la principauté. Sa maîtreſſe ne l'abandonna point ; elle ſe refugia avec lui à Amſterdam, où il s'établit maître de langues : ils ſe marierent enſuite ſécrettement ; mais comme de Gange ne pouvoit pas encore jouir des biens de ſon épouſe, le jeune Comte, ſon éleve, pourvut à la ſubſiſtance

des deux époux. De Gange n'en fut pas plus heureux. L'image ſanglante de ſa belle-ſœur lui retraçoit continuellement ſon crime. Il mit à profit ſes remords, & ſa bonne conduite lui mérita d'être admis dans le conſiſtoire des Proteſtants.

Qu'il nous ſoit permis de dire un mot ſur les enfants de la Marquiſe. Son fils, jeune Capitaine de Dragons, étant en garniſon à Metz, eut ordre de rançonner les Huguenots à diſcrétion. Il étoit depuis long-temps fort amoureux de la femme d'un Orfévre Proteſtant, qu'on vantoit par-tout pour ſa beauté. Cette femme, ne pouvant ſe réſoudre à aller à la meſſe, dit au jeune Capitaine : » Marquis, vous » avez dit que vous m'aimiez ; pour me le prouver, » faites-moi ſortir du royaume, & mettez au ſervice » le prix que votre amour vous dira. « Le généreux Capitaine ne voulut point obtenir de la néceſſité ce qu'il avoit attendu de ſon amour, & ſans être effrayé des ſuites de cette évaſion, il la fit ſortir ſecrettement de la ville, & conduire en pays étranger.

La ſœur du Marquis, élevée par les ſoins de ſa grand'mere, épouſa, à l'âge de douze ans, le Marquis de Péraut, qui en avoit ſoixante & dix. Il avoit été autrefois l'amant de la grand'mere de ſa jeune épouſe ; & il ne ſe maria que pour priver de ſa riche ſucceſſion un frere qu'il croyoit indigne de ſon amitié. Son âge ſervit mal ſa vengeance : pour avoir un héritier il fit coucher avec ſa femme un page ; elle reconnut le ſtratagême, & ne voulut jamais y conſentir. Le Marquis mourut quelque temps après, & malgré lui laiſſa tous ſes biens à ſon frere.

La jeune Marquiſe, ſi conſtamment attachée à un mari ſeptuagénaire, ne fut pas ſi fidelle à ſon ſucceſſeur, qui joignoit aux agréments de la jeuneſſe un extérieur agréable ; c'étoit le Marquis de Durban. Les premieres années de ce mariage furent heureuſes ; & la naiſſance de pluſieurs enfants alloit cimen-

ter l'union des deux époux, lorsqu'un Chevalier, que sa figure rendoit la terreur des peres & des maris, fut piqué de trouver dans la Marquise une femme vertueuse. Il résolut de prouver au public que la vertu dans les femmes n'étoit, selon lui, qu'une chimere. Il ataqua la Marquise avec tant de graces qu'elle se trouva trop foible pour y résister. Il eut soin d'instruire toute la ville du succès de ses empressements. C'étoit chaque jour des aubades nouvelles, des rendez-vous secrets où il faisoit intervenir beaucoup de monde. Le Marquis, moins jaloux que sensible à l'honneur, défendit à sa femme de voir le Chevalier. Défense inutile : il le trouva un jour enfermé avec sa femme ; mais le Chevalier échappa à son ressentiment, & courut souper avec une troupe de débauchés chez un pâtissier nommé *le Coq*. A ce nom, le Chevalier éclata de rire : » cet homme est trop gras pour un coq, dit-il à » ses amis, il en faut faire un chapon. « On applaudit à cette idée, & l'on se mit à l'ouvrage ; le malheureux pâtissier mourut dans l'opération. Le Vice-Légat informé du crime, donna au Chevalier le temps de s'échapper, pour ne pas flétrir dans sa personne une famille distinguée. Avant de monter dans sa chaise il alla voir madame de Durban, lui raconta son aventure, & lui demanda son portrait pour le consoler, disoit-il, dans son bannissement. Elle courut aussi-tôt dans la ruelle de son lit, en détacha un grand, qui servoit de pendant à celui de son mari, & le lui donna. Le Chevalier la quitta, sans faire aucune attention au portrait. A peine fut il parti que madame de Durban s'en apperçut, & envoya sur le champ après lui pour lui remettre son portrait. Le Chevalier étoit prêt à changer de chevaux lorsqu'il vit un homme approcher de sa chaise. Il crut avoir à faire à la maréchaussée, & cria à son postillon de redoubler de vîtesse. Revenu de sa frayeur à l'aspect du mercure de son amante, il jura beaucoup après lui, & fit attacher le portrait avec qua-

tre clous derriere la chaise, où l'on met les armes: Il ne l'en fit détacher que pour le donner en paiement au postillon; & dès le jour même le portrait de madame de Durban fut exposé en vente à Avignon, & son aventure devint l'histoire du jour. Elle disparut pour quelque temps, & revint enfin auprès de son mari.

Quelque temps après le Marquis de Gange revint en France, & se fit aimer de M. de Bâville, en forçant ses vassaux Protestants à aller à la messe. Mais son fils le décela auprès du Roi, & l'obligea de se sauver à Avignon, & de-là à l'Isle près de la fontaine de Vaucluse, suivi du Comte de Gange, son frere.

ROSSANE (*donna Olympia Aldobrandina, Princesse de*) fut une des femmes les plus ambitieuses de la cour de Rome: elle étoit petite-niece du Pape Clément VIII, & avoit épousé en premieres noces le Prince Marc-Antoine Borghèse. Etant demeurée veuve dans une grande jeunesse, & ayant de la beauté, de la naissance, du bien, de l'esprit, elle fut recherchée de plusieurs Princes. Mais elle préféra à tous les partis qui se présenterent, dom Camille Pamphile, neveu d'Innocent X, & cela, afin d'avoir part au gouvernement. La même raison la porta à préférer pour sa fille un neveu de Pape, Augustin Chigi, fils du Connétable Colonne. Elle se vit attrapée sous Innocent X; car au lieu d'entrer dans sa faveur, par son mariage avec dom Camille, elle fut contrainte de le suivre dans son exil.

ROSSI, (*Properce de*) dame Italienne fort estimée, dans le siecle dernier, pour ses beaux desseins & ses figures de marbre.

ROSWIDE, ROSVITE, *ou* HUROSVITH, Religieuse du Monastere de Gandersheim, en Allemagne, née d'une famille très-noble, se distingua par sa science, & par quelques ouvrages en prose & en vers, imprimés à Nuremberg en 1501.

ROTRUDE, *ou* CHROTRUDE, premiere femme de Charles Martel, fut mere de Carloman, Duc & Prince des Français, & de Pépin le Bref. Elle mourut en 724.

ROTRUDE, fille de Charlemagne, morte le 6 de juin 810.

ROUCI, (*Anne de*) Reine de France. *Voyez* ANNE DE RUSSIE.

ROUSSILLE. (*Marie-Angélique de Scoraille de*) *Voyez* FONTANGES.

ROUX. (*madame le*) *Voyez* LUILLIER. (*Madeleine*)

ROWE, (*Elizabeth*) fille de Gaultier Singer, née à Ilchester, dans la province de Sommerset, le 11 de septembre 1674, épousa l'illustre Thomas Rowe, & se montra digne d'un tel époux par ses talents & son goût pour la littérature. Elle publia en anglois plusieurs poésies qui sont encore très-estimées aujourd'hui. Elle se retira à la campagne sur la fin de sa vie, & y mourut le 20 de fevrier 1737.

ROXANE, fille d'Oxiarte, Prince Persan, & l'une des femmes d'Alexandre le Grand, fut mise à mort avec son fils Alexandre le Jeune, par ordre de Cassandre.

ROXELANE, Sultane favorite, puis femme de Soliman II, Empereur des Turcs, fut redevable à son esprit autant qu'à sa beauté, de l'Empire absolu qu'elle exerça pendant plus de trente ans en Turquie. Si l'on en croit un grand nombre d'Ecrivains, elle étoit Française d'origine. La plus commune opinion est qu'elle étoit Italienne ou Russienne. Quoi qu'il en soit, de simple esclave dans le serrail, elle parvint à se faire aimer du Sultan; & non-seulement elle écarta toutes ses rivales, elle vint encore à bout de forcer Soliman à la déclarer sa légitime femme, quoiqu'un long usage eût fait comme une loi aux Empereurs de ne jamais se marier. Dans ce haut degré d'élévation elle fit éclater les rares

talents qu'elle avoit reçus de la nature pour le gouvernement & l'administration des affaires. Les Ministres, les Généraux d'armée, les Gouverneurs des provinces recevoient souvent d'elle leurs instructions; & Soliman trouvoit tous les jours des motifs de s'applaudir de la confiance qu'il avoit dans l'Impératrice. Elle en abusa cependant pour la perte des fils ainés du Sultan, Bajazet & Mustapha, que ce Prince avoit eus d'une autre favorite; & sa politique cruelle approcha du trône Sélim, son propre fils, quoiqu'il en fût, sans contredit, le moins digne. Roxelane ne vit finir son empire qu'avec sa vie. On ignore en quelle année elle mourut.

ROYE, (*Eléonor de*) Princesse de Condé. *Voyez* CONDÉ.

ROYERE, (*Marie-Anne de*) fille d'un gentilhomme Protestant des environs de Blois. En 1686 Louis XIV donna une lettre de cachet pour faire conduire sa sœur ainée aux Ursulines de Beaugenci; mais ses parents avertis à temps, l'emmenerent avec eux en Angleterre. Ceux qui étoient chargés des ordres du Roi, ne trouvant plus mademoiselle de Royere l'ainée, prirent la cadette, alors âgée de six ans, & la conduisirent aux Ursulines de Beaugenci, qui l'éleverent dans la religion Catholique. Elle mourut en 1709.

ROYSHAN RAY, ou RUSHN RAY BEGUM, qu'on écrit diversement *Raveherreta*, ou *Roshenara Begum*, c'est-à-dire *la Princesse lumineuse*, née en 1617, étoit fille cadette de Schah Jehan, cinquieme Empereur des Mogols.

Elle n'étoit ni si belle ni si spirituelle que Begum Saheh; mais elle n'étoit ni moins gaie ni moins enjouée, & ne haïssoit pas plus le plaisir que sa sœur. Elle s'attacha entiérement à Aureng-Zeb, son troisieme frere, & par conséquent se déclara ennemie de Dara l'ainé, & de Begum Saheh; ce qui fut cause qu'elle n'eut pas beaucoup de bien, ni beaucoup de part aux affaires.

ROZÉAL, (*Elizabeth*) dame Angloise, belle-sœur du savant Guillaume Alan, résista avec ses trois filles à Edmond Traford, Calviniste, que le Parlement d'Angleterre avoit envoyé dans le pays de Lancastre, d'Yorck, & autres provinces, pour maltraiter les Catholiques.

ROZÉE, (*N.*) née à Leyde en 1632, excella dans un nouveau genre de peinture, où elle n'employoit que la soie, au lieu des couleurs. Elle mourut en 1682, âgée de cinquante ans.

RUFINE, (*sainte*) eut la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ, dans le temps de la persécution de Valérien.

RUSSIE, (*Anne de*) Reine de France. *Voyez* ANNE DE RUSSIE.

RUTILIE, dame Romaine, que Séneque propose pour un modele de tendresse maternelle. Elle supporta courageusement la perte d'un fils plein de mérite, qu'elle eut de M. Aurélius Cotta, son mari.





SAB

SABA (*la Reine de*) vint du fond de l'Arabie à Jerusalem, pour voir Salomon & entendre ses oracles. Elle présenta de riches présents à ce Prince, & en reçut de plus précieux encore. A la vue de la magnificence de Salomon, & du bel ordre qui régnoit dans son palais, elle s'écria : » Heureux » ceux qui voient tous les jours Salomon, & qui » vivent sous ses loix ! «

SABINE POPPÉE, Impératrice Romaine. *Voyez* POPPÉE.

SABINE, Impératrice Romaine & mere d'Adrien, étoit petite-niece de Trajan. Ce Prince n'ayant point d'enfants, elle fut regardée comme l'héritiere de l'Empire, & devint l'objet des vœux de la plus illustre noblesse de Rome. » A ces grandes espérances de » fortune, dit M. de Serviez, Sabine joignoit une » beauté avec laquelle peu d'autres pouvoient en» trer en comparaison, & une sagesse qui ne se dé» mentit jamais. Elle allioit la gravité des mœurs » à la modestie de son visage. Ennemie de tous les » plaisirs & de tous les divertissements où il en» troit la moindre irrégularité, elle portoit par-tout » un extérieur grave & composé, qui marquoit son » humeur sévere, & ce fut de son air sérieux & mé» lancolique qu'Adrien prit prétexte, dans la suite, » de lui reprocher des manieres brusques & un na» turel fâcheux, bizarre & incommode. « Tant qu'Adrien fut obligé de se contraindre, c'est-à-dire pendant la vie de Trajan, qui lui avoit fait épouser son héritiere, il témoigna pour Sabine de grands égards ; mais il changea de conduite lorsqu'il fut parvenu à l'Empire ; & l'Impératrice sa femme fut, de toutes les compagnies, celle qu'il fréquenta le

moins. Il n'eut pour elle que du mépris, & se livra sans réserve aux plus honteuses débauches. On assure que, sentant sa fin approcher, il fit mourir Sabine, pour ne pas lui laisser la consolation d'être veuve du plus ingrat des maris.

SABINA TRANQUILLINA. *Voyez* TRANQUILLINE.

SABLIERE, (*Madeleine-Henriette Hesselin, dame de la*) née en 1636 & morte en 1694, s'est distinguée par un esprit supérieur & capable de toutes les sciences. Elle fut aimée du Marquis de la Fare, & finit par se jetter dans la dévotion. Madame de Sévigné, dans une de ses Lettres, après avoir parlé de la rupture, ou, comme elle s'exprime, de la solution de continuité entre la Fare & madame de la Sabliere, dit de celle-ci : » Sans avoir » quitté sa maison, où elle retourne encore quel- » quefois ; sans avoir dit qu'elle renonçoit à tout, » elle se trouve si bien aux Incurables qu'elle y » passe quasi toute sa vie, sentant avec plaisir que » son mal n'étoit pas comme celui des malades » qu'elle sert. Les Supérieurs de cette maison sont » charmés de son esprit ; elle les gouverne tous ; ses » amis vont la voir ; elle est toujours de très-bonne » compagnie. La Fare joue à la bassette ; voilà la » fin de cette grande affaire, qui attiroit l'attention » de tout le monde ; voilà la route que Dieu avoit » marquée à cette jolie femme. «

SABUCO, (*donna Oliva de Nantès*) étoit d'Alcaras en Espagne, & avoit un génie des plus supérieurs, comme on le voit encore par ses écrits. Le traducteur du P. Féijoo en parle en ces termes : » Ce qui l'a rendue plus recommandable a été son » nouveau système philosophique & médicinal, où » elle établit, contre tous les anciens, que ce n'est » pas le sang qui nourrit nos corps, mais le suc » blanc qui passe du cerveau dans tous les nerfs, » & où elle attribue aux vices de cette rosée vi- » tale presque toutes les infirmités. L'Angleterre

» curieuse a embrassé avec ardeur ce système que
» l'Espagne peu soigneuse a négligé ; & à présent les
» Espagnols le reçoivent des mains des étrangers....
» Il paroît aussi que cette savante femme a pré-
» cédé René Descartes dans l'opinion qui établit
» dans le cerveau l'unique domicile de l'ame raison-
» nable, quoiqu'elle l'étende à toute la substance,
» & qu'elle ne la renferme point précisément dans
» la glande pinéale. « Cette dame étoit si sûre de la vérité de ses observations, qu'elle offrit de démontrer en présence des Physiciens & des Médecins les plus savants d'Espagne, que la physique & la médecine qu'on enseignoit dans les écoles étoit tout-à-fait défectueuse. Elle vivoit sous Philippe II.

SAINT-ANDRÉ, (*mademoiselle de*) fille savante du dernier siecle, a fait en vers l'*Hiver de Versailles*, & la *Description de la belle Chapelle de Sceaux*.

SAINT-ANGE, (*Damigelle de*) dame de Bresce, en Lombardie, est louée par Philippe de Bergame, son directeur, pour sa piété solide, son innocence & ses autres vertus. Elle étoit fille de Mathieu de Saint-Ange, brave Officier, & fut mariée avec Augustin Martinengue, jeune homme de beaucoup de mérite & d'une naissance illustre. Elle en eut quatre enfants ; mais n'étant encore que dans sa vingtieme année, elle eut le malheur de le perdre, & le pleura long-temps amérement. Elle passa son veuvage dans la pratique des vertus chrétiennes, & mourut au mois de juillet 1469, âgée de trente-quatre-ans.

SAINT-MARTIN. (*madame de*) On ne connoît d'elle que son nom & un assez mauvais roman intitulé, *la Reine de Lusitanie*, qui n'est point fini. Les personnages en sont allégoriques, & racontent aussi d'une maniere allégorique quelques événements de la cour de Louis XIV.

SAINT-MAYOLLE, (*la Comtesse de*) mise, par M. de Vertron, au rang des femmes savantes de

son siecle, a traduit de l'italien en français un livre intitulé *la République de Naples.*

SAINT-PHALIER, (*mademoiselle de*) morte à Paris en 1757, est Auteur des ouvrages suivants, *Recueil de poésies*, un volume *in-12*; *la Rivale confidente*, comédie en prose; *le Porte-feuille rendu*, ou *Lettres historiques; les Caprices du Sort*, ou *Histoire d'Emilie.*

SAINT-QUENTIN, (*mademoiselle de*) fille d'un savant Avocat au Parlement de Paris, vivoit sur la fin du siecle dernier. Elle a donné au public un Traité sur la possibilité de l'immortalité corporelle, avec une Réponse aux objections qui lui ont été faites.

SAINT-SEVERIN, (*Félice de*) *Voyez* GRAVINES.

SAINTE-HÉLEINE, (*mademoiselle de Longuevue, depuis madame la Comtesse de*) étoit contemporaine de M. de Vertron, l'un de ses plus grands admirateurs. Il en parle comme d'une des plus belles & des plus savantes personnes de son sexe; mais il n'indique aucun de ses ouvrages.

SAINTONGE, (*Louise-Génevieve Gillot de*) née à Paris en 1650, & morte dans la même ville, le 24 de mars 1718, avoit un beau génie, & a fait beaucoup d'honneur à son sexe. Elle avoit reçu une excellente éducation; & son amour pour les belles-lettres se trouva confirmé par M. de Saintonge, Avocat de mérite, avec qui elle fut mariée. Cette dame a composé depuis 1693 deux opéra, *Didon* & *Circé;* un *Ballet des Saisons*, & deux comédies, *Griselde* & l'*Intrigue des concerts.* Elle a aussi laissé deux volumes de poésies diverses, qui ont été imprimées à Dijon.

Voilà ce que dit de cette dame le Dictionnaire des théatres: nous ajouterons seulement qu'elle est Auteur de l'*Histoire de dom Antoine de Portugal*, & qu'elle-même étoit originaire de Portugal, petite-fille de dom Gomez, frere de Scipion Vasconcellos,

qui fut obligé de quitter sa patrie pour avoir soutenu les intérêts de dom Antoine. Quelqu'intéressant que doive paroître ce morceau historique, trouvé, dit-on, dans les papiers de dom Gomez, il est si fort contredit par toutes les Histoires de Portugal & d'Espagne, qu'on ne peut y ajouter aucune sorte de croyance. On attribue encore à madame de Saintonge la traduction d'un Roman espagnol intitulé, *la Diane de Montemayor, mise en un nouveau langage, avec une Idylle sur le mariage de madame la Duchesse de Lorraine*, & des *Lettres en vers burlesques*. Si le principal mérite de notre Auteur est d'avoir retranché dans ce Roman les longueurs, les obscurités, les froides peintures, il faut avouer que ce mérite est médiocre, puisque la *Diane de Montemayor*, telle qu'elle est actuellement, est encore un ouvrage sans goût, sans style, sans netteté.

SALABERGE, (*sainte*) née en Champagne dans le sixieme siecle, Abbesse du monastere de saint Jean de Laon, où elle mourut en 655.

SALAMPSO, fille d'Hérode le Grand, Roi de Judée, & de Mariamne.

SALIEZ, (*Antoinette de Salvan de*) née à Alby, se distingua par son goût pour les lettres & par plusieurs ouvrages. Elle étoit de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue. En 1704 elle forma une société, qu'elle appella *société des Chevaliers de la Bonne-foi*, & dont elle dressa les statuts ; voici le premier :

Une amitié tendre, sincere,
Plus douce mille fois que l'amoureuse loi,
Doit être le lien, l'aimable caractere
Des Chevaliers de Bonne-foi.

Cette dame mourut le 14 de juin 1730.

SALOMÉ, fille d'Hérode le Grand, & de sa neuvieme femme nommée *Elpide*.

SALOMÉ, sœur d'Hérode le Grand, par ses calomnies & ses artifices enflamma la colere de son

frere contre son épouse Mariamne, dont elle redoutoit les charmes & le crédit. Elle mourut un an ou deux après la naissance de Jesus-Christ.

SALOMONE : c'est le nom qu'on donne à la mere des Machabées. » Elle fut, dit le P. le Moine, » fille de saints Conquérants, & mère de Martyrs, » & donna à la Judée une héroïne Chrétienne avant » le Christianisme. « Antiochus, Roi de Syrie, s'étant rendu maître de Jerusalem l'an 168 avant J. C., voulut faire renoncer les Juifs au culte du vrai Dieu, & employa pour cet effet les tourments les plus terribles. Sept freres entr'autres furent arrêtés avec leur mere Salomone ; & le Roi n'ayant pu, par menaces ni par prieres, les obliger à manger de la chair de pourceau, qu'il savoit leur être interdite par la loi de Moïse, il les fit battre de verges & expirer dans les supplices les plus inouis. Salomone fut non-seulement présente à leur martyre, elle les encouragea même à souffrir constamment, & mourut après eux dans les flammes.

SALONINE, Impératrice Romaine, femme de Gallien, » étoit, dit un Auteur moderne, d'une ex» cellente beauté ; & ce qui en relevoit les char» mes, c'étoit une grande sagesse qui ne se démen» tit jamais. Elle avoit aussi du savoir, & beau» coup d'estime pour les Savants. Elle favorisa de » sa protection les hommes de lettres ; & le Philo» sophe Plotin en reçut souvent de généreux té» moignages. « Sa bonté lui gagna le cœur des Romains ; mais ni sa douceur ni ses vertus ne purent fixer le volage Gallien, qui n'eut pas même pour elle les égards qu'exige la simple bienséance.

SAPHO, l'une des femmes que l'antiquité nous vante le plus, étoit de Mytilene dans l'isle de Lesbos, & vivoit encore six cens dix ans avant Jesus-Christ. Elle s'acquit une grande réputation par ses poésies, dont il ne nous reste que peu de fragments, & qui, s'ils font honneur à son esprit, n'en font nullement à ses mœurs, qu'elle avoit très-corrompues.

Elle fut mariée à Cercala, riche particulier de l'Isle d'Andros, après la mort duquel, dit le savant Longepierre, elle » renonça au mariage, mais non pas » au plaisir d'aimer. Elle avoit l'ame trop passionnée pour pouvoir s'en passer; ce qu'on peut aisément juger par la tendresse qui est répandue » dans ses poésies, & qui l'a mise, sans contredit, » au-dessus de tous les Poëtes en ce point. Aussi, se » sentant trop foible pour vaincre un penchant aussi » violent que celui-là, elle s'y abandonna toute entiere, & aima de toutes les manieres dont on peut » aimer, allant même fort au-delà des bornes que » la modestie & la pudeur prescrivent naturellement » à son sexe. « Elle finit par s'amouracher d'un jeune homme nommé *Phaon*, qu'elle suivit en Sicile, & qui la força par ses mépris à se précipiter du haut du promontoire de Leucate dans la mer, pour éteindre ses feux avec sa vie.

SARA *ou* SARAÏ, femme d'Abraham, naquit l'an du monde 2049, & 1986 avant Jesus-Christ. A l'âge de quatre-vingt-dix ans elle accoucha d'un fils nommé *Isaac*, héritier des richesses d'Abraham & des promesses faites à sa race.

SARA, fille de Raguel. Le démon avoit étranglé les sept premiers maris qu'elle avoit eus : le jeune Tobie, qui fut le huitieme, évita un pareil sort en passant en prieres la premiere nuit de ses noces.

SARROCHIA, (*Margareta*) savante Napolitaine du dix-septieme siecle, excella dans l'étude de la philosophie, de la théologie & des belles-lettres. Elle fit un poëme héroïque en italien, de la Vie de Scanderberg, Roi d'Albanie, & composa diverses épigrammes en vers latins. Sa maison étoit une sorte d'Académie ouverte à tous les gens d'esprit; mais sa vanité lui faisoit tirer de chacun un tribut de louanges qu'on ne donnoit le plus souvent qu'à sa cuisine. Dans l'espece d'enthousiasme que produisit en elle le titre de Protectrice des Savants

qu'on lui prodiguoit de toutes parts, elle crut pouvoir exercer ſur les ouvrages l'empire abſolu qu'elle exerçoit ſur les Auteurs. On ſe moqua d'elle & de ſes prétentions.

SASSENAGE, (*Marguerite de*) d'une illuſtre maiſon du Dauphiné, maîtreſſe de Louis XI, qui s'attacha à elle lorſqu'il n'étoit encore que Dauphin. Elle étoit jeune quoique veuve ; & le commerce de galanterie qu'elle entretint avec Louis dura pluſieurs années. Il en naquit trois filles, qui furent dans la ſuite mariées avantageuſement.

SAVIGNY, (*Nicole de*) demoiſelle de Saint-Rhemy, maîtreſſe de Henri II, Roi de France. On ne ſait rien de particulier à ſon ſujet.

SAUMAISE, (*Charlotte*) niece du ſavant Saumaiſe. *Voyez* BREGY.

SAVOIE. (*Agnès de*) *Voyez* AGNÈS DE SAVOIE.

SAVOIE. (*Charlotte de*) *Voyez* CHARLOTTE DE SAVOIE.

SAVOIE, (*Anne de*) Impératrice de Conſtantinople. *Voyez* ANNE DE SAVOIE.

SAVOIE, (*Anne de*) Princeſſe de Tarente. *Voyez* ANNE DE SAVOIE.

SAVOIE, (*Béatrix de*) Comteſſe de Provence. *Voyez* BÉATRIX DE SAVOIE.

SAVOIE, (*Bonne de*) Ducheſſe de Milan. *Voyez* BONNE DE SAVOIE.

SAVOIE, (*Louiſe de*) Ducheſſe d'Angoulême. *Voyez* LOUISE DE SAVOIE.

SAVOIE. (*Marie-Adélaïde de*) *Voyez* MARIE-ADÉLAÏDE DE SAVOIE.

SAWDA, la ſeconde femme du faux prophete Mahomet. On croit qu'elle mourut ſous le Califat d'Omar, deuxieme ſucceſſeur de Mahomet.

SAXE, (*Anne de*) Princeſſe d'Orange. *Voyez* ANNE DE SAXE.

SCALA. (*Alexandra*) *Voyez* ESCALE.

SCANTILLA, (*Manlia*) Impératrice Romaine,

ne nous est connue que par son ambition & sa vanité. Les Soldats prétoriens ayant massacré l'Empereur Pertinax l'an de J. C. 192, & personne ne se présentant pour venger cet attentat, ils pousserent l'insolence jusqu'à mettre l'empire à l'encan. Didius Julianus, petit-fils du célebre Jurisconsulte Salvius Julianus, étoit un des plus riches Sénateurs de Rome. Excité par les discours de sa femme, il mit l'enchere sur Sulpicien, beau-pere de Pertinax, & fut proclamé Empereur. Scantilla jouit, pendant les deux mois que son époux occupa le trône, des honneurs d'Impératrice, & retomba dans l'obscurité lorsque Septime Sévere s'étant rendu maître de l'Italie, le Sénat, qui approuva son entreprise, envoya massacrer Julien dans le palais.

SCHAH'JREDDOR, femme de Nodgemeddin-Ayoud, Soudan d'Egypte dans le treizieme siecle. Le nom de *Schah'jreddor*, ou *Shaj-al-dor*, qui signifie en arabe *arbre de perles*, lui fut donné à cause de ses grandes qualités. Elle étoit Turque de nation; & de simple concubine du Soudan, elle parvint à partager avec lui l'empire. Douée d'un génie supérieur, elle surpassoit toutes celles de son sexe en beauté, comme elle surpassoit tous les hommes en courage & fermeté. Nodgemeddin étant mort de la gangrene, elle tint quelque temps sa mort cachée; & après avoir eu quelques conférences avec le Général des Mamelus, elle assembla par son conseil tous les principaux Emirs & Officiers de l'Etat, & les obligea, comme par ordre du Soudan, de prêter serment de fidélité à Turan-Schah, fils de Nodgemeddin. Elle continua ensuite de gouverner l'Egypte jusqu'à l'arrivée du nouveau Soudan à Mansurah, que nous nommons *la Massoure*, & elle résigna l'autorité entre ses mains.

Pour le dire en passant, les Français faisoient alors la guerre en Egypte, sous les ordres de leur Roi S. Louis. Le nouveau Soudan résolut de faire les derniers efforts pour les chasser; mais il n'y

réussit

réussit que l'année suivante, qui fut la 1250e de l'ere chrétienne. Le Roi de France fut fait prisonnier, & Touran Schah étant entré en négociation avec ce Prince au sujet de sa rançon sans avoir consulté ses Emirs, ceux-ci le massacrerent, à l'instigation, dit-on, de Schah'jreddor. Les Mamelus déclarerent Schah'jreddor Reine absolue ; son nom fut publié dans les prieres, & on frappa la monnoie à son coin. Moez-Ibegh, un des principaux Emirs, fut nommé son Atabek ou Gouverneur ; mais les troubles dont l'Empire étoit agité, firent changer presqu'aussitôt ces dispositions, & l'on proclama Soudan Ibegh lui-même. Il étoit à peine installé qu'on lui substitua un jeune Prince de la famille de Saladin, nommé *Mousa*, qu'il détrôna peu de temps après. Pour s'assurer la couronne, il épousa Schah'jreddor. Au bout de trois ans, il voulut prendre une autre femme ; mais cette Princesse le fit assassiner. Elle n'eut pas le temps de recueillir le fruit de son crime, la mere du fils d'Ibegh, proclamé Soudan par les troupes, l'ayant fait massacrer & jetter dans les fossés de la ville.

SCHOLASTIQUE, (*sainte*) sœur de S. Benoît, vécut, ainsi que lui, dans les pieux exercices du cloître, & fonda une communauté de Religieuses. Tous les ans elle alloit voir son frere : à son dernier voyage, elle prédit sa mort prochaine ; & l'on dit qu'étant morte trois jours après, S. Benoît vit l'ame de sa sœur qui montoit au Ciel sous la forme d'une colombe.

SCHOMBERG, (*Marie de Hautefort, Maréchale de*) fille d'honneur de la Reine Marie de Médicis, dont elle fut depuis dame d'atour, ne fut pas moins célebre par sa beauté que par sa vertu. Son humeur douce & pacifique la fit aimer du bon Roi Louis XIII ; mais le Cardinal de Richelieu troubla bientôt cette liaison qu'il craignoit lui devoir être funeste, & fit exiler mademoiselle de Hautefort. Ce même Ministre l'ayant fait rapeller

quelque temps après, elle vécut deux ans à la cour tendrement aimée du Monarque, qui fut encore contraint de l'en éloigner pour plaire au Cardinal. Elle n'y reparut qu'après la mort de ce Ministre. En 1646 elle épousa Charles de Schomberg, Maréchal de France, & mourut en 1691, âgée de soixante-quinze ans.

SCHONAUGIE, (*Elizabeth de*) Abbesse de l'ordre de S. Benoît au douzieme siecle, s'est rendue célebre par ses révélations, & par un ouvrage qu'elle fit sur la fête de sainte Ursule & des onze mille vierges.

SCHURMAN, (*Anne-Marie de*) née en 1607, célebre par l'étendue & la multitude de ses connoissances, & encore plus par sa rare modestie.

SCRIBONIA, troisieme femme d'Auguste qui la répudia le jour même qu'elle accoucha de la célebre Julie. Le prétexte fut l'humeur jalouse & emportée de cette Romaine.

SCUDERY, (*Madeleine de*) née au Havre-de-Grace en 1607, étoit, suivant M. Bosquillon, Auteur de l'Eloge de cette illustre Savante, d'une maison très-noble, très-ancienne, & toujours guerriere, originaire du royaume de Naples, & établie en Provence depuis plusieurs siecles, fille d'une pere galant & brave, qui avoit servi avec distinction sur mer & sur terre, & qui avoit eu sous l'Amiral de Villars le gouvernement du Havre-de-Grace : nourrie, élevée par une mere de l'illustre maison de Goustiménil-Martel, qui avoit joint à la naissance l'esprit, la beauté & la vertu ; instruite par un oncle plein de sentiments d'honneur, qui avoit l'esprit très-doux & très-cultivé, & qui avoit vécu à la cour de trois de nos Rois ; dès qu'elle parut à Paris, elle s'y trouva en possession d'une réputation avantageuse, qui alla toujours croissant. Tout l'hôtel de Rambouillet, ce tribunal où l'on décidoit souverainement du mérire & de l'esprit, & dont les jugements étoient si équitables & si respectés, se hâta de prononcer en sa faveur. On ne

trouva rien à redire en elle ; rien qui sentît la province ; on la regarda comme si elle eût été née à la cour, ou qu'elle y eût passé toute sa vie.

Voyant la fortune de sa maison renversée par des aventures glorieuses ; riche des seuls biens de son esprit, elle crut qu'elle devoit en faire usage pour trouver les moyens d'acquitter de grosses dettes qu'elle n'avoit point contractées, & dont elle avoit bien voulu se charger. Elle se résolut d'écrire ; de se cacher avec soin, & suivit le goût qui régnoit alors pour les Romans. Mais elle sut si bien mêler dans les siens la simplicité de l'histoire & la richesse des inventions, l'élégance & la facilité du style, la légéreté des conversations, la bienséance des moeurs ; la noblesse & la variété des caracteres, la grandeur & la pureté des sentiments ; en un mot l'utile & l'agréable, qu'on peut dire, si je ne me trompe, que c'est une école ouverte pour former d'honnêtes gens, & où le cœur & l'esprit, loin d'être en danger de se corrompre, n'ont d'autre risque à courir que de ne pouvoir atteindre à la hauteur & à la perfection des modeles que l'on y propose.

Après avoir donné sous le nom de M. son frere, déjà très-connu par ses propres ouvrages, *l'illustre Bassa* en quatre parties, elle donna successivement & de la même maniere les Harangues des Femmes illustres en deux volumes ; Cyrus en dix, & les premiers tomes de Clélie, qui en a un pareil nombre.

Son secret ayant été découvert malgré elle, M de Scudery, qui s'étoit marié en Normandie à une personne de beaucoup d'esprit & de mérite, de l'ancienne maison de Martinvast, alliée à tout ce qu'il y a de plus grand & de plus qualifié dans le royaume, ne mit plus son nom aux ouvrages de son illustre sœur ; mais elle ne crut pas pour cela devoir y mettre le sien, & depuis ce temps on les a toujours imprimés sans nom. Elle donna donc ainsi les derniers tomes de Clélie.

Célinte, Mathilde, & la Promenade de Versail-

les, *nouvelles* qui ont toute la beauté des grands Romans, sans en avoir la longueur, parurent ensuite.

Comme son dessein, dans ces sortes d'ouvrages, avoit toujours été de donner un tableau du monde, où par les différents caracteres qu'elle introduisoit, elle pût inspirer la vertu & la politesse à ses lecteurs en les divertissant, elle se borna depuis à faire des conversations sur divers sujets, pour contenter ceux qui confondent les Romans remplis d'exemples vertueux & modestes, avec les autres Romans dont les aventures frivoles font tout l'agrément. Il y a dix volumes de ces conversations imprimés.

En 1671 elle fit cet admirable Discours de la gloire qui remporta le premier prix de l'éloquence, proposé par l'Académie Française.

Tous ces ouvrages, dont la plupart ont été traduits presque en toutes les langues polies de l'Europe, & même en quelques-unes de celles de l'Orient, ont répandu dans tout l'Univers le nom de celle qui les avoit faits, malgré les précautions de sa modestie.

Ses Lettres, & une infinité de vers ingénieux, qui lui échappoient à tout moment pour le Roi, pour toute la maison royale, ou pour répondre aux louanges que ses illustres amis lui donnoient, ont produit le même effet.

Les étrangers qu'une louable curiosité attiroit à Paris, n'y trouvoient rien d'aussi rare ni d'aussi merveilleux que notre héroïne. On a vu des Souverains ne recommander autre chose aux Princes leurs enfants qui venoient en France, que de ne point retourner auprès d'eux sans avoir vu mademoiselle de Scudery. M. le Prince de Paderborn, Evêque de Munster, la régala de sa médaille & de ses ouvrages. La Reine Christine de Suede l'honora de ses caresses, de son portrait, d'une pension, souvent de son amitié.

La célebre Académie des *Ricovrati* de Padoue lui envoya, après la mort de la savante Hélene Cor-

naro, des lettres d'aſſociation, & les accompagna d'une lettre particuliere très obligeante, qu'elle lui fit écrire par M. Charles Patin, & qui commençoit ainſi:

» Mademoiselle,

» Quand notre Académie vous a choiſie pour être
» de ſon corps, elle n'a pas prétendu rendre votre
» mérite plus connu qu'il ne l'eſt déjà par vos ou-
» vrages. Elle a voulu marquer à toute la terre
» qu'elle connoît parfaitement ce mérite ſi exquis;
» & elle n'a pas moins ſongé à ſe faire honneur qu'à
» honorer vos excellentes qualités «

Si les étrangers marquoient tant de vénération pour mademoiſelle de Scudery, la France, charmée de poſſéder un ſi précieux tréſor, lui en témoignoit encore davantage. Tout ce qu'il y avoit dans le royaume de grand & de diſtingué par la naiſſance, par le rang, par les emplois, par la beauté, par l'eſprit, par le mérite & par la vertu, faiſoit volontiers les avances pour être connu de cette rare perſonne; & feue Madame lui fit l'honneur de lui dire un jour: » c'eſt moi qui ſuis l'amant dans
» notre commerce; car c'eſt moi qui vous cherche
» avec myſtere. «

M. le Cardinal Mazarin lui laiſſa une penſion par ſon teſtament. M. le Chancelier Boucherat lui en établit une ſur le ſceau, que M. le Chancelier de Poncherat lui a continuée; & le Roi, après lui en avoir donné en 1683, à la ſollicitation de madame de Maintenon, une de deux mille francs, dont elle a toujours été payée avec beaucoup d'exactitude, voulut bien encore quelques jours après, lui accorder une audience particuliere pour recevoir ſes remerciements. Ce grand Prince qu'elle a loué dans tous ſes ouvrages, qui ſe connoît ſi bien en vrai mérite & en vrai zele (*a*), & qui ſait aſſaiſonner ſes bienfaits

(*a*) L'Auteur écrivoit ſous le regne de ce Monarque.

de tout ce qui peut les rendre aussi délicieux qu'utiles, la combla de louanges & d'honnêtetés pendant plus d'un quart d'heure que dura cette audience ; & à quelques années de-là Sa Majesté la gratifia d'une de ses plus belles & plus magnifiques médailles.

Comme le goût & le mérite de mademoiselle de Scudery n'ont jamais baissé, sa réputation & son crédit se sont toujours soutenus. Elle a toujours écrit avec le même feu, la même justesse. Elle a conservé jusqu'à la fin de sa vie toute la force, la solidité, l'agrément, la vivacité de son esprit ; & lorsque ses infirmités lui ont fait prendre le parti de ne plus recevoir qu'un petit nombre d'amis éprouvés, son nom, ses vers & ses lettres ont fait encore tout l'effet qu'ils avoient coutume de produire lorsqu'on jouissoit sans obstacle de sa présence & de sa conversation.

Dans les derniers temps l'esprit faisoit presque ses fonctions sans le secours des organes, & sembloit ne se plus servir du corps que par cérémonie, ou par habitude. Le corps usé par les travaux de l'esprit, & courbé sous le poids des ans, s'affoiblissoit de jour en jour. L'esprit toujours serein, toujours lumineux, s'élevoit au-dessus des foiblesses de la nature, & s'enrichissoit des pertes que faisoit le corps.

Enfin, après plusieurs années de vives douleurs causées par un rhumatisme aux genoux, & souffertes avec autant de résignation & de patience que de courage ; après avoir observé religieusement jusqu'au bout de sa carriere l'abstinence des vendredis, sans vouloir se servir de la dispense légitime que lui donnoient ses infirmités & son grand âge ; après s'être unie à tous les fideles pour faire au Ciel une sainte violence & gagner le Jubilé ; après avoir demandé avec empressement les Sacrements de l'Eglise, & les avoir reçus avec beaucoup de piété, d'humilité & de foi, le 2 de juin au matin, made-

moiselle de Scudery, qui, depuis huit jours, avoit un fort gros rhume mêlé de fievre; mais qui, malgré ce redoublement d'incommodités, ne s'étoit pas alitée un seul moment, se fit encore lever & habiller.

Etant debout elle se sentit tout-à-coup défaillir. Sans s'émouvoir, & pleine de confiance aux miséricordes du Seigneur, elle dit : *il faut mourir.* Elle demanda le crucifix, que la veille elle avoit embrassé plusieurs fois fort tendrement. Elle fit la même chose. On le posa devant elle, & elle demeura les yeux attachés dessus, priant, offrant ses souffrances à Dieu, & unissant son sacrifice à celui de Jesus-Christ. Son Confesseur, qui demeuroit dans son voisinage, qui la voyoit souvent, & chez lequel on avoit couru d'abord par son ordre, ne s'étant point trouvé, on avertit le R. P. Fúrcy, Capucin, que mademoiselle de Scudery étoit à l'extrêmité; il vint, il lui redonna le crucifix, qui étoit la seule exhortation qu'on pouvoit lui faire alors, à cause de ses mauvaises oreilles. Elle l'embrassa encore; & comme on voulut le lui ôter, parce qu'il étoit de quelque poids, & que dans la foiblesse où elle se trouvoit on craignit qu'elle n'en fût embarrassée, elle le reprit d'une main mourante, en disant : *Donnez, donnez-moi mon Jesus.* Elle l'appuya sur sa poitrine, & un moment après, pendant qu'on lui donnoit la derniere absolution, elle expira doucement dans le baiser du Seigneur.

Ainsi mourut en la quatre-vingt-quatorzieme année de son âge mademoiselle de Scudery, l'ornement de son sexe, l'admiration du nôtre, & la merveille du siecle de Louis le Grand.

Deux églises, sans intérêt & par pure estime, se disputerent le triste honneur de lui donner la sépulture; celle de l'hôpital royal des Enfants-Rouges dans son quartier, où elle avoit dit souvent qu'elle souhaitoit d'être enterrée; & celle de S. Nicolas-des-Champs, qui étoit sa paroisse depuis plus de

cinquante ans. Cette louable contestation fut portée devant Monseigneur le Cardinal de Noailles, & décidée par Son Eminence en faveur de la paroisse, où le corps de notre illustre morte fut enterré le 3 de juin au soir, & où ses incomparables qualités mériteroient que le public lui fit élever un mausolée.

SÉGUIER, (*Anne*) de la famille de ce nom qui a donné tant d'illustres Magistrats à la France. Elle étoit fille de Pierre Séguier, Seigneur de la Verriere, Lieutenant-Criminel au Châtelet de Paris, & fut mariée à François du Prat, Baron de Thiern, dont elle eut deux filles, Anne & Philippine. *Voyez* DU PRAT.

Anne Séguier avoit hérité de sa famille beaucoup d'esprit & de facilité. Elle employa l'un & l'autre à a poésie ; mais aussi vertueuse que spirituelle, elle ne voulut point consacrer sa plume à des sujets profanes : ses poésies respirent à la fois l'honneur & la religion.

SEÏDAR, femme de Magdeddulat, de la maison des Bovides, & Régente de Perse pendant la minorité de ce Prince, fut une des plus habiles & des plus courageuses Princesses de son temps. Elle gouverna le royaume avec beaucoup de gloire, & le remit dans un état très-florissant au Prince son fils, qui, sans égard au mérite de Seïdar, la dépouilla de toute l'autorité. Seïdar, irritée d'une ingratitude si monstrueuse, se retira de la Cour, & revint bientôt à la tête d'une armée demander raison à son fils de ses indignes procédés. Elle le combattit, le vainquit, le fit prisonnier, & remonta sur le trône, qu'elle continua d'illustrer par ses vertus. Toujours généreuse & magnanime, elle rendit à Magdeddulat ses Etats avec la liberté ; mais elle eut la prudence de se conserver à elle-même l'administration des affaires ; & tant qu'elle vécut la Perse fut paisible au-dedans & au-dehors. Sa mort, arrivée l'an 420 de l'hégire, priva ce royaume de son plus ferme appui ; car peu de temps après Mahmoud,

Sultan de Ghazna dans les Indes, vint attaquer Magdeddulat, & lui ravit une couronne qu'il n'étoit pas digne de porter.

SEMIAMIRE, *ou* JULIA VARIA SÆMIAS, *ou* SOÉMIE, digne mere de l'Empereur Héliogabale, qui déshonora le trône des Césars par les extravagances les plus ridicules & les débauches les plus honteuses. Elle fut la premiere à plonger son fils dans tous les excès du libertinage, & lui en donna elle-même l'exemple. Ce Prince étoit trop corrompu pour ne pas suivre aveuglément les conseils d'une mere qui menoit la vie d'une prostituée. Il la combla d'honneurs & de dignités ; lui fit prendre place parmi les Sénateurs, chose inouie jusqu'alors, & l'établit Présidente, dans le palais même, d'un Sénat de femmes qu'il créa exprès, & où l'on jugeoit les causes du beau sexe, particuliérement celles qui concernoient les modes & les habillements. Semiamire fut massacrée avec l'Empereur son fils, l'an de Jesus-Christ 222.

SEMIRAMIS, Reine d'Assyrie, femme du Roi Ninus, qu'elle accompagna dans ses conquêtes, & à qui depuis elle fit élever un tombeau magnifique. Née avec les plus grands talents pour gouverner, elle étendit son empire depuis l'Ethiopie jusqu'aux Indes, & donna des loix aux Medes, aux Lybiens & aux Egyptiens. Elle avoit l'heureux talent d'entretenir la paix & l'union dans ses vastes Etats. Un jour, étant occupée à sa toilette, on lui vint dire que le peuple de Babylone s'étoit révolté. Sur le champ elle quitte le palais, monte à cheval, & proteste qu'elle n'achevera point de s'habiller que l'émotion ne soit appaisée ; elle donne en même temps des ordres si prècis & si sages que le calme le plus profond succede bientôt à l'orage.

Ce ne furent pas seulement la politique & le courage de Sémiramis qui lui acquirent un nom immortel ; son goût pour les beaux bâtiments & les grandes

entreprises attirerent encore dans ses Etats une infinité d'Artistes en tout genre. Elle fit tailler la montagne de Bagistone en forme de statue, & fit construire à Babylone ces murs superbes & ces jardins suspendus qui passerent pour des merveilles du monde. D'autres font honneur à Nitocris de cette invention. Quoi qu'il en soit, s'il ne faut pas admettre plusieurs Sémiramis, il paroît que cette Princesse ternit l'éclat de tant de belles qualités par les plus honteuses lubricités. On dit qu'elle faisoit égorger ceux qu'elle avoit fait servir à ses infames plaisirs; qu'elle sollicita même son fils Ninias à commettre un inceste, & que ce Prince la fit mourir dans la soixante-deuxieme année de son âge, plus de douze cens ans avant Jesus-Christ.

SENAICTERE. (*mademoiselle de*) Le nom & les ouvrages de cette fille savante sont tout ce que l'on connoît d'elle. On voit seulement par la date & par le style de son Roman d'Oréſie, qu'elle vivoit à la fin du siecle dernier. Le fond de ce Roman est un enchaînement d'aventures dont les Héros, dignes de l'ancienne chevalerie, donnent par-tout de grands coups d'épées en l'honneur des dames.

SENAUX (*Marguerite de*) Religieuse de l'Ordre de S. Dominique, célebre sous le nom de la Mere *Marguerite de Jesus*, née à Toulouse en 1590, fondatrice des monasteres de S. Thomas & de la Croix, morte le 7 de juin 1657, âgée de soixante-huit ans.

SÉOTOKU, Impératrice du Japon en 765; elle ne régna que cinq ans.

SÉRAPIE (*sainte*) eut la tête tranchée pour la défense de la foi dans la province d'Ombrie, au deuxieme siecle.

SERENE, niece de l'Empereur Théodose, & femme de Stilicon, fut mise à mort avec son époux, sous l'empire d'Honorius, en 409.

SERMENT, (*Louise-Anastase*) de Grenoble,

morte à Paris en 1692, se distingua par son esprit & par ses poésies, dont on trouve quelques-unes dans la Pandore de M. de Vertron.

SERVILIE, sœur utérine de Caton d'Utique, célebre par ses amours avec Jules-César, dont on croit qu'elle eut ce même Brutus qui depuis assassina César.

SETTALMOLC, sœur d'Hakem, Calife de Syrie & d'Egypte. Trop de sensibilité la rendit cruelle & barbare : son frere l'ayant reprise un jour en des termes injurieux & menaçants, elle résolut de s'en venger. Elle engagea pour cet effet Ebn Dawas, un des Officiers du Calife, à massacrer Hakem pendant son sommeil, lui promit une place dans le ministere, & donna une grosse somme d'argent à deux domestiques qu'il employa pour cette exécution. Elle enterra dans sa maison le corps du Calife que ces scélérats lui porterent, & tint quelque temps sa mort cachée. Mais à la fin le peuple commençant à s'émouvoir, elle assembla les Grands & les principaux de la Cour, & leur apprit que ce Prince ne vivoit plus ; après quoi elle fit mourir Ebn Dawas & ses deux domestiques, qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leur Souverain, & tous ceux qui avoient eu quelque part à cette affaire. On dit même qu'elle les tua de sa propre main. Quoi qu'il en soit, Hakem fut assassiné dans la vingt-cinquieme année de son regne en 1020. Settalmolc fit proclamer Abul-Hasan-Ali, fils de ce Prince, Calife de Syrie & d'Egypte, & se chargea de la régence. Elle survécut quatre ans à son frere.

SEVERA. (*Aquilia.*) *Voyez* AQUILIA SEVERA.

SEVERA. (*Hostilia.*) *Voyez* HOSTILIA SEVERA.

SEVERINE, *Ulpia Severina*, femme de l'Empereur Aurélien, n'est connue que par des médailles.

SEVIGNÉ-RABUTIN, (*Marie de*) fille de Celse-Bénigne de Rabutin, Baron de Chantal, née

le 5 de fevrier 1626, épousa à l'âge de dix-huit ans, Henri, Marquis de Sévigné, Maréchal des Camps & armées du Roi, Gouverneur des Fougeres. Nous devons à la tendresse extrême qu'elle eut pour sa fille les lettres pleines de grace & de sentiments qu'elle nous a laissées, & qui sont dant ce genre un modele achevé.

SEVINA-BEY, Princesse Tartare. On l'appelloit communément *Khan-Zadeh*, c'est-à-dire *fille de Khan*. Elle passoit pour la plus grande beauté du monde. Tamerlan en 1331 ayant porté ses armes victorieuses dans Kharazm ou Kharizme, où régnoit Yousouf, pere de cette Princesse, jugea qu'elle conviendroit parfaitement à son fils Jehan-Ghir; & il accorda la paix à condition qu'on feroit ce mariage, qui n'eut lieu cependant que l'année suivante. Au printemps Timur envoya des Ambassadeurs, avec de magnifiques présents, pour amener la Princesse à sa Cour. Elle partit de celle de Kharazm, chargée de pierreries & de toutes sortes d'habits & de meubles fort riches, dont Yousouf lui fit présent. Timur lui fit une réception digne de sa grandeur; & le mariage fut solemnisé avec toute la pompe possible, après que les plus habiles Astrologues & les plus savants Philosophes eurent fixé le moment heureux pour la consommation.

SEYDA, mere de Rostan, établi Sultan de Perse en 997. Elle gouverna le royaume pendant la minorité de son fils avec beaucoup de prudence & de modération; mais dès que le jeune Prince eut atteint l'âge de majorité, il ôta le gouvernement à sa mere, & en chargea Avicenne, son Vizir. Cette démarche brouilla Seyda avec son fils; & elle se refugia dans le château de Tabarek, situé dans le Laristan, ou royaume de Lar, qui s'étend le long des côtes orientales du golfe Persique, où elle fut très-bien reçue de Padarin, qui y commandoit. Il lui donna une armée avec laquelle elle s'avança dans le voisinage de Rey, livra bataille à son fils, le défit, le fit pri-

sonnier; se rendit maîtresse de Rey, & remonta sur le trône. Elle continua de donner à ses Sujets des preuves de sa justice & de sa sagesse, après avoir fait éclater son courage & sa constance dans l'adversité. Elle donnoit audience à ses Ministres derriere un rideau d'une étoffe transparente, & aux Ambassadeurs des grands Princes à visage découvert. Elle ne tarda pas à pardonner à son fils, lui rendit la couronne, & se contenta de l'assister de ses conseils; ensorte que tant qu'elle vécut, son regne fut heureux; mais dès qu'elle fut morte, Sultan Mahmoud, qui étoit un puissant voisin, envahit la Perse, & fit Rostan prisonnier.

SEYMOUR, (*Anne-Marguerite & Jeanne*) filles d'Edouard, se distinguerent dans la littérature, & composerent cent quatre distiques latins sur la mort de Marguerite de Valois, Reine de Navarre, qui furent traduits en français, & imprimés à Paris en 1551.

SFORCE, (*Catherine*) fille naturelle de Galéas-Marie Sforce, Duc de Milan, femme de Jérôme Riario, Prince de Forli, fut une des héroïnes de son siecle. Après la mort de son époux, assassiné par François Ursus, elle sut par son courage & par son adresse conserver ses Etats. Les rebelles s'étant emparés de sa personne, voulurent la contraindre de leur livrer la forteresse de Rimini, qui tenoit toujours pour elle. Catherine demanda qu'on lui permît d'entrer dans la ville, pour persuader aux habitants de se rendre; on le lui accorda, à condition que ses enfants resteroient en ôtage. Lorsque Catherine se vit dans Rimini elle anima la garnison, & ne songea plus qu'à se défendre. Les rebelles la menacerent de tuer ses enfants; mais cette héroïne cynique levant ses jupes en leur présence, répondit qu'il lui restoit encore de quoi en avoir d'autres.

SFORCE, (*Isabelle*) qui vivoit dans le seizieme siecle, tient un rang distingué parmi les femmes savantes.

SIBLIS, (*Molly*) Anglaise, célebre par ses crimes au commencement de ce siecle. Nous en avons

rapporté l'histoire au long, d'après M. l'Abbé Prévot; dans notre *Dictionnaire de Faits & Dits mémorables*.

SIBUT, (*madame*) Lyonnoise, contemporaine de M. de Vertron, réussissoit dans les devises.

SIBYLLE, femme de Robert, Duc de Normandie. Ce Prince ayant été blessé d'une fleche empoisonnée, les Médecins lui déclarerent qu'il ne pouvoit guérir qu'en faisant promptement sucer sa blessure : » Mourons donc, dit-il; je ne serai jamais assez cruel » & assez injuste pour souffrir que quelqu'un s'ex» pose à mourir pour moi. « La Princesse Sybille prit le temps de son sommeil, suça sa plaie, & perdit la vie en la sauvant à son mari.

SIBYLLE, Marquise de Montferrat, & Reine de Jerusalem, fut célebre par le tendre attachement qu'elle eut pour son second mari. Elle étoit sœur de Baudouin IV, Roi de Jerusalem, & fut mariée à Guillaume, dit *Longue-épée*, Marquis de Montferrat, dont elle eut un fils que son oncle fit couronner Roi sous le nom de *Baudouin V*. Ce jeune Prince étant mort, elle fut placée sur le trône en 1186; mais on l'obligea de répudier Gui de Lusignan qu'elle avoit épousé depuis la mort de Guillaume. Ayant feint d'y consentir, elle reçut le serment des Chevaliers du Temple & des Hospitaliers, ennemis de Gui de Lusignan, lesquels s'engagerent à se soumettre à celui qu'elle choisiroit pour époux. Alors elle déclara que Gui n'ayant jamais cessé d'être son mari, elle n'en pouvoit choisir d'autre, & le fit couronner Roi.

SIBYLLE DE MARSAL, ainsi nommée de la ville où elle prit naissance, dans le diocese de Metz, se rendit célebre par de prétendues extases, par son hypocrisie, & par l'adresse qu'elle eut de contrefaire le diable.

SIBYLLE DE SCEVE, demoiselle Lyonnoise, florissoit en 1659, & se distingua par ses poésies.

SICHILDE, troisieme femme de Clotaire II, Roi de France : on la croit mere de Caribert.

SICILE, (*Blanche de*) ou d'Anjou, Comtesse de Flandres. *Voyez* BLANCHE DE SICILE.

SIENNE. (*sainte Catherine de*) *Voyez* CATHERINE DE SIENNE.

SIENNOISES. (*les dames*) Nous avons parlé de leur valeur & de leur résolution à l'article FORTEGUERRA, l'une des dames de Sienne qui se mit à la tête de celles de son sexe, avec la signora Picolhomini, & la signora Livia Fausta, formant trois bataillons de mille femmes chacun. » Leurs armes, dit » Blaise de Montluc, étoient des pics, des pelles, » des hottes & des fascines; & en cet équipage firent leur monstre, & allerent commencer les fortifications. M. de Termes, qui m'en a souvent fait » le conte (car je n'y étois encore arrivé,) m'a assuré » n'avoir jamais vu de sa vie chose si belle que celle-là. Je vis leurs enseignes depuis; elles avoient fait » un chant à l'honneur de la France, lorsqu'elles alloient à leur fortification. Je voudrois avoir donné » le meilleur cheval & l'avoir pour le mettre ici; & » puisque je suis sur l'honneur de ces femmes, je » veux que ceux qui viendront après nous admirent » le courage & la vertu d'une jeune Siennoise, laquelle, encore qu'elle soit fille de pauvre lieu, mérite toutefois d'être mise au rang plus honorable.

» J'avois fait une Ordonnance au temps que je fus » créé Dictateur, que nul, à peine d'être bien puni, » ne faillît d'aller à la garde à son tour. Cette jeune ,, fille voyant un sien frere à qui il touchoit de faire ,, la garde, ne pouvoir y aller, prend son morion ,, qu'elle met en tête, ses chausses & un collet de ,, buffle, & avec son hallebarde sur son col, s'en ,, va au corps-de-garde en cet équipage, passant, ,, lorsqu'on lut le rôle, sous le nom de son frere, ,, fit la sentinelle à son tour, sans être connue, jusques au matin que le jour eut point; elle fut ramenée à sa maison avec honneur. "

SIGBRITTE, pauvre fille des Pays-Bas, dans le seizieme siecle: devenue maîtresse de Christiern II,

Roi de Danemarck, elle se comporta à la cour avec tant de hauteur, que les grands indignés chasserent Christiern, & placerent sur le trône Frédéric I, son oncle, Duc de Holstein. Sigbritte prit la fuite avec Christiern.

SIGÉE, (*Louise*) native de Tolede en Espagne, fille de Diégo Sigée, Français d'origine, fit de grands progrès dans la connoissance des langues. Elle écrivit au Pape Paul III une lettre en grec, en latin, en hébreu, en syriaque & en arabe. Elle mourut en Portugal, le 13 d'octobre 1560.

SIKO *ou* SUIKO, Impératrice du Japon en 593, petite-fille & veuve d'Empereur : elle régna seule l'espace de trente-six ans, & mourut fort âgée.

SILLY, (*Françoise-Marguerite de*) Comtesse de Joigny, & Dame de Montmirail, est mise par le Pere Hilarion de Coste au rang des femmes illustres. Elle naquit en 1580, dans la province de Picardie; & son pere, Antoine de Silly, étant demeuré veuf peu de temps après de Marie de Lannoy, sa femme, il prit une seconde alliance avec Jeanne de Cossé, qui se chargea d'élever dans la vertu Françoise-Marguerite, & Madeleine de Silly, filles de son mari. La premiere dont il s'agit ici, fut mariée à Philippe-Emmanuel de Gondi, qu'elle rendit pere de trois enfants. Son panégyriste entre dans un très-grand détail sur ses vertus chrétiennes & domestiques : nous nous contenterons de dire avec lui que » Dieu » lui avoit donné un esprit si excellent & si péné» trant qu'il n'y avoit point de difficulté dans la » morale, dans les affaires du ménage, & dans la » politique qu'elle n'entendît en perfection, de sorte » que plusieurs grands personnages la consultoient » souvent, & faisoient gloire de suivre ses avis. « Elle mourut saintement à Paris le jour de la fête de S. Jean-Baptiste de l'an 1625, & fut inhumée dans l'église des Carmélites de la rue Chapon.

SIME, Impératrice du Japon, en 655. On ne sait rien de son regne, si ce n'est qu'il fut de sept ans.

SINGUKOGU, Impératrice du Japon l'an 201 de l'ere chrétienne.

Après la mort de Tſiuu-Ai, ſon époux, elle prit les rênes de l'empire. Cette Princeſſe fit la guerre aux Coréens, & marcha contr'eux à la tête d'une nombreuſe armée dès les premiers jours de ſon regne; mais ſe trouvant enceinte dans un pays étranger, elle ſe hâta de retourner au Japon, où elle accoucha d'un fils. Elle mourut âgée de cent ans, après un regne glorieux de ſoixante-dix; & elle fut miſe au nombre des Déeſſes du Japon.

SKITTE, (*la Baronne Vendela*) Suédoiſe, fille du Sénateur Jean Skitte, poſſédoit parfaitement, outre ſa langue maternelle, la latine, la françaiſe & l'allemande, & aſſez bien la grecque. Elle a laiſſé quantité de Lettres & d'Oraiſons qu'elle a compoſées elle-même, & traduites d'autres langues en latin. Elle mourut en 1629, à l'âge de vingt & un ans. Elle avoit deux ſœurs, Heldina & Anne Skitte, preſqu'auſſi ſavantes qu'elle. *Voyez* KYLE.

SOCOS. (*Marie de*) *Voyez* MARIE DE SOCOS.

SŒMIAS. (*Julia*) *Voyez* SÉMIAMIRE.

SOMME DONNO, déclarée Kiſſaki, c'eſt-à-dire Dame ſouveraine, ou Impératrice, par Daigo, Empereur du Japon, qui monta ſur le trône en 898.

SOMMERSET, (*Elizabeth de*) Ducheſſe de Powis, fille d'Edourd de Sommerſet, Marquis de Wigorne, gouvernante du Prince de Galles, fils de Jacques II, Roi d'Angleterre, fit éclater ſon courage au milieu des perſécutions injuſtes qu'elle eut à eſſuyer pendant les troubles d'Angleterre. Elle mourut à S. Germain-en-Laye le 21 de mars 1691.

SONICHILDE, *ou* SUNIHILDE, ſeconde femme de Charles-Martel, & mere de Griffon, qui ſe révolta contre ſon frere Pépin le Bref, Roi de France. Elle mourut à l'abbaye de Chelles, où elle s'étoit retirée.

SOPHIE, femme de l'Empereur Juſtin II, Prin-

ceſſe ambitieuſe & de mérite. Elle eut l'adminiſtration des affaires pendant le regne de ſon mari, qui ne fut qu'une ombre d'Empereur. Après la mort de ce foible Prince elle fit élever ſur le trône Tibere Conſtantin, qu'elle ſe flatta d'épouſer ; mais elle fut trompée dans ſon attente, Tibere ayant fait déclarer ſa femme Auguſte. Irritée de cette démarche, Sophie conſpira contre le nouvel Empereur, qui l'obligea de ſe renfermer dans le palais de ſon nom, où elle mourut pluſieurs années après.

SOPHONISBE, fille d'Amilcar, Carthaginois, femme de Syphax, Roi de Numidie, fameuſe par ſa haine contre les Romains. Elle fut priſe dans une bataille par le Roi Maſſiniſſa, allié des Romains, qui l'épouſa ; mais ce mariage fut déſapprouvé par Scipion. Maſſiniſſa, contraint dequi tter ſon épouſe, lui envoya du poiſon que Sophonisbe avala avec une fermeté héroïque l'an 203 avant Jeſus-Chriſt.

SOPHONISBE DE CRÉMONE ſe diſtingua par ſon talent pour la peinture, au commencement du ſeizieme ſiecle. Philippe II, Roi d'Eſpagne, lui donna un rang honorable à ſa cour. On ne connoît d'elle qu'un deſſein qui repréſente une femme qui rit en voyant pleurer un petit garçon pincé par une écreviſſe.

SOPHRONIE, dame Romaine, qui préféra la mort au déshonneur : elle avoit eu le malheur de plaire à Maxence ; & ce tyran, qui ſacrifioit tout à ſes paſſions brutales, avoit envoyé des gardes pour ſe ſaiſir de Sophronie, & la lui amener. Le Préfet, ou premier Magiſtrat de Rome, mari de Sophronie, ſe conſoloit déjà de ſa diſgrace future, & ſembloit vouloir perſuader à ſon épouſe de céder à la honte du ſort qui la menaçoit. Sophronie, animée de ſentiments plus généreux, feint de vouloir ajouter quelque choſe à ſa parure ; elle quitte ſes gardes, monte à ſa chambre, & s'enfonce une épée dans le ſein.

SOREL. (*Agnès*) *Voyez* AGNÈS SOREL.

SOURDIS, (*Catherine-Marie d'Escoubleau de*) Comtesse de Clermont & de Tonnerre, née en 1580, étoit l'ainée des filles de François d'Escoubleau, Seigneur de Sourdis, & d'Isabelle Babou de la Bourdaisiere. Elle épousa Charles-Henri, Comte de Clermont & de Tonnerre, & mourut le 7 de janvier 1615. La sagesse, la probité, la piété, la charité sont les vertus qui l'ont rendue recommandable.

SOURDIS, (*Madeleine Escoubleau*) sœur de la précédente, Abbesse de Notre-Dame de S. Paul-lès-Beauvais, naquit à sept mois le 22 de juillet 1581. Elle fut mise dans l'abbaye de Beaumont-lès-Tours dès l'âge de six ans. A seize elle fut nommée par Henri IV, Abbesse de Notre-Dame de Saint-Paul. Elle eut la gloire d'établir la réforme dans cette Abbaye; & elle y mourut âgée de quatre-vingt-quatre ans le 10 d'avril 1665.

SPARETHRA, femme d'Amorgès, Roi des Saces. Ce Prince ayant été pris par Cyrus, elle arma trois cens mille hommes & deux cens mille femmes; & avec ces troupes elle alla attaquer les vainqueurs, qu'elle défit à son tour. Cyrus, fit la paix avec elle, & lui rendit son époux.

SPILEMBERGUE, (*Irène de*) Venitienne, contemporaine du Titien, excelloit dans la peinture, & l'on dit que ses tableaux étoient souvent confondus avec ceux de ce fameux artiste.

SPINOLA. (*Thomassine*) *Voyez* THOMASSINE SPINOLA.

STAAL, (*madame la Comtesse de*) connue d'abord sous le nom de *mademoiselle de Launai*, naquit à Paris sur la fin du siecle dernier, & reçut une excellente éducation. La fortune ne favorisant pas toujours le mérite, elle fut obligée d'accepter une place de femme de chambre auprès de madame la Duchesse du Maine. Une Epître fort ingénieuse à M. de Fontenelle sur ce qu'il avoit été voir, avec tout Paris, une demoiselle qui contrefaisoit la

possedée, fit sortir mademoiselle de Launai de l'obscurité dans laquelle elle vivoit. Madame la Duchesse du Maine, protectrice des talents, fut ravie d'avoir si près de sa personne une femme d'esprit & de goût. Elle la déchargea des fonctions de son état, & l'honora d'une confiance particuliere. Mademoiselle de Launai dressa le plan de plusieurs de ces fêtes admirables qui se donnoient à Sceaux, & composa même des vers pour quelques-unes. Elle fut enveloppée dans la disgrace de madame la Duchesse, & renfermée près de deux ans à la Bastille. Au sortir de cette prison elle épousa M. le Comte de Staal, Lieutenant aux Gardes Suisses. Elle avoit écrit les Mémoires de sa vie, qu'on a imprimés depuis sa mort, & qui sont fort intéressants.

STATIRA, fille de Darius Codoman. Alexandre la refusa, lorsque son pere la lui offrit pour gage de la paix ; & lorsqu'après la bataille d'Issus elle fut devenue son esclave, il l'épousa avec une pompe extraordinaire : neuf mille personnes assisterent à ses noces, & il donna à chacun d'eux une coupe d'or pour sacrifier aux Dieux. Après la mort de ce conquérant, Statira fut tuée par ordre de Roxane l'an du monde 3712.

STÉSICLÉE, dame Athénienne d'une rare beauté, fut aimée de Thémistocle & d'Aristide, & fut la premiere cause de la haine qui désunit ces deux Capitaines.

STRATA. (*madame*) *Voyez* FORNERE. (*Victoire*)

STRATONICE, fille de Démétrius, Roi de Macédoine, & femme de Séleucus Nicanor, Roi de Syrie. Elle inspira une passion si violente à Antiochus, son beau-fils, qu'il en tomba malade. Séleucus, pour lui sauver la vie, fut contraint de la lui céder l'an 300 avant Jesus-Christ.

STRATONICE, fille d'un Musicien, & l'une des femmes ou concubines de Mithridate, Roi de Pont, pour se venger des mépris de ce Prince, livra au grand Pompée la forteresse appellée *Lympho-*

rium, avec les trésors qui y étoient renfermés. Mithridate, pour la punir, fit périr son fils Xipharès.

STROZZI, (*Laurence*) Religieuse de S. Dominique au quinzieme siecle, savoit le latin, le grec, la musique, & plusieurs autres sciences. Elle composa un livre d'Hymnes & d'Odes latines sur toutes les fêtes de l'année. Cet ouvrage a été traduit en vers français, & mis en musique par Jacques Mauduit.

STROZZI, (*Madeleine*) demoiselle de Florence, vivoit au dix-septieme siecle, & fut, ainsi que la précédente, Religieuse de S. Dominique. Sa prudence & ses grandes vertus la firent élire trois fois Prieure par les Religieuses. Non moins habile dans les sciences humaines que dans celle du salut, elle composa plusieurs ouvrages, entr'autres la Vie de la bienheureuse Catherine Brisci, Florentine, sa disciple. Elle mourut en odeur de sainteté.

STUART, (*Marie*) Reine de France & d'Ecosse. De grandes qualités balancées par de grands défauts, un bonheur court & frivole, suivi de malheurs longs & cruels, tel est le tableau que nous offre l'histoire de cette Princesse, née le 15 de novembre 1542 de Jacques V, Roi d'Ecosse, & de Marie de Lorraine, fille de Claude I, Duc de Guise. Les premiers instants de sa vie furent marqués par l'infortune. Sept jours après sa naissance son pere mourut, empoisonné selon l'opinion commune, & la laissa Reine dès le berceau, sous la tutelle de sa mere. Pendant sa minorité, l'Ecosse fut en proie aux factions des grands, & à la fureur des Anglois. La France & l'Angleterre se disputerent la jeune Reine qui devoit apporter un royaume en dot à son époux. La France, alliée depuis longtemps avec l'Ecosse, méritoit la préférence; & le mariage de Marie fut conclu avec le Dauphin François, fils de Henri II. Elle n'avoit encore que six ans lorsqu'elle vint en France. Dans la cour la plus polie de l'univers on vit avec admiration ses graces croître avec ses années, & ses talents naturels se déve-

loppe par une éducation brillante. Tous les Historiens du temps nous la représentent comme une des plus belles Princesses qui aient paru en France : tous s'accordent à vanter l'éclat de ses yeux, la blancheur éblouissante de son teint, le contour gracieux de sa bouche & la délicatesse de sa taille. Tant de charmes ne pouvoient manquer d'échauffer l'imagination des Poëtes de la cour, panégyristes nés des belles. Du Bellay, Baïf, Ronsard célébrerent à l'envi les graces de la jeune Princesse.

Marie joignoit à tous les avantages de la figure des qualités bien plus solides. Son esprit étoit orné des plus belles connoissances. Ses ennemis même ne peuvent lui refuser une imagination brillante, une mémoire heureuse, & le jugement le plus sain. Dans son enfance elle prononça, avec l'applaudissement de toute la cour, une harangue latine dans laquelle elle prouvoit » qu'il est bienséant aux fem» mes d'étudier & d'être savantes; « elle en étoit elle-même la preuve. Elle s'appliqua avec succès à l'étude des langues ; l'anglois, l'italien, l'espagnol, le français, le latin lui devinrent aussi familiers que sa langue naturelle. Quelques-unes de ses poésies, qui sont venues jusqu'à nous, prouvent qu'elle ne le cédoit à aucun Poëte de son temps. Tant de qualités réunies inspirerent au Dauphin une violente passion pour la Princesse Marie : il pressa l'heureux moment qui devoit l'unir avec elle. Le 24 d'avril 1558 cet illustre hymen fut célébré dans l'église de Notre-Dame de Paris. La fête fut digne d'une cour où régnoit la plus fine galanterie. Marie prit le titre de *Reine-Dauphine*, & son époux fut proclamé Roi d'Ecosse.

Au milieu des ballets & des spectacles brillants qui se donnerent à l'occasion de ce mariage, le Roi Henri II fut enlevé à la France. Le royaume se vit abandonné à l'ambition des Guise & aux cabales de la Reine-mere. Marie & son époux, dans ce temps de trouble, jouissoient d'un vain titre sans aucune

autorité réelle. Parmi ces orages arriva la mort de Marie Reine d'Angleterre, fille de Henri VIII & de Catherine d'Aragon. La jeune Reine d'Ecosse, comme petite-fille de Henri VIII, étoit l'héritiere légitime du trône : elle prit le titre de Reine d'Angleterre, & pour devise deux couronnes avec ces mots : *Aliamque moratur ;* elle en attend une autre. Elle ignoroit que ce titre frivole seroit un jour la cause de sa mort, & tandis qu'elle se paroit d'un vain nom, Elizabeth, sa rivale, quoique née d'un mariage illégitime, jouissoit en Angleterre d'une autorité solide. Au commencement de décembre 1560, François II mourut à la fleur de son âge, ne laissant à son épouse que le titre de Reine douairiere. Marie s'en seroit contentée si on lui avoit permis d'en jouir. Accoutumée au luxe & aux plaisirs de la cour de France, l'Ecosse n'offroit à ses yeux qu'un pays triste & sauvage ; mais la Reine-mere & les Guise ses oncles l'obligerent par politique à retourner en Ecosse. Elle quitta la France avec le plus vif regret, sur la fin du mois d'août 1562, & s'embarqua à Calais dans la galere de Mévillon.

Le premier objet qui s'offrit à ses yeux en sortant du port, fut un vaisseau englouti par les flots avec tout l'équipage. Ce funeste présage, joint au chagrin qu'elle avoit d'abandonner la France, plongea la Princesse dans la plus profonde tristesse. Le premier jour de son voyage elle demeura appuyée sur la poupe de la galere, les yeux tournés vers le port dont elle s'éloignoit : » adieu, s'écrioit-elle, adieu » ma chere France ! « & lorsque la nuit vint interrompre ses adieux & lui dérober la vue de cette terre chérie, elle fit dresser un lit sur la traverse de la galere, & recommanda au pilote de l'avertir, si-tôt qu'il seroit jour, si l'on découvroit encore la France. Son ordre fut executé. Le calme avoit empêché la galere d'avancer. Marie revit la France & renouvella ses tristes adieux. Lorsqu'elle débarqua au Petit-Luc, on lui présenta pour la conduire à l'Isle-Bourg

une méchante haquenée, qui lui fit vivement regretter les voitures brillantes & commodes de la France. Quelques habitants de l'Isle-Bourg, le soir de son arrivée, lui donnerent une pitoyable aubade, bien différente des concerts de la Cour de Henri II.

Henri Stuart, Comte d'Arley, contribua beaucoup à consoler la Reine d'Ecosse. Ce Seigneur, l'homme le plus beau & le mieux fait qui fût en Ecosse, lui rappella l'image des Cavaliers français. Elle en devint amoureuse & l'épousa; mais son amour, qui n'étoit fondé que sur les graces de la figure, s'éteignit bientôt & fit place à un nouvel attachement. Un vil musicien, nommé *David Riccio*, plut à la Reine, qui le combla de biens & d'honneurs, & le fit son premier Ministre. Pendant qu'elle vivoit avec cet indigne favori dans une familiarité indécente, son époux, relégué au fond de l'Ecosse, prit une résolution généreuse. Il se rendit au Palais, fit poignarder le téméraire Riccio, qui tomba mort aux pieds de la Reine. Ce misérable fut placé avec honneur dans le tombeau des Rois d'Ecosse, auprès de Jacques V. Châtelard, gentilhomme de Dauphiné, amant plus digne de Marie, n'eut pas un sort si heureux. L'amour qu'il avoit conçu pour cette Reine le conduisit en Ecosse, & Marie le reçut avec distinction : cet accueil le rendit téméraire. Il osa se cacher sous le lit de la Reine, dans le dessein de la surprendre lorsqu'elle seroit couchée; mais il fut découvert. Marie lui pardonna une faute dont la cause ne pouvoit lui déplaire; mais l'amoureux gentilhomme ayant eu une seconde fois la même témérité, la Reine par politique le mit entre les mains de la Justice, qui le condamna à avoir la tête tranchée. Châtelard mourut en héros de roman. Il se tourna vers le lieu où il pensoit que devoit être la Reine, & s'écria : ,, Adieu la plus belle & la plus ,, cruelle Princesse du monde. "

Une triste fin étoit réservée à tous les amants de Marie. Jacques Hepbam, Comte de Bothuel, plus coupable que les autres, périt d'une maniere encore plus déplorable.

déplorable. Ce Seigneur, de concert avec la Reine, fit étrangler dans son lit le Roi d'Ecosse, qui étoit malade depuis quelques jours. Cet horrible attentat fut commis le 9 de fevrier 1567. La Reine se fit apporter le corps de son époux, qu'elle regarda, dit-on, avec une indifférence barbare, & à qui elle refusa même l'honneur d'une pompe funebre. Contre l'usage établi, qui l'obligeoit de passer quarante jours sans sortir, elle alla à une maison royale près d'Edimbourg, accompagnée du meurtrier de son époux. Bothuel ne se justifia que par un défi adressé à tous ceux qui l'accuseroient de la mort du Roi. Plusieurs l'accepterent, & assignerent même le lieu & l'heure du combat; mais le lâche Bothuel ne jugea pas à propos de s'y trouver. La voix publique continuoit toujours à l'accuser. Un tailleur de la Cour, qui raccommodoit un des habits du Roi à la taille de Bothuel, osa dire qu'il voyoit bien qu'on suivoit l'usage, qui donne au bourreau les dépouilles du mort.

Marie brava le cri de toute la nation, & eut l'imprudence d'épouser un homme odieux & déshonoré. Bothuel avoit déjà deux femmes vivantes : il avoit répudié l'une; il obligea l'autre à demander sa séparation, & entra ainsi par des crimes multipliés dans le lit de la Reine. Cette union honteuse & criminelle souleva les Ecossois. Il se forma une ligue redoutable contre Bothuel. Marie pouvoit prévenir les malheurs d'une sédition en abandonnant la cause de ce misérable; mais elle s'obstina à le défendre, & déclara qu'elle préféroit le sort le plus malheureux avec lui, à la prospérité la plus brillante sans lui. Sa protection fut inutile à son époux. Il fut contraint de prendre la fuite, & n'échappa qu'avec peine à la fureur du peuple. Il erra long-temps comme un malheureux proscrit, faisant le métier de Pirate. Son infortune lui troubla la raison. Il mourut fou & prisonnier à Dracolin en Danemarck.

Marie, victime de sa folle passion, fut réduite elle-même à abdiquer ses Etats, & à les remettre au Prince

d'Ecosse son fils. Elle perdit encore la liberté. On la relégua dans un château où elle fut étroitement resserrée. Quelques Seigneurs de son parti lui procurerent les moyens de s'échapper ; mais elle alla imprudemment se jetter entre les bras d'Elizabeth, son ennemie. Cette Princesse politique fit enfermer la Reine d'Ecosse dans le château de Fothringhaye. Quelques intrigues que Marie noua avec le Duc de Nortfolck servirent à Elizabeth de prétexte pour se défaire d'une rivale odieuse, dont le crime étoit d'avoir pris le titre de Reine d'Angleterre. On fit le procès à l'infortunée Marie, & elle fut condamnée à avoir la tête tranchée. Ce funeste arrêt lui fut prononcé le 17 de fevrier 1587 : elle l'écouta avec une fermeté héroïque, & se prépara ensuite à la mort sans aucune marque de foiblesse.

Après avoir donné ses premiers soins à Dieu & à la religion, elle employa le reste de la journée à partager à ses domestiques son argent & ses bijoux. Elle prit le soir une rôtie trempée dans du vin. Après ce léger souper, elle dit à tous ses gens le dernier adieu, embrassa ses femmes, & permit aux hommes de lui baiser la main. Elle se coucha ensuite, & s'occupa à prier Dieu dans son lit pendant une partie de la nuit. Elle se leva avant le jour & s'habilla avec plus de soin qu'à l'ordinaire. Elle prit une robe de velours noir, disant qu'il falloit qu'elle allât à la mort avec plus d'éclat que le commun. Les Comtes de Salisbury & de Kent étant venus dans sa chambre, elle alla au devant d'eux, & leur dit : » Milords, soyez les bien- » venus, je me suis levée aujourd'hui plus matin que » vous. « Ensuite, s'appuyant sur l'épaule d'un des Milords, elle alla au lieu du supplice.

Elle avoit la tête couverte d'un voile, tenoit un crucifix à la main, & portoit une couronne à sa ceinture. Son Ecuyer, nommé *Malvio*, se mit à genoux devant elle, & fondant en larmes, lui demanda ses derniers ordres. » Ne pleurez pas, lui dit-elle, ré- » jouissez-vous plutôt de ce que Marie Stuart va

» bientôt être délivrée de tous ses maux. Je vous » prie seulement de dire à mon fils que je meurs » dans la religion catholique, & que je le conjure » d'être fidele à la foi de ses peres. «

On avoit dressé l'échafaud dans une salle du château. Il étoit élevé de deux pieds de haut sur douze de large, & couvert d'une serge noire. La Reine s'appuya, pour y monter, sur le bras de son maître d'hôtel, & lui dit : » Voilà le dernier service que je re» cevrai de vous. « Une de ses femmes, voyant sa maîtresse sur l'échafaud, poussa un grand cri ; elle lui fit signe de se taire. Le bourreau voulut porter la main à sa coëffure ; mais elle ne souffrit pas qu'il la touchât. Ses femmes lui ôterent sa coëffure, son voile & ses autres ornements ; mais malgré sa répugnance le bourreau lui ôta de sa main son pourpoint, le corps attaché à la jupe & son collet. La Reine se voyant presque nue devant quatre ou cinq cens spectateurs, dit qu'elle n'avoit pas coutume de se déshabiller devant tant de monde, ni d'avoir un bourreau pour valet-de-chambre. Après s'être fait bander les yeux par une de ses femmes, elle récita le pseaume *Domine, in te speravi*, & mit ensuite sa tête sur le billot. Le bourreau mal-adroit lui donna deux coups de hache, & ne lui abattit la tête qu'au troisieme. Il prit ensuite cette tête, & la montra aux assistants, en criant : » Dieu garde notre Reine. « Telle fut la fin déplorable de l'infortunée Marie. Elle effaça par l'éclat de sa mort les taches qui déshonoroient sa vie, & elle parut bien plus grande lorsque sur un échafaud elle bravoit les horreurs du trépas, que lorsque sur le trône d'Ecosse elle répandoit le sang d'un époux, & faisoit entrer dans son lit un infame assassin.

STUART, (*Anne*) Reine d'Angleterre, fille de Jacques II, & de sa premiere femme Anne Hyde, nâquit au Palais de Saint James le 6 de fevrier 1665. Charles II, son oncle, n'ayant point d'enfants légitimes, la destina à lui succéder, & la maria le 19 de

juillet 1683 à George de Danemarck, frere du Roi Christian I. Elle vécut dans une parfaite union avec ce Prince. Le Roi Guillaume III étant mort en 1702, elle se trouva la plus proche héritiere du trône, & fut proclamée Reine le 8 de mars de la même année. Son regne fut glorieux à l'Angleterre ; & ses armes, sous la conduite du fameux Marlboroug, furent presque toujours heureuses contre la France. Elle rendit encore un service important à sa nation, par la réunion de l'Ecosse avec l'Angleterre ; & cette affaire fut terminée le 6 de mars 1707. Anne fut aimée des Anglois pour sa bonté, pour sa douceur, & pour mille autres bonnes qualités. Elle mourut en 1714 sans laisser d'enfants, ceux qu'elle avoit eus du Prince George étant morts en bas âge.

SUCCA, (*Marie de*) fille de Benoît Succa, célebre Jurisconsulte, naquit à Liege en 1600. Elle s'appliqua aux sciences, & excella particuliérement dans les mathématiques & dans la musique.

SUCHON, (*Gabrielle*) née en 1631 à Sémur en Auxois ; ses parents l'ayant forcée de se faire Religieuse, elle réclama contre ses vœux, & alla à Rome pour s'en faire relever par le Pape ; ce qu'elle obtint. Elle mourut à Dijon le 5 de mars 1703, âgée de soixante-douze ans. On a quelques ouvrages de sa composition.

SUFFOLK. (*Jeanne de*) *Voyez* GRAY.

SUIREAU, (*Marie*) fille de M. Suireau, Avocat à Chartres, née dans cette ville en 1599, Abbesse de Maubuisson & de Port-Royal, est plus connue sous le nom de la *mere Marie des Anges* : elle étoit parente du célebre Nicole. Sa mort arriva le 10 de décembre 1658.

SULPICIA, fille de Sulpicius Paterculus, célebre par sa chasteté, fut choisie entre cent des plus vertueuses dames Romaines pour présenter à Vénus *Verticordia* la statue que l'oracle avoit ordonné de consacrer à cette Déesse, afin qu'elle inspirât plus de

pudeur & d'honnêteté aux femmes & aux filles Romaines, l'an de Rome 639.

SULPICIA, dame Romaine, femme de Calanus, vivoit du temps de l'Empereur Domitien. Elle cultiva la poésie avec succès : nous avons d'elle une satyre composée à l'occasion de l'exil des Philosophes, que Domitien chassa de Rome.

SUNIELH. Son mari, un des Capitaines d'Hermenric, Roi des Sueves, ayant quitté le parti de son Prince, Hermenric s'en vengea sur l'innocente Sunielh qu'il fit écarteler.

SUZANNE, surnommée *la Chaste*, étoit, selon le Prophete Daniel, fille d'Helcias & femme de Joakim, Juif très-riche de Babylone. Sa vertu ne la rendoit pas moins recommandable que sa beauté, qui étoit des plus éclatantes. Deux vieillards, aussi respectables en apparence par leur âge que par la qualité de Juges dont ils étoient revêtus, la virent qui se promenoit dans ses vergers, & brûlerent pour elle d'une flamme impure. Le hazard les fit se rencontrer l'un & l'autre ; ils s'avouerent réciproquement leur passion, & délibérerent ensemble sur les moyens de la satisfaire. Ce fut de s'introduire dans les vergers d'Helcias, & là d'attendre l'heure où Suzanne avoit coutume de prendre le bain. Elle s'y rendit pendant la plus grande chaleur du jour, & voulant se baigner elle envoya deux servantes qui l'accompagnoient chercher les parfums, les huiles, & les autres choses qui lui étoient nécessaires, en leur recommandant de bien fermer toutes les portes. Mais les amoureux vieillards qui s'étoient cachés, & qui, de leur retraite, contemploient avidement l'objet de leur passion, ne virent pas plutôt les servantes éloignées qu'ils coururent vers Suzanne, & la conjurerent de répondre à leurs infames désirs. N'en pouvant rien obtenir, ils la menacerent de l'accuser d'adultere devant le peuple : ce qu'ils firent, en jurant qu'ils l'avoient surprise avec un jeune homme. Suzanne n'avoit pour elle que ses pleurs & ses char-

mes. Tout le monde la plaignoit secrettement; mais l'accusation de deux graves Magistrats, que leur âge sembloit rendre exempts de toute passion, parut d'un tel poids dans l'assemblée du peuple, que Suzanne fut jugée coupable & condamnée à mort. Comme on la menoit au supplice, le Prophete Daniel éleva la voix, & demanda qu'il lui fût permis d'interroger séparément les accusateurs. Il les convainquit de mensonge, l'un ayant dit qu'il avoit vu commettre le crime sous un chêne, & l'autre sous un lentisque, arbre d'où découle le mastic, & il les fit condamner à mort.

SUZANNE, une des femmes qui suivoient Jesus-Christ & l'assistoient de leurs biens.

SUZANNE, Vierge & Martyre à Rome dans le troisieme siecle.

SUZE, (*Henriette de Coligni, Comtesse de la*) si célebre par ses Elégies, étoit petite-fille du fameux Amiral de Coligni, par la mort duquel commença le massacre de la S. Barthelemi. Elle nâquit en 1618, & fut mariée d'abord à Thomas Hamilton, Comte de Hadington, qui mourut peu de temps après. Elle épousa en secondes noces Gaspard de Champagne, Comte de la Suze, dont l'humeur ne s'accorda pas long-temps avec la sienne. Le Comte étoit sérieux, sage, tranquille; sa femme, galante & vive, aimoit les plaisirs & le grand monde. Sa beauté, qui n'étoit pas médiocre, augmentoit les inquiétudes du Comte. Il eût donné cent mille écus pour se débarrasser de sa femme, qui les lui donna pour le faire consentir à leur séparation. Elle abjura la religion prétendue-réformée, » afin, dit agréablement la Reine Chris-» tine, de ne se trouver avec son mari, ni dans ce » monde ni dans l'autre. « Le Comte de la Suze étoit né dans la même religion que son épouse. Dès qu'elle se vit libre elle se livra toute entiere au goût qu'elle avoit pour la poésie; & ses Idylles, pleines de sentiments & de délicatesse, sont ce que nous avons de meilleur en ce genre. Elle avoit de la

peine à rimer, ce qui l'obligeoit de recourir souvent à ses amis. On sent cette contrainte en lisant ses ouvrages ; mais on admire toujours la chaleur & le sentiment qui les anime. Madame de la Suze mourut à Paris en 1673 dans sa cinquante-cinquieme année.

SYAGRIA, dame Lyonnoise, illustre dans le cinquieme siecle par sa piété & par sa charité.

SYLVA, (*Béatrix de*) d'une illustre famille de Portugal, fondatrice des Religieuses de la Conception.

SYLVIA. (*Rhéa*) *Voyez* RHÉA SILVIA.

SYNCLÉTIQUE, Vierge illustre par sa sainteté, vers la fin du troisieme siecle.

SYMPHOROSE (*sainte*) souffrit le martyre avec ses sept enfants, à Tivoli près de Rome, sous l'empire d'Adrien, l'an de J. C. 120.

SYSIGAMBIS, mere de Darius, dernier Roi de Perse, fut long-temps prisonniere d'Alexandre, qui la traita avec tous les égards dus à son rang. On remarque que cette Princesse, qui avoit supporté la mort de son fils Darius, ne survécut pas à Alexandre, & mourut de douleur quelque temps après lui.





TAI

TAJI-KHAN, nommée aussi *Akia Begh*, fille de Timur-Bec ou Tamerlan, Empereur des Tartares. Cette Princesse n'avoit point sa pareille en beauté comme en vertu. Sa mort, arrivée en 1381, pénétra son pere de la plus vive douleur. *Voyez* KOTLUK TURKHAN AGA.

TAI-KIA, femme de Cheu, Empereur de la Chine, 1154 ans avant J. C. C'étoit la plus belle femme qui fût dans l'empire, mais en même temps la plus méchante & la plus barbare. Il falloit que tout cédât à son humeur impérieuse, & que tout se réglât par ses caprices. Si les Ministres manquoient de s'y conformer ils étoient aussi-tôt, ou chassés du palais, ou condamnés à mort. Elle persuada son mari qu'il ne seroit le maître absolu de ses sujets qu'en répandant la terreur dans les esprits. Dans cette vue elle inventa un nouveau genre de supplice, & elle goûtoit un plaisir barbare à voir souffrir les plus cruels tourments aux malheureuses victimes de sa fureur. Sa conduite & celle de l'Empereur exciterent des révoltes dont l'un & l'autre furent les victimes.

TAI-TSONG, (*la femme de*) Empereur de la Chine depuis 628 jusqu'en 651. Cette Princesse, distinguée par les plus belles qualités, mourut la dixieme année du regne de Tai-tsong. On a remarqué que tant qu'elle vécut, de cette multitude d'Officiers qui servent dans le palais, il n'y en eut aucun qu'on punît avec sévérité; ce qui est presque sans exemple. Elle avoit composé un Livre divisé en trente chapitres, sur la maniere dont on doit se gouverner dans l'appartement intérieur des femmes; ouvrage que l'Empereur sur-tout admira, & dont il dit en fondant en larmes: » Voilà des réglements qui devroient » s'observer dans tous les siecles. «

TALAPOUINES, sorte de Religieuses dans le royaume de Siam & dans plusieurs autres pays des Indes orientales. Elles sont vêtues de blanc comme les serviteurs des Talapoins, & elles ne sont pas regardées comme tout-à-fait Religieuses; un simple Supérieur peut leur donner l'habit. Elles sont obligées à la chasteté; cependant on ne les brûle pas, comme on brûle les Talopoins, quand on les surprend en faute à cet égard. On les livre à leurs parents, pour les châtier du bâton, parce que les Talapoins & les Talapouines ne peuvent frapper personne.

TANAQUILLE *ou* CÉCILIE, née à Tarquinie, ville de Toscane, femme de Tarquinius Priscus, Roi de Rome, fut célebre par sa science dans l'art d'expliquer les présages.

TANFIELD *ou* TANEFELDE, (*Elizabeth*) d'une illustre famille d'Angleterre dans le dix-septieme siecle, entendoit l'Hébreu, le Grec, le Latin & le Français. Elle mourut à Londres l'an 1639, âgée de soixante ans.

TARBULA, sœur de Siméon, Evêque de Séleucie, fut accusée par les Juifs d'avoir voulu empoisonner la Reine de Perse, & condamnée à mort par les Mages. Sur cette fausse accusation, un de ses Juges, épris de sa beauté, s'offrit de lui sauver la vie; mais cette vertueuse fille préféra la mort à la perte de son honneur.

TARKHAN KHATUN, femme de Sandjar, sixieme Sultan Seljoucide de Perse. Ce Prince ayant été fait prisonnier par les Turcomans en 1152, sa femme Tarkhan Khatun gouverna le royaume pendant les quatre années de sa captivité.

TARPÉIA, fille Romaine qui livra la forteresse de ce nom à Tatius, Général des Sabins, à condition qu'il lui donneroit les brasselets d'or que portoient ses soldats; Tatius, maître du Capitole, ordonna aux Sabins de donner leurs brasselets à Tarpéïa: lui-même lui jetta le premier les siens: tous, à son exemple, lancerent leurs brasselets sur Tarpeïa qui en fut accablée.

TARQUINIA MOLZA. *Voyez* MOLZA. (*Tarquinia*)

TARTARES. (*femmes*) L'Empereur du Grand-Mogol, dans les Indes, eſt toujours gardé au-dedans du ſerrail par cent femmes Tartares, armées de l'arc, du poignard & du cimeterre. Leur conductrice a le rang & les appointements d'un Omrah ou Officier de guerre. Cette garde eſt une précaution néceſſaire aux Mogols contre la fureur & les trahiſons de tant de rivales qui compoſent ſa Cour.

TECLE, (*ſainte*) premiere vierge & martyre parmi les femmes Chrétiennes, & diſciple de ſaint Paul.

TECMESSE, eſclave & maîtreſſe d'Ajax le Télamonien.

TÉLÉSILLE, dame Grecque, ſe diſtingua par ſon courage au ſiege d'Argos vers l'an 557 avant Jeſus-Chriſt. On lui éleva une ſtatue dans une des places publiques de cette ville.

TELLEZ. (*Eléonor*) *Voyez* ELÉONOR TELLEZ.

TEM-BAM-DUMBA, Reine des Jaggas ou Giagas, ſorte de Cannibales répandus dans les pays de la côte occidentale d'Afrique, occupe ſans contredit le premier rang parmi les femmes les plus méchantes & les plus ſcélérates que la terre ait jamais produites. Ce qu'on va dire de cette Princeſſe eſt ſi extraordinaire qu'il pourroit paſſer pour fabuleux, ſi les Auteurs de la Nouvelle Hiſtoire univerſelle n'avoient cru devoir en enrichir leur ouvrage. Nous ne changerons rien aux expreſſions des Traducteurs. » Tem-Bam-Dumba, bien que jeune & » dans un âge encore tendre, profita ſi bien ſous ſa » mere (Muſſaſa, dont on peut voir l'article,) & » fit paroître tant de courage & de prudence dans » les occaſions les plus difficiles, que Muſſaſa ne » craignit point de la mettre à la tête d'une partie » de ſes troupes, pendant qu'elle-même, avec le » reſte, feroit d'autres entrepriſes. Fiere du com» mandement, la jeune Princeſſe ne voulut plus

» obéir à sa mere ni suivre ses conseils.
» Ce qui contribua à lui rendre la sujétion insupportable, c'est qu'étant aussi voluptueuse que guerriere, elle s'abandonna aux plaisirs de l'amour & eut des amants sans nombre ; mais aussi-tôt qu'elle commençoit à se lasser de quelqu'un, elle le faisoit mourir secrétement. Sa mere l'ayant reprise de ses excès, elle se révolta ouvertement contr'elle. Comme Tem-Bam-Dumba avoit déjà donné des preuves de son courage intrépide en plusieurs occasions, sa hardiesse ne servit qu'à la faire respecter & craindre davantage de ses gens. On la regarda comme au-dessus de l'humanité ; & tous les Barbares s'empresserent tellement à se ranger sous ses enseignes, que la plus grande partie des troupes de sa mere vinrent peu-à-peu la joindre, & qu'elle se vit à la tête d'une nombreuse armée. Elle en étoit ponctuellement obéie, parce qu'ils la regardoient comme une femme qui surpassoit en valeur & en conduite les chefs les plus braves & les plus habiles.
» Quand elle vit que ses exploits & sa conduite leur avoient inspiré de si hautes idées d'elle, son ambition démesurée lui inspira le dessein de les mettre à profit par des voies qui auroient inspiré plus d'horreur que de respect pour elle à tout autre qu'à une armée de monstres féroces ; mais elle savoit bien que c'étoit le moyen le plus propre de leur inspirer de la vénération & de la terreur, & d'étendre les bornes de sa domination. Ayant donc assemblé son armée, elle parut vêtue & armée en homme. Elle leur déclara qu'elle se proposoit de les rendre heureux & victorieux sous sa conduite, & par leur valeur de jetter les fondements d'un empire puissant qui éterniseroit sa mémoire, & les rendroit redoutables à tous les royaumes d'alentour ; mais qu'avant tout elle vouloit renouveller les loix & les cérémonies des an-

» ciens Giagas, leurs ancêtres, comme le moyen le » plus infaillible de les rendre aussi riches & aussi » heureux dans leurs entreprises qu'ils l'avoient été » sous Zimbo, sans courir risque d'éprouver les mê- » mes disgraces. Pour les convaincre qu'elle par- » loit sérieusement, & qu'elle vouloit être obéie, » elle leur dit qu'elle alloit leur donner un exemple » digne de leur imitation & de leur courage, à moins » qu'ils n'eussent bien dégénéré de la valeur & de » l'intrépidité de leur illustre race. Ayant ainsi exci- » té leur attente & fixé leurs regards, elle se fit » apporter un fils unique qu'elle avoit; & au-lieu de » le caresser comme une tendre mere, & de le » serrer contre son sein, elle le jetta dans un mor- » tier, & sans être touchée elle le pila elle-même; » & après qu'elle l'eut réduit en pâte, elle le mit » sur le feu, dans une marmite, avec des poudres, » des racines & de l'huile, & en fit un onguent. Elle » assura ses gens qu'après en avoir été ointe, elle » seroit invulnérable, & qu'elle deviendroit la ter- » reur de toute la terre. Elle s'en fit frotter en pré- » sence de tout le peuple, & reprit ensuite ses ha- » bits d'homme. Cet exemple abominable fut suivi » de ses sujets. On ne peut dire le nombre de pe- » tites créatures qui furent pilées & cuites pour » faire cet onguent infernal.

» Elle ordonna ensuite & en fit une loi, qu'on » se frotteroit de cet onguent avant que de rien » entreprendre d'important, & de délibérer même; » parce qu'il leur inspireroit la sagesse nécessaire » pour bien concerter leurs desseins & le courage » requis pour les exécuter heureusement. Elle fit » d'autres loix qui excluoient divers enfants mâles » du Chilombo, (camp) & les condamnoient à pé- » rir; les uns devoient être pilés & bouillis pour en » faire de l'onguent; ceux qui naissoient difformes » ou contrefaits devoient être jettés aux chiens. Elle » ajouta pour la composition de l'onguent les enfants

» des principaux membres de l'Etat qui les offri-
» roient volontairement, assurant que l'onguent au-
» roit alors plus de vertu. Elle défendit aux femmes
» d'accoucher dans le Chilombo, parce que cela le
» profanoit à un tel point qu'il n'y avoit que la
» mort de la mere ou de l'enfant qui pût lui rendre
» sa premiere sainteté : aussi condamna-t-elle celles
» qui par malheur délivroient dans le camp, à dé-
» vorer leurs enfants ou à mourir elles-mêmes.

» Ces loix, auxquelles elle donna le nom de
» *Quixilles*, & qu'elle prétendoit avoir été celles
» des Giagas depuis un temps immémorial, sont en-
» core la plupart religieusement observées par cette
» nation barbare. Elle fut néanmoins obligée d'ap-
» porter quelque adoucissement à celles de ces
» loix qui étoient préjudiciables à la multiplication des
» hommes, ou qui étoient trop contraires à la ten-
» dresse naturelle des parents, parce qu'elle craignit
» qu'il n'en résultât un mécontentement général
» qui éclatât enfin en une rebellion ouverte. Ce qui
» l'y détermina encore, c'est qu'elle leur avoit donné
» d'autres loix plus conformes à leur férocité na-
» turelle & propres à les y endurcir, entr'autres
» celle qui leur ordonnoit de se nourrir de chair hu-
» maine préférablement à toute autre. Mais par hon-
» neur pour son sexe elle défendit la chair des
» femmes ; elle réserva celles-ci pour les sacrifices
» que l'on fait aux morts, dans la folle imagination
» qu'elles vont les servir dans l'autre monde. Mais
» cette défense de manger la chair des femmes n'a fait
» que réveiller l'appétit de ces antropophages, qui,
» malgré les peines auxquelles ils s'exposent, ne lais-
» sent pas de s'en gorger quand ils en trouvent l'oc-
» casion, sur-tout les gens d'autorité. Notre Auteur
» (*Labat*) cite l'exemple d'un de leurs Chefs, nommé
» *Giaga Cassangé*, qui faisoit tuer tous les jours une
» jeune femme pour sa table. Tem-Bam-Dumba dé-
» fendit aussi à ses gens de mener avec eux des fem-
» mes à la guerre, parce que rien n'est plus ca-

» pable d'amollir le courage des soldats ; mais les » Chefs observoient aussi peu cette loi que la pré- » cédente. Il y en avoit qui menoient à leur suite » des centaines de femmes pour satisfaire leurs dé- » sirs ou pour fournir leur table.

» Elle leur donna plusieurs autres loix destinées, » semble-t-il, non-seulement à étouffer tout senti- » ment d'humanité, mais aussi toute pudeur & toute » modestie dans l'un & dans l'autre sexe.... Les loix » qu'elle publia pour le gouvernement politique » étoient en beaucoup plus grand nombre, mais » également cruelles & propres à encourager ses su- » jets à la rapine, au carnage & à la plus inhu- » maine cruauté ; mais elles ont quelque chose de » trop révoltant pour en faire le détail.

» Tem-Bam-Dumba avoit tellement endurci ses » troupes à toutes sortes de cruautés qu'elles mirent » tout à feu & à sang dans l'Ethiopie occidentale, » sans trouver presque d'obstacle. Si quelquefois » il se rencontroit des peuples belliqueux qui rem- » portoient sur eux des avantages considérables, » elle ne se rebutoit point ; ses pertes ne faisoient » que l'irriter. Elle mettoit sur pied de nouvelles » troupes, & tomboit sur ses ennemis avec tant de » furie que rien ne lui résistoit, & qu'elle demeuroit » à la fin victorieuse. Ce qui encourageoit sur-tout » ses troupes à la suivre au milieu des plus grands » périls, c'est que quand ils revenoient au Chilombo » chargés de butin, avec des troupeaux d'esclaves » que l'on conduisoit à la boucherie, ils étoient » reçus avec des applaudissements & des louanges » excessives.

» Cette Reine, après avoir répandu la terreur dans » la plus grande partie de l'Ethiopie occidentale, » après l'avoir remplie de sang & de carnage, fut » enfin elle-même la victime de l'incontinence qu'elle » avoit si cruellement punie dans plusieurs milliers » de personnes de son sexe. Ayant déjà immolé un » grand nombre de ses amants pour cacher ses dé-

» bauches, elle devint amoureuse d'un certain Cu-
» lemba. C'étoit un simple soldat ; mais les qualités
» de corps & d'esprit qu'elle découvrit en lui la dé-
» terminerent à ne pas regarder la distance qu'il y
» avoit entr'elle & lui. Il étoit grand, bien fait,
» d'une force extraordinaire, d'un esprit fourbe &
» artificieux, & l'égaloit en bravoure & en cruauté.
» Comme il n'ignoroit pas le sort qu'avoient eu
» ses prédécesseurs, il ne condescendit aux désirs
» de la Reine que dans la résolution de la préve-
» nir quand il s'appercevroit qu'elle seroit lasse de
» lui. Il sut se rendre tellement maître de son cœur
» par ses complaisances, qu'il l'engagea à la fin à
» l'épouser publiquement. Leurs noces se firent
» avec beaucoup de pompe : on égorgea pour le
» festin une infinité de misérables. Bien que la Reine
» comblât Culemba de faveurs, il ne laissa pas de
» l'observer avec soin ; & il s'apperçut de plus en
» plus qu'elle étoit changeante, volage, capricieuse,
» débauchée & cruelle ; & malgré toute l'adresse de
» cette Princesse il vit bien qu'il étoit devenu tout-
» à-fait indifférent, sinon odieux. Il pensa alors à
» la prévenir ; & pour y réussir il redoubla ses ca-
» resses, lui donna de somptueux festins, & fit en-
» fin tout ce qu'il put pour suspendre les mouvements
» de la fureur de cette mégere. Il la régaloit sur-tout
» de vins d'Europe & des plus délicieuses liqueurs,
» jusqu'à ce qu'enfin il mêla dans une boisson qu'il
» lui présenta un poison si violent qu'elle mourut
» aussi-tôt qu'elle l'eut pris. Culemba en parut af-
» fligé à l'excès ; il fit semblant de vouloir se tuer
» sur le corps de son épouse, & on l'en empêcha
» avec peine. En un mot il fit si bien son person-
» nage qu'il n'entra jamais dans l'esprit de personne
» qu'il fût l'auteur d'une mort dont on le voyoit si
» excessivement affligé. «

TENCIN, (*Claude Guérin de*) Chanoinesse de Neuville, morte à Paris le 4 de décembre 1749, âgée de soixante-huitans. « Cette dame, dit l'Auteur

» des Etrennes aux Dames, étoit un prodige de perfections. Elle avoit le cœur excellent & le caractere admirable ; & pour l'esprit, toute la force de celui de l'homme, mêlée avec toute la délicatesse de celui des femmes. A ce cœur excellent, à cet esprit si distingué, elle joignoit une ame forte, courageuse & résolue ; de ces ames supérieures à tout événement, dont la hauteur & la dignité ne plient sous aucun accident humain ; qui retrouvent toutes leurs ressources où les autres les perdent ; qui peuvent être affligées, mais jamais abattues ni troublées ; qu'on admire plus dans les afflictions qu'on ne songe à les plaindre ; qui ont une tristesse froide & muette dans les plus grands chagrins, & une gaieté toujours décente dans les plus grands sujets de joie.

» Ses amis l'ont vue quelquefois dans l'un & dans l'autre de ces états, & n'ont jamais remarqué qu'ils prissent rien sur sa présence d'esprit, sur son attention pour les moindres choses, sur la douceur de ses manieres, & sur la tranquillité de sa conversation. Elle étoit toute à eux, quoiqu'elle eût lieu d'être toute à elle. Enfin il n'y avoit point de femme plus estimable. Elle étoit la meilleure de toutes les amies, & elle auroit été la plus aimable de toutes les maîtresses. « Ses Œuvres sont : *le Comte de Comminges ; le Siege de Calais*, & *les Malheurs de l'Amour*, romans fort ingénieux & pleins d'un intérêt vif & touchant.

TERENTIA, femme de Cicéron, puis de Salluste, vécut, selon Pline, cent dix-sept ans.

TEUDÉCHILDE. *Voyez* THÉODÉCHILDE.

TEUDÉGILDE, Reine de France. N'étant que simple bergere, elle inspira de l'amour à Charibert qui l'épousa. Après la mort de ce Prince, Gontran, Roi d'Orléans, fit enfermer Teudégilde dans un Monastere à Arles, où elle mourut.

TEUTA, Reine d'Illyrie, pays qui répond à ce que nous appellons *les côtes de Dalmatie*, gouver-

noit cette contrée en qualité de Régente du temps que les Romains y pénétrerent pour la premiere fois l'an 522 de la fondation de Rome, 232 avant Jesus-Christ. Teuta laissoit aux Illyriens la liberté d'exercer le métier de corsaires sur toute la mer Adriatique & sur les côtes de la Grece. Ces peuples prirent plusieurs marchands d'Italie, & en tuerent même quelques-uns. Sur les plaintes qui en furent portées au Sénat, on envoya des Ambassadeurs à la Reine Teuta, pour se plaindre des torts que les marchands Romains avoient soufferts de la part des corsaires Illyriens. La Reine les laissa parler sans les interrompre, affectant des airs de hauteur & de fierté. Quand ils eurent fini, sa réponse fut que, de sa part, elle ne donneroit aucun sujet de plainte aux Romains, & qu'elle n'enverroit point de pirates contr'eux, mais que ce n'étoit point la coutume des Rois d'Illyrie de défendre à leurs sujets d'aller en course pour leur utilité particuliere. A ce mot le feu monte à la tête du plus jeune des Ambassadeurs, & avec une liberté Romaine, à la vérité, mais qui ne convenoit pas au temps : » Chez nous, Madame, dit-il, » une des plus belles coutumes, c'est de venger en » commun les torts faits aux particuliers ; & nous » ferons ensorte, avec l'aide des Dieux, que vous » réformerez bientôt les coutumes des Rois d'Illy- » rie. « La Reine, en femme hautaine & violente, fut si vivement piquée de cette réponse, que, sans égard pour le droit des gens, elle envoya à la poursuite des Ambassadeurs, en fit tuer une partie, jetta les autres en prison, & porta la cruauté jusqu'à faire brûler les conducteurs des vaisseaux qui les avoient apportés. Les Romains, irrités de cet attentat, déclarerent la guerre aux Illyriens. Teuta, réduite aux extrêmités, demanda la paix, & fut obligée de quitter l'administration du royaume.

THAIS, courtisanne fameuse de la Grece, suivit Alexandre le Grand en Asie. Ce Conquérant s'étant

rendu maître de Persépolis, capitale de la Perse; elle lui demanda dans un festin la permission de mettre le feu au superbe palais que Xerxès y avoit fait bâtir, pour venger, disoit-elle, la ville d'Athenes, sa patrie, que ce même Roi avoit brûlée. Alexandre applaudit à cette folie, & le plus beau monument de la magnificence des Rois de Perse fut réduit en cendres avec presque toute la ville.

THAIS, autre courtisanne fameuse en Egypte dans le quatrieme siecle, fut convertie par S. Paphnuce, anachorete de la Thébaïde, & passa le reste de sa vie dans la plus austere pénitence.

THALESTRIS, Reine des Amazones. Attirée par la réputation d'Alexandre, elle se rendit dans son camp, & lui déclara qu'elle souhaiteroit avoir des enfants d'un héros tel que lui; elle ajouta qu'elle se croyoit digne de lui donner des héritiers. Alexandre ne se fit pas beaucoup prier pour satisfaire le désir de la Princesse.

THAMAR, Chananéenne, épousa successivement deux fils de Juda, l'ainé des enfants de Jacob. Après leur mort elle voulut épouser le troisieme, & Juda n'y voulant pas consentir, Thamar déguisée alla attendre son beau-pere sur le grand chemin, & s'abandonna à lui comme une femme publique. Elle devint grosse, & fut condamnée à être brûlée; mais elle obtint sa grace.

THAMAR, fille de David & de Maacha. Amnon, son frere, conçut pour elle un amour criminel, & la viola. Absalon, frere de ce Prince, le fit assassiner deux ans après.

THARGÉLIE, fille de Milet, fut mariée jusqu'à quatorze fois.

THARSILLE, tante de S. Grégoire le Grand. *Voyez* GORDIENNE.

THÉANO, Prêtresse d'Athenes, se rendit recommandable par sa sagesse & par sa prudence. Les Spartiates, commandés par Alcibiade, ayant

vaincu les Athéniens, ce Général fut maudit par tous les Prêtres & les Prêtresses d'Athenes, à l'exception de la seule Théano, qui refusa de le faire, en disant qu'elle étoit obligée par état à prier les Dieux pour tout le monde, & non pas à donner des malédictions à qui que ce fût.

THÉANO, née à Crotone, femme de Pythagore, enseigna publiquement la philosophie.

THÉBÉ, femme d'Alexandre, tyran de Phérès en Thessalie, est célebre dans l'histoire par une exécution hardie, mais digne d'une méchante femme. Ne pouvant supporter les cruautés horribles de son époux, & craignant qu'elle n'en fût elle-même un jour la victime, elle forma, de concert avec trois freres qu'elle avoit, le projet de le tuer; & l'exécuta de cette maniere. Tout le palais du tyran étoit rempli de gardes qui veilloient toute la nuit. Alexandre n'occupoit qu'une chambre haute gardée par un chien enchaîné, très-féroce, & qui ne reconnoissoit que le maître, la maîtresse & l'esclave qui lui donnoit à manger. Le temps choisi pour l'exécution étant venu, Thébé enferme ses freres pendant le jour dans une chambre voisine, & entrant seule, selon sa coutume, dans la chambre d'Alexandre, qu'elle trouve endormi, elle sort un moment après; ordonne à l'esclave d'emmener le chien dehors, parce que son mari vouloit dormir en repos: & de peur que l'échelle par où il falloit monter ne fît du bruit quand ses freres monteroient, elle couvrit de laine les échellons. Tout étant ainsi préparé, elle fait monter ses freres, & les laisse à la porte qui étoit entr'ouverte: elle entre seule, & prenant le cimeterre qui étoit pendu au chevet, elle le leur montre: c'étoit le signal dont ils étoient convenus pour marquer que le tyran étoit endormi. Sur le point de l'exécution ces jeunes gens se trouvent saisis de frayeur, & n'osent avancer. Thébé se met en colere, les appelle lâches, & jure par tout ce qu'il y a de plus sacré qu'elle va éveiller Alexandre, & lui déclarer

leur complot. La honte & la crainte les raniment. Elle les fait entrer; les mene au lit, & tient elle-même la lampe. L'un d'eux alors prend le tyran par les pieds, qu'il serre de toute sa force; l'autre le saisit par les cheveux, & le troisieme le frappe à grands coups de poignard, & le tue, 357 ans avant Jesus-Christ.

THELCIDE, (*sainte*) Abbesse de Jouarre, au diocese de Meaux, étoit sœur d'Agilbert, Evêque de Paris. Elle mourut saintement en 660.

THEMISTO, femme d'Athamas, Roi de Thebes, dont elle eut deux fils. Athamas ayant épousé Ino, fille de Cadmus, Thémisto jalouse, résolut de tuer les enfants de sa rivale; mais une nourrice adroite ayant donné aux fils d'Ino les habits des enfants de Thémisto, cette femme furieuse tua ses propres enfants. Lorsqu'elle reconnut son erreur, elle se donna la mort.

THÉMISTOCLÉE, sœur de Pythagore, fut très-savante dans la morale.

THÉODECHILDE, fille de Thierry I, Roi d'Austrasie, & femme d'Hermegis, Roi des Varnes, dans la Frise, fonda un monastere de S. Pierre-le-Vif, à Sens, & mourut en 563.

THÉODECHILDE, seconde femme de Théodebert II, Roi d'Austrasie.

THÉODELINDE, Reine des Lombards, qu'elle gouverna seule après la mort d'Autharic, son mari, vers l'an 592, extermina de ses Etats l'Arianisme, & rendit tous ses sujets Catholiques.

THÉODORA, (*Flavia Maximiana*) Impératrice, femme de Constantin Chlore.

THÉODORA, *ou* THÉODORE, femme de l'Empereur Justinien, connue par sa haine contre les églises, & par les persécutions qu'elle excita contre les Catholiques, mourut en 548.

THÉODORA, Impératrice, née en Paphlagonie, vers le commencement du neuvieme siecle, épousa Théophile le Begue, & en eut Michel III, surnommé *le Buveur*, dont elle fut tutrice après la

mort de son mari. Son fils la fit depuis renfermer dans un Monastere où elle mourut le 11 de fevrier 867.

THÉODORA, fille de Constantin le Jeune, gouverna l'Empire pendant quelque temps avec une grande sagesse, & mourut le 22 d'août 1056.

THÉODORA, dame Romaine, célebre par sa beauté & par ses galanteries. Ce fut par son crédit que Jean, un de ses amants, fut élevé sur le siege de S. Pierre, sous le nom de *Jean X*.

THÉODOTE, femme de l'Empereur Constantin dit *le Jeune*.

THÉOPE. *Voyez* ATHÉNIENNES.

THÉOPHANIE, Impératrice, femme de Romain. Après la mort de cet Empereur, en 963, elle empoisonna son fils, & épousa Nicéphore Phocas, son amant. S'en étant dégoûtée quelque temps après, elle le fit assassiner par Zimiscès, qui prit sa place : celui-ci craignant la cruauté de Théophanie, la relégua dans les isles, & associa à l'Empire les petits Princes, fils de Romain. Zimiscès étant mort, Théophanie fut rappellée de son exil par ses fils.

THÉOSEBIE, sœur de S. Grégoire de Nysse, & fille d'Emmélie, occupa dans l'Église le rang de Diaconesse, & fut très-célebre par sa piété.

THÉREZE (*sainte*) de Cépede, dite *de Jesus*, restauratrice de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, n'est pas moins célebre par son zele infatigable & par sa piété, que par les talents supérieurs qu'elle reçut du Ciel, & par ses ouvrages. Elle naquit à Avila, ville de la vieille Castille, en Espagne, le 28 de mars 1515. Son pere s'appelloit *Alfonse Sanchès de Cépede*, & sa mere *Béatrix d'Ahumade*, tous deux d'une illustre naissance.

Théreze n'avoit guere que six à sept ans, qu'elle forma la résolution d'aller avec son frere Roderic en Afrique, pour y chercher le martyre parmi les Maures. Ils partirent l'un & l'autre de la maison paternelle; mais un de leurs oncles les y ramena.

On développa bientôt dans la jeune Théreze mille graces & mille belles qualités. A l'exemple des jeunes demoiselles de sa condition, elle s'occupa de la lecture des Romans ; & comme elle avoit beaucoup d'esprit, elle composa même quelques livres de chevalerie. Mais ayant reconnu la futilité de cette étude, elle prit du goût pour les bons Auteurs, & ne passa pas un jour sans en lire quelques morceaux. La piété commençoit à prendre de profondes racines dans son ame. Quelque brillante que fût la fortune qu'on lui faisoit envisager, elle résolut de renoncer à toutes ses espérances, pour se consacrer à Jesus-Christ ; ce qu'elle fit, à l'âge de vingt ans & demi dans un monastere de Carmélites à Avila. La regle de ce couvent étoit fort mitigée. Thereze, qui ne s'en accommodoit pas, chercha les moyens, & obtint toutes les facilités d'en fonder un dans la même ville sur le modele des Déchaussées de sainte Claire. Elle y fit régner toute la ferveur des anciens Anachoretes ; & ce fut-là qu'elle composa plusieurs ouvrages remplis de la plus sublime spiritualité : Voici dans quels termes le P. Hilarion de Coste en fait l'énumération : *le Discours de sa Vie jusqu'à la fondation du couvent de S. Joseph d'Avila ; le Chemin de la perfection ;* le livre *des Fondations des autres monasteres qu'elle fit jusqu'à celui de Burgos, qui fut le dix-septieme & le dernier ;* le *Château intérieur*, ou *la Demeure de l'Ame ;* un *Commentaire sur les Cantiques de Salomon, lequel elle brûla pour obéir à un sien confesseur ignorant, lequel s'en étoit scandalisé devant que de l'avoir lu & vu.* » En » ses livres, ajoute le même auteur, selon le témoi» gnage d'un très-saint Prélat (S. François de Sales) » bien versé en la science des saints, *elle a si bien » écrit des mouvements sacrés de la dilection, qu'on » est ravi de voir tant d'éloquence en une si grande » humilité, tant de fermeté d'esprit en une si grande » simplicité ; & sa très-savante ignorance fait pa» roître très-ignorante la science de plusieurs gens de*

» *lettres, qui, après un grand tracas de doctrine, se*
» *voient honteux de n'entendre pas ce qu'elle écrit*
» *si heureusement de la pratique du saint amour.* «

Sainte Thérese mourut le 4 d'octobre 1582, dans sa soixante & huitieme année.

THÉRESE, Infante de Portugal, & Reine de Léon. *Voyez* Léon.

THERMUTH : c'est le nom que l'Ecriture donne à la fille de Pharaon, qui fit retirer Moïse des eaux du Nil où il avoit été exposé, & qui le fit élever dans son palais.

THESCA, sœur de Denys le Tyran, se distingua par sa constance & sa fermeté. Elle avoit épousé un Seigneur illustre de Syracuse. Cet homme ne pouvant supporter l'orgueil du tyran, & craignant sa cruauté, prit la fuite. Denys irrité accusa Thesca d'être complice de son évasion. » Tyran, lui ré-
» pondit-elle, me croirois-tu assez lâche pour n'a-
» voir pas accompagné mon époux dans sa fuite, si
» j'avois connu son dessein? «

THISBÉ, jeune Babylonienne, amante de Pyrame. Ovide décrit d'une maniere fort touchante les amours, & la fin tragique de ces deux amants. Voici la substance de son récit. Ils étoient jeunes, aimables & voisins. Se voir & s'aimer avoit été pour eux la même chose. Tout concouroit à leur union prochaine, lorsque leurs parents s'étant brouillés on voulut exiger qu'ils se brouillassent aussi. Rien n'étoit plus propre à les enflammer davantage. Ne pouvant se parler ni se voir en liberté, nos tendres amants tirerent tout le parti possible d'un vieux mur mitoyen qui séparoit leurs maisons ; mais les paroles seules passoient à travers les crevasses de ce mur ; & les paroles sont si peu de choses en amour ! Ils convinrent un soir de s'échapper l'un & l'autre de la maison paternelle, pour aller chez un parent à quelques lieues de-là. Le rendez-vous étoit un mûrier blanc hors de la ville. Thisbé s'y rendit la premiere. Elle étoit à peine assise qu'elle apperçut,

aux rayons de la lune, un lion monſtrueux, la gueule encore dégouttante du ſang des animaux qu'il venoit de tuer. La frayeur lui donna des ailes; mais en fuyant elle laiſſa tomber ſon écharpe, ſur laquelle le lion jetta ſa fureur, & laiſſa des taches ſanglantes. Pyrame arrive un moment après. Il cherche en vain des yeux ſa chere Thisbé. La vue de ſon écharpe déchirée & enſanglantée ne l'aſſure que trop du plus grand des malheurs. Il la ramaſſe en frémiſſant; la couvre de larmes & de baiſers; & l'étendant au pied de l'arbre, il tombe deſſus en ſe perçant le cœur de ſon épée. Thisbé, revenue de ſa peur, paroît au même inſtant. Elle reconnoît l'erreur du malheureux Pyrame; & ne conſultant que ſon amour & ſon déſeſpoir, elle arrache le fer de ſa bleſſure, & ſe le plonge dans le ſein. Ovide, pour ramener cette hiſtoire à la fable, dit que le mûrier ſous lequel ſe paſſa cette triſte ſcene, arroſé du ſang de Pyrame & de Thisbé, changea ſes mûres blanches en mûres rouges.

THISBÉ, femme d'Alexandre, tyran de Phérès. *Voyez* THÉBÉ.

THOMASSINE SPINOLA, dame de Genes, diſtinguée par ſa naiſſance, ſon eſprit & ſa beauté; plus célebre encore par la paſſion ſinguliere qu'elle conçut pour Louis XII, Roi de France. L'hiſtoire de ſes amours doit paroître romaneſque dans un ſiecle tel que le nôtre, où l'amour Platonique eſt traité de chimere; mais on ne peut ſe refuſer au témoignage des Hiſtoriens qui l'atteſtent. En 1502 Louis XII fit à Genes une entrée magnifique. Pendant dix jours que ce Prince y reſta les Génois s'efforcerent de lui marquer, par des fêtes & des feſtins ſuperbes, la joie que leur inſpiroit ſa préſence. Ils ſemblerent même oublier en ſa faveur la jalouſie, ſi naturelle & ſi ſouvent reprochée aux Italiens. Les dames de Gènes eurent la liberté de ſe trouver à toutes les fêtes qu'on donna au Roi, & elles en firent le plus bel ornement: on diſtinguoit entr'elles la charmante Thomaſſine Spinola,

Spinola, une des plus belles femmes qu'il y eut alors à Genes, & même dans toute l'Italie. Elle vit souvent le Roi & eut même occasion de lui parler. Louis XII étoit aimable, sans être ce qu'on appelle *un bel homme ;* il avoit un air doux & engageant qui plaît souvent plus que la beauté. Son regard étoit riant, ses manieres aisées, le ton de sa voix gracieux & flatteur. A tous ces avantages il joignoit un esprit vif & enjoué, une conversation spirituelle & amusante. Thomassine ne put être insensible à tant de qualités réunies dans un Souverain ; elle exprima d'abord son amour par ses regards ; mais au milieu des plaisirs tumultueux dont le Roi étoit obsédé, ce langage muet ne pouvoit guere se faire entendre. Thomassine, après bien des combats que lui livra sa pudeur, résolut enfin de s'expliquer plus clairement : elle fit connoître au Prince les sentiments qu'il lui avoit inspirés. Le cœur généreux & sensible de Louis fut touché de cet aveu ingénu. Depuis ce moment ils eurent souvent ensemble des entretiens tendres & passionnés. Thomassine pria le Roi de trouver bon qu'elle fût *sa maîtresse de cœur*, & lui *son amant*, ou, comme le disent les Italiens, son *intendio*, l'objet auquel l'un & l'autre rapportassent leurs pensées. Le Roi y consentit avec joie. Après ce mutuel engagement Thomassine parut oublier le reste du monde & ne vouloir plus vivre que pour son amant. Lorsque le Roi partit de Genes & s'éloigna de la tendre Thomassine, son absence n'altéra point les sentiments de cette généreuse amante ; Louis fut toujours présent à sa pensée ; & son amour, qui n'étoit point fondé sur les sens, ne perdit rien de sa vivacité. Le Roi étant tombé malade au mois d'avril 1503, le bruit de sa mort se répandit en Italie ; la belle Génoise, accablée de cette funeste nouvelle, mourut de douleur huit jours après. Louis avoit le cœur trop bon pour n'être pas sensiblement touché lorsqu'il apprit ce triste événement. D'Authon, Hif-

torien de ce Prince, célébra par son ordre le mérite & la vertu de Thomassine dans quatre poëmes, où il donne à cette illustre Génoise le titre de *Dame intendix du Roi*. Louis envoya ces vers à Genes, afin qu'ils fussent placés sur le tombeau de son amante, *en signe de continuelle souvenance & spectacle mémorable*.

THYMELE, célebre Comédienne que Domitien aima, donna son nom aux hymnes qu'on chantoit en l'honneur de Bacchus, qui furent appellés *Thiméliens*.

TIMARETE, fille de Micon le Mineur, la premiere de son sexe qui ait manié avec succès le pinceau.

TINTORET, (*Marie*) fille du fameux Peintre de ce nom, se distingua dans la peinture & dans la musique, & mourut en 1590 à l'âge de trente ans.

TIQUET, (*Angélique Carlier, dame*) célebre, sous Louis XIV, par sa beauté, par l'attentat qu'elle commit sur son mari, & par le supplice qui en fut le châtiment. Nous ne ferons que répéter ici ce que nous en avons dit dans un autre ouvrage. Cette dame étoit fille d'un Libraire nommé *Carlier*, qui lui avoit laissé cinq cens mille francs, & autant à un frere qu'elle avoit. Elle fut orpheline à quinze ans. Comme elle étoit belle & riche, elle ne manqua point d'adorateurs. M. Tiquet, qui étoit du nombre, fut préféré à ses rivaux, parce qu'il sut mettre une tante de la demoiselle dans ses intérêts en lui faisant présent de quarante mille francs. Cette tante avoit soin de faire valoir toutes les galanteries qu'il faisoit. Un jour qu'il avoit envoyé un bouquet à mademoiselle Carlier, dans lequel il y avoit des fleurs de diamant, cette belle fut si touchée de ses manieres nobles & généreuses qu'elle se détermina à suivre l'avis de sa tante en épousant M. Tiquet, qu'elle croyoit fort riche, puisqu'il étoit en état de donner des bouquets de quinze mille écus; car celui-

là coûtoit tout autant. M Tiquet étoit Conseiller au Parlement.

Ce mariage fut d'abord heureux. Ils eurent un fils & une fille. Madame Tiquet faisoit de la dépense à proportion du bien qu'elle croyoit avoir ; & son mari, qui lui avoit persuadé qu'il en avoit autant qu'elle, n'osoit pas la désabuser. Il le fallut pourtant enfin ; & madame Tiquet apprit qu'il s'en falloit beaucoup que son mari eût quelque chose, puisque c'avoit été de son bien à elle qu'il avoit payé toutes les dépenses qu'il avoit été obligé de faire pour l'obtenir. Ce décompte causa de la division dans le ménage ; & le bien de madame Tiquet se trouvant diminué, elle demanda une séparation. M. Tiquet fit des plaintes de son côté sur le commerce qu'il disoit être entre sa femme & M. de Montgeorge, Capitaine aux Gardes, & obtint une lettre de cachet pour la faire enfermer ; mais il eut la foiblesse de donner cette lettre de cachet à sa femme, qui la jetta dans le feu ; de sorte que lorsqu'il voulut en demander une autre, on se moqua de lui. Madame Tiquet obtint cependant une séparation de biens, & continua de voir M. de Montgeorge. Elle demeuroit dans la même maison que son mari ; mais ils avoient chacun leur appartement. Trois ans se passerent de cette maniere, c'est-à-dire avec beaucoup de froideur, sans pourtant donner des scenes au public.

Madame Tiquet étant allée un jour chez la Comtesse d'Aunoi, parut fort émue en y entrant ; & lorsqu'on lui demanda ce qu'elle avoit, elle répondit qu'elle venoit de passer une partie de la journée avec le diable. » Vous avez eu là une vilaine com» pagnie, répondit madame d'Aunoi... Oh ! dit » madame Tiquet, quand je dis que j'ai vu le diable, » j'entends une de ces femmes qui se mêlent de » prédire l'avenir. « Eh ! que vous a-t-elle prédit, demanda madame d'Aunoi ? » Oh ! toutes sortes » de bonnes choses, dit Madame Tiquet. Elle

» m'a assuré que dans deux mois d'ici je serois *au-*
» *dessus de tous mes ennemis*, hors d'état de craindre
» leur malice, & parfaitement heureuse. Vous voyez
» bien, madame, ajouta-t-elle, que je ne dois
» pas compter là-dessus, puisque je ne serai jamais
» en repos tant que M. Tiquet vivra, & qu'il se
» porte trop bien pour qu'on doive compter sur un
» si prompt dénouement. « Elle s'en retourna ensuite chez elle, & passa la soirée avec madame la Comtesse de Sénonville.

M. Tiquet lui avoit fait le chagrin de chasser un portier dont elle étoit contente ; & ne se fiant plus à personne, il étoit devenu lui-même son portier, & prenoit le soin de fermer la porte & de mettre la clef sous son chevet. Ce soir-là il étoit, selon sa coutume, chez madame de Villemur ; & madame de Sénonville s'obstinoit à rester, & vouloit malicieusement attendre qu'il s'allât coucher pour lui donner la peine de se relever & de lui venir ouvrir. Cependant l'heure où il avoit accoutumé de se retirer étoit passée, & l'on ne savoit que penser de ce retardement, lorsqu'on entendit tout d'un coup crier *au meurtre*, & tirer un coup de pistolet. Les valets de madame Tiquet accoururent à ce bruit, & trouverent que c'étoit leur maître qu'on avoit assassiné. Ils vinrent en avertir leur maîtresse, & lui dirent en même temps qu'on avoit rapporté M. Tiquet chez madame de Villemur. Madame Tiquet y alla ; mais on ne voulut pas lui laisser voir son mari : il n'étoit point mort. Le Commissaire du quartier lui demanda s'il n'avoit point d'ennemi ; il répondit qu'il n'en avoit point d'autre que sa femme. Quoiqu'il eût reçu cinq blessures, il ne s'en trouva aucune mortelle. Il y en avoit une tout auprès du cœur qui ne le perça pas, parce que le cœur de M. Tiquet fut en quelque maniere resserré par la peur, & ne remplit pas toute la place qu'il devoit naturellement occuper. Ainsi l'on peut dire que sa frayeur lui sauva la vie.

Madame Tiquet alla le lendemain chez madame d'Aunoi, apparemment pour savoir ce qu'on disoit d'elle dans le monde. Madame d'Aunoi lui demanda si M. Tiquet ne connoissoit point ceux qui l'avoient attaqué. » Ah ! madame, dit madame Tiquet, » quand il les connoîtroit, il ne le diroit pas, & » c'est moi qu'on assassine aujourd'hui. « Madame d'Aunoi dit qu'elle devoit s'assurer du portier qu'on avoit chassé ; que c'étoit sur lui que tomboient les soupçons.

Lorsque madame Tiquet fut de retour chez elle, on vint l'avertir de se sauver, & on l'assura qu'elle seroit arrêtée. Les avis redoublerent tous les jours, sans qu'elle voulût en profiter. Enfin le huitieme jour un Théatin monta dans sa chambre, & lui dit qu'il n'y avoit pas de temps à perdre ; qu'elle seroit arrêtée, à moins qu'elle ne mît promptement une robe de Théatin qu'il lui apporta, & qu'elle n'entrât dans une chaise à porteurs qu'il venoit de laisser dans sa cour ; que les porteurs avoient ordre de la conduire en un endroit où elle trouveroit une chaise de poste, avec des gens qui la conduiroient sûrement à Calais, d'où on la feroit passer en Angleterre. Madame Tiquet regarda tout cela comme des pieges que son mari lui tendoit pour se défaire d'elle & l'obliger à lui abandonner son bien : ainsi elle refusa les offres du Théatin, & résolut de soutenir le choc. Le lendemain madame de Sénonville alla la voir ; & comme elle voulut se retirer quelque temps après, madame Tiquet la pria de rester, & lui dit qu'on devoit la venir prendre dans le moment, & qu'elle étoit bien-aise de ne pas se trouver seule avec cette canaille. A peine eut-elle achevé ces paroles, qu'on vit entrer le Lieutenant-Criminel, suivi de quantité de satellites. Madame Tiquet lui dit qu'il auroit pu se passer d'amener une si nombreuse cohorte, & que, puisqu'elle l'avoit attendu de pied ferme, il ne falloit pas craindre qu'elle fît difficulté de le

ſuivre. Elle le pria enſuite de faire mettre le ſcellé dans ſon appartement pour la ſûreté de ſes meubles ; & après avoir embraſſé ſon fils qu'elle aimoit beaucoup, elle lui donna de l'argent pour ſe divertir, & lui dit de ne pas craindre pour elle. Elle monta enſuite en carroſſe avec le Lieutenant-Criminel.

En paſſant ſur le petit marché elle ſalua fort gracieuſement une dame de ſes amies, & ne parut pas plus emue que ſi elle étoit allée en viſite ; mais elle changea de couleur aux approches du Petit-Châtelet où elle fut premiérement conduite. On la transféra enſuite au Grand-Châtelet, où ſon procès fut bientôt fait. Un ſcélérat, nommé *Auguſte*, vint déclarer de lui-même que, trois ans auparavant, madame Tiquet lui avoit donné de l'argent pour aſſaſſiner ſon mari, & que c'étoit le portier qui venoit d'être chaſſé qui étoit l'entremetteur de cette affaire. Le portier avoit été arrêté de même que madame Tiquet. Auguſte lui fut confronté ; & comme il avoua la choſe, madame Tiquet fut condamnée à avoir la tête tranchée, pour un deſſein qu'elle avoit eu trois ans auparavant, ſans qu'on eût aucune preuve qu'elle eût part à l'aſſaſſinat dont il étoit alors queſtion. Mais il y a une loi appellée *la loi de Blois*, qui condamne à mort toutes les femmes qui ont machiné contre la vie de leurs maris. La Sentence que le Châtelet avoit prononcée contre madame Tiquet fut confirmée au Parlement.

Son mari, guéri de ſes bleſſures, ſe rendit à Verſailles, avec ſon fils & ſa fille, pour y ſolliciter la grace de ſa femme. Sa Majeſté la lui refuſa, & il ſe retrancha à demander la confiſcation du bien. Bien des gens s'employerent en faveur de la coupable ; mais l'Archevêque de Paris repréſenta au Roi que s'il accordoit la grace de madame Tiquet, il n'y auroit plus aucun mari qui fût en ſûreté. Il dit que le Grand-Pénitencier, lorſqu'on

venoit s'accuser à lui pour des cas réservés, n'entendoit que des femmes qui avoient voulu attenter à la vie de leurs maris.

Cependant Madame Tiquet fut condamnée la veille de la Fête-Dieu ; mais à cause des reposoirs qu'il y avoit dans les rues, son exécution fut renvoyée au lendemain de la fête. On la fit venir ce jour-là dès cinq heures du matin devant ses Juges ; & comme elle demanda si cette affaire ne finiroit pas, ceux qui la menoient lui dirent : » bientôt, madame. « On la conduisit dans la chambre de la question, où elle trouva le Lieutenant-Criminel, qui lui dit de se mettre à genoux, & ordonna ensuite au Greffier de lire l'Arrêt. Madame Tiquet l'écouta avec une fermeté admirable, & sans changer de couleur. Quand la lecture en fut faite, M. le Lieutenant-Criminel fit un discours fort pathétique sur la différence qu'il y avoit entre les jours que madame Tiquet avoit passés dans les plaisirs, & ce jour plein d'horreur qui devoit terminer sa vie. Il l'exhorta ensuite à faire bon usage du peu de temps qui lui restoit, & de se garantir de la question à laquelle elle étoit condamnée, en avouant elle-même son crime.

Madame Tiquet répondit sans s'émouvoir, qu'elle sentoit toute la différence qu'il mettoit entre ce jour-là & ceux qu'elle avoit passés autrefois, puisqu'elle paroissoit devant lui dans une posture de suppliante, & qu'il savoit bien que cela n'avoit pas toujours été de même. Ensuite elle ajouta que, bien loin de regarder avec horreur le jour qui devoit terminer sa vie, elle le regardoit comme celui qui devoit finir ses malheurs ; qu'on la verroit monter sur l'échafaud avec la même fermeté qu'elle avoit conservée sur la sellette & à la lecture de son Arrêt ; mais qu'elle n'auroit jamais la lâcheté de s'accuser d'un crime qu'elle n'avoit pas commis, pour éviter quelques tourments de plus ou de moins. Le Magistrat l'exhorta encore à ne souffrir que ce qu'elle

ne pourroit pas éviter, & comme elle persista dans la négative, il la fit appliquer à la question; mais au second pot d'eau elle demanda quartier, & dit tout ce qu'on voulut. Lorsqu'on lui demanda si M. de Montgeorge n'avoit point eu de part à son crime, elle répondit: que M. de Montgeorge étoit trop honnête homme, & qu'elle auroit eu peur de perdre son estime en lui communiquant un pareil projet.

Tout Paris étoit attentif à cette affaire; & lorsqu'on sut qu'elle devoit se terminer en Greve, chacun y retint des fenêtres. Outre cela on avoit dressé quantité d'échafauds sur la place; & toute la cour & la ville étoient accourues à ce spectacle. Madame Tiquet arriva, sur les cinq heures, vêtue de blanc: son portier, qui devoit être pendu, étoit dans la même charrette; & le Curé de saint Sulpice, qui l'exhortoit, étoit à côté d'elle. Il pleuvoit si fort lorsqu'elle arriva, qu'il étoit impossible de faire l'exécution; ainsi elle fut obligée d'attendre sur la charrette, que la pluie fût passée, ayant toujours devant les yeux l'appareil de son supplice, & un carrosse drapé de noir, auquel on avoit attelé ses propres chevaux, qui étoit-là pour attendre son corps. Tout cela ne l'effraya point.

Lorsqu'il fallut monter sur l'échafaud, elle tendit la main au bourreau pour qu'il lui aidât; & en la présentant il la porta à la bouche, pour ne pas manquer à la civilité. Lorsqu'elle fut sur l'échafaud, on eût dit qu'elle avoit étudié son rôle; car elle baisa le billot, & fit toutes les autres cérémonies, comme s'il ne s'étoit agi que de jouer une comédie. Enfin on n'a jamais marqué tant de constance; & le Curé de S. Sulpice dit qu'elle étoit morte en héroïne Chrétienne. Le bourreau, étoit si troublé qu'il la manqua, & revint cinq fois à la charge avant de pouvoir lui ôter la tête. Son corps fut ensuite porté à S. Sulpice, où son mari la fit inhumer avec la plus grande pompe.

Ainsi finit la belle madame Tiquet, qui avoit fait l'ornement de Paris. On ne vit jamais rien de si beau que sa tête ; lorsqu'elle fut séparée de son corps on la laissa quelque temps sur l'échafaud, pour la laisser voir au peuple. Une madame Lescombats a renouvellé la même scene à Paris, il y a quelques années ; mais elle ne porta pas au supplice la fermeté de madame Tiquet, & fit tout ce qu'elle put pour différer le jour de son exécution.

TIRGATAO, femme d'un Roi des Sindes dans la petite Scythie, s'échappa de la prison où son époux l'avoit renfermée, lui fit la guerre, & le força de demander la paix, l'an 50 avant Jesus-Christ.

TOLYÉKONA, femme d'Octay, Empereur des Mogols, successeur & fils de Genghzikhan. Cette Princesse, immédiatement après la mort de son mari, arrivée au mois de novembre 1241, se fit reconnoître à Caracorom pour Régente de l'Empire. Elle sut adroitement profiter de l'absence des meilleurs Généraux qui étoient à la Chine & en Occident; & soutenue de son fils Quey-Yeu & de plusieurs Chefs de hordes, elle gouverna l'Etat avec la même autorité qu'auroit pu faire un Empereur. Comme elle avoit beaucoup d'adresse, elle sut gagner l'esprit des grands, & se faire des créatures, afin de faire tomber la couronne sur la tête de son fils. Le regne de cette Princesse fut glorieux à la nation Mogole.

Au mois de juillet 1245 Tolyékona convoqua une assemblée générale des Grands & des Princes ; & par ses intrigues, son fils Quey-Yeu, ou Kaiuk-Khan, fut déclaré Empereur. Tendrement aimée du jeune Monarque, elle eut la meilleure part au gouvernement jusqu'à sa mort, dont on ignore la date.

TOMYRIS, Reine des Massagetes. L'Histoire dit qu'ayant vaincu Cyrus dans un combat, elle lui fit trancher la tête, & la plongea dans un vaisseau plein de sang, en disant : » rassasie-toi de sang » dont tu as toujours été insatiable. «

TORELLI, (*Louise*) fille d'Achille Torelli; Comte de Guastalle, fondatrice des Religieuses Angéliques & Guastallines à Milan, mourut dans cette ville le 20 d'octobre 1559.

TORNABONI, (*Lucrece*) dame Florentine, femme de Pierre de Médicis, & mere du fameux Laurent de la même maison, étoit fort savante. Elle mit en vers Italiens une partie de la sainte Bible. Ses vertus surpassoient encore ses talents : humaine & généreuse, elle répandoit ses bienfaits sur les pauvres, sur les orphelins, sur les filles vertueuses qui n'étoient pas en état de se marier ; elle fit aussi beaucoup de bien aux monasteres.

TORT. (*Du*) *Voyez* DU TORT.

TOUCHET, (*Marie*) maîtresse de Charles IX, étoit fille de Jean Touchet, sieur de Beauvais & du Quillard, Conseiller du Roi & Lieutenant-Particulier au Bailliage d'Orléans. Son pere, lié avec tous les plus savants de son temps, cultiva l'esprit de sa fille par les plus belles connoissances, & releva par une éducation brillante les charmes naturels de sa personne. La beauté & les talents de Marie Touchet devinrent célebres. Un bel esprit galant fit l'anagramme de son nom, & y trouva ces mots : *Je charme tout.* Un Auteur, qui a vu son portrait fait au crayon, nous apprend qu'elle avoit, suivant ce portrait, le visage rond, les yeux vifs & bien fendus, le front plus petit que grand, le nez d'une juste proportion, la bouche petite, & le bas du visage admirable. Sa réputation se répandit à la cour, qui se tenoit souvent à Blois, dans le voisinage d'Orléans. On ignore l'époque précise de la passion du Roi pour cette aimable fille. Il paroît qu'en 1570 elle avoit déjà fait bien des progrès sur le cœur de Charles. On en juge par le mot qu'elle dit lorsqu'on lui présenta le portrait d'Elizabeth d'Autriche, que le Roi étoit prêt d'épouser. Après l'avoir examiné attentivement : » l'Allemande, dit-elle, ne me fait pas peur. «

La gloire de Marie Touchet eſt d'avoir occupé ſeule le cœur d'un jeune Prince plein de feu & de vivacité. Les dégoûts & les langueurs d'une longue maladie, les approches de la mort n'affoiblirent point l'amour de Charles. Indifférent pour le trône qu'il alloit quitter, & pour tous les objets qui l'environnoient, il n'oublia point la belle Touchet ; & il chargea, en mourant, M. de la Tour, Maître de ſa garde-robe, de lui faire des recommandations. On ſait peu de choſe de la vie & des actions de Marie Touchet ; & le ſilence de l'hiſtoire à ſon ſujet fait l'éloge de ſa prudence & de ſa modération. Dans une cour remplie d'intrigues & de cabales, elle fut aſſez ſage pour ne prendre aucun parti. Contente du cœur du Roi, elle n'eut point l'ambition d'entrer dans les affaires & de ſe mêler du gouvernement. Après la mort de Charles IX Marie Touchet, encore jeune, & auſſi belle que jamais, épouſa François de Balzac d'Entragues, Gouverneur d'Orléans, & en eut deux filles, dont l'une fut aimée de Henri IV, & Marquiſe de Verneuil, & l'autre fut la maîtreſſe du Maréchal de Baſſompierre. Madame d'Entragues ſe ſoutint long-temps à la cour par le rang qu'y tenoit ſon époux, & par la faveur dont jouiſſoit Henriette ſa fille. Après la mort de Henri IV, voyant ſon crédit tombé, elle quitta la cour, & paſſa dans la retraite le peu de jours qui lui reſtoit. Elle mourut le 28 de mars 1638, âgée de quatre-vingt-neuf ans, & fut inhumée aux Minimes de la Place-Royale.

TOUR, (*Claudine de la*) fille ainée de François de la Tour, Vicomte de Turenne, mariée en 1535, à Juſt de Tournon, Baron de Tournon, & Comte de Rouſſillon, ſe ſignala au ſiege de Tournon qu'elle fit lever aux Huguenots, & fut dame d'honneur de Marguerite de France, Reine de Navarre.

TOURNON, (*Helene de*) fille de la précédente, eſt un exemple frappant des terribles effets de l'amour. La Reine de Navarre, qu'elle ſuivit aux eaux de

Spa, avec madame de Tournon sa mere, rapporte ainsi l'aventure de cette demoiselle dans les Mémoires de son voyage. » Cette mort arriva sur le point de mon » entrée dans la ville de Liege, qui fut toute pleine » d'honneur & de joie, & qui eût été encore plus » agréable sans le malheur de la mort de mademoi- » selle de Tournon, dont l'histoire étant si remar- » quable, je ne puis omettre à la raconter. Madame » de Tournon, qui étoit alors ma dame d'honneur, » y avoit plusieurs filles, desquelles l'aînée avoit » épousé M. de Balanson, Gouverneur pour le Roi » d'Espagne au comté de Bourgogne; & s'en allant » à son ménage, elle pria sa mere, madame de » Tournon, de lui bailler sa sœur, mademoiselle de » Tournon, pour la nourrir avec elle, & lui tenir » compagnie en ce pays, où elle étoit éloignée de » tous ses parents. Sa mere la lui accorde; & y » ayant demeuré quelques années, & se faisant » agréable & belle, (car sa principale beauté étoit » sa vertu & sa grace,) M. le Marquis de Varembon, » lequel étoit destiné à être d'église, demeurant avec » son frere, M. de Balanson, en même maison, de- » vint, par l'ordinaire fréquentation qu'il avoit avec » mademoiselle de Tournon, fort amoureux d'elle; » & n'étant point obligé à l'église, il désire de l'é- » pouser. Il en parle aux parents d'elle & de lui: ceux » du côté d'elle le trouverent bon; mais son frere, » M. de Balanson, estimant plus utile qu'il fût d'é- » glise, fit tant qu'il empêcha cela, s'opiniâtrant à » lui faire prendre la robe longue. Madame de Tour- » non, très-sage & très-prudente femme, s'offen- » sant de cela, ôta sa fille, mademoiselle de Tournon » d'avec sa sœur, madame de Balanson, & la prit » avec elle; & comme elle étoit femme un peu » terrible & rude, sans avoir égard que cette » fille étoit grande, & méritoit un plus doux trai- » tement, elle la gourmande, ne lui laissant pres- » que jamais l'œil sec, bien qu'elle ne fit nulle ac- » tion qui ne fût très-louable; mais c'étoit la sévé-

» rité naturelle de sa mere. Elle, ne souhaitant que » de se voir hors de cette tyrannie, reçut une cer- » taine joie quand elle vit que j'allois en Flandre, » pensant bien que le Marquis de Varembon s'y » trouveroit, comme il fit, & qu'étant alors en » état de se marier, ayant du tout quitté la robe » longue, il la demanderoit à sa mere, & que, par » le moyen de ce mariage, elle se trouveroit dé- » livrée des rigueurs de sa mere. A Namur, le » Marquis de Varembon, & le jeune Balanson son » frere, se trouverent comme j'ai dit. Le jeune » Balanson, qui n'étoit pas de beaucoup si agréable » que l'autre, accoste cette fille, & la recherche; » & le Marquis de Varembon, tant que nous fûmes » à Namur, ne fit pas seulement semblant de la » connoître. Le dépit, le regret & l'ennui lui serrent » tellement le cœur, elle s'étant contrainte de faire » bonne mine tant qu'il fut présent, sans montrer » de s'en soucier, que soudain qu'ils furent hors du » bateau où ils nous dirent adieu, elle se trouva telle- » ment saisie qu'elle ne put plus respirer qu'en » criant, & avec des douleurs mortelles, n'ayant » nulle autre cause de son mal. La jeunesse combat » huit ou dix jours la mort, qui, armée de dépit, se » rend enfin victorieuse, la ravissant à sa mere & » à moi, qui n'en fîmes moins de deuil l'une que » l'autre; car sa mere, quoiqu'elle fût fort rude, » l'aimoit uniquement. Ses funérailles étant com- » mandées les plus honorables qu'il se pouvoit faire, » pour être de grande maison comme elle étoit, même » appartenante à la Reine-mere; le jour venu de » son enterrement, l'on ordonne quatre Gentilshom- » mes des miens pour porter le corps, l'un desquels » étoit la Boissiere, qui l'avoit pendant sa vie pas- » sionnément adorée sans le lui avoir osé découvrir, » pour la vertu qu'il connoissoit en elle, & pour » l'inégalité, qui lors alloit portant ce mortel faix, » qui mouroit autant de fois de sa mort qu'il étoit » mort de son amour. Ce funeste convoi étant au

» milieu de la rue qui alloit à la grande église, le
» Marquis de Varembon, coupable de ce triste accident, quelques jours après mon partement de
» Namur, s'étant repenti de sa cruauté, & son ancienne flamme s'étant rallumée : ô étrange fait !
» qui par la présence ne pouvoit être émue, se résolut de la venir demander à sa mere, se confiant peut-être en sa bonne fortune qui l'accompagne d'être aimé de toutes celles qu'il recherche, comme il a paru depuis peu en une grande qu'il a épousée contre la volonté de ses parents ;
» & se promettant que sa faute lui seroit aisément pardonnée de sa maîtresse, répétant souvent ces mots italiens, que *la forza d'amore non risguarda al delitto*, prie dom Jean de lui donner une commission vers moi ; & venant en diligence, arrive justement sur le point que ce corps aussi malheureux qu'innocent, & glorieux en sa virginité, étoit au milieu de cette rue. La presse de cette pompe l'empêche de passer ; il regarde ce que c'est ; il avise de loin, au milieu d'une grande & triste troupe, des personnes en deuil, & un drap blanc couvert de chapeaux de fleurs ; il demande ce que c'est, & il apprend que c'est le corps de mademoiselle de Tournon. A ce mot il se pâme, & tombe de cheval ; on le porte en un logis comme un mort, voulant plus justement en cette extrêmité lui rendre en la mort l'union qu'en la vie il lui avoit trop tard accordée : son ame, que je crois, allant dans le tombeau requérir le pardon à celle que son dédaigneux oubli y avoit mise, le laissa quelque temps sans apparence de vie ; & étant revenue, l'anima de nouveau pour lui faire éprouver la mort, qui n'eût assez puni son ingratitude, s'il ne l'eût sentie qu'une fois. «

TRANQUILLINE, Impératrice Romaine, femme de Gordien II, fut une Princesse très-douce & très-vertueuse.

TRILLO, (*Catherine*) native d'Antiquerra en

Espagne ; se distingua par sa science dans le seizieme siecle. Elle prit soin d'instruire elle-même son fils, qui fut depuis Jurisconsulte.

TRIMOUILLE, (*Gabrielle de Bourbon, Vicomtesse de Thouars, Princesse de Talmond, dame de la*) tient un rang distingué parmi les dames Françaises que leur naissance, leurs vertus, & leurs talents supérieurs ont rendues recommandables. Elle étoit fille de Louis de Bourbon, Comte de Montpensier, & de Gabrielle de la Tour, sa seconde femme, & fut mariée à Louis de la Trimouille, que ses services & son attachement pour nos Rois éleverent aux premieres charges de la couronne. Elle eut de ce mariage un fils unique, nommé *Charles*, qu'elle aima de la plus vive tendresse; elle lui fit épouser à la fleur de ses ans Louise de Coëtivi, dont il eut un fils nommé *Louis de la Trimouille* ; duquel sont sortis tous les Seigneurs de cette illustre maison. Charles de la Trimouille, fils de Gabrielle, étant mort au lit d'honneur, dans la célebre journée de Marignan, cette Princesse en fut tellement affligée qu'elle ne lui survécut que peu de temps, & mourut en Poitou le de nier jour de novembre 1516.

Elle composa plusieurs ouvrages, qui sont des témoins fideles de son savoir, de sa sagesse, & de sa piété. En voici les titres rapportés par des Auteurs dignes de foi : *l'Instruction des jeunes Pucelles ; le Temple du S. Esprit ; le Voyage du Pénitent ; les Contemplations de l'Ame dévote, sur les Mysteres de l'Incarnation & de la Passion de Jesus-Christ.*

TRINITÉ. (*Marie-Madeleine de la*) Voyez MARIE-MADELEINE DE LA TRINITÉ.

TRIVULCE, (*Damigelle*) demoiselle Milanoise, de l'ancienne & illustre maison de ce nom, fille de Jean Tivulzio, Sénateur de Milan, & d'Angele Martinengue, est célebre dans les écrits des Italiens pour sa science & pour sa vertu. Une prodi-

gieuſe facilité, la mémoire la plus heureuſe, la conception d'eſprit la plus prompte en firent une Savante à l'âge où l'on eſt à peine capable d'application. La langue latine lui fut bientôt auſſi familiere que l'italienne. Elle fit auſſi des progrès dans l'étude des Auteurs Grecs ; & Joſeph Bétuſſi dit avoir vu & admiré de ſes œuvres dans l'une & l'autre de ces langues ſavantes. Elle poſſédoit parfaitement la rhétorique, & fit & prononça pluſieurs beaux diſcours devant les Papes, les Evêques, & d'autres grands Princes. On croit qu'elle ne fut jamais mariée. L'année de ſa mort eſt ignorée.

TRYPHENE, fille de Ptolémée Phyſcon, Roi d'Egypte. Antiochus Gryphus, ſon époux, ayant vaincu Antiochus de Cyzique, ſon frere, elle étrangla ſa ſœur Cléopatre, femme du vaincu ; mais Antiochus de Cyzique, vainqueur à ſon tour, fit périr la cruelle Tryphene.

TRYPHENE, & TRYPHOSE, femmes Chrétiennes, converties par S. Paul, ſouffrirent le martyre ſous l'Empereur Claude.

TULLIE, fille de Servius Tullius, ſixieme Roi des Romains, & femme de Tarquin le Superbe, qui, par ſes conſeils, fit aſſaſſiner ſon beau-pere. Après ce meurtre, Tullie ſe hâtant d'aller ſaluer ſon époux en qualité de Roi, fit paſſer ſon charriot ſur le cadavre de ſon pere qui ſe rencontra ſur ſon chemin.

TULLIE, fille de Cicéron, épouſa ſucceſſivement Piſon, Craſſipes, Dolabella, & mourut l'an 708 de Rome, vivement regrettée de ſon pere. Sous le Pape Paul III, au milieu du ſeizieme ſiecle, on découvrit à Rome, dans la voie Appienne, un ancien tombeau, avec cette inſcription : *Tulliolæ filiæ meæ*, » A ma fille Tullie. « On y trouva le cadavre d'une femme, qui, au premier ſouffle, fut réduit en pouſſiere, avec une lampe encore allumée, qui s'éteignit à l'ouverture du tombeau.

TUMBA RIANGOLA. *Voyez la fin de l'article* ZUNDA RIANGOLA.

TURAKINA KHATUN, femme d'Octaï-Khan, Empereur des Mogols, & fils de Genghizkhan. C'étoit, au rapport des Historiens Chinois & Mogols, une Princesse d'un rare génie & d'une grande pénétration. L'Empereur étant mort le 19 de mai 1245, elle se fit reconnoître pour régente, du consentement de Jagatay & de toute la famille impériale, jusqu'à ce que la grande assemblée des Princes Mogols fût convoquée. Elle se tint à Caracorom l'année suivante; & Kayoul Khan, fils d'Octaï & de Turakina, fut reconnu Grand-Khan des Mogols. Sa mere conserva son crédit à la Cour, & eut toujours beaucoup de part aux affaires.

TURKHAN KHATUN, Reine du Karazm ou Karizme, & mere de Sultan Mohammed, sur lequel le fameux Genghizkhan fit la conquête de cet empire en 1220 & 1221. Elle étoit fille d'un Roi Turc, nommé *Hankashi*, lequel étoit mort sans enfants mâles, après avoir fait épouser la Princesse Turkhan à Tagasch, Empereur du Kharizme. Ses sujets s'étoient soumis alors à Mohammed, fils de Tagasch, qui par-là avoit étendu assez loin les bornes de son empire chez les Turcs de la grande Tartarie.

Thurkan Khatun avoit un esprit supérieur, & écrivoit très-bien. Par ces considérations elle avoit une autorité presque absolue dans les Etats de son fils. Elle prenoit la qualité de protectrice de la foi & du monde, & de Reine des femmes. Elle protégeoit les foibles contre les puissants, administroit la justice avec une grande impartialité, examinant les affaires avec tant d'attention que ses jugements étoient toujours équitables. Elle étoit aussi très-charitable envers les pauvres.

Mais ces grandes qualités étoient ternies par sa cruauté; & quand, à l'approche des Mogols, elle résolut de quitter le royaume, elle fit mourir jusqu'à douze enfants de Souverains qu'elle tenoit prisonniers. Elle haïssoit Dgélaleddin, & avoit même engagé Mohammed, son fils, à le déshériter en fa-

veur de son frere Kothbeddin qu'elle aimoit. Dès qu'elle apprit que le Sultan avoit annullé l'acte qui déclaroit ce dernier son successeur, elle se mit peu en peine de fortifier le pays de Karazm, dont elle avoit la garde ; elle se détermina même à l'abandonner dès qu'elle sut que les Mogols en approchoient.

Son départ causa de grands désordres dans la capitale, qui fut assiégée & prise, quoique vigoureusement défendue. La Reine s'étoit retirée dans une forteresse du Mazanderan, appellée *Isal* ou *Ilal*. Hubbé Nvéian, un des Généraux de Genghizkhan, eut ordre d'attaquer la place. Le succès répondant à ses efforts, il obligea la Reine à capituler, & ne voulut lui accorder que la vie. D'abord que les Mogols furent entrés dans Ilal, ils se saisirent de tous les trésors de cette Princesse, & la traitant en captive, ils l'envoyerent à Genghizkhan sous bonne & sûre garde, avec ses femmes, ses petits-enfants, & tous les Seigneurs qui s'étoient retirés avec elle dans la forteresse.

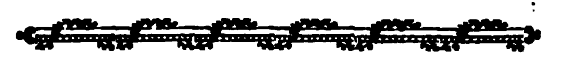
La haine qu'elle portoit à son petit-fils Dgélaleddin fut la cause de sa perte. Au lieu de faire des vœux pour l'heureux succès de ses armes, elle ne fit que lui souhaiter toutes sortes de malheurs. Quelques jours avant le siege de la place elle trouva une occasion de se retirer sûrement auprès de ce Prince ; mais elle n'en voulut pas profiter ; & inflexible à tout ce qu'on put lui dire, elle protesta que l'humiliation & les traitements les plus rigoureux de la part des Mogols lui seroient plus doux que toutes les marques d'amitié qu'elle pourroit recevoir du fils d'Ayséah, son ennemie mortelle.

Tels étoient les sentiments de cette implacable Reine ; mais elle fut traitée comme sa méchanceté & son humeur cruelle le méritoient. Genghizkhan la faisoit quelquefois venir en sa présence, quand il étoit à table, & lui jettoit comme à un chien des morceaux des mets dont il avoit mangé. On fit mou-

rir les petits-enfants de son fils avant qu'elle arrivât à la Cour, & on ne lui laissa que le plus jeune pour lui servir de consolation ; & encore ne le lui laissa-t-on pas long-temps. Un jour, comme elle le peignoit elle-même, on vint l'enlever d'entre ses bras. Elle avoua que la douleur qu'elle en avoit étoit la plus vive qu'elle eût jamais sentie. Voilà quelle fut la destinée de cette grande Reine, qui fut menée comme en triomphe quelques années après dans les mêmes pays où elle avoit commandé.

TUTIA, Vestale Romaine, fut accusée d'inceste ; & pour se justifier elle plongea, dit-on, un crible dans le Tibre, & le porta plein d'eau jusqu'au temple de Vesta : ce prodige fit connoître son innocence.





ULA

ULASTA, femme Bohême, très-féroce & très-guerriere, dont nous avons rapporté ce qui suit dans notre *Histoire Ottomane.* Plusieurs Auteurs placent sous le regne de Przémislas, (qui mourut en 549) une singuliere conjuration des femmes Bohêmes, à la tête desquelles étoit Ulasta, une des filles que Libussa (femme de Przémislas) avoit pris soin d'élever & d'instruire. Cette fille, qui haïssoit les hommes, résolut leur perte, & inspira ses sentiments aux autres femmes. Elle les engagea par ses discours à faire périr tous leurs maris, & à prendre ensuite les armes pour soutenir la nouvelle forme du gouvernement qu'elle vouloit établir. On choisit une nuit pour exécuter ce projet criminel; & toutes ces femmes, après avoir trempé leurs mains dans le sang de leurs époux, se retirerent auprès d'Ulasta, qui en forma une armée avec laquelle elle osa combattre contre les parents de ceux qui avoient été tués. Ces furieuses se battirent avec tant de valeur, qu'elles remporterent la victoire & imposerent un tribut aux hommes. Non-contente d'en avoir fait périr un si grand nombre, Ulasta résolut d'exterminer le reste, & attira dans son camp une grande quantité de jeunes gens, en les faisant inviter par de jeunes femmes qui supposoient de l'amour pour eux. Aussi-tôt qu'ils furent entre les mains d'Ulasta, elle les fit mourir de différentes façons. Comme il ne paroissoit pas possible de vaincre ces femmes à force ouverte, Przémislas eut recours à la ruse, & en fit périr un grand nombre qui donnerent dans le piege. Ulasta, irritée de la perte de ses compagnes, prit le parti de périr les armes à la main avec celles qui étoient encore sous ses drapeaux. Elle fondit avec fureur sur l'armée de Przémislas; mais

elle ſuccomba bientôt, & fut tuée dans l'action. Sa mort mit fin aux troubles. Ce fait peut paroître ſingulier ; mais il eſt poſſible. Les femmes des Sarmates accompagnoient leurs maris à la guerre. Elles ſavoient bander un arc, chaſſer, monter à cheval, & frapper même l'ennemi dans le combat.

ULRIQUE ELÉONORE DE BAVIERE, fille de Charles XI, Roi de Suede, & ſœur du fameux Charles XII, née le 3 de fevrier 1688, gouverna la Suede, en qualité de Régente, pendant la longue abſence de ſon frere, & après ſa mort, fut proclamée Reine, & couronnée à Upſal. Les Etats lui permirent d'aſſocier à ſon trône ſon époux Frédéric, Prince de Heſſe-Caſſel. Cette Princeſſe mourut le 5 de décembre 1741.

ULTROGOTE, femme de Childebert I, Roi de France, étoit, à ce qu'on croit, Eſpagnole, & fut une Princeſſe très-pieuſe. L'Auteur de la Vie de ſainte Bathilde l'appelle la *mere des orphelins*, la *conſolatrice des affligés*, la *nourrice des pauvres & des ſerviteurs de Dieu*, & l'*aſyle des moines*.

ULUN, mere de Genghiz-Khan, Empereur de Tartarie, & Conquérant de l'Aſie. Ce Prince, alors nommé *Témujin*, étant encore trop jeune pour gouverner par lui-même, ſa mere Ulun gouvernoit à ſa place. Elle eut l'adreſſe de faire revenir pluſieurs de ſes vaſſaux qui avoient embraſſé le parti des ennemis de ſa maiſon. Ceux-ci choiſirent de bons ſoldats dans ſept hordes, & en ayant compoſé une armée de trente mille hommes, vinrent attaquer Témujin. Mais aſſiſté de ſa mere, qui conduiſoit elle-même un corps de troupes, il livra bataille à ſes ennemis. Le combat fut rude & ſanglant ; la Princeſſe & ſon fils firent des prodiges de valeur, & remporterent une victoire complette.

URBICA. (*Magnia*) *Voyez* MAGNIA URBICA.

URBIN. (*Eléonor de Gonzague, Ducheſſe d'*) *Voyez* GONZAGUE.

URGULANIE, dame Romaine, favorite de l'Impératrice Livie, laquelle, citée en juſtice par L. Pi-

ſon, pour le paiement d'une dette, ſe fit porter au palais de l'Empereur à l'heure même qu'elle auroit dû répondre. » Cette Urgulanie, dit le nou» veau traducteur des Annales de Tacite, abuſoit » de ſa faveur avec une telle inſolence, qu'étant » aſſignée comme témoin dans une affaire pendante » au Sénat, elle dédaigna d'y comparoître. Il fallut » qu'un des Préteurs allât chez elle recevoir ſa dé» poſition, & néanmoins on n'avoit jamais diſpenſé » les Veſtales mêmes, lorſqu'elles étoient appel» lées en témoignage, de ſe préſenter devant les » tribunaux. «

URGULANILLE, (*Plautie*) petite-fille de la précédente, fut femme de Claude avant qu'il fût Empereur, & le fit pere de deux enfants, un fils nommé *Drusus*, mort jeune, & une fille appellée *Claudia*. Urgulanille fut répudiée à cauſe de ſes impudicités, & pour quelques ſoupçons d'homicide.

URLIS. (*Catherine des*) *Voyez* Beaupré.

URRACA *ou* URRAQUE, Reine d'Eſpagne, fille & héritiere d'Alfonſe VI, Roi de Léon & de Caſtille, mariée en premieres noces à Raymond de Bourgogne, dont elle devint veuve en 1100, puis à Dom Alfonſe, Roi d'Aragon & de Navarre, qui ſe vit maître, par ce mariage, de preſque tous les royaumes Chrétiens d'Eſpagne, fut une Princeſſe célebre par ſes galanteries & par ſes débauches. » Elle ſe déborda de telle ſorte, dit Bayle, » qu'Alfonſe fut contraint de l'enfermer dans la for» tereſſe de Caſtellar; mais elle trouva enfin les » moyens de s'évader, & ſe retira en Caſtille, & » travailla à faire rompre ſon mariage.... La con» cluſion fut qu'on rompit ce mariage. Il y a des » Hiſtoriens qui louent Alfonſe de ce qu'ayant » renvoyé Urraca, il renonça en même temps à » l'autorité ſur le royaume de Caſtille; mais ils » ſe contrediſent viſiblement, puiſqu'ils narrent » pluſieurs choſes qui font connoître qu'il re» tint autant qu'il put cette autorité. Il donnoit » des batailles pour s'y maintenir; & il fallut le

» contraindre à reſtituer les places qu'il détenoit, » après même que les Caſtillans eurent élu pour » leur Roi, en 1322, Alfonſe-Raymond de Bourgo- » gne, fils d'Urraca, & de ſon premier mari. Ils » ſe porterent à cette élection, quand ils virent » que cette Reine ne diſcontinuoit point de s'aban- » donner aux galanteries les plus ſcandaleuſes, ni » de permettre que ſon mignon gouvernât d'une ma- » niere tyrannique. Son propre fils fut contraint » de lui déclarer la guerre & de l'aſſiéger dans le » château de Léon : elle ne ſe tira d'affaire qu'en » promettant de renoncer à ſes royaumes, & de ſe » réduire à une vie privée, moyennant une penſion » convenable à ſa dignité. On ne ſait pas bien l'an- » née qu'elle mourut. Quelques-uns diſent que ce » fut environ l'an 1125, en accouchant d'un bâ- » tard : d'autres diſent que ſa mort fut le châtiment » d'un ſacrilege. «

URSINE, femme de Gui Torelli, premier Comte de Guaſtalla, ville d'Italie, ſe ſignala par ſon courage au ſiege de Mantoue, & tua de ſa main pluſieurs ennemis.

URSINS, (*Charlotte des*) Vicomteſſe d'Auchi, fille de Gilles-Juvénal des Urſins, & femme d'Euſtache de Conflans, Vicomte d'Auchi, n'eſt pas moins célebre par ſon eſprit que par ſa piété. On a une preuve de l'un & de l'autre, dans une Paraphraſe qu'elle compoſa ſur l'Epître de S. Paul aux Hébreux. Elle mourut vers 1650.

URSINS, (*Claude-Juvénale des*) proche parente de la précédente, fût Religieuſe au monaſtere de Poiſſi, & compoſa un Traité de l'*Inſtruction pour les Novices*, avec des *Exhortations ſpirituelles aux Religieuſes*.

URSULE, (*ſainte*) fille d'un Prince de l'iſle de la Grande-Bretagne, fut miſe à mort par les Huns, auprès de Cologne, avec un grand nombre de filles qui l'accompagnoient l'an 383.



VAL

VAEZ *ou* VASIA, (*Anne de*) dame Portugaiſe du ſeizieme ſiecle, célebre par ſa ſcience.

VALASCA. *Voyez* ULASTA.

VALDRADE, WALDRADE *ou* WALDETRUDE, fille de Vachon, Roi des Lombards, femme en premieres noces de Thibaut, Roi d'Auſtraſie, & mariée en ſecondes nôces à Clotaire I, dit *le Vieux*, Roi de France.

VALDRADE, femme de Lothaire, Roi de Lorraine, fils de l'Empereur Lothaire I, mérita cet honneur par ſa beauté.

VALENTINE de Milan, femme de Louis Duc d'Orléans, frere du Roi Charles VI, Princeſſe ambitieuſe, & qui ne contribua pas peu aux troubles de l'État, » mourut de douleur, dit M. le Préſi» dent Hénault à l'année 1409, de voir la mort » de ſon mari impunie. « Ce Prince avoit été aſſaſſiné, le 23 de novembre 1407, à Paris, rue Barbette, par ordre de Jean Sans-Peur, Duc de Bourgogne, fils de Philippe le Hardi, premier Duc de Bourgogne.

VALENTINOIS. (*Diane de Poitiers, Ducheſſe de*) Tous les Ecrivains varient ſur la conduite de Diane. Les Calviniſtes, ſes ennemis, la traitent de proſtituée ; & les Catholiques prétendent que le Roi Henri II n'eut jamais que de l'amitié pour elle. Sans nous arrêter à l'examen de ces différentes opinions, faiſons parler les faits ; ils valent toujours mieux que les meilleures conjectures. Le premier uſage que Diane fit de ſes charmes, fut de ſauver la vie à Jean de Poitiers, Seigneur de S. Vallier, ſon pere, condamné en 1526 à perdre la tête, comme complice de la révolte du Connétable de

Bourbon.

Bourbon. Peu de temps après elle épousa Pierre de Brézé, Grand-Sénéchal de Normandie, & parut à la cour avec éclat. Son esprit, plutôt que sa beauté, (car elle avoit près de quarante ans) la fit aimer du Dauphin Henri. Ce Prince, qui n'en avoit que dix-sept, lui laissa prendre un tel ascendant sur son esprit, qu'elle forma dès-lors un parti contre la Duchesse d'Etampes, maîtresse de François I. Les courtisans se partagerent; mais la mort du Roi, arrivée en 1547, les réunit tous auprès de Diane. La Duchesse se croyoit perdue sans ressource; Diane, qui n'avoit été ennemie que de sa faveur, lui laissa tous ses biens dès qu'elle ne fut plus redoutable. Le Connétable de Montmorenci étoit le seul qui lui portoit ombrage; elle savoit que le cœur du Roi penchoit plus pour l'amitié que pour l'amour; & en ce cas le favori pouvoit balancer le pouvoir de la maîtresse. Pour l'abaisser, la Sénéchale s'unit étroitement avec le Cardinal de Lorraine, & lui proposa le mariage de sa fille ainée avec le Prince de Joinville, son frere. Le Prélat ambitieux promit tout, sans avoir égard à l'inégalité de l'alliance; mais Châtillon, consulté par le Prince de Joinville, répondit qu'un Prince de Lorraine ne devoit épouser que des Princesses, & le fit résoudre à épouser Anne d'Est. Diane, issue des anciens Comtes de Poitiers, autrefois Souverains, fut piquée du mépris qu'on témoignoit pour son alliance; &, pour punir Joinville, elle lui ôta tout son crédit. Ce Prince désespéré traita le conseil de Châtillon de dessein prémédité contre sa fortune, & devint son ennemi déclaré. Cependant le Cardinal ne perdoit pas de vue son premier projet. Il avoit encore un frere cadet, le Duc d'Aumale, qui n'avoit, comme on dit, que *la naissance*, *la cape & l'épée*. Il fit tant par ses intrigues qu'elle consentit à lui donner sa fille, avec une grande partie de sa riche succession. Elle fut plus heureuse dans le mariage de sa seconde fille: tous les favoris la recherchoient; & Diane ne vouloit la donner qu'au fils

ainé d'une maiſon Souveraine. Ce fut le fils du Maréchal de Fleuranges, Prince de Sedan, qui l'obtint, avec le titre de *Duc & Pair.* Outre cela on lui fit rendre pluſieurs places dont l'Empereur Charles V s'étoit emparé. Le Connétable, voyant le crédit que ces alliances alloient donner à la Sénéchale, s'unit avec elle, & lui dévoua tous ſes amis ; mais les bienfaits dont le Roi la combloit toujours, lui faiſoient des ennemis ſecrets. A l'avénement de chaque Roi, tous les Officiers de France étoient obligés alors de ſe faire confirmer de nouveau dans leurs charges, & par conſéquent de payer une certaine ſomme. Le peuple murmura beaucoup de voir accorder à une maîtreſſe ce que François I n'avoit donné qu'à ſa mere ; mais l'uſage que Diane fit de cette libéralité appaiſa les mécontents. La ſuperbe maiſon d'Anet fit travailler & nourrir des milliers de pauvres gens. On ne lui pardonne pas la diſgrace de l'Amiral Annebaut & du Cardinal de Tournon, qui n'avoient d'autre intérêt que celui du Prince & de la patrie. Baïard, Secrétaire d'Etat, ſi connu par ſes railleries, fut la victime de ſes bons mots ; & le Tréſorier Vallée fut dépoſé en faveur de le Blond, dévoué à la Sénéchale. Tout ce qui étoit ſuſpect dans le Conſeil à la maîtreſſe & au favori du Roi fut exilé. Olivier, Chancelier de France, & Catherine de Médicis, femme de Henri II, furent les ſeuls qui diſſimulerent, & les ſeuls qu'on laiſſa en paix.

En 1549 le Roi fit ſa maîtreſſe Ducheſſe de Valentinois. Cette nouvelle faveur ne l'empêchoit pas de craindre le pouvoir du Connétable : il avoit, comme elle, le droit de remplir de ſes créatures les places vacantes ; mais le Cardinal de Lorraine, pour reconnoître le ſervice que lui rendoit la Ducheſſe, en déguiſant au Roi les mauvais offices qu'il avoit rendus à la France dans l'élection de Jules III, lui conſeilla de diſpoſer des charges avant qu'elles fuſſent vacantes. Ainſi Bertrandi fut Premier Préſident du Par-

lement de Paris, par la démiſſion du Préſident Liſet, qui remit cette charge dans les mains de la Ducheſſe, pour avoir les Sceaux, qu'elle avoit eu l'adreſſe d'ôter au Chancelier.

Cependant de Taïs, privé de ſa charge de Grand-Maître d'Artillerie, & relégué dans ſa maiſon de campagne, pour avoir parlé trop librement de la Sénéchale ſous le regne de François I, continuoit ſes diſcours ſatyriques, & publioit que Charles de Coſſé, Comte de Briſſac, qu'on avoit revêtu de ſes dépouilles, étoit l'amant chéri de la Ducheſſe de Valentinois. Tous ces bruits n'inſpirerent au Roi aucune jalouſie; & pour le prouver il donna à ſon rival le Gouvernement de Piémont, & le bâton de Maréchal de France.

En 1552 la Reine ayant accompagné le Roi juſques ſur la frontiere de Lorraine, fut attaquée d'une eſquinancie qui la mit à l'extrêmité. La Ducheſſe ne l'aimoit pas, précisément parce qu'elle ſavoit qu'elle ne devoit pas en être aimée; cependant elle lui rendit tous les ſoins imaginables; & perſonne ne travailla plus qu'elle au rétabliſſement de ſa ſanté. Ce trait eſt toujours louable, quelque motif qu'on lui donne: il prouve que la Ducheſſe, malgré toute ſa faveur, n'oublioit pas qu'elle avoit une maîtreſſe. Ce qui lui fait encore beaucoup d'honneur, c'eſt le choix de ſes créatures, & la ſageſſe des conſeils qu'elle donnoit au Roi. Jamais elle ne ſuivit ſon inclination dans la diſpenſe des faveurs, qu'à l'égard du Duc d'Aumale, ſon gendre. Elle lui fit donner la conduite du ſecours deſtiné pour le Piémont, avec le pouvoir d'agir indépendamment de Briſſac. Mais un échec qu'il reçut devant Vulpien ouvrit les yeux du Duc d'Aumale: il reconnut ſa témérité, & ne fit plus rien ſans le conſeil du Maréchal. La Ducheſſe elle-même devint plus circonſpecte après cette faute. Après le ſiege de Metz elle pouvoit donner le gouvernement de cette ville au Duc de Bouillon, ſon gendre; mais le Duc aimoit trop le plaiſir; & ſa

belle-mere préféroit l'avantage de l'État à celui de sa famille. Le même zele l'animoit pour la gloire du Roi. On avoit donné au Cardinal de Ferrare la direction des affaires politiques & militaires de Sienne; Strozzi, parent de Catherine, demanda cette commission à cette Princesse en 1554, & la flatta, pour l'obtenir, de l'espérance d'une souveraineté. La Duchesse se joignit au Connétable en faveur de la maison de Ferrare, dévouée depuis long-temps aux intérêts de la France, & représenta au Roi qu'il trahissoit son honneur en manquant à sa parole. La Reine l'emporta; c'est le premier & le seul triomphe qu'elle eut sur sa rivale; encore l'événement prouva-t-il qu'elle n'avoit pas sujet de s'en glorifier.

Malgré sa vieillesse, Diane avoit encore tous ses charmes, & conservoit tout son crédit sur l'esprit du Roi. Mais sur la fin du regne de Henri II elle n'en fit pas un usage bien louable. C'est elle qui, à la sollicitation du Cardinal de Lorraine, détermina le Roi à rompre la treve qu'il avoit faite avec l'Espagne. Cette rupture fit éprouver à la France des maux infinis; on perdit la bataille de S. Quentin, où le Connétable fut fait prisonnier, avec les Amiraux de Châtillon & de S. André, & plusieurs autres Courtisans. Les Guise, restés seuls à la Cour, se déclarerent contre la Duchesse leur bienfaictrice; & le Cardinal de Lorraine promit à la Reine d'accabler Diane de tout son pouvoir, si elle consentoit au mariage du Dauphin avec sa niece, Reine d'Ecosse. L'accord fut fait; la Duchesse resta sans appui; mais elle ne perdit rien de sa fermeté. Quand le Roi fut de retour de sa campagne, elle lui dit tout ce qu'on méditoit contre sa maîtresse & contre son favori. Henri, séduit par ses caresses, promit de l'instruire de toutes les démarches de ses ennemis. Le Connétable ayant obtenu sur sa parole de venir à la Cour de France, il s'unit plus étroitement avec la Duchesse par le mariage de son second fils avec mademoiselle de Bouillon. Ils travaillerent ensuite de concert

avec le Maréchal de S. André pour affoiblir la puissance des Guise ; mais la mort du Roi fit évanouir leurs projets. Henri II mourut en 1558, au milieu des divertissements que la Cour donnoit pour la célébration de la paix. La Duchesse, privée de tout soutien, ne vit plus devant elle qu'une affreuse perspective. Les Guise, comblés de ses bienfaits & alliés à sa famille, l'auroient persécutée les premiers, si le Duc d'Aumale ne leur eût dit » qu'il seroit hon- » teux pour lui d'être le bourreau de sa belle-mere. « Il rejetta les conseils méprisables du Cardinal de Lorraine ; mais il n'eut pas la force de prendre le parti de la Duchesse. Le Connétable fut le seul reconnoissant. Il pouvoit prétendre à un rang distingué dans la Cour de la Reine-mere ; mais il avoit trop de probité pour abandonner la Duchesse. Il alloit être sacrifié lui-même avec elle à la nouvelle idole, si le Duc d'Aumale n'eût représenté que ce seroit faire injure à la mémoire de Henri II que de maltraiter ceux qu'il avoit si constamment aimés. Catherine, qui ne cherchoit qu'à faire éclater l'affection qu'elle conservoit pour son mari, ne retrancha rien de la succession de la Duchesse. Celle-ci, par reconnoissance, offrit à la Reine en 1559 un château superbe, avec la terre de Chenonceaux, que lui avoit donné Saint-Serge, fils de Boyer, Trésorier de France. Ce bien étoit situé au milieu des terres assignées pour le douaire de Catherine : elle l'accepta avec plaisir, & força la Duchesse d'accepter en échange la terre de Chaumont-sur-Loire.

Diane, après avoir rendu les joyaux de la couronne que le Roi Henri II lui avoit donnés, se retira dans sa maison d'Anet. En 1561, après la mort de François II, Catherine, qui se servoit indifféremment de tous ceux qui pouvoient lui être utiles, rappella la Duchesse de Valentinois à la Cour, & lui ordonna de détacher le Connétable de ses neveux les Châtillon. La Duchesse réussit, tant elle avoit d'ascendant sur l'esprit du Connétable. Elle mourut

après cette action d'éclat, le 26 d'avril 1566, & fut enterrée dans la chapelle du château d'Anet, où l'on voit son tombeau.

VALENTINOIS, (*Charlotte d'Albret, Duchesse de*) seconde fille d'Alain, Sire d'Albret, & sœur de Jean d'Albret, Roi de Navarre, qui fut le bisaïeul maternel de Henri IV, fut mariée par le Roi Louis XII, son cousin, à César Borgia, fils naturel du Pape Alexandre VI, qui prit le titre de Duc de Valentinois, à cause du duché de Valence en Dauphiné, dont Louis XII lui fit présent en faveur de son mariage. Personne n'ignore que ce Borgia fut un monstre de débauches, de crimes & de cruautés. Charlotte d'Albret, sage & vertueuse Princesse, n'eut pas peu à souffrir avec un tel époux. Elle aima la piété chrétienne & la dévotion autant que le bâtard d'Alexandre en étoit ennemi. Sa mort, arrivée en 1514, ne fut pas moins édifiante que sa vie : elle fut inhumée dans l'église des Religieuses de l'Annonciade de Bourges.

VALERIE, dame Romaine, sœur de l'Orateur Hortensius, est connue par sa coquetterie. Se trouvant un jour derriere le Dictateur Sylla, dans un spectacle de gladiateurs, elle prit la liberté de lui arracher quelques poils de sa robe ; & voyant que Sylla la regardoit avec surprise, elle lui dit : » ce » n'est pas pour vous manquer de respect que j'ai » pris cette liberté ; mais j'ai cru qu'en m'appro» chant ainsi de vous, je pourrois avoir quelque » part au bonheur qui vous accompagne. « Ce discours ne déplut point au Dictateur : il s'informa du nom, de l'état & des biens de Valerie. Il apprit qu'elle étoit d'une illustre naissance, & qu'elle venoit de faire tout récemment divorce avec son mari. Il se forma bientôt entr'eux une connoissance plus étroite, qui se termina par le mariage. Valerie jugea sans doute qu'étant l'épouse de Sylla, l'union intime qu'elle auroit avec lui la feroit participer plus sûrement à son bonheur.

VALERIE, dame Romaine, engagea la mere & la femme de Coriolan à l'aller trouver dans son camp, pour le prier de lever le siege de Rome.

VALERIE, Impératrice, fille de Dioclétien, & femme de Galere, fut mise à mort par l'ordre de l'Empereur Licinius, vers l'an 313 de Jesus-Christ.

VALERIE, veuve de Servius Sulpitius Camerinus, homme consulaire, pressée de se remarier, répondit : » mon époux est mort pour les autres ; » mais il vit encore pour moi. «

VALERIE MESSALINE. *Voyez* MESSALINE. (*Valerie*)

VALLÉE. (*Maani Gioerida, femme du voyageur Pierre de la*) *Voyez* PIETRO DELLA VALLE.

VALLIERE, (*Louise-Françoise de la Baume-le-Blanc, Duchesse de la*) née le 6 d'août 1644, fille d'honneur de Madame en 1662, & maîtresse de Louis XIV. L'Auteur ingénieux des Mémoires de madame de Maintenon fait de cette Duchesse un portrait charmant, & qui n'est point flatté. Le voici : » ce n'étoit pas une beauté parfaite ; mais elle étoit » si aimable qu'on croiroit volontiers qu'elle fit naître » à la Fontaine l'idée de ce vers :

Et la grace plus belle encor que la beauté.

» Un air galant répandu sur toute sa personne ; un » agrément inexprimable dans ses moindres mou- » vements, & tel qu'on ne pouvoit s'en défendre ; » les plus beaux cheveux du monde, quoique » d'une couleur assez commune ; les yeux d'un bleu » brun, d'un brillant infini ; de longues paupieres » noires en adoucissoient l'éclat, & leur donnoient » un regard si doux, si tendre, & en même temps » si modeste, qu'il gagnoit à la fois le cœur & » l'estime ; la taille sans défaut ; le visage un peu long ; » la bouche pas assez petite, mais d'une fraîcheur » singuliere ; le rire agréable, le sourirre fin ; le » teint passable ; peu de gorge ; les mains, les bras

» parfaits. Tous les détails n'étoient pas avanta-
» geux ; l'ensemble ne permettoit pas de s'en ap-
» percevoir.

» Son ame étoit encore plus belle : son caractere
» étoit vrai ; point de caprices dans l'humeur ; point
» de foiblesse dans l'esprit ; un cœur fait pour aimer,
» & incapable de toute autre passion ; un goût ex-
» quis sur tout ce qui appartenoit au sentiment, &
» ne connoissant point cette partie de l'esprit qui en
» est le fléau.... Telle étoit celle dont le Roi devint
» amoureux (en 1665.) Telle étoit mademoiselle de
» la Valliere.

» Elle ne mit point la France à ses genoux. Elle
» n'entra point dans les intrigues des courtisans. Elle
» ne fit ni ne déplaça de Ministre. Lui plaire ne tint
» pas lieu de mérite. Lui déplaire ne fut point un
» crime. Elle ne punit point ces Vaudevilles, enfants
» de l'étourderie & de l'enjouement. Elle ne sut
» qu'aimer. A peine se souvint-elle qu'elle avoit des
» parents. Elle se déroboit à la foule, se cachoit sous
» l'herbe, étoit honteuse d'être maîtresse, d'être
» mere, d'être Duchesse. Madame de Sévigné disoit :
» Non, il n'y en aura jamais sur ce moule-là......

» Elle s'affermit, sans y songer, dans le cœur du
» Roi, qui trouvoit toujours en elle les douceurs
» d'un entretien aimable, les ressources d'un amour
» délicat, le piquant de la résistance & le charme
» de la victoire. La vertu, l'amour, un amour sim-
» ple, une vertu sans fard étoient des liens encore
» plus forts que tous ceux que peut former la co-
» quetterie la plus ingénieuse & la plus savante... Ah !
» disoit-elle au Roi, en revenant de ses rigueurs : que
» je vous donne de peine de m'aimer, triste, absente,
» importune, &, si j'ose dire, jalouse !... Qui seroit
» surpris qu'une coquette habile prît pour son mo-
» dele cette même la Valliere qui l'étoit si peu ?

Finissons cet article avec le même Auteur, c'est le moyen de le rendre intéressant. » Les fruits d'un

» amour si parfait devoient ressembler à leurs pa-
» rents. Mademoiselle de Blois, qui a fait si long-
» temps les délices de la cour de France, eut les
» graces de la Valliere, la beauté de Louis, le cœur
» & l'esprit de l'un & de l'autre. Le Comte de Ver-
» mandois, qui leur fût trop tôt ravi, promettoit
» la même ressemblance.

Cependant la passion du Monarque changea d'objet; & madame de Montespan éclipsa la trop tendre la Valliere. Celle-ci » n'espéroit plus de ramener
» un cœur qui avoit eu le temps de l'oublier. Tous
» les jours elle maudissoit la cour, & n'avoit pas la
» force d'en sortir. Le désir de voir ses enfants éta-
» blis, ou prêts à l'être, le charme de contem-
» pler encore le Prince à qui elle avoit tout sa-
» crifié, peut-être un reste d'espérance la retenoit.
» Lauzun avoit voulu l'épouser: elle l'avoit éloigné
» avec indignation. Le Duc de Longueville en étoit
» amoureux. Elle lui défendit d'espérer. Elle crut
» que Dieu seul pouvoit remplir la place que le
» Roi avoit occupée dans son cœur. Tout en elle de-
» voit être admirable. Nulle femme n'avoit aimé
» avec plus de délicatesse: nulle ne s'en punit avec
» plus de sévérité. Elle étoit destinée à être le mo-
» dele des maîtresses des Rois. Depuis long-temps sa
» retraite étoit résolue, & ce fut chez les Carmé-
» lites qu'elle voulut aller expier ses fautes. Elle
» exécuta ce dessein avec la magnanimité d'un hé-
» ros. Toute la cour voulut être témoin du sacri-
» fice. La Reine y assista. La victime ne parut jamais
» plus aimable qu'au moment qu'elle fut immolée.
» Sa beauté surprit tout le monde. Le sermon de
» M. Bossuet ne surprit personne. Les courtisans fon-
» doient en larmes. Madame de la Valliere pro-
» nonça les vœux qui la lioient à jamais, avec les
» mêmes graces, le même empressement, la même
» liberté d'esprit qu'elle avoit mille fois juré à Louis
» un amour éternel. «

» Depuis, nul regret pour le monde ; pas un soupir pour le Prince qu'elle avoit adoré. Elle ne s'occupa que de ses péchés & de Dieu. Elle paraphrasa ce beau Cantique où David déplora des égarements mille fois plus criminels. Tous les sentiments d'amour, de foi, de contrition de ce Roi pécheur étoient au-dessous de ceux que lui inspiroit le souvenir amer de ses foiblesses, plus pardonnables que celles de Bethzabé. Elle passa trente-cinq ans dans ces austérités, sous le nom de *Sœur Louise de la Miséricorde ;* plus grande aux yeux du Chrétien & du Roi même, sous le cilice, dans l'humiliation, aux pieds des autels, que, lorsqu'assise à côté du trône, elle voyoit un peuple de flatteurs mendier en tremblant un de ses regards. Ses plaisirs avoient fait ses inquiétudes ; ses souffrances firent sa joie. « Elle mourut le 6 de juin 1710, âgée de soixante-cinq ans, ayant fait profession le 4 du même mois 1675.

VALOIS, (*Marguerite d'Anjou-Sicile, Comtesse de*) fille ainée de Charles II, Roi de Naples & de Sicile, mariée en 1290 à Charles de France, Comte de Valois, & mere du Roi Philippe VI, dit *de Valois.*

VALOIS, (*Elizabeth*, ou *Isabelle de*) fille de Charles de France, Comte de Valois, & de Marguerite de Sicile, sa premiere femme, épousa Jean III, Duc de Bretagne, & mourut sans postérité en 1309.

VALOIS, (*Jeanne de*) sœur de la précédente, mariée en 1305 à Guillaume le Bon, Comte de Hainaut, fut une Princesse très-sage & très-pieuse. En 1340, les Rois de France & d'Angleterre étant sur le point de se livrer bataille, elle ménagea une treve entre ces deux Princes. Elle se fit Religieuse dans l'Abbaye de Fontenelle, & y mourut dans les sentiments de la plus tendre piété le 7 de mars 1342.

VALOIS, (*Elizabeth de*) fille de Charles de

France, Comte de Valois, & de Catherine de Courtenai, sa seconde femme, fut Religieuse & Prieure de Poissi, puis Abbesse de Fontevrault, & mourut le 4 novembre 1349.

VALOIS, (*Elizabeth de*) aussi fille de Charles de France, Comte de Valois, & de Mahaud de Châtillon, sa troisieme femme, épousa Pierre I, Duc de Bourbon, & fut mere de Louis II, & de sept filles. Elle mourut le 26 de juillet 1383, aux Cordelieres du fauxbourg S. Marcel, où elle s'étoit retirée après la mort de son mari.

VALOIS, (*Blanche de*) Impératrice, aussi fille de Charles de France, & de Mahaud de Châtillon, fut mariée à l'Empereur Charles IV de Luxembourg, dont elle eut quatre filles, & mourut en 1348.

VALOIS, (*Marguerite de*) Reine de Navarre, sœur de François I, tient le premier rang parmi les plus belles, les plus spirituelles, & les plus savantes Princesses à qui non-seulement la France, mais l'Europe même ait donné le jour. Elle étoit fille de Charles, Comte d'Angoulême, & de Louise de Savoie sa femme, & naquit dans la ville d'Angoulême en 1492, deux ans avant François I. Au mois de décembre 1509 elle épousa Charles, dernier Duc d'Alençon, qui fut premier Prince du sang lorsque François I fut monté sur le trône; & après la mort de ce Duc, le Roi son frere, de retour de sa captivité, lui donna pour second mari Henri d'Albret, Roi de Navarre & Prince de Béarn, auquel il fit présent des duchés d'Alençon & de Berry, & du comté d'Armagnac.

» Ce fut, dit Brantome, une Princesse de très-» grand esprit, & fort habile, tant de son natu-» rel, que de son acquisitif; car elle s'adonna fort » aux lettres dans son jeune âge, & les continua tant » qu'elle véquit, aimant & conversant de temps en » temps de sa grandeur, ordinairement à la cour, » avec les gens les plus savants du royaume de son » frere. Aussi tous l'honoroient tellement qu'ils l'ap-

„ pelloient leur *Mæcenas ;* & la plupart de leurs li-
„ vres qui se composoient alors s'adressoient au
„ Roi son frere, qui étoit bien savant, ou à elle.
„ Elle-même composoit souvent des comédies &
„ des moralités, qu'on appelloit en ce temps-là *des*
„ *Pastorales*, qu'elle faisoit jouer & représenter par
„ les filles de sa cour. Elle aimoit fort à composer
„ des chansons spirituelles ; car elle avoit le cœur
„ fort adonné à Dieu. «

Les poésies de cette Princesse forment un Recueil *in*-8°, imprimé à Lyon en 1547, intitulé *les Marguerites de la Marguerite des Princesses.* » Outre
„ ce, dit le P. Hilarion de Coste dans l'éloge de
„ Marguerite, elle donna encore au public ses au-
„ tres Œuvres, savoir, *le Triomphe de l'Agneau*,
„ & *le Miroir de l'Ame pécheresse*. Elle chérit les
„ gens de savoir, les éleva aux charges & digni-
„ tés, dont elle est louée par les uns, & blâmée
„ par les autres ; car comme elle étoit bonne, mais
„ trop facile, elle reçut chez elle, retira en ses
„ terres, & voulut que sa maison servît d'asyle à ceux
„ que le Roi son frere, Prince très-Catholique, vou-
„ loit faire punir pour leurs erreurs, pensant bien
„ faire, & non par aucune mauvaise volonté qu'elle
„ eût à l'ancienne religion de ses peres & aïeuls,
„ les Comtes d'Angoulême, les Ducs d'Orléans, &
„ nos Rois très-Chrétiens. Elle prêta l'oreille aux dis-
„ cours de Jacques le Fevre & Gerard Roussel, &
„ autres hérétiques, qui, du commencement, étoient
„ spécieux, & non pas si hardis & téméraires que
„ depuis. Elle entretenoit de bonne foi, (comme
„ elle étoit fort libérale & pitoyable) plusieurs
„ d'entr'eux aux études, non-seulement en France,
„ mais aussi en Allemagne, &c. « Retournons au bon Brantôme.

„ Pour parler encore de cette Princesse, dit-il,
„ son discours étoit tel, que les Ambassadeurs qui
„ parloient à elle en étoient grandement ravis, &
„ en faisoient de grands rapports à ceux de leur na-

„ tion, à leur retour, dont sur ce elle en soulageoit „ le Roi son frere; car ils l'alloient toujours trou- „ ver, après avoir fait leur principale ambassade; „ & bien souvent, lorsqu'il avoit de grandes af- „ faires, les remettoit à elle en attendant sa défi- „ nition & totale résolution.

„ Lorsque le Roi fut si malade en Espagne étant „ prisonnier, elle l'alla visiter, comme bonne sœur „ & amie, sous le bon plaisir & sauf-conduit de „ l'Empereur, laquelle trouva son frere en si piteux „ état que, si elle n'y fût venue, il étoit mort; „ d'autant qu'elle reconnoissoit son naturel & sa com- „ plexion mieux que tous ses Médecins, & le traita „ & fit traiter selon qu'elle le connoissoit, si bien „ qu'elle le rendit guéri. Aussi le Roi le disoit sou- „ vent, que sans elle il étoit mort, dont il lui avoit „ cette obligation qu'il reconnoîtroit à jamais, & l'en „ aimeroit, comme il a fait jusqu'à sa mort. Aussi elle „ lui rendoit la pareille, & de telle amour que j'ai ouï „ dire qu'ayant su son extrême maladie, elle dit „ ces mêmes paroles: *Quiconque viendra à ma porte „ m'annoncer la guérison du Roi mon frere, tel cou- „ rier fût-il las, harassé, fangeux & mal-propre, „ je l'irai baiser & accoler comme le plus propre „ Prince & Gentilhomme de France, & qu'il auroit „ faute de lit, & n'en pourroit trouver pour se dé- „ lasser, je lui donnerois le mien, & coucherois plu- „ tôt sur la dure, pour telles bonnes nouvelles qu'il „ m'apporteroit.* Mais, elle, en ayant su la mort, „ elle en fit des lamentations si grandes, des re- „ grets si cuisants, qu'oncques puis ne s'en put re- „ mettre, & ne fit jamais plus son profit.

„ Durant la prison du Roi son frere elle assista „ fort à madame la Régente sa mere à régir le „ royaume, à contenter les Princes, les Grands, & „ gagner la Noblesse; car elle étoit fort accostable, „ & qui gagnoit bien le cœur des personnes pour „ les belles parties qu'elle avoit en elle. Bref, c'é- „ toit une Princesse digne d'un grand empire. Outre

„ tout cela, elle étoit très-bonne, douce, gracieuse, „ charitable, grande aumôniere, & ne dédaignant „ personne. Aussi quand elle fut morte elle fut „ plainte & regrettée de tout le monde.

„ Elle fit en ses gayetés un livre qui s'intitule : *Les* „ *Nouvelles de la Reyne de Navarre* ; (son vrai titre est l'*Heptameron*, ou l'*Histoire des amants fortunés ; des Nouvelles de très-illustre & très-excellente Princesse Marguerite de Valois, Reine de Navarre*,) » où l'on voit un style si doux & si „ fluant, & plein de si beaux discours & belles sen„ tences, que j'ai oui dire que la Reine-mere, & ma„ dame de Savoie, étant jeunes, se voulurent mêler „ d'en écrire des Nouvelles à part, à l'imitation de „ ladite Reine de Navarre, sachant bien qu'elle en „ faisoit; mais quand elles eurent vu les siennes, „ elles eurent si grand dépit des leurs, qui n'ap„ prochoient nullement des autres, qu'elles les jet„ terent dans le feu. «

La plupart des Auteurs qui ont parlé de cette Princesse, assurent que sur la fin de sa vie elle fréquentoit les Sacrements de Pénitence & d'Eucharistie, & employoit ses deniers à faire bâtir des autels & des temples pour l'honneur de la vraie église. Elle fonda plusieurs hôpitaux, entr'autres celui des Enfants-Rouges à Paris. Elle mourut au château d'Odos en Bigorre le 21 de décembre 1549, âgée de cinquante-neuf ans.

VALOIS, (*Marguerite de*) Reine de Navarre, fille de Henri II, & de Catherine de Médicis, naquit le 14 de mai 1552. Assemblage bizarre de talents & de défauts, de vertus & de vices, elle cultiva les lettres, protégea la valeur, & se consacra tour-à-tour à la dévotion & à la volupté. Ses graces & son enjouement lui tenoient lieu d'une beauté parfaite, & la noblesse de sa démarche inspiroit la vénération. Dès l'âge de sept ans elle donna des preuves de la pénétration de son esprit, comme on le voit dans ses mémoires. Le Roi son pere, la veille de

blessure, la prit sur ses genoux & lui demanda qui elle aimeroit mieux du Prince de Joinville, ou du Marquis de Beaupréau, qui jouoient dans l'appartement du Roi? » Je préférerois le Marquis; il est posé » & sage..... Oui, dit le Roi; mais Joinville est » plus beau...... Oh! répartit Marguerite, il fait » toujours du mal, & veut être le maître par-tout. « Malgré la justesse de cette réflexion, qui caractérise si bien le Prince de Joinville, qui fut dans la suite Duc de Guise, Marguerite eut pour lui le penchant le plus violent.

Après la mort de Henri II, François II lui succéda, & mourut après un regne de quatorze mois, en 1562. Alors les partis du Prince de Condé & du Duc de Guise rallumerent le feu de la discorde, & Marguerite, âgée de dix ans, fut conduite à Amboise, avec le Duc d'Alençon, son frere. En 1564 elle revint à la cour, & accompagna le Roi son frere & la Reine sa mere dans tous leurs voyages. Après la victoire de Jarnac, & la prise de la Charité, en 1569, la cour alla féliciter le Duc d'Anjou, & ce jeune vainqueur lia un commerce intime avec sa sœur Marguerite. Il ne voyoit qu'elle capable de lui conserver son crédit à la cour, & la Lieutenance générale. La calomnie envenima cette liaison innocente; mais sans adopter les satyres injustes des ennemis de Marguerite, ni les éloges outrés de ses approbateurs, nous dirons la vérité telle que l'histoire la présente.

Dès l'âge de douze ans, elle connut & chercha le plaisir: le jeune d'Entragues & un nommé *Charius* se disputerent l'honneur de le lui avoir fait connoître. Le Duc de Guise fit bientôt oublier leurs leçons, & fut passionnément aimé. Ce fut alors que le Duc d'Anjou, par le conseil de Dugast, son favori, retira la confiance qu'il avoit dans Marguerite, & engagea sa mere à ne plus lui donner la sienne. Il craignoit qu'elle ne révélât leurs secrets au Duc de Guise, leur ennemi. Marguerite se vengea sur

Dugast, & le peignit dans ses Mémoires comm l'homme le plus odieux. Le Duc de Guise, quoiqu promis à Catherine de Cleves, veuve d'Antoine d Croy, Prince de Portien, résolut d'épouser Margue rite; mais cette Princesse, s'il est permis de la croire s'opposa d'elle-même à cette union, & fit consent le Duc à épouser la jeune veuve, en 1570, afin d pouvoir se réconcilier avec son frere. Peu de tem après, Sébastien, Roi de Portugal, la fit demand en mariage; mais le Roi d'Espagne avoit des vue sur ce royaume : il ne permit pas cette union.

L'Edit du mois d'août 1570, qu'on venoit d'ac corder aux Protestants, sembloit avoir rétabli la pai mais Catherine de Médicis résolut de les extermi ner; &, pour les attirer à la cour, elle parla de ma rier sa fille Marguerite au Prince de Navarre ou d Viane, qui fut depuis Henri IV. Marguerite n'op posa à son mariage que son attachement à la religio Catholique, qu'elle professa toujours hautement malgré l'irrégularité de ses mœurs. On ne par point de dispense pour unir deux personnes issue de germains; & le 18 d'août 1572 le mariage fu célébré avec le cérémonial qu'exigeoit la différenc de religion. Le Prince de Viane étant devenu R de Navarre par la mort de Jeanne d'Albret, mere, Marguerite parut, le jour de son mariage habillée » à la royale, avec la couronne & bonn » d'hermine mouchetée, qui se met au-devant d » corps, (pareil à celui de nos Présidents à morti » & de nos Docteurs) toute brillante de pierreries » & le grand manteau bleu à quatre aunes de queue » portées par trois Princesses. «

Dans le contrat, signé à Blois le 11 d'avril de l même année, il étoit stipulé que la Princesse au roit quatre cens mille écus d'or, qui valoient cha cun 2 liv. 14 sols de notre monnoie, pour tou ses droits successifs paternels & maternels, quarant mille livres de rente pour douaire, & pour de meure le château de Vendôme meublé. Jusqu'à c

jour on n'avoit jamais vu de mariage si brillant : les fêtes durerent trois jours, avec le plus grand appareil ; mais cet éclat magnifique fut changé en ténebres affreuses, & les flambeaux de cet hymen devinrent des torches funebres pour éclairer le tombeau des malheureux Protestants. Le soir même de cette horrible exécution, Marguerite se trouva au coucher de la Reine sa mere, qui lui dit de se retirer. » Comme je faisois la révérence, dit-elle dans » ses Mémoires, ma sœur de Lorraine, (madame » Claude de France, femme de Charles II, Duc de » Lorraine) me prend par le bras, & m'arrête ; & » se prenant fort à pleurer, me dit : mon Dieu, » ma sœur, n'y allez pas : ce qui m'effraya extrê» mement. La Reine ma mere s'en apperçut, & ap» pella ma sœur, se courrouça fort contr'elle, & lui » défendit de me rien dire... Je voyois bien qu'elles » se contestoient, & n'entendois pas leurs paroles. » Elle me commanda encore rudement que je m'al» lasse coucher. Ma sœur, fondant en larmes, me » dit bon soir, sans m'oser dire autre chose, & moi » je m'en allai toute transie & éperdue, sans me » pouvoir imaginer ce que j'avois à craindre. « Le Roi de Navarre étoit au lit ; Marguerite le trouva environné de trente ou quarante Seigneurs Huguenots, qui parlerent toute la nuit de la blessure de l'Amiral de Coligny. Au point du jour, il se leva pour aller jouer à la paume en attendant que le Roi Charles fût éveillé, pour lui demander justice.

A peine Marguerite fut-elle livrée au sommeil qu'un homme frappa des pieds & des mains à sa porte, en criant : *Navarre, Navarre !* La nourrice, qui couchoit dans l'appartement de la Princesse, ouvrit la porte, s'imaginant que c'étoit le Roi de Navarre. Mais quelle fut la frayeur de Marguerite lorsqu'elle vit un Gentilhomme nommé *Tersan*, poursuivi par quatre archers & couvert de blessures, se jetter dans la ruelle de son lit, & l'entraîner mal-

gré elle dans cet asyle. Elle mêla ses cris à ceux du Gentilhomme; & dans le moment Nançay, Capitaine des Gardes, arriva ; & après avoir beaucoup ri du comique de la situation, il accorda à la Princesse la vie du pauvre Tarsan, qui la tenoit toujours dans ses bras. Il lui apprit la catastrophe sanglante qui s'exécutoit, & l'assura que le Roi son mari étoit en sûreté dans le cabinet de Charles IX. Marguerite fi panser les blessures de son protégé, le fit couche dans sa chambre ; & après avoir pris un mantea de nuit, elle se rendit, *plus morte que vive*, chez ma dame la Duchesse de Lorraine. Comme elle entroi dans l'antichambre, dont les portes étoient ouvertes un Gentilhomme nommé *Bourse*, fut percé d'un cou de hallebarde, à trois pas d'elle. La frayeur la f évanouir dans les bras de Nançay. A peine fut-ell entrée chez sa sœur, que Miossans, premier Gentil homme du Roi de Navarre, & Armagnac, son pre mier valet de chambre, vinrent la conjurer de leu sauver la vie. Marguerite courut se jetter aux pied du Roi son frere, & de la Reine sa mere, occupé à armer les assassins, & obtint par ses larmes la grac de Miossans & d'Armagnac.

Il est donc faux, par ce récit tiré des Mémoir de la Reine Marguerite, que cette Princesse avo sauvé la vie à son mari „ qui étoit sur le livre roug „ dit Brantome dans ses Dames Illustres, avec l „ Prince de Condé, l'Amiral & autres Grands,“ e le cachant sous sa jupe, qu'on nommoit alors *verti gadin*. Charles IX dit plus d'une fois que „ la jup „ de sa sœur étoit le filet qui lui avoit servi à pren „ dre les Huguenots ; “ il vouloit dire que son mari ge avec le Roi de Navarre avoit attiré les Protestan à la cour.

Toutes les victimes immolées le jour de la sai Barthelemi ne pouvoient assouvir le ressentiment d Catherine de Médicis ; le Roi de Navarre & le Prin de Condé étoient échappés à sa rage. Pour ôter a premier le titre de *beau-frere du Roi*, & le sacrifi

avec plus de sûreté, elle résolut de rompre son mariage, & demanda à la Reine sa fille „ si son mari „ étoit homme, parce que, si cela n'étoit pas, ce se„ roit un moyen de la démarier." Si nous en croyons Marguerite, elle répondit à sa mere „ qu'elle la sup„ plioit de croire qu'elle ne se connoissoit pas à ce „ qu'elle lui demandoit ; mais qu'elle vouloit rester „ avec le mari qu'on lui avoit donné ; me doutant „ bien, ajoute-t-elle, que la séparation n'avoit pour „ but que la perte de mon mari." Toute la vie de Marguerite dément l'innocence & l'ingénuité de cette réponse ; mais enfin, quelque motif qui l'ait animée dans le refus du divorce, on doit lui savoir gré d'avoir sauvé la vie au plus grand & au meilleur des Rois.

En 1573, lorsque les députés Polonois vinrent chercher à Paris le Duc d'Anjou qu'ils avoient élu Roi de leur pays, Marguerite leur donna audience, comme fille de France, & leur fit admirer son esprit & sa beauté. L'un d'entr'eux, nommé *Lasco*, ne put s'empêcher de dire „ qu'après l'avoir vue il „ n'y avoit plus rien à voir, & qu'il imiteroit vo„ lontiers les pélerins de la Mecque qui se crevent „ les yeux par dévotion, lorsqu'ils ont vu le tom„ beau de leur prophete, pour ne plus profaner „ leurs regards."

Le Duc d'Anjou partit le 28 de septembre de la même année ; & Margueritte l'accompagna jusqu'à Blamont. Pendant ce voyage de la cour, le Roi de Navarre & le Duc d'Alençon devenu Duc d'Anjou, qui s'étoient engagés par écrit à venger la mort de l'Amiral, résolurent d'aller en Champagne pour se mettre à la tête des troupes destinées à marcher sous leurs ordres. Marguerite, avertie de ce complot par un Gentilhomme Catholique nommé *Miossans*, en donna avis à la Reine sa mere, mais sous la condition qu'en prévenant le complot, on n'en feroit aucune justice. Les Princes voyant leurs desseins découverts remirent la partie à un autre temps ; mais

il ne leur fut pas favorable : on les arrêta au mois d'avril 1574, avec la Mole, Gentilhomme Provençal, & le Comte de Coconas, tous les deux favoris du Duc d'Anjou. Le premier étoit éperdument aimé de la Reine de Navarre, & le second étoit l'amant favorisé d'Henriette de Cleves, Duchesse de Nevers. Convaincus d'avoir été complices des intelligences du Duc d'Anjou avec les Protestants, ils furent exécutés en place de Greve ; les parties de leur corps attachées à quatre potences, & leurs têtes plantées sur deux poteaux. La nuit suivante Marguerite & la Duchesse de Nevers firent enlever les têtes de leurs amants, & les enterrerent de leurs propres mains dans la chapelle de S. Martin.

Les Princes furent interrogés à leur tour. Marguerite défendit elle-même son mari, avec une fermeté admirable : „ Dieu me fit la grace, dit-elle, „ de dresser le mémoire si bien que les Commissaires „ furent étonnés de le voir si bien préparé. " Ce n'étoit pas assez pour elle, il falloit délivrer son mari & son frere de leurs prisons ; pour y parvenir, elle résolut de les déguiser l'un & l'autre en femmes, & de les faire sortir masqués dans son carrosse ; mais la mort de Charles IX mit les Princes en liberté, & fit espérer à Marguerite qu'elle auroit plus d'autorité sous le regne de Henri III ; mais Dugast son favori, & la Reine-mere la représenterent au nouveau Roi comme l'auteur & le lien de l'amitié politique qui régnoit entre le Roi de Navarre & le Duc d'Anjou. On l'accusa de plusieurs intrigues criminelles avec un nommé *Bidé*, & le brave Bussi d'Amboise. Elle se justifie assez bien dans ses Mémoires, quant à la premiere intrigue ; mais la complaisance qu'elle paroît avoir à vanter le mérite de Bussi, confirme les soupçons : » il étoit né, dit-elle, pour être la ter„ reur de ses ennemis, la gloire de son maître, & „ l'espérance de ses amis. " Bussi aimoit passionnément la Reine de Navarre ; & Brantome, dans ses *Hommes Illustres & grands Capitaines Français*, en

donne une preuve convaincante. Dans une bataille Bussi voulut tuer de sa main le Capitaine Page, Officier du régiment de Lancosne; son ennemi suppliant lui demanda la vie ,, au nom de la personne ,, du monde qu'il aimoit le mieux ; Bussi frappé ,, au cœur de ce mot, répondit : va donc cher- ,, cher par tout le monde la plus belle Princesse & ,, dame de l'Univers, & te jette à ses pieds, & la ,, remercie, & lui dis que Bussi t'a sauvé la vie pour ,, l'amour d'elle. " Brantome ajoute : » & cela fut ,, fait. "

Le Roi de Navarre, trop occupé des charmes de madame de Sauve, la plus belle femme de la cour, & que Marguerite appelle *une Circé*, paroissoit peu inquiet de la réputation de sa femme. Cependant, pour complaire au Roi son beau-frere, il l'obligea d'éloigner d'elle la Torigni, la fidelle confidente de ses amours ; & Bussi fut exilé. Marguerite ne put résister à tant de malheurs : ,, bannissant toute pru- ,, dence de moi, dit-elle, je m'abandonnai à l'en- ,, nui, & je ne me pus plus forcer de rechercher ,, le Roi mon mari ; de sorte que nous ne couchions ,, plus, & ne parlions plus ensemble. " La nécessité les rapprocha. Le Duc d'Anjou & le Roi de Navarre, irrités du peu de considération qu'on leur laissoit à la cour, résolurent de s'évader. Le premier quitta la cour le 17 de septembre 1575, & le second se retira en Guienne au mois de fevrier de l'année suivante, après avoir écrit à la Reine sa femme une lettre polie, dans laquelle il la prioit de se servir à la cour de tout son crédit, & de lui apprendre tout ce qui s'y passoit. Marguerite ne fut pas long-temps en état de secourir son mari ; on l'arrêta dans son appartement ; & sans la Reine-mere, elle auroit été exposée à toute la colere du Roi. Catherine représenta qu'il falloit la ménager, parce qu'elle pouvoit travailler à un accommodement. Le Roi se vengea sur la Torigni, qui, depuis sa retraite, demeuroit chez son cousin Chatelas, & fit donner ordre à des ca-

valiers d'aller la noyer. Les cavaliers s'emparerent du château, lierent la Torigni sur un cheval, & se préparoient à exécuter l'ordre du Roi, lorsque, par un secours inattendu, deux Officiers, la Ferté & Aventigni, qui alloient rejoindre le Duc d'Alençon, rencontrerent les valets de Chateslas, qui fuyoient de tous côtés, & délivrerent la pauvre Torigni des mains de ses bourreaux. Le Duc d'Anjou cria hautement sur cette affaire : Catherine se rendit auprès de lui pour l'appaiser, & rendit la liberté à Marguerite, qui devint l'arbitre de la paix dans la maison royale. Elle alla avec sa mere dans la maison d'un Gentilhomme, aux environs de Sens, où l'on devoit tenir la conférence, & parvint à la conclusion du traité, sans parler de ses propres intérêts.

Le traité ne fut pas de longue durée. Marguerite demanda la permission de se retirer en Guienne, auprès du Roi son mari. Henri III répondit „ qu'il „ ne vouloit pas que sa sœur vécût avec un héréti-„ que ; " il appelloit ainsi le Roi de Navarre, parce que ce Prince venoit de protester contre l'abjuration qu'on l'avoit forcé de faire après la S. Barthelemi. Bientôt la ligue Catholique fut conclue ; le Roi s'en déclara le Chef, & commença une guerre ouverte contre les Protestants. Marguerite se retira en Flandres, sous prétexte d'aller prendre les eaux de Spa, mais dans le dessein de préparer les peuples des Pays-Bas en faveur du Duc d'Alençon, qui en méditoit la conquête sur les Espagnols. On peut lire les détails curieux de ce voyage dans les Mémoires de Marguerite. A son retour, elle s'arrêta à la Fere en Picardie, qui lui appartenoit, où elle apprit que la paix étoit faite par l'Edit de Poitiers, pour la seizieme pacification, du 5 d'octobre 1577. Le Duc d'Alençon vint lui-même à la Fere. Lorsque ce Prince compara les plaisirs qui régnoient dans la petite cour de Marguerite, avec les désagréments qu'il es-

ſuyoit tous les jours à la cour de France, il s'écria avec transport : „ ô ma Reine ! qu'il fait bon avec „ vous ! Mon Dieu ! cette compagnie eſt un pa„radis comblé de toutes ſortes de délices ; & celle „ d'où je ſuis parti, un enfer rempli de toutes ſor„ tes de furies & de tourments. « Lorſque Marguerite revint en France, le Roi & les deux Reines allerent au devant d'elle juſqu'à S. Denis. Son amitié pour le Duc d'Anjou augmenta à tel point que le Roi l'ayant fait mettre aux arrêts, Marguerite s'écria, „ que ſi on ne lui permettoit pas de le „ voir, elle ſe tueroit elle-même en ſa préſence. “ La chaleur de cette amitié fraternelle donna lieu à bien des ſoupçons. Marguerite trouva le moment favorable de faire évader ſon frere ; & après l'avoir fait paſſer dans les Pays-Bas, elle partit pour la Guienne, avec Catherine ſa mere, qui étoit accompagnée, comme de coutume, d'un grand nombre de belles filles, qui ſervoient beaucoup à ſes vues politiques. Le Roi de Navarre alla au-devant d'elle juſqu'à la Réole, & ne put ſe défendre contre la beauté de mademoiſelle d'Ayelle. Le célebre Pibrac devint lui-même amoureux de la Reine de Navarre ; ce qui fait dire à M. de Thou, „ que la conférence de Né„ rac fut favorable aux Huguenots, par la foibleſſe „ de ce grave Magiſtrat pour la Princeſſe. “

Les affaires de Gaſcogne terminées, Catherine paſſa en Languedoc, & le Roi de Navarre fixa ſa cour à Pau en Béarn. A d'Ayelle on vit ſuccéder les demoiſelles Rebours & Foſſeuſe ; mais l'amour excita moins de diviſion entre les deux époux que le zele de la religion. A Pau, toutes les égliſes appartenoient aux Proteſtants ; & Marguerite, pour entendre la Meſſe, n'avoit qu'une très-petite chapelle. Lorſqu'on la célébroit, on levoit le pont du château, pour empêcher les Catholiques du pays d'y aſſiſter. Cependant le jour de la Pentecôte 1576 quelques-uns d'entr'eux ſe gliſſerent dans la chapelle.

Les espions en avertirent aussi-tôt le Pin, Secrétaire du Roi de Navarre, & partisan zélé de l'intolérance. Ce forcené Protestant osa maltraiter les Catholiques en présence de la Reine, les fit mettre en prison, & ne les relâcha qu'après leur avoir fait payer une amende considérable. Marguerite se plaignit au Roi de l'insolence de son Secrétaire, & le menaça de le quitter, s'il ne le chassoit à l'instant. Henri, pour avoir la paix, se défit d'un homme qu'il aimoit; mais il marqua long-temps à la Reine du ressentiment pour cette violence. Les soins qu'elle prit de lui pendant une maladie dont il fut attaqué rétablirent l'intelligence, qui dura depuis 1577 jusqu'en 1580, que la guerre recommença entre les Catholiques & les Protestants. Marguerite voulut s'opposer à cette septieme prise d'armes; mais on ne l'écouta pas. Les Protestants surprirent Cahors & Tarascon; & la Cour de France leva trois armées commandées par Mayenne, les Maréchaux de Biron & de Matignon. Tout ce qu'elle put obtenir fut que la ville de Nérac, où elle résidoit, seroit » tenue en neutralité, & qu'à trois » lieues aux environs il ne se feroit point d'actes » d'hostilité, pourvu que le Roi de Navarre ne s'y » trouvât point. « Mais ce Prince étant allé dans cette ville pour y voir sa chere Fosseuse, le Maréchal de Biron, qui avoit ordre de l'attaquer par-tout où il seroit, » fit tirer sept ou huit volées de canon » dans la ville, dont une donna jusqu'au château: « en même temps il envoya un trompette à la Reine de Navarre pour lui présenter ses excuses.

La guerre finie, Henri III résolut d'attirer le Roi de Navarre & le Duc d'Anjou à sa Cour; & pour y réussir il fit écrire à Marguerite sa sœur de revenir auprès de lui. Cette Princesse, peu contente de la conduite de son mari à son égard, partit en 1582, & se rendit à la Cour de France. Ses liaisons avec le Duc d'Anjou, innocentes ou criminelles, aigrirent tellement l'esprit du Roi, qu'au rapport du Baron de Busbeck, il oublia qu'elle étoit Reine, & qu'elle étoit

sa

sa sœur, & lui fit les plus sanglants reproches. Ce qui arriva quelque temps après acheva de l'enflammer contr'elle. Il avoit envoyé un courrier à Joyeuse, son favori, qui étoit allé à Rome, chargé d'une Lettre de deux feuilles, écrite de sa main, & qui contenoit des secrets importants. Le courrier fut arrêté & poignardé par quatre cavaliers qui le suivoient & qui lui prirent sa dépêche. Le Prince, furieux à cette nouvelle, soupçonna sa sœur d'avoir tramé le complot; » il lui reprocha publiquement, dit Busbeck, tous » les désordres de sa vie; lui nomma tous les amants » qu'elle avoit favorisés; l'accusa même d'avoir eu » un enfant illégitime depuis son mariage, & lui fit » un détail de tous les faits qu'il lui reprochoit, » tellement circonstancié qu'on eût dit qu'il y eût » été présent. Marguerite garda un profond silence, » & le Roi finit par lui ordonner de sortir inces» samment de Paris, & de délivrer la Cour de sa » présence contagieuse. «

Marguerite, dès le lendemain, sortit promptement de Paris, sans aucune suite que madame de Duras & madame de Béthume, ses deux premieres dames. Dans le chemin elle répéta souvent » qu'il n'y avoit » pas dans le monde deux Princesses plus malheureu» ses qu'elle & la Reine d'Ecosse, (Marie Stuart.) Lorsqu'elle fut arrivée entre S. Cler & Palaiseau, Solern, Capitaine des Gardes, accompagné d'une troupe d'Arquebusiers, fit arrêter la litiere de la Reine de Navarre, & l'obligea à se démasquer; (les dames avoient alors coutume de porter des masques dans les voyages, & de les pendre à la ceinture, lorsqu'elles arrivoient dans une ville:) il porta l'insolence jusqu'à souffletter les dames de Duras & de Béthune, & les fit conduire comme prisonnieres à l'abbaye de Ferrieres, près de Montargis. Le Roi s'y rendit, suivi de Varillas; & cet Historien dit que ce Prince les interrogea lui-même, & fit mettre leurs réponses par écrit. Il pensa ensuite à prévenir son beau-frere sur tout ce qui s'étoit passé. On lit dans les Mé-

moires de Dupleſſis-Mornai, » que le Roi de Na-
„ varre étant à Sainte-Foi, reçut une lettre du Roi,
„ en date du 5 d'août, par un valet de garde-robe,
„ à la chaſſe, toute de ſa main, par laquelle il lui
„ mandoit en ſomme, que pour avoir découvert la
„ mauvaiſe & ſcandaleuſe vie de madame de Duras
„ & de mademoiſelle de Béthune, il ſe feroit réſolu
„ de les chaſſer d'auprès de la Reine de Navarre,
„ comme une vermine très-pernicieuſe & non ſup-
„ portable auprès d'une Princeſſe d'un tel lieu. «

Le Roi de Navarre le remercia de ſon attention; mais lorſqu'il fut informé de la vérité du fait, il envoya vers Henri III Dupleſſis-Mornai, „ pour le ſupplier „ de lui déclarer la cauſe des inſultes faites à ſa „ femme, & lui conſeiller, comme bon maître, ce „ qu'il avoit à faire. « Mornai partit de Nérac le 17 d'août, & alla trouver le Roi à Lyon; mais il n'en reçut qu'une réponſe ambiguë, une promeſſe légere de ſatisfaction. Cependant la Reine de Navarre continuoit ſa route; ſon mari la reçut à Nérac; mais il ne put diſſimuler l'horreur que ſa conduite lui avoit inſpiré pour elle: la Reine eut de nouvelles intrigues à Nérac, & le Roi la traita avec le dernier mépris. Ce Prince venoit d'être excommunié par Sixte-Quint. Marguerite aimoit trop ſa religion pour vivre avec un époux excommunié; elle ſe retira à Agen, qui lui avoit été donné en dot, & qui tenoit pour les Catholiques ligués contre le Roi de Navarre; mais l'indécence de ſa conduite, & les extorſions de madame de Duras, qui l'avoit rejointe, la rendirent ſi odieuſe que les habitants livrerent leur ville au Maréchal de Matignon. La Reine monta en trouſſe derriere un Gentilhomme nommé *Lignerac*, & madame de Duras derriere un autre. Dans cet équipage, & en deux jours, elle fit vingt-quatre lieues, & ſe refugia dans Carlat, forteresse des montagnes d'Auvergne, dont Marcé, frere de Lignerac, étoit Gouverneur. Rien de plus humiliant que l'état de cette Princeſſe. Privée de la protection du Duc d'Anjou, qui venoit de

mourir; méprisée du Roi son mari, & détestée des habitants de Carlat, elle craignit d'être livrée au Roi, & voulut s'évader; mais le Marquis de Canillac la surprit, & la conduisit au château d'Usson en Auvergne. Marguerite, âgée de trente-cinq ans, n'employa contre son ennemi d'autre secours, que celui de ses charmes. Canillac vaincu lui livra le château d'Usson, où elle vécut dans les plaisirs, mais non pas sans inquiétude. Du haut de sa terrasse, dit Hilarion de Coste, elle vit ses amis taillés en pieces; & le Comte de Randan, leur chef, de la maison de la Rochefoucauld, tué par le Marquis de Curton, qui s'empara d'Issoire le 14 d'août 1590, le même jour que le Roi triomphoit à Ivry. Le fort d'Usson étoit imprenable, mais non pas inaccessible à la famine. Marguerite fut obligée d'engager ses pierreries à Venise, & de fondre sa vaisselle. Elle n'avoit, dit-elle, » rien de libre que l'air, espérant peu, „ craignant tout; car tout étoit en feu & en désor„ dre autour d'elle. « Sans le secours d'Eléonor d'Autriche, sa belle-sœur, l'indigence l'auroit réduite aux dernieres extrêmités.

Henri vouloit bien consentir à son retour, mais à condition qu'elle céderoit sa place à Gabrielle d'Estrées, qu'il aimoit éperduement. Après la mort de cette favorite, Marguerite, ennuyée de sa retraite, présenta elle-même au Pape Clément VIII la requête qui tendoit à son divorce avec le Roi. Son mariage fut déclaré nul au mois d'octobre 1599; & celui du Roi avec Marie de Médicis célébré au mois de décembre 1600. Marguerite, accoutumée par ses malheurs à perdre de vue le rang qui lui étoit dû, fit céder son orgueil à ses passions & à ses plaisirs. » Etant entrée fort avant dans les intrigues, „ dit Mézerai, pour découvrir les menées du „ Comte d'Auvergne, fils de la belle Touchet & de „ Charles IX, elle en donna plusieurs avis au Roi: « & pour récompense elle obtint de revenir à la Cour, après une absence de vingt-deux ans. La Reine

Marguerite parut donc à Paris en 1605 ; pour rendre hommage à Marie de Médicis, Reine régnante, & assister au sacre de cette Princesse, où elle n'eut le pas qu'après Madame, sœur du Roi. Après avoir demeuré quelque temps au château de Madrid, dans le bois de Boulogne, elle fixa son séjour à l'Hôtel de Sens, près de l'*Ave-Maria*, qui appartenoit aux Archevêques de cette ville. C'est-là que les plaisirs la dédommagerent de la perte des honneurs. Henri IV „ l'avoit priée d'être plus mé„ nagere, & de ne pas faire de la nuit le jour & „ du jour la nuit ; " mais le penchant l'emporta sur les conseils les plus sages.

Dans ce temps un de ses mignons, nommé *Datte*, fut tué par le jeune Vermond, à la portiere de son carrosse. Elle quitta l'hôtel de Sens, qui avoit été témoin du malheur de son cher *Atys*, (c'est ainsi qu'elle appelloit son amant,) & se retira au fauxbourg S. Germain, où elle acheta un autre hôtel, proche de la riviere & du Pré-aux-Clercs, promenade affectée alors aux écoliers de l'Université : c'est où se trouve aujourd'hui la rue de l'Université, & ses environs. Elle y commença de grands desseins de jardinage & de bâtiments ; & le 21 de mars 1608, elle posa la premiere pierre du couvent des Augustins, qui a donné son nom à la rue.

Marguerite passa les derniers jours de sa vie dans la dévotion, l'étude & les divertissements. Elle donnoit aux pauvres le dixieme de ses revenus, & ne payoit aucune de ses dettes. Elle paroissoit souvent à l'église ; mais au pied même de l'autel, elle formoit le projet d'une galanterie nouvelle. N'oublions pas ses talents. Les Mémoires qu'elle nous a laissés, & qui malheureusement finissent au temps où elle reparut à la Cour, nous prouvent l'élégante facilité de sa plume dans la prose. Les curieux gardent dans leurs cabinets des vers qu'elle a composés, & qui valent bien ceux des Poëtes les plus célebres de son temps. Ses panégyristes & ses enne-

mis nous en ont laissé un portrait également infidele : » Marguerite, dit Catherine de Médicis, » étoit une preuve parlante du peu de justice de » la loi Salique. Avec les talents qu'elle possédoit, » elle pouvoit égaler les plus grands Rois. « Elle mourut à Paris, dans son hôtel du fauxbourg S. Germain, le 27 de mars 1605, à l'âge de soixante-deux ans. Son corps, après être resté quelque temps en dépôt dans la chapelle de l'église des Augustins, auprès de son hôtel, fut porté à S. Denis, & inhumé dans le tombeau des Valois.

VARIA, aïeule d'Héliogabale. *Voy.* JULIA MÆSA.

VASIA, (*Anne de*) savoit parfaitement le latin. La Princesse Marie de Portugal la retint à sa Cour à cause de son esprit.

VATRI. (*Madame*) *Voyez* BUTTET.

VAUDEMONT, (*Louise de Lorraine*) Reine de France. *Voyez* LOUISE DE LORRAINE.

VAUX, (*Anne de*) célebre héroïne du XVIIe siecle, native d'un village près de Lille en Flandre, se déguisa en homme, & prit parti dans l'infanterie, sous le nom de *Bonne-Espérance*. Elle se distingua par sa valeur, & obtint une lieutenance dans le régiment du Baron de Merci. Ayant été prise & dépouillée, son sexe fut découvert; le Maréchal de Senectere lui offrit une compagnie qu'elle refusa, ne voulant pas servir contre son Prince : elle se rendit à Bruxelles en 1653, & se fit Religieuse dans l'abbaye de Marquette.

VELSER, (*Marguerite*) fille d'Antoine Velser, Commandant de Memmingen en Allemagne, & femme du célebre Conrad Peutinger, partagea la gloire & la réputation de son époux, & mourut en 1552, âgée de soixante-onze ans.

VÉNERANDE, premiere femme de Gontran, Roi de Bourgogne, qui la fit passer de l'état de servitude sur le trône. Il lui donna bientôt après Marcatrude pour rivale; & Vénérande en conçut tant

le Roi n'étoit pas le maitre de tenir sa parole ; il voulut le prouver à son amante : on lui répondit par les reproches les plus piquants. Sans se désister de ses prétentions, la Marquise consentit à se laisser appaiser. Marie de Médicis fut couronnée, mais aussi-tôt après la cérémonie, le Roi vint en poste de Lyon à Paris, & demeura trois jours à Verneuil.

La nouvelle Reine voulut exiger de son époux le sacrifice de la Marquise. Ne pouvant l'obtenir, elle lui fit essuyer mille chagrins domestiques, sans en devenir pour cela plus heureuse. En 1602 le Comte d'Angoulême, frere utérin de la Marquise, ayant eu part à la conspiration du Maréchal de Biron, devoit partager son supplice ; mais les larmes de la Marquise désarmerent le Roi. Au mois d'août, elle accoucha d'un fils qui la rendit plus chere à son amant, & qui fut légitimé peu de temps après sa naissance, & nommé *Henri de Bourbon*, *Duc de Verneuil*. Toutes ces nouvelles faveurs ne rassuroient pas la Marquise. On lui avoit déjà manqué de parole pour le bien de l'Etat ; & l'on pouvoit bien la sacrifier pour une pareille cause. D'ailleurs Rosni étoit un ennemi redoutable : il s'opposoit de tout son pouvoir aux graces que le Roi lui accordoit. Pour le punir elle le desservit dans l'esprit du Comte de Soissons. Le Roi apprenant le demêlé, se douta que sa maîtresse en étoit la cause : ,, elle a bon bec, dit-il ; elle est si ,, remplie d'inventions, que, sur le moindre mot ,, que Rosni lui aura dit, elle en aura ajouté cent, ,, & même mille. " Cependant, pour ne pas la chagriner, il lui fit donner six mille livres.

Ces présents, & le cœur même du Roi ne pouvoient la consoler de la perte de sa main ; & dans toutes les occasions, elle donnoit des preuves de son mécontentement. Les Ducs de Bouillon & de la Trémouille, le Prince de Condé, & les d'Entragues, fâchés, disoient-ils, que le Roi, sous une feinte promesse, eût séduit leur parente, formerent une cabale. La Marquise fut de la partie ; & en particu-

lier elle désespéroit le Roi par ses caprices & ses hauteurs. Ces deux amants, dit Sully, » ne se firent plus » l'amour qu'en grondant. Il faut, lui écrivoit le » Prince, cesser ces brusquettes, si vous voulez » l'entiere possession de mon cœur. Comme Roi & » comme Gascon, je ne les sais pas endurer. Ceux » qui aiment parfaitement comme moi, veulent être » flattés, non rudoyés. «

Le Roi étoit encore plus mal mené par sa femme. Cette Princesse ayant appris qu'avant son mariage il avoit promis par écrit d'épouser son amante, ne cessoit de le persécuter pour qu'il retirât cet écrit des mains de la Marquise. Le Roi promit à la Reine de la satisfaire, & courut aussi-tôt chez la Marquise ; mais on rejetta bien loin sa proposition; & on lui parla avec tant d'aigreur & des termes si peu ménagés, que le Roi sortit brusquement de sa chambre, » dans la » crainte, dit-il, qu'il ne vînt à la souffletter. « Son courroux ne dura pas long-temps. Rebuté sans cesse par la Reine, & persuadé, comme il le répétoit souvent, que, quand même il chasseroit sa maîtresse, sa femme n'en seroit pas plus raisonnable, il fit toutes les démarches pour se réconcilier avec la Marquise, & ne songea plus qu'à l'enjouement de son esprit, & aux graces de sa conversation. Cependant, après qu'il eut réfléchi à la résistance qu'elle avoit témoignée lorsqu'il demanda l'écrit, il craignit qu'elle n'en fit un mauvais usage, & conjura Silleri & Sulli de l'arracher de ses mains. Mais la douceur du premier, & les reproches du second furent inutiles ; on les assura qu'on ne demandoit qu'une séparation ; & pour le prouver, elle dicta une lettre à Sulli, & lui recommanda de la donner au Roi ; Sully n'y consentit qu'après s'être fait donner un écrit par lequel la Marquise avouoit qu'il avoit observé scrupuleusement la teneur de ses paroles. Le Roi, après la lecture de cette lettre, s'écria : » Elle le » veut ; je le souhaite encore davantage : elle est » prise dans ses propres filets. « Il se mit en devoir

de lui répondre ; mais il n'en eut pas le courage. Trois jours après, dans le mois d'avril 1604, il se rendit à Paris, courut chez la Marquise ; se nomma seul coupable, & parut plus amoureux que jamais. La Marquise triomphoit. Pour s'assurer une entiere victoire, elle feignit de s'être jettée dans la dévotion, disant que le Ciel s'offensoit d'une liaison qu'une promesse de mariage n'excusoit plus ; mais en même temps elle refusoit ses faveurs avec tant de graces, qu'elle faisoit désirer davantage ce qu'elle ne vouloit plus accorder.

La Marquise avoit plus d'un motif en affichant la dévotion Elle avoit déjà trouvé plusieurs casuistes qui annulloient le mariage du Roi. Son Confesseur, le P. Archange Chanvalon, Capucin, fils, dit *Bassompierre*, de la Reine Marguerite & de Harlai de Chanvalon, poursuivoit cette affaire à Rome avec beaucoup de chaleur. Il étoit soutenu par le Roi d'Espagne & le Duc de Savoie. Pour réussir, & se rendre le Pontife favorable, il étoit nécessaire que la Marquise parût dévote. Pendant ce temps Paris étoit inondé d'une foule de libelles, qui autorisoient ses prétentions chimériques. Le Roi fut informé de la conduite de sa maîtresse ; mais il étoit résolu de la trouver innocente. Le Comte d'Auvergne avoit des prétentions sur la couronne, comme fils de Charles IX, & publioit par-tout qu'il avoit à produire des dispositions de son pere en sa faveur, mais qu'il cédoit tous ses droits à son neveu, fils de la Marquise & de Henri IV. Le Roi d'Espagne, qui avoit aussi son dessein, conclut un traité avec lui & sa sœur, & promit de l'assister de troupes & d'argent. Les brigues du Comte avec Philippe II éclaterent. Le Roi le manda, & fit arrêter Morgan, son homme de confiance. Les dépositions de cet Anglois étoient plus que suffisantes pour faire le procès au Comte ; le Roi se contenta de le réprimander, & se fit rendre sa promesse de mariage. La Marquise regarda la grace de son frere comme un très-léger dédom-

magement de la perte qu'elle faisoit. Il fallut pour l'appaiser lui donner vingt mille écus, & promettre au Comte d'Entragues, qui n'avoit jamais paru dans une armée, le bâton de Maréchal de France. La promesse fut rendue en public, avec un billet signé de la Marquise, qui prouvoit que c'étoit la véritable & seule promesse qu'elle avoit obtenue du Roi. Toutes ces sûretés avoient paru nécessaires pour ôter aux mécontents tout prétexte de cabaler.

Le Comte d'Angoulême ne changea pour cela ni de dessein ni de conduite. Loménie intercepta des lettres de sa main qui prouvoient son crime. Averti du péril qui le menaçoit, il se refugia en Auvergne. Pour l'avoir entre ses mains, le Roi usa de stratagême. Deux faux confidents du Comte l'engagerent à se trouver à la revue des Chevaux-Légers, comme Colonel-Général de la Cavalerie. Il donna dans le piege, & fut arrêté par quatre Officiers déguisés en laquais, & conduit aussi-tôt à la Bastille, avec le Comte d'Entragues. Le Roi fit enfermer la Marquise dans sa maison de la rue S. Paul, sous la garde du Chevalier du Guet; mais dans la crainte qu'elle ne se chagrinât, il la fit assurer de son pardon par tous les courtisans, & leur recommandoit de lui ménager une réconciliation. Le Comte avoit confié l'original de son traité avec l'Espagne, à son ami Antoine Chevillard, Trésorier Général de la Gendarmerie de France. Comme parent de la Marquise, il avoit été conduit à la Bastille; mais quelques moments avant sa disgrace il avoit heureusement caché le traité dans la basque de son pourpoint. Amelot de la Houssaie dit que son bisaïeul, voyant qu'on le traitoit en criminel d'Etat, mangea peu-à-peu le traité & la ratification de l'Espagne. Le Comte d'Auvergne ignoroit ce trait généreux de son ami; cependant, dans trois interrogatoires qu'il subit, il nia constamment le crime dont il étoit coupable: » Messieurs, disoit-il à ses Juges, montrez-moi » une ligne d'écriture par laquelle on puisse me con- » vaincre d'avoir traité avec le Roi d'Espagne, ou

» ses agents, & je vais signer au-dessous mon arrêt
» de mort, & me condamner moi-même à être écar-
» te'é vif. « Pendant tout le temps de sa prison il
affecta la tranquillité de l'innocence. Sa femme lui
ayant fait demander ce qu'il désiroit d'elle ? « Rien
» autre chose, répondit-il, sinon que vous me fassiez
» provision de bon fromage & de moutarde, & que
» vous n'ayez aucune inquiétude. «

Le Roi, croyant que la Marquise seroit plus sincere, chargea Sulli de l'exhorter à l'aveu & au repentir de sa faute. Dès qu'il parut on lui ferma la porte, sous prétexte d'une fluxion. Il revint une seconde fois ; mais la Marquise, loin de fléchir, exhala mille plaintes contre le Roi : » je ne me sou-
» cie point de mourir, disoit-elle ; au contraire, je le
» désire. Mais si le Roi coopere à ma mort, on dira tou-
» jours qu'il aura fait mourir sa femme, & que je suis
» Reine avant cette grosse banquiere. « C'étoit-là le titre glorieux dont elle qualifioit Marie de Médicis. Elle demanda enfin qu'on lui permît de se bannir avec son pere, sa mere, son frere & ses enfants, & qu'on lui accordât un fonds de terre de cent mille livres au moins. On avoit déjà rapporté au Roi, dit Bassompierre, qu'un Prince épouseroit la Marquise, si elle se trouvoit avoir cent mille écus. Là-dessus de Bellievre dit au Roi : » Sire, donnez-en deux cens mille
» beaux à cette belle demoiselle, & trois cens mille
» & tout, si à moins ne se peut ; & c'est mon avis. « Mais Sulli s'y opposa, & employa toute son éloquence & toute l'ardeur de son zele à diffamer la Marquise dans l'esprit de son maître. Il n'oublia pas sur-tout, que lorsqu'on avoit inventorié les papiers de la Marquise, on avoit trouvé force petits poulets amoureux, dont une grande partie venoient de la main de Sigogne, un des confidents de Henri. Ce Prince punit son rival en l'exilant de sa présence.

On prétend que la Marquise n'étoit infidelle qu'à l'exemple de son amant ; & Victorio Siri nous as-

ſure que le Roi aimoit beaucoup mademoiſelle d'Entragues, qui étoit plus belle que ſa ſœur ainée, & que leur pere voulut ſe ſervir de la paſſion du Prince pour lui ôter la vie. Dans ce deſſein il ordonna à ſa femme d'enlever ſa fille qui étoit à Fontaine-Bleau, & de la conduire à Malesherbes. Le Roi lui envoya pluſieurs meſſagers ; mais elle répondit qu'elle étoit obſervée de ſi près que Sa Majeſté ne pourroit jamais la poſſéder. Cet obſtacle ne fit qu'animer le Prince : il alla lui-même à Malesherbes, ſuivi du ſeul Baſſompierre. Mais craignant d'être reconnu, il ſe contenta de parler à la demoiſelle à travers les fenêtres, & lui donna un rendez-vous dans une prairie où il promit de ſe trouver déguiſé. D'Entragues ſut tout, & ſe prépara à tuer le Roi dans une embuſcade ; mais ſa fille, ſoupçonnant ſon deſſein, rompit la partie, & ſauva ſon amant du danger qui le menaçoit.

Le même Hiſtorien nous apprend que le Roi fut expoſé au même péril avec la Marquiſe. Il partit un jour déguiſé de Fontaine-Bleau, pour l'aller voir à Verneuil. Seize des parents de la Marquiſe l'attendoient dans la campagne pour l'aſſaſſiner. Il n'échappa que par un bonheur ineſpéré. Ces deux anecdotes, que l'on vient de citer, ne ſe trouvent point dans les mémoires de Baſſompierre, ni dans ceux de Sulli.

Au commencement de l'année 1605 le Parlement, après de longues procédures, condamna le Comte d'Angoulême & le Comte d'Entragues, ſon beau-pere, à perdre la tête, & la Marquiſe à être renfermée dans un couvent pour toute ſa vie. Le Roi liſant ce dernier article, ne put diſſimuler la peine qu'il lui cauſoit. Les courtiſans s'en apperçurent : ils avoient tous promis à la Reine de contribuer à la perte de la Marquiſe ; & dans l'inſtant ils n'eurent qu'une voix en ſa faveur. Le Roi dépêcha quelques-uns d'entr'eux pour lui prononcer ſon arrêt. La Marquiſe, quoique perſuadée qu'elle

obtiendroit ſa grace, frémit à cette nouvelle; & le courtiſans aſſurerent le Roi de ſa ſoumiſſion. Henr ſe rendit auſſi-tôt auprès d'elle, lui accorda un grace entiere, à telle condition qu'elle l'exigeroit. L Marquiſe demanda la vie de ſon pere & de ſon fre re. Le Roi, vaincu par ſes larmes & par l'amour qu'i avoit pour elle, commua la peine du Comte d'An goulême en une priſon perpétuelle, & celle d Comte d'Entragues en un exil dans ſes terres. Baſ ſompierre ajoute deux raiſons qui engagerent le R à pardonner au Comte d'Angoulême. Il eſtimo beaucoup madame d'Angoulême, & céda à ſ inſtances. En ſecond lieu le Roi Henri III n'avo recommandé, en mourant, à ſon ſucceſſeur q le Comte d'Angoulême, & le Duc de Bellegarde Grand-Ecuyer. » Henri IV, dit Baſſompierre, ne vo » loit pas qu'il fût dit qu'il eût fait mourir un hon » me que celui qui lui avoit laiſſé le royaume l » avoit ſi affectionnément recommandé. «

Le public parla diverſement d'une grace ſi p méritée, la Reine ne pouvoit s'en conſoler. Po l'appaiſer, la Marquiſe eut ordre de ſe retirer Verneuil; mais le Roi ne pouvoit paſſer un jour ſa la voir. Enfin après ſept mois, dit Péréfixe, le Pr cureur-Général ne trouvant aucune preuve contre Marquiſe, le Roi la fit déclarer entiérement inn cente du crime de ſon frere, & la diſpenſa de préſenter au Parlement pour y faire enregiſtrer lettres d'abolition. Elles furent entérinées le 6 ſeptembre; & la Reine perdit tout eſpoir de fai revivre la ſentence.

Cependant le Comte d'Auvergne ſouffroit ſa p ſon avec impatience: il écrivit à ſon beau-pere qu s'il vouloit, il lui ſeroit facile de faciliter ſon év ſion. Le Comte d'Entragues y conſentit, & prép des poulies & des cordes; mais il fut vendu p un nommé *Cordier*; & le Grand-Prévôt trouva to ces préparatifs dans le bois de Malesherbes. Le R fort irrité fit arrêter d'Entragues, & lui fit ſubir

interrogatoire chez lui. Heureusement les témoins produits par Cordier déposerent qu'ils ignoroient entiérement ce qui s'étoit passé ; & à la priere de la Marquise on déclara le Comte innocent.

Toutes ces marques de faveur ne pouvoient rassurer la Marquise sur le danger qui la menaçoit. Jacqueline du Beuil étoit moins belle que cette favorite ; mais elle avoit encore plus de grace & plus d'enjouement. Le Roi d'abord fit à peine attention aux charmes de Jacqueline : dans la suite, il se passionna pour elle, » & tâcha, dit l'Etoile, de faire » revivre en elle l'amour qui étoit comme éteint en „ sa Marquise. " Malgré ce nouvel attachement il tenoit toujours à sa vieille passion ; & tous les caprices de la Marquise, (car ils ne se faisoient plus l'amour qu'en grondant, dit Sulli,) ni même ses infidélités ne purent l'effacer entiérement de l'esprit du Roi.

Le Prince de Joinville paroissoit fort amoureux de la Marquise ; tous les deux s'écrivoient des lettres passionnées, & la Marquise parla de mariage. Les courtisans eurent bientôt nouvelle de cette intrigue ; le Roi ne tarda pas à en être informé. Il ordonna à Sulli d'aller chez la Marquise pour lui reprocher son impudence, ses liaisons avec les ennemis du Roi, ses indignes procédés envers la Reine, & la menacer de lui ôter ses enfants, & de la confiner dans un cloître. La Marquise avoit alors pour rivale la Comtesse de Moret, & mademoiselle des Essarts. La crainte de perdre le cœur du Roi lui fit rompre avec le Prince de Joinville, qui, de son côté, devint amoureux à l'excès de madame de Villars ; mortelle ennemie de madame de Verneuil, jusqu'à lui sacrifier une lettre qu'il disoit avoir reçue de cette derniere. Madame de Villars la porta sur le champ au Roi, qui ne douta pas de l'infidélité de la Marquise. Sulli, qui se doutoit de la contrefaction de cette lettre, conseilla au Roi d'entendre son amante avant que de la condamner : „ elle a si bon bec, répondit le Roi ;

» que, si je la laisse dire, j'aurai encore tort, & elle » raison. « La Marquise nia le fait, & s'en rapporta au jugement du Sulli. Les pieces furent examinées. Le Duc d'Aiguillon, dit Bassompierre, amena au Roi un clerc de Bigot, qui confessa avoir contrefait ces lettres. Le Prince de Joinville fut banni ; & la Marquise fut plus aimée que jamais. Le Roi lui donna bientôt des preuves de sa tendresse. En 1608, l'évêché de Metz étant venu à vaquer, le chapitre, pour complaire au Roi, nomma le Marquis de Verneuil ; mais le Pape Paul V refusa la dispense d'âge. Le Duc de Nevers alla aussi-tôt en cour de Rome ; mais il ne put obtenir pour le Marquis que le titre d'Evêque. En 1609 le Roi devint amoureux de Charlotte de Montmorenci, qu'il fit épouser au Prince de Condé. La Marquise en fut jalouse, & dit plusieurs fois au sujet de ce mariage, que le Roi l'avoit fait pour abaisser le cœur du Prince de Condé, & lui hausser la tête.

L'année suivante, la Marquise fut au comble du malheur. La mort de Henri IV, assassiné le 14 de mai, l'exposa à tout le ressentiment de Marie de Médicis. Mais quelle fut sa frayeur, lorsqu'on l'accusa d'avoir trempé dans le complot infame de Ravaillac ! La demoiselle Descoman fut son accusatrice : elle avoit été instruite du dessein, disoit-elle, par Charlotte du Tillet, fille de chambre de la Marquise, & s'étoit présentée souvent à la cour, pour en informer le Roi ; mais on n'avoit jamais voulu l'entendre. Ces preuves apparentes firent beaucoup d'effet. On arrêta sur le champ Charlotte avec sa sœur, Sauvage, valet de chambre du Comte d'Entragues, & Jacques Gaudin. Le dimanche 30 de janvier, la Marquise fut décrétée d'un assigné pour être ouie par le Premier Président. Après une conversation de quatre heures entieres, elle eut sa liberté. Gaudin, dans la confrontation, démentit en tout la Descoman, & la convainquit de fourberie. Le 31 de juillet, il parut un Arrêt définitif qui déclara la Marquise de Verneuil, & la demoiselle du Tillet, Sauvage & Gaudin, purs

& innocents de l'assassinat de Henri IV. On reconnut que la Descoman étoit une femme de mauvaise vie, qui avoit été enfermée à l'Hôtel-Dieu, & ensuite au Châtelet où l'on avoit rendu une sentence de mort contr'elle. On la condamna à une prison perpétuelle, & tous ses biens furent confisqués. Si le Parlement ne la fit pas mourir, c'est qu'elle pallia si bien sa calomnie, qu'on ne trouvoit pas assez de raisons pour la punir du dernier supplice.

Délivrée d'un danger aussi funeste, la Marquise quitta la cour, où tout lui retraçoit la perte de sa fortune, plus cruelle à son cœur que celle de son amant. Tout le temps de sa vie prouve qu'elle étoit plus ambitieuse que sensible. Sans avoir de qualités estimables, elle sut fixer le Roi par son enjouement, & par le charme de sa conversation. C'est-là le seul éloge qu'on puisse lui donner. Elle mourut le 9 de fevrier 1633, après avoir fondé les couvents des Filles-Bleues de Paris, & montré dans ses derniers moments beaucoup de ferveur & de piété. Son fils, le Duc de Verneuil, mourut en 1682, cinquante-cinq ans après sa sœur Gabrielle-Angélique, femme du Duc d'Epernon.

VERZURE, (*madame de*) femme d'un Banquier de Genes, occupe de nos jours un rang distingué dans la république des lettres. A la solidité du jugement, à la délicatesse du goût, elle joint une modestie charmante, une douceur de caractere peu commune. Elle est auteur d'un livre intitulé: *Réflexions hazardées d'une Femme ignorante*. On pourroit dire sans flatterie qu'il ne manque à cet ouvrage qu'un titre plus honorable & plus vrai.

VESTALES. (*les*) On appelloit ainsi chez les Romains les filles qui se consacroient au culte de la Déesse Vesta, en faisant vœu de chasteté. Leur principale fonction étoit d'entretenir le feu qui brûloit jour & nuit sur les autels de cette Divinité. Le laisser éteindre étoit un crime, & tenoit lieu d'une calamité publique. On peut voir dans notre *Diction-*

naire de Faits & Dits mémorables quels étoient les privileges de ces vierges du paganiſme : nous nous contentons d'expoſer ici ce que nous avons dit du genre de ſupplice dont on puniſſoit celles qui avoient fait breche à leur vœu de chaſteté. Elles étoient enterrées toutes vives. Il y avoit auprès de la porte Collatine un petit caveau avec une ouverture pour y deſcendre ; dans ce caveau étoient un petit lit, une lampe allumée, & une petite proviſion de tout ce qui eſt néceſſaire pour ſe nourrir, comme une cruche d'eau, un pain, une phiole d'huile & un pot de lait. On mettoit la coupable dans une litiere bien fermée & couverte, afin qu'on ne pût pas même entendre ſes cris ; & on la tranſportoit, en cet état, au travers de la grande place. D'auſſi loin qu'on appercevoit cette litiere, on ſe retiroit pour la laiſſer paſſer, & on la ſuivoit dans un profond ſilence. Quand la litiere étoit arrivée au lieu du ſupplice, les licteurs (bourreaux) ôtoient les voiles qui l'enveloppoient: le ſouverain Pontife, après avoir fait certaines prieres ſecrettes, & levé les mains au Ciel, en tiroit la criminelle toute voilée, & la mettoit ſur l'échelle par laquelle on la deſcendoit dans le caveau ; après quoi il s'en retournoit avec tous les autres Prêtres, & cette malheureuſe n'étoit pas plutôt deſcendue, qu'on retiroit l'échelle, & on refermoit l'ouverture avec beaucoup de terre qu'on y jettoit, juſqu'à ce qu'elle fût comblée & que le terrein fût uni.

VÉTURIE, mere du fameux Coriolan, laquelle, par ſes prieres & par ſes larmes, engagea ſon fils à lever le ſiege de Rome. L'amour de la patrie eut plus de force ſur ſon cœur que la tendreſſe maternelle ; & quoiqu'elle n'ignorât pas que ſon fils ſe perdroit en épargnant ſes ingrats citoyens, elle ſacrifia ſes intérêts les plus chers au ſalut de la république.

VIANE. (*Madeleine de France, Princeſſe de*) *Voyez* MADELEINE DE FRANCE.

VICTORINE *ou* VICTOIRE, héroïne célèbre du temps de l'Empereur Aurelien, qui fut surnommée *la mere des armées.*

VIENNOIS, (*Anne de*) Comtesse de Savoye. *Voyez* ANNE DE VIENNOIS.

VIEUVILLE, (*Elizabeth Montgommeri, Marquise de la*) dame de Bretagne, qui ne se distingua pas moins par sa bonne foi dans la religion prétendue-réformée, que par son zele & sa piété lorsqu'elle eut embrassé le Catholicisme en 1699.

VIGNE, (*Anne de la*) née en 1634, est une des personnes de son sexe qui ont fait le plus d'honneur aux Muses Françaises: son talent pour la poésie lui mérita l'estime & les éloges de tous les beaux esprits du temps. On vante sur-tout ces vers sur le passage du Rhin:

Le Roi parle; à sa parole,
Plus vîte qu'un trait ne vole,
On voit voler nos guerriers;
Et leur ardeur est si vive
Que déjà sur l'autre rive
Ils ont cueilli des lauriers.

Après avoir publié cette piece, mademoiselle de la Vigne reçut une boîte de cocos, dans laquelle étoit une lyre d'or émaillée, avec une ode à sa louange. Elle mourut à Paris, à la fleur de son âge, en 1684.

VIGNOLI, (*Marie-Porcie*) née à Viterbe en 1632, célebre par sa beauté & par son esprit, cultiva avec succès la poésie italienne: elle renonça aux avantages que ses talents pouvoient lui procurer dans le monde, & se consacra à Dieu dans l'ordre de S. Dominique en 1658.

VIGOUREUX. (*la*) *Voyez* VOISIN. (*la*)

VILLEGAS, (*Anne de*) Castillane, écrivoit en cinq ou six sortes de langues, & parloit le français, le portugais & l'italien.

VILLEDIEU. (*Marie-Catherine Hortense des

Jardins, dite de) Elle n'eſt pas moins célebre par ſes aventures que par ſes ouvrages. Née en 1640 à Alençon, d'un pere Prévôt de la Maréchauſſée de cette ville, & d'une mere femme de chambre de madame la Ducheſſe de Rohan, elle eut une aſſez bonne éducation, & ſut bientôt en profiter par le prompt développement des heureux dons qu'elle avoit reçus de la nature. Il ne s'agit ici que de l'eſprit, & non du cœur. Mademoiſelle des Jardins, née tendre & ſenſible, connut & goûta de bonne heure les plaiſirs de l'amour; ce fut ce qui l'obligea de quitter la maiſon paternelle pour venir à Paris, où quelques jolis vers qu'elle préſenta à madame la Ducheſſe de Rohan lui gagnerent la protection de cette Princeſſe. Peu de temps après ſon arrivée dans cette capitale, elle mit au monde un fils qui mourut preſqu'auſſi-tôt. L'avantage qu'elle avoit retiré de ſon talent pour la poéſie, la fit réſoudre à le cultiver. Elle donna *Manlius Torquatus*, *Tragi-Comédie*, aux Comédiens de l'hôtel de Bourgogne; & le ſuccès qu'eut cette piece encouragea de plus en plus ſon auteur. Il n'en fut pas de même de *Nithétis*, autre tragi-comédie de ſa façon. Malheureuſe en vers, elle écrivit en proſe, & pluſieurs des romans qu'elle compoſa furent très-bien reçus du public. Ils ſont écrits avec chaleur, quoique d'un ſtyle fort négligé. Les principaux ſont, 1° *les Déſordres de l'Amour*, eſpece de recueil d'aventures galantes; 2° *le Portrait des foibleſſes humaines*, ouvrage à-peu-près dans le même goût, mais moins bon que le premier; 3° *les Exilés*, autre collection de petits Romans fort eſtimée; 4° *Les Mémoires du Serrail*; 5° *les Annales galantes*, qui paſſent pour ſon chef-d'œuvre, au déréglement près; 6° *les Galanteries Grenadines*; 7° *les Amours des grands hommes*; 8° *l'Hiſtoire d'Aſterie*, ou *Tamerlan*; 9° *le Journal amoureux*, &c.

Laiſſons un moment l'Auteur, pour parler de l'hé-

roïne. Mademoiselle des Jardins s'étoit fait un nom dans Paris par ses ouvrages. Boësset, sieur de Villedieu, Capitaine dans le régiment Dauphin infanterie, fut un des premiers à lui faire la cour, & n'eut pas de peine à lui plaire. Il fut question de mariage. Boësset avoit épousé depuis peu la fille d'un Notaire de Paris. Mademoiselle des Jardins lui persuada qu'il n'étoit point engagé, parce que ses parents l'avoient contraint de faire cette alliance. En conséquence Boësset fit publier des bans; mais sa femme y ayant mis opposition, il alla joindre son régiment à Cambrai, où son amante le suivit, & prit le nom de *Villedieu*, qu'elle porta toujours depuis. De quelque façon qu'eût été fait ce mariage, il est certain qu'il ne fut pas heureux. Villedieu jaloux, quitta sa prétendue femme, & fut tué peu de temps après à l'armée. Notre Auteur, dégoûtée tour-à-tour du célibat, du ménage, & du veuvage, se mit en tête d'être Religieuse, mais le bruit de ses aventures s'étant répandu dans le couvent, elle fut obligée d'en sortir. Rendue au monde, elle résolut de s'y faire un nouvel établissement. M. de la Chatte, vieux Marquis, peu riche & très-voluptueux, s'offrit de l'épouser, quoiqu'il eût une femme dans la Province. Madame de Villedieu, que de pareilles difficultés ne rebutoient point, alla gagner ou tromper un Curé de campagne, qui la maria avec le Marquis. Elle en eut un fils, qui mourut au bout d'un an, & M. de la Chatre lui-même ne lui survécut guere. Madame de Villedieu continua de faire des Romans, & mourut d'un excès d'eau-de-vie, dans sa quarante-troisieme année.

VILLENEUVE, (*Suzanne de*) fille de Gaspard de Villeneuve, Baron des Arcs, née au château des Arcs en Provence, pendant les troubles de la Ligue, épousa en 1575 Pompée de Grasse, Baron de Moans, zélé Royaliste. Après la mort de son mari elle défendit courageusement son château de

Moans, contre Charles-Emmanuel, Duc de Savoie, & ne le rendit qu'après trois jours de siege, à condition qu'il ne seroit point démoli.

VILLEQUIER, (*N. dame de*) niece de la fameuse Agnès Sorel, lui succéda dans ses biens & dans sa faveur. Elle dispofa même, à ce qu'on croit, plus absolument que sa tante des bénéfices & des charges de la cour. Quelle que fut l'inclination de Charles VII pour cette dame, toujours paroît-il certain qu'il n'en eut point d'enfants.

VINCENTINE LOMELIN. *Voyez* LOMELIN.

VIOLANTE DA CÉO. *Voyez* CÉO.

VIOLANTE DE BATS. *Voyez* BATS.

VIOLANTINE JUSTINIANI, dame Génoise; d'une des plus illustres familles de l'Italie & de la Grece, fut très-célebre de son temps pour sa rare beauté. Les Peintres les plus fameux n'imiterent qu'imparfaitement les graces tendres & naïves, & la délicatesse de son teint. Plusieurs Princes allerent exprès à Genes pour voir cette belle personne, & furent tous autant épris de ses vertus que de ses charmes. Le P. Hilarion, qui fait l'éloge de cette Violantine d'après Joseph Bétussi, ne marque pas le temps où elle vivoit.

VIPSANIA, fille de M. Agrippa, femme de Tibere, & mere de Drusus, mourut le jour même que son fils rentroit dans Rome triomphant des Germains.

VIRGINIE, dame Romaine, qui fit bâtir un temple à la Pudicité plébéïenne, parce qu'étant noble elle avoit pris un époux parmi le peuple.

VIRGINIE, fille de Virginius, soldat Romain; est célebre par son malheur. Appius Claudius, Décemvir, c'est-à-dire un des dix Magistrats souverains que la République avoit choisis pour rédiger les loix, voyoit tous les jours passer cette jeune personne devant son tribunal; & comme elle étoit d'une beauté parfaite, il conçut insensiblement pour elle la plus forte passion. De Magistrat pru-

dent & sage qu'il avoit été jusqu'alors, il devint tout-à-coup injuste & violent. Il résolut de tout tenter pour se satisfaire. Ayant appris que Virginius, pere de la jeune fille, étoit à l'armée, il crut que son absence lui faciliteroit les moyens de réussir; & les premiers qu'il employa, furent la séduction & les présents auprès de la gouvernante de Virginie, qui ne la quittoit jamais. Il fut surpris de trouver cette femme incorruptible; & il ne balança pas dès-lors à faire servir les loix mêmes pour commettre la plus criante des injustices. Les Grands ne manquent point de lâches adulateurs. Un des clients du Décemvir, nommé *M. Claudius*, prit sur lui la conduite d'un projet infame qu'il imagina; ce fut de revendiquer Virginie comme son esclave, étant née, disoit-il, d'une esclave qui lui appartenoit. Quelque grossiere que fût cette fourberie, celui qui devoit être le Juge en étant lui-même l'inventeur, elle ne pouvoit manquer de réussir, si les parents de Virginie ne fussent accourus, pour l'arracher des bras de son ravisseur. La veille du jour où le Décemvir devoit décider cette affaire, ils firent avertir Virginius, qui, n'étant pas loin de Rome, s'y rendit en diligence, & parut le lendemain avec sa fille. On plaida par forme; & Virginie fut adjugée à Claudius. Comme il se disposoit à l'emmener, Virginius demanda qu'il lui fût permis de parler un moment en secret à sa fille; & l'ayant tirée à l'écart vers quelques boutiques, il se saisit d'un couteau de boucher, que le hazard lui présenta, & le plongea dans le sein de Virginie. Le peuple s'émut à ce spectacle. Virginius sort de la ville, suivi de quatre cens hommes; vole au camp, qui n'en étoit éloigné que de quelques lieues, souleve les soldats par le récit de son malheur, & revient à Rome, avec toute l'armée résolue de le venger. C'en étoit fait du Sénat & de la république, si l'on ne se fût hâté de satisfaire le peuple, en faisant le procès au Décemvir. Mais il prévint son arrêt par une mort

volontaire ; & la tranquillité fut rétablie dans Rome l'an de sa fondation 305, 449 ans avant Jesus-Christ.

VIRGINIE DE NÉGRI. *Voyez* NÉGRI.

VIVONNE, (*Catherine de*) Marquise de Rambouillet, mere de l'illustre Julie d'Angennes. *Voyez* RAMBOUILLET.

VOISIN, (*la*) célebre empoisonneuse du siecle dernier. Nous prendrons ce que nous allons en dire dans les Mémoires de madame de Maintenon, & dans les Lettres de Madame de Sévigné. „ La Vigoureux & la Voisin, dit M. de la Beaumelle, „ femmes qui avoient trafiqué des appas des belles indigentes, après que les leurs n'avoient plus „ trouvé de chalands, quitterent ce périlleux métier pour un autre plus périlleux encore, mais „ plus lucratif. Elles vendoient des quintessences de „ venins éprouvés, aux femmes, aux filles ennuyées „ de la longue vie de leurs maris, de leurs parents. „ Le peuple les consultoit comme magiciennes ; les „ gens de la cour comme empoisonneuses. D'abord „ elles exercerent leur art sans éclat : ensuite, soit „ qu'elles fussent attirées par l'avidité du gain, soit „ qu'elles se vissent protégées par le grand nombre „ des coupables illustres, elles rendirent publiquement leurs oracles, & distribuerent sans précaution leurs recettes. Paris avoit été alarmé des premiers bruits du crime ; il fut indigné de l'impunité. "

Cependant Louis XIV ne fut pas plutôt informé des progrès de cette horrible contagion, qu'il nomma des Commissaires pour la recherche des empoisonneurs ; & la Chambre ardente fut établie à l'Arsenal. Les plus grands Seigneurs furent impliqués dans cette affaire. » On ne parle ici d'autre chose «, dit madame de Sévigné dans sa Lettre du 31 de janvier 1680, datée de Paris, à madame de Grignan sa fille ; » en „ effet, il n'y a guere d'exemples d'un pareil scandale dans une cour Chrétienne. On dit que cette

» Voisin

» Voisin mettoit dans un four tous les petits en-
» fants dont elle faisoit avorter. « Dans sa Lettre
du 23 de fevrier de la même année à la même,
madame de Sévigné raconte en ces termes la mort
de la Voisin. » Ce ne fut point mercredi, comme
» je vous l'avois mandé, qu'elle fut brûlée; ce ne
» fut qu'hier. Elle savoit son arrêt dès lundi; chose
» fort extraordinaire. Le soir elle dit à ses gardes:
» quoi! Nous ne ferons point *médianoche?* Elle man-
» gea avec eux à minuit par fantaisie; car il n'étoit
» point jour maigre: elle but beaucoup de vin, elle
» chanta vingt chansons à boire. Le mardi elle eut
» la question ordinaire & extraordinaire: elle avoit
» diné & dormi huit heures: elle fut confrontée sur
» le matelas à mesdames de Dreux & le Feron, &
» à plusieurs autres; on ne parle point encore de
» ce qu'elle a dit: on croit toujours qu'on verra des
» choses étranges. Elle soupa le soir, & commença,
» toute brisée qu'elle étoit, à faire la débauche avec
» scandale; on lui en fit honte, & on lui dit qu'elle
» feroit bien mieux de penser à Dieu, & de chan-
» ter un *Ave*, *maris stella*, ou un *Salve*, que
» toutes ces chansons: elle chanta l'un & l'autre en
» ridicule, elle dormit ensuite. Le mercredi se passa
» de même en confrontations, & débauches, &
» chansons; elle ne voulut point voir de confesseur.
» Enfin le jeudi, qui étoit hier, on ne voulut lui
» donner qu'un bouillon; elle en gronda, craignant
» de n'avoir pas la force de parler à ces messieurs.
» Elle vint en carrosse de Vincennes à Paris; elle
» étouffa un peu, & fut embarrassée: on voulut la
» faire confesser; point de nouvelles. A cinq heu-
» res on la lia; & avec une torche à la main elle
» parut dans le tombereau, habillée de blanc. C'est
» une sorte d'habit pour être brûlée: elle étoit fort
» rouge; & l'on voyoit qu'elle repoussoit le con-
» fesseur & le crucifix avec violence. Nous la vî-
» mes passer à l'hôtel de Sulli, madame de Chaul-
» nes, madame de Sulli, la Comtesse, & bien d'au-

,, tres. A Notre-Dame, elle ne voulut jamais pro-
,, noncer l'amende honorable ; & à la Greve, elle
,, se défendit autant qu'elle put de sortir du tom-
,, bereau ; on l'en tira de force ; on la mit sur le
,, bûcher assise & liée avec du fer : on la couvrit de
,, paille ; elle jura beaucoup, elle repoussa la paille
,, cinq ou six fois ; mais enfin le feu s'augmenta, &
,, on la perdit de vue, & ses cendres sont en l'air
,, présentement. Voilà la mort de madame Voisin,
,, célebre par ses crimes & par son impiété. «

VOLUMNIA, femme de Coriolan, alla avec sa belle-mere Véturie se jetter aux pieds de son époux, qui assiégeoit Rome, & l'engagea par ses larmes à lever le siege l'an de Rome 263.

VU-HEU, Impératrice de la Chine en 683. A l'âge de quatorze ans elle fut mise au rang des concubines de l'Empereur Tai-Tsong. Son véritable nom étoit *Vuchi*, qu'elle changea dans la suite pour prendre celui de *Vu-Heu*. Aux graces de la jeunesse, aux charmes de la beauté la plus réguliere, elle joignoit encore les agréments d'un esprit fin & délicat. Après la mort de l'Empereur, elle se retira dans un monastere de Bonzesses, d'où elle ne sortit que pour monter sur le trône.

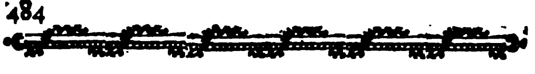
Kao-Tsong, fils de Tai-Tsong, avoit régné cinq ans fort paisiblement, lorsqu'il fut épris de la plus forte passion pour Vuchi en faveur de laquelle il répudia l'Impératrice, & une des Reines, sans écouter les remontrances de ses Ministres, qui s'y opposerent de toutes leurs forces. Vuchi fut placée sur le trône. Elle s'apperçut néanmoins que l'Empereur n'avoit pas oublié les Princesses répudiées : de rage elle leur fit couper les mains & les pieds ; & quelques jours après, elle leur fit trancher la tête. Au bout de quelque temps, l'horreur de son crime la jetta dans une espece de frénésie. Elle se crut poursuivie jour & nuit par les mânes de ces Princesses ; & l'effroi qu'elle en eut l'obligeoit à changer continuellement de place. L'Empereur, de plus

en plus idolâtre d'elle, s'accommoda non-seulement à cette fantaisie, mais lui remit entre les mains le gouvernement de l'empire, & lui donna le nom de *Tien-Heu* ou *Reine du Ciel.*

A peine se vit-elle revêtue de la puissance souveraine, qu'elle empoisonna son fils aîné, dans le dessein de faire tomber la couronne aux enfants de son frere, & de mettre par ce moyen-là sa famille sur le trône; mais elle n'eut pas cette satisfaction. Kao-Tsong mourut âgé de cinquante-six ans, après en avoir régné trente-quatre. Il avoit nommé son fils aîné pour lui succéder; mais l'ambitieuse le chassa pour mettre à sa place son troisieme fils, plus jeune, qu'elle pût gouverner à son gré. Après avoir pris ces arrangements, elle se défit de tous ceux qu'elle soupçonnoit n'être pas dans ses intérêts, & dans un seul jour elle fit mourir quantité de Seigneurs des premieres familles de l'empire.

La quinzieme année de son regne il s'éleva une cruelle persécution contre les Chrétiens. Son Coluo ou premier Ministre, homme vertueux & plein de courage, affligé & ayant honte de sa tyrannie & de sa cruauté, la pressa vivement en faveur de son fils, qui étoit le légitime héritier de la couronne, & qu'elle avoit banni depuis quatorze ans. Il lui représenta qu'on regardoit son autre fils & qu'il seroit regardé par toute la postérité comme un usurpateur. Elle rappella donc le Prince de son exil, & il demeura dans le palais jusqu'à la mort de Vu-Heu, qui arriva l'an 706 de Jesus-Christ.





WAHAKI, déclarée Impératrice du Japon en 464 par Inrukia. On ne ſait rien de cette Princeſſe.

WALDRADE. *Voyez* VALDRADE.

WANLI-HAYMISCH, femme de Kaiuk-Khan, troiſieme Empereur des Tartares dans le Mogoliſtan. A la mort de ſon époux, c'eſt-à-dire en 1248, elle prit les rênes de l'empire. Sa régence ne fut pas heureuſe. On ſe plaignoit hautement que la Cour faiſoit trop de dépenſes en bijoux & en pierreries, qu'on achetoit à grand prix des Marchands Mahométans, & de ce que les peuples étoient continuellement obligés de fournir des chevaux aux Seigneurs, qui jour & nuit couroient la poſte. Enfin l'Impératrice Régente convint avec les Princes & les Seigneurs, qu'on tiendroit une aſſemblée générale à Caracorom. Au temps marqué elle fit tous ſes efforts pour faire élire Séhliémen, petit-fils d'Octay; mais les grands n'eurent aucun égard à ſes prétentions, & proclamerent Mengko-Khan, auſſi petit-fils d'Octay, mais par une autre mere. Ce Prince ne pardonna pas à l'Impératrice Wanli d'avoir voulu l'exclure du trône. Il fit épier ſes actions, & découvrit ou feignit de découvrir qu'elle tramoit une conſpiration contre ſes jours en 1252, & la fit condamner à mort avec la mere de Séhliémen. On publia que ces deux Princeſſes étoient des magiciennes, & qu'elles avoient employé divers ſortileges pour faire tomber la couronne ſur la tête de Séhliémen.

WARDA & TUITTIA, filles Angloiſes, excitées par le P. Gérard, Jéſuite, & quelques autres de cette compagnie, inſtituerent un ordre de Jéſuiteſſes, qui ſuivoient la regle des Jéſuites, & ſe mêloient de prêcher. Le Pape Urbain VIII ſupprima cet ordre que le Saint-Siege n'avoit jamais approuvé.

WERGUIGNŒUL, (*Florence de*) née dans l'Artois le 24 de janvier 1559, fille de François Werguignœul, & de Gertrude de Davre, fut la premiere Abbesse de l'abbaye de la Paix, à Douai, & se rendit célebre par sa piété.

WINIFRIDE, (*sainte*) née d'une famille illustre dans le nord du pays des Gaules. Cradocus, fils du Roi Alix, épris de sa beauté, alla un jour chez elle, lui déclara sa passion, & lui fit les plus brillantes promesses. Winifride effrayée se déroba par une fausse porte, & s'enfuit du côté de l'église. Cradocus la poursuivit, & ne pouvant vaincre sa résistance, lui trancha la tête. S. Buéno, qui étoit prêt à offrir le saint Sacrifice, quitta l'autel, & s'avança vers le barbare Cradocus, tenant en main la tête de Winifride : il lui reprocha vivement son crime, & aussi-tôt le Prince tomba mort. Buéno joignit ensuite la tête de Winifride ; & après avoir fait sa priere, lui rendit la vie. On vit jaillir une source d'eau de l'endroit que la tête de la sainte avoit touché en tombant ; & cette fontaine devint célebre par plusieurs miracles.

WISIGARDE, Reine d'Austrasie, fille de Wachon, Roi des Lombards, & sœur de Valdrade, épousa Théodebert, pere de Thibaut, qui la répudia par complaisance pour une autre nommée *Deutérie ;* mais il la reprit en 540, prévoyant qu'il auroit besoin du Roi des Lombards.

WLVEGAN, (*Blaise de*) née à Strasbourg de parents Luthériens, s'enfuit de sa famille, déguisée en homme, & alla faire abjuration de son hérésie à Treves. Delà elle se rendit à Cologne, & se présenta aux Carmes Déchaussés, où elle fut reçue en qualité de frere convers, sous le nom de *Joachim*. Son déguisement ayant été découvert, elle vint à Paris, reprit son habit de fille, & se fit Religieuse dans l'abbaye de Notre-Dame du Val-de-Gif, à cinq ou six lieues de Paris. Elle y mourut en 1657, âgée de quatre-vingt-quatre ans.



XAINTONGE. *Voyez* SAINTONGE.

XANTHIPPE, femme d'un caractere bizarre & capricieux, épouse du Philosophe Socrate. Elle exerça souvent la patience de cet illûstre Athénien; & l'un & l'autre furent un contraste frappant de vertu & de méchanceté. On en peut juger par quelques traits rapportés à l'article SOCRATE de notre *Dictionnaire des Faits & Dits mémorables*.





YORCK. (*Marguerite d'*) *Voyez* MARGUERITE D'YORCK.

YOTO, belle Maure, femme d'Abenchamot, que ce vaillant Capitaine délivra des mains des Portugais qui l'avoient faite prisonniere. Ayant demandé la permission de parler à son mari, qui harceloit continuellement le corps d'armée Chrétienne où elle étoit, elle enflamma tellement son courage, en l'exhortant à vaincre ou à mourir, qu'Abenchamot exposa plusieurs fois sa vie au milieu des escadrons Portugais, tua de sa main le Commandant; & profitant du trouble où les avoit jettés cette perte, emmena sa chere Yoto, & fit de plus un grand nombre d'illustres prisonniers. Ce brave Mahométan fut tué d'un coup de javelot, en 1524, par les Maures de Fez. On porta son corps à sa femme, qui se laissa mourir de faim & de regret, & qui fut mise avec lui dans le même tombeau.

YSOIE, (*sainte*) Abbesse de Hamai. *Voyez* EUSÉBIE.

YU-TA, (*la femme de*) premier Empereur de la Chine de la dynastie de Hia, l'an 2207 avant Jesus-Christ. Yu-Ta étoit un Prince très-juste & doux, toujours prêt à écouter les avis de ses Ministres; cependant il fut un jour si irrité de la liberté avec laquelle un d'eux lui avoit parlé, qu'il le condamna à mort. L'Impératrice en ayant été avertie, alla se présenter devant lui, habillée avec une magnificence extraordinaire, & avec un air extrêmement gai. L'Empereur surpris, lui en demanda la raison, & elle lui répondit généreusement: » nous » avons, vous & moi, trop de sujet de témoi- » gner aujourd'hui une joie extraordinaire, pour me » dispenser d'en donner en mon particulier des

» marques éclatantes. Que pouvoit-il nous arriver » de plus avantageux que de rencontrer de sinceres Ministres, & qui soient incapables de nous » flatter ? Le plus grand bonheur des Souverains » est de souffrir qu'on leur parle avec franchise ; & » ils ne doivent jamais interdire cette liberté à ceux » qui sont obligés de les faire souvenir de leur de» voir. « Cette sage remontrance produisit son effet ; & dans la suite Yu-Ta écouta toujours les avis qu'on voulut lui donner.





ZACHI, l'une des Sultanes favorites de Mahomet IV, Empereur des Turcs. Sa jalousie contre une Odalique dont on avoit fait présent au Sultan la rendit injuste & cruelle ; car profitant de l'absence de Mahomet, & du pouvoir qu'il lui avoit laissé dans le serrail, elle fit étrangler sa rivale.

ZAPOL, *ou* ZAPOLSKI, (*Barbe*) fille d'Etienne Zapol, Vaivode de Transylvanie, & femme de Sigismond, Roi de Pologne, fut tendrement aimée de ce Prince, & chérie singuliérement des Polonois pour ses vertus. Quelques Auteurs lui ont donné le nom d'*Esther* à cause de sa chasteté.

ZÉBÉIDA, femme du Calife Haroun-al-Raschild, étoit tendrement aimée de ce Prince. En 791 elle fonda la ville de Tauris, capitale de l'Aderbijan dans la Perse.

ZÉINAB, dame Arabe, qui, pour venger la mort de son frere, empoisonna le faux Prophete Mahomet. L'Imposteur avoit pris une forteresse appartenante à Marhab, frere de Zéinab ; & Ali, son Lieutenant, avoit tué ce Seigneur dans un combat singulier. Zéinab, profitant du séjour du Prophete dans le château, empoisonna une épaule de mouton, & la fit servir à Mahomet. Un des compagnons du Prophete, nommé *Baskar*, en ayant mangé de bon appétit, tomba dans de violentes convulsions, & expira sur la place. Mahomet lui-même, quoiqu'il eût craché ce qu'il avoit dans la bouche, & qu'il en échappât alors, ne survécut que trois ans à cet accident. Quelques Ecrivains Mahométans prétendent que l'épaule de mouton parla à Mahomet, & lui dit qu'elle étoit empoisonnée. L'absurdité d'un pareil conte saute aux yeux. Le Prophete ayant fait brûler

tout le mouton, demanda à Zéinab quelle raison l'avoit portée à un crime si noir; & l'on prétend qu'elle lui répondit: „ j'ai pensé que si vous étiez „ véritablement Prophete, vous vous appercevriez „ aisément du poison, & sinon que nous serions dé- „ livrés de votre tyrannie. " Quelques-uns rapportent que Mahomet lui pardonna cependant. Mais d'autres disent qu'il la livra aux parents de Bashar; ce qui semble s'accorder mieux avec le caractere sanguinaire & vindicatif de cet imposteur.

ZELPHA, servante de Lia, femme de Jacob, que sa maîtresse fit coucher avec son époux, afin d'augmenter sa postérité.

ZÉNOBIE, femme de Rhadamiste, Roi d'Ibérie. Ce Prince barbare, assiégé dans son palais par ses propres sujets, s'enfuit avec sa femme qui étoit enceinte. Voyant que la douleur ne l'empêchoit pas de le suivre, & craignant qu'elle ne tombât entre les mains des ennemis, il la poignarda, & jetta son corps dans l'Araxe. Zénobie fut poussée sur le sable, & trouvée par des Pasteurs qui panserent sa plaie & la rappellerent à la vie. On la reconduisit ensuite à la Cour du successeur de son mari, qui la reçut avec les égards dus à son sexe & à sa naissance. Cet événement, qui a servi de sujet à une de nos meilleures tragédies, arriva l'an 51 de Jesus-Christ.

ZÉNOBIE, (*Septime*) Impératrice, femme d'Odenat, héroïne célebre, laquelle après la mort de son époux soutint long-temps la guerre contre l'Empereur Aurélien qui la fit enfin prisonniere. Zénobie ne fut pas moins illustre par son esprit que par son courage. Elle aima les Savants, & entr'autres le Rhéteur Longin, qui fut son maître d'éloquence.

ZÉNOIS, Impératrice, femme de Basilisque, qu'elle engagea à persécuter les Catholiques. Elle étoit Eutychienne.

ZINGHA, Reine d'Angola, pays de la côte occidentale d'Afrique, est célebre dans les relations des

Portugais par son courage, par sa politique, & par son inhumanité plus que barbare. Elle avoit usurpé la couronne après la mort du Roi Ingola Bandi son frere, qu'elle fit empoisonner en 1627, au préjudice du fils ainé de ce Monarque, son légitime successeur, qu'elle poignarda de sa propre main. Les Portugais, établis dans cette partie de l'Afrique, n'eurent point d'ennemi plus redoutable que cette Reine belliqueuse, qui leur fit une guerre ouverte & sanglante pendant trente ans. On lit, à son sujet, une note fort curieuse dans la nouvelle Histoire universelle : la voici. » Pour donner au » lecteur une idée de cette inhumaine & infernale » Reine, on peut dire que c'étoit un monstre parfait » d'impiété & de barbarie, au moins si l'on en doit » croire les Missionnaires Portugais & autres, & » s'ils n'ont point chargé le portrait qu'ils en font » à cause de la haine implacable qu'elle avoit pour » une nation qui, sous prétexte de religion, l'avoit » dépouillée, elle & tant d'autres Rois, de leurs » états. Afin de venir à bout de ses desseins ambi» tieux, elle appella auprès d'elle ces camps nom» breux de Giagas répandus de tous côtés à l'orient » de Matamba, pour chasser les Portugais, & pour » détruire le christianisme dans son royaume d'An» gola ; & pour les gagner d'autant mieux, & les » attacher plus fortement à son parti, elle se dé» clara de leur secte, s'en fit le chef, & se montra » la plus zélée à observer leurs superstitions impies, » & leurs barbares coutumes.

» La fureur & la vengeance lui firent tellement » oublier non-seulement le Christianisme dans lequel » elle avoit été instruite & initiée par le baptême, » mais encore ce qu'elle devoit à la raison, à l'hu» manité & à son propre sexe, que pendant les » vingt-huit ans qu'elle demeura chef de cette abo» minable secte, c'est-à-dire jusqu'au temps qu'elle se » convertit heureusement, & devint une vraie chré» tienne & une sincere pénitente, elle fit périr une

» infinité de personnes, pour se rassasier, elle & ses
» sujets, de la chair & du sang de ces malheureuses
» victimes. Elle a confessé, depuis sa conversion,
» qu'encore qu'elle eût une extrême horreur pour
» cette horrible nourriture, elle ne laissoit pas, par
» politique, & pour être plus respectée de ses sujets,
» de manger souvent de la chair humaine, crue ou
» cuite, & de boire à pleines tasses le sang de ceux
» qu'elle faisoit égorger.

» Ce fut par le même motif qu'elle affecta une
» grande aversion pour les hommes; ce qui n'em-
» pêchoit point qu'elle n'eût toujours autour d'elle
» un grand nombre de gens des mieux faits & des
» plus vigoureux, avec lesquels elle contentoit sa
» passion secrettement; & quand elle en étoit
» lasse, elle les sacrifioit à ses défiances. Elle con-
» duisoit ses intrigues amoureuses avec un secret si
» impénétrable, qu'on ne pouvoit l'accuser d'in-
» continence tandis qu'elle faisoit égorger publi-
» quement autant de femmes qu'on lui en présen-
» toit dont la grossesse déceloit la leur, faisant
» jetter leurs corps & ceux de leurs enfants aux
» bêtes féroces.

» Mais ce qui la faisoit sur-tout respecter &
» craindre, c'est la persuasion qu'elle avoit inspirée,
» à force de ruses, à ses sujets, qu'elle savoit tout
» ce qui se passoit, & qu'elle pénétroit même les
» pensées les plus secrettes; ensorte que ceux qui
» se sentoient coupables de quelque faute, ou d'a-
» voir mal parlé d'elle, évitoient soigneusement sa
» présence....

» A l'exemple de Tem-Bam-Dumba, la cruelle
» fondatrice de la secte des Giagas, elle affecta
» de haïr mortellement les enfants mâles nouveaux-
» nés: elle auroit fort souhaité d'en avoir un elle-
» même, pour l'égorger & le piler dans un mor-
» tier, afin d'en faire un onguent particulier à cette
» secte; mais n'étant plus d'âge à en avoir, elle
» en adopta un pour faire cette exécrable cérémonie.

Croiroit-on, après ce qu'on vient de voir, que Zingha eût pu jamais renoncer à ses superstitions, à sa férocité, à ses états, pour embrasser, ou plutôt pour professer la religion chrétienne qu'elle avoit autrefois embrassée ? Il est vrai qu'il ne fallut rien moins qu'un miracle pour l'y déterminer. Elle se contenta des terres stériles de Matamba, cédant aux Portugais le royaume d'Angola, & seconda de tout son pouvoir le zele des Missionnaires. Elle mourut, dit-on, d'une maniere très-édifiante, & munie des Sacrements de l'Eglise, le 17 de décembre 1663, âgée de quatre-vingt-deux ans.

ZOÉ, fille de Constantin le jeune, & de l'Impératrice Théophanie, fit étrangler Argyre, son premier époux, pour se marier avec un Orfevre, nommé *Michel le Paphlagonien*, qu'elle fit monter sur le trône. Ce lâche Empereur fut assassiné par son frere Jean, qui renferma dans un cloître l'impudique Zoé. Cette Princesse sortit de sa prison en 1042, & malgré son âge épousa Constantin Monomaque, qu'elle fit couronner Empereur. Elle mourut vers l'an 1050, âgée de soixante-dix ans.

ZOÉE, (*sainte*) femme de Nicostrade, premier Greffier de la Préfecture de Rome, souffrit le martyre à Rome, dans le troisieme siecle. «

ZOROIS, femme de Mahomet Boubdélin, dernier Roi des Maures de Grenade, voyant son mari & les principaux Officiers de sa cour se plaindre lâchement pendant qu'on leur crevoit les yeux, par ordre de Ferdinand d'Aragon : » Pleurez comme » des femmes, leur dit-elle, puisque vous n'avez » pas su combattre comme des hommes.

ZOSIME, femme de Tigrane, Roi d'Arménie, fut faite prisonniere, & servit à décorer le char triomphal du grand Pompée.

ZUNDA-RIANGOLA, Reine d'Angola, dans l'Afrique, vivoit au commencement du seizieme siecle. » Elle fit paroître, disent les traducteurs de » la nouvelle Histoire universelle, tant de sagesse

» de prudence, de courage, de modération, de
» justice pendant les premieres années de son regne
» qu'elle étoit adorée de ses sujets ; mais vers la
» fin son repos fut troublé par la jalousie. Elle
» n'avoit point voulu se marier, pour n'avoir ni
» compagnon ni censeur. Le même esprit de jalousie
» la remplit de mille défiances & de soupçons con-
» tre sa sœur Tumba, qui étoit mariée, & avoit
» deux fils que l'on chérissoit, & que l'on regar-
» doit comme les héritiers présomptifs de la cou-
» ronne. Elle craignit que les peuples, lassés d'être
» gouvernés par une femme, ne leur missent la
» couronne sur la tête. Ses continuelles appréhen-
» sions lui firent prendre la résolution de se défaire
» de ces jeunes Princes ; mais il étoit également
» difficile de le faire à force ouverte & secrette-
» ment. Elle feignit donc de les vouloir avoir au-
» près d'elle, pour les élever sous ses yeux, comme
» ses enfants & les héritiers du trône. Mais sa sœur,
» & Chilvagni Quisama son mari, Seigneur sage
» & habile, éluderent pendant quelque temps, sous
» différents prétextes, de consentir à ce que la Reine
» souhaitoit. A la fin cependant, l'artificieuse & dé-
» fiante Reine les engagea à lui envoyer l'ainé de
» leurs fils. Mais à peine fut-il arrivé à la cour
» que cette mégere le fit égorger, avec tous ceux
» qui l'avoient accompagné : il ne s'en sauva qu'un
» seul qui, tout blessé, vint apporter ces tristes nou-
» velles à la Princesse & à son époux.

» L'horreur dont ils furent saisis ne leur permit
» point de perdre inutilement le temps à faire écla-
» ter leur douleur par des soupirs & des larmes.
» Ils rassemblerent tous leurs vassaux, & marcherent
» à leur tête en diligence, pour surprendre la bar-
» bare Reine. Ils la trouverent à la tête de ses
» troupes ; mais à la vue des parents du jeune
» Prince, elles l'abandonnerent. Elle fut prise : la
» mere désolée se jetta sur sa barbare sœur, & lui
» plongea le poignard dans le sein ; elle fit ensuite

» jetter ses entrailles dans la fosse où l'on avoit mis
» le corps de son innocent neveu.

» Cette action, toute inhumaine qu'elle étoit,
» fut extrêmement applaudie par les Angolois, qui
» déférerent aussi-tôt la couronne à Tumba-Rian-
» gola. Elle voulut la partager avec son mari, disant
» que le poids des affaires publiques lui convenoit
» mieux qu'à elle. Chilvagni avoit ses raisons pour
» s'excuser d'accepter son offre généreuse, & la pria,
» de la maniere la plus affectueuse & la plus polie,
» de l'en dispenser : ce qui le fit admirer de tout le
» monde. Ils s'accorderent enfin à terminer ce com-
» bat de déférence & de politesse, en faisant cou-
» ronner le fils qui leur restoit, & à lui remettre
» le gouvernement du Royaume.

FIN.



ADDITIONS ET CORRECTIONS.

ADÉLASIE, Vicomtesse d'Avignon. *Voyez* AVIGNON.

AELE, Amazone. *Voyez* ANTIOPE.

AGELTRUDE, Duchesse de Spolete & de Bénevent. *Voyez* BÉNEVENT.

AGOULT. (*Béatrix & Briande d'*) *Voyez* BÉATRIX, *&c.*

AGUDE D'ANGLETERRE. *Voyez* LÉON.

ALACOQUE. (*Marguerite-Marie*) *Voyez* MARGUERITE-MARIE.

AMÉLIE-ELIZABETH. (*La Princesse*) *Voyez* HESSE-CASSEL.

ANTOINETTE NOGAROLE. *Voyez* NOGAROLE.

BALZAC. (*Catherine-Henriette de*) *Voyez* VERNEUIL.

BARBE, (*sainte*) Vierge & martyre de Nicomédie, dans l'Asie mineure, florissoit sous l'empire de Maximin. Son pere, appelé *Dioscore*, étoit payen, riche & d'une illustre naissance. Aux charmes de la figure, Barbe joignoit un esprit fin & délicat, qu'elle sut cultiver par l'étude des belles-lettres. Le premier usage qu'elle en fit fut de chercher à connoître l'Auteur de toutes choses, & de mépriser le culte des idoles : dans ces heureuses dispositions, elle apprit qu'un homme très-sage & très-savant, nommé *Origene*, annonçoit dans Alexandrie un seul & vrai Dieu. Remplie de joie à cette nouvelle, elle écrivit secrettement à ce pieux Docteur, pour l'engager à l'instruire dans la religion qu'il prêchoit. Il lui récrivit aussi-tôt, & chargea de sa lettre un Prêtre nommé *Valentin*, qui lui conféra le baptême. Cependant la jeune Barbe avoit atteint l'âge

nubile, & grand nombre de jeunes gens des plus distingués de Nicomédie aspiroient à l'honneur de son alliance. Dioscore un jour lui dit qu'il étoit temps de prendre un engagement; mais Barbe le pria de ne point la presser là-dessus, & ajouta que s'il la contraignoit à faire un choix, elle se donneroit la mort. Peu de temps après, ayant entretenu son pere du mystere de la sainte Trinité, & donné dans différentes occasions des marques du plus grand mépris pour le paganisme, Dioscore irrité la fit fouetter cruellement, & la dénonça lui-même au Préfet de la ville, nommé *Martian*. Ce Magistrat la fit comparoître devant son tribunal, & la menaça des plus affreux tourments, si elle refusoit de sacrifier aux Dieux. Barbe se moqua de ses menaces & de ses Dieux. Il la fit déchirer à coups de fouet, & jetter dans un cachot, en attendant le jour de son dernier supplice. On dit que Barbe, ayant été miraculeusement guérie de ses plaies, fut de nouveau livrée à la rage des bourreaux, qui lui brûlerent les flancs avec des torches ardentes, lui couperent les mamelles, & exercerent sur son corps délicat mille autres cruautés; mais que rien ne pouvant ébranler sa constance, Dioscore qui étoit présent, transporté de fureur, trancha lui-même la tête à sa fille. On prétend encore que ce pere barbare s'en retournant avec Martian & ses satellites, le feu du Ciel tomba tout-à-coup sur eux, & qu'il ne resta pas même de vestiges de leurs cendres.

BARRI. *Voyez* CÉZELLI.

BATISTA MALATESTA, premiere de ce nom; différente de la Duchesse d'Urbin dont on parlera plus bas, étoit fille de Guidon ou Gui Prince d'Urbin, & femme de Galéas Malatesta. Ce fut une des plus belles, des plus sages & des plus savantes personnes de son siecle. Elle excella non-seulement dans l'art de l'éloquence, mais encore dans la philosophie & dans la théologie. Elle mit au jour plusieurs ouvrages, deux entr'autres intitulés, le premier, *de la*

Condition de la fragilité humaine ; & le second, *de la véritable Religion.* On a d'elle aussi beaucoup de Lettres fort savantes, écrites d'un style très-élégant. Elle eut une fille unique appellée *Elizabeth*, héritiere de son esprit & de sa beauté ; son mari étant mort, elle passa quelques années dans un saint & pieux veuvage, & finit par se consacrer entiérement à Dieu dans un monastere de sainte Claire à Urbin, où elle mourut.

BEAUFORT. (*Gabrielle d'Estrées, Duchesse de*) *Voyez* ESTREES.

BETTINA CALDERINA. *Voyez* CALDERINA.

BETTIZIA GOZZADINA. *Voyez* GOZZADINA.

BONNEAU. (*Marie*) *Voyez* MIRAMION.

BRANDEBOURG, (*Barbe de*) Marquise de Mantoue, morte en cette ville vers 1482, étoit, comme son nom le désigne, Allemande de nation, fille de Jean de Brandebourg, & fut mariée à Louis de Gonzague, Marquis de Mantoue. Elle ne fut pas moins bien partagée des graces du corps que des qualités du cœur & de l'esprit ; douce, affable, libérale, amie de la paix & de la concorde, elle fut chérie de ses sujets, pour lesquels elle fut un modele de toutes les vertus. Elle donna dix enfants à son mari, cinq garçons & cinq filles, & consacra tous ses soins à leur éducation.

BRETAGNE, (*Hermengarde d'Anjou, Comtesse* & non pas *Duchesse de*) [faute qu'on a faite au renvoi ANJOU] étoit fille de Foulques IV, Comte d'Anjou. Guillaume IX, Duc de Guienne, l'ayant répudiée, elle épousa Allain III, dit *Sergent*, qui mourut en 1120.

CAILLOT. *Voyez* LINTOT.

CHATEAUNEUF. (*mademoiselle de*) *Voyez* RIEUX.

ELIZABETH *ou* ISABELLE DE VALOIS. *Voyez* VALOIS.

ETIENNE, (*Perette Badius, femme du fameux Imprimeur Robert*) savoit la langue latine, soit, dit Bayle, que son pere (*Jodocus* ou *Josse Badius*,)

la lui eût enseignée, comme le croit M. Almeloveen, soit qu'elle l'eût apprise à force d'entendre parler latin chez son mari.

IOLANDE D'ARAGON, Duchesse de Calabre, fille de Pierre le Grand, III du nom, Roi d'Aragon & de Sicile, auteur du massacre des vêpres Siciliennes, fut mariée en 1297 à Robert de Sicile, Duc de Calabre, depuis Roi de Naples, mort en 1302.

IOLANDE DE HONGRIE, Reine d'Aragon, étoit fille d'André II, Roi de Hongrie, & fut mariée en 1235 à Jacques I du nom, Roi d'Aragon, veuf alors d'Eléonor de Castille, sa premiere femme. Elle le fit pere d'une nombreuse postérité, quatre fils & six filles, & mourut en 1253.

IRENE, jeune fille de Constantinople, que sa grande beauté fit réserver pour le Sultan Mahomet II, lors de la prise de cette capitale par les Turcs en 1453. Voici ce que nous en avons dit dans notre *Histoire Ottomane* : Mahomet » devint » bientôt amoureux (de cette aimable captive) au » point qu'il négligeoit les affaires pour ne s'occu» per que de sa passion. Les troupes murmurerent » de cette conduite si différente de celle qu'il avoit » fait voir jusqu'alors. On crut devoir en avertir le » Sultan, qui, sans répondre à ceux qui lui don» noient cet avis, commanda qu'on fît venir sur le » champ sa jeune maîtresse. Conduite par Mahomet » lui-même, Irene parut aux yeux de toute la » Cour & des troupes qu'on avoit fait assembler. » Alors s'adressant aux Bachas qui l'environnoient, » le Sultan d'un ton fier, leur demanda s'ils avoient » vu quelque chose au monde de plus parfait que » cette beauté ? Tous lui répondirent que non, » & le louerent à l'envi de son choix. Alors Ma» homet tirant son cimeterre, fit voler à leurs pieds » la tête d'Irene ; & jettant sur eux des regards me» naçants : *ce fer*, dit-il, *fait*, *quand je veux*, » *rompre les liens de l'amour*. «

JAND BIBI, Reine de Décan dans le Mogolistan, au seizieme siecle, fut une Princesse habile

& prudente. Elle maintint ses États dans la paix, & dans l'abondance, & repoussa toujours heureusement les attaques des Mogols qui vouloient la soumettre à leur empire.

JARS DE GOURNAI, (*Marie de*) l'une des plus savantes personnes de son sexe au dix-septieme siecle, naquit à Paris d'une famille illustre, vers l'an 1565 ; son pere s'appelloit *Guillaume de Jars*, Seigneur de Neufri & de Gournai : sa mere *Jeanne de Hacqueville*, sœur de M. de Hacqueville, Président au Grand-Conseil, & tante de M. d'Onzenbrai, Premier Président au Parlement de Paris. » Dès sa naissance, dit le Pere Hilarion de Coste, les Muses » & les Graces lui firent un si favorable accueil que » plusieurs Princes & Seigneurs de ce royaume l'ont » infiniment estimée. « Elle fit des progrès rapides dans l'étude des belles-lettres. Ayant perdu son pere dans un âge peu avancé, le célebre Michel de Montaigne, dont elle avoit loué les premiers *Essais*, la nomma *sa fille d'alliance*, & la chérit depuis comme sa propre fille. Elle dédia son livre, intitulé *le Bouquet de Pinde*, à la Vicomtesse de Gamache, fille de Montaigne, qui l'appelloit du nom de *sœur*. Ses œuvres ont été imprimées plusieurs fois sous le titre de *l'Ombre de mademoiselle de Gournai*, & depuis en deux volumes, sous celui d'*Avis & Présents*. Elle mourut à Paris en 1643, âgée de 88 ans. La plupart des Poëtes Français & Italiens de son temps lui prodiguerent de pompeux éloges.

LAUNAI. (*mademoiselle de*) *Voyez* STAAL.

LINTOT, (*Catherine Caillot, dame de*) a fait honneur à notre siecle & à son sexe par ses ouvrages, qui sont pleins d'imagination & de chaleur. De ce nombre est sur-tout l'*Histoire de mademoiselle de Salens*. Elle est encore auteur de trois nouveaux *Contes de Fées*, & de deux autres Romans intitulés *la jeune Américaine*, & les *Contes marins* ; *Histoire de madame d'Atilly*.

LOISEAU, (*mademoiselle*) de Paris, est auteur

heureux étant parti pour une expédition contre le Comte de Toulouse & les Albigeois, & le bruit de sa mort s'étant répandu quelque temps après, Mabile en fut tellement pénétrée, qu'elle mourut de chagrin. Raimond Jourdan, de retour de sa campagne, lui fit dresser une statue collossale de marbre dans le monastere de Montmajour, où il se rendit Religieux.

SADE, (*la belle Laure* ou *Lorette de*) si célebre par les amours de Pétrarque, par son esprit & par sa beauté, naquit en 1314 dans le bourg de Saze près d'Avignon; son pere étoit un Gentilhomme appellé *Paul de Sade*, que ceux de l'illustre famille de ce nom reconnoissent aujourd'hui pour un de leurs ancêtres. Laure fut une de ces dames qui composoient la *Cour d'amour* où l'on jugeoit les questions galantes qu'on y proposoit. Pétrarque la vit un jour, le 6 d'avril 1327, comme elle alloit à l'église, & fut tellement épris de ses charmes, qu'il l'aima vingt ans pendant sa vie, & dix ans même après sa mort. Il la célébra dans ses écrits. Laure se rendit elle-même célebre par ses poésies: elle mourut le 6 d'avril 1347. Un des plus galants de nos Rois & des plus spirituels, passant par Avignon, voulut voir le tombeau de Laure, & fit lui-même cette épitaphe en son honneur.

En petit lieu comprins vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée;
Plume, labeur, la langue & le savoir
Furent vaincus par l'aimant de l'aimée.
O gentille ame, étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant!
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surmonte le disant.

SANSEVERINA, (*Aurora*) Duchesse de Laurenzana, étoit de Naples, & femme de Nicolas Gaëtan; elle se distingua par ses poésies qui sont éparses dans différents Recueils.

URBIN, (*Batista Malatesta, Duchesse d'*) arriere-

petite-

petite-fille de cette Batista Malatesta dont on a parlé dans ces Additions & Corrections, mérite une place parmi les femmes célebres. Fille d'Alexandre Sforce, & femme de Frédéric Duc d'Urbin, elle se distingua par les vertus qui font les grandes Princesses; & comme elle étoit, à l'exemple de sa bisaïeule, fort instruite dans les lettres, elle protégea les Savants & les récompensa libéralement. Elle étoit fort éloquente; & lorsque, passant par Rome, elle alla saluer le Pape Pie II, elle lui fit une harangue si belle que le Souverain Pontife assura qu'elle surpassoit en science & en mérite toutes les femmes d'Italie. Avec d'aussi précieux talents elle étoit humble, modeste, pieuse, charitable. On assure même qu'elle portoit un cilice sous les étoffes d'or qui la couvroient. Elle mourut fort regrettée du Prince son époux, en 1470.

VANDA, Reine de Pologne, fille de Cracus, troisieme Roi de Pologne, vers l'an 700, étant montée sur le trône après la mort de son pere & de ses freres, se fit adorer de ses sujets & admirer de ses voisins. Rien n'étoit plus élevé ni plus pur que sa vertu; rien n'étoit plus parfait ni plus touchant que sa beauté. Parmi un grand nombre de Princes que l'amour fit ses esclaves, Ritagore se flatta des plus douces espérances. Le voisinage de ses Etats, ses grandes richesses, l'ancienneté de sa maison, mais plus que tout cela, ses soins, ses assiduités, ses respects lui firent espérer le cœur & la main de la Princesse. Cependant tout ce qu'il fit ne servit qu'à le convaincre que Vanda étoit plus capable de donner de l'amour que d'en prendre. Elle refusa constamment l'alliance qu'il lui proposoit, avec tous les avantages que la raison pouvoit y souhaiter, & tous les charmes que l'amour y devoit répandre. Ritagore, sans considérer qu'elle n'écoutoit les vœux de personne, attribua au mépris un refus qui n'étoit que l'effet de l'amour de cette Princesse pour la liberté. Il se retira dans ses Etats, d'où il écrivit à Vanda une lettre dictée par